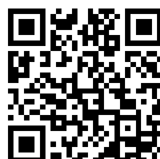



B
G







MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE

DES

ANTIQUAIRES DE FRANCE.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN N° 16.

MÉMOIRES

ET

DISSERTATIONS

SUR LES

ANTIQUITÉS NATIONALES

ET ÉTRANGÈRES,

PUBLIÉS PAR

LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE.

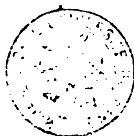
TOME SIXIÈME.

MÉMOIRES SUR LES LANGUES, DIALECTES ET PATOIS, TANT DE LA FRANCE QUE DES AUTRES PAYS.

A PARIS,

Chez J. SMITH, Imprimeur-Libraire, rue de Montmorency, nº 16.
Au Bureau de l'Almanach du Commerce, rue J.-J. Rousseau, nº 20.

M. DCCC. XXIV.



MÉMOIRES

SUR

LES LANGUES, DIALECTES ET PATOIS,

TANT DE LA FRANCE QUE DES AUTRES PAYS.

Grammaire de Denis de Thrace, tirée des deux Manuscrits Arméniens de la Bibliothèque du Roi, publiée en grec, en arménien et en français, et précédée de considérations générales sur la formation progressive de la science glossologique chez les anciens, et de quelques détails historiques sur Denis, sur son ouvrage et sur ses commentateurs, par M. Cirbied, Membre résident.

Il s'est écoulé bien des siècles avant qu'on ait pu assigner aux mots une signification positive, leur donner des formes grammaticales, les classer d'après un système de grammaire, en composer des phrases, les lier en discours, et en créer enfin un corps d'étude à part.

On a parlé sans doute aussitôt qu'il y a eu des hommes; mais l'art proprement dit d'exprimer correctement sa pensée par la parole, et de la rendre sensible à la vue par l'écriture, ne s'est formé qu'avec le temps et par le concours de plusieurs hommes d'un

génie supérieur qui s'en sont occupés successivement, et à diverses époques. L'usage du chant et de la danse, qui remonte à l'origine des sociétés, fut le premier véhicule à l'art d'ébaucher le jargon des hommes. Ces exercices, qui étaient leurs seules amusemens, leur inspirèrent l'idée, leur firent même un besoin d'ajouter aux mots de leur langue rustique, certaines formes, certaines syllabes accessoires, et d'en relever les expressions par une sorte de cadence ou de nombre qui les mît en harmonie avec les modulations de la voix et les mouvemens du corps.

Ceux qui s'occupèrent ainsi à donner du rhythme aux paroles, à y introduire les ornemens et les grâces de la rime, furent les premiers grammairiens de l'antiquité; on les appelait chez les grecs ποιηταί, pluriel de ποιητής (*poète, qui fait, qui compose*).

Chez les Arméniens, ils étaient connus, tantôt sous le nom de *Panasdéghds*, բանաստեղծ (*qui invente des paroles, ou des locutions*), tantôt sous celui de *Kértogh*, քերթող, qui signifie à-la-fois un *poète* et un *grammairien*. En effet, le père de la poésie grecque (Homère) est honoré toujours par les écrivains de l'Arménie du titre de premier et de plus habile grammairien de l'antiquité. (1) Les poètes ont donc été les plus anciens auteurs, les premiers hommes qui aient laissé à la postérité quelques productions d'esprit, quelques règles ou modèles sur l'art de parler. Leurs ouvrages impro-

---

(1) Voyez le manuscrit arménien de la Bibliot. du Roi, n° 127, feuil. 33.

visés n'étaient que de la poésie chantante ou récitative, sur les beautés de la nature, sur les exploits de leurs ancêtres, sur les événemens mémorables arrivés dans leur pays, et sur d'autres sujets propres à exalter l'imagination.

Les prêtres ou les vieillards, en grec πρεσβύτεροι, furent ceux qui, après les poètes, contribuèrent le plus à polir le langage; ils étaient seuls en possession de transmettre ou de raconter en prose les faits les plus remarquables de leur temps, de dicter à la jeunesse des règles de morale et de vertu, de prononcer comme juges sur les peines à infliger aux crimes, sur les récompenses à donner aux belles actions; et comme pour se faire écouter, ils durent s'appliquer à parler correctement, à n'employer que des termes choisis, leur éloquence en acquit plus de poids; les charmes de l'élocution adoucirent ce qu'il y eut de rude, de sévère dans leurs discours qu'on retint plus facilement. On ne se borna pas à les apprendre, à les réciter par cœur; on voulut encore les imiter, les surpasser même, et ces efforts continuels tournèrent au profit de l'art de parler.

Dans ces temps reculés, le pouvoir suprême résidait entre les mains des généraux d'armée et des chefs de tribus. Les harangues de ces chefs, destinées à frapper les esprits, à remuer les cœurs, à produire de grands effets, ont dû être composées avec soin dans un style plus orné, plus pur que celui des simples conversations. On les étudia; elles servirent de modèles à tous ceux qui eurent besoin de se faire entendre, ou qui visèrent au talent de bien parler.

Les premiers législateurs furent, pour la plupart, orateurs ou poètes. A l'autorité qu'ils avaient acquise pour gouverner les peuples, ils joignirent un autre pouvoir encore plus sûr, celui de les conduire, de les subjuguer par la parole; ils composaient en vers toutes leurs lois; ils les mettaient en musique; et, afin d'en propager la connaissance, ils les faisaient chanter dans les places publiques et dans tous les endroits où l'on se réunissait pour célébrer les jeux; les chanteurs ambulants achevaient la promulgation.

La profession de ces hommes consistait à courir le pays pour en amuser les habitans; comme ils avaient appris plusieurs idiomes, ils allaient de contrée en contrée, de village en village, gagnant leur vie à débiter des contes, des historiettes, à chanter, à déclamer des pièces de poésie, et même des discours en prose. Tout en les divertissant, ils corrigeaient le jargon de leurs grossiers auditeurs; ils en adoucissaient la rudesse; ils le ramenaient insensiblement à des formes meilleures ou plus euphoniques.

On doit à ces comédiens-voyageurs d'avoir répandu les fables de Locman et d'Ésope, qui sont encore aujourd'hui transmises par tradition dans presque tous les pays et dans toutes les langues de l'Orient. Les mêmes comédiens ambulants, ainsi que les rhapsodes, les poètes, les orateurs, les chefs de tribus, les législateurs, les prêtres ou les vieillards, furent les premiers régulateurs et les seuls maîtres de la langue.

De longs siècles s'écoulèrent avant qu'on eût imaginé des signes hiéroglyphiques ou des lettres représentatives

des sons. L'art de parler ne s'était jusqu'alors transmis et enseigné que de vive voix; mais enfin l'écriture fut inventée et, peu-à-peu, adoptée partout: c'est de cette époque que date l'existence de la grammaire écrite ou positive, qui, s'étant perfectionnée graduellement, devint, par la suite, une science rationnelle, un art technique et une branche de philologie.

Elle eut des commencemens faibles, difficiles et lents. Combien de rapprochemens et d'observations ne fallut-il pas, pour bien connaitre les élémens de la parole, diviser les mots en plusieurs parties du discours, indiquer les fonctions particulières de chacune d'elles, inventer des particules de toute espèce, et former enfin cet ensemble de règles et de principes qui constitue une langue perfectionnée.

Tout cela n'a pu se faire ni arriver qu'avec le temps, et chez des peuples parvenus à un grand degré de civilisation. Tels étaient ceux de l'Orient, qu'on regarde comme les plus vieux et les plus anciennement policés de la terre. Ils se livraient au commerce; ils cultivaient les sciences et les arts avec succès; ils avaient des cultes réguliers, des gouvernemens fixes, des corps de lois, des cours d'études. La preuve s'en tire de ce que l'Inde et l'Égypte ont été, jusqu'au temps d'Alexandre et de ses successeurs, des terres classiques pour les Grecs; ils y allaient perfectionner leur éducation, ils s'y faisaient initier dans ce qu'on appelait alors les *mystères des prêtres*. Or, ces mystères consistaient dans les connaissances que ceux-ci avaient acquises ou recueillies en mathématiques, en astronomie, en physique, en

métaphysique, en médecine, en histoire, en politique, en littérature, en morale civile ou religieuse.

Les sciences en général, quelqu'en fût l'objet, passaient pour sacrées dans tout l'Orient; le privilége de les enseigner n'appartenait qu'aux seuls ministres de la religion. Les étrangers qui ne connaissaient pas la langue du pays étaient obligés de l'apprendre; et comme dans toute espèce d'enseignement la tradition orale ne suffit jamais, il dut y avoir, il y eut en effet chez ces peuples anciens, sur tous les arts et par conséquent sur celui d'écrire et de parler, des rudimens, des méthodes, des recueils de préceptes qu'on pouvait consulter et qui rappelaient à la mémoire les leçons que les maîtres avaient données de bouche. Ces recueils auxquels on attachait beaucoup de prix, étaient déposés dans les temples ou dans les palais des rois.

Un usage à-peu-près semblable subsista depuis dans l'Occident, surtout chez les anciens Romains. Les annales authentiques de Rome, (*Annales maximi*) ne pouvaient être écrites et continuées que par le grand pontife; elles étaient aussi confiées à sa garde; et si en Asie ce moyen de conservation n'a pas eu le même succès qu'à Rome, c'est que, dans les grandes révolutions, principalement dans celles qui avaient la religion pour cause, les vainqueurs, par une politique déplorable, s'appliquaient toujours à changer l'ancien ordre des choses: non contents de renverser le culte établi, ils prenaient à tâche d'anéantir tous les livres sans distinction, afin d'effacer jusqu'à la trace des souvenirs du passé, de sorte qu'à chaque époque d'envahissement,

les études, abandonnées ou du moins interrompues pendant de longs intervalles, ne pouvaient se reprendre chez les peuples conquis, qu'après avoir été mises en concordance avec les principes et les opinions religieuses du nouveau gouvernement; loin de tolérer les doctrines enseignées précédemment, on en persécutait les sectateurs, et la proscription s'étendait sur les ouvrages où il en était question.

Les auteurs arméniens nous ont transmis plusieurs témoignages de cette fureur des conquérans de l'Asie, qui nous ont privé de presque toutes les productions de la littérature orientale. Plusieurs langues autrefois parlées en Afrique et en Asie, l'égyptienne, l'hébraïque véritablement littérale, et d'autres encore sont entièrement perdues. La chaldaïque et la syriaque ne sont plus en usage que dans quelques monastères de l'Asie, et particulièrement au mont Liban. On trouverait difficilement aujourd'hui dans ces vastes contrées un livre en idiome du pays, d'une date antérieure aux derniers changemens de religion qu'on y a éprouvés.

Les mêmes auteurs attribuent à la sainte religion du Christ, cet amour des sciences, ce desir d'instruction qui, plus tard, se développèrent dans toutes les classes de la société; il est attesté en effet, par tous les écrivains et surtout par les historiens du pays, qu'aussitôt après l'établissement du christianisme dans les deux Arménies et dans toutes les contrées de l'Orient soumises à l'empire Romain, le goût des lettres se répandit, se manifesta partout; on sentit le besoin d'être éclairé, d'acquérir assez de connaissances pour com-

prendre les livres sacrés, pour y puiser, par la lecture, les saines doctrines de l'Evangile.

A l'exemple des Grecs et des Romains, qui avaient permis aux esclaves mêmes la culture des lettres, tout le monde en Arménie put se livrer à l'enseignement, et l'enseignement, devenu populaire, cessa d'être un privilége attaché au sacerdoce. Des écoles publiques se formèrent dans les villes, dans les bourgades, dans les plus petits villages; on fonda un grand nombre de monastères, on établit des lieux de retraite où se rassemblèrent des hommes instruits et zélés qui embellirent par l'étude des sciences les pratiques religieuses du cloître.

Les moines de l'Arménie, et la plupart des instituteurs ou professeurs du temps, s'occupèrent à composer des livres; ils apprirent des langues étrangères, pour en exhumer les productions les plus intéressantes; ils traduisirent dans l'idiome du pays une foule d'ouvrages grecs ou syriaques, et depuis l'an 395 de l'ère chrétienne jusqu'à l'an 440, le clergé arménien ne cessa d'envoyer aux écoles célèbres d'Athènes et d'Alexandrie un essaim de jeunes abeilles qui enrichirent leur patrie des trésors amassés dans leurs doctes excursions.

Cette direction donnée aux études nous a conservé un grand nombre de manuscrits originaux et de traductions d'ouvrages importans faites en Arménie depuis le 4[e] siècle : telles sont les chroniques entières d'Eusèbe de Césarée, dont nous n'avions qu'une faible partie; telles sont encore les œuvres de Philon le juif, que les membres de l'Académie Arménienne de Venise

viennent de publier; telle est enfin la Grammaire de Denis de Thrace que nous allons faire connaître, et qui est plus complète dans l'arménien que dans ce qui nous est parvenu du texte original grec

La grammaire, ἡ γραμματική, dans l'acception générale du mot, comprenait originairement ce que nous appelons aujourd'hui *les humanités*, *les belles lettres*, *la littérature*, *la philologie*. Chez les Arméniens, elle a une signification non moins étendue, toute fois avec cette différence, que, lorsqu'on parle de la grammaire sous le rapport d'une collection de sciences diverses, on la nomme քերթողութիւն ou քերթութիւն, expressions qui, traduites littéralement, signifient à-la-fois ce que nous entendons en français par *excoriation*, *composition*, *disquisition*, *poëme*, *poésie*, *philologie* et *grammaire*; mais quand on veut en restreindre la signification et ne désigner la grammaire que sous le rapport du technique seulement, on l'appelle en *arménien*, քերականութիւն, terme qui signifie *action de ratisser*, et qui répondrait assez bien au mot *eplucheme*nt, s'il était possible de rendre en français les expressions figurées de la langue arménienne.

Mais l'ouvrage que nous allons publier pour la première fois, l'ouvrage de Denis de Thrace, est une grammaire à laquelle on peut appliquer l'acception du mot dans sa plus grande étendue, parce que, suivant l'usage des auteurs de l'antiquité, elle contient des éléments et des définitions qui s'appliquent en même temps au technique de la langue et à la littérature.

Ayant donc à nous occuper de la grammaire en gé-

néral, et d'un grammairien grec que l'on regarde comme l'un des meilleurs et des plus anciens, nous ne pouvons nous dispenser de faire mention des écrivains Grecs, Romains et autres, qui ont comme lui travaillé sur le même sujet.

Indépendamment de ce qu'offre de curieux aux amateurs de l'antiquité, un plan de glossologie, qui remonte à un siècle déjà si éloigné de nous, et sans compter l'estime qu'on doit avoir pour un ouvrage de cette nature, composé chez un peuple supérieur à tous les autres dans l'art de parler, il ne sera pas indifférent de juger par le nom des grands hommes qui ont approfondi cet art, du cas qu'on en faisait sous des gouvernemens où l'éloquence conduisait aux plus hauts emplois dans l'administration des affaires civiles et militaires.

Platon et Aristote ont dicté des règles sur la division des mots, et donné les principes généraux du langage. Phoca, Phocyon, Gorgias, Prodicus, Isocrate, Théodecte, Théocrite, beaucoup d'autres encore en ont fait l'objet particulier de leurs veilles; mais l'École d'Alexandrie poussa plus loin qu'eux la science de la grammaire; Zénodote d'Éphèse, Ératosthènes-Cyrénien, et son disciple Aristophane de Byzance, s'y rendirent célèbres; Aristarque de Samothrace l'emporta sur tous ses prédécesseurs. C'est à lui que les grammairiens qui lui ont succédé, ont dû ce qu'ils ont fait de mieux. Démétrius-Ixion, Denis de Thrace, Denis d'Halicarnasse, Appollodore, Didyme-Chalcentrée, Timagènes d'Alexandrie, Acron, Épheston, Hésychius, Pacatus-Minicius-Ireneus, Lupercus de Beryte, Orion, Pollio-

Valérius-le Syrien, l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le jeune, Jean Philopon et autres étaient presque tous des grammairiens formés à l'école d'Alexandrie. Quelques-uns d'entre eux avaient entendu les leçons d'Aristarque, qui laissa plus de quarante disciples après lui. Cratès Mallotes, du temps de cet habile maître, écrivit un ouvrage sur la langue Attique. Vint ensuite Appollonius le Sophiste, auteur d'un lexique grec sur les œuvres d'Homère. Tryphon, fils d'Ammon d'Alexandrie, laissa plusieurs traités de grammaire; Apion, également d'Alexandrie, composa un ouvrage sur la langue romaine. Nicanor, fils d'Hermias, qui vivait sous l'empereur Adrien, forma un recueil de règles et d'usages sur la ponctuation. Arcadius publia un écrit assez estimé sur les notes et les accens de la langue grecque. Appollonius d'Alexandrie, surnommé Dyscole, et son fils Hérodianus, acquirent dans leur temps une réputation extraordinaire dans la science grammaticale. Jules Pollux laissa un dictionnaire grec; Phryniclius de Bithynie, des traités et des collections de phrases sur les dictions attiques. Helladius d'Antinoé en Égypte composa une chrestomathie grecque; Helladius d'Alexandrie un dictionnaire grec; Ammonius fils d'Hermias et disciple de Proclus, un traité sur la différence des dictions; enfin Asclepiades donna une histoire des grammairiens célèbres connus jusqu'au moment où il écrivait. Le savant Suidas a fait aussi une histoire des grammairiens grecs, et Jean-Albert Fabricius, dans le tome VII de sa *Bibliotheca Græca*, nous en a donné une liste de plus de trois cents, tant anciens que modernes.

Les Romains, héritiers des arts et des sciences de la Grèce, s'occupèrent aussi de glossologie; ils y apportèrent même plus de méthode et de clarté. Varron, Quintilien, Linæus-Pompeïus, Verrius-Flaccus, Probus-Valérius, Diomède, Donatus-Ælius, Priscianus, Servius-Honoratus-Maurus, et beaucoup d'autres savans de Rome suivirent l'exemple des Grecs, et contribuèrent par leurs ouvrages à perfectionner la langue latine. Suétone écrivit l'histoire des illustres grammairiens romains: enfin Putschius donna, au commencement du XVIIe siècle, une série de plus de trente grammairiens latins parvenus jusqu'à nous.

Depuis le IVe siècle de l'ère vulgaire, l'Arménie est une des contrées qui se sont le plus signalées dans l'étude des langues et de la grammaire; elle a produit beaucoup d'hommes célèbres en ce genre de littérature. L'histoire de ce pays en nomme au moins cent, et nous en avons cité environ trente dans la préface de notre grammaire arménienne publiée en 1823. Leurs anciens glossographes recommandent aussi expressément l'étude des dialectes particuliers; ils veulent qu'on s'applique à connaître les principales langues des temps antérieurs, et surtout celles des peuples voisins, qu'on s'occupe de recherches sur l'étymologie, l'histoire et les antiquités pour y puiser de nouveaux éclaircissemens sur l'origine des mots et sur leur transmission d'une langue dans une autre (1).

(1) Manuscrit Arm. N° 127, feuillet 48.

Lorsque les Arabes, les Perses, les Juifs et les autres peuples de l'Orient commencèrent à reprendre du goût pour les sciences, on vit paraître chez eux des traités sur l'art de parler, de lire et d'écrire. Les plus anciennes grammaires hébraïques, aujourd'hui connues, ne remontent pas au-delà du onzième siècle : on croit cependant que le rabbin Judas Schiouc en a publié une vers le milieu du deuxième siècle de l'ère chrétienne.

La renaissance des lettres en Europe y remit en vogue la glossologie. Laurent Valla, Emmanuel Alvarez, Lancelot, Golius, Castel, Erpenius, Buxtorf, Fourmont, travaillèrent à perfectionner la science grammaticale, et facilitèrent par de nouvelles méthodes les études hétéroglossiques. L'académie della Crusca les encouragea par l'entreprise de son dictionnaire et par les soins qu'elle se donna pour épurer la langue italienne. Leibnitz, Locke, Condillac et les plus profonds penseurs de leur temps ont beaucoup raisonné sur les langues : ils y ont appliqué la métaphysique, ils ont fait voir combien les recherches sur le langage humain peuvent être utiles à la philosophie, à l'archéologie, à la logique. Spelman, Ducange, Junius, Rudbeck, Pezron, Pelloutier, Maupertuis, Charles Des Brosses, Court de Gébelin et beaucoup d'autres érudits sont allés encore plus loin que leurs devanciers : ils nous ont laissé des ouvrages importans sur l'origine des langues, sur leur transmigration, sur leur mélange parmi les différens peuples, et sur les altérations, les analogies qui en sont résultées. Ces savants ont fouillé dans les dialectes, dans les patois divers dont on se sert encore, ou

dont il reste des traces; à force de les comparer, de les analyser, de les disséquer, pour ainsi dire, ils y ont retrouvé une partie des idiomes anciens; et en indiquant les lacunes immenses qui sont encore à remplir sur plusieurs points, ils ont ouvert à leurs successeurs les routes qu'il fallait suivre dans ces curieuses investigations.

Nous avons remarqué déjà que les premiers poètes ou grammairiens ont dû s'attacher uniquement aux formes purement grammaticales, qu'ils ont cherché à rendre les locutions plus régulières, à fixer la signification des mots, à leur assigner dans les phrases une place convenable, à en adoucir la prononciation pour les rendre à l'oreille moins durs, moins choquants. Les maîtres qui les ont suivis et surtout ceux du moyen âge, ont fait faire à la science des progrès d'un autre genre. Ils ont donné au discours plus de force, plus de clarté, plus de grâce, en y appliquant les règles de la logique qui parlent à la raison, en imaginant des tournures élégantes qui flattent l'esprit. Ces tournures élégantes constituent ce qu'on appelle en grec ἡ ῥήτορική, *la réthorique*; en arménien *Djardusanoutioun*, Ճարտասանութիւն, *locution ingénieuse*.

Il serait sans doute fort intéressant de connaître en détail par quels dégrés successifs le langage des hommes est parvenu au point de perfection où les modernes l'ont trouvé : on n'aura jamais là-dessus que des conjectures; nous ne savons pas même à qui nous devons les accens, les signes de la ponctuation ; les anciens ouvrages qui auraient pu nous mettre sur la voie,

n'existent plus. Dans le très-petit nombre de ceux que le temps a respectés, il n'y en á pas un qui donne à cet égard les documens nécessaires; les noms, les pays, le siècle des inventeurs, ont échappé à notre reconnaissance.

Jean Ezengatzy, l'un des plus savans grammairiens d'Arménie, nous rapporte à ce sujet un fait qu'on chercherait vainement ailleurs. « Un certain Hérodia-
» nus, fils d'Apollonius (dit l'auteur arménien) se fit
» remarquer par la supériorité de son talent et par
» l'éminence des fonctions qu'il eut à remplir dans le
» gouvernement. Mais, voulant que les ouvrages de
» son père fussent les seuls qui parvinssent à la posté-
» rité, il fit brûler tous les autres, encore bien qu'ils
» renfermassent une immense quantité de recherches
» précieuses..... Cependant, l'abrégé de la grammaire
» de Denis échappa à cette destruction et fut réservé
» pour l'instruction de la jeunesse. — Հերոդիանոս
» ոմն՛, որդի Ապողոնեարի (Ապողոնի), խոհեմագոյն
» միանգամայն և իշխան . որոյ՝ վասն յոյժ անբաւութե
» արուեստից՝ զբոլորից այրելով զգրեանն, միայն զհաւրն
» իւրոյ եթող գրեանն.... Բայց՝ փոքր ինչ այս արուեստ
» վս՛ չանկանելոյ ՚ի բուռն, և կամ վս՛ մանկանց կրթութե
» մնացեալ եղև Դիոնիսեայ ասացեալս (1): »

Notez que cet Apollonius est du nombre des auteurs grecs que nous avons cités plus haut comme ayant écrit sur la grammaire. On croyait même, dans son

(1) Manusc. Arm., N° 127, feuil. 37.

temps, qu'il avait surpassé tous ses contemporains et tous ses prédécesseurs. La basse précaution du fils n'a cependant pas sauvé toutes les productions du père. Nous n'avons maintenant de lui que quatre livres sur la syntaxe grecque. On en peut dire autant de la plupart des anciens glossographes de la Grèce, de Rome, de l'Arménie et d'autres contrées. Ce qui nous est parvenu des anciens grammairiens grecs n'offre ordinairement que des traités particuliers sur la syntaxe, sur la ponctuation, sur les accénts, ou sur des objets spéciaux. Encore est-il à remarquer qu'ils ne se donnent pas pour les auteurs des règles qu'ils exposent, et que ces règles, auxquelles ils ont peut-être ajouté, existaient long-temps avant eux. La grammaire de Denis de Thrace, dont la date remonte à deux mille ans, est extrêmement curieuse, parce qu'elle nous donne une idée de la manière des anciens. Elle ne contient, il est vrai, que de simples élémens; mais ces élémens sont précieux en ce qu'ils se réfèrent à toutes les parties du discours, excepté pourtant à la syntaxe.

Il y a tout lieu de croire que l'auteur a travaillé aussi sur cette partie, et que ce qu'il en a laissé aura péri, comme tant d'autres écrits du siècle où il a vécu. Quoi qu'il en soit (1), cet antique recueil de règles et d'observations sur la langue des Grecs est le seul monument de ce genre que le temps ait épargné. Les auteurs ar-

(1) Voyez la note placée à la fin du 25e article de la Grammaire de Denis.

méniens en font le plus grand cas ; et toutes les fois qu'ils ont occasion d'en parler, ils le désignent sous le nom de *Հին քերական*, *կամ Հին քերթող*, *l'ancienne grammaire*, ou *l'ancien grammairien.*

L'ouvrage de Denis de Thrace a servi long-temps à l'instruction de la jeunesse : c'est sans doute à cette circonstance qu'on doit sa conservation ; car, pendant tout le cours des quatrième et cinquième siècles, il a été classique dans les écoles d'Athènes et d'Alexandrie ; ce fut à cette époque ou à-peu-près, qu'on le traduisit en arménien, pour le mettre entre les mains des étudians.

On ne connaît pas positivement l'auteur de cette traduction : plusieurs l'attribuent à David de Nerkèn, surnommé *le philosophe invincible*, qui vivait à la fin du cinquième siècle. D'autres en accordent l'honneur au savant Mésrob, qu'on peut appeler le restaurateur des lettres arméniennes. Cet infatigable grammairien, depuis 390 jusqu'en 440, n'a cessé d'illustrer sa patrie par une suite continuelle de travaux importans : il y introduisit l'amour des sciences, en établissant partout des écoles ; il fit connaître un grand nombre d'auteurs étrangers, en les traduisant ; il ressuscita en l'an 406, l'usage de l'ancien alphabet arménien, et y ajouta même plusieurs lettres ; en 410 il inventa les caractères alphabétiques géorgiens, et en 423, ceux de la langue Aghovanienne.

Denis avait un nom qu'ont porté aussi d'autres hommes célèbres : plusieurs modernes en prirent occasion de lui contester sa grammaire ; les uns soutinrent que

Denis d'Halicarnasse en était l'auteur, les autres ont cru que c'était Denis, premier tyran de Syracuse, ou Denis le jeune son fils, ou bien quelque autre personnage de l'antiquité qui s'appelait de même; mais tous les écrivains Arméniens s'accordent avec Fabricius pour la donner à Denis de Thrace. Nous adoptons sans hésiter cette dernière opinion, comme étant la plus ancienne et la plus probable, en nous abstenant de discussions et de conjectures qui ne répandraient aucune lumière nouvelle sur l'objet de science qui nous occupe ici spécialement.

Denis apprit la grammaire sous Aristarque de Samothrace; il était né à Alexandrie d'un père nommé *Tero* ou *Teros*. Suivant quelques auteurs Arméniens, ce nom signifie *célérité;* mais d'autres n'ont vu dans ce mot qu'une simple qualification, ce qui est, au reste, fort indifférent.

Plusieurs l'appelèrent Denis *le Rhodien*, parce qu'il avait exercé pendant plusieurs années des fonctions publiques à Rhodes. On l'appela aussi Denis *de Thrace* parce qu'il avait long-temps vécu dans cette contrée. Les Arméniens le désignent ordinairement sous ce dernier surnom, qui lui est resté. On croit qu'il habita Rome pendant quelques années, qu'il y donna des leçons de grammaire et qu'il y a vécu jusqu'à l'époque où le Sénat romain envoya Pompée dans l'Orient pour y continuer la guerre.

Il y a tout lieu de penser que les Grecs de cette partie du monde ont été en possession du texte original de la grammaire de Denis : peut-être même ne serait-il pas

impossible de retrouver dans quelque coin de l'Asie ou de l'Europe, ce texte en son entier, c'est-à-dire avec ce qui manque à celui que Fabricius a publié dans sa *Bibliotheca greca*, tome VII, pag. 26. édition de Hambourg. Dans la version arménienne de Denis, qui date du quatrième ou du cinquième siècle, on trouve ordinairement plus de matières relatives à la grammaire que dans l'original grec. Il en existe des copies dans plusieurs monastères de la Grande et de la Petite Arménie, ainsi que dans la bibliothèque Arménienne de Saint-Lazare de Venise; mais la Bibliothèque du Roi possède deux manuscrits en arménien, du même ouvrage, qui sont plus complets que les précédens. Nous avons conféré l'un avec l'autre et traduit en français l'ouvrage en entier, sur ces deux manuscrits; nous y avons joint aussi l'original grec, pris dans Fabricius, et nous allons le publier dans les trois langues à-la-fois.

L'ouvrage est un plan, un canevas de grammaire où l'auteur expose le système, la marche à suivre par un professeur, pour dicter avec méthode un cours complet d'études grecques, en suppléant de lui-même à ce qui n'est qu'effleuré dans le canevas : tels que les règles et principes accessoires de la langne qu'on enseigne, les formes des mots, les exemples à donner sur les usages tolérés dans la conversation ou admis dans le style, et tous les autres développemens qui s'appliquent à l'art d'écrire et de parler.

L'auteur commence par une définition de la grammaire; il présente ensuite des notions succinctes sur la lecture, sur les accents, les points, les lettres, les syl-

labes, les mots, les noms, les verbes, les participes, les articles, les pronoms, les prépositions, les adverbes, les conjonctions, la prosodie, la mesure ou le mètre, les inflexions, les mots techniques, les déclinaisons et les conjugaisons. Chaque objet traité a son article ou son paragraphe à part.

Dans l'original grec incomplet, l'ouvrage est divisé en 25 articles; dans la version arménienne, plus ample, il en comprend 26, dont les 21 premiers renferment presque toutes les matières contenues dans le texte grec; les cinq derniers manquent dans l'original. Nous remarquerons que le 12ᵉ article du grec n'est que le 11ᵉ de la version arménienne. Dans l'un comme dans l'autre, on ne trouve que des phrases d'une ou de deux lignes tout au plus.

Fabricius, d'après le témoignage de Porphyre, raconte qu'on avait ajouté à la grammaire de Denis des notions sur la prosodie et sur quelques autres parties. Nous regrettons beaucoup que Fabricius ait omis, dans sa bibliothèque, le texte grec de ces parties ajoutées qu'il attribue à d'autres auteurs: nous aurions pu comparer les styles et juger s'ils sont de la même main ou de plusieurs; mais les écrivains de l'Arménie ne paraissent pas avoir là-dessus le moindre doute: ils s'accordent à reconnaître que la version arménienne est entièrement conforme au texte original composé par Denis, et que le grec des lacunes remplies dans cette version pourrait être de lui.

Outre ce surcroît de matière, la version arménienne présente de temps en temps des omissions ou plutôt

des changemens dans les expressions employées simplement comme exemples. Ces sortes de mutations n'y sont introduites que pour donner des modèles de phrases plus analogues aux tournures arméniennes; mais pour le reste, le traducteur, qui connaissait sa langue parfaitement et qui était aussi un excellent helléniste, a tâché de faire accorder les principes généraux du grec avec ceux de sa langue maternelle.

S'agit-il du nombre et de la valeur organique des lettres, il essaie d'en établir la concordance avec celles dont se composait de son temps l'alphabet arménien, qui était alors de trente-six lettres.

Sur le duel, le genre conventionnel et certains autres points où les deux langues diffèrent essentiellement, le traducteur explique les règles du grec avec toute l'exactitude nécessaire; mais il cherche dans l'arménien même, les locutions qui s'en rapprochent le plus; il met à contribution tous les dialectes de la Grande et de la Petite Arménie, pour se créer des similitudes. En général, cette version arménienne est conforme presque partout au texte grec; les différences qu'on y trouve sont peu nombreuses et peu importantes: toute fois nous aurons soin de les indiquer dans les notes. Les hellénistes pourront en juger sur notre traduction, s'ils veulent prendre la peine de la conférer.

Nous avons rendu en français, aussi fidèlement qu'il nous a été possible, la version arménienne. Comme le style en est dans le goût du texte original grec, c'est-à-dire extrêmement concis, on y rencontre beaucoup d'ellipses; mais dans tous les endroits où il s'en trouve,

nous avons indiqué, entre deux parenthèses, les mots supprimés qui servent à les faire comprendre.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de placer ici quelques détails sur l'état des deux manuscrits Arméniens déposés à la Bibliothèque du Roi. Le premier est un petit cahier portant le N° 124; il est dans le format in-12 et ne renferme que la grammaire de Denis, écrite sur 12 feuillets ou 24 pages. On le conserve dans un dossier en maroquin rouge, aux armes de France, lié avec des rubans verts.

A la fin de la grammaire et au bas de la 24e page, on lit ces mots arméniens *իբ̄ գրքէ*, *du* 22e *livre;* ce qui annonce que ce cahier faisait anciennement partie d'une collection de divers ouvrages réunis en un volume. On n'y remarque aucun mémorial, mais on doit présumer, d'après le genre d'écriture, qu'il a été transcrit dans le quinzième siècle : Il ne comprend que les vingt-trois premiers articles du second manuscrit arménien; par conséquent il a deux articles de plus que l'original grec.

Le second manuscrit, format in-12 comme le premier, est inscrit sous le N° 127; il contient les vingt-six articles dont se compose l'ouvrage entier. Le premier feuillet était déchiré ou perdu : nous l'avons complété avec l'exemplaire du N° 124. Comparaison faite des deux manuscrits, nous les avons trouvés, dans tout le reste, entièrement conformes, sauf quelques variantes, qui seront indiquées quand nous donnerons le texte.

L'exemplaire de la bibliothèque de Saint-Lazare de

Venise n'a qu'un article de plus que l'original grec, et ne comprend que les vingt-deux premiers articles de notre N° 127; mais ce volume-ci comporte 194 feuillets ou 388 pages d'écriture. Trois ouvrages différens y sont réunis: le premier est la grammaire de Denis, qui occupe les 41 premières pages, le second commence à la 42e page et finit à la 378e. C'est un corps de commentaires fait par plusieurs savans, et que Jean Ezengatzy a coordonnés; le troisième remplit les 10 dernieres pages; c'est un sermon sur la Résurrection de Jésus-Christ. Une même main a copié l'ouvrage de Denis et les Commentaires; l'écriture en est ronde : բոլոր գիր, nette, régulière, bien lisible. Celle du sermon est plus moderne, d'un homme peu exercé; mal instruit des règles de l'orthographe et qui aura placé ce sermon pour faire remplissage.

Le manuscrit n° 127 ne porte aucune indication ni au commencement ni à la fin; on ne saurait fixer d'une manière précise l'époque de sa transcription. Si pourtant on en juge par le papier, l'encre, le genre d'écriture, la forme, l'état de vétusté du volume, dont le temps a effacé plusieurs lettres, et même par l'ancienneté de l'orthographe, on serait porté à croire que toute la partie comprenant la grammaire de Denis et les commentaires a été copiée par la même main, vers la fin du quatorzième ou au commencement du quinzième siècle, du vivant de Jean Ezengatzy, ou quelques années après sa mort, arrivée en l'an 1326.

Il est vrai de dire pourtant qu'à la page 313 ou au feuillet 157, on lit une courte mention sans date, portant

que ce fut un nommé Կերակ, *Guérag*, qui transcrivit les deux premiers ouvrages du volume. On lit aussi, à la page 371, une autre mention d'une écriture moderne, annonçant qu'un certain Mésrob de Gafa avait acheté ce volume dans la ville d'Erivan en 1057 de l'ère arménienne, ou 1608 de Jésus-Christ; d'où il résulte que le manuscrit n° 127 de la Bibliothèque du Roi est l'un des plus anciens exemplaires connus de la grammaire de Denis, et des commentaires sur son ouvrage, faits par Jean Ezengatzy.

Fabricius nous assure que l'ouvrage de Denis a été commenté par plusieurs scholiastes grecs, tels que Porphyre, Diomède le scholastique, Mélampus, Stephanus, Georges Choroboscque et Théodore d'Alexandrie (1). Un plus grand nombre d'Arméniens lui ont fait le même honneur, savoir:

Dans le cinquième siècle, Moïse de Khorène, Մովսէս Խորենացի, et David de Nerkèn, surnommé *le Philosophe invincible*, Դաւիթ Ներգինացի մականուանեալ անյաղթ փիլիսոփայ.

Dans le septième, le docteur Basile, surnommé *Djon*, Բարսեղ վարդապետ մականուանեալ Ճոն.

Dans le huitième, Stephanus ou Étienne, évêque de Sunikie, Ստեփաննոս եպս Սիւնեաց.

Dans le neuvième, Hamam l'Oriental, Համամ Արեւելցի.

---

(1) Voyez la note à la fin du texte grec de la Grammaire de Denis.

Dans le onzième, le prince parthe Grégoire Magistère, Գրիգոր Մագիստրոս իշխանն պալհաւունի.

Dans le treizième, Arisdaguès le scribe, Արիստակէս գրիչ, et Georges de Sis, Գէորգ Սսեցի.

Un savant anonyme, ոմն իմաստասէր անանուն: Trois autres interprètes aussi anonymes, երեք այլ անանուն մեկնիչք, et on ignore dans quels siècles ils ont vécu.

Enfin dans le quatorzième siècle, Jean Ezengatzy, Յովհաննէս Եզնկացի, qui est le dernier.

Nous n'avons vu ni lu tous leurs commentaires; mais ils sont répandus et sont très-connus dans les monastères de l'Arménie. Plusieurs écrivains modernes en ont parlé.

Nous devons dire aussi que le travail de Jean Ézengatzy, qui fait partie du manuscrit n° 127 de la Bibliothèque du Roi, peut suppléer au manque des autres commentaires. C'est un recueil d'extraits d'une douzaine de scholiastes arméniens qui, à diverses époques antérieures, avaient écrit sur les langues, et particulièrement sur la grammaire de Denis. L'auteur passe en revue ces scholiastes l'un après l'autre; il en rapporte quelque fois des passages de plusieurs pages. Tout cela est accompagné de traits d'histoire, de remarques grammaticales sur divers sujets, de citations prises dans Homère, Platon, Aristote, dans les poètes ou prosateurs grecs, syriens et arabes, de dissertations sur la poésie, sur l'art de lire et de déclamer, sur la littérature nationale ou étrangère, sur les différences de la langue grecque comparée à celle du pays et des autres contrées de l'Orient. Jean Ezengatzy y mêle ses

propres réflexions et parfois des critiques assez sévères. Si les ouvrages des commentateurs dont il parle nous manquent ici, comme nous l'avons déjà dit, sa collection en tient lieu et leur est peut-être préférable, parce qu'il en a tiré ce qu'il y a de meilleur. Les discussions et les raisonnemens de ces auteurs nous font connaître que les anciens avaient porté déjà à un haut dégré l'art de parler et la science rationnelle qui a pour objet la connaissance des langues.

Toutes les fois que, dans cet ouvrage, il cite les autorités ou les passages des commentateurs, des glossographes et d'autres écrivains qui l'ont précédé, Jean Ezengatzy a le soin d'indiquer leurs noms en marge. Si les extraits sont tirés d'auteurs anonymes, il y met simplement le mot անանուն, *anonyme*: à côté des expressions ou des phrases de toute la grammaire de Denis qu'il rapporte successivement pour les expliquer, il ne manque jamais de placer également en marge des guillemets ou de simples virgules. Les autres glossateurs arméniens paraissent avoir fait comme lui. Nous ajouterons aussi que Jean Ezengatzy n'entreprit cet ouvrage de compilation que sur l'invitation du patriarche d'Arménie, Jacques I, et de plusieurs autres savans personnages de son temps.

Ce travail de Jean Ezengatzy est intitulé : Հաւա-քումն մեկնութե̄ քերականին, *Recueil des commentaires sur la Grammaire*; et il est divisé en trente chapitres. Le 1er est une espèce de préface. Le 2e contient des prolégomènes sur les langues et sur la grammaire en général. Les 3e, 4e, 5e, 6e et 7e chapitres font connaître

les règles, les divisions, et renferment des explications, des raisonnemens sur la lecture ou sur l'art de lire, de déclamer, de moduler la voix. Le 8ᵉ chapitre et les suivans, jusqu'au 15ᵉ inclusivement, donnent des détails et des développemens sur les accens, sur les points, sur la rhapsodie, sur les lettres alphabétiques, sur les syllabes en général, tant longues que brèves, sur la composition ou le discours. Le 16ᵉ est une récapitulation des objets précédens, sous d'autres formes et avec de nouveaux exemples. Les chapitres 17ᵉ, 18ᵉ, 19ᵉ, 20ᵉ; 21ᵉ, 22ᵉ, 23ᵉ, 24ᵉ et 25ᵉ, sont consacrés à des discussions relatives aux mots et au discours, aux noms, aux verbes, à l'inflexion des verbes, aux participes, aux pronoms, aux prépositions et aux adverbes. Le 26ᵉ chapitre est une récapitulation sur les adverbes. Enfin, depuis le 27ᵉ, jusqu'au 30ᵉ ou dernier chapitre, Jean Ezengatzy parle de tout ce qui regarde les articles, les conjonctions, la prosodie, et les pieds ou mètres, en rapportant les opinions, ou des extraits plus ou moins longs des anciens glossateurs arméniens.

Nous aurions désiré placer ici une analyse détaillée de ce recueil de commentaires sur l'ouvrage de Denis de Thrace ; mais un pareil travail dépasserait les bornes d'un Mémoire. Nous nous sommes contentés de rapporter seulement les titres des chapitres, et nous finirons nos prolégomènes par un passage d'Etienne de Sunikie, où il nous fait connaître jusqu'à quel point les anciens avaient porté l'étude des langues. Après avoir dit deux mots sur leur division qui fut d'abord un grand malheur pour les hommes, mais qui contribua dans la

suite à augmenter leurs connaissances, l'auteur arménien s'exprime ainsi :

« L'esprit humain trouve toujours de nouveaux » charmes à examiner et à comparer ensemble les ma- » nières de parler de plusieurs peuples. Tous les idiomes » sont dérivés d'un jargon primitif; mais extrêmement » divisés et distingués entre eux par des propriétés par- » ticulières. Le Grec est doux, le Romain véhément, » le Hun, menaçant, le Syrien, suppliant, le Persan, » plein d'abondance, l'Alain, superbe; le Gothique, » plaisant; l'Egyptien, guttural; l'Indou, gringottant » comme les oiseaux; l'Arménien savoureux et en même » temps analogique, car il renferme en lui seul les » propriétés de la plupart des langues. Lorsque nous » comparons ensemble deux couleurs, deux figures, » deux tailles d'homme, deux compositions d'esprit, » ou deux actions éclatantes, nous saisissons facilement » le genre de supériorité de l'une sur l'autre. On ne » saurait de même apercevoir les beautés particulières » d'une langue, qu'en la comparant à d'autres. C'est » en effet par l'étude et par la comparaison, que les » langues peuvent recevoir et se prêter mutuellement » des secours de toute espèce. surtout lorsqu'il s'agit de » connaître l'origine des mots et leur étymologie, car » dans pareille circonstance, le jargon même le plus » barbare peut être de quelque utilité. (1) »

(1) Le même manuscrit, N° 127, feuillets 29 et 30.

GRAMMAIRE

DE

DENIS DE THRACE,

EN GREC, EN ARMÉNIEN ET EN FRANÇAIS,

ACCOMPAGNÉE

DE NOTES ET D'ÉCLAIRCISSEMENS;

PAR

M. CIRBIED, MEMBRE RÉSIDENT.

DIONYSII THRACIS ARS GRAMMATICA.

ՔԵՐԱԿԱՆՈՒԹԻՒՆ ԴԻՈՆԵՍԻՈՍԻ ԹՐԱԿԱՑԻՈՅ: (1)

Caput I. Περὶ Γραμματικῆς. *De Grammaticâ.*

Γραμματική ἐστιν ἐμπειρία τῶν παρὰ τοῖς ποιηταῖς τε καὶ συγγραφεῦσιν ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ λεγομένων. Μέρη δὲ αὐτῆς εἰσιν ἕξ· πρῶτον, ἀνάγνωσις ἐντριβὴς κατὰ προσῳδίαν· δεύτερον, ἐξήγησις κατὰ τοὺς ἐνυπάρχοντας ποιητικοὺς τρόπους· τρίτον, γλωσσῶν τε καὶ ἱστοριῶν

ա. Սահման և ճառումն Քերականութեան:

Քերականութիւն է հմտութիւն որք 'ի քերթողաց և 'ի շարագրաց իբրու բազում անգամ ասացելոց: Եւ մասունք են նորա վեց. նախ՝ վերծանութիւն ներկուռ ըստ առոգանութեան. երկրորդ՝ զբուցատրութիւն ըստ ներգոյս քերթողական յեղանակս. երրորդ՝ լեզուաց և հնագէտ պատմութեանց՝ առ

(1) Դիոնեսիոս Թրակացի ծաղկեալ իբր հարիւր ամօք յառաջ քան զՔրիստոս՝ հռչակաւոր երևեցաւ 'ի մէջ քերթողացն Յունաց այնր ժամանակի, և եթող զհամառօտ քերականութիւնս այս՝ զոր սուրբն Մեսրոպ, կամ այլ ոք 'ի թարգմանչաց մերոց՝ փոխադրեաց 'ի հայ բարբառ: Թագաւորական գրատունն Փարիզոյ ունի զերկու ձեռագիր օրինակս այսր գրուածոյ. յորոց մին՝ է 'ի թիւն հայ մատենից՝ 124. և միւսն՝ 'ի 127: Ընդ երկրորդ օրինակս՝ կարգեալ կայ նաև

LA GRAMMAIRE

DE

DENIS DE THRACE.

§ 1er. *Définition et division des parties de la Grammaire.*

La grammaire est la connaissance approfondie de tout ce qui constitue une langue, d'après la manière dont les poétes et les prosateurs s'en sont servis.

Elle se divise en six parties, qui sont:

1° La lecture faite suivant les règles de la prosodie.

2° La narration (l'exégèse), exposée dans le style usité entre les poètes (les meilleurs écrivains);

3° L'intelligence du mécanisme des langues et la connaissance profonde des histoires anciennes.

Հաւաքումն մեկնութ̃ց քերականին՝ արարեալ ՚ի բ̃զմ մատենագրաց մերոց՝ զորոց անուանսն յիշեցաք ՚ի վեր: Եւ այժմ կամելով ՚ի լոյս ընծայել տպագրութ̃բ զայս գրաւոր վաստակ նախնեաց մերոց ՚ի Հայ բարբառ՝ յարեցաք ը̃ նմին և զբնագիրն յունականն, նաև զթարգմանութի նորին ՚ի գաղղիացի լեզու:

πρόχειρος ἀπόδοσις· τέταρτον, ἐτυμολογίας εὕρεσις· πέμπτον, ἀναλογίας ἐκλογισμός· ἕκτον, κρίσις ποιημάτων, ὃ δὴ κάλλιστόν ἐστι πάντων τῶν ἐν τῇ τέχνῃ.

ձեռն բացատրութի · չորրորդ՝ ստուգաբանութե գիւտ. Հինգերորդ՝ համեմատութեցն տեղեկութի · վեցերորդ՝ դատումն քերդածացն. Նա՛ և լաւագոյնն է յամենեցունց՝ որք ներարհեստիս են (1):

2. Περὶ ἀναγνώσεως.

De lectione.

Ἀνάγνωσίς ἐστι ποιημάτων ἢ συγγραμμάτων ἀδιάπτωτος προφορά. Ἀναγνωστέον δὲ καθ' ὑπόκρισιν, κατὰ προσῳδίαν, κατὰ διαστολήν. Ἐκ μὲν γὰρ τῆς ὑποκρίσεως τὴν ἀρετὴν, ἐκ δὲ τῆς προσῳδίας τὴν τέχνην, ἐκ δὲ διαστολῆς τὸν περιεχόμενον νοῦν ὁρῶμεν· ἵνα τὴν μὲν τραγῳδίαν ἡρωϊκῶς ἀναγνῶμεν, τὴν δὲ κωμῳδίαν βιωτικῶς, τὰ δὲ ἐλεγεῖα λιγυρῶς, τὸ δὲ ἔπος εὐτόνως, τὴν δὲ λυρικὴν ποίησιν ἐμμελῶς, τοὺς δὲ οἴκτους ὑφειμένως καὶ γοερῶς.

Բ : Յաղագս Վերծանուէ :

Վերծանութիւն է մասնքերդածաց կամ շարագրաց անվթար յառաջաբերութի: Եւ վերծանելի է ըստ ենթադատուէ, ըստ առոգանուէ, ըստ տրոհուէ. քանզի յենթադատուէն՝ զզաւրութին, իսկ յառոգանուէն՝ զարուեստն, իսկ ՚ի տրոհուէն՝ զպարունակ միտսն տեսանեմք. զի զողբերգութին դիւցազնաբար վերծանեսցուք. իսկ զկատակերգութին՝ աշխարհաւրէն. և զդամբանականն՝ ուժգնակի. զտաղն՝ քաջոլորակի. և զքնարական քերթութին՝ ներդաշնականապէս. և զխան-

(1) Թարգմանիչ քերականութես ՚ի կիր արկանէ բազմիցս զոճ և զասացուած յունական, ոչ առ ՚ի տալ անդ զկանոնն Հայկականին, այլ միայն՝ առ ՚ի հարազատութ բացատրել

4° Les recherches sur les (ou la science des) étymologies ;

5° La connaissance des analogies (des formes et de l'arrangement des mots, ou de la syntaxe.)

6° Le jugement des écrits (la critique) le plus important des objets d'enseignement de la grammaire.

§ 2. *Sur la lecture.*

La lecture est l'art de rendre fidèlement par la parole tout ce qui est écrit soit en vers soit en prose.

On doit la faire avec discernement, y observer les règles de la prosodie et de la division (ponctuation), car c'est par le discernement qu'on applique à chaque discours le ton qui lui est propre, c'est par la prosodie qu'on apprend à le moduler, c'est par la division (ponctuation) qu'on fait connaître la liaison des idées entre elles.

La lecture nous apprend aussi que la tragédie doit être récitée héroïquement (avec noblesse); la comédie vulgairement (comme on parle dans la conversation); l'élégie ou l'oraison funèbre, avec un accent très-marqué (de douleur ou de regret); l'hymne avec l'inflexion de voix propre aux différens tons; les compositions lyriques, harmonieusement (à la manière du chant); celles qui ex-

---

զամբաւ եւ քան հելլենացի բնագրէն: Այլ չէ՛ պարտ մեղադիր լինել՝ տեսանելով ուր ուրեք զինչ ինչ ձեւ ասացուածոց՝ որ խորթ երեւին մեզ, կամ օտար 'ի սեպհական համեղութէ հայկաբանութե նախնեաց մերոց:

Τὰ γὰρ μὴ παρὰ τὴν τέχνην γινόμενα παραλήρησιν καὶ τὰς τῶν ποιητῶν ἀρετὰς καταῤῥίπτει, καὶ τὰς ἕξεις τῶν ἀναγινωσκόντων καταγελάστους παρίστησι.

ղաղատակածն՝ թուլակի, և աշխարապէս. զի որք ո՛չ ՚ի սոցայցն լինին խարուեց՝ զերդողացն արուեստ ապա_ կանեն, և զդոյնս վերծանո_ ղացն ծիծաղելիս յարկացո_ ցեն:

3. Περὶ τόνου.
De tono.

Գ: Յաղագս ոլորակի:

Τόνος ἐστὶ φωνῆς ἀπήχησις ἐναρμονίου, ἢ κατὰ ἀνάτασιν ἐν τῇ ὀξείᾳ, ἢ κατὰ ὁμαλισμὸν ἐν τῇ βαρείᾳ, ἢ κατὰ περίκλασιν ἐν τῇ περισπωμένῃ.

Ոլորակ է բացագանչութիւն պատկանաւոր ձայնի. թէ ՚ի վերսաստութ՝ շեշտիւն, թէ ՚ի հարթութ՝ բթիւն, թէ ՚ի պարբեկութ՝ պարուկաւն:

4. Περὶ στιγμῆς.
De interpunctione.

Դ: Վասն կէտից, և Իւ՞ ա_ ռանձնանայ կէտ ՚ի ստո_ րակէտէ:

Στιγμαί εἰσι τρεῖς· τελεία, μέση, ὑποστιγμή. Καὶ ἡ μὲν τελεία στιγμή ἐστι διανοίας ἀπηρτισμένης σημεῖον, μέση δὲ σημεῖον πνεύματος ἕνεκεν παραλαμβανόμενον, ὑποστιγμὴ δὲ διανοίας μηδέπω ἀπηρτισμένης ἀλλ᾽ ἔτι ἐνδεούσης σημεῖον.

Կէտք են երեք. կէտ աւար_ տեալ, միջակ, ստորակէտ: Կէտն է տրամախոհութեան յան_ գեցելոյ՝ նշան. և միջակն՝ նշան յոգի սակս ընդունելոյ. և ստորակէտն՝ տրամախո_ հին չև՛ ևս յանգեցելոյ, այլ ևս կարաւտացելոյ նշան:

5. Πῇ διαφέρει στιγμὴ ὑποστιγμῆς;
Quomodò differt punctum à commate.

Իւ՞ առանձնանայ կէտ ՚ի ստորակէտէ:

Χρόνῳ· ἐν μὲν γὰρ τῇ στιγμῇ

Ամանակաւ. զի ՚ի կէտէն՝ կարի յոյժ մեծ է բացատն.

priment les affections du cœur, tendrement, avec abandon, (avec sentiment) : quiconque n'observerait pas ces sortes de différences, dénaturerait le ton propre à chaque genre, et rendrait ridicule l'action spéciale que doit produire, à l'oreille et au cœur, chaque objet de lecture.

§ 3. *De l'inflexion de voix* (*ou des accens*).

L'inflexion est le ton particulier qu'il faut donner aux émissions de voix. Si le ton exige un certain diésis, on l'indique par un accent aigu. S'il demande une certaine plénitude dans la prononciation, on le marque par un accent grave; mais s'il veut une sorte de modulation (élévation et abaissement de voix gradués), on le rend par un accent circonflexe.

§ 4. *Points, et en quoi ils diffèrent de la virgule.*

Il y a trois points, qui sont: le point final, le point médial et la virgule. Le point final indique un sens achevé; le point médial un sens qui n'est pas entièrement fini; la virgule un sens commencé, qui a besoin de complément.

Comment le point médial se distingue-t-il de la virgule?

(*Réponse.*) Il se distingue par le temps. Le point mé-

ϖολὺ τὸ διάστημα, ἐν δὲ τῇ ὑποστιγμῇ ϖαντελῶς ὀλίγον.

իսկ ՚ի ստորակիտէն՝ ամե_ նեւին նուազ:

6. Περὶ ῥαψῳδίας.
De rhapsodiâ.

Զ: Յաղագս ռափսոդիայէ:

Ῥαψῳδία ἐστὶ μέρος ποιήματος ἐμπεριειληφός τινα ὑπόθεσιν. Εἴρηται δὲ ῥαψῳδία οἱονεὶ ῥαβδῳδία τις οὖσα, ἀπὸ τοῦ δαφνίνῃ ῥάβδῳ περιερχομένους ᾄδειν τὰ τοῦ Ὁμήρου ϖοιήματα.

Հագներգութ̅ին է մասն քերթածացն ներպարառեալ ստորագրութ̅ի. և ոգեալ է հագներգութ̅ի ՚ի հագնելոյ կարկատուն բանս. կամ ՚ի սաղարթենի մահակէն պար գա_ լոյ՝ յերգել զՀոմերական քերթածսն:

7. Περὶ στοιχείου.
De elementis sive litteris.

Է: Յաղագս տառէ:

Γράμματά ἐστιν εἰκοσιτέσσαρα ἀπὸ τοῦ α μέχρι τοῦ ω μεγάλου. Γράμματα δὲ λέγεται διὰ τὸ γραμμαῖς καὶ ξυσμαῖς τυποῦσθαι. Γράψαι γὰρ τὸ ξῦσαι ϖαρὰ τοῖς ϖαλαιοῖς, ὡς καὶ παρὰ Ὁμήρῳ, « νῦν δέ μ' ἐπιγράψας ταρσὸν ϖοδὸς εὔχεαι αὔτως. » Τὰ δὲ αὐτὰ καὶ στοιχεῖα καλεῖται διὰ τὸ ἔχειν στοῖχόν τινα καὶ τάξιν. Τούτων φωνήεντα μέν εἰσιν ἑπτὰ, α, ε, η, ι, ο, υ, καὶ ω· Φωνήεντα δὲ λέγεται, διότι φωνὴν ἀφ' ἑαυτῶν ἀποτελεῖ, οἷον, α, η. Τῶν δὲ φωνηέντων μακρὰ μέν εἰσι δύο, η, καὶ, ω· βραχέα δὲ δύο, ε ψιλὸν

Գիր է երեսուն և վեցյայ_ բէ մինչև ցքէ. և գիր ասի վ̅սզի իբրև քերելով իմն զա_ ղափարի: Քանզի գրեալդ՝ քերել ասիւր առնախնեաւքն ոմ̅ ՚ի Հոմերոսին. և Գրեալ եմ շարժէն՝ այժմ չես Գարշա_ ղայր՝ անմայնս ղանձամս: Նաև նոյնք իսկ տառք կոչին. վ̅սզի ունին տարրումն իմն և զա_ սուի: Եւ սոցա ձայնաւորք են ութն, ա́, ե́, է́, ը́, ի́, ո́, ւ́, ո́վ: Եւ ձայնաւորք ասին՝ վ̅ս զի ձայն յինքեանց անկա_ կաս ելուզանեն: Եւ ձայնա_ ւորացն երկայնք են երկու՝ է,

dial désigne la pause la plus longue, et la virgule la pause la plus courte.

§ 5. *De la Rhapsodie.*

La Rhapsodie est une collection de poésies amalgamées ensemble. On l'appelle Rhapsodie parce qu'elle est composée de divers morceaux (de ῥάπτω, je rapièce, et de ᾠδὴ, chanson.) réunis en un tout, ou parce qu'on chantait les vers d'Homère en dansant avec un bâton (ῥάβδος) de laurier.

§ 6. *Des lettres alphabétiques.*

Les lettres alphabétiques sont au nombre de 36, depuis a (ա) jusqu'à k (ք) (1). On les appelle lettres parce

---

(1) Depuis six siècles environ, on a ajouté à l'ancien alphabet arménien, deux autres lettres qui en portent le nombre à 38. Les valeurs organiques de toutes ces lettres ne se trouvent point dans beaucoup de langues connues : cependant nous croyons nécessaire de les indiquer ici autant que possible. Nous distinguerons d'abord dans leur ordre naturel, les caractères arméniens en majuscules et en minuscules, et nous ferons connaître la valeur de chacun d'eux par leur analogie avec les lettres alphabétiques grecques ou françaises.

1. Ա ա *a* Cette lettre a toujours la valeur de l'alpha *α* grec ou de l'*a* français.

2. Բ բ *p* faible, c'est-à-dire qu'on le prononce d'un son plus faible que le *p* et plus fort que le *b*.

καὶ ο μικρόν· δίχρονα δὲ τρία, α, ι, υ· δίχρονα δὲ λέγεται, ἐπειδὴ ἐκτείνεται καὶ συστέλλεται. Προτακτικὰ φωνήεντα πέντε, α, ε, η,

ով. և սուղք երեք՝ ե՛, ո՛, ւ՛. և երկամանակք երեք՝ ա՛, ը՛, ի՛. և երկամանակք ասին, վ̄ն զի, երբեմն ձգտին, և երբեմն ամփոփին: Նա ա_

---

3. Գ գ *q*, a un son plus fort que le *g* ou *gu*, et moins que le *k*
4. Դ դ *th*, a aussi le son entre le *t* et le *d*; il porte à-peu-près la même valeur que le thêta *θ* grec prononcé par les Ioniens de l'Asie-Mineure.
5. Ե ե *ε* l'epsilon grec, ou *é* fermé des français, ou *ie* prononcé vite.
6. Զ զ *z* français tout-à-fait.
7. Է է *η* êta grec, ou *ê* long français.
8. Ը ը *e* muet français ou un peu plus fort.
9. Թ թ *t* français ou *τ* tau grec.
10. Ժ ժ *j* français tout-à-fait.
11. Ի ի *i* ou *y* en français.
12. Լ լ *l* ou λ lambda du grec.
13. Խ խ *kh*, se prononce comme le *χ* des grecs, ou comme le *khe* des arabes et le *che* des allemands.
14. Ծ ծ *ζ* zêta grec prononcé fortement, ou comme *dz* français ou comme *z* italien dans le mot *zizzania*.
15. Կ կ *g* ou *gu* français partout.
16. Հ հ *h* aspiré ou ʽ l'esprit rude des grecs.
17. Ձ ձ *thz*; cette lettre sonne plus fortement que le *z* italien, et moins que le *tz* des allemands.
18. Ղ ղ *gh*, a la valeur du *γ* gamma, dans la prononciation grecque, ou du *ghain* des arabes.
19. Ճ ճ *dj* en français, ou *g* italien devant *e i*.
20. Մ մ *m* français ou *μ* grec.
21. Յ յ *i*, *h*, se prononce tantôt comme *i* ou *ι* iôta grec, tantôt comme un faible *h*, tantôt il est muet.

que, pour les écrire, on opère une espèce de grattement, car chez les anciens, le mot écrire signifiait aussi gratter. Homère a dit : *Maintenant que j'ai écrit sur* (que j'ai gratté, frotté) *ton pied, ce sera en vain que tu te vanteras* (1).

---

22. Ն ն *n* français, ν grec.
23. Շ շ *ch* français tout-à-fait.
24. Ո ո *ó* bref, ou l'omicron ο grec.
25. Չ չ *tch*, ou le *c* des italiens devant *e*, *i*.
26. Պ պ *b* français tout-à-fait.
27. Ջ ջ *dch*, a le son plus doux que le *c* italien.
28. Ռ ռ *r*, *rh* fort, ou comme un double *rr*.
29. Ս ս *s* français ou ς sigma grec, partout.
30. Վ վ *v*, partout comme dans le mot *vivre*.
31. Տ տ *d* français ou δ delta grec.
32. Ր ր *r* doux, ou, entre deux voyelles, comme dans *Paris*.
33. Ց ց *tz* des allemands.
34. Ւ ւ υ l'upsilon grec ou l'*u* français ; mais les modernes le prononcent aussi souvent comme *v* français, ou comme un *h* aspiré.
35. Փ փ π grec ou *p* francais tout-à-fait.
36. Ք ք *k* fort en français ou chez les Romains.
37. Օ օ ω l'oméga grec ou *ô* long français. Les Arméniens l'empruntèrent des Latins du temps des Princes croisés.
38. Ֆ ֆ *ph* ou *f*. Cettre lettre a été empruntée des grecs, vers le 13[e] siècle.

(1) Cette citation de l'original grec est tirée de l'Iliade (λ 388). Le traducteur ne se sert ici que du verbe simple գրեմ, *γράφω*, *j'écris*, mais un des commentateurs arméniens anonymes, emploie en parlant de ce passage, le verbe մակագրեմ, Ἐπιγράφω *j'écris dessus* : et

ο, ω· προτακτικὰ δὲ λέγεται, ὅτι προτασσόμενα τȣ̃ ι καὶ τȣ̃ υ συλλαβὴν ἀποτελεῖ αι, αυ. Ὑποτακτικὰ δὲ δύο, ι, καὶ υ. Τὸ υ δὲ ἐνίοτε προτακτικόν ἐστι τȣ̃ ι, ὡς ἐν τῷ μυῖα καὶ ἅρπυια, υἱὸς καὶ τοῖς ὁμοίοις. Δίφθογγοι δέ εἰσιν ἕξ, αι, αυ, οι, ευ, ει, ου. Σύμφωνα δὲ τὰ λοιπὰ ἑπτακαίδεκα β, γ, δ, ζ, θ, κ, λ, μ, ν, ξ,

ռաջադիր ձայնաւորքն վեց, ա, ե, է, ի, ը, ո. և ստոջադիրք ասին, զի նախադասելով զընթեր, և զւիւնսն՝ շաղաշաւրս կատարեն, որպ աւ, այ: Եւ ստորադասք են երկու, ի, ւ: Եւ ինդ է ուրեք՝ զի վաղադասական է քան զւիւն, որպ յիմաստութիւնք, և յարդիւնք: Երկբարբառք են բունք՝ հինգ, աւ, եւ, ու, աի, ոի. և բունաբարբառ երկձայնք՝ երեք, էւ, իւ, իւ: Եւ այլքն ամէ

---

comme on laisse partout où l'on écrit, la trace des lettres qu'on forme, Homère a pu dire au figuré : *j'écrirai sur ta jambe*, pour *je ferai sur ta jambe une blessure telle qu'il y restera une cicatrice, un signe de ma vengeance et de ta punition.* Molière, dans le Médecin malgré lui, fait dire à Sganarelle : *ma petite femme je te frotterai*, pour, *je te batterai.* La même figure est passée dans le langage populaire, *donner ou faire une apostrophe,* signifie frapper de manière que celui qui a reçu le coup en porte la marque.

(1) Les signes alphabétiques, en tant qu'ils sont des traits peints sur le papier ou tout autre corps, s'appellent lettres ; mais si on les considère comme autant de voix ou d'articulations, les mêmes signes sont nommés *élémens* ou *voix élémentaires.* Une voix quelconque, quand elle sort de la bouche, ne produit qu'un son ; elle est regardée alors, par les grammairiens, comme une expulsion d'air, une chose immatérielle, une sorte d'esprit ; mais quand ce son est représenté par un signe visible, il s'opère un changement dans sa nature, une espèce de mixtion d'un objet corporel avec une chose qui n'a pas de corps. Il existe aussi, dans les élémens de la voix, une graduation marquée : car il y a des lettres qui se prononcent faiblement, d'autres avec plus ou moins de force ; quelques unes s'expriment par le simple

Les mêmes lettres sont appelées aussi élémens (1); parce qu'il existe entre elles une espèce d'incorporation et de graduation. Il y a huit voyelles, savoir: *a*, *é*, *ê*, *e*, *i*, *ó*, *u*, *ô*; on les nomme voyelles parce qu'elles produisent un son d'elles-mêmes sans le secours d'autres lettres. Deux de ces voyelles sont longues, savoir *ê*, *ô*; trois sont brèves, savoir *é*, *ó*, *ú*, et trois sont de double mesure, savoir *u*, *e*, *i*; on les appelle ainsi, parce que leur voix est tantôt longue et tantôt brève.

On compte six voyelles prépositives qui sont *a*, *é*, *ê*, *e*, *i*, *ó*; on les nomme ainsi, parce qu'étant placées devant *i* et *u*, elles forment des syllabes (diphthongues) comme *au*, *ai*.

Il y a en outre deux voyelles post-positives qui sont *i* et *u*; mais *i* se place aussi quelquefois avant la voyelle *u*, comme dans les mots իմաստութիւն, *sagesse*; արդիւն, *mérite* (2).

On distingue cinq diphthongues propres, savoir: *au*, *éu*, *ou*, *ay*, *oy*, et trois diphthongues coactives, savoir: *êu*, *eu*, *iu*.

---

mouvement des lèvres, plusieurs par l'organe du palais ou du gosier; et c'est pour indiquer ces sortes de nuances, qu'on emploie ici les mots: *incorporation*, *graduation*.

(2) Dans ces deux mots, qui s'écrivent en arménien, իմաստութիւն, *imastoutioun* (*sagesse*), արդիւն, *ardioun* (*mérite*), et dans quantité d'autres semblables, les deux lettres իւ *iu*, ou *iou*, forment une diphtongue; et c'est uniquement pour indiquer cette circonstance, que le traducteur arménien a choisi ces deux mots comme étant propres à donner un exemple conforme à la dictée de la règle, et applicables en même temps à la langue arménienne. S'il fallait ici un exemple qui fût en rapport avec le latin et le français, on se servirait des mots Diony*sius*, Apollo*nius*, etc.

π, ρ, σ, τ, φ, χ, ψ· σύμφωνα δὲ λέγεται, ὅτι αὐτὰ μὲν καθ' ἑαυτὰ φωνὴν οὐκ ἔχει· συντασσόμενα δὲ μετὰ τῶν φωνηέντων, φωνὴν ἀποτελεῖ. Τούτων ἡμίφωνα μὲν ὀκτὼ, ζ, ξ, ψ, λ, μ, ν, ρ, σ· ἡμίφωνα δὲ λέγεται, ὅτι παρ' ὅσον ἧττον τῶν φωνηέντων εὔφωνα καθέστηκεν, ἔν τε τοῖς μυγμοῖς καὶ σιγμοῖς. Ἄφωνα δέ ἐστιν ἐννέα, β, γ, δ, θ, κ, π, τ, φ, χ· ἄφωνα δὲ λέγεται, ὅτι μᾶλλον τῶν ἄλλων ἐστὶ κακόφωνα· ὥσπερ ἄφωνον λέγομεν τραγῳδὸν τὸν κακόφωνον. Τούτων ψιλὰ μὲν τρία, κ, π, τ· δασέα δὲ τρία, θ, φ, χ· μέσα δὲ τού-

բաղաձայնք՝ են քսան և վեց, բ, գ, դ, զ, թ, ժ, լ, խ, ծ, կ, ձ, ղ, ճ, մ, ն, շ, չ, պ, ջ, ռ, ս, տ, ր, ց, փ, ք: Եւ շարաձայնք ասին. վ̃ զի սոքա իւրեանց ինչ առանձինն ձայն՝ յինքեանս ոչ ունին. բայց՝ շարակածելով ը̄ ձայնաւորսըն՝ ձայն բացակատարեն: Եւ են սոքա ('ի սոցանէ)՝ նուրբք տասն, և ստուարք ինն, և միջակք եւթն: Եւ միջակք վ̃ այնորիկ անուանեցան, զի քան զնուրբսն՝ յոյրք են, և քան զյոյրսն՝ նուրբք: Եւեն միջակք եւթն 'ի մէջ բարակացն և յոյրիցըն՝ բ, գ, դ, ձ, ղ, ճ, ժ: Եւ թաւք ինն՝ փ, ք, խ, թ, լ, ց, չ, ջ, ռ, և լերկք տասն՝ պ, կ, տ, ղ, ն, ծ, շ, մ, ս, ր: Եւ են միջակքն բեն 'ի մէջ մենի, պէի, և փիւրի. վ̃զի

(1) Nous avons vu plus haut que les lettres de l'ancien alphabet arménien étaient au nombre de 36; mais en les divisant en voyelles et en consonnes, et en voulant indiquer leurs propriétés particulières, le traducteur arménien a eu soin de s'écarter le moins possible du texte grec, et par cette raison il n'a pas placé dans la série des voyelles simples, la lettre arménienne յ, semi-voyelle, qui manque dans la langue grecque. Il a également omis dans la liste des consonnes, les lettres arméniennes հ, *h*, վ, *v*, qui n'ont pas non plus d'analogues dans l'alphabet grec.

Toutes les autres lettres au nombre de vingt-six, sont consonnes, savoir : *p* (faible), *q*, *th*, *z*, *t*, *j*, *l*, *kh*, *dz*, *gu*, *thz*, *gh*, *dj*, *m*, *n*, *ch*, *tch*, *b*, *dch*, *r* (fort), *s*, *d*, *r* (doux), *tz*, *p* (fort), *k* (1). Elles sont nommées consonnes, parce qu'elles ne peuvent seules produire une voix; mais lorsqu'elles sont jointes à une voyelle quelconque, elles acquièrent des voix parfaites.

Parmi ces consonnes, il y en a dix aigues, (faibles) neuf fortes, et sept moyennes. On nomme ces dernières moyennes, en raison de ce qu'elles sont plus sonores que les aiguës et moins sonores que les fortes.

Les sept consonnes moyennes, entre les faibles et les fortes, sont *p* (faible), *q*, *th*, *thz*, *gh*, *dj*, *j*. Les neuf consonnes fortes sont *p* (fort), *k*, *kh*, *t*, *l*, *tz*, *tch*, *dch*, *r* (fort); les dix consonnes faibles sont *b*, *gu*, *d*, *z*, *n*, *dz*, *ch*, *m*, *s*, *r* (faible).

La lettre *p* faible a un son moyen entre celui que produit le *m*, le *b* et le *p* (fort), parce qu'elle est plus rude que le *m* et le *b*, et plus aigu que le *p* (fort). Le *q* a un son moyen entre le *gu*, le *k*, et le *kh*, car il est plus fort que le *gu*, et plus faible que le *k* et le *kh*. La lettre *th* se place également par rapport à la voix entre le *d* et le *t*, parce qu'elle sonne davantage que le *d*, moins que le *t*. Les autres lettres ont aussi entre elles des différences de sons. Le *thz* donne une voix entre le *s*, le *z* et le *tz*, puisqu'il se prononce plus fortement que le *s* et le *z*, et plus faiblement que le *tz*. Le son de la lettre *gh* tient le milieu entre celui du *n* et du *l*; il en est de même du son de *dj* avec celui du *dz*, du *dch*; et du son du *j* avec celui du *ch* et du *tch*; le *j* étant plus fort que le *ch* et plus faible que le *tch*.

On distingue dans le nombre des consonnes neuf disso-

ϖ, ρ, σ, τ, φ, χ, ψ· σύμφωνα δὲ λέγεται, ὅτι αὐτὰ μὲν καθ' ἑαυτὰ φωνὴν οὐκ ἔχει· συντασσόμενα δὲ μετὰ τῶν φωνηέντων, φωνὴν ἀποτελεῖ. Τούτων ἡμίφωνα μὲν ὀκτώ, ζ, ξ, ψ, λ, μ, ν, ρ, σ· ἡμίφωνα δὲ λέγεται, ὅτι παρ' ὅσον ἧττον τῶν φωνηέντων εὔφωνα καθέστηκεν, ἔν τε τοῖς μυγμοῖς καὶ σιγμοῖς. Ἄφωνα δέ ἐστιν ἐννέα, β, γ, δ, θ, κ, ϖ, τ, φ, χ· ἄφωνα δὲ λέγεται, ὅτι μᾶλλον τῶν ἄλλων ἐστὶ κακόφωνα· ὥσπερ ἄφωνον λέγομεν τραγῳδὸν τὸν κακόφωνον. Τούτων ψιλὰ μὲν τρία, κ, π, τ· δασέα δὲ τρία, θ, φ, χ· μέσα δὲ τού-

բաղաձայնք՝ են քսան և վեց, բ, գ, դ, զ, թ, ժ, լ, խ, ծ, կ, ձ, ղ, ճ, մ, ն, շ, չ, պ, ջ, ռ, ս, տ, ր, ց, փ, ք: Եւ շարաձայնք ասին. վ̃ զի սոքա իւրեանց ինչ առանձինն ձայն՝ յինքեանս ոչ ունին. բայց՝ շարակածելով ը̄ ձայնաւորսըն՝ ձայն բացակատարեն: Եւ են սոքա ('ի սոցանէ)՝ նուրբք տասն, և ստուարք ինն, և միջակք ութն: Եւ միջակք վ̃ այնորիկ անուանեցան, զի քան զնուրբսն յոյրք են, և քան զյոյրսն նուրբք: Եւ են միջակք ութն 'ի մէջ բարակացն և յոյրիցըն՝ բ, գ, դ, ձ, ղ, ճ, ջ: Եւ թաւք ինն՝ փ, ք, խ, թ, լ, ց, չ, ջ, ռ, և լերկք տասն՝ պ, կ, տ, ղ, ն, ծ, շ, մ, ս, ր: Եւ են միջակքն բեն 'ի մէջ մենի, պէի, և փիւրի. վ̃զի

(1) Nous avons vu plus haut que les lettres de l'ancien alphabet arménien étaient au nombre de 36; mais en les divisant en voyelles et en consonnes, et en voulant indiquer leurs propriétés particulières, le traducteur arménien a eu soin de s'écarter le moins possible du texte grec, et par cette raison il n'a pas placé dans la série des voyelles simples, la lettre arménienne յ, semi-voyelle, qui manque dans la langue grecque. Il a également omis dans la liste des consonnes, les lettres arméniennes հ, *h*, վ, *v*, qui n'ont pas non plus d'analogues dans l'alphabet grec.

Toutes les autres lettres au nombre de vingt-six, sont consonnes, savoir : *p* (faible), *q*, *th*, *z*, *t*, *j*, *l*, *kh*, *dz*, *gu*, *thz*, *gh*, *dj*, *m*, *n*, *ch*, *tch*, *b*, *dch*, *r* (fort), *s*, *d*, *r* (doux), *tz*, *p* (fort), *k* (1). Elles sont nommées consonnes, parce qu'elles ne peuvent seules produire une voix; mais lorsqu'elles sont jointes à une voyelle quelconque, elles acquièrent des voix parfaites.

Parmi ces consonnes, il y en a dix aigues, (faibles) neuf fortes, et sept moyennes. On nomme ces dernières moyennes, en raison de ce qu'elles sont plus sonores que les aiguës et moins sonores que les fortes.

Les sept consonnes moyennes, entre les faibles et les fortes, sont *p* (faible), *q*, *th*, *thz*, *gh*, *dj*, *j*. Les neuf consonnes fortes sont *p* (fort), *k*, *kh*, *t*, *l*, *tz*, *tch*, *dch*, *r* (fort); les dix consonnes faibles sont *b*, *gu*, *d*, *z*, *n*, *dz*, *ch*, *m*, *s*, *r* (faible).

La lettre *p* faible a un son moyen entre celui que produit le *m*, le *b* et le *p* (fort), parce qu'elle est plus rude que le *m* et le *b*, et plus aigu que le *p* (fort). Le *q* a un son moyen entre le *gu*, le *k*, et le *kh*, car il est plus fort que le *gu*, et plus faible que le *k* et le *kh*. La lettre *th* se place également par rapport à la voix entre le *d* et le *t*, parce qu'elle sonne davantage que le *d*, moins que le *t*. Les autres lettres ont aussi entre elles des différences de sons. Le *thz* donne une voix entre le *s*, le *z* et le *tz*, puisqu'il se prononce plus fortement que le *s* et le *z*, et plus faiblement que le *tz*. Le son de la lettre *gh* tient le milieu entre celui du *n* et du *l*; il en est de même du son de *dj* avec celui du *dz*, du *dch*; et du son du *j* avec celui du *ch* et du *tch*; le *j* étant plus fort que le *ch* et plus faible que le *tch*.

On distingue dans le nombre des consonnes neuf disso-

των τρία, β, γ, δ· μέσα δὲ εἴρηται, ὅτι τῶν μὲν ψιλῶν ἐστι δασύτερα, τῶν δὲ δασέων ψιλότερα· καὶ ἔστι τὸ μὲν β μέσον τοῦ π καὶ τοῦ φ, τὸ δὲ γ μέσον τοῦ κ καὶ τοῦ χ, τὸ δὲ δ μέσον τοῦ θ καὶ τοῦ τ. Ἀντιστοιχεῖ δὲ τὰ δασέα τοῖς ψιλοῖς, τὸ μὲν φ τῷ π οὕτως, « ἀλλά μοι εἴφ' ὅπῃ ἔσχες ἰὼν εὐεργέα νῆα· » τὸ δὲ κ τῷ χ, « αὐτίχ' ὁ μὲν χλαῖνάν τε χιτῶνά τε ἕννυτ' ὀδυσσεύς· » τὸ δὲ θ τῷ τ, « ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῆ. » Ἔτι δὲ τῶν συμφώνων διπλᾶ μέν ἐστι τρία ζ, ξ, ψ· διπλᾶ δὲ εἴρηται, ὅτι ἓν ἕκαστον αὐτῶν ἐκ δύο συμφώνων σύγκειται, τὸ μὲν ζ ἐκ τοῦ σ καὶ δ, τὸ δὲ ξ ἐκ τοῦ κ καὶ σ, τὸ δὲ ψ ἐκ τοῦ π καὶ σ. Ἀμετάβολα δὲ τέσσαρα, λ, μ, ν, ρ· ἀμετάβολα δὲ εἴρηται, ὅτι οὐ μεταβάλλεται οὔτε ἐν τοῖς μέλλουσι τῶν ῥημάτων, οὔτε ἐν ταῖς κλίσεσι τῶν ὀνομάτων. Τὰ δὲ αὐτὰ καὶ

քան զմեն, և զպէ՝ խիտ է, և քան զփիւր՝ բարակ: Եւ գիմ ’ի մէջ կենի, քէի, և խէի. վս̃ զի քան զկեն՝ թաւ է, և քան զքէ, և զխէ՝ լերկ: Եւ դայ ’ի մէջ տիւնի և թոյի. վս̃ զի քան զտիւն թաւ է, և քան զթոյ լերկ: Նոյնպէս և այլքն ամ̃. ձայ՝ ’ի մէջ ռէի, ջայի և ցոյի, վս̃ զի քան զռէն, և քան զջայն՝ թաւ է, և քան զցոյն՝ լերկ: Եւ ղատ՝ նոյի և լիւնի: Եւ ճէ՝ ծայի և չէի: Եւ ժէ՝ շայի և չայի. վս̃ զի քան զշայ՝ թաւ է, և քան զչայ՝ լերկ:

Եւ դարձեալ՝ են ’ի սոցանէ յայսցանէ անձայնք ինն, բ՛, գ՛, դ՛, պ՛, կ՛, տ՛, թ՛, փ՛, ք՛. և անձայնք ասին՝ վս̃ զի ծուաւել քան զայլսն են չարաձայնք, ոպ̃ անձայնն ասեմք զողբերգակն՝ որ վատաձայն է: Եւ կիսաձայնք են ութն, զ՛, ց՛, ն՛, ծ՛, շ՛, մ՛, ս՛, ր՛. և կիսաձայնք ասին, քանզի փոքր ինչ նուազ քաջաձայնք են քան զձայնաւորս՝ ’ի մըրմռնչս և ’ի շուինչս: Եւ երկնակք են ’ի սոցանէ ութն, զ՛, լ՛, խ՛, շ՛, չ՛. ջ՛, ռ՛, ց՛. և երկնակք ասին՝ վս̃ զի մի մի իւրաքանչիւր ոք ’ի սոցանէ՝

nantes, savoir : *p* (faible), *q*, *th*, *b*, *gu*, *d*, *t*, *p* (fort), *k*. On leur donne cette dénomination parce qu'elles ont des voix plus discordantes que les autres consonnes. On dit dans le même sens qu'une élégie est discordante lorsqu'on ne trouve pas entre ses parties l'accord qu'exigent ces sortes de lamentations.

Les lettres demi-sonores, au nombre de huit, sont *z*, *tz*, *n*, *dz*, *ch*, *m*, *s*, *r* (doux). Elles tirent leur dénomination de ce que, dans les bruissemens et dans les gazouillemens, elles peuvent avoir une certaine euphonie, bien moindre toutefois que celle des voyelles.

On admet encore parmi ces lettres des consonnes bis-sonores au nombre de huit, savoir *z*, *l*, *kh*, *ch*, *tch*, *dch*, *rr*, *tz*, et on leur donne ce nom parce qu'on leur a reconnu les valeurs de deux lettres jointes ensemble. Par exemple, la valeur de *z* est formée de celles de *s* et de *th* (1); la consonne *kh* réunit les valeurs de *kk*; le *ch* offre les valeurs de *ss*; *r* fort possède la valeur de *rr* faibles, et c'est ainsi que chacune (2) des autres consonnes bis-sonores représente les valeurs de deux lettres associées. Il y a enfin quatre lettres appelées liquides, qui sont *gh*, *m*, *n*, *r* (faible).

Toutes les lettres de l'alphabet sont susceptibles de de-

---

(1) Dans l'exemplaire de la Bibliothèque du Roi N° 124, on trouve la lettre arménienne Ձ *thz*, employée ici; mais dans l'exemplaire N° 127, au lieu du Ձ on a mis Ղ *th*. Le *z* n'est double que dans le grec. Les commentateurs arméniens font connaître en quoi le *z* grec diffère du *z* arménien dont le son est entièrement le même que celui du *z* français.

(2) Dans l'exemplaire du N° 124 cité ci-dessus, au lieu d'écrire մումու *chacun*, on a mis միւ միւ, d'après la prononciation de certains dialectes particuliers de la grande Arménie.

ὑγρὰ καλεῖται. Τελικὰ ἀρσενικῶν ὀνομάτων ἀνεπεκτάτων κατ' εὐθεῖαν καὶ γενικὴν πτῶσιν στοιχεῖά ἐστι πέντε, ν, ξ, ρ, σ, ψ, οἷον Δίων, Φοῖνιξ, Νέστωρ, Πάρις, Πέλοψ· θηλυκῶν δὲ ὀκτὼ, α, η, ω, ν, ξ, ρ, σ, ψ, οἷον Μοῦσα, Ἑλένη, Κλειὼ, χελιδὼν, ἕλιξ, μήτηρ, Θέτις, λαῖλαψ· οὐδετέρων δὲ ἓξ, α, ι, ν, ρ, σ, υ, οἷον Ἅρμα, Μέλι, Δένδρον, Ὕδωρ, Δέπας, Δόρυ. Τινὲς δὲ προστιθέασι καὶ τὸ ο, οἷον ἐκεῖνο, τοῦτο, ἄλλο. Δυϊκῶν δὲ τρία, α, ε, ω, οἷον Ἀτρείδα, Ἕκτορε, φίλω· πληθυντικῶν τέσσαρα, ι, σ, α, η, οἷον φίλοι, Ἕκτορες, βιβλία, βέλη.

յերկուց ձայնակցաց բաղկացեալ է. քանզի բաղկանայ զայ 'ի սէջ, և 'ի դայէ. խէ յերկուց բմակից քէից. և շայ յերկուց սէից. և աայ յերկուց րէից. նոյնպէս և այլքն մու մու՛ յերկուց բարբառակցաց շարակացեալ են : Եւ նոյք են չորք, ղ՛, մ՛, ն՛, ր՛: Եւ վախճանակոնք անուանց են արուաց և իգաց և չեզոքաց (գիրքն) ամենեքեան, բաց 'ի Հնգից յոյսցանէ, յայբէ, և յեչէ, և յեթէ, և յոյէ՛, և 'ի վեվէ. (զորօրինակ) ողբ, ագգ, մարդ, սպարզ, բազէ, բաղթ, արժ, բարէ, տալ, խորխ, ընծ, տունկ, մուհ, հանդերձ, մանուէղ, կընճ, որմ, խոյ, տարսուն, ուշ. ունչ, ամպ, որջ, կուռ, հիւս, խոսրով, կոյտ, այր, ոյց, իրաւ, թուփ, կնիք : Եւ բազմաւորականք անուանց են այք և քէ (1)։

(1) Բազմաւորական կամ յոքնականացուցիչ տառ անուանց է հասարակօրէն գիրն ք, և երբեմն ս. յոմանս եզական անունս ինչ յարեմք նաև զմասնիկս՝ ական, անի, եակ, եան, եար, եր, իկ, ներ, նեար, տի, ոտի, ևն. այլ տառն ս; կամ ևս ճիշդ խօսելով, մասնիկնքս, կամ քայ՝ է բազմաւորական 'ի դերանունս ինչ միայն:

venir finales des noms masculins, féminins et neutres, excepté les cinq suivantes, savoir : *a*, *é*, *e*, *ó*, *v* (1), comme dans les mots, *ողբ*, *élégie ; ազգ*, *nation ; մարդ*, *homme ; պարզ*, *simple ; բազէ*, *faucon ; բաղդ*, *bonheur ; արժ*, *prix ; բարի*, *bon ; տալ*, *belle-sœur* (la sœur du mari de la femme) ; *խորխ*, *la dépouille* ou *la peau d'un serpent dépouillé ; ինձ*, *léopard ; տունկ*, *plante ; մահ*, *la mort ; հանդերձ*, *vêtement ; Մանուէլ*, *Manuel ; կինճ*, *sanglier ; որմ*, *mur ; խոյ*, *bélier ; Տարաւն*, *Daron* (2) ; *ուշ*, *attention ; ունչ*, *narine ; ամպ*, *nuage ; որջ*, *tannière ; կուռ*, *solide ; հիւս*, *tissure ; Խոսրով*, *Kosrov ; կոյտ*, *amas ; այր*, *homme* ou *mari* (vir) ; *ոջգ*, *vermine ; իրաւ*, *justice ; թուփ*, *arbuste ; կնիք*, *cachet*.

Les lettres servant à former le pluriel, sont *a* et *k* (3).

---

(1) En parlant des lettres finales des noms, le traducteur arménien applique la règle de la grammaire grecque de manière à rendre cette règle conforme au génie de la langue arménienne dans laquelle les voyelles *ա*, *a ; է*, *é ; ը*, *e ; ո*, *ó ; օ*, *ó*, ne sont presque jamais finales des noms ; et la lettre *վ* *v*, ne forme la désinence des noms que dans les cas où elle se trouve précédée d'un *ո* *ó*, comme dans l'exemple suivant : *կով*, *gôv*, (vache).

(2) Daron est le nom d'un canton d'Arménie, situé sur les bords du bras oriental de l'Euphrate.

(3) La lettre arménienne *ա* *a*, ne forme le pluriel que dans certains pronoms tels que les suivans : *սոքա*, *դոքա*, *ceux-ci, ceux-là*, mais le *ք* k, est le seul signe dont on se serve ordinairement pour former le pluriel des noms, excepté certaines particules ou certaines syllabes qu'on peut ajouter aussi quelquefois à des noms pour en former le pluriel.

8. Περὶ συλλαβῆς.
De syllabâ.

Συλλαβὴ δέ ἐστι κυρίως σύλληψις συμφώνου μετὰ φωνήεντος, ἢ φωνηέντων, οἷον πᾶς, βοῦς· καταχρηστικῶς δὲ καὶ ἡ ἐξ ἑνὸς φωνήεντος, οἷον ᾶ, ἤ.

Է. Յաղագս վանկի:

Փաղառումն է իսկապէս պարառումն ձայնորդաց, ձայնաւորաւ, և կամ ձայնաւորաւք, որպիսի՛, Հայր, Գայլ: Իսկ պիտակաբար, և ՚ի մեկէ ձայնաւորէ, որպիսի. Այբ, Էէ:

9. Περὶ μακρᾶς συλλαβῆς.
De syllabâ longâ.

Μακρὰ συλλαβὴ γίνεται κατὰ τρόπους ὀκτώ, φύσει μὲν τρεῖς, θέσει δὲ πέντε· καὶ φύσει μὲν, ἤτοι ὅταν διὰ τῶν μακρῶν στοιχείων ἐκφέρηται, οἷον ἥρως, ἢ ὅταν ἔχῃ ἕν τι τῶν διχρόνων κατ' ἔκτασιν παραλαμβανόμενον,

Ը. Յաղագս երկար վանկի:

Երկար փաղառումն լինի ը յեղանակս ութ. բնութբ՝ երեք, և դրութբ՝ հինգ: Եւ բնութբ է՝ յորժամ երկար տառիւք արտաբերիցի, որպիսի, Մաղէ. և կամ յորժամ զմին յերկամանակաց ը երկարման առեալ, որպիսի. Արիւծ: և կամ յորժամ զմի ոք ՚ի կոչեցելոցն յերկբարբառոցն եղեալ, որպիսի. Հաւնկ: Իսկ դրութբ (է) կամ յորժամ

---

(1) D'après les grammairiens de l'Arménie, une syllabe commençant par une ou deux consonnes de suite, ayant au milieu une voyelle et à la fin une ou deux consonnes qui se suivent, s'appelle spécialement *փաղառումն*, *co–union*, *compréhension*, *jonction de deux objets ensemble*, ou *syllabe*, comme dans les mots français *par*, *pur*, *plan*, *plomb*: mais une syllabe composée d'une seule voyelle et d'une seule consonne, ou d'une seule consonne et d'une seule voyelle unies ensemble, se nomme particulièrement *վանկ*, *articulation*, ou *syllabe*,

§ 7. *De la syllabe.*

La syllabe proprement dite est une réunion de consonnes opérée par l'entremise d'une ou de plusieurs voyelles, comme dans les mots, կար, *couture;* գութ, *pitié.* Mais la syllabe improprement dite est celle qui consiste dans une seule voyelle quelconque : telles sont les voyelles *a*, *é* (1).

§ 8. *De la syllabe longue.*

Les syllabes sont longues dans huit circonstances. Elles le sont de leur nature en trois occasions, elles le sont d'après leur position de cinq manières différentes.

La syllabe est longue de sa nature, lorsqu'il y entre une voyelle longue, comme dans le mot Մովսէ́ս, *Moïse;* ou lorsqu'elle contient une voyelle de double mesure (2) employée comme voyelle longue, tel que celle du mot սիրով, *avec amour;* ou lorsqu'il s'y trouve une diphthongue quelconque, comme dans le mot Հաւո́ւկ, *poulette* (3).

La syllabe est longue d'après sa position, lorsque la voyelle est suivie de deux consonnes, comme dans le mot

---

comme dans les mots français suivans: *an*, *dé*. Enfin une syllabe qui ne consiste que dans une seule voyelle, prend le nom de Հնչումն, ou վանկ, *voix* ou *syllabe* telles que *à*, *ô*.

(2) Voyez plus haut, la gram. de Denis, § 6.

(3) Pour donner dans les trois circonstances des exemples applicables à la langue française, on pourrait citer les mots *âne*, *pôle*, *jour*.

οἷον Ἄρης· ἢ ὅταν ἔχῃ μίαν τῶν διφθόγγων, οἷον Αἴας. Θέσει δὲ ἤτοι ὅταν εἰς δύω σύμφωνα λήγῃ, ἢ τὴν ἑξῆς ἔχῃ ἀπὸ συμφώνων ἀρχομένην, οἷον ἔργον· ἢ ὅταν διπλοῦν σύμφωνον ἐπιφέρηται, οἷον ἔξω· ἢ ὅταν εἰς διπλοῦν σύμφωνον λήγῃ, οἷον ἅπαξ.

յերկուս բաղաձայնս յանգեսցի, որկէն. աղց. և կամ յորժամ սղղն և սղացեալն ձայնաւորի վերաբերեսցին երկու բաղաձայնքն, որպէսն. դդրճ. և կամ յորժամ ՚ի պարզ ձայնորդն յանգեսցի և զհետինն ունիցի ՚ի ձայնորդէ հաւացեալ, որպէսն. ԵՐՀԵՐ. և կամ յորժամ ՚ի կրկին ձայնակեցն վերաբերիցի, որպէսն. ՈԵՇԷՀ. և կամ յորժամ յերկայն ձայնորդ յանգեսցի, որպէսն. աջ:

10. Περὶ βραχείας συλλαβῆς.
De syllabâ brevi.

Ժ. Յաղագս ռչ հնգի:

Βραχεῖα συλλαβὴ γίνεται κατὰ τρόπους δύω, ἤτοι ὅταν ἔχῃ ἕν τι τῶν φύσει βραχέων, οἷον βρέφος, ἢ ὅταν ἔχῃ ἓν τῶν διχρόνων κατὰ συστολὴν παραλαμβανόμενον, οἷον Ἄρης.

Սուղ փաղառու ՚ի լինի ըն յերկուս յեղանակս. յորժամ ունիցի եզ ինչ ՚ի բնէ աղաւտիցն, հիզան. ՆԵՐՈՂ. կամ յրժմ ունիցի զմի ինչ յերկամանակացն ըն ամփոփման ընկալեալ որզան. աշխար:

11. Περὶ κοινῆς συλλαβῆς.
De syllabâ communi.

Ժ. Յաղագս հասարակայ շաղաղարայ:

Κοινὴ συλλαβὴ γίνεται κατὰ

Հասարակ վանկ լինի ըն

---

(1) Le mot arménien *աղց*, qui signifie *misère* en français, est bien dans la règle tracée par l'auteur ; mais *misère* n'y est point pour le français ; le mot *âcre*, par exemple, y répondrait parfaitement.

աղց, *misère* (1); ou lorsque les deux consonnes s'articulent soit avec une voyelle brève, soit avec une voyelle qui peut avoir quelquefois le son bref, comme dans le mot տատրա́կ, *tourterelle* (2); ou lorsque la première syllabe d'un mot étant terminée par une simple consonne, la seconde commence par une autre consonne, ainsi que dans le mot երկի́ր, *monde* (3); ou lorsque la voyelle y est accompagnée d'une consonne bis-sonore, comme dans le mot Հեղէկ, *affable*; ou enfin lorsqu'elle y est suivie d'une consonne forte, comme dans le mot ա́ջ, *droite*.

§ 9. *De la syllabe courte.*

La syllabe est courte dans deux circonstances. La première lorsqu'elle a une voyelle brève de sa nature, comme dans le mot Նետող, *jetant* ou *qui jette*; la seconde lorsqu'il y entre une voyelle de double mesure, mais employée comme brève, ainsi qu'on le voit dans le mot աղա́ւտ, *obscur*.

§ 10. *De la syllabe commune.*

La syllabe devient commune dans trois circonstances.

---

(2) Comme dans la dernière syllabe du mot français *peuple*.

(3) L'exemple se rencontre dans le mot français *hostile*.

τρόπους τρεῖς, ἤτοι ὅταν εἰς φωνῆεν μακρὸν λήγῃ καὶ τὴν ἑξῆς ἔχῃ ἀπὸ φωνήεντος ἀρχομένην, οἷον, « οὔτοι μοι αἰτίη ἐσσί, θεοί νύ μοι αἴτιοι εἰσίν· » ἢ ὅταν βραχεῖ ἢ βραχυνομένῳ ἐπιφέρωνται δύο σύμφωνα, ὅπου τὸ μὲν δεύτερον ἀμετάβολον, τὸ δὲ ἡγούμενον καθ᾽ ἓν ἄφωνόν ἐστιν, οἷον, « Πάτροκλέ μοι δειλῇ πλεῖστον κεχαρισμένε θυμῷ· » ἢ ὅταν βραχεῖα οὖσα καταπεραιοῖ εἰς μέρος λόγου καὶ τὴν ἑξῆς ἔχῃ ἀπὸ φωνήεντος ἀρχομένην, οἷον, « Νέστορα δ᾽ οὐκ ἔλαθεν ἰαχὴ πίνοντά περ ἔμπης. »

յեղանակս երիս. կամ յորժամ ՚ի ձայնաւոր երկայն յանգեսցի, և զհետինն ունիցի ՚ի ձայնաւորէ հաւացեալ, որգան. ԻՆՁ ԲՆԱՒ ԴՈՒ ՈՉ ՊԱ ԵՐԵՔ ՊԱՏՃԱՌՔ ԱՐԴ, ԱՅԼ՝ ԱՍՏՈՒԱԾՔ. և կամ յորժամ աղաւտի և աղաւտացելոյ ձայնաւորի վերաբերիցին երկու ձայնորդքն, որոց երկրորդն՝ նայ է, իսկ առաջնորդն՝ ըստեղաձայն (1), հէզան. ՊԱՏՐՈԿՂԷ ԻՆՁ ԴԺԽԵԱ ՀԱՐԻ ՅՈՅԺ ՍԻՐԵՑԵԱԼ ԱՆՁԻՆ. և կամ յորժամ սուղ իցէ, և եզերիցի ՚ի մասն բանի, և զհետինն ունիցի ՚ի ձայնաւորէ հաւացեալ. որպիսի. ՆԵՍՏՈՐ ՈՉ ԻՄԱՑԵԱՅ ԽԱՒՍՉԻՆ (2) ԸՄՊԵԼԵՐ և ՅԱՒՍՊԵՐ:

12. Περὶ λέξεως.
De dictione.

Λέξις ἐστὶ μέρος τοῦ κατὰ σύνταξιν λόγου ἐλάχιστον.

ԺԱ. ՅԱՂԱԳՍ ԲԱՌԻ:

Բառ է մասն դուզնաքեայ ըստ քաղդասութեան բանի:

13. Περὶ λόγου.
De sermone.

Λόγος δέ ἐστι πεζῆς τε καὶ ἐμ-

ԺԲ. ՅԱՂԱԳՍ ԲԱՆԻ:

Բան է հետևակ բառի շա-

(1) Յօր. 124. Եզաձայն:
(2) Յօր. 127. խաշոյն:

1° Lorsqu'elle est terminée par une voyelle longue, et suivie d'une autre syllabe qui commence par une voyelle. Exemple : Οὔτοι μοι αἰτίη ἐσσὶ, θεοὶ νύ μοι αἴτιοι εἰσίν.

Tu n'en es point pour moi la cause ; ô soleil ! mais ce sont les dieux (1) ;

2° Lorsqu'une voyelle brève, ou qu'on peut prononcer brièvement, se rapporte à deux consonnes, dont la seconde est une liquide, et la première une demi-sonore. Exemple : Πάτροκλέ μοι δειλῇ πλεῖστον κεχαρισμένε θυμῷ.

Patrocle, à moi qui suis une personne malheureuse et très-aimée (2).

3° Lorsque la syllabe étant courte, se trouve à la fin d'un mot, et que la syllabe (du mot) qui suit, commence par une voyelle. Exemple : Νέστορα δ' οὐκ ἔλαθεν ἰαχὴ πίνοντά περ ἔμπης.

Nestor ne se trompa point sur la décoction, quoiqu'il l'ait bue (3).

§ 11. *Du mot.*

Dans la composition du discours, le mot en est la plus faible partie.

§ 12. *Du discours.*

Le discours est un arrangement de mots disposés de manière à former un sens achevé.

---

(1) Iliade. Le mot *soleil* qu'on voit ici, n'est pas dans le texte grec; mais on le trouve dans les exemplaires de la version arménienne.

(2) Iliade. (3) Iliade.

μέρους λέξεως σύνθεσις, διάνοιαν αὐτοτελῆ δηλοῦσα. Τοῦ δὲ λόγου μέρη ὀκτὼ, ὄνομα, ῥῆμα, μετοχὴ, ἄρθρον, ἀντωνυμία, πρόθεσις, ἐπίῤῥημα καὶ σύνδεσμος.

բաղդրութ̄, զտրամախոհութ̄ ինքնակատար յայտնելով. և բանի մասունք են ութ. անուն, բայ, ընդունելութիւն, յօդ, դերանուն, նախադրութիւն, մակբայ, շաղկապ. քանզի է առաւսութիւզ իբրև տեսակ ը̄ անուամբ ենթանկեալ:

14. Περὶ ὀνόματος. *De nomine.*

ժդ: Յաղագս անուան.

Ὄνομά ἐστι μέρος λόγου πτωτικὸν, σῶμα καὶ πρᾶγμα σημαῖνον· σῶμα μὲν οἷον λίθος· πρᾶγμα δὲ οἷον παιδεία· κοινῶς τε καὶ ἰδίως λεγόμενον· κοινῶς μὲν οἷον ἄνθρωπος, ἵππος· ἰδίως δὲ οἷον Σωκράτης. Παρέπεται δὲ τῷ ὀνόματι πέντε, γένη, εἴδη, σχήματα, ἀριθμοὶ, πτώσεις. Γένη μὲν οὖν εἰσι τρία,

Անուն է մասն բանի հոլովական, մարմին կամ իր նշանակելով, մարմին, որպէս. քար. և իր, որպ. խրատ. հասարակաբար և յատկի. հս̄րկաբար, որգունակ՝ մարդ. և յատկի որգոն՝ Դաւիթ: Եւ հետևին անուան՝ հինգ. սեռ, տեսակ, ձև, թիւ, հոլով: Եւ սեռք են երեք, արական, իգական և չեզոք. և են ոմանք որ յաւելուն 'ի

---

(1) Ce dernier membre de phrase qu'on lit dans les deux exemplaires arméniens de la Bibliothèque du Roi, ne se trouve pas dans le texte de Denis de Thrace. Cette manière de coordonner les mots d'une langue, d'en indiquer l'origine et la dérivation, est plus conforme au génie de l'arménien qu'à celui du grec.

(2) Le texte original donne ici pour exemple le nom de *Socrate*. En fait de noms propres, le traducteur arménien ne cite, la plupart du temps, que ceux des hommes les plus célèbres de son pays; ou bien il les prend dans la Bible.

Il y a dans le discours huit parties, qui sont : *le nom*, *le verbe*, *le participe*, *l'article*, *le pronom*, *la préposition*, *l'adverbe* et *la conjonction*.

Ces parties présentent la nomenclature d'autant de classes de noms (1).

§ 13. *Du nom.*

Le nom est une partie déclinable du discours, qui désigne un corps ou un effet. Il désigne un corps dans le mot *pierre*, et un effet dans le mot *conseil.* Il est aussi, ou appellatif, comme dans le mot *homme*, ou propre, comme dans le mot *Paul* (2).

Il y a dans les noms cinq circonstances, qui sont : *les genres*, *les espèces*, *les figures*, *les nombres et les cas.*

Les genres. — On en compte trois, savoir : le *masculin*, le *féminin* et le *neutre*. Plusieurs y ajoutent deux autres genres, le *commun* et le *surcommun* (3); le *com-*

---

(3) Le nom du genre commun est celui qu'on peut donner indistinctement au mâle et à la femelle, tel que le mot *enfant*, qui s'entend des deux sexes. Le nom de genre surcommun, extracommun ou plus que commun, est, suivant quelques auteurs, celui dont on se sert pour désigner un être vivant quelconque, quand l'expression manque pour distinguer le mâle de la femelle, comme il arrive à l'égard de certains poissons, de certains quadrupèdes ou reptiles, de certains oiseaux peu connus. Selon d'autres le nom surcommun est celui qui s'applique à un animal pourvu des deux sexes et qui peut se reproduire lui seul. C'est ici le cas de faire observer que l'arménien n'admet aucun genre dans les noms, les pronoms et les participes.

ἀρσενικὸν, θηλυκὸν καὶ οὐδέτερον. Ἔνιοι δὲ προστιθέασι τούτοις καὶ τὸ ἄνθρωπος, ἵππος, ἕτερα δύο, τουτέστι τὸ κοινόν τε καὶ ἐπίκοινον. Καὶ κοινὸν μὲν, ὡς εἴρηται, τὸ ἄνθρωπος καὶ ἵππος· ἐπίκοινον δὲ, οἷον χελιδὼν, ἀετός. Εἴδη δὲ δύο, πρωτότυπον, καὶ παράγωγον. Πρωτότυπον μὲν οὖν ἐστι τὸ κατὰ τὴν πρώτην θέσιν λεχθὲν, οἷον γῆ· παράγωγον δὲ τὸ ἀφ' ἑτέρου τὴν γένεσιν ἐσχηκὸς, οἷον γαιήϊος. Εἴδη παραγώγων ἐστὶν ἑπτὰ, πατρωνυμικὸν, κτητικὸν, συγκριτικὸν, ὑποκοριστικὸν, παρώνυμον καὶ ῥηματικόν. Πατρωνυμικὸν μὲν οὖν ἐστι κυρίως τὸ ἀπὸ πατρὸς ἐσχηματισμένον, καταχρηστικῶς δὲ καὶ ἀπὸ προγόνων, οἷον Πηλείδης ὁ Ἀχιλλεὺς, καὶ Αἰακίδης. Τύποι δὲ τῶν πατρωνυμικῶν ἀρσενι-

Դն̃ այլ ևս երկուս, հասարակ և համաւասար. և է հասարակ՝ ձի, շուն. իսկ համաւասար՝ ծիծառն, արծիւ: Եւ տեսակք են երկու, նախագաղափար և ածանցական. և է նախագաղափարն՝ որ ըստ առաջին գաղափարին կոչեցաւ, հերբար. Երկիր. և ածանցական՝ որ յայլմէ զսեռութին ընկալաւ, որպէս. Երկրային: Եւ տեսակք են ածանցացն՝ եւթն. հայրանունական, ստացական, բաղդատական, գերադրական, փաղաքշական, յարանուանական, բայածական: Հայրանունական է՝ որ ի հօրէ իսկ ձևացեալ է, իսկ պիտակի՝ որ ի նախնեաց, հերբար. Պեղեան Աքիլէս: Եւ գաղափարք են հայրանունանց արականացն վեց՝ եան, էշն, նէյն, գեան, նէծն, (1) ին, որ պէս. Սամեան, Մանուէլ,

(1) Յօդն՝ որ գրի աստ ընդ մասնիկսն նէյն, նէծն, եւն, եղեալ է յառաջին տեղւոյն ըստ սովորութեան յունաց լեզուի, և յերկրորդ կամ ի վերջին տեղւոյն՝ ըստ բուն սովորութեան մերոյ բարբառոյ: Այսպիսի կերպարանին նախադաս յօդի զոր ունիս տեսանել յայլ տեղիս ևս այսր քերականութեան՝ օտար է բոլորովին և անսովոր ի լեզուի մերում:

mun, tels que *cheval, chien;* le *surcommun*, tels que *hirondelle, belette.*

Les espèces. — On en distingue deux, celle des primitifs, celle des dérivés. Le nom qui porte le premier type (la racine) s'appelle primitif, comme *terre*. Celui qui tire son origine d'un autre, s'appelle dérivé, comme *terrestre*.

On compte sept formes de dérivations, savoir : la patronimique, celle d'acquisition (la possessive), la comparative, la superlative, celle de caresse (la diminutive), la paranomique qui indique les inclinations, et la verbale. Le nom patronimique proprement dit est celui qui est formé du nom du père, et le patronimique improprement dit, est celui qui dérive du nom d'un ancêtre quelconque, comme dans ces mots *Manuel Hamasasbien*. Les types (les désinences) des noms patronimiques masculins, sont au nombre de six, savoir *én* ou *ien*, *el*, *it*, *kén*, *êdj*, *ag*. Exemple : Sam*ien*, Manu*el*, Man*it*, Pap*kén*, Man*êdj* , Ard*ag*. Les Gordiens (1) emploient ici une forme particulière, telle que celle qu'on voit dans le mot Man*aïdj*.

Les types (désinences) des noms féminins sont au nombre de quatre, savoir : *ni*, *ouche*, *ouhi*, *otz*. Exemples : Varthe*ni*, Manan*ouche*, Derthad*ouhi*, Varth*otz* (2). On

---

(1) Les Gordiens ou Gordjéens habitent les provinces méridionales de la Grande-Arménie, qui touchent aux frontières de l'Assyrie; ils parlent un des six principaux dialectes de la langue arménienne. Leur prononciation diffère de celle en usage dans les autres parties de cette contrée. Voyez ma grammaire arménienne. Préface, page XI et suivantes.

(2) Les prénoms féminins sont toujours dérivés de prénoms masculins : ainsi, du mot *varth* qui signifie *rose*, et qui sert ordinairement de prénom masculin, on a fait *varthéni* ou *vartholz*, qui veut dire aussi rose, et qui caractérise les grâces, la fraîcheur, l'éclat d'une

κῶν ὀνομάτων τρεῖς, ὁ εἰς δης, ὁ εἰς ων, ὁ εἰς αδιος, οἷον Ἀτρείδης, Ἀτρείων, καὶ ὁ τῶν Αἰολέων ἴδιος τύπος, Ὑρράδιος· Ὕρρα γὰρ παῖς ὁ Πίτταχός. Θηλυκῶν δὲ τύποι εἰσὶ τρεῖς ὁ εἰς ις, οἷον Πριαμὶς, ὁ εἰς ας, οἷον Πελιὰς, καὶ ὁ εἰς νη, οἷον Ἀδραστίνη. Ἀπὸ μητέρων ὁ σχηματίζει πατρωνυμικὸν ὁ Ὅμηρος, ἀλλ' οἱ νεώτεροι. Κλητικὸν δέ ἐστι τὸ ὑπὸ τὴν κτῆσιν πεπτωκὸς, ἐμπεριειλημμένου τοῦ κτήτορος, οἷον Νήλειοι ἵπποι, Ἑκτόρειος χιτὼν, Πλατωνικὸν βιβλίον. Συγκριτικὸν δέ ἐστι τὸ τὴν σύγκρισιν ἔχον πρὸς ἕνα ὁμοιογενῆ, ὡς Ἀχιλλεὺς ἰσχυρότερος Αἴαντος· ἢ ἑνὸς πρὸς πολλοὺς ἑτερογενεῖς, ὡς Ἀχιλλεὺς ἰσχυ-

Մանէլ, Բաբգէն, Մանէճ, Արտուշ: Է՝ եւ զորդայերցն ինքեանց զաղափարյատկական, որպէս. Մանուշ: Եւ իգականացն՝ Շորս, Նէնն, յուշն, Նուհէն, Նոյն, որպէս. վարդենի, մանուանոյշ, տրդատուհի, վարդոյ (1): Եւ զէտասջեր զի է կանանց ոչ պճնէ Հոմերոս զհայրանունական տեսակս, այլ համբակագոյնքն: Իսկ ստացական է՝ որ է ստացիւքն ստորանկեալ էներբակաւեալ՝ ի ստացողէն, որպէս. Դաւթեան երէւանի, արքունի պալատհանն, պաւղոսական գիր: Բաղդատական է որ համարակում ունի եզ առ մու նմանասեր, որպէս, Դաւիթ արիաբարձին քան զՍաւուղ. և կամ միոյ առ բազմս այլասերս, որպէս. Դաւիթ արիաբար-

---

femme jeune et belle. *Manan* signifie émanation; c'est un prénom d'homme; veut-on en faire un prénom de femme on dit *Mananouche*, dont le sens est: charmante émanation. Le mot *Derthad* se traduit en français par *justice du seigneur*; c'est un prénom d'homme qu'on change en prénom de femme, en disant *Derthadouhi*, qui signifie le délice, le plaisir, l'amour de Derthad.

(1) Այսի նաև՝ի զաւառական լեզուս, Մանուշ, Մանոյշ, կամ մանանոյշ, վարդին, վարդենի, կամ վարդենի, վարդենոյ, կամ վարդենոյ. վարդուհի, կամ վարդուհի:

sait qu'Homère n'ajoutait jamais aux noms des femmes, les noms patronimiques des hommes; ce n'est que par la suite qu'on fit cette jonction (1). Le nom possessif indique la propriété dont jouit le possesseur, comme on voit dans ces mots: *le cheval de David, le manteau royal, les œuvres de Paul.* Le nom comparatif sert à établir un parallèle entre deux sujets d'une même origine, comme dans cette phrase, David plus valeureux que Saül; ou entre un sujet et plusieurs autres, d'origine différente. Exemple: David plus valeureux que les Géthéens. Les comparatifs prennent deux types (désinences) qui expriment *le plus et le beaucoup plus.* Exemple: *Plus pressé, plus lent, beaucoup plus rigide, beaucoup plus impétueux.*

Le superlatif donne à un objet un dégré de prééminence au-dessus des autres qui n'admet aucune comparaison.

Il s'exprime par deux types (ou désinences) qui sont *extrêmement* et *le plus.* Exemple: *Extrêmement agile, extrêmement lent, le plus admirable, le plus étonnant.*— Les noms de caresse servent à indiquer la mignotise d'un objet, sans aucune idée de comparaison. Exemple: *Un joli petit homme, une jolie petite pierre, un joli petit cochon de lait, un joli petit bouc.*

---

(1) Le sens de ce passage est un peu obscur dans le grec et dans l'arménien; quelques commentateurs de cette dernière langue l'ont entendu comme nous. Suivant d'autres, Denis de Thrace a voulu dire que, du temps d'Homère, on donnait aux filles le nom de leur père et non celui de leur mère; ils ajoutent que c'est en raison de l'espèce de participation qui existe entre les facultés naturelles de l'homme et celles de la femme, qu'on a introduit l'usage de donner aux filles ou aux femmes le nom du père ou du mari, pour ne jamais séparer le sort de la femme de celui de l'homme.

ρέσ7ερος 7ῶν Τρώων. Τῶν δὲ συγκρι7ικῶν 7ύποι εἰσὶ 7ρεῖς, ὁ εἰς τερος, βραδύτερος, καὶ ὁ εἰς ων καθαρὸν, οἷον βελ7ίων, καλλίων, κρείων· ὁ εἰς σων, οἷον ἥσσων. Υπερθε7ικὸν δέ ἐσ7ι 7ὸ κα7' ἐπί7ασιν ἑνὸς πρὸς πολλὰς παραλαμβανόμενον ἐν συγκρίσει. Τύποι δὲ αὐ7οῦ εἰσι δύο, ὁ εἰς 7α7ος, οἷον ὀξύ7α7ος, καὶ ὁ εἰς στος, οἷον μέγισ7ος, ἄρισ7ος. Υποκορισ7ικὸν δέ ἐσ7ι 7ὸ μείωσιν 7ῦ πρω7ο7ύπυ δηλῦν ἀσυγκρί7ως· οἷον ἀνθρωπίσκος, λίθαξ, μειρακύλλιον. Παρώνυμον δέ ἐσ7ι τὸ παρ' ὄνομα ἢ ὡς ἐξ ὀνόμα7ος ποιηθὲν, οἷον Θέων, Τρύφων. Ρηματικὸν δέ ἐσ7ι 7ὸ ἀπὸ ῥήμα7ος παρηγμένον, οἷον Φιλήμων, Μνήμων. Σχήματα δὲ ὀνομάτων εἰσὶ τρία, ἁπλῦν, σύνθετον, παρασύνθετον· ἁπλῦν μὲν, οἷον Μέμνων, σύνθετον δὲ, οἷον Ἀγαμέμνων, παρασύνθετον δὲ, οἷον Ἀγαμμεμνονίδης, Φιλιππίδης. Τῶν δὲ συνθέτων διαφοραί εἰσι τέσσαρες· αἱ μὲν γαρ αὐτῶν εἰσιν ἐκ τῶν δύο τελείων, ὡς χειρίσοφος·

գոյն. ԽԱՆՉԳԷՄՈՅԵՆ: Եւ բաղդատականացն գաղափարք են երկու, ՆԻԳՈՅՆ. Հեբար. արագագոյն, յամրագոյն. եւ ԳԷՆ. որգոն. սաստկագէն ուժգէն: Եւ գերադրական է մակսպստկու ի միոյ առ բզմս յարառոցեալ ըմբաղդատութեամբ. և գաղափարք ենք երկու, ՆԷՇՆ, որգոն, արագէշ, յամրէշ. և ՆԵԿՆ, ոպն. սքանչելկ, զարմանալկ: Եւ փաղաքշական է որ գնուազուի նախագաղափարին անբաղդատականին յայտնէ, որ գոն. այրիկ, քարուկ, խոճքորուկ, քաղուկ: Յարանուն է որ յարանուն ինչ քերթոցեալ է, ոպն. ՏԻՐԻՆՆ, ԽՐԱԽՆՆ: Բայածական է որ յըմբայէ ածանցեալ է, Հեբար. սիրուն, իմաստուն, մարթուն: Եւ ձեւք անուանց են երեք. ՊԱՐԶ, ԲԱՐԴ, ՅԱՐԱԲԱՐԴ, պարզ՝ որգոն. ՄԵՄՆՈՆ. և բարդ, որգան. ԱԳԱՄԵՄՆՈՆ. և յարաբարդ՝ ոպ. ԱԳԱՄԵՄՆՈՆԵԴԷՍ: Եւ բարդիցն զարմանագանութիք են չորք. է զի են 'ի նշէ՝ որ յերկուց աւարտեցելոց են, որգան. ՆՈՐՈՅՐ. և են որ ներկուց ըմպակասեցելոց. ոպն. ԽԱՌԱՆԴՐՈԴՈՄ. և են որ ըմպակասե-

Le nom paranomique est celui qui est formé d'un mot également paranomique (attributif de qualité). Exemple : *Qui aime son maître, qui aime la jouissance* (voluptueux) (1). Le nom verbal est celui qui dérive d'un verbe. Exemple : *aimable*, *savant*, *convenable* (2).

Les figures. — Il y a trois figures dans les noms; la simple, comme dans *Manan*; la composée, comme dans *vaillant-Manan*; la surcomposée, comme dans *vaillant-Manuel.*

Les mots composés offrent, dans leur structure, quatre variations; on en trouve qui sont formés de deux mots entiers, comme dans Նորայր, *nouvel-homme;* d'autres présentent deux mots raccourcis (où l'on a retranché quelques lettres) comme dans իմաստնապատում, *savant narrateur;* d'autres encore sont composés de deux mots, l'un raccourci et l'autre entier, comme dans սի_րամարգ, *paon ;* et enfin il y en a qui contiennent deux mots, l'un entier qui commence, l'autre raccourci qui termine. Exemple : մարդեթ, *un homme gros.*

Les nombres. — On reconnaît trois nombres : le singulier, le duel et le pluriel. Exemple : Pour le singulier, (un) *Pierre*; pour le duel, (deux) *Pierres*; pour le pluriel, (plusieurs) *Pierres*. Il y a aussi des noms qui, sous

---

(1) Le nom paranomique, d'après l'idée de l'auteur, comprend toutes les dénominations qu'on pourrait donner à un homme, sous le rapport de ses penchans et de ses inclinations bonnes ou mauvaises, telles que *sobre*, *gourmand*, *indulgent*, *vindicatif*, *prodigue*, *avare*.

(2) Ces trois mots, ainsi qu'une infinité d'autres semblables, ne sont, dans l'arménien, que des dérivés de noms radicaux; car s'il s'agissait d'aller à la recherche des racines de chacun des mots de cette langue, on verrait qu'il n'y en a aucun, soit verbe, soit adverbe, pronom ou autre, qui ne tire son origine d'un nom radical primitif.

ἀρσενικὸν, θηλυκὸν καὶ οὐδέτερον. Ἔνιοι δὲ προστιθέασι τούτοις καὶ τὸ ἄνθρωπος, ἵππος, ἕτερα δύο, τουτέστι τὸ κοινόν τε καὶ ἐπίκοινον. Καὶ κοινὸν μὲν, ὡς εἴρηται, τὸ ἄνθρωπος καὶ ἵππος· ἐπίκοινον δὲ, οἷον χελιδὼν, ἀετός. Εἴδη δὲ δύο, πρωτότυπον, καὶ παράγωγον. Πρωτότυπον μὲν οὖν ἐστι τὸ κατὰ τὴν πρώτην θέσιν λεχθὲν, οἷον γῆ· παράγωγον δὲ τὸ ἀφ᾽ ἑτέρου τὴν γένεσιν ἐσχηκὸς, οἷον γαιήϊος. Εἴδη παραγώγων ἐστὶν ἑπτὰ, πατρωνυμικὸν, κτητικὸν, συγκριτικὸν, ὑποκοριστικὸν, παρώνυμον καὶ ῥηματικόν. Πατρωνυμικὸν μὲν οὖν ἐστι κυρίως τὸ ἀπὸ πατρὸς ἐσχηματισμένον, καταχρηστικῶς δὲ καὶ ἀπὸ προγόνων, οἷον Πηλείδης ὁ Ἀχιλλεὺς, καὶ Αἰακίδης. Τύποι δὲ τῶν πατρωνυμικῶν ἀρσενι-

Նմա այլ ևս երկուս, հասարակ և համաշառաւոր. և է հասարակ՝ ձի, շուն. իսկ մակաւասար՝ ծիծառն, արծիւ: Եւ տեսակք են երկու, նախագաղափար եւ ածանցական. եւ է նախագաղափարն՝ որ ըստ առաջին գաղափարին կոչեցաւ, Հեբար. Երկիր. եւ ածանցական՝ որ յայլմէ զսեռութին ընկալաւ; ոպէ. Երկրային: Եւ տեսակք են ածանցացն՝ եւթն. հայրանունական, ստացական, բաղդատական, նուազական, փաղաքշական, յարանուն, բայական: Հայրանունական է՝ որ ՚ի հաւրէ իսկ ձևացեալ է, իսկ պէտակ՝ որ ՚ի նախնեացն, Հեբար. համաշաղեան Մանուէլ: Եւ գաղափարք են հայրանուանց արականացն վեց՝ ենն, էշն, նիդն, գենն, նէծն, (1) ոհն, որ պեսն. Սամէոն, Մանուէլ,

---

(1) Յօդն Ն. որ գրի աստ ըստ մասնիկս նիդն, նեծն, են, եղեալ է յառաջին տեղիսն ըստ սովորութեան յունաց լեզուի, և յերկրորդ կմ ՚ի վերջին տեղիսն՝ ըստ բուն սովորութեան մերոյ բարբառոյ: Այսպիսի կերպարանութիւն նախադաս յօդի զոր ունիս տեսանել յայլ տեղիս ևս այսր քերականութեան՝ օտար է բոլորովին և անսովոր ՚ի լեզուի մերում:

mun, tels que *cheval*, *chien;* le *surcommun*, tels que *hirondelle*, *belette*.

Les espèces. — On en distingue deux, celle des primitifs, celle des dérivés. Le nom qui porte le premier type (la racine) s'appelle primitif, comme *terre*. Celui qui tire son origine d'un autre, s'appelle dérivé, comme *terrestre*.

On compte sept formes de dérivations, savoir : la patronimique, celle d'acquisition (la possessive), la comparative, la superlative, celle de caresse (la diminutive), la paranomique qui indique les inclinations, et la verbale. Le nom patronimique proprement dit est celui qui est formé du nom du père, et le patronimique improprement dit, est celui qui dérive du nom d'un ancêtre quelconque, comme dans ces mots *Manuel Hamasasbien*. Les types (les désinences) des noms patronimiques masculins, sont au nombre de six, savoir *én* ou *ien*, *el*, *it*, *kén*, *êdj*, *ag*. Exemple : Sam*ien*, Manu*el*, Man*it*, Pap*kén*, Man*êdj*, Ard*ag*. Les Gordiens (1) emploient ici une forme particulière, telle que celle qu'on voit dans le mot Man*aïdj*.

Les types (désinences) des noms féminins sont au nombre de quatre, savoir : *ni*, *ouche*, *ouhi*, *otz*. Exemples : Varthe*ni*, Manan*ouche*, Derthad*ouhi*, Varth*otz* (2). On

---

(1) Les Gordiens ou Gordjéens habitent les provinces méridionales de la Grande-Arménie, qui touchent aux frontières de l'Assyrie; ils parlent un des six principaux dialectes de la langue arménienne. Leur prononciation diffère de celle en usage dans les autres parties de cette contrée. Voyez ma grammaire arménienne. Préface, page XI et suivantes.

(2) Les prénoms féminins sont toujours dérivés de prénoms masculins : ainsi, du mot *varth* qui signifie *rose*, et qui sert ordinairement de prénom masculin, on a fait *varthéni* ou *varthotz*, qui veut dire aussi rose, et qui caractérise les grâces, la fraîcheur, l'éclat d'une

αἱ δὲ ἀπὸ λειπόντων, ὡς Σοφοκλῆς· αἱ δὲ ἐξ ἀπολείποντος καὶ τελείου, ὡς Φιλόδημος· αἱ δὲ ἐκ τελείου καὶ ἀπολείποντος, ὡς Περικλῆς. Ἀριθμοὶ δὲ τρεῖς, ἑνικὸς, δυϊκὸς καὶ πληθυντικός· ἑνικὸς μὲν οἷον Ὅμηρος, δυϊκὸς δὲ τὼ Ὁμήρω, πληθυντικὸς οἷον Ὅμηροι· εἰσὶ δέ τινες ἑνικοὶ χαρακτῆρες καὶ κατὰ πολλῶν λεγόμενοι, οἷον δῆμος, χορὸς, καὶ πληθυντικοὶ κατὰ ἑνικῶν καὶ δυϊκῶν· ἑνικῶν μὲν, ὡς αἱ Ἀθῆναι, Θῆβαι, δυϊκῶν δὲ, ὡς ἀμφότεροι. Πτώσεις δέ εἰσιν ὀνομάτων πέντε· ὀρθὴ, γενικὴ, δοτικὴ, αἰτιατικὴ καὶ κλητική. Λέγεται ἡ μὲν ὀρθὴ, ὀνομαστικὴ καὶ εὐθεῖα· ἡ δὲ γενικὴ, κτητικὴ καὶ πατρική· ἡ δὲ δοτικὴ, ἐπισταλτική· ἡ δὲ αἰτιατικὴ, κατ' αἰτίαν· ἡ δὲ κλητικὴ, προσαγορευτική. Ὑποπέπτωκε δὲ τῷ ὀνόματι ταῦτα, ἃ καὶ εἴδη προσαγορεύεται· κύριον, προσηγορικὸν, ἐπίθετον,

ցելոյ և նուաստեցելոյ, որպէս Սոփոկլէս. և են որք ՚ի լրոյ և ՚ի պակասելոյ, որպէս, Փիղոդեմոս: Թիւք են երեք, եզական, երկակական և յոգնական, որպէս. Հոմերոս, Հոմերոսք, Հոմերոսք: Եւ են ոմանք գծագք եզականք և ՚ի վր բազմաց ասացեալք, Հիգան. դեմոս, քորոս, ... և յոգնականք՝ եզականացն և երկականաց ասացեալք, որպէս. Աթենայ: Հոլովք են անուանց վեց, ուղղական, սեռական, տրական, հայցական, հայցական, հոլովական. և այս ուղղականն՝ անուանական և ուղիղ. և սեռականն՝ ստացական և հայրենի. և տրականն՝ առաքելական. և հայցականն՝ յաղագական. և կոչականն՝ ընդդիմական, կամ ըստ Հելլենացւոց լեզուին՝ ...ական, և Հոլովականն՝ ...ական:

Ընթանկաւ անուանքս և այսք՝ որք և սոքա տեսակք կոչին (և են), յատուկ. ...ական. մակդիր. ...

(1) Nous n'employons ici le mot *missif*, que pour rendre le sens exact du mot arménien, dont la signification littérale est : *qui envoie* ou *qui est propre à faire des envois.* Les anciens auteurs arméniens com-

la forme du singulier, s'entendent dans le sens du pluriel, comme *race, bal, multitude;* et de même, des noms qui, sous la forme du pluriel, indiquent un sens au singulier et au duel, comme dans *խոյարանք, gîte des beliers.*

Les cas. — On en compte six, savoir: le direct, (nominatif) le génitif, le datif, le missif (1), l'accusatif, le vocatif. Le cas direct s'appelle aussi le nominatif et le simple. Le génitif se nomme quelquefois le possessif, le paternel. Le datif est connu également sous la dénomination d'ordonnatif; le missif, sous celle de démonstratif; l'accusatif sous celle de discussif et d'argumentatif, suivant l'usage de la langue grecque. Le vocatif enfin sous celle d'appellatif.

Il y a d'autres circonstances des noms qu'on appelle aussi espèces. On les nomme *l'effectif, l'antonomase* (2), *l'épithète, le corrélatif, le presque-corrélatif, l'homonyme, le synonyme, le phéronyme* (3), *le binonyme* (4), le

---

prenaient, dans cette dénomination, les formes de l'ablatif et de l'instrumental; quelques-uns l'ont étendu au narratif et au circonférenciel; ils ont aussi quelquefois compris dans le datif, la forme du local. Mais pour rendre l'étude plus facile, les grammairiens du moyen âge, et surtout les modernes, ont introduit dans le système des cas le narratif, l'instrumental, le circonférenciel et le local, comme on peut le voir plus amplement dans les grammaires arméniennes.

(2) Le traducteur arménien se sert ici du mot տրասական, qui signifie *appellatif* ou *commun*; mais nous avons préféré de le traduire en français par celui d'Antonomase, pour éviter la répétition des mots *appellatif* et *commun* que nous avons employés ailleurs.

(3) *Phéronyme* offre à-peu-près la même idée que *paranomique*: il sert à indiquer les qualités bonnes ou mauvaises des êtres, tel que *vertueux, amoureux, vicieux*, etc.

(4) *Binonyme*, c'est-à-dire, double nom, comme *Marc-Aurèle*, *Jules-César*.

πρός τι ἔχον, ὁμώνυμον, συνώνυμον, φερώνυμον, διώνυμον, ἐπώνυμον, ἐθνικὸν, ἐρωτηματικὸν, ἀόριστον, ἀναφορικὸν, ὃ καὶ ὁμοιωματικὸν καὶ δεικτικὸν καὶ ἀνταποδοτικὸν καλεῖται· περιληπτικὸν, ἐπιμεριζόμενον, περιεκτικὸν, πεποιημένον, γενικὸν, εἰδικὸν, τακτικὸν, ἀριθμητικὸν, μετουσιαστικὸν, ἀπολελυμένον.

էհր առընչունակ · համանուն, յարանուն · բերանուն · երկանուն · մականուն · ազգական · հարցական · անորէշ · վերբերական, որ և նմանական, և ցուցական, և տերհատուցական կոչի · [illegible] · [illegible] · պարունակ · կերպեալ · սեռական · յատուկ · դասական, թուական · բացարձակ:

Κύριον μὲν οὖν ἐστιν ὃ τὴν ἰδίαν σημαίνει, οἷον Ὅμηρος, Σωκράτης. Προσηγορικὸν δέ ἐστι τὸ κοινὴν οὐσίαν σημαῖνον, οἷον ἄνθρωπος, ἵππος. Ἐπίθετον δέ ἐστι τὸ ἐπὶ κυρίων ἢ προσηγορικῶν ὁμωνύμως τιθέμενον καὶ δηλοῦν ἔπαινον, ἢ ψόγον. Λαμβάνεται δὲ τριχῶς· ἀπὸ ψυχῆς, ἀπὸ τοῦ σώματος, καὶ ἀπὸ τῶν ἐκτός. Ἀπὸ ψυχῆς, ὡς τὸ σώφρων καὶ ἀκόλαστος· ἀπὸ δὲ σώματος, ὡς τὸ ταχὺς, βραδύς· ἀπὸ δὲ τῶν ἐκτὸς, ὡς τὸ πλούσιος, πένης.

Իսկ է՝ որ զինքեան գոյութին ցուցանէ, ոպէ · Մարկոս : Եւ առասական է՝ որ զհասարակաց էութիւն ցուցանէ, որգոն · մր, ձի: Մակադրական է՝ որ ՚ի վր իսկեցն և կմ առասականացն եդեալ է, և յայտնէ գով կմ պարսաւ ինչ, և ձաձի եռակի, հոգւոյ և մարմնոյ, և յարտաքնոց · հոգւոյ՝ իբրու թէ · ողջախոհ · էղջախոհ · և մարմնոյ՝ իբր թէ · արագ · հեղգ, և յարտաքնոց՝ իբր թէ · փարթամ · աղքատ: Եւ առընչունակ է՝ իբրու թէ · հայր · ուստր · բարեկամ · աջող:

Πρός τι δὲ ἔχον ἐστὶν, ὡς πατὴρ, υἱὸς, φίλος, δεξιός. Ὡς

Իբր առնչունակ է՝ իբր թէ · գիշեր · աւր: Եւ համանուն է՝ որ ՚ի վր բզմց համանունակի եդեալ է. ՚ի վր իսկեցն՝ ոպէ·

surnom, *le lignager* (1), *l'interrogatif*, *l'indéfini*, *l'anaphorique*, qui se subdivise en *analogique*, *demonstratif et compensatif*, *le collectif*, *le distributif*, *le périèctique* (2), *le grammatical* (3), *le générique*, *le particulier*, *l'ordinal*, *le numérique* et *l'absolu*.

L'effectif sert à indiquer un être ou un objet quelconque qui existe. Exemple : *Marc;* et l'antonomase désigne, sous un nom commun, plusieurs espèces d'êtres qui existent. Exemple : *L'homme*, le *cheval*.

L'épithète s'ajoute aux noms effectifs ou appellatifs comme attribution de louange ou de blâme ; on le donne sous les trois rapports, de l'esprit, du corps et des choses que l'on possède extérieurement. Les mots *pur* et *impur* expriment une qualification de l'esprit ; les mots *agile* et *lent*, une qualification du corps ; et les mots *riche* et *pauvre* une qualification prise des choses extérieures.

Le corrélatif est celui qui détermine les rapports réciproques comme dans ces mots : *Père*, *fils*, *chéri*, *favorable*.

Le presque-corrélatif se comprend par les mots *nuit*, *jour*.

L'homonyme est celui qu'on peut appliquer à plusieurs

---

(1) *Lignager*, qui indique la *parenté*, la *race*, la *nation*.

(2) *Périèctique*, pour exprimer la *contenance*, le *receptacle*, le *séjour*, la *demeure*, etc.

(3) Le traducteur arménien se sert ici, conformément au texte grec, du mot քերթեալ, qui veut dire *grammatisé*, *grammatical*, *poétique;* c'est une espèce d'onomatopée pour exprimer par le mot même, la nature ou la propriété de la chose dont on parle.

πρός τι δὲ ἔχοντά ἐστιν, ὡς νύξ, ἡμέρα, θάνατος, ζωή. Ὁμώνυμον δέ ἐστιν ὄνομα τὸ κατὰ πολλῶν ὁμωνύμως τιθέμενον, οἷον ἐπὶ μὲν κυρίων, ὡς Αἴας ὁ Τελαμώνιος, καὶ Αἴας ὁ τοῦ Ὀϊλέως· ἐπὶ δὲ προσηγορικῶν, ὡς μῦς θαλάσσιος καὶ μῦς γηγενής. Συνώνυμον δέ ἐστι τὸ ἐν διαφόροις ὀνόμασι τὸ αὐτὸ δηλοῦν, οἷον ἄορ ξίφος, μάχαιρα, σπάθη, φάσγανον. Φερώνυμον δέ ἐστι τὸ ἀπό τινος συμβεβηκότος τεθὲν, οἷον Μεγαπένθης. Διώνυμον δέ ἐστιν ὀνόματα δύο καθ' ἑνὸς κυρίου τεταγμένα, οἷον Ἀλέξανδρος ὁ καὶ Πάρις, οὐκ ἀναστρέφοντος τοῦ λόγου· οὐ γὰρ ὅστις Ἀλέξανδρος, οὗτος καὶ Πάρις. Ἐπώνυμον δέ ἐστιν, ὃ καὶ διώνυμον καλεῖται, τὸ μεθ' ἑτέρου κυρίου καθ' ἑνὸς λεγόμενον, ὡς Ἐνοσίχθων ὁ Ποσειδῶν καὶ Φοῖβος ὁ Ἀπόλλων. Ἐθνικὸν δέ ἐστι τὸ ἔθνους δηλωτικὸν, ὡς Φρύξ, Γαλάτης. Ἐρωτηματικὸν δέ ἐστιν, ὃ καὶ πευστικὸν, καὶ κατ' ἐρώτησιν λεγόμենον,

յունականս հաւատարիմս, և յու-նականս ՀԵՐՄԷՍԵԱՆ (1). իսկ 'ի վր̃ սաստկականացն՝ որ-պէս. Մուկն ծովային, և մուկն ԵՐԿՐԱՅԻՆ: Եւ փաղանունն է որ 'ի զնզն անուանս՝ զնոյն ցուցանէ, որպէս. Սուր, սու-սեր, մաճառաշ, ...նէր, Տապար: Բերանունն է որ նիւթէքէ պատահէ եդեալ է, որպէս թէ. Մեծեդի. Մե-ծասուգ: Երկանունն է՝ անու-անք երկու 'ի վր̃ միոյ իշխն̃ զանեալք, որգոն. Աղէքսան-դրոս ...: այլ սակայն ոչ անդրադարձիւ բանս. քան-զի ոչ եթէ ով որ և Աղեքսա-նդրոս, նոյն և Պարիսն կարէ կոչել : Մականունն է՝ որ և երկանուն կոչի, որ հան-դերձ այլով իշխն̃ 'ի վր̃ միոյ իրի ասացեալ է. որգոն Եր-կրաշարժ յունական, և Յոյն-քոսոն յունական : Ազգա-կան է՝ որ զազգ յայտնէ. որ-պէս ... փռիւգ. Գաղատ: Հարցական է՝ որ հարցա-նելով կոչի, որ հարցմամբ ա-սացեալ, որգոն, ... ով. ո-... ... ...: Անորոշ է՝ որ հարցականին հակա-ռակ ասի. որգոն. ... ...: Վերաբերական է՝ որ և նմա-

individus. Exemple: *Jean de Zacharie*, *Jean de Zebéthe*, ou à plusieurs noms appellatifs, comme la *souris* de mer, la *souris* de terre.

Le synonyme s'applique à des objets qui ont à-peu-près la même signification. Exemple: *Sabre*, *épée*, *cimeterre*, *glaive*, *coutelas*, *espadon*.

Le phéronyme caractérise un état accidentel. Exemple: *chassé*, *très-triste*.

Le binonyme est un double nom donné à un individu, comme *Éliazar-Avarien* ou d'*Avar*; mais ce double nom ne saurait s'appliquer alternativement, car tous ceux qui s'appellent *Eliazar* ne peuvent pas être appelés en même temps *Avarien*.

Le surnom, qui se dit aussi nom secondaire, s'ajoute ordinairement à celui d'un être effectif. Exemple: *Jean Boanergès*, ou *Jean du tonnerre*.

Le lignager désigne la race à laquelle on appartient. Exemple: *Kotertzien*, *Douluien*, *Géorgien*.

L'interrogatif s'emploie pour exprimer qu'on fait une question. Exemple: *Lequel? lesquels? combien? de quelle manière? jusqu'à quand?*

L'indéfini est l'opposé de l'interrogatif, comme dans ces mots *quiconque*, *qui que ce soit*, *telle quantité que ce soit*, *autant qu'il y en a*.

L'anaphorique qu'on appelle aussi analogique, démonstratif et compensatif, s'emploie pour désigner une

(1) Յօբին. 124. զոր [illegible] յերկոսին տեղիսն են:

οἷον τίς, ποῖος, πόσος, πηλίκος. Α᾽όριστον δέ ἐστι τὸ τῷ ἐρωτηματικῷ ἐναντίως τιθέμενον· οἷον ὅστις, ὁποῖος, ὁπόσος, ὁπηλίκος. Α᾽ναφορικὸν δέ ἐστιν, ὃ καὶ ὁμοιωματικὸν, καὶ δεικτικὸν, καὶ ἀνταποδοτικὸν καλεῖται, τὸ ὁμοίωσιν σημαῖνον· οἷον τοσοῦτος, τηλικοῦτος, τοιοῦτος. Περιεκτικὸν δέ ἐστι τὸ ἐμφαῖνον ἐν ἑαυτῷ τὸ περιεχόμενον, οἷον δαφνὼν, παρθενεών. Πεποιημένον δέ ἐστι τὸ παρὰ τὰς τῶν ἤχων ἰδιότητας μιμητικῶς εἰρημένον, οἷον φλοῖσβος, ῥοῖζος, ὀρυμαγδός. Γενικὸν δέ ἐστι τὸ δυνάμενον εἰς πολλὰ εἴδη διαιρεθῆναι, οἷον ζῶον, φυτόν. Εἰδικὸν δέ ἐστι τὸ ἐκ τοῦ γένους διαιρεθὲν, οἷον βοῦς, ἵππος, ἄμπελος, ἐλαία. Τακτικὸν δέ ἐστι τὸ ἀριθμὸν σημαῖνον, οἷον, εἷς, δύο, τρεῖς. Μετουσιαστικὸν δέ ἐστι τὸ μετέχον οὐσίας τινὸς, οἷον χρύσειος, ἀργύριος. Απολελυμένον δέ ἐστιν ὃ καθ᾽ ἑαυτὸ καλεῖται, οἷον Θεὸς, λόγος. Τοῦ δὲ ὀνόματος διαθέσεις εἰσὶ δύο, ἐνέργεια καὶ πάθος. Ε᾽νέργεια

նական, և ցուցական և դերհատուցական կոչին նմանութ իւիք ցուցանելով, որգոն. ոստիս. ոպոյոս. ոպոսոս. ոպիլիկոս: Բակձաձական է՝ որ եզական թուով բ̃մ ինչ ցուցանէ. որգոն. դափնոն. պարթենոն: Մակբաշխ է՝ որ ներկուցէ, կմյաւել եաց իւն ունիցի զվերբերութին. որգոն. Երեքսանէրեր. Եւրաքսանէրեր: Պարունակ է՝ որ երևեցուցանէ ինչ յինքեան պարփակեալ. որգոն. ոքնոց. հոլաստրան. ճարդրարան. ընհովալուր. հնոց: Քերթեալ է՝ որ ը̃ր հնչման յատկութն մանակի ասացեալ է, որգոն. խաշ. կարկաչ. յոյշ: Սեռական է՝ որ կարէ ՚ի բ̃մ տեսակս կտորել. որգոն. հէնդունէ. բուսոյ: Յատկական է՝ որ ՚ի սեռէն է զատուցեալ. որգոն. Եզն. Յէր. որն. Յէրենէ: Դասական է՝ որ զդաս յայտնէ. որգոն. միակ. Երկրորդ. Երեր: Թուական է՝ որ զթիւ նշանակէ. որգոն. մու. Երկու. Երեք: Բացարձան է՝ որ առանձին իմանի, որգոն. Աստ. Բան: Եւ անուան հաստատադրութիւք են երկու. ներգործութի և կրեր. և ներգործութի է՝ իբր թէ.

similitude quelconque. Exemple : *De cette manière, c'est ainsi que, c'est tant, c'est autant.*

Le collectif est celui qui, sous la forme du singulier, indique plusieurs objets à-la-fois comme *race*, *bal*, *assemblée*, *compagnie*, *monceau.*

Le distributif emporte avec lui un sens de division ou de répartition entre deux ou plusieurs, comme dans ces mots *chacun des deux, chacun d'entre eux.*

Le périèctique désigne à-la-fois le contenant et le contenu, comme *vigne*, *Parthenon* (lieu habité par les vierges), *մարդաստան*, *habitation des hommes*, *ընկուզուտ*, *plantation de noyers*; *կթոց*, *panier à fruit.*

Le grammatical sert à nommer les choses d'après l'idée qu'elles présentent. Exemple: *Tumulte, trouble, agitation.*

Le générique s'emploie pour distinguer les genres ou les espèces tels que sont les mots *animal, plante.*

Le particulier indique une subdivision de genre, comme *le bœuf, le cheval, une vigne, un olivier.*

L'ordinal détermine l'ordre ou le rang dans les nombres, comme *le premier, le second, le troisième.*

Le numérique désigne simplement le nombre cardinal, comme *un, deux, trois.*

L'absolu est celui qui a un sens universel et indépendant (opposé au relatif) comme *Dieu, chose.*

On distingue dans les noms deux stéréothèses (en arménien Հաստատադրութի, système positif), pour déterminer le sens actif et le sens passif. Il y a par exemple sens

μὲν, ὡς κριτὴς ὁ κρίνων· πάθος δὲ, ὡς κριτὸς ὁ κρινόμενος.

15. Περὶ ῥήματος.

De verbo.

Ῥῆμα ἐστὶ λέξις ἄπτωτος, ἐπιδεκτικὴ χρόνων τε καὶ προσώπων καὶ ἀριθμῶν, ἐνέργειαν ἢ πάθος παριστῶσα. Παρέπεται δὲ τῷ ῥήματι ὀκτὼ, ἐγκλίσεις, διαθέσεις, εἴδη, σχήματα, ἀριθμοὶ, χρόνοι, πρόσωπα, συζυγίαι. Καὶ ἐγκλίσεις μέν εἰσι πέντε, ὁριστικὴ, προστακτικὴ, εὐκτικὴ, ὑποτακτικὴ, καὶ ἀπαρέμφατος· διαθέσεις δέ εἰσι τρεῖς, ἐνέργεια, πάθος, μεσότης· ἐνέργεια μὲν, οἷον τύπτω, πάθος, οἷον τύπτομαι· μεσότης ἡ ποτὲ μὲν ἐνέργειαν, ποτὲ δὲ πάθος παριστῶσα, οἷον πέποιθα, διέφθορα, ἐποιησάμην, ἐγραψάμην. Εἴδη δὲ δύο, πρωτότυπον καὶ παράγωγον· πρωτότυπον μὲν, οἷον ἄρδω, παράγωγον δὲ, οἷον ἀρδεύω. Σχήματα δὲ τρία, ἁπλοῦν, σύνθετον, παρασύνθετον· ἁπλοῦν μὲν, οἷον φρονῶ, σύνθετον, οἷον καταφρονῶ, παρασύνθετον, οἷον ἀνταγωνίζω, φιλιππίζω. Ἀριθμοὶ δὲ τρεῖς, ἑνικὸς,

դատաւոր․ ընտրաւղ․ և կիր՝ երբ թէ՝ դատեալ, դատեցեալ։

ժե։ Յաղագս բայի։

Բայ է բառ անհոլով, ընդունակ ժամանակաց, դիմաց, և թուոց, որ ներգործութի և կամ կիր յարկացոցէ․ և յարևանայ բային ութ․ խոնարհմունք, տրամադրութիւնք, տեսակք, ձևք, թիւք, դէմք, ժամանակք, լծորդք։ Եւ խոնարհմունք են հինգ, սահմանական, աներևոյթ, հրամայական, ըղձական, ստորադասական։ Տրամադրութիւնք են երեք, ներգործական, կիր, միջին։ Եւ ներգործութի է՝ գանեմ․ և կիր՝ գանիմ․ իսկ միջին է որ երբեմն ներգործութի, և երբեմն կիր յարկացոցէ, որգոն․ վստահանիմ․ տանիմ․ խորհիմ․ արարեայ․ ստորագրեցայ։ Տեսակք երկու՝ նախագաղափար, և ածանցական։ Նախագաղափար է՝ որգոն․ ոռոգեմ․ և ածանցական է՝ ոռոգանեմ։ Ձևք են երեք․ պարզ, բարդ, յարաբարդ․ Պարզ՝ որգոն․ գիտեմ․ բարդ՝ որգոն․ ընդգիտեմ․

actif dans les mots *juge, électeur,* et il y a sens passif dans ceux-ci *jugé, condamné.*

§ 14. *Du verbe.*

Le verbe est un mot sans cas, propre à indiquer les temps, les personnes, les nombres; l'action qu'on fait et celle qu'on reçoit. On y reconnait huit circonstances, qui sont: *l'inflexion* (les modes), *la disposition* (les voix), *l'espèce*, *la figure*, *le nombre*, *la personne*, *le temps*, *la conjugaison.*

L'inflexion. Il y a cinq inflexions, savoir: *l'indicatif*, *l'infinitif*, *l'impératif*, *l'optatif*, *le subjonctif.*

La disposition. — Il y a trois dispositions, savoir: *l'actif, le passif* et *le moyen.* L'actif, tel que *je fustige*; le passif, tel que *je suis fustigé*; le moyen qui s'emploie, tantôt comme actif, tantôt comme passif. Exemple : *je meurs; տա̀նիմ, je me porte; je pense; սփածա́յ, je me suis habillé; մոռացա́յ, j'ai oublié.*

L'espèce. — On compte deux espèces. le *primitif* et le *dérivé.*

Le primitif, tel que *ոռոգեմ, j'arrose;* le dérivé, tel que *ոռոգանեմ, j'arrose* (1).

La figure. — On en distingue trois; *la simple*, *la composée*, *la surcomposée.* La simple, comme *գիտեմ, je sais;* la composée, comme *ըստգիտեմ, je me rends*

---

(1) Ce verbe *arroser* a, en grec et en arménien, son primitif et son dérivé, comme on peut le voir dans les textes de l'une et l'autre langue; ainsi, pour donner en français une idée de cette circonstance nous citerons les verbes *crier* et *criailler.*

δυϊκὸς καὶ πληθυντικός· ἑνικὸς μὲν οἷον τύπτω, δυϊκὸς, οἷον τύπτετον, πληθυντικὸς, οἷον τύπτομεν. Πρόσωπα δὲ τρία, πρῶτον, δεύτερον καὶ τρίτον· πρῶτον, οἷον τύπτω, δεύτερον, οἷον τύπτεις, τρίτον, οἷον τύπτει. Πρῶτον μὲν ἀφ' οὗ ὁ λόγος, δεύτερον δὲ, πρὸς ὃν ὁ λόγος, τρίτον δὲ, περὶ οὗ ὁ λόγος. Χρόνοι δὲ τρεῖς, ἐνεστὼς, παρεληλυθὼς, μέλλων. Τούτων ὁ παρεληλυθὼς ἔχει διαφορὰς τέσσαρας, παρατατικὸν, παρακείμενον, ὑπερσυντελικὸν, ἀόριστον· ὧν συγγένειαι τρεῖς, ἐνεστὼς ϖρὸς ϖαρατατικὸν, ϖαρακείμενος πρὸς ὑπερσυντελικὸν, ἀόριστος πρὸς μέλλοντα.

յարաբարդ՝ որգոն. ՀԱՐՐԱ-ՂԵՐԵՄ. ԱՀՄԱՆԱԲԱՆԵՄ: Թիւք երեք. ԵԶԱԿԱՆ, ԵՐԿԱԿԱՆ, ՅՈԳՆԱԿԱՆ: Եւ է եզականն՝ որգան. ԳՐԵՄ. և երկականն՝ որգոն, ԳՐԵՍ. և յոգնականն՝ որգան. ԳՐԷՄՔ: Դէմք երեք. ՆԱԽ՝ յորմէ բանն. ԵՐԿՐ՝ առ որ բանն. ԵՐՐ՝ յաղագս որոյ բանն: Ժամանակք երեք. ՆԵՐԿԱՅ, ԱՆՑԵԱԼ, ԱՊԱՌՆԻ: Եւ ’ի սոցանէ՝ անցեալն ունի զանազանակս չորս. ՅԱՐԱՁԳԱԿԱՆ, ՅԱՐԱԿԱՏԱՐ, ԳԵՐԱԿԱՏԱՐ, ԱՆՈՐՈՇ. որոց բաղադանութիւք են երեք. ներկայիւն ը̄ յարաձգին, յարակայիւն ը̄ գերակատարին, անորոշին ը̄ ապառնւոյ:

16. Περὶ συζυγίας.

De conjugatione.

ԺԵ: ՅԱՂԱԳՍ ԼԾՈՐԴՈՒԹԵ ՇԵՇՏՈՒՐ ԲԱՅԻՑ. ԵՒ ԴԱՐՁԻ ԼԾՈՐԴՈՒԹԵՑ:

Συζυγία ἐστὶν ἀκόλουθος ῥημάτων κλίσις· εἰσὶ δὲ συζυγίαι βαρυτόνων ῥημάτων ἓξ, ὧν ἡ μὲν πρώτη ἐκφέρεται διὰ τοῦ β, ἢ φ, ἢ ϖ, ἢ ϖτ, οἷον λείβω,

Լծորդութի̄ է կարգաւոր խոնարհութի̄ բայից: Եւ են լծորդութի̄ք շեշտոլոր բայից տասն. որոց առաջինն ար-

(1) Ces mots, qui sont la traduction littérale du texte, ne rendent pas ce que l'auteur entend par surcomposé; mais on trouve en français un exemple approximatif dans les mots *porter*, *supporter*, *insupportable*.

compte; la surcomposée, comme *վարդապետեմ*, *j'endoctrine*; *սահմանաբանեմ*, *je parle avec précision* (1).

Le nombre. — Il y a trois nombres : *le singulier*, *le duel* et *le pluriel*. Le singulier, comme *je fustige;* le duel comme *nous fustigeons tous les deux;* le pluriel, comme *nous fustigeons*.

La personne. — Il y a trois personnes. La première est celle qui parle; la seconde est celle à qui l'on parle; la troisième est celle de qui l'on parle.

Le temps. — On divise le temps en trois parties, qui sont : le *présent*, *le passé*, *le futur*. Le temps passé a quatre variétés, qui sont *l'imparfait*, *le parfait*, *le plus-que-parfait et l'indéterminé* ou *l'indéfini*. Ces temps s'accordent entre eux de trois manières différentes; le présent avec l'imparfait, le parfait avec le plus-que-parfait, et l'indéfini avec le futur.

§ 15. *De la conjugaison des verbes d'accent aigu et d'accent circonflexe.*

La conjugaison est l'inflexion régulière des verbes. Il y a dix (2) conjugaisons de verbes d'accent aigu, qui se prononcent, la première avec un *p* (faible), ou avec un *m*,

---

(2) On trouve ici dans l'un et l'autre exemplaire manuscrit de la version arménienne le mot *ութ* *huit*, mais on voit ensuite, dans les détails, que le nombre des conjugaisons d'accent aigu, est porté jusqu'à dix quoique pourtant dans l'original grec elles n'aillent pas au-delà de sept. Il est à croire que le traducteur ou quelques-uns des copistes en auront augmenté le nombre en raison de ce qu'il y a plus de lettres

γράφω, τέρπω, κόπτω· ἡ δὲ δευτέρα διὰ τῦ γ, ἢ κ, ἢ χ, ἢ κτ, οἷον λέγω, πλέκω, τρέχω, τίκτω· ἡ τρίτη διὰ τῦ δ, ἢ θ, ἢ δύο ττ, οἷον ᾄδω, πλήθω, ἀνύττω· ἡ δὲ τετάρτη διὰ τῦ ζ, ἢ τῶν δύο σσ, οἷον φράζω, νύσσω, ὀρύσσω· ἡ δὲ πέμπτη διὰ τῶν τεσσάρων ἀμεταβόλων, λ, μ, ν, ρ, οἷον ψάλλω, νέμω, κρίνω, σπείρω· ἡ ἕκτη διὰ καθαρῦ τῦ ω, οἷον ἱππεύω, πλέω, βασιλεύω, ἀκύω. Τινὲς δὲ καὶ ἑβδόμην συζυγίαν διὰ τῦ ξ καὶ ψ, οἷον ἀλέξω καὶ ἕψω.

17. Περὶ τῶν περισπωμένων.

De verbis quæ circonflectuntur.

Περισπωμένων δὲ ῥημάτων συζυγίαι τρεῖς, ὧν ἡ μὲν πρώτη ἐκφέρεται ἐπὶ δευτέρυ καὶ τρίτυ προσώπυ διὰ τῆς ει διφθόγγυ, οἷον νοῶ, νοεῖς, νοεῖ· ἡ δὲ δευτέρα διὰ τῆς ᾳ διφθόγγυ προσγραφομένυ μὲν τοῦ ι, ὐ συνεκφωνυμένυ δὲ, οἷον βοῶ, βοᾷς, βοᾷ· ἡ δὲ τρίτη διὰ τῆς οι διφθόγγυ, οἷον χρυσῶ, χρυσοῖς, χρυσοῖ.

տարբերք բեկնուլ, մնուլ, պէնուլ, փենուլ, որգոն. ջամբեմ. ծամեմ. ըմպեմ. չամեմ: Եւ երկրորդն՝ գեմուլ, կենուլ, քեուլ, խեուլ, ոպէս. կարկեմ. փահեմ. կնքեմ. աղբեմ: Եւ երրորդն՝ դայուլ, տուննուլ, թոյնուլ, որղան. ադրեմ. աւարտեմ. յաղթեմ: Եւ քառորդըն՝ զայուլ, սեուլ, ձայնուլ, ցոյլուլ, ոպէս. կորզեմ. աւեմ. փորձեմ. հայցեմ: Եւ հինգերորդն՝ ժեուլ, շայուլ, չայուլ, ոպէս. շարժեմ. մաշեմ. կոչեմ: Եւ վեցերորդն՝ լուննուլ, ղատուլ, նուլուլ, ոպէս. ծալեմ. մաղեմ. մանեմ: Եւ եւթներորդն՝ ծայուլ, ճեուլ, ջեուլ, ոպէս. կարծեմ. կալծեմ. տանջեմ: Եւ ութերորդ՝ երկաւորեակքն յատուկ՝ րեուլ, ռայուլ, ոպէս. բեռեմ. վառեմ: Եւ իններորդն՝ հոյուլ, որգոն. կահեմ: Եւ տասներորդն՝ մաքուր եջուլ, որգոն. դիեմ. գովեմ. սրշաւեմ. հովուեմ. հրամայեմ. համբաւեմ: Եւ

---

alphabétiques dans l'arménien que dans le grec. Nous remarquerons aussi que cette manière d'envisager les conjugaisons et de les diviser

ou avec un *b*, ou enfin avec un *p* (fort). Exemple : *ջամ_բեմ, je nourris; ծամեմ, je mâche: ըմպեմ, je bois; չափեմ, je mesure.*

La seconde avec le *q*, avec le *g*, avec le *k*, ou avec le *kh*. Exemple : *կարգեմ, je règle; փակեմ, je ferme; կնքեմ, je cachète; աղխեմ, je boutonne.*

La troisième avec *th*, *d*, et *t*. Exemple : *ազդեմ, j'a-vertis; աւարտեմ, j'achève; յաղթեմ, je triomphe.*

La quatrième avec un *z* ou *s*, un *thz* ou un *tz*. Exemple: *կորզեմ, j'arrache; ասեմ, je dis; փորձեմ, j'essaie; հայ_ցեմ, je demande.*

La cinquième, avec *j*, *ch*, *tch*. Exemple : *շարժեմ, je remue; մաշեմ, je consume; կոչեմ, j'appelle.*

La sixième avec *l*, *gh*, *n*. Exemple : *ծալեմ, je plie; մաղեմ, je tamise; մանեմ, je tords* ou *je file.*

La septième, avec *dz*, *dj*, *dch*. Exemple : *կարծեմ, j'c-pine; կարճեմ, je raccourcis; տանջեմ, je tourmente.*

La huitième, avec *r*, *rr*, lettres qui ont entre elles une affinité particulière. Exemple : *բերեմ, je rapporte; վա_ռեմ, j'enflamme.*

La neuvième, avec un *h*. Exemple : *կահեմ, je garnis, je meuble.*

La dixième, avec un *é* seul. Exemple : *դիեմ, je suce; գովեմ, je loue; արշաւեմ, je cours; հովուեմ, je soigne; հրամայեմ, je commande; համբաւեմ, je renomme.*

---

d'après leurs consonnes finales, n'est pas dans le génie de la langue arménienne dont les usages ont, sous ce rapport, plus de conformité avec le latin qu'avec le grec.

18. Περὶ τῶν εἰς ΜΙ.

De verbis in MI.

Τῶν δὲ εἰς μι ληγόντων ῥημάτων συζυγίαι εἰσὶ τέσσαρες, ὧν ἡ μὲν πρώτη ἐκφέρεται ἀπὸ τῆς πρώτης τῶν περισπωμένων, ὡς ἀπὸ τȢ̃ τιθῶ γέγονε τίθημι· ἡ δὲ δευτέρα ἀπὸ τῆς δευτέρας, ὡς ἀπὸ τȢ̃ ἱστῶ, ἵστημι· ἡ δὲ τρίτη ἀπὸ τῆς τρίτης, ὡς ἀπὸ τοῦ διδῶ γέγονε δίδωμι· ἡ δὲ τετάρτη ἀπὸ τῆς ἕκτης τῶν βαρυτόνων, ὡς ἀπὸ τοῦ πηγνύω γέγονε πήγνυμι.

պարոյկ լծորդութիւնք են երեք ; որոց առաջինն արտաբերի յառաջին և յերկրորդ դէմս՝ այբիւ երկայնիւ, ուպէ. դամ. դաս, դայ: Եւ յերկրորդումն՝ ուիւ երկբարբառով, որգոն. առնում. առնուս. առնու: Եւ յեռումն՝ եչիւ և այբիւ դարձեալ, որղան. գեամ. գեաս. գեայ (1): Եւ ըստ լեզուաց՝ ոյիւ և եչիւ, որգոն. դամ և յղեայց :

19. Περὶ μετοχῆς.

De participio.

Μετοχή ἐστι λέξις μετέχȢσα τῆς τῶν ῥημάτων καὶ τῆς τῶν ὀνομάτων ἰδιότητος. Παρέπεται δὲ αὐτῇ ταῦτα ἃ καὶ τῷ ῥήματι καὶ τῷ ὀνόματι, δίχα προσώπων τε καὶ ἐγκλίσεων.

ԺԹ: Յաղագս ընդունելութեան:

Ընդունելութիւն է բառ ընդունական բայից և անուանց յատկութեանց : Եւ յարին նմա այնք որք և բային, (այլ) թարց դիմաց և ներխոնարհութեանց :

20. Περὶ ἄρθρȢ.

De articulo.

Ἄρθρον ἐστὶ μέρος λόγȢ πτωτικὸν, προτασσόμενον καὶ ὑπο-

ԺԷ: Յաղագս յօդի:

Յօդ է մասն բանի հոլովական, նախադասեալ

(1) 'Ի գաւառական լեզուս միայն՝ ասի գեամ, գեաս. այլ 'ի գրաբառ մեր՝ գրի ջամ, գամ, ջեամ, են:

On compte trois conjugaisons de verbes d'accent circonflexe, qui, à la première, à la seconde, et à la troisième personnes, se prononcent,

Savoir : la première avec un *a* (long). Exemple : գա՛մ, *je viens;* գա՛ս, *tu viens;* գա՛յ, *il vient.*

La seconde, avec la diphthongue *ou*. Exemple : առնո՛ւմ, *je prends;* առնո՛ւս, *tu prends;* առնո՛ւ, *il prend.*

La troisième, avec un *é* et un *a*, accompagnés ensemble. Exemple : գեա՛մ, *j'existe;* գեա՛ս, *tu existes;* գեա՛յ, *il existe.* Mais d'après certains dialectes, on prononce avec *ó* et *é*. Exemple : գո՛մ, *j'existe;* յղեա՛ց, *il envoya* (1).

§ 16. *Du participe.*

Le participe a les propriétés du verbe et du nom. Ses circonstances sont celles du verbe, excepté qu'il n'admet ni la différence des personnes, ni les inflexions.

§ 17. *De l'article.*

L'article est une partie déclinable du discours, et se place devant les noms dans tous leurs cas.

---

(1) Toutes ces distinctions s'appliquent aux verbes de la langue grecque. Le traducteur a taché de les expliquer de manière à les faire

τασσόμενον τῆς κλίσεως τῶν ὀνομάτων. Καὶ ὑποτασσόμενον μὲν τὸ ὅς· προτασσόμενον δὲ τὸ ὅ. Παρέπεται δὲ αὐτῷ γένη, ἀριθμοὶ, πτώσεις. Γένη μὲν οὖν εἰσι τρία, ὁ ποιητὴς, ἡ ποίησις, καὶ τὸ ποίημα. Ἀριθμοὶ δὲ τρεῖς, ἑνικὸς, δυϊκὸς, καὶ πληθυντικός· ἑνικὸς μὲν οἷον τὸ ὁ, ἡ, τό· δυϊκὸς δὲ τὼ, τά· πληθυντικὸς δὲ, οἷον οἱ, αἱ, τά. Πτώσεις δὲ, ὁ, τοῦ, τῷ, τὸν, ὦ· ἡ, τῆς, τῇ, τὴν, ὦ· τὸ, τοῦ, τῷ, τὸ, ὦ.

ներխոնարհումն և անուան: Եւ նախադասական է այս՝ որգոն . ո՛ : Եւ ստորադասական է այս՝ որգոն . ո՛ս : Եւ յարին նմա այսք՝ սեռք, թիւք, հոլովք : Եւ են սերք՝ որգոն . արարի՛չ . արարած . արարուա՛ծ : Թիւք երեք, եզական՝ ա՛յս . ա՛յդ . ա՛յն . երկաւորական՝ այսո՛ւ . այդո՛ւ . այդո՛վ . և յոգնական՝ այսք . այդք . այնք : Հոլովք՝ այս . այսր . այսմ . այսու . զայսպէս . այսք :

21. Περὶ ἀντωνυμίας.

De pronomine.

ժա : Յաղագս դերանուանէ . և նախադաշատէր և ածանցական դերանուանց :

Ἀντωνυμία δέ ἐστι λέξις ἀντὶ ὀνόματος παραλαμβανομένη, προσώπων ὡρισμένων δηλωτική. Παρέπεται δὲ αὐτῇ ἕξ, πρόσωπα, γένη, ἀριθμοὶ, πτώσεις, σχήματα καὶ εἴδη.

Դերանունութի՟ւն է բառ փոխանակ անուան առեալ, որոշեալ դիմաց յատկական: Եւ հետևին դերանուանն՝ դէմք, սեռք, թիւք, հոլովք, ձևք, տեսակք : Եւ դէմք նախադասաւորացն՝ ես . դու . նա . և ածանցացն՝ իմ . քո . նորա :

---

comprendre à ses compatriotes, en choisissant dans la langue arménienne même des exemples conformes à la dictée des règles. Le chapitre intitulé des verbes en μι, qui est placé dans le texte grec immédiatement après l'article dont il est ici question, ne se trouve pas dans les deux manuscrits arméniens de la Bibliothèque du Roi; nous ignorons s'il a jamais été traduit en langue arménienne. Il

Les articles se divisent en prépositifs (primitifs), comme ո, *qui*, et en postpositifs (dérivés), comme որ, *qui*.

Les circonstances des articles sont le *genre*, le *nombre* et le *cas*. Il y a (trois) genres. Exemple: արարաւղ, *créateur*; արարած, *créé*; արարուած, *créature*.

Il y a trois nombres : le singulier, comme այս, *ce*; այդ, *celui-ci*; այն, *celui-là*. Le duel, comme այսու, *ces deux-ci*; այդու, *ces deux-là*; այդով, *avec ces deux*. Le pluriel, comme այսք, *ceux-ci*; այդք, *ceux-là*; այնք, *ceux-là*.

Les différences des cas, sont : այս, *cela*; այսր, *de cela*; այսմ, *à cela*; այսու, *avec cela*; զայսու, *autour de cela*; այսք, *ceux-ci* (1).

§ 18. *Du pronom, et des pronoms primitifs et dérivés.*

Le pronom est un nom employé à la place du nom, avec la distinction des personnes. Les circonstances des pronoms sont *les personnes*, *les genres*, *les nombres*, *les cas*, *les figures*, *les espèces*.

Les personnes de pronoms primitifs, sont: *moi*, *toi*, *lui*; et celles des dérivés sont: *du mien*, *du tien*, *du*

---

est à présumer que l'auteur de la version l'aura omis à dessein ou que ses copistes ne se seront pas souciés de le transcrire comme étant un objet de grammaire absolument étranger à leur idiôme naturel.

(1) Les articles grecs n'ont pas d'équivalens dans l'arménien; mais pour en donner une idée, le traducteur a été obligé de se servir ici des pronoms relatifs et démonstratifs en usage dans sa langue, et nous avons cru devoir les rendre en français tels qu'il les indique dans sa version. Sur ce point, l'arménien a plus de rapport avec le latin.

22. Περὶ πρωτοτύπων.

De pronominibus primitivis et derivatis.

Πρόσωπα πρωτοτύπων μὲν ἐγὼ, σὺ, ἵ· παραγώγων δὲ ἐμὸς, σὸς, ὅς. Γένη μὲν πρωτοτύπων διὰ μὲν τῆς φωνῆς οὐ διακρίνεται, διὰ δὲ τῆς ἀπ' αὐτῶν δείξεως, οἷον ἐγώ· τῶν δὲ παραγώγων, ὁ ἐμὸς, ἡ ἐμὴ, τὸ ἐμόν. Ἀριθμοὶ δὲ πρωτοτύπων ἑνικὸς μὲν ἐγὼ, σὺ, ἵ· δυϊκὸς δὲ σφῶϊ, νῶϊ· πληθυντικὸς δὲ ἡμεῖς, ὑμεῖς, σφεῖς. Παραγώγων δὲ ἐμὸς, σὸς, ὅς· δυϊκὸς ἐμὼ, σὼ, ὥ· πληθυντικὸς ἐμοὶ, σοὶ, οἵ. Πτώσεις δὲ πρωτοτύπων μὲν ὀρθῆς ἐγὼ, σὺ, ἵ· γενικῆς δὲ ἐμοῦ, σοῦ, οὗ· δοτικῆς δὲ ἐμοὶ, σοὶ, οἷ· αἰτιατικῆς ἐμὲ, σὲ, ἕ· κλητικῆς δὲ σύ. Παραγώγων δὲ ἐμὸς, σὸς, ὅς, ἐμοῦ, σοῦ, οὗ, ἐμὸν, σὸν, ὄν. Σχήματα δὲ δύο, ἁπλοῦν, σύνθετον· ἁπλοῦν μὲν ἐμοῦ, σοῦ, οὗ· σύνθετον δὲ ἐμαυτοῦ, σαυτοῦ, ἑαυτοῦ. Εἴδη δύο, ὅτι αἱ μὲν εἰσι πρωτότυποι, ὡς ἐγὼ, σύ, ἵ· αἱ δὲ παράγωγοι, ὡς πᾶσαι αἱ κτητικαὶ, αἳ καὶ διπρόσωποι καλοῦνται. Παράγονται δὲ οὕτως, ἀπὸ μὲν κτητικῶν αἱ ἕνα κτήτορα δηλοῦσαι, ὡς ἀπὸ τοῦ ἐμοῦ ὁ ἐμός· ἀπὸ δὲ δυϊκῶν

Եւ սեռք նախադաղափարացն՝ ձայնիւ ոչ ընտրին, այլ յատուկ 'ի վ(երայ) ինքեանց ցուցցին. իսկ ածանցացն՝ որգոն. իմ. քոյն. նորայն: Թիւք նախադաղափարացն՝ եզական, ես. դու. նա. երկուրական՝ նուէ. դուէ. նուէ. յոքնական՝ մեք. դուք. նոքա. և ածանցացն եզական՝ իմ. քո. նորա. երկական՝ իմն. քոյն. նորան. յոքնական՝ իմք. քոյք. նորայք: Հոլովք նախադաղափարացն՝ ուղղական՝ ես. դու. նա. սեռական՝ իմ. քոյ. նորա. տրական՝ ինձ. քեզ. նմա. հայցական՝ զիս. զքեզ. զնա. կոչական՝ դու: Եւ ածանցացն՝ իմ. քոյ. նորա. իմոյ. քոյոյ. նորա. իմում. քում. նորում. իմով. քով. նովաւ. զիմ. զքոյ. զնորա: Ձևք պարզք՝ որպ(էս) իմոյ. քոյ. նորա. բարդ՝ անձին իմոյ. անձին քոյ. անձին նորա: Եւ տեսակք՝ զի ոմանք են նախադաղափարք, որպ(էս) ես. դու. նա. և ոմանք՝ ածանցականք, որպ(էս) և ամ(ենայն) ստացականքն, որք և երկդիմիքն կոչին, և ածանցին այսպ(էս). Ներգաւոն են՝ որ մու զստացուղն յայտնեն, որպ(էս). նիմոյ. իմ. և ներկակացն՝

sien (1). Les genres des primitifs ne sont point distingués par la différence des voix (terminaisons), mais ils sont désignés seulement par l'indication des individus auxquels ils se rapportent. Les genres des dérivés sont tels que dans ces mots : *le mien*, *la mienne; le tien*, *la tienne; le sien, la sienne.* Les nombres des primitifs sont, au singulier, *moi, toi*, *lui;* au duel, *nous deux*, *vous deux*, *eux deux;* au pluriel, *nous*, *vous*, *eux.* Les nombres des dérivés sont, au singulier, *du mien, du tien*, *du sien;* au duel, *de nos deux*, *de vos deux*, *de leurs deux;* au pluriel, *nôtres*, *vôtres*, *leurs.*

Les cas des primitifs sont : au nominatif *moi*, *toi*, *lui;* au génitif, *de moi*, *de toi*, *de lui;* au datif, *à moi*, *à toi*, *à lui*; à l'instrumental, *avec moi*, *avec toi*, *avec lui;* à l'accusatif, *moi* ou *me; toi* ou *te; lui* ou *le;* au vocatif, *ô toi.* Les cas des dérivés sont (au nominatif) *le mien*, *le tien*, *le sien;* (au génitif) *du mien*, *du tien*, *du sien*; (au datif) *au mien, au tien*, *au sien;* (à l'instrumental) *avec le mien*, *avec le tien*, *avec le sien;* (à l'accusatif) *le mien*, *le tien*, *le sien.* Les figures simples sont telles que : *du mien*, *du tien*, *du sien.* Les figures composées sont : *de ma personne*, *de ta personne*, *de sa personne.*

Les espèces se divisent : en primitifs, comme *moi*, *toi, lui;* et en dérivés, comme tous les pronoms possessifs qui s'appellent aussi pronoms de double personne (indéfinis), leur dérivation s'opère de la manière qui va être expliquée. Ils sont au singulier, lorsqu'ils n'indi-

---

(1) Le grec et l'arménien ont ici entre eux une similitude parfaite. Les génitifs des pronoms dans les deux idiômes servent en même temps de pronoms dérivés et possessifs que les grammairiens modernes appellent adjectifs pronominaux.

αἱ δύο, ὡς ἀπὸ τῦ νῶϊ, νωΐτερος· ἀπὸ δὲ πληθυντικῶν αἱ πολλῦς, ὡς ἀπὸ τῦ ἡμεῖς, ἡμέτερος. Τῶν δὲ ἀντωνυμιῶν αἱ μέν εἰσιν ἀσύναρθροι, αἱ δὲ σύναρθροι. Ἀσύναρθροι μὲν οἷον ἐγὼ, σύναρθροι δὲ οἷον ὁ ἐμός.

Նոյր․ և յոքնականք են որք զք̄մս՝ ոմ̄ք․ մե՛ր․ մեր։ Եւ ՚ի դերանուանցս՝ են որ անբաղաւդք են․ և են՝ որ բաղաւդք․ անբաղաւդք՝ որգոն․ ես․ և բաղաւդք՝ որգան․ իմս։

23. Περὶ προθέσεων.

De prepositionibus.

ժթ․ Յաղագս Նախադրութեան։

Πρόθεσίς ἐστι λέξις προτιθεμένη πάντων τῶν τῦ λόγυ μερῶν ἔν τε συνθέσει καὶ συντάξει. Εἰσὶ δὲ πᾶσαι αἱ προθέσεις ὀκτὼ καὶ δέκα· ἐν, εἰς, ἐξ, πρὸ, πρὸς, σὺν, ἀνὰ, κατὰ, διὰ, μετὰ, παρὰ, ἀντὶ, ἐπὶ, περὶ, ἀμφὶ, ἀπὸ, ὑπὸ, ὑπέρ.

Նախադրութի է բառ նախադրեալ յամ մասունս բանի, ի̄ բարդում, և ՚ի բաղդասում․ և են ամ̄ն յիսուն․ ներ․ արտ, ատր․ ապ․ բաց․ նը․ նըն․ բար․ բաղ․ շաղ․ շար․ մուշտ․ զով․ ջոկ․ պատ․ նախ․ կանուխ․ վաղ․ առ․ արդ․ վեր․ ըստ․ ընդ․ ենթ․ ըստոր․ խոն․ ունչ․ զկնի․ յետ․ տար․ մատ․ յար․ քող․ զատ․ թափ․ պար․ կար․ փ՛ր․ բակ․ հիռ․ թեռ․ հակ․ դեր․ փոխ․ մակ․ քան․ գեր․ աւել․ վասն․ յաղագս։ Եւ ստորադասք են ՚ի սոցանէ երեք․ սակս․ կից․ որդ։

---

(1) Denis de Thrace ainsi que d'autres grammairiens grecs ne comprennent pas seulement sous le titre de prépositions les mots qui portent proprement cette dénomination, ils y ajoutent aussi les

quent qu'une seule personne, exemple : *le mien, du mien;* au duel, quand ils désignent deux personnes, exemple : *d'eux deux;* au pluriel, lorsqu'ils indiquent plus de deux personnes. Exemple : *nous*, *les nôtres*. Il y a des pronoms qui s'emploient sans article comme *moi*, et d'autres avec article, comme *le mien*.

§ 19. *De la préposition.*

La préposition est un mot qu'on peut placer avant toutes les autres parties du discours, sous la forme de composition, ou sous celle de construction.

On en compte en tout cinquante, qui sont : *entre*, *hors*, *au-delà*, *anti*, *loin*, *en*, *dans*, *manière*, *com'*, *ensemble*, *co*, *à travers*, *par*, *assemblage*, *autour*, *avant*, *d'avance*, *jadis*, *auprès*, *en forme*, *sur*, *selon*, *avec*, *sous*, *au-dessous*, *abject*, *jusques*, *ensuite*, *après*, *ex*, *proche*, *continuel*, *contour*, *circuit*, *effort*, *à l'entour*, *force*, *accolade*, *circum*, *rond*, *imparfait*, *contre*, *suppléant*, *remplaçant*, *sur*, *quant*, *très*, *plus*, *pour*, *à cause*.

Les prépositions postpositives sont celles qui suivent : *à l'égard*, *joint*, *compagnie* (1).

---

particules prépositives qui entrent dans la composition des mots. Ces particules prépositives dans l'arménien font partie de la synthèse des noms et sont en plus grand nombre que dans le grec. Le traducteur arménien, pour compléter le nombre des cinquante prépositions qu'il lui a plu d'indiquer, a été obligé d'en prendre qui sont peu usitées, ou qui ne sont employées que dans certains dialectes de la Grande

24. Περὶ ἐπιῤῥήματος.
De adverbio.

Ἐπίῤῥημά ἐστι μέρος λόγυ ἄκλιτον, κατὰ ῥήματος λεγόμενον, ἢ ἐπιλεγόμενον ῥήματι. Τῶν δὲ ἐπιῤῥημάτων τὰ μέν ἐστιν ἁπλᾶ, τὰ δὲ σύνθετα. Ἁπλᾶ μὲν, οἷον πάλαι, σύνθετα δὲ οἷον πρόπαλαι. Τὰ δὲ χρόνυ δηλωτικὰ, οἷον νῦν, τότε, αὖθις. Τύτοις δὲ ὡς εἴδη ὑποτακτέον τὰ καιρῦ παραστατικὰ, οἷον σήμερον, αὔριον, τόφρα, τέως, πηνίκα. Τὰ δὲ μεσότητος, οἷον καλῶς, σοφῶς· τὰ δὲ ποιότητος, πὺξ, λὰξ, βοτρυδὸν, ἀγεληδόν· τὰ δὲ ποσότητος, οἷον πολλάκις, ὀλιγάκις, μυριάκις· τὰ δὲ ἀριθμοῦ δηλωτικὰ, οἷον δὶς, τρὶς, τετράκις· τὰ δὲ τοπικὰ, οἷον, ἄνω, κάτω, ὧν σχέσεις

ԻԴ. Յաղագս մակբայի:

Մակբայ է մասն բանի անխտաղա՛ց, ասոր բայի ասացեալ, կամ մակասացեալ բայի: Եւ մակբայիցս ոմանք պարզք են, և ոմանք ջոկադրեալք. և են պարզք. վաղ. նախ. և ջոկադրեալք են վաղվաղ. նախավաղ: Եւ են՝ որք ժամանակի են յայտնիչք, այժմ. յայնժամ: Եւ զատուցեալ աստ՝ ը̅ սորաւք իբրև զտեսակ, դասելի է զժամանակի յարակայականն, որպէս, այսօր. վաղիւ. յայս. յայն. շայսժամ. յայնժամ. մինչև: Եւ միջակութե՝ որգոն. բարւոք. յաղթի. բնաւ. ամենին. համօրէն: Եւ քերթութե՝ որպէս. մուրճայէ. ձիւթայէ. ախոյէ. ողջոյնանէս. դարմանեալ: Եւ քանակութե՝ որգոն. բազում անգամ. սակաւ անգամ: Եւ թուոց յայտականն՝ երկիցս. երիցս. չորիցս: Եւ տեղականն՝ վերէ. ներքէ: Որոց կանք երեք. կամ ներտեղւոյ, կամ 'ի տեղւոյ, կամ ը̅ տեղւոյն, որգոն. ներքին. 'ի տան.

Arménie. Telle est par exemple celle ունչ, *jusques*. En les traduisant, nous nous sommes appliqués à n'en rendre que la signification

§ 20. *De l'adverbe.*

L'adverbe est une partie indéclinable du discours, et on la place après ou avant le verbe. Les adverbes sont les uns simples et les autres de répétition. Adverbes simples, tels que : *vîte*, *d'abord;* adverbes de répétition, tels que : *vîte vîte*, *très-vîte*. Il y a aussi d'autres adverbes, savoir :

Adverbes de temps, tels que *à présent*, *alors*. Mais on doit aussi ranger dans la même classe ceux qui indiquent une continuation de temps. Exemple : *aujourd'hui*, *demain*, *jusqu'à present*, *jusqu'alors*, *pendant ce temps-ci*, *pendant ce temps-là*, *autant de temps*, *jusqu'à*.

Adverbes d'interposition, tels que : *bien*, *précisément*, *jamais*, *nullement*, *entièrement*.

Adverbes poétiques (qui peignent), tels que : *heroïquement*, *avec toute la force des bras* (violemment), *en foulant à ses pieds*, *en grappe*, *en bande d'étourneaux*.

Adverbes de quantité, tels que : *plusieurs fois*, *peu de fois*.

Adverbes numériques, tels que : *deux fois*, *trois fois*, *quatrième fois*.

Adverbes de lieu, tels que : *en haut*, *en bas*. On y distingue trois circonstances, dont le sens est *dans le lieu*, *au lieu*, *par le lieu*; comme, par exemple, *dans la maison*, *à la maison*, *par la maison*.

---

littérale, quoique dans l'usage, les mots considérés comme prépositions ou comme racines, ou comme simples particules, aient des acceptions nombreuses et tout-à-fait différentes. Le grammairien David de Nérkén fait observer dans son commentaire sur Denis de Thrace qu'il y a en grec dix-huit prépositions simples, et seulement douze prépositions composées; mais que l'Arménien étant plus riche, renferme des détails infinis sur ces sortes de mots.

εἰσὶ τρεῖς, ἢ ἐν τόπῳ, ἢ εἰς τόπον, ἢ ἐκ τόπου, οἷον οἴκοι, οἴκαδε, οἴκοθεν. Τὰ δὲ εὐχῆς σημαντικὰ, οἷον αἴθε, εἴθε, ἀβάλε. Τὰ δὲ ἀρνήσεως ἢ ἀποφάσεως, οἷον οὐ, οὐχὶ, οὐδῆτα, οὐδαμῶς. Τὰ δὲ συγκαταθέσεως, οἷον ναὶ, ναίχι. Τὰ δὲ ἀπαγορεύσεως, οἷον μὴ, μηδῆτα, μηδαμῶς. Τὰ δὲ παραβολῆς ἢ ὁμοιώσεως, οἷον ὡς, ὥσπερ, ἠΰτε, καθὰ, καθάπερ. Τὰ δὲ θαυμαστικὰ, οἷον βαβαί. Τὰ δὲ εἰκασμοῦ, οἷον ἴσως, τάχα, τυχόν. Τὰ δὲ τάξεως, οἷον ἑξῆς, ἐφεξῆς, χωρίς. Τὰ δὲ ἀθροίσεως, οἷον ἄρδην, ἅμα. Τὰ δὲ παρακελεύσεως, οἷον εἶα, ἄγε, φέρε. Τὰ δὲ συγκρίσεως, οἷον μᾶλλον, ἧττον. Τὰ δὲ ἐρωτήσεως, οἷον

ընդ տուն: Եւ ըղձիցն նշանականք են իբրու թէ, [illegible] · [illegible] · [illegible]: Եւ խրոխտականն՝ [illegible]: Եւ ըսպառնականն՝ [illegible] · [illegible]: Եւ հեշտականն՝ [illegible] · [illegible]: Եւ շնորհակալոյն (1)՝ [illegible] · [illegible] · [illegible]: Եւ ողոքականն՝ [illegible] · [illegible]: Եւ ապաշնորհենին՝ [illegible] · [illegible] · [illegible]: Եւ աւաղականն՝ [illegible] · [illegible] · [illegible] · [illegible]: Եւ եղկականն՝ [illegible] · [illegible] · [illegible] · [illegible]: Եւ հրաշականն՝ [illegible] · [illegible]: Բաքսականն՝ [illegible] · [illegible]: Եւ հեգնականն՝ [illegible] · [illegible]: Եւ ուրացութեան, կամ ապերժութեան՝ [illegible] · [illegible] · [illegible] · [illegible]: Եւ բաղդատորագրութեան՝ [illegible] · [illegible]: Եւ ապաստութեան՝ [illegible] · [illegible] · [illegible]: Եւ զգուշականն՝ [illegible] · [illegible]: Եւ մարտակաց, և կամ Ճշգրտութեան՝ [illegible] · [illegible] · [illegible] · [illegible] · [illegible] · [illegible] · [illegible]: Եւ գեպուածոյն՝ [illegible] · [illegible] · [illegible]: Եւ դասականն՝ յետ

(1) Յօրինակն 124 · շնորհակալութիւն:

Adverbes de souhait, tels que: *ah! plût à Dieu! bon! Dieu veuille.*

Adverbes impératifs, tels que: *holà!*

Adverbes de menace, tels que: *ô téméraire, ô miserable.*

Adverbes de joie, tels que: *vive, tant mieux.*

Adverbes de contentement, tels que: *réjouissons-nous, chantons, félicitons-nous.*

Adverbes d'instance, tels que: *cher cœur! charmant objet!*

Adverbes de mépris, tels que: *misérable! insensé! malheureux!*

Adverbes de douleur, tels que: *aye! ah! ouf! mon dieu! ahi!*

Adverbes de lamentation, tels que: *hélas! aye! ô misère! ô regrets!*

Adverbes d'étonnement, tels que: *oh! eh!*

Adverbes qui indiquent l'admiration portée au plus haut point, tels que: *oh! qu'il est merveilleux! oh! qu'il est étonnant!*

Adverbes d'ironie, tels que: *nargue! peste!*

Adverbes de dénégation ou de disparition, tels que: *non, n'est pas, nullement, d'aucune manière.*

Adverbes d'approbation, tels que: *oui, c'est ainsi.*

Adverbes de négation, tels que: *non, non point, ni d'aucune manière.*

Adverbes de circonspection, tels que: *prends garde, il est possible que...*

Adverbes de question, de discussion et de vérification, tels que: *comment? de quelle manière? de quelle sorte? pour quoi? pour quelle raison? comme, tel que.*

Adverbes de doute ou de conjecture, tels que: *peut-être, il me semble, il peut arriver que......*

πόθεν, ποῦ, πηνίκα, πῶς. Τὰ δὲ ἐπιτάσεως, οἷον λίαν, σφόδρα, ἄγαν, πάνυ, μάλιστα. Τὰ δὲ συλλήψεως, οἷον ἅμα, ὁμοῦ, ἄμυδις. Τὰ δὲ ἀπομωτικὰ, οἷον μά. Τὰ δὲ κατομωτικὰ, οἷον νή. Τὰ δὲ θετικὰ, οἷον γραπτέον, γαμητέον, πλευστέον. Τὰ δὲ θειασμοῦ, οἷον εὐοῖ, εὐάν.

ա՛յսուրէն. շինէ այսուրէն. ուր ուրէ. շուր. ամենայնին. կ ուր կողէ: Եւ *ժողովոյն՝* միանգամայն. խումբ. համօրէն. հայլ: Եւ *մատհրամանոյն՝* աշէ. Ո՛չ. մա. էհ. բէր: Եւ *բաղդատականն՝* ուելի. նուա՛զ: Եւ *հարցականին՝* ո՞ւր. րէէ. էէր. չէէուր. հէշան: Եւ *սաստկութեան՝* յորր. յոյժ. հարէ. շո՛ւր. աւուրէհ. յուէր. մանաւանդ: Եւ *ապերդմնականն՝* դուր. ժու: Եւ *խուներդմականն՝* հա: Եւ *հաստատականն՝* յոյր: Եւ *գրականն՝* ամուսնանալի. ծովագնացելի. դամհայելի: Եւ *մոլութեան՝* էհ. ե՛հ. էհ. եւ. է՛հէ:

25. Περὶ συνδέσμων.

De conjunctionibus.

ԻԵ: Յաղագս շաղկապի:

Σύνδεσμός ἐστι λέξις συνδέουσα

Շաղկապ է բան որ շաղ-

---

(1) On trouve dans le dixième livre de la rhétorique de Moïse de Khorène, intitulé գիրք պիտոյից, *livre des chries*, χρήα, une thèse sur cette proposition. — *եթէ ամուսնանալ իցէ, faut-il se marier?* C'est la matière d'un chapitre dans lequel, l'auteur, après avoir

Adverbes d'ordre, tels que : *après cela*, *à la suite de cela*, *par la suite*, *séparément*, *en particulier*, *l'un après l'autre*.

Adverbes de collection, tels que : *à la fois*, *ensemble*, *tout ensemble*, *par bande*.

Adverbes d'avertissement, tels que : *gâre*, *laisse*, *porte*, *dépêche*, *allons*.

Adverbes de comparaison, tels que : *plus*, *moins*.

Adverbes d'interrogation, tels que : *d'où? quand? comme? comment? de quelle manière?*

Adverbes d'augmentation, tels que : *abondamment*, *beaucoup*, *fortement*, *plus*, *violemment*, *davantage*, *supérieurement*.

Adverbes de serment de négation, tels que : *fi-donc*, *Dieu nous en garde*.

Adverbes de serment d'affirmation, tels que ; *oui je consens*.

Adverbes de confirmation, tels que : *il est clair que....*

Adverbes de thèse, tels que, dans les questions suivantes, *faut-il se marier* (1)? *faut-il faire accorder les paroles avec la lyre* (la musique) ? *faut-il décomposer* (analyser ou séparer).

Adverbes de regret, tels que : *c'est dommage*, *il est malheureux*, *eh! hélas* (2)!

§ 21. *De la conjonction.*

La conjonction est un mot qui sert, dans le discours,

---

examiné la question sur toutes les faces, se détermine pour l'état de mariage comme étant le principe de la prospérité humaine. Voy. la Rhétorique de Moïse de Khorène, pag. 399 et suiv.

(2) Nous avons vu plus haut, page 27, qu'en divisant les mots

διάνοιαν μετὰ τάξεως, καὶ τὸ τῆς ἑρμηνείας κεχηνὸς πληροῦσα. Τῶν δὲ συνδέσμων οἱ μέν εἰσι συμπλεκτικοὶ, οἱ δὲ διαζευκτικοὶ, οἱ δὲ συναπτικοὶ, οἱ δὲ παρασυναπτικοὶ, οἱ δὲ αἰτιολογικοὶ, οἱ δὲ παραπληρωματικοί. Καὶ συμπλεκτικοὶ μέν εἰσιν, ὅσοι τὴν ἑρμηνείαν ἐπ' ἄπειρον ἐκφερομένην συνδέουσιν· εἰσὶ δὲ οἵδε· μὲν, δὲ, τὲ, καὶ, ἀλλὰ, ἠμὲν, ἠδὲ, ἀτὰρ, αὐτὰρ, ἤτοι. Οἱ δὲ διαζευκτικοὶ εἰσιν ὅσοι τὴν μὲν φράσιν ἐπισυνδέουσιν, ἀπὸ δὲ πράγματος εἰς πρᾶγμα διϊστῶσιν· εἰσὶ δὲ οὗτοι· ἢ, ἤτοι, ἠέ. Συναπτικοὶ δέ εἰσιν ὅσοι ὕπαρξιν οὐ δηλοῦσι, σημαίνουσι δὲ ἀκολουθίαν· εἰσὶ δὲ οἵδε· ἐπεὶ, εἰ, εἴπερ, εἰδὴ, εἰδήπερ. Παρασυναπτικοὶ δέ εἰσιν ὅσοι μεθ' ὑπάρξεως καὶ τάξιν δηλοῦσιν· εἰσὶ δὲ οἵδε· ἐπεὶ, ἐπείπερ, ἐπειδὴ, ἐπειδήπερ.

կայէ զտրամախոհութիւն ողջով, և զմեկնութեան փոխեկութիւն յայտնէ : Եւ շաղկապացն ոմանք Ջոկամանք են, և ոմանք Անջատականք. և ոմանք [illegible], [illegible], [illegible], [illegible], [illegible], [illegible] : Եւ ջոկամանք են որ զմեկնութիւն՝ յանհունս արտաբերեն ջոկամանեալ. և են այսոքիկ . և՛. Գէ . [illegible] . [illegible] . [illegible] . [illegible] . [illegible] : Եւ անջատականք են՝ որ եզ անգամ մակշաղկապեն . բայց տակայն՝ յիրէ յիր խոտորեցին, և են այսք՝ կամ . և կամ . և կամ [illegible] : Բաղմատքեն՝ որք գոյութիւն ոչ յայտնեն, այլ՝ ոճ ինչ նշանակեն . և են այսոքիկ [illegible] . [illegible] . [illegible] . [illegible] : Եւ տարբաղմատք են՝ որք ը գոյութեն՝ և ոճ յայտնեն . [illegible] . [illegible] . [illegible] : Եւ փատաբանակմնք են՝ որք ՚ի բացատրութէ սակս՝ բաղմյց յարմարոցեն . և են այսոք . [illegible] . [illegible] . [illegible] . [illegible] . [illegible] . [illegible] . [illegible] . [illegible] . [illegible] . [illegible] . [illegible] . [illegible]

---

en huit parties du discours, l'auteur grec n'y a pas compris les interjections. Il les met au nombre des adverbes en les considérant tous

à lier ensemble les parties du raisonnement, à les classer et à les expliquer avec méthode. Il y a plusieurs espèces de conjonctions, savoir : *les copulatives*, *les disjonctives*, *les conjonctives*, *les conjonctives alternatives*, (comparatives) *les causales*, *les dubitatives*, *les conclusives*, *les explétives*.

Les copulatives sont celles qui peuvent unir indéfiniment tous les mots entre eux, telles que : *et*, *encore*, *de plus*, *quoique*, *tellement que*, *bien que*, *ainsi que*.

Les disjonctives sont celles qui, en réunissant les mots en une seule phrase, servent à les considérer séparément, telles que : *ou*, *ou bien*, *ou que*.

Les conjonctives ne s'emploient pas pour indiquer les choses, mais pour les désigner avec méthode, telles que : *si*, *quoique*, *encore que*, *quand même*.

Les conjonctives alternatives désignent à-la-fois les choses et le mode de raisonnement, telles que : *que*, *car*, *parce que*.

Les causales servent à expliquer la cause ou la raison, telles sont : *puisque*, *comme si*, *afin que*, *afin de*, *pour que*, *pour cela*, *attendu que*, *à cause de cela*, *d'après cela*, *d'autant que*, *d'autant plus*.

Les dubitatives lient ensemble les idées dans un sens de doute, telles que : *peut-être*, *donc*, *puisque*, *mais pourquoi*, *comme*, *comment*, *de quoi*.

---

comme autant de signes propres à indiquer les modes de nos actions et de nos sensations : il divise ces modes en vingt-quatre espèces ou un peu plus, mais le traducteur arménien les porte jusqu'à trente-cinq.

Αἰτιολογικοὶ δέ εἰσιν ὅσοι ἐπ' ἀποδόσει αἰτίας παραλαμβάνονται· εἰσὶ δὲ οἵδε, ἵνα, ὄφρα, ὅπως, ἕνεκα, οὕνεκα, διὸ, διότι, καθὸ, καθότι, καθόσον. Ἀπορηματικοὶ δέ εἰσιν, ὅσοι πρὸς τὰς ἐπιφοράς τε καὶ συλλήψεις τῶν ἀποδείξεων εὖ διάκεινται· εἰσὶ δὲ οἵδε· ἄρα, ἀλλὰ, ἀλλαμὴν, τοιγάρτοι, τοιγαροῦν. Παραπληρωματικοὶ δέ εἰσιν, ὅσοι μέτρου ἢ κόσμου ἕνεκεν παραλαμβάνονται· εἰσὶ δὲ οἵδε· δὴ, ρα, νυ, που, τοι, θην, ἄρ, δῆτα, περ, πω, μὴν, ἂν, αὖ, οὖν, κεν, γε. Τινὲς δὲ προστιθέασι καὶ ἐναντιωματικοὺς, οἷον ἔμπης, ὅμως (1).

ԱՆԳԱՄ: Եւ տարակուսականք են՝ որ տարակուսելայք՝ յերկբայս ստորոգեցաք շաղկապել, և են այսոքիկ, ԱՐՐԷԱԽ. ԱՊԱ́. ԱՊԱԽԷՆ. ԱՊԱ ՈՒՐԷՆ. ԷՆՉ ԷԷՐ. ԷՐ ՈՄ. ՉԷ: Եւ բաղբանականք են՝ որք առ մակբերսն, եւ առ շաղկապս բացատրութեան քան տրամակայլին, և են այսք. ԱՐՐԷԱԽ. ՈՒՐԷՆ. ԱՅԼ. ԱՅ ԱՆՉԱՅՆ. ԱՅԱՒ ՆԷՐԵ. ԷՅ. ՅՉԳԱ ՈՐԱՅ: Եւ թարմատարք են՝ որք ՚ի սակս չափոյ, և կամ զարդու յարառոցեալք լինին. և են այսոքիկ. ԷԳԱ. ՆԱՉ. ԷԷՐ: Եւ են ոմանք՝ որք առադրեն եւ ընդդիմակս. ՈՊԻ. ԱՆՉԱՅՆ. ՆԱՄԱՅՆ: Եւ փարանականք են՝ որք ակամայ ընտրելի առնեն զերկբորդն, որգոն. ԳԷՂ. ԳՈՆԷ. ԷԱՐՂԱՐ:

ԻԲ: ՅԱՂԱԳՍ ԱՌՈԳԱՆԱՑ, և ՉԷՉՐՈՒՐ ԱՆՈՒԱՆՑ:

Առոգանութիւնք են տասն. շեշտ ('), բութ (`), պարոյկ (῀), երկար (ˊ), սուղ (°), թաւ (^), սոսկ (᾿), ապաթարց ('),

(1) Ici finit le texte grec, et Fabricius y ajoute immédiatement la note suivante: Hactenùs Dionysii Thracis grammatica. Sequuntur ibi plura de prosodia, sed quæ à juniore addita esse testatur Porphyrius in eodem volumine mstum... in bibl. vindobonensi, ut refert Nesselius

Les conclusives s'emploient très-souvent sous forme d'adverbes ou de conjonction pour mieux expliquer les idées, telles que : *au moins*, *par conséquent*, *mais*, *cependant*, *dorénavant*, *pour cela*, *pour cette raison*.

Les explétives servent à compléter les vers en poésie, ou à donner plus de grâce au discours, telles sont : *que*, *et*.

Il y a des auteurs qui admettent aussi des *conjonctions oppositives* (d'exception) telles que : *mais*, *cependant*; et des *conjonctions de perplexité*, qui servent à marquer quelques restrictions dans les choses dont on parle, telles que : *au moins*, *du moins*, *quand même*.

§ 22. *De la prosodie et des noms accentués.*

On distingue dix signes prosodiques, savoir *l'accent aigu*, *l'accent grave*, *l'accent circonflexe*, *l'accent long*, *l'accent bref*, *l'accent* (esprit) *rude*, *l'accent liquide*,

---

extant msta Dionysii Thracis *Erothemata grammatica et Rhetorica* V. eum. parte IV, pag. 48.

ենթամնայ (‿), ստորատ (,)։ Առոգանութիւնք սեռականք՝ երեք. ոլորակ. ամանակ. հագագ։ Եւ 'ի նոցնէ՝ ոլորակք են երեք. շեշտ. բութ. պարոյկ։ Ամանակք՝ երկու. երկար. սուղ։ Հագագ՝ երկու. թաւ. ողորկ։ Կէտք՝ երեք. ապաթարց. ենթամնայ. ստորատ։ Շեշտոլոր անուն է՝ որ նանգին ունի զոլորակն, որպէս. Ահա՛։ Յարաշեշտոլոր անուն է՝ որ նախ-

(1) L'accent aigu et l'accent grave ont à-peu-près les mêmes formes, et remplissent les mêmes fonctions dans le grec, dans l'arménien et dans le français, avec cette différence pourtant, que dans l'arménien on ne met jamais l'accent grave qu'à la fin des mots, de cette manière, բայց՝, *mais;* արդ՝, *donc;* et on le considère en même temps, comme le signe d'une suspension de voix, ou d'une pause plus courte que celle de la virgule.

La forme du circonflexe (՞) arménien, désigne mieux l'usage auquel il est destiné; c'est-à-dire, qu'il doit marquer une élévation et un abaissement de voix sur la même syllabe.

Le signe de l'accent long (՛) arménien indique un allongement de voix sur la même syllabe: il a du rapport avec le point d'exclamation (!) du grec et du français, ou avec la *longa linea* (¯) des Latins.

L'accent bref (°) de l'arménien ressemble aussi beaucoup à la *brevis virgula* (˘) du latin: l'un et l'autre ne s'emploient que pour marquer qu'une syllabe quelconque doit être prononcée brièvement.

Le rude (՛) de l'arménien correspond à l'esprit rude (ʽ) du grec, Δασεῖα; mais l'usage de l'un n'est pas tout-à-fait semblable à celui de l'autre. Voyez ma gram. arm., page 17 et pages 653 et suiv.

Le signe du liquide (ՙ) en arménien, est le Ψιλή (ʼ) ou l'esprit doux du grec. Mais chez les Arméniens, on ne l'emploie que dans la musique, et on ne le place ordinairement que sur les consonnes rudes ou gutturales pour annoncer qu'on doit les prononcer d'une manière douce ou liquide.

L'usage de l'apostrophe n'est pas aussi fréquent dans l'arménien que dans le grec; mais il l'est presqu'autant que dans la langue latine. On l'emploie seulement dans certaines circonstances pour éviter la

l'apostrophe, *l'union inférieure* (trait-d'union), *la séparation inférieure* (espèce de trait-d'union).

Les signes prosodiques se divisent en trois classes principales, qui sont *l'inflexion* (l'accentuation proprement dite), *le temps* (la mesure ou la quantité), et *l'aspiration*.

Il y a trois inflexions, savoir: celle de *l'accent aigu*, celle de *l'accent grave*, celle de *l'accent circonflexe;* deux quantités qui sont *l'accent long* et *l'accent bref;* deux aspirations qui sont *le rude* et *le liquide;* trois passions, qui sont *l'apostrophe*, *l'union inférieure* et la *séparation inférieure* (1).

---

répétition de la même voyelle et de la même consonne. Par exemple, au lieu de dire զե'ի քեզ, ou խօսք քո, on écrit quelquefois զ''ի քեզ, *dans toi;* խօս' քո, *ton discours.*

Les anciens avaient l'habitude d'écrire les mots trop près les uns des autres : il en résultait souvent des doutes ou des contre-sens. Pour détruire ces incertitudes, ils se servaient du signe de la diastole Διαστολή, *séparation*; en arménien, ստորատ ou ներքնահատ, *séparation inférieure*, ou *coupure inférieure;* et ils indiquaient par ce moyen qu'on devait lire les mots séparément, comme dans les expressions Κατά,λόγον, *avec raison;* նոր,ընծայ, *un nouveau cadeau.* Mais fallait-il exprimer les mêmes voix en un seul mot? on y plaçait alors le signe de l'hyphèn, Υφὲν, *union*; en arménien ներթամնայ ou ներքսագրական, *union inférieure*, ou *jonction entre*, de la manière suivante, Κατάλογον, *catalogue*; նորընծայ, *néophyte.* Dans des cas semblables, les modernes se servent seulement du tiret, comme dans les mots *pie-grièche*, *arc-en-ciel*, etc. Mais son usage n'est pas aussi fréquent que chez les anciens, car depuis des siècles on a coutume, en écrivant, de séparer les mots les uns des autres.

L'usage de ces dix signes prosodiques, ainsi que de ceux de la ponctuation, de l'astérique, etc., est très-ancien; Isidore de Séville du 7[e] siècle, Priscien du 6[e], et David le philosophe du 5[e], en parlent dans leurs ouvrages.

եզօվ յանգէն՝ ունի զօլորակն, որպէս. Պէտրոս: Նախաչարաշեշտօլոր անուն է՝ որ նախ երկուք յանգէն՝ ունի զօլորակն, որպէս. Դիֆիլոս: Պարոյկ անուն է՝ որ յանգին ունի զպարոյկն, որպէս. Երմիս: Յարապարոյկ անուն է՝ որ նախեզօվ յանգէն՝ ունի զպարոյկն, որպէս. Պաւղոս:

ԻԴ: Յաղագս ոտից:

Ոտք են պարզք երկոտասանք . և ՚ի սոցանէ են երկշարավանդք՝ չորս . և եռավանդք՝ ութ: Եւ երկավանդքն են այս . Սպոնդէոս՝ ներկուց երկայնաց՝ քառամանակ, որպէս. Մաշրոյ: Մնձաւորն՝ ներկայնէ և նաղաւտէ՝ եռամանակ, որպէս. Դուէղի: Մնձաւէրճն՝ յաղաւտէ և ներկայնէ՝ եռամանակ. որպէս, Կոդէսն: Անգայրն՝ ներկուց աղաւտաց՝ երկամանակ, հիպեռ. Եոնոս: Եւ եռավանդք ութ. ուղեշն՝ ներկայնէ և ներկուց աղաւտաց՝ քառամանակ, որբար. Աէրոսոմ: Վէրճարանճն՝ ներկուց աղաւտաց, և ներկ ներկարէ՝ քառամանակ, որպէս. Սոշոմոն: Քոշտէրէ՝ ներկարէ, և նաղաւտէ, և ներկայնէ՝ հինգամանակ, որպէս.

(1) Le traducteur arménien a inventé ici des termes techniques de grammaire pour mieux rendre le sens de l'original grec; mais ces mêmes mots, ainsi que les différentes sortes de noms accentués dans le grec, n'existent point dans la langue arménienne.

On donne le nom d'accent aigu à celui qui doit se faire sentir sur la dernière voyelle, comme dans le mot Սահա́կ, *Isaac*, et le nom d'accent aigu permanent à celui dont l'accentuation porte sur la pénultième voyelle, tel que le mot Պե́տրոս, *Pierre*. L'accent aigu très-permanent, est celui qui affecte l'antépénultième voyelle, comme dans le mot Դի́կղեկոն, *Diclicon*. L'accent grave est celui qui frappe sur la dernière voyelle, comme dans Հերակլէ̀ս, *Hercule*. L'accent grave permanent est placé sur la pénultième voyelle, comme dans Պաւ̂ղոս, *Paulus* (1).

§ 23. *Des pieds,*

On compte douze pieds simples, dont quatre sont de deux syllabes, et huit de trois seulement. Ceux de deux syllabes, sont : *le spondée*, qui contient deux syllabes longues et quatre quantités, comme dans le mot Մա́շտո́ց, *Mochedotz* (nom propre). Le *trochée*, qui a une syllabe longue, une brève et trois quantités. Exemple : Դա́ւիթ, *David*. Le *Iambe*, qui a une brève, une longue et trois quantités. Exemple : Կո̆րի́ւն, *Gorium* (nom propre). Le *Pyrrhichée*, qui a deux syllabes brèves et deux quantités. Exemple : Ենո̆վք, *Enoch*.

Ceux de trois syllabes sont : *le dactyle*, qui a une syllabe longue, deux syllabes brèves et quatre quantités. Exemple : Աբրահամ, *Abraham*.

L'*anapeste*, qui a deux brèves, une longue et quatre quantités; Exemple : Սո̆ղո̆մո́ն, *Salomon*.

L'*amphimacre*, composé d'une longue, d'une brève,

Ամփիմակրոս: Քորիամբոսն՝ նաղաւոտէ, և ներկայնէ, և նա_ղաւոտէ՝ քառաժամանակ. որգան. Փիլէգոգոս: Հաւելեալն՝ ներկուց երկարաց, և նաղաւոտէ՝ հնգաժամանակ, որգան, Յաղթողաց: Աւագագէշն՝ նաղաւոտէ, և ներկուց երկարաց՝ հնգաժամանակ, ոպէ. Սրբազանն: Ներգեալն՝ ներից աղաւ_տաց՝ եռաժամանակ, ոպէ. Իօնիոս: Սանք՝ ներից երկարաց՝ վեցաժամանակ, ոպէ. Յոյնաննէս:

ԻԴ: Խոնարհմունք բայի:

Բայ սահմանական ներգործական պարզ լծորդութեան ա_ռաջնոյ շեշտովոր բայից՝ ամանակի ներկայի, ը երից դիմաց, և ը երից թուոց:

Եզական. Կոփ - եմ, ես, է:
Երկուորական. Կոփ - ոմ, ոս, ոյ:

Բազմաւորական. Կոփ - եմք, էք, են:

Յերկրորդ ժամանակէն անցեալ:

Եզ. Կոփ - էի, էիր, էր:

---

(1) Tous ces termes techniques inventés pour désigner les quantités ou les syllabes longues et brèves de la poésie grecque, ne sont point usités dans la versification arménienne. Dans cette dernière

d'une autre longue et qui a cinq quantités. Exemple : Ամբակում, *Ampagoum*. (nom de prophète).

L'*amphibraque*, composé d'une brève, d'une longue, d'une autre brève, et ayant quatre quantités. Exemple : Փիլիպպոս, *Philippe*.

L'*antibachique*, contenant deux longues, une brève et cinq quantités. Exemple : Յովսէպոս, *Joseph*.

Le *bacchius*, contenant une brève, deux longues, et cinq quantités. Exemple : Ստեփաննոս, *Étienne*.

Le *tribraque*, qui a trois brèves et trois quantités. Exemple : Իսահակ, *Isaac*.

Le *molosse*, qui a trois longues, et six quantités. Exemple : Յովհաննէս, *Johannes* (Jean) (1).

§ 24. *Des inflexions du verbe.*

Première conjugaison simple des verbes actifs d'accent aigu, dans les trois personnes, et dans les trois nombres.

Temps de l'indicatif présent.

Singulier. Je taille, tu tailles, il taille.
Duel. Nous deux nous taillons, vous deux vous taillez, eux deux ils taillent.
Pluriel. Nous taillons, vous taillez, ils taillent.

Temps imparfait.

S. Je taillais, tu taillais, il taillait.

---

langue, les vers sont ordinairement rimés, et les règles sur l'art poétique y ont plus de rapport avec le français qu'avec le grec ou le latin.

Երկ. Կոփ - ոյի, ոյիր, ոյր:
Յոգ. Կոփ - էաք, էիք, էին:

Յարակային ժամանակ:

Եզ. Էկոփ - էի, էիր, էր:
Երկ. Էկոփ - ոյի, ոյիր, ոյր:
Յոգ. Էկոփ - էաք, էիք, էին:

Աւելակատարական ժամանակ:

Եզ. Էկոփ - եցի, եցեր, եացր:
Երկ. Էկոփ - ոցի, ոցեր, ոյցր:
Յոգ. Էկոփ - եցաք, եցէք, եցին:

Անսահմանական ժամանակ:

Եզ. Կոփ - եցի, եցեր, եացր:
Երկ. Կոփ - ոցի, ոցեր, ոյցր:
Յոգ. Կոփ - եցաք, եցէք, եցին:

Ապառնի ժամանակ:

Եզ. Կոփ - եցից, եսցես, եսցէ:
Երկ. Կոփ - ոցից, ոսցես, ոսցէ:
Յոգ. Կոփ - եսցուք, եսցէք, եսցեն:

Սահմանական կրաւորական ներկայականի ժամանակի:

Եզ. Կոփ - իմ, իս, ի:
Երկ. Կոփ - ովմ, ովս, ով:
Յոգ. Կոփ - իմք, իք, ին:

D. Nous deux nous taillions, vous deux, etc.
P. Nous taillions, vous tailliez, etc.

Temps continuel, ou *parfait.*

S. J'ai taillé, tu as taillé, il a taillé.
D. Nous deux nous avons taillé, etc.
P. Nous avons taillé, vous avez taillé, etc.

Temps plus-que-parfait.

S. J'avais taillé, tu avais taillé, etc.
D. Nous deux nous avions taillé, etc.
P. Nous avions taillé, vous aviez taillé, etc.

Temps de l'aoriste ou *indéterminé.*

S. Je taillai, tu taillas, etc.
D. Nous deux nous taillâmes, etc.
P. Nous taillâmes, vous taillâtes, etc.

Temps futur.

S. Je taillerai, tu tailleras, etc.
D. Nous deux nous taillerons, etc.
P. Nous taillerons, vous taillerez, etc.

PASSIF.

Temps de l'indicatif présent.

S. Je suis taillé, etc.
D. Nous deux nous sommes taillés, etc.
P. Nous sommes taillés, etc.

Ցարաճգական ժամանակ:

Եզ. Կոփ-եե, եեր, եւր:
Երկ. Կոփ-ուե, ուեր, ուըը:
Յոգ. Կոփ-եաք, եեք, եեն:

Ցարահայական ժամանակ:

Եզ. Էկոփ-եե, 'եեր, եւր:
Երկ. Էկոփ-ուե, ուեր, ուըը:
Յոգ. Էկոփ-եաք, եեք, եեն:

Անուելեհաբարական ժամանակ:

Եզ. Էկոփ-եցայ, եցար, եցաւ:
Երկ. Էկոփ-ուցե, ուցեր, ուըցը.
Յոգ. Էկոփ-եցաք; եցայք, եցան:

Անհաճմանական ժամանակ:

Եզ. Կոփ-եցայ, եցար, եցաւ:
Երկ. Կոփ-ոցայ, ոցար, ոցաւ:
Յոգ. Կոփ-եցաք, եցայք, եցան:

Աղաւնէ ժամանակ:

Եզ. Կոփ-եցայց, եսցես, եսցէ·
Երկ. Կոփ-ոցայց, ոսցես, ոսցէ:
Յոր. Կոփ-եսցուք, եսցէք, եսցեն:

Անեռևայն գործաւորական ներհայական ժամանակէ, և յեռ-
հարաճգականէն՝

Կոփ-ել:

Temps imparfait.

S. J'étais taillé, etc.
D. Nous deux nous étions taillés, etc.
P. Nous étions taillés, etc.

Temps parfait.

S. J'ai été taillé, etc.
D. Nous deux nous avons été taillés, etc.
P. Nous avons été taillés, etc.

Temps plus-que-parfait.

S. J'avais été taillé, etc.
D. Nous deux nous avions été taillés, etc.
P. Nous avions été taillés, etc.

Temps indéfini.

S. Je fus taillé, etc.
D. Nous deux nous fûmes taillés, etc.
P. Nous fûmes taillés, etc.

Temps futur.

S. Je serai taillé, etc.
D. Nous deux nous serons taillés, etc.
P. Nous serons taillés, etc.

INFINITIF ACTIF.

Temps présent et imparfait.

Tailler.

Ցուցականէն և ստորադասականէն՝

Էկոփ - ել, եկոփ - ոցել :

Անցժամանակականէն :

Կոփ - ոցել :

Ապառնոյն :

Կոփ - ոցոցել ; չէ Կոփ - ոռոցել :

Աներևոյթ հրամայական ներկայական ամանակի և յետ-արձգականէն՝

Կոփ - ել :

Ցուցականէն՝

Էկոփ - ել :

Վաղակատարէն՝

Էկոփ - եցել :

Անցժամանակականէն՝

Կոփ - ոցել :

Ապառնոյն՝

Կոփ - ոցոցել, ոռոցել :

Հրամայական ներգործական ներկայական ամանակի և յետհարաձգէն :

Եզ. Կոփեմ, կոփեսցէ :
Երկ. Կոփոմ, կոփոսցէ :
Բազ. Կոփեսցէք, կոփեսցեն :

Temps parfait et plusque-parfait.

Avoir déjà taillé.

Temps indéterminé.

Avoir taillé.

Temps futur.

Devoir tailler.

INFINITIF PASSIF.

Tems présent et imparfait.

Être taillé.

Temps parfait.

Être taillé.

Temps plusque-parfait.

Être déjà taillé.

Temps indéterminé.

Etre taillé.

Temps futur.

Devoir être taillé.

IMPÉRATIF ACTIF.

Temps présent et imparfait.

S. Tailles, qu'il taille.
D. Vous deux taillez, eux deux taillent.
P. Taillez, qu'ils taillent.

Ցարակայէն և նաշակատարէն :

Եզ. Էկոփեմ, էկոփեսցէ :
Երկ. Էկոփոց, էկոփոսցէ :
Բազ. Էկոփեցէք, էկոփեսցեն :

Անցմնականէն և աղանեւայն :

Եզ. Կոփեսջիր, կոփեսցէ :
Երկ. Կոփոսջիր, կոփոսցէ :
Բազ. Կոփոսջիք, կոփոսցեն :

Հրամայական հրաւիրական ներկայական ամանակէ և յերկ-
րայզականէն :

Եզ. Կոփիեմց, կոփցի :
Երկ. Կոփուց, կոփուցի :
Բազ. Կոփեմյք, կոփայցին :

Ցարակայէն և նաշակատարէն :

Եզ. Էկոփեցիր, էկոփեսցի :
Երկ. Էկոփուց, էկոփուցի :
Բազ. Էկոփիցայք, էկոփիցին :

Անցմնականէն և աղանեւայն :

Եզ. Կոփեսցիր, կոփեսցի :
Երկ. Կոփուսցիր, կոփուսցի :
Բազ. Կոփեցարուք, կոփեսցին :

Ըղձական գործառական ներկայական ամանակէ և յերկ-
րայզականէ :

Եզ. Կոփ-երմ, երս, եր :

Parfait et plusque-parfait.

S. Aies taillé, qu'il ait taillé.
D. Vous deux ayez taillé, qu'eux deux aient taillé.
P. Ayez taillé, qu'ils aient taillé.

Indéterminé et futur.

S. Que tu tailles, qu'il taille.
D. Taillez vous deux, qu'ils taillent eux deux.
P. Taillez, qu'ils taillent.

IMPÉRATIF PASSIF.

Temps présent et imparfait.

S. Sois taillé, qu'il soit taillé.
D. Soyez taillé vous deux, qu'ils soient taillés, etc.
P. Soyez taillés, qu'ils soient taillés.

Parfait et plus-que-parfait.

S. Aies été taillé, qu'il ait été taillé.
D. Vous deux ayez été taillés, qu'eux deux, etc.
P. Ayez été taillés, qu'ils aient été taillés.

Indéterminé et futur.

S. Sois taillé, qu'il soit taillé.
D. Vous deux soyez taillés, qu'eux deux soient, etc.
P. Soyez taillés, qu'ils soient taillés.

OPTATIF ACTIF.

Temps présent et imparfait.

S. Plût à Dieu que je taille, que tu tailles, etc.
S. Plût à Dieu que je taillasse, que tu taillasses, etc.

Երկ. Կոփ - որմ, որս, որ:

Բազ. Կոփ - ոյեմք, ոյերք, ոյերն:

Ցարահայէ և Լաձահարրէ:

Եզ. Էկոփ - եցիւ, եցիւր, եցեր:

Երկ. Էկոփ - ոցիւ, ոցիւր, ոցեր:

Բազ. Էկոփ - ոցիւք, ոցիւրք, ոցիւն:

Անսահմանանէ և ապառնայ:

Եզ. Կոփ - եցիւց; եսջիւր, եսցեւցէ:

Երկ. Կոփ - ոցիւց, ոցեւս, ոսցեւ:

Բազ. Կոփ - եսցուք, եսցիւք, եսցեն:

Ըղձական հրամայական ներկայ ժամանակի և յերկարաձգ-ականին:

Եզ. Կոփ - իւմ, իւս, իւ:

Երկ. Կոփ - ուրմ, ուրս, ուր:

Բազ. Կոփ - իւրմք, իւրք, իւն:

D. Plût à Dieu que nous deux nous taillions, etc.
D. Plût à Dieu que nous deux nous taillassions, etc.
P. Plût à Dieu que nous taillions, etc.
P. Plût à Dieu que nous taillassions, etc.

Parfait et plus-que-parfait.

S. Plût à Dieu que j'aie taillé, etc.
S. Plût à Dieu que j'eusse taillé, etc.
D. Plût à Dieu que nous deux nous ayons taillé, etc.
D. Plût à Dieu que nous deux nous eussions, etc.
P. Plût à Dieu que nous ayons taillé, etc.
P. Plût à Dieu que nous eussions taillé, etc.

Indéterminé et futur.

S. Plût à Dieu que j'aie taillé, etc.
S. Plût à Dieu que je puisse tailler, etc.
D. Plût à Dieu que nous deux nous ayons, etc.
D. Plût à Dieu que nous deux nous puissions, etc.
P. Plût à Dieu que nous ayons taillé, etc.
P. Plût à Dieu que nous puissions tailler, etc.

OPTATIF PASSIF.

Temps présent et imparfait.

S. Plût à Dieu que je sois taillé, etc.
S. Plût à Dieu que je fusse taillé, etc.
D. Plût à Dieu que nous deux nous soyons, etc.
D. Plût à Dieu que nous deux nous fussions, etc.
P. Plût à Dieu que nous soyons taillés, etc.
P. Plût à Dieu que nous fussions taillés, etc.

Ցորդակայէ և ներգործարէ:

Եզ. Էկոփ-եալ, եիւմ, եիւս, եիւր:

Երկ. Էկոփ-ուալ, ուիւմ ուիւս, ուըր:

Յոգ. Էկոփ-եալք, իանք, եինք, եին:

Անհամեմական և ապառնոյ:

Եզ. Կոփ-եցայց, իսցիւս, իսցիւ:

Երկ. Կոփ-ուցայըց, ուսցիս, ուսցիւ:

Յոգ. Կոփ-իսցուք, իսցիւք, իսցին:

Ստորադասական գործառական ներկայական ժամանակէ և ըղձագործէ:

Եզ. Թէ կոփ-եիցեմ, եիցերս, եիցեր:

Երկ. Թէ կոփ-իցովմ, իցովս, իցով:

Յոգ. Թէ կոփ-եիցեմք, եիցերք, եիցըն:

Ցորդակայէ և ձեռնգործարէ:

Եզ. Թէ եկոփ-իեցի, իեցեր, իեցր:

Երկ. Թէ եկոփ-ովլցի, ովլցեր, ովլցր:

Parfait et plus-que-parfait.

S. Plût à Dieu que j'aie été taillé, etc-
S. Plût à Dieu que j'eusse été taillé, etc.
D. Plût à Dieu que nous deux nous ayons été, etc.
D. Plût à Dieu que nous deux nous eussions, etc.
P. Plût à Dieu que nous ayons été taillés, etc.
P. Plût à Dieu que nous eussions été taillés, etc.

Indéterminé et futur.

S. Plût à Dieu que j'aie été taillé, etc.
S. Plût à Dieu que je sois taillé, etc.
D. Plût à Dieu que nous deux nous ayons été, etc.
D. Plût à Dieu que nous deux nous soyons, etc.
P. Plût à Dieu que nous ayons été taillés, etc.
P. Plût à Dieu que nous soyons taillés, etc.

SUBJONCTIF ACTIF.

Temps présent et imparfait, ou continuel.

S. Que je taille, etc.
S. Que je taillasse, etc.
D. Que nous deux nous taillions, etc.
D. Que nous deux nous taillassions, etc.
P. Que nous taillions, etc.
P. Que nous taillassions, etc.

Parfait et plus-que-parfait.

S. Que j'aie taillé, etc.
S. Que j'eusse taillé, etc.
D. Que nous deux nous ayons taillé, etc.
D. Que nous deux nous eussions taillé, etc.

Յոգ. Թէ եկոփ – իեցեմք, իեցեւք, իեցեին:

Անհամեմատականն և ապառնայն:

Եզ. Թէ կոփ – իցեմ, իցես, իցէ:
Երկ. Թէ կոփ – էոյցիցոմ, էոյլոցէսոյ, էոյցէոյ:
Յոգ. Թէ կոփ – իցեմք, իցէք, իցեն:

Կամ՝

Եզ. Թէ կոփ – էի, էիր, էր:
Երկ. Թէ կոփ – ոյլէ, ոյլէր, ոյլը:
Յոգ. Թէ կոփ – էաք, էիք, էին:

Կամ՝

Եզ. Թէ կոփ – եցի, եցեր, եցր:
Երկ. Թէ կոփ – ոյլցի, ոյլցեր, ոյլց:
Յոգ. Թէ կոփ – եցաք, եցէք, եցին:

Ստորոգական հրաւորական ներկայ ժամանակի:

Եզ. Թէ կոփ – իցիմ, իցիս, իցի:
Երկ. Թէ կոփ – ոյցիմ, ոյցիս, ոյցի:
Յոգ. Թէ կոփ – իցիմք, իցիք, իցին:

Երկարաձգական ժամանակ:

Եզ. Թէ կոփել լին – էի, էիր; էր:
Երկ. Թէ կոփոյլ լին – ոյի, ոյիր, ոյր:
Յոգ. Թէ կոփելք լին – էաք, էիք, էին:

Յարակայական ժամանակ:

Եզ. Թէ եկոփեալ եմ, ես, է:

P. Que nous ayons taillé, etc.
P. Que nous eussions taillé, etc.

Indéterminé ou *futur.*

S. Que je taille, que tu tailles, etc.
D. Que nous deux nous taillions, etc.
P. Que nous taillions, que vous tailliez, etc.

Ou

S. Si je taillais, si tu taillais, etc.
D. Si nous deux nous taillions, etc.
P. Si nous taillions, si vous tailliez, etc.

Ou

S. Si j'ai taillé, si tu as taillé, etc.
D. Si nous deux nous avons taillé, etc.
P. Si nous avons taillé, etc.

SUBJONCTIF PASSIF.

Temps présent

S. Que je sois taillé, que tu sois taillé, etc.
D. Que nous deux nous soyons taillés, etc.
P. Que nous soyons taillés, etc.

Temps imparfait.

S. Que je fusse taillé, etc.
D. Que nous deux nous fussions taillés, etc.
P. Que nous fussions taillés, etc.

Temps parfait.

S. Que j'aie été taillé, etc.

Երկ. Թէ եկոփոյլ ոմ, ոռ, ոյ :
Յոգն. Թէ եկոփեալք, եմք, էք, են :

Վաղակատար ժամանակ :

Եզ. Թէ եկոփեցեցեալ էի, էիր, էր :
Երկ. Թէ եկոփեցեցք ոյի, ոյիր, ոյր :
Յոգն. Թէ եկոփեցեալք էաք, էիք, էին :

Անսահմանական ժամանակ :

Եզ. Թէ կոփ-եցայ, եցար, եցաւ :
Երկ. Թէ կոփ-ոցայ, ոցար, ոցաւ :
Յոգն. Թէ կոփ-եցաք, եցայք, եցան :

Ապառնի ժամանակ :

Եզ. Թէ կոփ-եցայցեմ, եցայցես, եցայցէ :
Երկ. Թէ կոփ-եցայցում, եցայցուս, եցայցու.
Յոգն. Թէ կոփ-եցայցեմք, ցէք, ցեն :

ԺԵ : Յաղագս Քերականի :

Վերծանութի՝ (ա) ընթերցողութի : Ներկուռ՝ ըստ կուռ,

---

(1) Toutes les formes du duel ainsi que celles de plusieurs temps et modes qu'on vient de voir, ne sont pas plus usitées dans l'arménien que dans le français. Pour indiquer les manières de former ces divers temps, modes, personnes et nombres en usage dans la langue grecque, le traducteur arménien s'est servi ici comme ailleurs de certaines méthodes contraires à l'usage légal de la langue arménienne; car, pour remplir son but, il ajoute successivement quelque particule

D. Que nous deux nous ayons été taillés, etc.
P. Que nous ayons été taillés, etc.

Temps plus-que-parfait.

S. Que j'eusse été taillé, etc.
D. Que nous deux nous eussions été taillés, etc.
P. Que nous eussions été taillés, etc.

Temps indéterminé.

S. Que j'aie été taillé, etc.
D. Que nous deux nous ayons été taillés, etc.
P. Que nous ayons été taillés, etc.

Temps futur.

S. Que je sois taillé, etc.
D. Que nous deux nous soyons taillés, etc.
P. Que nous soyons taillés, etc (1).

§ 25. *Termes de grammaire.*

Lecture, *action de rendre par la voix ce qui est écrit*

---

arménienne prépositive, interpositive ou post-positive au verbe կոփել *tailler*, dans son inflexion, de sorte qu'on y voit un mélange de formes idiotiques arméniennes et de formes particulières ou imitatives du grec, ajoutées au commencement, au milieu ou à la fin du même verbe. Ceux qui connaissent le grec et l'arménien, pourront distinguer facilement les leçons qui sont exactes et régulières pour l'arménien, de celles qui sont inventées ou modelées d'après la langue

կամ կէրթ: Ըստ ներգոյս՝ ընդ ներքոյ գոլոյս (ընդ սովորական ձևոց գիտնոց): Ի ձեռն՝ ձեռն 'ի ձեռն ('ի պատրաստի ունել): Բացատրուի՝ 'ի բաց տալ: Դատումն՝ ընտրուի կամ քննուի: Ներ արհեստի՝ ընդ արուեստիւ: Անվթար՝ անահոկ, կամ անբիծ, կամ անսղալ: Ըստ ենթադատուէ՝ ընդ քննուէ, կամ ընդ նմանաբանուէ: Յառաջբերուի՝ առաջի բերումն: Ըստ տրոհուէ՝ ընդ որոշուէ: Պարունակ՝ (այն՝) որ 'ի ներքս փակէ: Ողբերգուի՝ է ողբսն գլուսոյ նուագս խառնեալ: Կատակերգուի՝ զկատակացն նուագել խաւսս: Դիւցազնաբար՝ ոճ դիւցազանց վայել է: Դամբանական՝ գերեզմանական: զՏաղն՝ զչափով գրեալսն: Քաջ ոլորակի՝ պատշաճ ոլորակաւք 'ի յայտ բերել: Ոլորակ՝ վերացումն ձայնի՝ կամ ցուցումն (ցուցանել, կամ դնել զնշան ոլորակի): Բացագանչուի՝ ձայնատրուի: Պատկանաւոր՝ պատշաճաւոր: Տրամախոհուի՝ որոշումն իմաստից: Անգեցելոյ՝ 'ի գլուխ ելելոյ: Սակս՝ յաղագս: Ամանակ՝ նուազ մասն ժամանակի: Բացատ՝ դատարկ վայր (կամ տեւողուի ժամանակի): Հագներգուի՝ կատակերգուի (և՝ կարկատերգուի): Ստորադրուի՝ 'ի ներքոյ դրուի: Տառք՝ տարերք: Ելուզանել՝ ելուցանել: Երկար՝ երկայն: Սուղ՝ սակաւ ամանակ: Թուռ՝ թանձր: Երկամանակ՝ որ 'ի յերկուսին յանգի (որ երբեմն 'ի կարճ, և երբեմն յերկար ձայն հենգի կամ հեգի): Նախադասելով՝ յառաջադասելով: Շաղաշար՝ զուգաշար: Ստորադասք՝ կրտսերադասք: Բաղաձայն՝ այլոց ձայնակից: Շարակածել՝ շարադասել: Յոյր՝ ծանր: Խաժ՝ սակաւ ստուար: Անձայն ասի չարաձայնն: Կիսաձայն՝ որ զկէս ձայնաւորին ունի: Մրմունջս և շաւիղս ասի (այն)՝ զոր ձայնիւ նուագեն: Բազկանայ՝ գոյանայ: Բար-

---

grecque, mais qui ne sont ni usuelles, ni même fort intelligibles dans l'idiôme arménien, comme on peut s'en convaincre en connsultant les grammaires de cette langue.

dans un livre. Instruit, *qui a des connaissances.* Qui a pénétré dans, *qui est versé*, *qui a de l'habitude.* Dans la main, *sous la main, de manière à répondre de suite.* Explication, *développement du sens.* Jugement, *choix ou examen.* Dans l'art, *suivant les règles ou les principes.* Correctement, *sans faute.* Sous jugement, *opinon formée d'après l'examen ou l'analogie.* Action de porter en avant, *émission.* Selon la division, *suivant la distinction* (la ponctuation). Embrassant (périèctique), *qui comprend les sens divers.* Tragédie (ou élégie), *poème sur des malheurs mêlés d'espérance.* Comédie, *poème sur un sujet plaisant.* Héroïquement, *à la manière des héros.* Funèbre, *sépulchral.* Hymne, *composition rhythmique.* Avec les inflexions de voix, *en faisant sentir les tons et les accents.* Inflexion, *élévation* (ou modification) *déterminée par l'accent.* Exclamation, *forte émission de voix.* Convenable, *qui est propre.* Méditations solides, *recherches profondes, ayant pour objet la découverte du véritable sens.* Terminer, *arriver à la fin.* A cause, *pour.* Instant, *la moindre partie du temps.* Intervalle, *espace ou durée* (sous le rapport du temps). Rhapsodie, *assemblage de diverses pièces de poésie.* Position au dessous, *situation contraire à la superposition.* Lettres, *éléments figurés de la parole.* Exprimer, *produire ou énoncer.* Long, *dont la prononciation dure plus.* Bref, *dont la prononciation dure moins.* Rude, *apre*, *dur.* De double temps (syllabe ou voyelle), *tantôt longue*, *tantôt brève.* Préposer, *placer avant.* Co-union, *assemblage de lettres.* Position inférieure, *post-position.* Consonne, *lettre qui n'a de son qu'avec une voyelle.* Accorder ensemble, *co-ordonner.* Grave, *renflé*, *sourd.* Éclatant, *opposé au rude*, *aigu.* Dissonant, *discordant.* Demi-sonore, *consonne qui a la moitié du son d'une voyelle.* Bruissemens et gazouille-

բառակից՝ ձայնակից: Շարակացեալ՝ կայացեալ (շարականեալ՝ յորմէ և շարակացեալ, ըստ շարադասեալ կամ շարակցեալ): Նայ՝ որ զաւրութ պահէ ոչ երկիր զկոնաւուն (զօվուն կամ կակղուն ձայնի): Վախճանակմնք անուանց՝ սպառուածք անուանց: Չեզոք՝ ոչ արու, և ոչ էգ: Բազմաւորականք՝ բազմարարք: Վանգ՝ որ 'ի մէջէ կոչմանէ առնու զձայնաւորն, կմ զբաղաձայնն: Իսկ փաղառուի է՝ որ յերկոցունց է պիտառուի, կամ շրջառուի: Պիտակ՝ սօսկ: Նեգէ՝ 'ի մէջէ: Պարզ ձայնորդ՝ որ ո՛չ նայ է, և ո՛չ 'ի կրկնակաց: Օհետինն՝ պհետագոյնն: 'Ի Կրկինն՝ 'ի կրկնակ բաղաձայնն: 'Ի Բնէ աղաւաղցն՝ բնութ նուաղեցն: Խաշոյն՝ որ խմելոյ տային: Աւասութիւնք՝ ասմունք, կամ առնուլ և ասել: Հոլովական՝ Թաւալական: Իր՝ անմարմին: Սերք՝ յայտնիչք արականաց, և իգականաց և չէզոքաց: Չեք՝ տարազ: Մակաասար՝ 'ի վերքան զհաւասար: Նախադաղափար՝ նախարինակ: Աշանցական՝ յայլմէ ածեալ և անցուցեալ: Հայրանունական է՝ որ զհաւր անունն ունի: Բաղդատական՝ համեմատական: Գերադրական՝ առաւելադրական: Ցարանուն՝ որ յանունն յարի ինչ: Նմանասեր՝ նմանաւղք: Աւուորագոյն՝ քաջագոյն: Բարդ՝ 'ի մին՝ այլ ինչ յարել: Ցարաբարդ՝ 'ի մեկին ու 'ի յերկուսին վը այլ ինչ դնել: Մակդիր՝ վերադիր: Աւրինչունակ՝ որ այլով ցուցանի (ցուցանէ ունել առնչուի ը այլս): Համանուն՝ նոյնանուն: Փաղանուն՝ բազմանուն: Մականուն՝ որ 'ի վը անուանն միւս ևս այլ անուն ունի: 'Ի Բաղդասութ՝ 'ի շարադասութ: 'Ի Ստոր բայի՝ 'ի խոնարհ բայի (յետ բայի): Բաղձաձական՝ ժողովական կամ շրջաբերական (պարառական):

(1) Les grecs donnent à ce genre de pied, le nom particulier de σπονδεῖος, et les arméniens l'appellent համբոյր.

mens, *sons accompagnés d'une sorte de mélodie*. Se composer, *se former*. Associées de voix, *lettres dont l'union produit un son mixte*. Construire, *arranger*. Liquide, *mouillé à l'exemple de la terre qui conserve son humidité*. Terminaison des noms, *finale*. Neutre, *qui n'est ni du genre masculin, ni du genre féminin*. Multiplicatives, *lettres qui indiquent le pluriel*. Syllabe, *voyelle et consonne unies ensemble*. Compréhension, *syllabe qui commence et finit par une consonne*. Simple, *individuel*. Unique, *seul*. Consonne simple, *qui n'est ni liquide, ni bis-sonore*. Le dernier, *le suivant*. Bis-sonore, *qui a la valeur de deux consonnes*. Naturellement sourd, *faible de sa nature*. Décoction, *breuvage préparé*. Diction, *élocution* Déclinable, *qui est susceptible de prendre des terminaisons ou des cas*. Effet, *produit qui n'a pas de corps*. Genre, *ce qui distingue le masculin, le féminin et le neutre*. Figure, *forme*. Surcommun, *qui n'est pas ordinaire*. Primitif, *qui forme le premier type*. Dérivé, *qui tire son origine d'un autre*. Patronimique, *qui procède du père*. Comparatif, *qui met en parallèle*. Superlatif, *qui exprime une supériorité*. Paranomique. *qui s'ajoute au nom*. Homogène, *de même genre ou de même nature*. Très-viril, *qui a beaucoup de force et de vigueur*. Composé, *formé de deux mots simples*. Surcomposé, *formé de plusieurs mots simples*. Épithète, *terme ajouté à un autre*. Corrélatif, *qui a un rapport réciproque*. Homonyme, *qui porte le même nom*. Synonyme, *qui a une signification semblable*. Surnom, *celui qui est ajouté au nom propre*. Syntaxe, *arrangement, construction*. Sous le verbe, *après, ou à la suite du verbe*. Collectif, *assemblage de plusieurs objets; lieu circonscrit*. Համբոյր, *Spondée* (pied de vers composé de) *deux syllabes longues* (1). Trochée (Chorée, ou de danse), *pied de deux syllabes dont la première est*

Համբոյր՝ գոյգ երկայն: Մեծասար՝ որ յառաջին (վանկն) երկայն: Մեծավերջ՝ որ 'ի վերջն երկայն է: Անգայտ՝ որ երկոքին (վանկքն ևս) կարճ են: Ստեղն՝ որ 'ի մէջն և 'ի վերջն կարճ են: Վերջատանջ՝ որ 'ի վերջն միայն երկայն է: Քողաբորբ՝ որ 'ի մէջն միայն կարճ է: Քողաղաւտ՝ որ 'ի մէջն միայն երկայն: Հաւեղն՝ որ երկու առաջինքն երկար են, և վերջինն կարճ: Աւարտեղն՝ յառաջինն կարճ, և յերկու վերջինսն երկարք: Ներգևն՝ որ միապէս սուղ են ամենեքին: Սոնք՝ որ երկարք են ամենեքին:

իզ: Հոլովք անուանց:

Ան՝ ուղղական. Անյ՝ սեռական. Անուամ՝ տրական. Անէ՝ առաքական. զԱն՝ հայցական. է Ան՝ հոչական:

---

(1) Ce recueil de termes techniques de grammaire, ou plutôt de la grammaire de Denis, serait plus utile pour l'intelligence du texte arménien, que pour la traduction française. L'explication d'un grand nombre de ces mots nous a paru absolument superflue ; d'abord parce qu'il est difficile et impossible même de les traduire exactement dans la langue française où l'on ne trouve pas d'expressions correspondantes, et ensuite, parce que, sous le rapport de la clarté et de l'intelligence du texte, il ne sont d'aucune espèce d'intérêt pour les lecteurs français.

longue et la deuxième brève. Iambe, *pied de deux syllabes, dont la première est brève et la dernière longue.* (Il est l'opposé du Trochée). Pyrrichée, *pied composé de deux syllabes brèves.* Dactyle, *pied de trois syllabes : la première longue, la médiale et la finale brèves.* Anapeste, *pied de trois syllabes : les deux premières brèves, la dernière longue.* Amphimacre, *de trois syllabes : la première et la dernière longues, la médiale brève.* Amphibraque, *de trois syllabes, la première et la dernière brèves, la médiale longue.* Antibacchique, *de trois syllabes : les deux premières longues, la dernière brève.* Bacchique, *de trois syllabes : la première brève, les deux dernières longues.* Tribraque, *de trois syllabes brèves.* Molosse, *de trois syllabes longues* (1).

§ 26. *Des cas des noms.*

Nominatif, *Dieu;* génitif, *de Dieu;* datif, *à Dieu;* instrumental, *avec Dieu;* accusatif, *Dieu;* vocatif, *ô Dieu* (2).

---

(2) La grammaire de Denis de Thrace se termine ici dans le manuscrit arménien de la Bibliothèque du Roi n° 127. Le travail des commentateurs arméniens sur le même ouvrage (*Voy.* pag. XXVIII et suiv.), et contenu dans le même manuscrit, va jusqu'à la fin du 23e chapitre de cette grammaire, intitulé : *des pieds* (*V.* pag. 69). Nous ignorons si ces scoliastes ont fait ou non des explications à part sur les trois derniers chapitres de ce canevas de grammaire dont les principes et le système ont pu servir de modèles aux grammairiens qui ont paru depuis deux mille ans environ.

FIN.

LIVRE DE RUTH

EN HÉBREU ET EN PATOIS AUVERGNAT.

PRÉFACE.

L'HISTOIRE de Ruth, Moabite, épouse de Booz, est une si fidèle peinture des mœurs simples et naïves du temps des patriarches; elle nous offre des détails si intéressans sur divers usages politiques et agricoles du peuple Juif, peu après sa transplantation dans la terre de Chanaan, que j'ai cru devoir la joindre à la touchante parabole de l'Enfant prodigue, avec laquelle elle a plus d'un trait de ressemblance. Je l'ai donc mise en patois ou idiôme de la paroisse de Chalinargues, canton de Murat, département du Cantal, comme j'avais déjà fait à l'égard de la parabole sous laquelle le Sauveur du monde a représenté avec tant de vérité l'inépuisable miséricorde du Très-Haut envers le pécheur repentant. J'ai mieux aimé suivre l'original hébreu que la Vulgate latine, ou la version française de Sacy, parce qu'il est toujours avantageux de recourir aux sources, lors même que les ruisseaux qui en découlent n'ont rien perdu de leur pureté primitive. Un autre motif non moins puissant a beaucoup servi à déterminer mon choix: la Société Asiatique, depuis sa naissance, a prodigieusement répandu le goût des langues orientales, par ses encouragemens et par ses exemples. En présentant à la Société royale des Antiquaires de France, un morceau

de patois auvergnat, je me suis proposé de lui donner pour base un morceau écrit dans une des langues qui sont l'objet spécial des travaux de la Société Asiatique. C'est un hommage que je rends tout-à-la-fois aux deux compagnies savantes qui m'ont fait l'honneur de m'admettre parmi leurs membres. Ma traduction conservera le souvenir d'un dialecte qui s'éteint insensiblement; et l'original, imprimé en regard, fournira l'occasion de remonter à un dialecte antique, perdu depuis des siècles, de les comparer ensemble, et de se convaincre qu'ils ne sont pas sans analogie entre eux, quoiqu'on les ait parlés à des distances si éloignées pour le temps et pour le lieu.

Le livre de Ruth, dans l'Ancien Testament, vient ordinairement à la suite du Livre des Juges dont il doit faire partie, suivant quelques écrivains ecclésiastiques, et dont il n'a été séparé que parce qu'il fait un tout complet et qu'il a un objet distinct. D'autres critiques le regardent comme l'ouvrage du biographe de David, et comme une espèce de préambule à la vie de cet illustre prophète. Ainsi donc, de l'avis de tout le monde, cette courte pièce est un épisode de la grande histoire du peuple de Dieu, renfermant la généalogie de David, qu'on n'a pas voulu placer dans l'endroit qu'elle devait naturellement occuper afin de ne pas interrompre le récit, ou qu'on en a détachée pour la publier à part.

Ce livre est généralement attribué à Samuel, parce qu'on y remarque des locutions qui ne se trouvent que dans le premier livre des Rois, dont Samuel est l'auteur jusqu'au chap. 24. Cependant, le célèbre Jahn pense qu'il a été composé sous les derniers rois de Juda. Voici les raisons qu'il allègue à l'appui de son opinion. La généa-

logie de la Famille Royale est une preuve que l'auteur a écrit depuis le règne de David ; il n'est pas moins évident qu'il a écrit long-temps après, 1° par la contexture de cette assertion : *lorsque les juges régissaient le peuple d'Israël*, ce qui semble indiquer un long espace de temps écoulé depuis ; 2° par l'explication de l'usage de livrer la sandale ou le soulier, pour assurer le contrat de vente ou d'achat ; et par l'oubli du nom du parent d'Elimélech ; 3° par les locutions chaldaïques dont le style est semé, ce qui annonce le dernier période du royaume de Juda (1).

Il est impossible de déterminer l'époque à laquelle arriva la famine qui contraignit Elimélech et Noémi, son épouse, de se retirer dans le pays de Moab. Ussérius, mal à propos ce me semble, la place sous Samgar, 120 ans après Josué. Les Rabbins prétendent qu'Elimélech arrêta miraculeusement le soleil, et qu'il occasionna par ce prodige la famine dont les environs de Bethléem furent désolés. Ils disent aussi qu'il était frère de Salmon, père de Noémi. Mais leurs conjectures, sur ce point comme sur bien d'autres, sont marquées au coin de la frivolité et du ridicule.

---

(1) *Ætas libri : ex adjectâ genealogiâ stirpis regiæ, liquet, auctorem non ante, sed post Davidem, et quidem recentiori ævo scripsisse ; nam 1° præfinitio temporis :* quum judices regerent populum Israel, *cap.* I, *vers.* 1, *arguit, jam longiori ævo regnasse reges ; quod 2° etiam prodit explicatio ritûs, emtionem et venditionem traditione sandaliorum firmari solitam fuisse*, *cap.* IV, *vers.* 7, *et ignotum nomen propinquioris cognati, qui per* פלני אלמני aliquis certus, *designatur, cap.* IV, *vers.* 1 ; 3° *denique chaldaica, quibus lingua intermixta est, ultimum saltem regni Juda seculum innuunt.* — *Introduct., ad lib. Sacr. veteris fœderis, pag.* 238.

Ceux qui s'appliquent à l'étude des langues orientales, et qui veulent connaître à fond le livre de Ruth, ne consulteront pas sans fruit le *Collegium Rabbinico-Biblicum* de Jean Benoît II Carpzov, Leipzig, 1703, in-4°, qui contient le texte hébreu, avec une version littérale latine ; le Targum ou paraphrase chaldaique, avec sa version; la grande et la petite Massore; les Commentaires des Rabbins Salomon Jarchi, Aben Ezra, Aben Melech et Aben Dana, avec des versions et des notes très-amples de Carpzov sur tous ces points; ils pourront aussi consulter le Commentaire de Feu-Ardent sur le livre de Ruth, Paris, 1582, in-8°; celui de Didace de Celada, Lyon, 1651, in-fol., et les autres ouvrages indiqués dans la Biographie universelle, art. Ruth.

J. Labouderie,

Vicaire général d'Avignon, chanoine honoraire de Saint-Flour, etc.

13

ספר רות

א

1. — ויהי בימי שפט השפטים ויהי רעב בארץ וילך
איש מבית לחם יהודה לגור בשדי מואב הוא ואשתו
ושני בניו:

2. — ושם האיש אלימלך ושם אשתו נעמי ושם
שני־בניו מחלון וכליון אפרתים מבית לחם יהודה ויבאו
שדי מואב ויהיו־שם:

3. — וימת אלימלך איש נעמי ותשאר היא ושני בניה:

4. — וישאו להם נשים מאביות שם האחת ערפה ושם
השנית רות וישבו שם כעשר שנים:

5. — וימתו גם־שניהם מחלון וכליון ותשאר האשה
משני ילדיה ומאישה:

6. — ותקם היא וכלתיה ותשב משדי מואב כי שמעה
בשדה מואב כי־פקד יהוה את עמו לתת להם לחם:

LOU LIBRE DE RUTH,

EN PATOIS OUVÉRGNAT,

SOUBRE L'OURIDZINAHR HÉBREU.

TZAPITRE I.

1. — DĔR téns dĕi dzudzes d'Israël, diaguét énā grondā faminā dién tout lou païs d'Ephrata, én hómĕ sourtiguét dĕ Bethlém de Dzuda, ambĕ sa fénnā é sĕi dous garçous, pĕr voudiadza dién la campognā dĕ Mouab.

2. — Aquĕl hómĕ s'apelave Eliméłech, sa fénnā Nouémi, soun ĕina Mahlon, é soun cadér Chélion: s'ĕnanérou toutgis ĕnsémble tzas lĕi Mouabitās, é y dĕmourérou.

3. — Eliméłech mouriguét; Nouémi é sĕi garçons sĕ ratirérou pas;

4. — Ar countraïrĕ, sĕ maridérou a douos fénnās Mouabitās, quĕ s'apelavou Orpha é Ruth. Lour mariadje durét préz dĕ detze óns.

5. — Ar tza d'aquĕr téns, Mahlon é Chélion mouriguérou, la vèvā Nouémi dĕmourét ambĕ sĕi douoi nòrās.

6. — Tardét pas a tita lou païs dĕ Mouab pĕr retourna, dién lou siéou, perço quĕ dy avioue dit quĕ lou bón dieou dy aviót ramena l'aboundònciā.

7. — ותצא מן המקום אשר היתה־שמה ושתי כלתיה עמה ותלכנה בדרך לשוב אל־ארץ יהודה׃

8. — ותאמר נעמי לשתי כלתיה לכנה שבנה אשה לבית אמה יעשה יהוה עמכם הסד כאשר עשיתם עם המתים ועמדי׃

9. — יתן יהוה לכם ומצאן מנוחה אשה בית אישה ותשק להן ותשאנה קולן ותבכינה׃

10. — ותאמרנה לה כי אתך נשוב לעמך׃

11. — ותאמר נעמי שבנה בנתי למה תלכנה עמי העוד לי בנים במעי והיו לכם לאנשים׃

12. — שבנה בנתי לכן כי זקנתי מהיות לאיש כי אמרתי יש־לי תקוה גם הייתי הלילה לאיש וגם ילדתי בנים׃

13. — הלהן תשברנה עד אשר יגדלו הלהן תעגנה לבלתי היות לאיש אל בנתי כי מר־לי מאד מכם כי יצאה בי יד־יהוה׃

14. — ותשנה קולן ותבכינה עוד ותשק ערפה לחמותה ורות דבקה בה׃

15. — ותאמר הנה שבה יבמתך אל־עמה ואל־אלהיה שובי אחרי יבמתך׃

16. — ותאמר רות אל־תפגעי־בי לעזבך לשוב מאחריך כי אל־אשר תלכי אלך ובאשר תליני אלין עמך עמי ואלהיך אלהי׃

7. — Partiguét d'ati ambĕ sĕi nòrās, é sĕ boutét en tzami pĕr soun païs.

8. — Tout d'én cop Nouémi diguét a sĕi nòras : ana vous én, tourna tzascunā a l'oustahr dĕ vòstā maïre, ét quĕ lou bón dieou vous tratĕ coumā zavéz trata lei dĕfuns é coumā m'avéz tratadā.

9. — Quĕ vous accórdĕ dĕ trouba lou rĕpaou tzascunā ambĕ soun hómĕ. Ati desoubre las émbrassét. Adóncā se boutérou a ploura é a brama.

10. — É dy diguérou quĕ voudioue l'accoumpagna dién soun païs.

11. — Nouémi lour diguét : ana vous én, pra quĕ vĕndrias a ma coumpagno? Sabés quĕ n'éi plus dĕ garçous pĕr voui douna.

12. — Ana vous én, sou tróp vèilhā pĕr n'agure ; é quan sarió grossā d'aneuï, ou mêmā accoutzadā,

13. — Voudrias ĕspĕita quĕ mous ĕfóns fouguessou gròns? Poudrias dĕmoura vèvās? Sias assĕguradās, quĕ la pĕ gròndā pénā quĕ mĕ fastgeā la courèlā dĕr bón dieou, ĕs a caouzā dĕ vahrtzās.

14. — Sĕ boutérou ĕnquèrā a ploura é a brama ; faguét sous aducias a Orpha, quĕ partiguét ; Ruth dĕmourét am'-zélā.

15. — Nouémi diguét a Ruth : vĕzés que vostā bèlā sohrrĕ ĕs partidā pĕr ana dién soun oustahr, fazé coum' élā, tourna tzas vostgis paréns.

16. — Ruth rĕspoundĕguét : mĕ prĕissassias pas dĕ vous tita é dĕ m'ĕntourna ; d'acón d'anaris voui sĕgréi, é dzĕiréi oun dzĕiris : vostā familhā ĕs ma familhā, vóstĕ dieou ĕs moun dieou.

17. — באשר תמותי אמות ושם אקבר כה יעשה יהוה לי וכה יסיף כי המות יפריד ביני ובינך׃

18. — ותרא כי־מתאמצת היא ללכת אתה ותחדל לדבר אליה׃

19. — ותלכנה שתיהם עד־באנה בית לחם ויהי כבאנה בית לחם ותהם כל־העיר עליהן ותאמרנה הזאת נעמי׃

20. — ותאמר אליהן אל־תקראנה לי נעמי קראן לי מרא כי־המר שדי לי מאד׃

21. — אני מלאה הלכתי וריקם השיבני יהוה למה תקראנה לי נעמי ויהוה ענה בי ושדי הרע לי׃

22. — ותשב נעמי ורות המואביה כלתה עמה השבה משדי מואב והמה באו בית לחם בתחלת קציר שערים׃

ב

1. — ולנעמי מידע לאישה איש גבור חיל ממשפחת אלימלך ושמו בעז׃

2. — ותאמר רות המואביה אל־נעמי אלכה־נא השדה ואלקטה בשבלים אחר אשר אמצא־חן בעיניו ותאמר לה לכי בתי׃

3. — ותלך ותבוא ותלקט בשדה אחרי הקצרים ויקר מקרה חלקת השדה לבעז אשר ממשפחת אלימלך׃

4. — והנה־בעז בא מבית לחם ויאמר לקוצרים יהוה עמכם ויאמרו לו יברכך יהוה׃

17. — Mouriréi oun mouriris, saréi ĕntarradā ar cousta dĕ vous : n'y o que la mort quĕ nĕi sĕparĕ.

18. — Quan Nouémi vĕguét quĕ sa nòrā s'ĕntĕstave é s'afourtiót, n'yn parlét pas d'avantadgĕ.

19. — S'ĕnanérou toutĕi douos, é pringuérou lou tzami dĕ Bethlém; lour arrĕibadā faguét un grón tanpadge, tout lou moundĕ sĕ dĕmandave s'acou zèrā Nouémi?

20. — Zélā lour diguét : m'apelassias plus *Nouemi*, apela mĕ *Mara* (*amarā*), pĕrço quĕ lou bón dieou m'o ramplidā d'amarteumā.

21. — Mĕ sou ĕnanadā tzardzadā, rĕvĕnc tótā bouéidā : pra quĕ m'apelarias Nouémi (*dóhrçā*)? Lou bón dieou m'o bĕn aflĕdzadā, é m'o faït bércop dĕ mahr.

22. — Nouémi é sa nòrā Ruth arribérou a Bethlém dĕr téns quĕ couminquavou a médrĕ lous éurdis.

TZAPITRE II.

1. — Nouémi aviót én couji dĕ dĕfun soun hómĕ Elimélech, quĕ s'apelave Boz et quĕ zèrā ritge.

2. — Ruth diguét a Nouémi : anaréi dién lous tzóns pĕr énglĕina, é bĕlieou dĕsplĕiréi a dĕgus; Nouémi rĕspoundĕguét: nòrā, ana.

3. — Vĕnguét, énglĕinét dardiéz lĕi mĕissonnaïres, é cou sĕ troubét lou tzón de Bóz, lou couji dĕ soun bĕr païre.

4. — Paou dĕ téns apréz Bóz arribét, é diguét ĕi mĕissounaïres : dieou vous adjeude; eistchis rĕspoundĕguérou : quĕ dieou vous assiste.

5. — ויאמר בעז לנערו הנצב על־הקוצרים למי הנערה הזאת:

6. — ויען הנער הנצב על־הקוצרים ויאמר נערה מואביה היא השבה עם־נעמי משדי מואב:

7. — ותאמר אלקטה־נא ואספתי בעמרים אחרי הקוצרים ותבוא ותעמוד מאז הבקר ועד־עתה זה שבתה הבית מעט:

8. — ויאמר בעז אל רות הלוא שמעת בתי אל תלכי ללקט בשדה אחר וגם לא תעבורי מזה וכה תדבקין עם־נערתי:

9. — עיניך בשדה אשר־יקצרון והלכת אחריהן הלוא צויתי את־הנערים לבלתי נגעך וצמת והלכת אל הכלים ושתית מאשר ישאבון הנערים:

10. — ותפל על־פניה ותשתחו ארצה ותאמר אליו מדוע מצאתי חן בעיניך להכירני ואנכי נכריה:

11. — ויען בעז ויאמר לה הגד הגד לי כל אשר עשית את־חמותך אחרי מות אישך ותעזבי אביך ואמך וארץ מולדתך ותלכי אל־עם אשר לא־ידעת תמול שלשם:

12. — ישלם יהוה פעלך ותהי משכרתך שלמה מעם יהוה אלהי ישראל אשר באת לחסות תחת־כנפיו:

13. — ותאמר אמצא־חן בעיניך אדני כי נחמתני וכי דברת על־לב שפחתך ואנכי לא אהיה כאחת שפחתך:

14. — ויאמר לה בעז לעת האכל גשי הלם ואכלת מן־הלחם וטבלת פתך בחמץ ותשב מצד הקצרים ויצבט־לה קלי ותאכל ותשבע ותתר:

5. — Bóz diguét ar mĕistre mĕissounaïre : qu'ĕs aquélā dzoŭïnā fénnā?

6. — Zĕr rĕspoundĕguét : cou-zĕz la dzouïnā Mouabite, quĕ zĕs vĕngudā ambĕ Nouémi.

7. — Nous o prĕdza dĕ la lĕissa énglĕina dién lou tzón ; ĕs ĕissi dĕspeuï lou mati, san titat un mouménl, quĕ coutinin.

8. — Bóz diguét a Ruth : ĕntĕndéz ou, ma fĕlhā, n'anassias pas dién d'ahrtchis tzóns pĕr énglĕina, rastat ĕissi, énglĕinaris ambĕ mas fĕlhās.

9. — Sĕgué lous ĕndrits mĕdus : dĕgus vous farót d'afrón, lous ordrĕs sou dounas, quan zourĕis sĕ, anat a la toupinā, bubé coumā lous ahrtchis.

10. — Ruth faguét unā gróndā rabĕnĕtchā dzeusqu'a terrā, é diguét a Bóz : coumā zavéz pougu mĕ counusse pĕr coujinā, san m'agur vistā.

11. — Bóz rĕspoundĕguét, sabe tout ço quĕ zavéz faït pĕr vostā bèlā - maïre, é quĕ zavéz tita païre et maïre, pĕr vĕni diéns un païs ĕstrandgé.

12. — Quĕ dieou voui rónde lou bĕ quĕ zavés faït, quĕ voui racounpénse pĕr quĕ zavéz tzartza a vous claoure sous sas ahrās.

13. — Ruth diguét : tzahr bĕ quĕ z'astze trouba grachā davón vous pĕr-quĕ z'aguessiaz dĕgna mĕ counsouhra, d'ïou quĕ sou pas dignā d'éstre dĕr nómbre dĕ vostās sĕrvéntās.

14. — Bóz rĕspoundĕguét : a l'hórā dĕi rĕpas, aprustza vous, mandza am' tout lou moundĕ, treimpa vóstĕ po dién lou vinaïgre ; zélā s'assĕtét dónc ar cousta dĕi mĕissounaïres ; Bóz dy donnét dĕ coufinadā tahramént quĕ nĕn mandzét soun sour é nĕn lĕissét da restā.

15. — ותקם ללקט ויצו בעז את־נעריו לאמר גם בין העמרים. תלקט ולא תכלימוה :

16. — וגם של־תשלו לה מן־הצבתים ועזבתם ולקטה ולא תגערו־בה :

17.—ותלקט בשדה עד־הערב ותחבט את אשר־לקטה ויהי כאיפה שערים :

18. — ותשא ותבוא העיר ותרא חמותה את אשר־לקטה ותוצא ותתן־לה את אשר הותרה משבעה:

19. — ותאמר לה חמותה איפה לקטת היום ואנה עשית יהי מכירך ברוך ותגד לחמותה את אשר עשתה עמו ותאמר שם האיש אשר עשיתי עמו היום בעז :

20. — ותאמר נעמי לכלתה ברוך הוא ליהוה אשר לא־עזב חסדו את־החיים ואת־המתים ותאמר לה נעמי קרוב לנו האיש מגאלנו הוא :

21. — ותאמר רות המואביה גם כי־אמר אלי עם־הנערים אשר־לי תדבקין עד אם־כלו את כל־הקציר אשר־לי :

22. — ותאמר נעמי אל רות כלתה טוב בתי כי תצאי עם־נערותיו ולא יפגעו־בך בשדה אחר :

23. — ותדבק בנערות בעז ללקט עד־כלות קציר השערים וקציר החטים ותשב את־חמותה :

ג

1. — ותאמר לה נעמי חמותה בתי הלא אבקש־לך מנוח אשר ייטב־לך :

15. — Se lĕvét pĕr énglĕina, adóncā Bóz diguét a soui mĕrcĕnaïres : lĕissa l'énglĕina ĕntrĕ lĕi dzèrbās, sans d'y faïre dĕ pénā.

16. — Quan liariz lĕissa toumba tout ĕsprés quahrquās ĕspidzās, pĕr quĕ las amassĕ.

17. — Énglĕinét dzeusqu'ar vésprĕ, é scoudĕguét sas énglinās, quĕ dy faguérou tris bouïssérs d'éurdi.

18. — Lous impourtét a la vilā, lĕi dounćt a sa bèlāmaïre, ambĕ ço quĕ zavíót lĕissa da restā dĕ soun ĕsparti.

19. — Nouémi dy diguét, ound'avéz énglĕina? qu'a quĕr quĕ vous o faït dĕ bĕ siót bĕni. La nòrā countét a sa bèlā-maïre ço quĕ s'èrā passa, é diguét qu'aquĕl hómĕ s'apelave Bóz.

20. — Nouémi diguét a sa nòrā : quĕ lou bón dieou lou bĕnĕjisse, pĕs quĕ s'ĕs moustra coumpatissón ambĕ lĕi vivóns é lĕi mórs; diguét tout d'abòrd, aquĕl homĕ zĕs nóste parént.

21. — Ruth adjustét : m'o rĕcoumandat ĕnquèrā dĕ veni dzeusqu'a la fi dĕ la mĕissou.

22. — Nouémi diguét a sa nòrā : sou bĕn aïse qu'anassias ambĕ las fĕlhās d'aquĕl hómĕ, dĕgus poudrót vous faïre afrón.

23. — S'atatzét dónc a las fĕlhās dĕ Bóz, é atzabét ambĕ zélās la mĕissou das éurdis é dĕi blats.

TZAPITRE III.

1. — S'ĕntournét tzas sa bèlā maïre quĕ dy diguét, ma nòrā, ĕs quĕ tzartzaréi pas a trouba vóste rĕpaou?

2. — ועתה הלא בעז מדעתנו אשר היית את־נערותיו הנה־הוא זרה את־גרן השערים הלילה :

3. — ורחצת וסכת ושמתי שמלתיך עליך וירדתי הגרן אל־תודעי לאיש עד כלתו לאכל ולשתות :

4. — ויהי בשכבו וידעת את־המקום אשר ישכב־שם ובאת וגלית מרגלתיו ושכבתי והוא יגיד לך את אשר תעשין :

5. — ותאמר אליה כל אשר־תאמרי אעשה :

6. — ותרד הגרן ותעש ככל אשר־צותה חמותה :

7. — ויאכל בעז וישת וייטב לבו ויבא לשכב בקצה הערמה ותבא בלט ותגל מרגלתיו ותשכב :

8.— ויהי בחצי הלילה ויחרד האיש וילפת והנה אשה שכבת מרגלתיו :

9. — ויאמר מי־את ותאמר אנכי רות אמתך ופרשת כנפך על־אמתך כי גאל אתה :

10. — ויאמר ברוכה את ליהוה בתי היטבת חסדך האחרון מן־הראשון לבלתי־לכת אחרי הבחורים אם־דל ואם־עשיר :

11. — ועתה בתי אל־תיראי כל אשר־תאמרי אעשה לך כי יודע כל־שער עמי כי אשת חיל את :

12. — ועתה כי אמנם כי אם גאל אנכי וגם יש גאל קרוב ממני :

2. — Bóz quĕ vous o lĕissade énglĕina ambĕ sas fĕlhās z'ĕsnóste couji coumā sabéz; aquéstā neuï véntarót soun éurdi dién lou sohr.

3. — Lava vous, oundgé vous, bĕstié vous, randé vous ar sohr; quĕ Bóz vous vĕstjā pas, dzcusqu'aprés soupa.

4. — Aguĕita ound' anarót dzaïre, sĕguélou, dĕscata la flassade dĕr cousta das péz, couhra vous ati é durmé. Zĕr voui dirót ço quĕ zavéz a faïrĕ.

5. — Ruth proumĕtĕguét de faïrĕ coum'aco.

6. — S'ĕnanét ar sohr dĕ Bóz é faguét coum'aviót rĕcoumanda sa bèlā maïre.

7. — Quan Bóz aguét mandza é bĕgu maï quĕ d'ourdinaïre, s'adzassét prés d'un groubér é s'ĕndurmiguét. *Ruth* manquét pas soun cop, tirét la flassade ou lou mautér...... é s'ĕscanlazét.

8. — Soubre medza-neuï, Bóz s'arravĕillét é fouguét tout hor dĕ zĕr dĕ sĕnti énā fĕnnā a sous péz.

9. — Qu'ahrs-aco, diguét zĕr? cou-zĕs vostā sĕrvéntā Ruth, sou-faguét zélā. Stindé vostā flassade soubre vostā sĕrvéntā pĕr ço quĕ sés moun couji.

10. — Ma fĕlhā, diguét Bóz, quĕ lou bón dieou voui bĕnĕjisse; séz maï quĕ dzamaï pline dĕ vartus, pĕr ço quĕ n'avéz pas courrigu aprez la dzouïnessā, paourā ou ritzā.

11. — N'aguĕssiaz pas dĕ crintā, faréi tout ço quĕ voudriz; tout lou moundĕ sa quĕ séz énā bravā fénnā.

12. Sabe bĕ quĕ sou vóstĕ couji, mĕi n'y o én ahrtĕ pĕs préz quĕ dïou.

13. — ליני הלילה והיה בבקר אם־יגאלך טוב יגאל
ואם לא יחפץ לגאלך וגאלתיך אנכי חי־יהוה שכבי
עד־הבקר :

14. — ותשכב מרגלותו עד־הבקר ותקם בטרום יכיר
איש את־רעהו ויאמר אל־יודע כי־באה האשה הגרן :

15. — ויאמר הבי המטפחת אשר־עליך ואחזי־בה
ותאחז בה וימד שש־שערים וישת עליה ויבא העיר :

16. — ותבוא אל־חמותה ותאמר מי־את בתי ותגד־לה
את כל־אשר עשה־לה האיש :

17. — ותאמר שש־השערים האלה נתן לי כי אמר
אל־תבואי ריקם אל־חמותך :

18. — ותאמר שבי בתי עד אשר תדעין איך יפל דבר
כי לא ישקט האיש כי־אם־כלה הדבר היום :

ד

1. — ובעז עלה השער וישב שם והנה הגאל עבר
אשר דבר־בעז ויאמר סורה שבה־פה פלני אלמני
ויסר וישב :

2. — ויקח עשרה אנשים מזקני העיר ויאמר שבו־פה
וישבו :

3. — ויאמר לגאל חלקת השדה אשר לאחינו לאלימלך
מכרה נעמי השבה משדה מואב :

13. — Durmé toutā la neuï, sě děmo vohrt vous ěspouza, a la bónn' hórā, sě vohrt pas, coumā lou bón dieou nous scouhrte, vous ěspouzaréi. Durmé.

14. — Durmiguét dzeusqu'ar mati. Éntrě tjo é lou, Bóz sě lěvét é dy rěcoumandét de dir' a děgus quě fouguèsse vingudā dién soun léi.

15. — Tanè, diguét zěr, stindé la flassade quě vous catā, sarra lò dě lěi douoi mós. Ruth faguét coum'aco; Bóz dy mězurét dědién séi bouissérs d'éurdi; zélā lous impourtét a la vilā.

16. — Anét trouba sa bèlā maïre quě dy diguét; qu'avéz faït? zélā dy countét tout ço quě sèrā passa.

17. — Ati-avéz séi bouissérs d'éurdi quě Bóz m'o dounat ěn disón, vohre pas quě vous ěntournassias san réz tzas vóstā bèlā maïre.

18. — Děmourat èn patiénce, rěsponděguét Nouémi, é věiris ço qu'arribarót. Bóz ěs tréu brav' hóme pěr bou lěissat-ati.

TZAPITRE IV.

1. — Bóz mountét a la portā é s'assětét. Tout d'én cop vinguét a passa lou couji quė zaviót dit Bóz. Lou sounét é dy diguét: věné é assěta vous; zěr vinguét é s'assětét.

2. — Faguét aprustza dètze das pě viérs dě la vilā, é lour diguét: assěta vous, é s'assětérou.

3. — Adóncā parlét ar couji: Nouémi, quě zěs vingudā děr païs dě Mouab, vohrt véndre énā partidā děr tzón dě nóstě couji Elimélech.

4. — ואני אמרתי אגלה אזנך לאמר קנה נגד הישבים ונגד זקני עמי אם־תגאל גאל ואם לא יגאל הגידה לי ואדע כי אין זולתך לגאול ואנכי אחריך ויאמר אנכי אגאל :

5. — ויאמר בעז ביום־קנותך השדה מיד נעמי ומאת רות המואביה אשת־המת קניתי להקים שם־המת על־נחלתו :

6. — ויאמר הגאל לא אוכל לגאול־לי פן־אשחית את־נחלתי גאל־לך אתה את גאלתי כי לא־אוכל לגאול :

7. — וזאת לפנים בישראל על־הגאלה ועל־התמורה לקים כל־ דבר שלף איש נעלו ונתן לרעהו וזאת התעודה בישראל :

8. — ויאמר הגאל לבעז קנה־לך וישלף נעלו :

9. — ויאמר בעז לזקנים וכל־העם עדים אתם היום כי קניתי את־כל־אשר לאלימלך ואת כל־אשר לכליון ומחלון מיד נעמי :

10. — וגם את־רות המואביה אשת מחלון קניתי לי לאשה להקים שם־המת על־נחלתו ולא־יכרת שם־המת מעם אחיו ומשער מקומו עדים אתם היום :

11. — ויאמרו כל־העם אשר בשער והזקנים עדים יתן יהוה את האשה הבאה אל־ביתך כרחל וכלאה אשר בנו שתיהם את בית ישראל ועשה חיל באפרתה וקרא־שם בבית לחם :

4. — Ei vougu vous ĕn parla d'avón toutgis. Sĕ vouhréz lou croumpa, coumā couji, croumpa lou; sĕ vouhréz pas, disé bou, d'ïou sabréi ço quĕ zéi a faïre. N'y o pas d'ahrtgis coujis quĕ vous é d'ïou ; zĕr rĕspoundĕguét, lou croumparéi.

5. — Quan zouris croumpa lou tzón dĕ Nouémi, sou diguét Bóz, vous tzaròt ĕspouza la vèvā dĕr dĕfun, pĕr quĕ soun nom dĕmórĕ ambĕ soun hĕiritadgĕ.

6. — D'ïou voui cédĕ moun drit, rĕspoundĕguét l'ahrte, lĕissaréi pas toumba ma parénta, ĕspouza lò, d'ïou dy counséntĕ, poudéz faïre a ma place.

7. — Cou-zèrā énā veilhā cousteumā dĕ la loi d'Israël éntre coujis, quĕ sĕ l'un cĕdave soun drit a l'ahrte, pĕr quĕ l'acte fouguèsse bó, aquĕr quĕ cĕdave, tirèsse soun ĕsclop ou soun soulié, é lou dounèsse à soun couji; n'y avió t pas d'ahrte mouyen pĕr assĕgura é pĕr sartifia la cĕssioue.

8. — Lou couji diguét a Bóz : atzata pĕr vous, é tirét soun soulié (sa sabatā).

9. — Bóz diguét ĕi viers é a la poupulace : séz tĕmons quĕ zéi atzata tout ço qu'avió t Elimélech, é quĕ zèrā passat à sous ĕfóns Mahlon é Chélion, dĕ la mó dĕ Nouémi.

10. — E quĕ ĕspouzĕ Ruth, la Mouabite, vèvā dĕ Mahlon, pĕr quĕ soun nom dĕmórĕ ambĕ soun hĕiritadge. Sias tĕmons aneuï.

11. — Sén tĕmons, rĕspoundĕguérou toutgis : quĕ lou bón dieou vous acórdĕ énā fénnā coumā Rachel é coumā Lia quĕ foundérou Israël ; quĕ sió t lou moudèle d'Ephrata, é l'ĕsémple dĕ Bĕthlém.

12. — ויהי ביתך כבית פרץ אשר־ילדה תמר ליהודה מן הזרע אשר יתן יהוה לך מן הנערה הזאת׃

13. — ויקח בעז את־רות ותהי לו לאשה ויבא אליה ויתן יהוה לה הריון ותלד בן׃

14. — ותאמרנה הנשים אל נעמי ברוך יהוה אשר לא השבית לך גאל היום ויקרא שמו בישראל׃

15. — והיה לך למשיב נפש ולכלכל את־שיבתך כי כלתך אשר אהבתך ילדתו אשר היא טובה לך משבעה בנים׃

16. — ותקח נעמי את הילד ותשתהו בחיקה ותהי־לו לאמנת׃

17. — ותקראנה לו השכנות שם לאמר ילד־בן לנעמי ותקראנה שמו עובד הוא אבי־ישי אבי דוד׃

18. — ואלה תולדות פרץ פרץ הוליד את־חצרון׃

19. — וחצרון הוליד את רם ורם הוליד את עמינדב׃

20. — ועמינדב הוליד את־נחשון ונחשון הוליד את־שלמה׃

21. — ושלמון הוליד את בעז ובעז הוליד את עובד׃

22. — ועובד הוליד את ישי וישי הוליד את־דוד׃

תם

12. — Que vóste Oustahr siót coumā l'Oustahr dĕ Pharèz, quĕ Thamar dounét a Dzuda, pĕr lous ĕfóns quĕ voui dounarót aquélā dzoūïnā fénnā.

13. — Bóz ĕspouzét Ruth, qui tardét gaïrĕ a éstré grossā, pĕr la grachā dĕr bón dieou, é a faïre un garçou.

14. — Bĕnĕji siót lou nom dĕr bón dieou, diguérou lĕi vĕginās a Nouémi, pĕr quĕ n'o pas pĕrmis quĕ vostā familhā periguèsse, é quĕ zó vougu que soun nom sĕ counservèsse diéns Israël.

15. — Pĕr quĕ zaguĕssias quahrquun quĕ vous counsóhrĕ, é quĕ siót lou bastour dĕ vostā vĕilhessā. Vous ĕz nascut un garçou de vostā nòrā quĕ vous òmā, é quĕ voui vohrt maï quĕ sept ĕfóns.

16. — Nouémi pringuét l'ĕfón, lou boutét dién soun sĕn, é dy sĕrviguét dĕ nourrissā.

17. — Lĕi vĕginās dĕ Nouémi sĕ radzousiguérou dĕ la nĕissénsā dĕ l'ĕfón, é l'apelérou Obed : fouguét païre d'Isaï, païre dĕ David.

18. — Eissiót la dzĕnĕratioue dĕ Pharès : Pharès fouguét païre d'Esron.

19. — Esron d'Aram; Aram d'Aminadab;

20. — Aminadab dĕ Nahasson; Nahasson dĕ Salmon;

21. — Salmon dĕ Bóz; Bóz d'Obed;

22. — Obed d'Isaï; Isaï dĕ David.

FI D'AR LIBRE DE RUTH.

NOTES.

1° Le signe ¯ sur l'a, ā, lui donne un son qui participe de l'a et de l'e, semblable à celui de l'a final chez les Espagnols.

2° Le signe ˘ sur l'e, ĕ, le fait tenir de l'e muet et de l'i; l'e ainsi marqué, ĕ, n'est ni aussi ouvert que le premier, ni aussi aigu que le second.

L'h devant l'r lui imprime une forte aspiration, comme dans le ח des Hébreux ou le j des Espagnols.

EXTRAIT

D'un Glossaire des différens patois en usage dans le département des Vosges; par M. RICHARD (des Vosges), associé correspondant.

ADIEZ : *aidez.* Adiez-vos, lo cie vos adiera; aidez-vous, le ciel vous aidera.

ADHONT : *ils disent.* Adhont que vos âtes in bouen ofant; ils disent que vous êtes un bon enfant.

AIDROSSE : *adresse.* Bottet l'aidrosse su sta lote; mettez l'adresse sur cette lettre.

AIGNÉ : *agneau.* Sa in ptiat aigné; c'est un petit agneau.

AILENTÒ : *à l'entour.* Ailentò de let mogeon; à l'entour de la maison.

AIMOROUX, AIM'ROUX. *Amoureux*, *galant.* Kaitrine, veni vouer vot aim'roux; Catherine, venez voir votre amoureux.

Tant vos aim et vos prie bonnement
Ne por autre ne puis estre amoroux.

Fabliau de la Châtelaine de Couci.

AQUE, AIQUE : *quelque chose.* Colas da Rome, behi aque à vé; Nicolas de Rome, donnez quelque chose aux veaux.

AGÈDEU, AIJEDEU : *aujourd'hui.* Agedeu, nos vinrons vos vouere; aujourd'hui, nous viendrons vous voir.

Asse : *aussi.* Asse bin, non vos dotons mi ; aussi bien, nous ne vous craignons pas.

Atermont : *autrement.* Ai fa fare atermont ; il faut faire autrement.

Avenent, *avenante*, *aivenant*, *aivenante* : *beau*, *belle*, *gracieux*, *gracieuse.* Lé bacelle de mosieur lo Mare a bin aivenante, so bin domaige que so frare neu li ressoune mi ; la fille de M. le Maire est bien gracieuse, c'est bien dommage que son frère ne lui ressemble pas.

> Moult-li sist la demoiselle,
> Qui moult fu avenans et bele.
>
> (*Fabliau du Chevalier qui faisoit parler.... et les....*)

Bacelle : *fille.* Combin aivo de bacelles ? combien avez-vous de filles ? Bacelle vient sûrement de *bachelette*, par la suppression, assez fréquente, dans une infinité de mots, de la lettre h ; on aura d'abord dit bacelette, et en patois, bacelle.

Bacelote : *petite fille.*

Baguesse, *bagaisse* : *bécasse.*

Bé : *beau.* Craï vos que no airon lo bé ton ? croyez-vous que nous aurons le beau temps ?

Benian : *accueil*, *politesse.* As que vos dotét que non vo ferons mi benian ain venaint nos vouere ? est-ce que vous craignez de ne pas être accueilli en venant nous voir ? C'est le *bene venire* des latins. On a d'abord dit bien veignant.

> Et la dame les bienveignoit,
> De sa destre main les seignoit.
>
> (*Fabliau de la Cour de Paradis.*)

Benisson : *bénédiction que l'on donne aux enfans nés pendant l'espace qui sépare une fête de Pâque de celle de l'année suivante.* A ce que vos aipoutra lo bouen ofant lai a benisson ? est-ce que vous apporterez le bon enfant aux premières bénédictions ? Cette cérémonie a lieu à Remiremont, le Vendredi-Saint.

Bic : *bec.* Vlet in bé bic bos ; voilà un beau pic-verd. Le nom de cet oiseau vient de ce qu'il a l'habitude de piquer avec son bec l'écorce de l'arbre sur lequel il se place. On dit encore aux petits enfans : Behi me vot bic ; embrassez-moi ; mot à mot : donnez-moi votre bouche, votre bec.

Bodere : *boue, immondice.* Preni vouade d'chaire din let bodere ; prenez garde de tomber dans la boue.

Bodotte : *nombril.* Coische tet bodotte ; cache ton nombril. Sans doute que bodotte vient du vieux mot français boudine, qui avait la même signification.

Bôlement : *doucement, tranquillement.* Comain vet lai santa ? Tot bôlement ; comment va la santé ?-- *Tout doucement.* On dit aussi *bellement*, ce qui prouve l'ancienneté de ce mot, que l'on trouve dans les fabliaux. Marot a dit :

> Que Dieu te doint venir tout bellement.

Bôs : *bois.* Veni à bos ; venez au bois.

> Le cerf estait par bôs, par prés, par plaine.
>
> (*Le Dit du Cerf.*)

Bos : *crapaud.* Dans quelques communes, cet ovipare est appelé *paure homme*, parce qu'on prétend qu'il pro-

nonce ces mots ; ce serait une onomatopée par laquelle on l'aurait désigné peut-être déjà anciennement.

Bossottes : *la petite vérole*. Ce mot vient des pustules ou petites bosses sur la peau des personnes attaquées de cette maladie.

Bouaie : *lessive*. Vos aira do bé ton po laiva vouat bouaie ; vous aurez du beau temps pour laver votre lessive. Ce nom vient vraisemblablement d'*imbuo*, mouiller, tremper. *Villon a dit dans une de ses ballades.*

La pluyie nous a buez et lavez.

Bouone, bouene : *ma foi!* affirmation. Met bouene, nou l'ain vu ; ma foi, nous l'avons vu.

Braire : *crier*, *pleurer*. N'fa mi laissais brare vot efant ; il ne faut pas laisser crier votre enfant.

Bu, bue : *bœuf*. Vlet in bé bue ; voilà un beau bœuf.

Il me vendra mes bues requerre
Quand il vendra arer sa terre.

(*Fabliau de Grevin de Provins.*)

Burre : *beurre*. Combin vendit vos vot bûrre ? combien vendez-vous votre beurre ? De *butyrum*, ensuite *burx*. Et laicel de la berbix et dous choses, lo bûrre et lo fromage... *Dans un sermon de Saint-Bernard.*

Casse-museau : *paté fait avec des pommes cuites.* Dans un reglement des Juges de la cité de Metz, cette pâtisserie est appelée *cache-musiau ;* probablement parce qu'en la mangeant, le musiau, la bouche, se cache sous la pâte.

Chaire : *tomber*. Preni vouade de chaire ; prenez garde de tomber. Non mie que je vuille dire que tous

les jeunes chieent es inconvéniens dit *Christine de Pisan*, *Vie de Charles* V.

CHENAU : *canal en bois, pour conduire les eaux dans une prairie.*

CHOUAIE : *abri.* Veni ai let chouaie ; venez à l'abri.

CHOYER : *caresser*, *fêter*. De chuer, churie ; caresser, amadouer ; flatteries.

CHOSER : *gronder.* A ce que vot ne dotet mi que vot frare ne vos chose ? est-ce que vous ne craignez pas que votre frère vous gronde ?

Moult de sa gent parler n'en osent,
Mais par derrire moult lin chosent.

(*Fabliau d'Aristote.*)

COINTE : *jolie*, *gracieuse*, *bien faite*, *bien mise.*

Et chascune estait couronée
De gentil corone esmérée,
Tant riche, tant bele et tant cointe.

(*Fabliau de la Cour de Paradis.*)

COMMAND : *recommande.* A Dieu vos comand ; je vous recommande à Dieu.

Sire prestre à Dieu ome comand
Fi li clerc.........

(*Fabliau du Prevost d'Aquilée.*)

COUAIRAIDJE : *chambre où plusieurs femmes se réunissent pour travailler.* Le couairaidje diffère des *lourres*, en ce que le premier a lieu après midi, et les secondes après souper : c'est la veillée.

COVROSSE : *couveuse.* Les habitans de la campagne donnent aussi ce nom à la constellation des Pleïades.

Crauler : *tomber*, *décliner*. Lo père Biace s'en vet tot craulant; le père Blaise s'en va tout en tombant, tout en déclinant.

Mauvais arbre ne peu florir
Ains secha tous et va craulant.

(*Chanson de Thibaut, roi de Navarre.*)

Credence : *meuble sur lequel on dépose la vaisselle.* Fa bin ciret lai credence; il faut bien cirer la credence. Du verbe *credere;* je confie, je mets én dépôt. Rabelais (*Pantagruel*, *liv.* IV, *chapitre* LXIV) dit que frère Jean, accompagné du maître-d'hôtel, pannatiers, credenciers, apporta quatre honnorifiques patés de jambon.

Crô : *corbeau.* Ce nom vien du cri de cet oiseau.

Crochotte : *espèce de petite grenouille dont le cri semble prononcer le mot* CROCHOTTE.

Dalet : *de là*, *pour de cet endroit*, *pour ensuite.* Velot vos veni ai Saint-Emoi? dalet nos revirons pai Dommertin; dalet ai commença ai clamer. Voulez-vous venir à Saint-Amé? ensuite nous retournerons par Dommartin; de là il commença à crier.

Demhale : *servante.* Vot demhale a bin aivenante; votre servante est bien jolie.

Devaintri : *tablier de femme.* Léva son devaintri de tale bianche; elle avait son tablier de toile blanche. De *devanteau, devanté*, *devantel*, *devantier*, *devantrin*, *de train, avant-train,* parce que le tablier est le premier que nous voyons sur les autres habillemens.

Diale : *diable.* Lo diale no mie tojos ai lai porche din

paure hom; le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.

Doter : *craindre*. As-ce que vos dota la volant rettes? est-ce que vous craignez les chauves-souris?

Quand cil le vit moulte se dota.

(*Fabliau de l'Hermite qui s'enivra.*)

Dondé : *bonjour*. Dondé ai y vos; je vous donne le bonjour. C'est une abréviation de : *le bon Dieu ou* de *Dieu vous donne, vous accorde le bonjour.*

Dramont : *droit en haut, au dessus*. Dramont y est in bé chété; au dessus il y a un beau château.

Dreumir : *dormir*. As que no mi lhoure dalla dreumi? est-ce-qu'il n'est pas l'heure d'aller dormir?

Ebahi, ébaubi : *étonné, surpris*. Vos nos bin ebahi; vous nous avez bien surpris.

Et si mus et si ebaubis
Qu'il ne saura ni blanc ni bis.

(*Fabliau de la Vieille Truande.*)

Ebraissir : *embrasser*. Enne fa mi ebraissi den let la bacelles; il ne faut embrasser ainsi les filles. Ebrassi vos in po; embrassez-vous un peu.

Elmonet : *almanach*. Sa l'elmonet d'Epina; c'est l'almanach d'Epinal.

Ensenne : *ensemble, réunis*. Velet dit meriet que son bin ensenne; voilà des mariés qui sont bien ensemble.

Estour : *à cette heure, à ce moment, actuellement*. Estoùr nos chaintrons; actuellement nous chanterons.

Eve : *eau*. L'eve a bin froche; l'eau est bien fraîche.

Frare : *frère*. Veni vouere mo frare ; venez voir mon frère. Dans le serment prêté à Strasbourg, en 842, par les fils de Louis le Débonnaire, on lit *fradre;* dans la suite, on supprima plusieurs lettres des mots afin d'en adoucir la prononciation.

Frarot : *petit frère*. La frarot et lai seurotte se ressounent bin ; le petit frère et la petite sœur se ressemblent beaucoup.

Friche : *gai, joyeux, vif, alerte*. Vlet enne bacelle qu'a ben friche ; voilà une fille qui est bien vive.

Fieuto : *sifflet, petite flute faite avec du sureau*. Ecoutè mo fieuto ; écoutez le son de ma flûte.

Fioler : *pleurer, se lamenter*. N'fa mi fioler denlet; il ne faut pas pleurer ainsi.

Gargolatte : *gorge, gosier*. Peut-être du vieux français, *gargate*, qui a la même signification.

Genoz : *genoux*. Bottè vos ai genoz ; mettez-vous à genoux.

Nus jenolz à terre se mist.

(*Fabliau de l'Hermite qui s'eniora.*)

Gère : *gire, coucher*. Velet vo veni gère ? voulez-vous venir coucher ? Ce verbe est ancien ; on lit dans Joinville : *Et gerrerez encore à nuyt;* et coucherez encore cette nuit.

Gotte : *la goutte, une goutte, la vue*. Preni vouade de penre let gotte ; behi me enne gotte de vin ; ai ni voit gotte : prenez garde d'attraper la goutte ; donnez-moi une goutte de vin ; il ne voit pas clair.

Gravoussè : *écrevisse*. Vos gravousses sont bin ptiates ; vos écrevisses sont bien petites.

GRYOTTE : *petite prune grise*. Vlet in abre bin chargi de gryottes ; voilà un arbre bien chargé de prunes.

GRIMOLER : *gronder*, *murmurer*. Qu'as-que te grimole ? pourquoi murmures-tu ?

HABLA : *hâbleur*. N'fa mi l'écouta, sa in habla ; il ne faut pas l'écouter, c'est un hâbleur.

HALLER : *jeter bas, abattre du fruit d'un arbre*.

J'n'allanes meinget ses fruts ni halet ses prunins.
(*P'tiat Ermonech Messin po l'ennaye* 1819, *pag.* 33.)

HATS : *haut*. En hats do bôs ; en haut du bois, au dessus de la forêt. Et virent la cité fermée de halz murs et de haltes tore, dit Villardouin.

HAYANT : *vif*, *remuant*, *actif*, *rusé*. Ma léto si hayant, si hayant ; mais il était si vif, si remuant. On dit d'une personne qui est importune, tracassière, qu'elle est bien *hayante*.

HEUCHE : *porte*. Fremi l'heuche ; fermez la porte.

HEURCHAT : *lampe*. Aillemè lo heurchat, ai commence ai far neû ; allumez la lampe, il commence à faire nuit.

HIODER, *ioder* : *crier*. Sans doute du vieux mot *huer*, *faire des cris après le loup* ou après d'autres animaux sauvages, afin de les dépister.

HÔT : *cuite de pommes de terre à l'eau*. Vlet vos minget in hôt de bouennes quemottes de tiare aivos nos ? voulez-vous manger des pommes de terre avec nous ?

INNA : *comme*. Traté me inna vot efant ; traitez-moi comme votre enfant.

JAU : *coq*. In jaulé, jolé, un petit coq.

JOS : *jour*. On voé lo jos ; on voit le jour.

Kieuche : *la cloche*. La kieuches revinrons de Rome ; les cloches reviendront de Rome.

Kinkin : *oncle ;* on dit aussi *Onquin*. Le nom de kinkin est aussi donné à un jeune homme qui veut paraître plus beau, mieux habillé qu'il ne l'est en effet. C'est un joli kinkin. Probablement, il vient de *requinquer*, se parer plus qu'il ne convient ; on dit encore d'une vieille fille ou d'une vieille femme qui se pare, que c'est une requinquée.

Lacé : *laicé ; du lait*. Vlet vo penre di lacé ? voulez-vous prendre du lait? Dans le sermon de Saint-Bernard, on lit : el laicel de berbix. On croit encore, dans quelques communes, que le lait des vaches noires éteint plus promptement un incendie qui serait produit par la foudre.

Laivosse : **Laivesse** ; *ondée abondante réprimande sévère*. Non n'ain pu trova de chouaie po evita cet laivosse, ou laivesse ; prent vouade que to père ne te béhicuse enne bouenne laivesse, ou laivosse ; nous n'avons pu trouver un abri pour éviter cette ondée ; prends garde que ton père ne te fasse une bonne réprimande.

Lermes : *larmes*. Nou l'ain trova quet versa trop bin dè lermes ; nous l'avons trouvé qui répandait, qui versait beaucoup de larmes.

Avint une fois nostre Roy estoit au chastel qu'on dit Saint-Germain en Laye, une femme vesve devers lui a grand clamour et lermes.

(*Christine de Pisan, Vie de Charles V.*)

Longue : *langue*. Sa enne mechainte longue ; c'est une méchante langue.

Lourre : *veillée.* Veni ai lourre ; venez à la veillée. Peut-être ce mot vient-il de ce que, dans les veillées, on faisait entrer quelquefois un joueur de musette ou de *loure*, pour faire danser les jeunes filles. Peut-être vient-il du mot austrasien *eovre* (eoure), tenir ou faire travailler. A Remiremont, les enfans ont encore l'usage de placer, sur les ruisseaux de cette ville, le premier dimanche de l'Avent, des petits bouts de chandelle, dans des coquilles de noix, pour annoncer que les lourres sont finies. Cette coutume rappelle celle qui avait lieu dans quelques provinces du nord, de brûler, le même jour, des morceaux de cire empreints de goudron, auxquels on donnait le nom de *behour et bour.* (Supplément au Glossaire de la langue romane.)

Ma : *mai.* Lo mouè d'ma a lò pu bé de l'enuaie ; le mois de mai est le plus beau de l'année.

Ma : *mais,* adverbe. No virons bin vos vouere, ma la chemins so crota ; nous irions bien vous voir, mais les chemins sont pleins de boue.

Maique : *seulement.* Veni maique ; venez seulement.

Maugret : *malgré.* Veni maugret lo ton ; venez malgré le temps.

Mijauraie : *précieuse, importante, qui fait la belle.* Revoi-te in po let Keton, comme al fa let mijauraie ; regardes un peu Catherine, comme elle fait la précieuse.

Mochatte : *abeille.* Vlet in bé tom po las mochattes ; voilà un beau temps pour les mouches à miel. On a dit anciennement, *la mosche*, pour dire la mouche à miel.

Tote docor n'est mie sains
La mosche qui le miel amaine.

(*Roman de Dolopatos.*)

MOTTIER : *église*. Du vieux français *moustier*. Il existe, dans les Vosges, plusieurs villages qui ont conservé ce nom *Moyenmoutier*, *Bertremoutier*, *etc*.

NAERE, NER, NAIRE : *noir*. Nou nirons mi ai lourre, lai neû a tro naire ; nous n'irons pas à la veillée, la nuit est trop noire.

NENNI : *non*. Ai fa me behi vot couté. — Nenni. Il faut me donner votre couteau. — Non.

Tu doux nenni, avec un doux sourire,
Est tant honneste, il le vous faut apprendre.

(*Marot*.)

NIANT : *non*, *nen*, *point*. Vos me les behieuré bin. — Niant. Vous me la donnerez bien ? — Non.

NOUA : *petit enfant*. On chante encore à ceux qui sont au berceau : *noua*, *noua*, to père ote reuche ?—Niant. —Et té mère ?—ouar pu. C'est-à-dire : enfant, ton père est-il riche ?—Non.—Et ta mère ?—Guère plus.

OUGÉ, OUJEIX : *oiseau*. Sa l'ougé de neû ; c'est l'oiseau de nuit.

OUTERDON : *entre*. Outerdon San Etianne et lo villaige de Xeux ; entre Saint-Etienne et le village de Xeux.

PA : *paix* : Aillons, Merianne, et vos fare let pa etvos vot onquiat ; allons, Marianne, il faut faire la paix avec votre oncle. Pa, pa, renotte, pa ! veci Mosieur l'abbé de Luxeuil, que Dieu ga ; paix, paix, grenouille, il faut vous taire, parce que voici M. l'abbé de Luxeuil, que Dieu garde. Ainsi chantaient les habitans de Montheureux aux grenouilles qui se trouvaient dans les fossés du château lorsque M. l'abbé était attendu.

Pale : *poêle. Chambre où la famille se réunit habituellement.* Entra à pâle ; entrez au poêle.

Panneur : *balais.* Li meillours panneurs sont fa evou di bolattes ; les meilleurs balais sont faits avec des branches de bouleau. On dit aussi une écoure, pour un balais.

Piahi, **piasi** : *plaisir.* Fahi nos lo piasi d'ontra ; faites nous le plaisir d'entrer.

Peut, **peute** : *laid, laide.* Vlet in peut ofant, vlet enne peute chaimbre ; voilà un vilain enfant, voilà une vilaine chambre.

Piove, **pioge** : *pluie.* No arons trop bin dlet piove ; nous aurons beaucoup de pluie.

Pis : *mamelle*, *sein.* Not vetche a in bé pis ; notre vache a une belle mamelle. Plus avant, trouvasmes deux corps morts qui avaient les mains sur le pis, dit *Joinville.*

Poirmeu : *parmi.* Poirmeu vos, qu'as quet mo couté ? parmi vous, qu'est-ce qui a mon couteau ?

Pottes : *lèvres.* Vot cosin ai trova lai sace si bouene quet sait relaitchi li pottes penden enne bouenne peuse de tom ; votre cousin a trouvé la sauce si bonne qu'il s'est reléché les lèvres pendant un bon espace temps. *On lit dans la chronique de la noble cité de Metz :*

Trop friand à manger la soupe
S'échaulde la langue et les pottes.

Poucherosse : *poule qui conduit des poussins.* On donne aussi ce nom à la constellation des Pléïades ; on dit encore *pousserosse* dans quelques communes.

POUCHON : *poisson*. Ai vos fa aicheta not pouchon ; il vous faut acheter notre poisson.

QUIBAULÉ : *renverser*. De la *quiquenbole*, qui a la même signification.

QUEMOTTE : *pomme*. Di quemottes de tiare ; des pommes de terre.

RAMA, RAIMA, RAIMÉ : *pain* dans la composition duquel on fait entrer des noix et des poires sèches. Le rama se fait pendant les fêtes de Noël.

RAN : *étable à cochons*. RHANN avait en francique la même signification.

RANE, RANOTTE : *grenouille*. Du latin *rana*, et du vieux français, *ranotte* ; *rainette*, *renette* et *raine*.

RAIN : *arbre dépouillé de ses feuilles, et sur lequel, au moyen de crans faits aux branches, on place des vergettes enduites de glu, pour attraper les oiseaux qui viennent s'y placer, attirés par un appeau, c'est-à-dire, par le cri d'un oiseau en cage, caché sous le rain*. Ce nom vient du vieux français, *enramé, fendu, éclaté de droite et de gauche*. On a aussi donné le nom de *rain* aux arbres plantés, le premier du mois de mai, devant le domicile des Magistrats et sur les fontaines publiques. Ces arbres ne sont plus connus, dans les villages, que sous le nom de *Mai*.

REGOLICE : *racine de réglisse*. Tin, vlet in mouché de regolice. Tiens, voilà un morceau de réglisse.

Je ne demant pas recolice
Ne clos de Gerofle, n'espice.

(*Fabliau de la Beurse pleine d'escus.*)

RAIMESSE : *correction, réprimande.* To père vet te behi enne raimesse ; ton père va te donner la correction.

RELINQUER : *abandonner, quitter.* Let mere ai relinquet so nid ; la mère, la femelle a abandonné son nid: il ne se dit guère que des oiseaux qui, effarouchés par les enfans, quittent leurs nids. C'est le verbe latin *relinquere* dans toute sa signification primitive.

RETTE : *rat, souris.* Not chette ai pris enne rette ; notre chat a pris une souris.

RON : *rien.* Non vo behiro ron ; je ne vous donnerai rien. Ron qui vale ; rien qui vaille.

RU : *ruisseau.* N'fa mi pessa la ru ; il ne faut pas passer le ruisseau.

Au ru d'une clere fontaine,
Dont l'iave estoit et clere et saine.

(*Roman du Rou.*)

Ce mot existe dans le nom d'une infinité de villages du département des Vosges. *Belrupt, Belle sur le rupt, Grandrupt, Jassarupt, Ramrupt, Ruaux, Rupt, Xamontarupt* ; et dans le nom de plus de ving-cinq hameaux, dans le nombre desquels il s'en trouve un qui porte le nom de *Foumarupt*, que l'on doit écrire *Fossarupt*, ainsi que l'indique un ancien manuscrit du Chapitre de Saint-Dié, et les pièces d'un procès criminel, fait en 1573, à une femme, Babeline Cleradon, accusée de sortilège, et condamnée à être brûlée comme sorcière.

SA : *le soir.* Vot sieu ai venu no vouere heurmain losa ; votre sœur est venu nous voir avant-hier soir.

SAU, SO : *ivre, soûl.* In hom sau ; tot so so ; un homme soûl ; tout son soûl.

SAP, SEPIN : *sapin.* Combin ai vos de sap, ou de sepin den vot bôs ? combien avez-vous de sapins dans votre forêt? Il y a, près de Saint-Dié, une commune qui porte le nom de *Ban de sapt* ; ban des sapins.

SAUCE, SAUSSE : *saule.* Vos a trop bin de sauces din vot pras ; vous avez beaucoup de saules dans votre pré ; du vieux français sauciaus.

Et est une porre maisonnette
Close de pieus et de sauciaus.

(*Gautier de Coinci, Miracle de Notre-Dame*).

Le nom de *Saulcy*, donné a un village de l'arrondissement de Saint-Dié, vient probablement du grand nombre de sauces ou saules, plantés sur le bord de la Meurthe, qui traverse une partie des prairies de cette commune.

S'LA, S'LO : *le soleil.* Lo s'la a bin châ ; le soleil est bien chaud ; lo s'lo a bin routche, no airons d'let pioge ; le soleil est bien rouge, nous aurons de la pluie. On appelle aussi s'lo, la partie d'une grange où l'on dépose les gerbes de bleds, le foin.

SENTE : *sentier.* Mairchi din lai sente ; marchez dans le sentier.

En la forest par avanture,
Perdi la sente de mon sentier.

(*Fabliau du Tournoyement de l'Antechrist*).

SEUROTTE, SEURATTE : *petite sœur.* Enbressi vot seurotte ; embrassez votre petite sœur.

SOLET, SOLIET, SOLIER, SELO : *souliers*. Di selo de bos; des sabots.

Voiz quex sollers de cordoan.

(*Fabliau des deux Bordeors Ribaus*).

SON : *sommeil*. Ai lai fa in bouen son; il a fait un bon sommeil.

SOUNE : *semble*. Y me soune que vo a rageon; il me semble que vous avez raison. On dit aussi : te resoune mobin ton pere; tu ressemble bien à ton père.

SOVENT : *souvent*. Vos venin bin sovent; vous venez bien souvent.

Ains cercha sovent mains pays.

(*Fabliau de l'Enfant qui fut remis au soleil*).

TAITCHE : *tache*. Sa enne peute taitche ai son honnour; c'est une vilaine tache à son honneur.

TAQUER : *frapper*, *heurter*. Qu'as-ce que taque et l'ai pouote? preni vouade de vos taqui ai lai muraie : Qui est-ce qui frappe à la porte? prenez garde de vous heurter contre la muraille.

TALE, TAULE : *table*. Bottez let taule; mettez la table.

Avec tous les hostieux servans au fait de taverne est assavoir, nappes, pots, mesures, hanaps, bans, taules, etc.

(*Chirographe du 27 février 1590. Glossaire de la langue Romane, Supplément*).

TEUSSE : *peur*, *frayeur*, *terreur panique*. On vouet bin ai to visaitge que t'ai lai teusse; on voit bien sur ton visage que tu as peur. On tai béhi lai teusse; on

ta donné la peur. L'ai teusse de l'ai mouo; la frayeur de la mort.

Toci : *ici.* Veni toci ; venez-ici.

Tocir : *teter.* Vlet in efant, (ou ofant) que toce bin ; voilà un enfant qui tête bien. *Chouler* a la même signification, mais ne s'applique guère qu'aux enfans qui tètent ou leurs doigts, ou leurs lèvres. Ai toce sa doies; il tete ses doigs. Ai toce ses pottes ; il tete ses lèvres.

Tola, la (adverbe de lieu) : *en cet endroit.* Veni tola; venez là. Je crois que tola a du former deux mots dans l'origine. To, de suite, promptement et là ici. Veni tola; venez tout de suite, dans tel endroit, à cette place. Là ayant la même signification que lès, ici près. Enterré fu de lès son père au mostier de Monseigneur Saint-Estienne, à Troyes, dit *Villar-douin.* Dans quelques commmunes, on dit aussi *tolet*, ce qui confirme mon assertion.

Tôle : *toile.* D'let bouenne tôle de Rembiellet; de la bonne toile de Rembervillers.

Tortos, tortus, totes, tortotes : *tous*, *toutes.* Veni tortos ai lai mosse ; a ce que sa li totes vos bacelles ? venez tous à la messe; est-ce que c'est là toutes vos filles ?

Tounare : *tonnerre.* J'cra bin qu' lo tonnare ai cheu ai lui Piotte ; je crois bien que le tonnere est tombé à la ferme de la Piotte.

Toutai : *petit gâteau.* Sans doute de tourtai, tourteau ; petit pain bis fait en rond.

Tricouse : *espèce de guêtres ou de bas de laine tri-*

cotés, sans pieds, et qui descendent depuis le genou jusqu'à la cheville du pied. Ce sont les traquehouzes ou bottines de drap, encore en usage dans la Flandre. Le nom de *Tricousi*, que l'on donne encore dans quelques départemens du Nord, à des vagabonds, des mauvais sujets, vient sans doute de ce qu'ils portaient des tricouses ou des traquehouzes.

TRUAND, TRUANT, TRUANDE, TRUANTE : *paresseux, paresseuse, fainéant, fainéante.* Te fa bin lo truant; tu fais bien le paresseux; so in truand, c'est un fainéant.

Mès tu aimes mielz truander.

(*Fabliau des deus Bordeors Ribaus*).

VACHERON, VECHERON : *c'est un homme qui a soin des vaches dans les métairies où l'on fait du fromage dit de gruyère*; du vachelin, comme on l'appelle dans le pays.

VALA, VAULA, VALOT, VAULOT : *valet, domestique chargé du labourage.*

Chacun ot maitres nes challot.
Qui n'estoit pas moult biaus valloz.

(*Fabliau de Charlot le Juif.*)

VÉ, VEY : *veau.* Lo vé grais; le veau gras. Je crois que *vela*, qui, dans le patois des environs de Belfort, indique simplement un veau, signifie, dans celui des Vosges, un petit veau, un veau d'une petite taille, peu élevé, de deux ou trois jours.

VENREDI : *vendredi.* Lo venredi no mi in jeo po

s'meriat ; le vendredi n'est pas un jour pour se marier.

Si avint à un venredi
Que li hermite descendi.
(*Fabliau de l'hermite qui s'enivra*).

VOLANT-RETTE : *chauve-souris*. As cequ'vo ne dotait mi lai volant-rette ? est-ce que vous ne craignez pas la chauve-souris ? C'est proprement la souris volante, la souris qui vole.

VOUÉCHE : *verd*. Li biés sont bin vouéches ; les bleds sont bien verds.

VOISE : *guêpe*. Sa in nid d'voises ; c'est un nid de guêpes.

VOUETE : *sale*, *malpropre*, *dégoûtant*. Tai lai d'chu li brais enne vouete effare ; tu as sur les bras une sale affaire.

LISTE,

En patois de Dommartin près de Remiremont (département des Vosges), de trois cent neuf mots, proposés par la ci-devant Académie Celtique, pour être traduits en patois. Par M. RICHARD DES VOSGES, associé correspondant.

MOTS en FRANÇAIS.	MOTS traduits EN PATOIS.	PETITES PHRASES EN PATOIS, dans lesquelles ON FAIT ENTRER LES MOTS DE LA 2e COLONNE.
Je	Jé.	Jé seu fatigai.
Me; - à moi.	Mé; - ai mi.	Mé véli vos làé, c'ost ai mi qu'ai l'on ai fare.
Tu.	Tau.	Tau in gentil homme.
Te; - à toi.	Té;-ai ti.	Té voilau ontra en sociétai. - Ceau ai ti qu'on s'aîdrosse.
Il.	Ai li.	Ai li faut in emploi.
Le; - à lui.	Lé;-ai lé.	Ai lé fas fortune.
Elle.	Elle.	Elle lau en campeigne.
La; - à elle.	Lu; -ai elle.	Tu veut tortot,-elle nairé ron.
Nous.	Nos.	Nos ont das aifans qué sont dissipai.
Nous; - à nous.	Nos;-ai nos.	Nos habitons l'ai ville - ai nos sont raiserva las piaihi champétrel.
Vous.	Vos (saivais).	Vos qué vos aimés sent arrivais.
Vous; - à vous.	Vos ;-ai vos.	Vos aute das sugets fidelles, - ai vos sont sas proprietaés.
Eux.	Sos.	Sos qu'on sont demandont los compte.
Eux; - eux.	Sos,-ai sos.	Sos qu'airivont — ai sos qu'airivont.
Elles.	Elles.	Elles s'entêtont.
Elles; - à elles.	Elles ;-ai elles	Elles s'aimont, ai elles s'aineüont.
Mon.	Mé.	Mé fés aut y service di roi.
Ton.	Té-Ton.	Té fas le veoiant. — Sévont lé ton.
Son.	Sé-Son.	Sé pére li commande — Aicoutont lé son.
Nos.	Nos.	Nos domestiques sé chicanont.
Vos.	Vos.	Vos geons saimusont.
Leur.	Los.	Los manière d'agir aut aissa commique.
Celui-ci.	Laut cite.	L'aute cite demande das égard.
Celle-ci.	Laute cite.	Laute cite aut enne capricieuse.
Celui-là.	L'aute l'aute.	Laute laute demande dête congédié.
Celle-là.	L'aute l'aute.	Laute laute aut enne hipocrite.
Celui qui.	Lésu qui.	Lésu qui aut venu.
Ceux qui.	Las suqui.	Las su qui sont sé contentont.
Celle qui.	Lai suqui.	Lai suqui ontré nont né pas sautafieu.
Celles qui.	Solequi.	Sole qui sont paraissont de bionne himeur.
Qui? lequel.	Qui? léquéle.	Qui ausse qué li oblige?—lequele de vos qu'on aipelle?

MOTS en FRANÇAIS.	MOTS traduits EN PATOIS.	PETITES PHRASES EN PATOIS, dans lesquelles ON FAIT ENTRER LES MOTS DE LA 2e COLONNE.
Que-quoi.	Qué-qué.	Dé qué sagit lé (de quoi s'agit-il)?
Ceci, cela.	Celi, célau.	Fas ceci ou aime té meu fare celau.
Ce qui; ce que.	céqui; céqué.	On mon obligé ai fare céqué vos savoi bien.
Que.	Qué.	Qué demandé vos?
Chose.	Chose.	Lai chose aut certaine.
Rien.	Ron.	On né vos oblige ai ron.
Tout.	Tortot.	Quand tortot y seré on voeauron (quand tout y se on verra).
Assez.	Aissa.	Airivera vos aissa tôt.
Peu.	Po.	Aitondi in po.
Beaucoup.	Béco.	Nos aitondons béco.
Plusque.	Puquai.	Nos aitondons puqu'ai l'ordinare.
Moins que.	Moeonqué.	Nos on moeon qué vos.
Oui.	Oui.	Jé raipond qué oui.
Non.	Non.	Nos crayons qué non.
Dessus.	Desus.	Ai lairé lé désus.
Dessous.	Dézo.	Laute aibandonne le dézo.
Dehors.	Dettieu.	Ai faut la bosta det fieu.
Dedans.	Dédons.	Fays l'au ontra dedons.
Vis-à-vis.	Vis-ai-vis.	Voys vis ai vis.
Où et d'où.	Ou, d'ou.	Ou faut té ailla? — D'ou vient célau?
Ici ou là.	Toci ou tolau.	Quand on verront toci on paisseront tolau.
En-deça.	En déça.	Voys vos en déça.
Au-dela.	Au déla.	Nos sons bien au déla.
A droite.	Aidrate.	Lé chémin aut ai drate.
A gauche.	Ai gauche.	Nos trovéront ai gauche di bos.
Devant.	Daivant.	Ai sont daivant nos.
Derrière.	Daihié.	Ai faut tonna daihié, (il faut tourner derrière).
Voilà.	Voilau.	Voilau enne confusion.
Voici.	Voici.	Voici dé qué fare rire.
Mais.	Mas.	Mas lé pieu ton? (mais le peut-on)?
Quoique.	Quoiqué.	Quoiqué vos y since (quoique vous y soyez).
Sinon.	Sinon.	Voilau, ou sinon.
Afin que.	Aifin qué.	Aifin qué on naént poéon dé répreuge (afin qu'on n' pas de reproches).
Toujours.	Tojos.	Vivons tojos en honnéte homme.
Jamais.	Jémas.	Jemas dé chicane.
Encore.	Aicau.	Aicau moeon dé Baitayent.
Autrement.	Autrémont.	Agissé autrémon.
C'est-à-dire.	Ceau-aidire	Ceau-aidire en brauve (c'est-à-dire en brave).
Bien ou mal.	Bien ou maul.	Ai ponce bien et ai fas maul (il pense bien et fait ma
Sûrement.	Suremon.	On pieu suremon.
Peut-être.	Peut-éte.	Peut éte y aut té (Peut-être y est-il).
Avec.	Aivos.	Ai l'au aivos sé couzin.
Sans.	Sons.	Ai sont sons disernemont, (ils sont sans dicernemen
Aussi.	Ainsi.	Ainsi on sé résous.
Parmi ou entre.	Poirmeu ou Onterdon.	Poirmeu lai mailée, — onterdon (parmi le milie la mêlée).
Or donc.	Odon.	Odon qu'au té dévenu?
Un.	Une.	Jé n'a qu'une.

MOTS en FRANÇAIS.	MOTS traduits EN PATOIS.	PETITES PHRASES EN PATOIS, dans lesquelles ON FAIT ENTRER LES MOTS DE LA 2e COLONNE.
Deux.	Douce.	Ai l'on né douce.
Trois.	Traube.	Las voilau ti traube.
Quatre.	Quoite.	Tachi daivoé las quoite.
Cinq.	Cinq.	Cé n'au qué cinq,
Six.	Ché.	Moirqui ché.
Sept.	Sept (sette.)	Ai lon faut sette.
Huit.	Heute.	Ai nié pos trot d'heute.
Neuf.	Nieuffe.	Conti las nieuffe.
Dix.	Dége.	Perni las dége.
Onze.	Onze.	Lé voys vos on pouta las onzes.
Douze.	Doze.	Ai nairé trot de doze.
Treize.	Traze.	Jé mon sovien ai nié traze.
Quatorze.	Quaitauge.	Elle sé mairié ai quaitauge ans.
Vingt.	Vingte.	On voyci vingte.
Trente.	Tronte.	Lé moës dé Juin es tronte jos.
Cinquante.	Cinquante.	Le démé cent aut de cinquante.
Cent.	Cente.	Lai fomme l'au es cente ans.
Mille.	Mille.	On n'aichete qué mille.
Semaine.	Semaine.	Cé seré lai semaine prochaine.
Lundi.	Lundi.	Lundi jé ni poura ailla.
Mardi.	Madi.	Madi jé poite en diligence.
Mercredi.	Mainceurdi.	Cé seré mainceurdi.
Jeudi,	Jeudi.	Jeudi paissa ai feu voir sé poiron (jeudi passé il fut voir son parent).
Vendredi.	Vanredi.	Aitondons ai vanredi.
Samedi.	Samedi.	Ai velon se botta en route samedi.
Dimanche.	Dicumeoinge.	Ai son aitondu dépeu dieumeoinge.
Mois.	Moës.	Ai faut in moës pou fare lé vouaige.
Janvier.	Janvier.	Cé seré le doze janvier.
Février.	Février.	Las neiges de fevrier ont retarda las vouaigeons.
Mars.	Marce.	Ceau don le moës de marce.
Avril.	Aivril.	Lé tiarme aut y dége d'aivril (le terme est au dix avril).
Mai.	Mai.	Nos airont di bé toms y moës de mai.
Juin.	Juin.	Lé moës dé juin seré favorabe.
Juillet.	Jullet.	L'ai recolte di foon seré terminaie en jullet.
Août.	Os.	L'ai recolte das biais sé fas don le moës d'os.
Septembre.	Septembre.	Vos y vira le tronte septembre.
Octobre.	Octobre.	S'ai fautte au di sette octobre.
Novembre.	Novembre.	Ai lau né l'heute de novembre (il est né le huit novembre.)
Décembre.	Décembre.	Décembre aut lé derré moës de lainae.
Année.	Ainae.	On conte poi ainae (on compte par année.)
Le Bélier.	Lé Belier.	En marce lé selo ontere don lé signe di Belier.
Le Taureau.	Lé Taureau.	Lai constellation di Taureau.
Les Gémeaux.	Las Gémeaux.	Las Gémeaux sons di nombre das signes septentrionnaux.
Le Cancer.	Lé Cancer.	Lé Cancer Aut lé quoitrieme signe di Zodiaque.

MOTS en FRANÇAIS.	MOTS traduits EN PATOIS.	PETITES PHRASES EN PATOIS, dans lesquelles ON FAIT ENTRER LES MOTS DE LA 2e COLONNE.
Le Lion.	Lé Lion.	Lé signe di Lion aiquémonceré démain.
La Vierge.	Lai Vierge.	Lé signe dé lai Vierge aut fini.
La Balance.	Lai Bailance.	Lé séla aut y signe de lai bailance.
Le Scorpion.	Lé Scorpion.	Lé Scorpion aut une dans signe di Zodiaque.
Le Sagittaire.	Lé Sagittaire.	Lé Sagittaire aut das signe méridionnaux.
Le Chevreau.	Lé Chevreau.	Lé sélo vé sauta fieu di signe di Chevreau.
Le Verseau.	Lé Vesseau.	Lé Vesseau aut l'onziéme.
Les Poissons.	Las Pouchons.	Las Pouchons sont le derré signe di Zodiaque.
Soleil.	Sélo.	Lé sélo aut ardent.
Lune.	Lune.	Demain nos airons novalle lune.
Étoiles.	Aitelles.	Ont voé las aitelles.
Planètes.	Planètes.	Raivoitie las planètes.
Jour.	Jos.	Ont voé lé jos.
Nuit.	Neu.	Pendant tote lai neu.
Matin.	Maitin.	On lé voé tos las matin.
Soir.	Sa.	Ont se couche tos las sas.
Orient.	Orient.	Ai viens d'orient.
Couchant.	Couchant	Raivoitie y couchant.
Midi.	Médi.	Lai ville aut y médi.
Nord.	Nord.	Ceau in habitans di nord.
Hier.	Hermain.	Ai véné hermain.
Aujourd'hui.	Aujédeu.	Cé séré aujédeu.
Demain.	Demain.	Demain ai sera trot tas (demain il sera trop tard).
Ciel.	Ciel.	Las onges habitons lé ciel.
Air.	Are.	Ai laut ai l'are.
Lumière.	Lumière.	Ai l'ont das lumière.
Ténèbres.	Ténèbres.	Lé tams das ténèbres.
Nuage.	Nuaige.	Las nuaiges creuvont las montaignes.
Pluie.	Pieuge.	Lai pieuge aut favorable as récoltes.
Neige.	Neige.	Voici lai neige.
Grêle.	Graule.	Las graules ont aibimait las campeignes.
Glace.	Diaise.	Las voitures paissont su lai diaise.
Vent.	Vont.	Ai fas in vont impétueux.
Froid.	Frad.	Ai fas aussi frad qu'en Russie.
Chaud.	Chaux.	Cé séré quand ai fairé chaux.
Tonnerre.	Tiennaire.	Ont oüe lé tiennaire, (on entend le bruit du tonnerre).
Éclairs.	Ailaides.	Ont voé las ailaides.
Feu.	Feu.	Voys vos lé feu?
Flamme.	Fiammes,	On né voé qué las fiammes.
Étincelle.	Aitincelle.	Comme ceau aitincelle.
Rouge.	Roge.	Ai lau trot roge.
Vert.	Vouauche.	Ont laime vouauche.
Blanc.	Bian.	Fayllé bianc (faites-le blanc).
Bleu.	Bleu.	Ai n'aut pas aissa bleu.
Noir.	Ner.	Aut lé trot ner.
Jaune.	Jaune.	Lé vélé vos jaune?
Or.	Aure.	Avos vu sé aure? (avez-vous vu son or)?

MOTS en FRANÇAIS.	MOTS traduits EN PATOIS.	PETITES PHRASES EN PATOIS, dans lesquelles ON FAIT ENTRER LES MOTS DE LA 2e COLONNE.
Argent.	Airgent.	Ai li fant dé l'airgent.
Cuivre.	Cuivre.	Ceau enne mine dé cuivre.
Fer.	Fia.	Voilau topien de fia (voilà beaucoup de fer).
Plomb.	Piomb.	Ai lé fas enne emplète dé piomb.
Étain.	Aitain.	Qué châge d'aitain.
Sel.	Sau.	Las voituriers de sau ont bien das maux.
Ambre.	Ambe.	L'ambe au enne substance résineuse.
Diamant.	Diamant.	As vos vus sas diamants.
Perle.	Perle.	Ceau enne perle.
Pierre.	Pierre.	Ceau duche comme dé lai pierre (c'est dur comme de la pierre).
Chaux.	Achaux.	L'aichaux aut tirée dé pierre calimaient.
Plâtre.	Plâtre.	Lé plâtre aut forma dé pierre queute et pulvérisaient (le plâtre est formé de pierres cuites et pulvérisées).
Eau.	Eauve.	Las eauves sont daibordaent.
Rivière.	Révere.	Lai révere aut pienne (la rivière est pleine, ou le lit de la rivière est plein).
Fontaine.	Fontaine.	Se neau ron de lai fontaine (ce n'est rien de la fontaine).
Lac.	Lac.	Ceau in gros lac.
Montagne.	Montaigne.	Lau voilau y haut dé lai montagne.
Vallée.	Vallée.	Voys vos las vallées et las cotteaux?
Colline.	Colline.	Sevé lai colline (suivez la colline).
Forêt.	Forét.	Ceau enne grande forèt.
Arbre.	Arbe.	Voilau in bé arbe.
Chêne.	Chane.	Voilau in chane qu'au bien haut.
Oiseau-vole.	Ouhé-vole.	Voys vos las ouhés vola?
Poisson-nage.	Pouchon-naige.	Ai naige comme las pouchons.
Serpent-rampe.	Serpont-rompe.	Ai rompe comme in serpont.
Bœuf ou taureau	Bieu ou toré.	Lé bieu qué vos voys; lait toré ai nié cinq moës.
Vache mugit.	Vaiche mugit.	Ouïs vos las vaiches mugilai?
Cheval hennit.	Chovâl hongne	Ceau un choval qué hongne.
Ane brait.	Ane, bra,	Ai bra comme in ane.
Chien aboie.	Chien aiboye.	Cé chien vos aiboye.
Cochon.	Cochon ou pouchés.	Ai lau lé berger das pouchés.
Chèvre.	Chieuve.	Voilau enne chieuve et sé cabri (voilà une chèvre et son chevreau).
Mouton bêle.	Mouton boile.	Las moutons né font qué dé boilai.
Homme.	Hommet	Ceau in brauve homme.
Femme.	Fomme.	Lai fomme de note voisin mérite las aitention dé sé homme.
Enfant.	Aifant.	Ceau lé pu bé aifant das aifans,
Vieillard.	Viellard.	Lé viellard mérite los respects de lai jeunesse.
Père.	Pére.	Ai lau père dé quinze aifans.
Mère.	Mére.	Sai mére lé corrige rudemont.
Fils,	Fé, (sin.) Fés. (plur.)	Ait sout dége fés, le pu viésé es doze ans (Ils sont douze fils, le plus vieux a douze ans).
Fille.	Fée, Féent.	Sas feent li ont fos sai fortune.
Frère.	Fraire.	Mé fraire aut y service di Roi.

MOTS en FRANÇAIS.	MOTS traduits EN PATOIS.	PETITES PHRASES EN PATOIS, dans lesquelles ON FAIT ENTRER LES MOTS DE LA 2e COLONNE.
Sœur.	Sœnr,	Ceau lai pu véent dé ma sœur.
Mari.	Mari.	Ceau mé mari qué mi es obligé.
Épouse.	Épouse.	Elle aut lépouse lai pu vertueuse.
Famille.	Famille.	Ai lai boonhour que ceau d'enne brauve famille.
Tribu.	Tribu.	Ais sont de lai derrere tribu.
Peuple ou nation.	Peupe ou nation.	Le peupe au poli, ceau enne nation fiére.
Ville.	Ville.	Elle lau y rang das bionne ville di royaume.
Forteresse.	Forteresse.	Ceau enne boonne forteresse.
Paix.	Pas.	Lai pas aut conclue.
Guerre.	Guarre.	Lai guarre aut finie.
Épée ou sabre.	Aipae, sabre.	Sé aipae li serve de sabre.
Arc.	Arc.	Voylau l'arc.
Flèche.	Fleihe.	Ais sont servi dé fleihes.
Lance.	Lance.	Ai lé enne lance comme in cosaque.
Sceptre.	Scepte.	Lé Roi es sé scepte.
Roi.	Roi.	Aimons notre boon Roi.
Prêtre.	Prêtre.	Ai lau l'aimi das Prêtres.
Autel.	Autel.	Lé prêtre monte ai l'autel.
Victime.	Victime.	Ais séront victimes dé los dévouement.
Temple.	Temple.	Ceau lé templé di dieu Jupiter.
Prière.	Priére.	Ai raicite sas priére.
Dieu.	Dieu.	In seul Dieu taidorré et aiméré parfaitement.
Ange.	Ange.	Ai lé dé l'esprit comme in ange.
Mauvais génie.	Maichans génie.	Ceau in maichans génie.
Ame.	Ame.	L'ame aut enne partie immatérielle, (immortelle et principe de la vie.)
Corps.	Corps.	Ai lé lé corps difforme.
Tête.	Tête.	Sai tête aut su in coté.
Oeil.	Œul.	Ai lé lœul fin et subtil.
Nez.	Naz.	Sé naz aut gros.
Bouche.	Bouche.	Ai lé enne bouche moyenne.
Menton.	Moton.	Sé moton aut trop long.
Barbe.	Barbe.	Sai barbe aut trop chataine.
Cheveux.	Chaivoux.	Sas chaivoux sont aussi bian que la naige.
Langue.	Longue.	Ai lé enne longue dé fomme.
Dent.	Dont.	Sas donts sont airaichées.
Oreille.	Airaille.	Sas airaille ressonnont ais saule de souris (ses oreill ressemblent celles d'une souris).
Main.	Main.	Ait lau fôau das mains (il a froid aux mains).
Pied.	Pied.	Sas pieds sont gros.
Doigts.	Dauent.	Ai lé in dauent copa din cop de sabre.
Bras.	Brais.	Ai lau estraupié di brais gauche.
Coude.	Cotré.	Lé cotré disloqua.
Épaule.	Aipole.	Sas aipoles sont trop lâges.
Genou.	Genos.	Ai l'au onffiai y génos (il est enflé au genou).
Jambe.	Jambe.	Ai lé lai jambe grosse.
Peau.	Pé.	Sai pé aut ner.
Sang.	Sang.	Sé sang circule dons sas voonnes.
Os.	Ose.	Ose, partie duche di corps (os, partie dure du corp
Cœur.	Cœur.	Lé cœur aut le siége dé lai vie.

MOTS en FRANÇAIS.	MOTS traduits EN PATOIS.	PETITES PHRASES EN PATOIS, daus les quelles ON FAIT ENTRER LES MOTS DE LA 2e COLONNE.
La vie.	Lai vie.	Ait l'ont raiussi ai lé raippella ai lai vie.
La mort.	Lai mouaut.	Lai mouaut lé surprit.
Respirer.	Respirai.	Ai lai cessé dé respirai.
Haleine.	Heilenne.	Ai crie ai perte d heilenne.
Dormir.	Dreumi.	Voys l'houre de dreumi.
Sommeil.	Som ou sémoié.	Lé tons di som; ai lai quémonssé ai semoié.
Songe.	Songe.	Ai lé fas in songe creux.
Manger.	Maingé.	Ai faut quai laent ai maingé.
Boire.	Boerre.	Ai demande ai boerre
Eternuer.	Tainié.	Ais tainieont bién sevont.
Courir.	Couor.	Ais couoront comme das chiens.
Sauter.	Sauta.	Ai sautont comme das cabris.
Danser.	Dansié.	Ai faut demando congé dé dancié.
Marcher.	Marché.	L'aifans lau aiquemonsse ai marché.
Avancer.	Vonta.	Ai faut vonta.
Reculer.	Récola.	Ai lé récola dons sé esprit.
Parler.	Pouaula.	Ai faut lé pouaula das affares de mainaige.
Crier.	Houa.	Ai se botta ai houa.
Rire.	Rire.	Ai ris comme in bienheuroux.
Pleurer.	Brare.	Voilau in homme qué bra comme in aifans.
Blesser.	Biaussé.	Ai feu biaussé ai l'armée.
Tuer.	Tiai.	Ai feu tiai din cop de feu.
Haïr.	Haïé.	Aissé haiont jusqu'ai sé vouloir di maul.
Aimer.	Aimai.	Je doue l'aimai.
Joie.	Joye.	Se feu in monmant de joye (ce fut un moment de joie).
Colère.	Colére.	Ai l'au en colére.
Vengeance.	Vengeance.	Ais demandont vengance.
Ami.	Aimi.	Ceau l'aimi das honnêtes geons.
Ennemi.	Ennemi.	L'ennemi es pédu l'ai baitayent.
Étranger.	Aitranger.	Ai l'occupe en emploi ai l'aitrenger.
Bon.	Boon.	Ceau in boon frut (c'est un bon fruit).
Méchant.	Maichant.	Te voilau maichant serviteur.
Beau.	Bé.	Nos aieons di bé tons (nous avons du beau temps).
Laid.	Peut.	Cean in peut Monsieur qu'habite in bé chaité.
Petit.	Petit.	In pos pu petit qué laute (un peu plus petit que celui-ci.)
Grand.	Grand.	As vos vûs cé grand homme ?
Aimer.	Aimoyer.	Ceau trop aimoyer.
Doux.	Doux.	Fayble in pos pu doux.
Fort.	Fôau.	Ai l'au aussi fôau qué se fraire.
Faible.	Fiauye.	Ai né le faut pas si fiauve.
Léger.	Leger.	Cé mouché aut léger.
Pesant.	Pésant.	Ai né le demande pas si pésant.
Long.	Long.	L'ai péce es çont mètres de long.
Court.	Couant.	Voys vos cé quai l'au couant ?
Large.	Lage.	Considéri cé quai l'au lage.
Étroit.	Tras.	Cé naut qu'enne languette, ai l'au trop tras.
Lent.	Lont.	Ai l'au si l'ont (il est aussi long).
Prompt.	Prompt.	Ai faut éte pu prompte.
Haut.	Haut.	Voilau in chane qu'au bien haut.
Bas ou profond.	Bais ou fond.	Démouri bais ; voys vos céquat lau fond ?

CHANSONS

En patois du pays de Bresse.

Sinsons *que sînton lou zounes feilles et lou zounes garsans lo premi dioumane du ma de ma, quin y van, se tenin so lou brés, din lou maësons de z'habilins de l'indra demindo à baëre, quoquefa de z'ués, o don bin de liards per far lo guteillon. Faut sava qu'y a torzo yenna dé zounes feilles que va devin lou z'âtres avoa on zoune garsan, all'e tota rimpli de ribans et de broves saca. On l'apale la Réna o don bin la mariée. Api y z'y a on zouno cadé que va lo vra devin que pourte on ma quouar sin attassi ari de ribans avoa de flors.*

Chansons que chantent les jeunes filles et les jeunes garçons, le premier dimanche du mois de mai, lorsqu'ils vont, se tenant sous le bras, dans les maisons des habitans de l'endroit, demander à boire, quelquefois des œufs ou de l'argent pour faire le petit goûté. Il est bon de savoir qu'il y a toujours une des jeunes filles qui va devant les autres avec un jeune homme; elle est toute remplie de rubans et de jolies choses: on l'appelle la *reine* ou bien la *mariée;* et puis il y a un jeune garçon qui marche tout-à-fait devant (à la tête de la troupe), lequel porte un mai où sont attachés aussi des rubans avec des fleurs

Allegramente.



Le voilà venu le joli mois;
Laissez bourgeonner le bois:
Le voilà venu le joli mois;
Le joli bois bourgeonne.
Il faut laisser bourgeonner le bois,
Le bois du gentil-homme.

II.

Du grin matin mi livera,
Laisso brotonno lo bois.
Du grin matin mi livera,
Lo zouli bois brotonne.
Faut laisso brotonno lo bois
Lo bois du zintil-houme.

II.

De grand matin je me lèverai;
Laissez bourgeonner le bois:
De grand matin je me lèverai.
Le joli bois bourgeonne:
Il faut laisser bourgeonner le bois
Le bois du gentil-homme.

III.

On bio motsé z'amassera
Laisso brotonno lo bois,
On bio motsé z'amassera
Lo zouli bois brotonne.
Faut laisso brotonno lo bois
Lo bois du zintil-houme.

III.

Un beau bouquet j'amasserai;
Laissez bourgeonner le bois:
Un beau bouquet j'amasserai.
Le joli bois bourgeonne;
Il faut laisser bourgeonner le bois
Le bois du gentil-homme.

IV.

Avoa ca don lo laïero?
Laisso brotonno lo bois,
Avoa ca don lo laïero?
Lo zouli bois brotonne.
Faut laisso brotonno lo bois
Lo bois du zintil-houme.

IV.

Avec quoi le lieras-tu donc?
Laissez bourgeonner le bois:
Avec quoi le liras-tu donc?
Le joli bois bourgeonne:
Il faut laisser bourgeonner le bois
Le bois du gentil-homme.

V.

On riban na se ze l'ava;
Laisso brotonno lo bois,
On riban na se ze l'ava,
Lo zouli bois brotonne.
Faut laisso brotonno lo bois,
Lo bois du zintil-houme.

V.

Un ruban noir si je l'avais;
Laissez bourgeonner le bois:
Un ruban noir si je l'avais.
Le joli bois bourgeonne;
Il faut laisser bourgeonner le bois,
Le bois du gentil-homme.

VI.

Se ze l'a pas l'azettera,
Laisso brotonno lo bois,
Se ze l'a pas l'azettera,
Lo zouli bois brotonne.
Faut laisso brotonno lo bois,
Lo bois du zintil-houme.

VI.

Si je ne l'ai pas, je l'achèterai;
Laissez bourgeonner le bois:
Si je ne l'ai pas je l'achèterai.
Le joli bois bourgeonne;
Il faut laisser bourgeonner le bois,
Le bois du gentil-homme.

VII.

O don bin ze l'improntera;
Laisso brotonno lo bois,
O don bin ze l'improntera,
Lo zouli bois brotonne.
Faut laisso brotonno lo bois
Lo bois du zintil-houme.

VII.

Ou bien je l'emprunterai;
Laissez bourgeonner le bois:
Ou bien je l'emprunterai.
Le joli bois bourgeonne;
Il faut laisser bourgeonner le bois,
Le bois du gentil-homme.

Y ét' icé lo savon de cela.

C'est ici la fin de celle-là.

IIe CHANSON.

N'in vettia n'âtra su lo méme ar.

En voilà une autre sur le même air.

I.

Vettia veni lo zouli ma,
Lou feilles mariyeran;
Vettia veni lo zouli ma,
No mariran lou feilles.
Lou feilles no faut mario,
Car elles sin zouliyes.

I.

Le voilà venu le joli mois;
Les filles nous marierons:
Le voilà venu le joli mois;
Nous marierons les filles.
Les filles il nous faut marier,
Car elles sont jolies.

II.

Din mon zardin quin le vindra,
Lou feilles mariyeran;
Din mon zardin quin le vindra,
No mariran lou feilles.
Lou feilles no faut mario,
Car alles sin zouliyes.

II.

Dans mon jardin quand elle viendra;
Les filles nous marierons,
Dans mon jardin quand elle viendra.
Nous marierons les filles,
Les filles il nous faut marier,
Car elles sont jolies.

III.

On bio motsé li baillera;
Lou feilles mariyeran.
On bio motsé li baillera,
No mariran lou feilles.
Lou feilles no faut mario,
Car alles sin zouliyes.

III.

Un joli bouquet je lui donnerai.
Les filles nous marierons:
Un joli bouquet je lui donnerai.
Nous marierons les filles,
Les filles il nous faut marier,
Car elles sont jolies.

IV.

A cui que te lo baillero?
Lou feilles mariyeran;
A cui que te lo baillero?
No mariran lou feilles.
Lou feilles no faut mario,
Car alles sin zouliyes.

IV.

A qui le donneras-tu?
Les filles nous marierons,
A qui le donneras-tu?
Nous marierons les filles;
Les filles il nous faut marier,
Car elles sont jolies.

V.

A ma mëia se ze l'ava;
Lou feilles mariyeran:
A ma mëia se ze l'ava;
No mariran lou feilles.
Lou feilles no faut mario,
Car alles sin zouliyes.

V.

A ma mie si je l'avais;
Les filles nous marierons:
A ma mie si je l'avais;
Nous marierons les filles,
Les filles il nous faut marier,
Car elles sont jolies.

VI.

De qué flanc te l'attassero?
Lou feilles mariyeran,
De qué flanc te l'atassero?
No mariran lou feilles.
Lou feilles no faut mario,
Car alles sin zouliyes.

VI.

De quel côté l'attacheras-tu?
Les filles nous marierons:
De quel côté l'attacheras-tu?
Nous marierons les filles:
Les filles il nous faut marier,
Car elles sont jolies.

VII.

Y est du gâsse o bin du dra;
Lou feilles mariyeran:
Y est du gâsse o bin du dra;
No mariran lou feilles.
Lou feilles no faut mario,
Car alles sin zouliyes.

Y est-icé lo savon de celaté.

VII.

C'est du gauche ou bien du droit;
Les filles nous marierons,
C'est du gauche ou bien du droit.
Nous marierons les filles:
Les filles il nous faut marier;
Car elles sont jolies.

C'est là la fin de celle-ci.

IIIe CHANSON

N'in vettia oncou ienna torzo su lo méme ar, me qu'est bin ple brova que non po lou dué z'âtres.

En voilà encore une toujours sur le même air, mais qui est bien plus jolie que les deux autres.

I.

Vettia veni lo zouli ma;
L'alluetta plinta lo ma:
Vettia veni lo zouli ma;
L'alluetta lo plinta.
Lo polé prin sa volëia
Et la volëia sinta.

I.

Le voilà venu le joli mois;
L'alouette plante le mai:
Le voilà venu le joli mois;
L'allouette le plante.
Le poulet prend sa volée,
Et la volée chante.

II.

Vettia veni lo zouli ma;
Lou clés de ma mëia z'a,
Vettia veni lo zouli ma,
Z'a lou clés de ma mëia.
Oua, lou clé de ma mëia z'a
Pindu à ma cintera.

III.

Vettia veni lo zouli ma;
Laisso mario lo França:
Vettia veni lo zouli ma;
Lo França se mariye.
Laisso mario lo França
Pindin que lo ma passa.

IV.

Vettia veni lo zouli ma;
Allin z'y sarvi lo râ:
Vettia veni lo zouli ma;
Allins tui à la gâra:
Allin z'y tui sarvi lo râ;
No li serin fédèles.

V.

Vettia veni le zouli ma;
Netron métro lo bon sa:
Vettia veni lo zouli ma;
Da bon sa netron métro,
Vo plairet-y de vo levo
Per no bailli à baëre?

VI.

Vettia veni lo zouli ma;
La mariée n'a po sa:
Vettia veni lo zouli ma;
La mariée est sula:
No, la mariée n'a po sa;
All'a biu din la fiula.

Y est-icé lo vra savon.

II.

Le voilà venu le joli mois,
Les clés de ma mie j'ai;
Le voilà venu le joli mois,
J'ai les clés de ma mie;
Oui, les clés de ma mie j'ai
Pendues à ma ceinture.

III.

Le voilà venu le joli mois,
Laissez marier le Français;
Le voilà venu le joli mois,
Le Français se marie;
Laissez marier le Français
Tandis que le mois passe.

IV.

Le voilà venu le joli mois,
Allons servir le Roi;
Le voilà venu le joli mois,
Allons tous à la guerre,
Allons-y tous servir le Roi
Nous lui serons fidèles.

V.

Le voilà venu le joli mois,
Notre maître, le bon soir;
Le voilà venu le joli mois,
Bon soir, notre maître:
Vous plairait-il de vous lever
Pour nous donner à boire?

VI.

Le voilà venu le joli mois,
La mariée n'a pas soif;
Le voilà venu le joli mois,
La mariée est soûle;
Non, la mariée n'a pas soif:
Elle a bu dans la fiole.

C'est ici la véritable fin.

VOCABULAIRE

De la langue rustique et populaire du Jura, par M. Monnier, associé correspondant (1).

SUITE ET FIN.

F.

Fachalle, s. f. Moule de bois à faire des fromages appelés *Tommes*. — *Facces*, celt., petit vase. *Faisselle*, fr.

Fagnole, Faignola, s. f. Petite provision de fruits que font les enfans ; le lieu où ces fruits se *fanent*.

Faille, s. f. Brebis, *faille* se dit également pour *fille*, dans l'arrondissement de Dôle.—C'est une forte crâse de *femelle*, car on dit aussi *feille* pour fille.

Falleborgnes, s. f. Balivernes, contes *borgnes*.— *Fall*, celt. fausseté.

Fanfan, nom prop. François.

Fanfardée, adj. f. Personne qui met du rouge. *Temps pomelé et fille fanfardée*, disent proverbialement les villageois, *ne sont pas de longue durée*. Voy. Finfardise.

---

(1) La première partie de ce Vocabulaire se trouve dans le tom. V, pag. 246 à 309.

Fantasioúsa, adj. f. Fille *fantasque*, qui a des caprices. — *Fantasy*, c'est fantaisie.

Farme, s. f. Métairie. — *Farm*, angl.

Farot, s. m. jeune homme de la classe inférieure, qui se pare comme les bourgeois et les nobles, ou qui singe leur ton. — *Faro*, mot Bourguignon cité par du Cange, a été employé pour *Baron*. *Fier* est dérivé de là, et se prononce rustiquement *Fiar*.

Fasy, s. m. Poussière de charbon autour d'un four où on le fabrique. Ce terme signifie vin en jargon des *bons cousins charbonniers*, lesquels ont une association qui date d'un temps immémorial.

Favioles, s. f. Haricots. — *Pheasoli*, lat.; *faverole*, fr.

Femalle, s. f. Femelle. — *Femell*, celt. *Female*, angl.

Femira, s. f. Fumée.

Fenna, s. f. Femme. — Crâse de *fœmina*, lat.

Feu d'infa, s. m. Coquelicot, ainsi nommé *feu d'enfer*, à cause de sa couleur ardente.

Fiarde, s. f. Fion, s. m. Tromperie. *Donner une fiarde, un fion*, tromper la bonne foi, abuser de la crédulité. — Dérive du lat. *Fides*, comme le français *foi*.

Fiche! Fichtre! Interjection, espèce de jurement, synonime d'un mot que la décence ne permet pas d'écrire.

Ficher, v. n. se dit d'une chose qui présente une pointe.

Ficher, v. a. Planter, appliquer un coup.

Fin, s. f. Territoire, grande espace de terrain du meilleur rapport. On dit, en ce sens, la fin de Ville-Vieux, la fin d'Arlay, etc. On applique la même dénomination à des plaines. — *FFin*, celt. Terrain.

Finfardise, s. f. Compliment *fardé*, en patois du canton de Saint-Amour.

« Ez gn'a po de *finfardise*
« Quin no diens no leus amans.

Nous avons remarqué que l'on disait *fanfardée* pour *fardée*. Voyez ce mot.

Flammusses, s. f. Sorte de gâteaux de maïs qui plaît aux Bressans. — *Flamula*, lat. Étendart qui se termine en pointe comme la *flamme*. *Bull.* La flammusse, ou *fiammusse* est fort mince.

Fleuri, s. m. Bœuf marqué de plusieurs taches. — *Flour*, *flur*, celt. Beau, joli.

Fleuri, Fleurier, s. m. Toile forte qui supporte les cendres sur la lessive, et à travers laquelle l'eau chaude se répand sur les linges. — Paraît dériver de *fluere*, lat. s'écouler, aussi dit-on *couler la lessive*.

Flinge, s. f. Prononcez *Fiindza*, galette ou gâteau pétri au beurre et doré au jaune d'œuf. Ce mot est analogue à celui de *flammusse*, rapporté plus haut, ainsi qu'à *flion* cité ci-après. *Voyez* aussi Flon de lait.

Flion, Flon, s. m. Sorte de petit pâté, au beurre et à l'œuf retroussé en forme de chapeau à trois cornes, que l'on fait particulièrement à Saint-Claude.

Flon de lait, s. m. Gâteau fait au lait et aux œufs. — Flan, fr. Tarte à la crême.

Fludza, s. f. Fougère. — *Filix*, lat. *Felce* ital.

Fouu, s. m. Hêtre. — Corrompu du lat. *Fagus*, d'où est venu Foyard, fr.

Fouailles, s. f. Torches ardentes que les jeunes garçons portent et brandissent au haut des collines et des montagnes, le soir de Noël.—*Foallya*, celt. Tout ce qui sert à entretenir le feu. *Focalia*, *fualia*, lat., du moyen âge, brandons, flambeaux. *FFagl*, celt., torche; *Fagl*, en ancien bret.; *Faccele*, anc. sax.; *Faklia*, polon; *Faikel*, flam.

Fouilleta, s. f. Quantité de poireaux à replanter.

Fourcass, s. m. Turbulent, destructeur. —*Forcar*, celt., Violence.

Fournache, s. f. Amas de ruines, couvert de mottes, de gazon et de terre, allumé dans les champs, pour les engraisser par la fumée.—*Forn*, celt., Feu, four, *fournaise*, *fornæ*, lat.

Frachons, s. m. Bois cassant dont on allume le feu. — *Frac*, celt., briser; *Frangere*, lat., casser; d'où *fragilis*, aisé à rompre; *Fraagium*, lat., barb., fouage.

Fragillon, s. m. Troëne.—*Fragilis*, lat., *fragile*, fr.

Frechenne, s. f. odeur des entrailles du porc ouvert.

Fregon, s. m. Grappin. — *Fourchon*.

Fregonner, v. a. Se servir du grappin.

Fresian, s. m. Poussière et graine de foin.—*Freusa*, celt., mettre en pièces. *Fressus*, lat., brisé, moulu. *Friare*, mettre en miette. *Voyez* Friser.

Friser (du pain), v. a. Mettre en miette, terme de cuisine. — *Fria*, celt. *Friare*, lat.

Frou-frou, s. m. L'espèce de sifflement que produit un vêtement de soie, lorsqu'une dame marche vîte. — *Frouer*, fr. Siffler, réclamer les oiseaux à la pipée.

Froumain, **Fromoin**, s. m. Bœuf dont le poil est d'un rouge très-tendre, comme le froment.

Fruita, s. f. Fruits, une corbeille de fruits. — *Frutta*, celt. et ital.

Fuve, s. f. Sapin femelle.

G.

Gachenot, s. m. Petit garçon, en Bresse. – Diminutif de *Gars*, comme Garçonnet, vieux fr.

Gachetta, **Gaseta**, **Gachote**, **Garsote**, s. f. Fille, demoiselle encore enfant, dans la même contrée. — *Gars*, celt., a d'abord signifié mâle, et par analogie on l'a appliqué à l'espèce féminine, en ajoutant une terminaison du genre. *Voyez* **Garse**.

Gadagne, s. m. Homme mou. Ce nom d'un capitaine (M. de Gadagne) qui figura dans les guerres de la province, sous le règne de Louis XIV, a passé en proverbe ; comme celui du général romain *Olybrius*, est devenu le synonyme de fanfaron et d'avantageux.

Gaille, s. f. Truie, la femelle du porc, lorsqu'elle est pleine ou qu'elle allaite.

Gaine (traîner la), locution populaire qui veut dire la même chose que porter les livrées de la misère. *Voyez* **Guenelle**, **Gonale**, **Gône**.

Galine, s. f. Jeu d'écoliers. La galine, de forme

cylindrique, est dressée sur une de ses extrémités, et supporte la mise des joueurs. Ceux-ci doivent l'abbattre de loin, au moyen de gros sous, etc.

GALLINA, s. f. Poule. — *Gallina*, lat. *Geline*, fr.

GALLOCHE (menton de), comparaison triviale qui est basée sur la ressemblance que présente un menton proéminent avec le talon d'un sabot, ou de la chaussure gauloise, appelée *galloche*. — *Gallocha*, celt. *Gallicæ*, lat.

GAMBI, GAMBILLE, s. 2 genr. Boiteux, boiteuse. —*Gamba*, celt. et lat., (lat. de Vegèce), jambe.

GAMÉ, s. m. Espèce de raisin blanc et rouge.

GAMICHE, s. f. Fille de mauvaise vie, patois de Dôle et de ses environs. — Ce terme populaire, s'il n'est pas imaginé arbitrairement, aurait la même racine que le fr. *Gamin*, petit polisson.

GARGAISSE, s. f. Culottes des hauts montagnards; à la lettre : moule de la cuisse. — *Gar*, celt. Cuisse. *Gas*, moule. On dit aussi *gargasse*, en Bresse.

GARGOUILLON, s. m. Insecte qui se loge et vit dans les pois.

GARGUELOTTE, s. f. Gosier, *gorge*. — Diminutif du celt. *Garg*, *gargouillat*, *gargoul*. Les Toulousains, dit Bullet, appellent le gosier *gargaillol*.

GARODES, VARODES, s. m. Sorte de guêtre de toile, sans boutons et sans sous-pieds, à l'usage des vignerons. Bullet dit que les paysans de Franche-Comté se couvrent les jambes de *galoiches* ou *goleches*, dont il fait une description semblable à celle des *garodes*. D'après cela il semble que ces mots sont identiques,

et qu'ils ne varient que par la substitution du *r* au *t*, et du *d* au *c*. — *Galochenn*, celt., sortes de chausses gauloises.

Gars, s. m. Garçon, fils; usité en Bresse. — *Gars*, celt., *Garcio*, lat., du moyen âge.

Garse, s. f. Petite fille dans la même contrée, où ce nom n'a rien d'impur.

Gatailli, adj. Chatouillé. — *Chat*, en latin du moyen âge se traduit par *gatus*, en espag. par *gato*, en italien par *gatto*.

Gaudes, s. f. Bouillie de maïs, qui sert de déjeûner, en Franche-Comté, à toutes les personnes du peuple et aux villageois.

Gaude, s. f. Nom que les écoliers donnent à un jeu qui consiste à lancer en l'air un espèce de trait, fort court, au moyen d'un coup donné sur une baguette élastique.

Gaugaud (à), à cœur joie, à souhait. *Etre à gaugaud*, ne manquer de rien. *Gau* a été employé pour *gaudium* lat. joie. (Enn.) *Gauded*, celt. (Bullet). De là *goguenard*, homme facétieux, divertissant.

Gauger, v n. Mettre le pied dans la boue, se crotter. — *Gauch*, celt., excrément. *Gaudi*, celt., cloaque.

Gausses, s. f. Mensonges plaisants, railleries. *Gau*, celt., mensonge. *Gaudissa*, celt., railler. *S'égaudir*, vieux fr., se réjouir.

Geaillat, s. m. Bruit causé par plusieurs personnes qui babillent ensemble, qui jasent comme des pies. — Ce mot exprime le babillage du *Geai*.

Gegna, s. f. *Génisse;* de là ce mot. — *Gen*, marque

la vertu d'engendrer, ou la destination à engendrer.

Gencis (faire les), allécher ; à la lettre, exciter la salivation, le mouvement des *gencives*. On dit ailleurs, en Franche-Comté, *faire les gesses*. C'est dans le même sens que l'on dit *faire lippe-lappe*. Voyez ce mot.

Gene, s. m. **Dzena**, s. f. Marc de raisins sorti du pressoir ou de la cuve. — *Genni*, celt., être serré. *Gêne*, fr., marque un état de compression.

Genevois, s. m. Espèce de souci (fleur). Bullet pense que ce mot vient du celtique *janus*, jaune.

Gevrin, s. m. Givre d'où l'on a fait *Gevrigné*, autre mot patois, couvert de givre, se disant des cheveux, des herbes, des buissons, etc.

Gicle, s. f. Petite seringue de sureau ou de quenouille, avec laquelle les polissons s'évertuent à arroser les passans. De ce mot ils ont fait le v. a. *gicler*. Voyez ce mot.

Gicler (se), v. r. S'éclabousser. — *Sincla*, celt., d'où le fr. seringuer.

Giffle, s. f. Soufflet appliqué du revers de la main. *Giffle* signifie également les ampoules que la brûlure ou quelque remède cause à la peau.

Gigi, **Gisier**, s. m. Jabot des oiseaux, et par application burlesque à l'espèce humaine, gros cou, goître. — *Giger*, celt.; *Gesier*, fr.

Giller, v. a. Ronger, mordiller, se dit des rats qui rongent le bois et les corps durs, et y laissent de petites morsures, des traces de leurs petites dents. — *Gil*, celt., petit.

Giron, s. m. Robe, ainsi nommée, de ce qu'elle

s'attache à la ceinture et fait le tour de la personne. —*Gira*, celt., tourner. *Giro*, bas. lat., robe. *Gird*, angl., ceindre.

Glaudinette, nom propre, diminitif de *Claudine* et de *Claude*.

Gniole, s. m. Niais.— *Geniolus*, petit esprit.

Godemalle, s. f. Mauvais couteau.

Goi, s. m. Endroit profond de la rivière. *Voyez* Gou.

Goissot, s. m. Petite serpe. On dit aussi en Franche-Comté, *goïot*, *gouisot*, *goyard*.— *Goia*, celt., espèce de faulx. *Gouet*, fr., serpe de bûcheron.

Golé, s. m. Trou, en patois jurassien du midi. *Il alli passo la téta par on golé de parai;* il alla passer la tête par un trou du mur. *Voyez* Goulot.

Gondola, s. f. Grande bouteille.

Gonala, s. f. Robe, en patois bressan.—Diminutif de *gône* et synonyme de *guenelle*. Voyez ces deux mots.

Gone, s. f. Gonée, adj. f. Femme mal vêtue, méprisable ; personne mise sans goût.—*Gonna*, celt., vêtement de peau. *Gnnatus*, celt. latinisé, qui porte une *gonne*. Les Français nommaient autrefois *gonne*, les Anglais appellent encore *gown*, cette espèce de robe. Par les rapprochemens que Bullet a faits à ce sujet, il est évident que les Latins, les Grecs, les Babyloniens et les Persans ont connu le vêtement dont il s'agit ici, et que les Languedociens, les Alsaciens et les Italiens le nomment encore, quoiqu'il ne soit plus de peau, *gounel*, goëne, *gonna* et *gonella*. La mode ayant changé, *gône* est devenu un terme de mépris, parce qu'elle a passé à la dernière classe.

Gôpe, s. f. Fille de mauvais mœurs. — *Gopoztu*, celt., folâtrer, badiner.

Gopée, adj. Vêtue d'une manière négligée, ridicule.

Gorzira, s. f. Fichu, mouchoir qui couvre la *gorge*, en patois bressan.

Gou, s. m. Endroit de la rivière où se forment des amas d'eau tournoyante. La même dénomination est restée attachée à plusieurs villages où des ruisseaux ont leur source, et où il se trouve des fontaines remarquables par leur abondance : ainsi, je puis dire avec certitude, que *gou* a signifié autrefois *eau profonde*. On dit encore *gour* dans le même sens. *Gurges*, lat.

Goua, s. f. Gueux, homme de néant.

Gouailloux, s. m. Gausseur, plaisant, railleur, *Gaudialis*, lat.

Goudot, s. m. Cotillon, jupon à l'usage des montagnardes.— *Goud* et *god*, paraissent avoir signifié *cotte*. Le *godebert* était une cotte de mailles.

Gouillat, s. m. Gouille, s. f. Boue, fange, lieu où la boue séjourne.—*Gouil,* celt., dormante; *laith*, celt., eau.

Goulot, s. m. Trou, orifice d'une bouteille, d'un vase quelconque, par où il se vide.— *Goulloi*, celt., vider; *guiaul*, celt.; *gula*, lat.; *gola*, ital.; *gullet*, angl., gueule.

Gour, s. m. *Voyez* Gou.

Gouris, s. m. Petits cochons. C'est de ce mot que l'on se sert pour les appeler et leur jeter du grain ; il est analogue au cris par lequel ils répondent.—*Gawr*, celt., cri, cri de joie. *Gawri*, crier.

Gouterot, s. m. Gouttière.

GRABUSSE, s. f. Ecrevisse.—*Krebs*, allem. Le *crabe* a des pinces comme l'écrevisse. *Craboce*, celt., serre, griffe. *Voyez* CAIMBRE.

GRATTA, s. f. Gale.— *Gratella*, ital.

GRAVATER, v. a. Gratter. Se dit de la manière dont les chiens, les chats, les poules ratissent la terre avec leurs pattes.—*Gravat*, celt.

GRÉ, s. m. Sceau, seille. On dit aussi *griau*.

GREBE, s. f. GREBON, s. m. Racines de bois destinées au feu; jambes torses, en style burlesque.

GREBILLER, v. a. Mordiller, croquer à belles dents. L'écureuil *grebille* les noisettes; le renard grebille une poule.

GREFE, adj. Difficile à ouvrir, à casser. Se dit des noix et des noyaux.— *Gravis*, lat., d'où nous est venu le français *grief*.

GREFFIONS, s. m. Cerises rouges, provenues d'un arbre greffé ou non.

GREGNON, s. m. Croûton de pain. *Voyez* GRÉSILLON.

GRÉLOT, s. m. Petite seille, dans laquelle on reçoit le lait de la vache.—Diminutif de *gré*, cité plus haut.

GRELU, s. m. Couvert de haillons et de vermine.

GREMALÉE, s. f. Résidu de noix demi-pressées, et mises en pain mangeable. — *Gremir*, en patois du Maine, écraser. *Gremer*, en patois de Besançon, a la même acception.

GREMEAUX, s. m. Pepins de fruits.— *Gremio*, lat., au milieu.

GREMECIEAU, s. m. Peloton de fil.

GREMONNER, v. n. Murmurer entre ses dents. *Grem*,

celt., murmurer.—*Greme*, runique, colère; *grumble*, angl.; *grommeler*, fr.

Gremoulu, adj. Raboteux, qui a des aspérités.

Grenaille, s. f. Mauvaise graine, et au figuré, gens méprisables.

Gresillon, s. m. Croûton de pain. La famille qui, aujourd'hui, offre le pain béni, envoie, à la famille voisine, le gresillon de ce pain, pour l'avertir que son tour arrivera le dimanche suivant. Au sens figuré, « *avoir le gresillon de la mort*, » signifie que l'on ne tardera pas de suivre au tombeau son compatriote.

Grevalon, s. m. Espèce de mouche qui tourmente les animaux.

Grever, v. n. *I li a bin grevé de pati;* il lui a bien fâché de partir. *Griez*, celt., regret, douleur.

Greuse, s. f. Grief, rancune. *Avoir une greuse contre quelqu'un;* lui en vouloir, être indisposé contre lui. —*Greusa*, celt.

Gribelette, s. f. Pain grillé, trempé dans le vin blanc doux.

Grille, s. f. Cheville du pied.

Grillon, s. m. Son raffiné, provenant de la mouture du bled.

Gringalet, s. m. Homme de petite stature, maigre et chétif.

Gros, adv. Beaucoup. *Il y a gros d'eau dans le passage; il y a gros que la chose ne s'est pas passée ainsi;* c'est-à-dire : il y a beaucoup à parier que.... etc.

Gros, adj. Pénible, douloureux, triste, dur. *Il a trouvé bien gros d'être si tôt séparé de ses enfans.*

Grouler, v. n. Trembler de froid. On dit aussi (en Bresse) *grelo de fret.* — De là notre mot français *grelotter.*

Grouter, v. a. Bercer, balancer le berceau. *Groto*, en bressan. *Voyez*, pour l'étymologie, le mot suivant, qui paraît avoir la même origine.

Groutoir, s. Instrument de cuisine à hacher.—Ce mot, comme le précédent, peut bien s'être formé par onomatopée, sur le bruit produit par le mouvement de semirotation de l'objet.

Guenelle, s. f. *Voyez* Gonala et Gone. *Traîner la guenelle*, locution populaire, porter les livrées de la misère.—De là le français *guenille.*

Guénin, nom app. Bressan. Il est remarquable que l'habitant de la plaine est généralement blond; que sa carnation est fade et sans couleur; que le blanc lui plaît plus particulièrement dans la *blaude*, et dans les habits d'hommes où il se mêle une légère teinte de bleu; qu'enfin, il préfère les bœufs blancs à tous les autres. Ce goût pour le blanc, et cette blancheur naturelle dans le Bressan, ont pu le faire nommer *guénin*, de *guen*, celt., blanc.

Gueuche, s. m. Espèce de raisin de mauvaise qualité.

Guia, interj. par laquelle on fait aller à gauche les chevaux ou les bœufs que l'on conduit. Prononcez ce mot comme une diphtongue.—*Guiha*, celt.

Guigner, v. n. Balloter, être mal assis; se dit de tout meuble qui ne repose pas solidement sur sa base ou sur ses pieds; se dit également d'un enfant pétulant

que l'on oblige en vain à demeurer tranquille. *Guignal*, celt., clignoter, remuer les paupières.

GUILLER, v. a. Ce mot paraît avoir la même acception que *giller* : voyez ce mot. On dit d'un enfant qui a la tête couverte de vermine, *que les poux le guillent.*

GUILLEDOU, GUILLEDRU (courir le). Hanter les mauvais lieux.

GUILLES, s. f. Quilles, sorte de jeu d'homme.—*Guilla*, celt. Ce mot vient sans doute de *guil* et de *gil*, de la même langue, qui entrent dans la composition de plusieurs noms où l'on trouve l'idée d'une pointe, tels que *aiguille ; anguille ; guillote*, en patois des environs de Dôle, fosset de tonneau ; *aube guillerole*, en Franche-Comté, *le point du jour*, ce que les bons cousins-charbonniers appellent *fine aiguille*, et dans quelques villages de l'arrondissement de Lons-le-Saunier, *piqueta du dzol.*

GUILLOTA, s. f. Fosset de tonneau. Voyez l'article précédent.

GUINDES, s. f. Cerises de la grosse espèce.—*Guinga*, celt., cerisier aigre. (On a pu faire une fausse applicatoin du mot *guigne*, fr.)

GY, s. m. Plâtre.—*Gyp*, celt.; *Gypsen,* allem.; *gidg,* en Arménie; *gi*, en arabe. De là aussi ce que nous appelons *gui de Flandre.*

GYSSER, v. a. Appliquer du gypse, travailler en plâtre.

GYSSEUR, s. m. Ouvrier qui travaille en plâtre.

GYSSIÈRE, s. f. Carrière de gypse.

H.

Habillé de soie, s. m. *Voyez* Vêtu de soie.

Hadge, Hedre, s. f. Haie. — *Hedge*, angl.; *hag*, allem.; *haeg*, anc. sax.

Harpe, Hiarpe, s. f. Grande main, mesure déterminée par l'ouverture et la distance du pouce au bout du grand doigt, d'où s'est formé le mot fr. *Harper*.

Harpaillants, s. m. Terme injurieux ou de mépris, qui se dit quelquefois pour *aventuriers*, *gueux*.— Vient peut-être *d'orpailleurs*, chercheurs d'or dans les rivières, telle que celle du Doubs, qui chariait autrefois des paillettes de ce métal.

Hary? Interjection parasite, inutile. Quelquefois elle exprime la surprise, et répond à *en vérité?* — On croirait qu'elle est analogue à celle de *Jeu!* (par Jupiter). *Haritz* était le Dieu de la guerre : *Hary* pourrait donc signifier, *par Mars!*

Hélo! Interj. hélas, en patois bressan du Midi.

Hique, pron. dém. ici. On dit aussi *Hiche*.—Hic lat.

Hirondelles d'hiver, expression burlesque dont on se sert pour *savoyards-ramoneurs*, parce qu'ils viennent, aux approches de la froide saison, par émigrations périodiques, chanter sur nos cheminées.

Hoo! Interjection qui fait arrêter les animaux attelés.

Hôra, adv. de temps, maintenant. — *Ista hora*, lat. *Ora*, ital. *Voyez* Vour.

Hôra! Hôra! Interj. arrête, arrête! Ce cri fait arrêter les bœufs et les chevaux.

Hô sot, que cela soit! n'importe, c'est égal. Cette manière de s'exprimer est usitée dans le canton de Voiteur. — *Hoc sit*, lat.

Houta, Houtau, s. m. Hôtel, maison d'habitation. *Ousto*, en patois d'Auvergne. De là les mots *hôte*, *hôpital*, etc. *Voyez* Huis.

Hue! Interj. dont se sert le conducteur des bœufs, ou le cocher, pour faire aller à droite son attelage. — De là le verbe français *huer*.

Hugues (appeler), faire des efforts pour vomir. Cette locution triviale n'est qu'un jeu de mot: *Hugue* doit avoir signifié vomissement, comme *heug*, celt., bondissement du cœur, rapport d'estomac.

Huis, s. m. Maison, porte. *Ce fut la chambrière qui laissa l'huis ouvert*, est-il dit dans un ancien Noël. — Du Cange fait venir ce mot du sax. *Huy* et de l'allemand *Huys*, (Haus, en dan. *Huus*).

Huot! Interj. qui fait marcher à droite, un cheval qui va trop à gauche.

I.

I, v. n. Va. — Conservé du latin.

Iadou, en montagne, Liaude, dans le vignoble, *Iaudot* et *Liaudot*, en Bresse, nom prop. Claude.

Ieuna, une. *N'en vouca ieuna*, en voici une.

Iki, ici, en usage dans la Bresse.

Igue, s. f. Mauvaise jument.—*Equa*, lat.; *Yegua*, esp.

Indrîe, nom prop. André.

Inganou, s. m. Esprit, ruses, intelligence, ressources de l'esprit.

Insan, adv. Ensemble, patois du canton de Saint-Amour, *no ne van mès insam*. (Nous n'allons plus ensemble).

Invier, v. a. Envoyer.—*Inviare*, ital. *Enviar*, espag.

Ion, adj. Un. On dit aussi *ienn*, *oun*, on.

Itou, **Etou**, adv. Aussi. *Me itou*, moi de même. — Corrompu d'*item* et d'*etiam*, lat.

J.

Jacon, s. m. Bœuf qui a sur le croupion une grande tache blanche. — Il paraît que *Jacq* a signifié tache. *Voyez* **Jacot** et se **Jacquer**.

Jacot, s. m. Geai, sans doute ainsi nommé parce qu'il est chamarré de blanc, de bleu, etc.

Jaquer (se), v. r. Le linge se *jaque* à l'humidité : il s'y forme des taches qui décèlent la moisissure.

Jaillot, s. m. Bœuf qui a la queue blanche.

Jaffer, v. a. Manger en glouton. Prononcez *djâf-fa*. *I djâffot la tsâ*, il mangeait la viande.

Jaquetta, s. f. Espèce d'habillement à la mauresque. —*Jack*, *Jacgedenn*, celt.; *Xaqueta*, esp.

Jargilla, s.f. Zizanie, mauvaise graine mêlée avec le blé.

Jarroutu, adj. Qui a de gros genoux.

Javater, v. n. Remuer sans cesse, faire du bruit.—*Sabat* et *Savat*, celt., bruit.

Je, est fréquemment mis à la place de *nous* dans la conjugaison des verbes : on dit plutôt *dze farins*, que *no farins*, pour nous ferons.

Jeu! Jo! Ieu! Exclamation qui peint l'étonnement. —*Jeu*, dans l'ancien dialecte de Cornouaille, Jupiter. *Jeu* est également celtique, et il se trouve en composition dans *Jeudi*.

Jouchou, s. m. Juchoir, perches sur lesquelles les poules passent la nuit. — *Juc, juch*, haut, élevé. *Voyez* à Joug.

Joug (à), les poulets sont *à Joug* quand ils sont perchés sur leur Juchoir.—*Jugum*, lat., pique soutenue par deux autres.

Jouga. v. n. Jouer, faire un Jeu. Prononcez *dzouga*. — *Jocari*, lat.; *giuocare*, ital.

Jouli, s. m. bœuf d'un rouge tendre.—*Joli*, fr. *Jouli*, celt., agréable, beau.

Jours de la vieille. Ce sont les trois derniers jours de mars et les trois premiers d'avril. Les villageois (dans le canton de Voiteur) les croient d'une influence fâcheuse sur les travaux agricoles. Cette vieille malfaisante, dont on ignore l'origine, semble être empruntée à la sphère céleste: les jours dont il s'agit ici correspondent au lever héliaque d'Andromède, et au paranatellon de la Vierge.

Jouvene, adj. Jeune. —Prononcez *dzouvenn*. — *Juvenis*, lat.; *Jouven*, esp.; *Giovane*, ital.

Joux, s. m. Ancien nom du mont Jura.—*Joug*, comme nous l'avons vu, renferme le sens d'élevé, de haut. *Jou*, signifiant Dieu en celtique, est l'application du propre au figuré; et, dans ce dernier sens, on a dit le *Très-Haut* pour Dieu.

K

Kia, adj. Clair. — *Chiaro*, ital.

Kiai, s. f. Clef. — *Chiava*, ital., *Key* angl.

Kla ou **Kela**, s. m. Feu follet, que le villageois prend quelquefois pour l'ame d'un mort, sert de terme de comparaison pour la rougeur du visage. — *Glao*, celt., Feu, braise. On appelle *clairance* une lueur, en langage populaire.

L

Laché, en patois montagnard. **Laciau** et **Laiciau**, s. m. Lait. — *Lac*, lat.

Lagrema, s. f. Larme, terme de comparaison pour exprimer une très-petite quantité. — *Lacryma*, lat.; *Lagrima*, esp.

Lambia, s. f. Grosses lèvres. — *Labia*, lat.

Lambrenant (en), nonchalamment, sans se hâter, en se dodinant. — *Landreant*, celt., paresseux, qui s'amuse en chemin, qui tarde à se rendre où il est nécessaire. *Landrennagh*, celt., lâcheté.

Lament, seulement.

Lamoi! Interj. qui exprime la pitié, ou l'intérêt que le cœur prend au récit d'une action généreuse. — Syncope d'*hélas* et d'*émoi*.

Lancelia, s. f. Ce que peut contenir un drap de lit réuni par les quatre coins. — Ce mot dérive du celt. *Lincell*, linceuil. *Linteolum*, lat.; *Lenzuolo*, ital.

Lançu, **Linçu**, s. m. Drap, linceuil. *Voy*. pour l'étymologie de ce mot, **Lancelia**.

Lantôna, s. f. Lanterne; on dit aussi *Lôntôna*.— *Lanthorn*, angl.

Lata, s. f. Banc de rocher plane, à la surface du sol. Vient-il de *Lad*, celt., ferme, stable; ou de *lantu*, celt., j'aplanis?

Lave, s. f. Pierre plate et d'une dimension assez grande, qui, dans le Jura, sert à couvrir les murs de clôture, ou qui en tient lieu étant plantée en terre. Dans la montagne, les *lâves* sont employées au lieu de tuiles à couvrir les maisons. *Voyez* **Lavon**.

Lavon, s. m. Planche. — *Lauba*, celt., plat, uni.

Lavouira, s. f. Eau qui a servi à *laver* la vaisselle. —*Lavadura*, esp.

Layi laya, adj. Lié, liée. *Layi* se dit aussi pour lier. — *Ligare*, lat.

Lechetta, s. f. Danse particulière aux montagnards. Prononcez *letse-ta* sans faire sentir la pénultième syllabe. Cette danse est vive et assez variée.

Lema, s. f. Lune. Ici l'*e* est sans accent, mais se fait pourtant bien sentir; l'*a* est muet. Ce mot, qui tient à deux autres dont le sens est disparate, est analogue à celui de Lucine. *Lema*, en effet, tient au celtique *Lem*, forêt, et au latin *lumen*, lumière, qui se dit encore *lume*, en italien. On a révéré, chez les peuples de l'Asie et chez les nations anciennes de l'Europe, l'astre des nuits comme présidant aux bois; de là le nom de *Lucina* qu'il reçut chez les Latins, nom qui tient autant à *lucus*, bois sacré, qu'à *lux*, lumière. Enfin ajoutez à ces

citations que, chez les Celtes, *lun* était un des noms du même astre, et *llun* une forêt.

Lérot, s. m. Serpe.

Lésine, lasina, s. f. Crevasse du sol et des rochers qui sont à sa surface dans la partie montagneuse du département. — *Leiza*, celt., Abîme, précipice.

Lévant, adv. de lieu, là devant, hors de l'habitation. — *Lès*, celt., près.

Levrôt, s. m. Romaine, peson. — *Levr*, celt., la livre. De là les mots français *levier* et *lever*, et les mots latins *levor*, légereté et *levare*, enlever.

Lexi, nom propre. Alexis : L'aphérèse est assez familière aux Jurassiens, qui souvent l'étendent à la suppression de plusieurs lettres, comme dans *Venture*, au lieu de Bonaventure.

Li, gli, pron. pers. Lui. *Gli* se prononce comme en italien.

Liague, s. f. Sarbacane.

Lietta, s. f. Tiroir. Prononcez *lìta*. — *Layette*, fr.

Lignot, liniot, adj. Doux au toucher. — Diminutif de *lenis*, lat. comme si l'on disait *leniolus*.

Lippe-lappe (faire), au propre, c'est allécher, tenter la sensualité ; au figuré flatter les espérances, donner l'avant-goût sans satisfaire l'attente. —*Lipa*, celt., Lécher, être friand; *Luper*, fr., Manger à la manière du chien. *Lippée*, bon repas. *Lipp lapp*, celt., grosse lèvre, lèvre inférieure.

Liu, s. m. Ivraie.—*Lolium*, lat.; *Lolloa*, celt.; *Lulch*, allem. et flam.; *Lyunly*, dalmat.

Lius, s. m. Bottes de paille peignées au rateau, chaume, claie de paille. — *Lisse*, fr., polie, nivelée.

Loigne, **loine**, s. m. Conte bleu divertissant. — *Loinn*, celt., joie; mais la racine de ce mot doit plutôt être cherchée dans **caloignes**.

Lui, pron. pers., elle. Ce pronom masculin est ordinairement employé pour le féminin, en Franche-Comté.

Lure, **lyre**, s. f. Corde ou courroie avec laquelle on attache les bœufs à la crèche.

Lusette, s. f. **Lusot**, s. m. Tison qui claire faiblement, feu d'avare. — Dérivent du lat. *Lux*, lueur, dont ils sont un diminutif.

Lutchì (se) v. r. se glisser sur la glace. Prononcez *lutsi.* —*Lisser*, fr. Rendre poli, glissant; *tulisy*, glissade, faux pas, en celtique.

M

Macle, s. m. Chanvre qui porte le chenevis. On croit cette plante femelle; mais son nom contredit cette opinion. — *Masculus*, lat.

Ma fi! interj. Ma fille! Expression familière aux personnes du sexe quand elles se font des récits: *Et pi, ma fi! Ne voilà-t-il pas que*, etc.

Ma fion, **mafiongai**! interj. affirmative, usitée en Bresse, ma foi, ma foi oui.

Magnin, s. m. Chaudronnier ambulant.—*Maignen*, vi. fr.; *Magnouner*, celt.

Magnin, s. m. Brouillard malfaisant qui brûle et recoquille les feuilles ou les fleurs, de telle sorte qu'el-

les paraissent avoir été *maniées*, brûlées. Le vigneron dit: *Lou magnin a passi sta na*, le brouillard a détruit les bourgeons ou la fleur du raisin. — *Mahaign*, celt., maléfice, infirmité qui rend estropié.

MAID, s. f. Huche à pétrir. — *Madia*, ital.

MAILLE (DE PETITE), s. f. Grèle, de conformation délicate, petit. — *Maille*, fr., monnoie de peu de valeur.

MAILLELÉ, adj. Emmailloté, au *maillot*.

MAILLER, v. a. Serrer fortement, tordre, froisser. —*Malu*, celt., Moudre, broyer; *Mallatu*, meurtrier. *Malleator*, lat., Forgeron, ouvrier qui travaille les métaux.

MAIS, adv. de temps et de comparaison; *je n'en puis mais*, je n'en peux plus. *L'en veuli mais savai*, il en voulut savoir davantage, du latin *magis*.

MAISHUI, adv. Dorénavant, et à la lettre *plus à présent*, c. à. dire, à partir de ce point, à dater de ce moment. *Mais* entre en composition dans *désormais;* et *hui* dans *aujourd'hui*. — *Mais*, vi. fr. plus; *hui*, corrompu de *hùc*, lat., jusqu'ici, à ce point.

MALOU, s. m. Merle. La diphthongue *ou* est presque muette.

MALTRAS, MARTRAS, MATRAS, s. m. Fumier, engrais. — Bullet tire le mot *maltra* ou *mâtra* du celtique *madru*, suppurer, se pourrir.

MANOU, s. m. faisceau de chanvre à teiller, lequel peut être contenu entre les mains. -- *Manus*, lat., la main ou les mains.

MARÇAN, s. m. Maréchal (artisan) en patois des environs de Saint-Amour. — *March*, celt., Cheval.

MARANDA, MÉRENDA, s. f. Le repas d'onze heures. *Merenda*, lat.

MARGUILLIER, s. m. Ce mot français perd quelque fois en province sa véritable prononciation, et signifie fossoyeur, enterreur, à Lons-le-Saulnier, etc.

MARION, N. prop. de fem. Marie. La plupart des noms de femmes prennent une terminaison semblable, tels que Madelon, Louison, Désiron, Françon, Suson, etc. Magdelène, Louise, Désirée, Françoise, Susanne.

MARRON, s. m. Bœuf noir. Le noir est une couleur triste, et marque le deuil et l'affliction. — *Mœror*, lat., tristesse. *Mœrens*, qui est triste.

MASSES, s. f. Fagots de branches de bois. — *Machua*, celt., bâton, *massue*.

MATAFIN, MATEFIN, s. m. Gâteau fort-mince, fait de bouillie et à la poêle. — *Mata*, celt., natte; *fan* ou *fin*, celt., délié, mince.

MATOLE, s. f. Boule de neige façonnée entre les mains. — *Mathr*, celt. fouler; *Mactare*, lat.; *Mater*, fr.

MATOULER, v. n. Le chat *matoule* quand il est amoureux, et qu'il s'en va *miolant*, faire ses tournées nocturnes. Au figuré, faire l'amour la nuit, courir les femmes.

MAUGRÉ, adv. Malgré.

MAUNOT, MANET, adj. mal-propre. — *mal-net*.

MEDZI, MOUDZI, v. a. Manger. — Décomposition de *comedere*, lat.

MEGNIN, s. f. Marraine, terme enfantin.

Menadzira, s. f. Maîtresse de la maison, dans la Bresse. Le mari dit *nota menadzira*, pour, ma femme. — *Menagium*, celtique latinisé, famille.

Mener, **mouné**, v n. Chanter à merveille, jouer très-bien d'un instrument, violon, musette ou viole. *Ah! i moune bin!*

Los anzos menont d'aubade.

Les anges donnent des aubades, jouent des airs, est-il dit dans un Noël Bressan. — *Men*, celt., agréable, d'où le latin *amœnus* et le vi. fr. *menon* : *men* se trouve aussi dans *Menestrels*, poètes français qui chantaient les héros en s'accompagnant d'instrumens de musique. Ces *Ménestrels* avaient succédé aux Bardes, et en dégénérant toujours de plus en plus, ils sont devenus les *Menétriers*.

Menine, s. f. Petite main, main d'enfant.

Menusons (mettre en), briser quelque chose en pièces très-menues. — *Men*, *menu*, celt., petit; *menut*, celt., encore plus *menu*.

Meravelia, s. f. Merveille, en dialecte bressan des villages du Jura les plus voisins de Jasseron. — *Miraviglia*, lat.

Merender, v. n. Dîner. — *Merendar*, espagn.

Merle, adj. Mâle. Un paysan qui va à la foire acheter un cochon, n'est pas décidé s'il ramènera un *merle* ou une *couche*.

Messant, **mussant (soulet)**, Soleil couchant. Cette locution était beaucoup plus usitée autrefois qu'à présent, dans les actes pour désigner l'Ouest, l'Occident,

le soir.—*Se musser*, en vi. fr., se cacher. *Mussans*, lat., se taisant. *Muz*, celt., cacher. *Mussanter*, d'une manière cachée. Il y avait autrefois un sens analogue entre *se coucher* et *se taire* : ces idées se sont perpétuées dans les campagnes : nous avons déja fait remarquer que l'on y dit encore *couche-te* pour *tais-toi*.

MESSER (SAN), nom prop. Saint Michel, en patois bressan. On dit à l'Étoile, *san mechie* ou *metsie*.

MET, s. f. *Voyez* MAID.

METTU, participe du verbe mettre, mis.

MEUSSA, s. f. Rate, partie des intestins. — *Melza*, esp., *milza*, ital.

MEUZELION, s. m. Diminutif de *museau*, chez les Bressans jurassiens du midi.

MICHOTTE, s. f. Petite miche qui se fait d'un reste de pâte dans la huche. — Diminutif de *mich*, celt.

MIMI, MÉMÉ, s. f. Aïeule. — Dérivent de la même famille de mots que *mamma* lat., et *maman*, fr.

MINNIA, s. deux genres. Terme de caresse chez les Bressans, mon garçon, ma fille. — *Ninia*, celt., garçon fille. Le *M* initial marque le pronom possessif, syncopé de *mi*, lat. ou de *mon* fr. Minia paraît être le synonyme de *ma fi*. Voyez ce mot.

MINA, s. f. Minuit. — Mot qui peut bien être formé par contraction de l'allem. *Mitter-nacht*.

MINABLE, adj. Qui parait être indigent ruiné.

MIROULOT, s. m. Milieu. *Lou miroulot du dzou*, midi ; *lou miroulot d'en u*, le jaune d'œuf.

MISTE, adj. Joli, charmant. — *Mistr*, celt.

MISTIBRISÉ, adj. Enjolivé. *Voyez* MISTE, dont il est composé.

MŒURON, s. m. Fruit du mûrier sauvage. — *Moron*, grec ; *morum*, lat.

MOIE, s. m. Morceau, quantité comparée à une *morsure*. — *Morsus*, lat.; *moës*, en patois savoyard.

MOLARE, s. m. Eminence, colline. — *Molare*, celt.; *molaris*, bas latin.

MÔLE BÊTE, ou plutôt MAULE BÊTE. Mauvaises bêtes, injure en patois bressan. — *Maule*, pour *malæ*, lat.

MOITAN, METIAN, MITAN, s. m. Le milieu. — *Meth*, celt.; *medietas*, lat.; *mith*, goth.; *mittan*, teut. De là le mot *mitoyen* (mur) en français, mur qui est entre deux habitations.

MONDURE, s. f. Arrière-faix de la vache, par lequel elle se nettoie. — *Mundare*, lat., nettoyer.

MONTAILLE, s. f. Montagne, en patois des environs de Clairvaux. — *Montilium*, celt. latinisé, petite montagne.

MORTES, MUETES, s. f. Eaux stagnantes, en patois de l'arrondissement de Dôle. — *Mortuæ aquæ*, lat.

MÔTA, s. f. Moût de vendange. — *Moust*, celt.; *most*, allem. et flam.; *mosto*, ital. et esp.

MOTÎRA, s. f. Boisseau, mesure de farine. — *Metearia*, lat. du moyen âge.

MOUCHES (N'AVOIR PE DE) façon de parler proverbiale, recueillie dans la partie basse du canton de Seillières, et qui fait allusion à l'état de tranquillité d'une bête que les mouches ne piquent pas. Au sens fi-

guré, *n'avoir pas de mouches*, c'est n'avoir pas de vivacité; et chez les gens simples, la vivacité est la marque certaine de l'esprit.

Mounin, s. m. Caricature, figure d'homme mal faite, homme désagréable, maussade. — *Mounyn*, celt.

Mour, s. m. Muffle des animaux. — *Mourennou*, celt., moustaches d'animal.

Mourniffle, s. f. Soufflet appliqué sur le *mour* et sur le nez. Expression populaire. *Voyez* Nifflet.

Moussard, s. m. Nom que l'on donnait autrefois, et que les vieilles gens donnent encore par mépris aux individus originaires des lieux main-mortables. Les *Moussières* étaient l'un des sept villages où le chapitre de Saint-Claude avait droit de main-morte. — De moussière a été formé *moussard*.

Moutet, s. m. Bœuf rouge qui a une petite tache blanche au front. *Moutet* se dit aussi du blé quand il est mêlé; alors ce mot est corrompu de méteil.

Mouthettes, s. f. Filles de Mouthe et de ses environs (village de la haute montagne). On appelle abusivement et indistinctement de ce nom les montagnardes qui viennent en troupes aider les habitans du vignoble à vendanger.

Musot, s. m. Rat des champs.—*Mus*, lat.; *mouse*, angl.

N.

Na, adj. f. Une. *Na trebia*, une table.

Na, s. f. Neige, en patois de Septmoncel et Saint-Claude.

NA, s. f. Nuit. Voyez MINA. On dit ailleurs *Net.* — *Nacht*, allem.

NACAT, s. m. NAQUE, s. f. Excrétion du nez.—*Renasquer*, fr., renifler.

NAI, NA, adj. Né, en patois montagnard et des collines. — *Nais*, vi. f. *natus*, lat.

NAILLES, s. f. Dragées ou autres présents qui s'offrent, à l'occasion de la naissance d'un enfant, par les parrains et les marraines. — Ce mot est une crâse de *natalitia*, lat.

NANI, NENAT, NENET, NANIDA, part. négat. Non. — *Nen*, celt.; *neen*, flam.; *nein*, allem.

NANNON, s. f. Aïeule, vieille femme, terme enfantin. — *Nanna*, celt.: *nonna*, lat. du moyen âge; *Nonna*, ital. Le mot latin *anus*, vieille, paraît appartenir à la même souche.

NAQUÉ, adj. Mouillé par une grande pluie.

NARRE, s. f. plur. *Narrines*. — *Naris*, lat.

NARROFLO, v. n. Renifler, en patois bressan. Voy. pour la racine NARRE.

NESILLES, s. f. plur. Noisettes. Une chanson villageoise sur l'air de laquelle on danse une *sauteuse* (voy. ce mot), dans l'arrondissement de Lons-le-Saulnier, commence par ces mots :

Lorsque dz'aviens das nesilles,
Las galants vegniant tseu not.

Lorsque j'avais des noisettes (à leur donner), les amans

venaient chez nous.—*Nozel*, celt., *noccioule*, ital. On dit *noisille* en plusieurs provinces de France. *Nucelus*, lat. noyau.

NEZI, adj. Dont la peau est ridée par l'effet du séjour dans l'eau.

NIAU, s. f. Œuf qu'on laisse dans le nid pour engager les poules à pondre au même lieu. — C'est une crâse de *nidasius*, lat. du moyen âge, dont les Français ont fait *niais*. Observez que *niau* est également employé en ce dernier sens.

NIAUCHE, s. m. Niais. — *Nidiace*, ital. Voyez le terme précédent, qui est de même origine. Prononcez *nioche*.

NIER, v. a. Noyer, périr asphixié par l'eau, se *nier*.

NIFFLET, s. m. Délicat, difficile à l'excès sur le manger; qui flaire les mets, avant d'y toucher. Il est évident que *niffle* et seulement *ffle* ont signifié le nez: déja nous avons cité *mourniffle*, soufflet donné sur le nez; *narrofflo*, renâcler. Ajoutons le mot français *renifler*, respirer par le nez, et *flairer*, sentir par l'odorat.

NION, NIUN, adj. Nul, personne. — *Nigun*, celt. et esp.; *nemo*, lat.; *nessuno*, ital.; *none*, angl. Prononcez *gnon*, *gnun*.

NIONÇAN, adv. Nulle part, à la lettre *nul lieu*.

NIONLU, idem.

NIOU, nombre neuf. — *Niun*, terme de basse latinité. Voyez du Cange, au mot *niungildum*.

NIQUEDOUILLE, s. m. Niais. Ce terme enchérit sur celui de *niau* et de *niauche*, et signifie œuf ou petit d'oie: *nique* est un métaplasme de *niauche*. Et quant à *douille*, *voyez* OUILLE. L'opinion de Bullet n'est pas satisfaisante. (Dict. celt., *voy. nych.*)

NIQUET, s. m. Repos, sommeil de l'après-dîné. Il semble que ce mot soit composé de *ny*, nouveau, et de *quies*, repos; mais Bullet tire le mot *niquet* de *nig*, qui signifie hocher la tête, parce qu'en dormant on baisse insensiblement la tête.—*Ni*, selon ma conjecture, serait altéré de *neu*, celt.; *niajo*, goth.; *niwe*, anc. sax.; *niew*, flam.; *ny*, *nyt*, dan. et suéd. etc.; et *quiet* serait une altération peu sensible de *quies*, lat., puisque les Anglais disent encore *quiet* dans le même sens.

NO, NAU, NOUVÉ, NOIÉ, s. m. Noël. Dans une vieille chanson faite pour célèbrer cette solennité, il est dit aux bergers:

« Laissez paître vos bêtes,
« Et venez chanter *nau*.

Ces mots signifient *nouveau* et se rapportent à *natalis*, jour de la naissance.

NONO, s. m. Berceau, petite couchette: le berceau et la couchette sont toujours couverts pour préserver l'enfant d'un air trop vif et d'autres accidens. — Ce mot s'est formé, comme la plupart de ceux que l'on apprend aux enfans, par le redoublement d'un monosyllabe, *no*, celt., couvrir, cacher.

NOS, pron. pers. Nous. — *Nos*, lat.

NOVALLA, s. f. Nouvelle.

NUGILLA, NUSILLOTTE, s. f. Oseille.

NY, s. m. Ce mot patois des montagnes de Saint-Claude, paraît signifier le passage des oiseaux en automne, d'après ces premiers vers d'un couplet septmoncelan :

« On dzor d'aderri,
« Que la nâ vola vini,
« Las ouasais de *ny*
« Cuideront se redzoï.

« Un jour d'automne, que la neige était près de tomber, les oiseaux de passage pensèrent se réjouir » Nous avons vu à l'article *aderri*, que l'automne était ainsi appelée du passage des oiseaux qui voyagent en troupe : aussi est-il dit dans le même couplet.

« I se san buttas
« Tut ên ouna chas.

Ils se sont mis tout en un troupeau. — *Ny*, vient peut-être de *nich*, celt., essor, vol d'oiseau. *Nicha*, celt., voler; *Nidchi*, tart. mog. et calm., je vole en l'air.

O.

ŒUVRE, s. f. Filasse. *Une poupée d'œuvre* est une certaine quantité de chanvre teillé et préparé pour filer.

ŒUVRÉE, OUVRÉE, s. f., OUVRIER, s. m. Mesure agraire, qui est le huitième du journal, ainsi nommée de l'ouvrage qu'un seul homme peut faire en un jour.

OHIA ! interjection qui exprime le désappointement

OISEAU DE SAINT MARTIN, corbeau, corneille. Du Cange pense que cette locution vient de ce que, vers le temps de la Saint Martin, qui est à l'entrée de l'hiver, les corbeaux reparaissent dans nos climats. Il est remarquable que cette fête arrive au lever héliaque du *centaure* et du *corbeau*.

OLA, s. f. Aile.

OLIEUTA, s. f. Alouette. *Voyez* AULIEUTA.

OLIUTER, v. n. Bailler, en patois bressan.

OLOU, s. m Huile. — *Oleu*, celt. *oleum*, lat. *olio*, ital.

ON, adj. Un. *On poa*, un porc.

ONCETTE, s. f. Cheville de fer qui empêche la roue de quitter l'essieu.

ONCOT, adv. de temps; encore.

ONGON, s. m. Gond d'une porte. *Voyez* ANGONS.

ONKIEN, s. m. Oncle. On dit en francisant *onclin*.

ORBERATA, s. f. Arbalète, Patois des environs de Saint-Amour et Coligny. On dit aussi *ôbareta*.

ORET, adv. Quand même. On dit aussi *quand bin d'oret*.

ORVALES, s. f. plur. Accidens qui détruisent les récoltes, tels que grandes pluies, grêles, ouragans, gelées.

ORVALEUX, adj. Terrain exposé aux *orvales*. *Voy.* ORVALES.

OTUBÔTU, s. m. Aperçu, compte terminé sans entrer dans le détail. C'est une expression métaphorique, qui signifie littéralement *bout obtus*, un morceau de bois mal-taillé. — *Obtusum botum*, en latin du moyen âge.

OUA, s. m. plur. Yeux, en patois montagnard.

Ouailler, v. n. crier par l'effet de la douleur. *Voy.* pour la racine, **ouais.**

Ouais, oué! interjection qui est française à la vérité (*ouis*), mais qui, prononcée d'une certaine manière (*oué*), fait reconnaître partout le Francomtois. C'est aussi un cri de douleur; de là *ouailler*, crier.

Ouais die! interj. rustique. *Ouais mon Dieu.*

Ouille, s. f., **ouillon**, s. m. Oie, petit de l'oie. — *Ancellus*, lat. du moyen âge. *Oue*, vieux français.

Oune, s. m. Tâche que l'on impose à un ouvrier qui travaille à la terre. *Onus*, lat.

Ounion, s. m. Oignon, plante. — *Unio*, lat. du moyen âge. *Onio*, celt.

Ourdon, s. m. Une certaine bande de terrain à labourer, ou de bois à exploiter. — *Urdd*, celt., d'où le lat. *ordo*.

Outau, s. m. *Voy.* **houtau.**

Outé! interj. Regarde. On dit ailleurs *voi-te*? vois-tu?

Ouvé vêtes? D'où êtes-vous? *où* se dit aussi *uvé*. — *Ubi*, lat., *ove*, ital.

Ouvrier, s. m. Le maître de la maison, en Bresse; une femme dit : *not'ouvrier*, pour *mon mari.*

P.

Pacan, s. m. Homme grossier, rustre. — *Paganus*, lat. paysan. De là notre mot français *payen* et celui de *paganisme*. Quand le polythéisme fut aboli dans les

villes, il resta encore long-temps en vigueur dans les campagnes.

Pagain, s. m. Parrain, mot d'enfant.

Paillole, s. f. Paille d'avoine, balle qui servait d'enveloppe au grain.

Palot, Palotte, adj. Lourd, lourde; se dit des personnes et non des choses. — *Palèd*, celt., *balle* à jouer, d'où sont venus *palet* et *pelotte*. *Nota*. La pelotte et la balle ne sont pas lourdes à la vérité, mais elles remplacent les instrumens dont on se servait dans le *palestre*. *Voy*. à ce sujet baliste, paliestre.

Paliestre, s. f. Gobille, petite boule de marbre. *Voy*. baliste.

Pampouilles, s. f. Guenilles. — *Pan*, celt., étoffe. *Pill*, celt., lambeaux.

Pan ! interj. Onomatopée qui exprime un coup donné à quelqu'un, ou la détonation d'une arme à feu.

Panecia, s. f. Tige de maïs coupée, ayant encore ses feuilles et son *panache*. — *Paniculus*, lat., diminutif de *panus; panache*, fr., *panacher*, celt.

Panner, v. act. Essuyer. — *Pan*, celt. drap. *Pannus*, lat., chiffon.

Panouille, s. f. Rape de maïs avec le grain, suspendue au plancher par ses feuilles d'enveloppe. Cette enveloppe est assimilée à une sorte d'étoffe; et de là le mot *panouille*, dérivé de *pannus*, lat.; linge. *Panniculus*, étoffe déliée, chiffon.

Pantenires, s. f. plur. Poches que les vieilles femmes suspendent à leurs hanches, sous le cotillon. — Ce mot viendrait-il de ce que l'objet qu'il exprime, est

attaché sur le ventre? *Pantex*, lat.; *panse*, all.; *pancz*, celt.? ou bien de ce que les poches sont *pendantes*, ou attachées par le haut, *penty*, celt.? Dans cette dernière hypothèse, les *pantenires* auraient leurs analogues dans les termes français *pantière*, filet pendu à un arbre (vulgairement appelé *pantaine* dans le département du Jura); et *pantanne*, enceinte de filets suspendus à des pieux ou perches.

Parai ou paret, s. m. Mur, muraille, cloison. — *Paraed*, celt.; *paries*, lat.; *paroi*, fr., mots dérivés de *par*, celt., pierre; *pared*, celt. et espag.; *paret*, ital. et patois d'Auvergne.

Pare, s. m. Père : crâse de *padre*, ital. et espag.

Parchat, s. m. Perche (poisson). *Perca*, lat.

Pargealla, pargelle, s. f. Sorte d'herbe rampante et capillaire. — *Spargere*, lat.; jeter ça et là. Serait-ce le *sparganium?*

Passeret, s. m. Moineau. — *Passer*, lat.; *passereau*, fr.

Patafrô, adv. Onomatopée qui donne l'idée du fracas causé par une chute.

Pataler, v. n. Courir en faisant du bruit avec ses pieds. Se dit particulièrement du cheval qui est au galop. — *Patte* pour pied; *aler* pour courir.

Patarou (en). On entend par cette expression l'état de mouvement empressé et sans ordre, qui a lieu lorsque l'on veut faire des préparatifs pour recevoir quelqu'un.

Patatra, adv. Synonime de *patafro*.

Patenaille, s. f. Panais (plante potagère). *Pastounadez*, celt.; *pastinaca*, lat.

Patte, s. f. Jeu d'écolier, qui consiste à provoquer à la course, en frappant de la main son adversaire. — *Patte,* semble faire allusion à l'action du jeu, et, dans ce cas, on trouverait sa racine dans *pata*, celt., lièvre; ou bien à l'attouchement des mains des coureurs, car le peuple dit burlesquement *patte* pour main.

Pau, s. m. Pieu. — *Pal*, celt.; *palus*, lat.; *paol*, celt., la barre du gouvernail. *Pawl*, celt., pièce.

Pau, s. f. Planche.

Paula, **pauleta**, s. f. Pelle. — *Pala*, lat.; *pall*, celt.; *paleta*, celt., truelle. De là le mot français *palette*.

Paume, s. f. Jeu de fille; la paume est une pelote élastique et revêtue de peau, que l'on jette contre terre, et qui, bondissant en l'air, doit y être retenue avec la main. — *Paume*, fr., creux de la main. *Palma*, latin.

Paue, adj. Pauvre. — *Paur*, celt.

Pause, s. f. Mesure agraire qui équivaut à un demi-journal; ainsi appelée de la *pause* que font les laboureurs vers le milieu de leur journée. — *Pausa*, lat.

Pechot, **pichot**, **pikiot**, **pitet**, **petiot**, **petion**, adj. Petit, un peu. — *Pichon*, celt., petit de tout, oiseau domestique. *Peth*, un peu. *Piccolo*, ital.; *picciolo*, petit.

Pechiller, v. n. Manger sans appétit.

Peguia, s. f. Pitié, émotion, comme on le voit dans ce couplet patois :

Ey éran na vois tra quemores,	Il y avait une fois trois commères,
Vé la maria,	Près de marie,
Que se desian de l'enn â l'atra	Qui se disaient l'une à l'autre,
In grind peguia :	En grand *émoi :*
« *Ia prins mau à la quemore,*	« Il a pris mal à la commère,
» *Ceti matin*	» Ce matin,
» *L'a refiambo sa piène écouella*	» Elle a vomi sa pleine écuelle
» *De supe u vin.* »	» De soupe au vin. »

Penon, s. m. Quartier de la ville, section d'une paroisse qui suit telle bannière. — *Penwn*, celt. *pennon*, fr. étendard.

Peramô, adv. En considération de, à cause que, parce que, en dialecte bressan. On dit aussi par syncope *prâmo* ou *pramou*. Ailleurs la prononciation rend plus reconnaissables les mots dont cet adverbe se compose, dans *pelamou* et *pou l'amou*. — Pour l'amour.

Pesiau, s. m. Pesette, fausse vesce qui se mêle au froment. — Ce mot tient à la même famille que *pesait*, celt. *pois*, fr. et *pesitte*.

Pessiô, s. m. Pêcheur, en patois du canton de Saint Remy, près Coligny. -- *Pesk*, poisson, celt. *pesseour*, celt. maraudeur.

Petchu, s. m. Trou. — *Pertuis*, vieux fr. *pertugiare*, ital. faire un trou.

Péteux, **pétoux**, s. m. *Putois*, fouine.

Peure, adj. Pauvre, misérable, qui mérite peu d'estime. — *Peur*, celt.

PEUT, PEUTE, adj. Laid, laide. — *Peut*, celt.; commun, trivial.

PHLIBA, nom prop. Philibert, fort usité en Bresse où l'on donne aux enfants des noms sonores qui puissent être entendus de fort loin.

PIAILLARD, s. m. Qui crie par habitude comme fait la *pie*. — Ce terme se compose de *pi*, celt. et de *ouailler*, crier. Voyez ce mot.

PIAPE, PIÉPOU, PIPE, s. m. Plante des prés, à fleurs jaunes, qui fait cautère. — Semblent appartenir au même type que les mots *pipera*, celt. et *pepere*, ital. poivre.

PICE PIQUÉE, s. f. Sorte de jeu de palet, qui consiste à s'approcher le plus d'un but donné. — *Pièce piquée* par une autre.

PIE, s. f. Portion de terrain. Ce terme est en usage dans les cantons de Saint Julien, de Saint Amour et de Beaufort. — *Syncope* de *partie*.

PIENNA, s. f. Plume à écrire. — *Penna*, ital. *pen*, angl.

PIÉ-BOULOT, s. m. Qui a le pied contrefait, *pied bot*.

PIERA-SIL, s. m. Persil. — *Petro Selinon*, *lat*.

PIEUDZA, PIEUGE, PIÔDZA, s. f. Pluie. — *Pioggia*, ital.

PILLON, s. m. Peau qui se fendille sur le doigt près de l'ongle; sert de comparaison pour dire une petite quantité. — *Pil*, *pilion* celt., peau, écorce. *Phellos*, grec, écorce d'arbre. *Pilus*, lat. poil.

PINGEON, s. m. Pigeon.

PINGRE, adj. Mot injurieux, dont l'acception varie: cuistre, sournois, railleur, acariâtre, etc.

PINOT, s. m. Coup de gosier qui perce le tympan, cri de fille.

Pinot, s. m. Espèce d'instrument à vent que les bergers font avec de l'écorce d'arbre au temps de la sève, et qui a le son d'une embouchure de clarinette. — *Pin*, celt. aigu, pointu, de là *pinot* cri et son aigu.

Piôner, v. n. Se plaindre par habitude, comme la *pie*: de là cette locution populaire faire la *pione*, ou la *pie au nid*. *Piogen*, celt. pie.

Piper, v. n. respirer. — *The wind pipe*, angl. le conduit de la respiration.

Pipi, s. m. Grand père, terme enfantin.

Piqueta du dzou, s. f. Point du jour, l'aube. On dit aussi, en francisant, la *pique* du jour. *Voyez* **Guilles**. — *Pic*, *pig*, celt. pointe, aiguillon. *Pique*, lance.

Plantée, s. f. Vigne nouvelle.

Plein (tout), adv. Beaucoup, expression que l'on emploie abusivement dans tous les sens. Exemp. Une planche où il y *tout plein* de trous; il y a *tout plein* de gens qui l'ignorent.

Plosse, s. f. Fruit de l'épine noire, prune sauvage. — *Poloss*, *boloss*, celt. prunes communes d'un goût aigre. *Blosses*, en un patois de la haute Bretagne.

Pôcher, v. a. Peser sur quelque chose, presser. *Voy.* **Pôchon** et **pôchu**.

Pôchon, s. m. Sorte de grosse cuiller à l'usage de la cuisine, ainsi nommée parce qu'elle sert à écraser dans la marmite ce qu'on y fait cuire. *Voy.* **Pôcher**.

Pôchu, s. m. Instrument avec lequel on écrase les raisins dans la *sapine*, voyez ce mot. *Pochu* est la famille des mots *pocher*, *pochon*.

Ponçon, s. m. Tonneau. — *Poinçon*, fr.

Poglie, s. m. Pou. Prononcez *glie*, comme les italiens le prononcent dans *moglie*, et comme les français font *Broglie*.

Pogne, pougna, s. f. Poing.—*Pugnus*. lat. *pugno*, ital.

Po-mais, adv. C'est un pléonasme. *Voy*. **Mais**. En ital. *mai più*.

Quind de la bole i gn'u po-mais

C'est à dire quand il n'y eut plus de balles: en patois des environs de Saint-Amour.

Pouai, s. m. Porc. Se dit de même en Savoie.

Pougaille, s. f. Poupée. Ce mot rustique est composé par contraction de *Popea gallica*, lat. *Poppée gauloise*. La maîtresse de Néron était probablement une petite personne, qui se mettait avec recherche, et qui était l'objet de beaucoup de soins de la part de ses femmes. *Poppaena pinguia*, lat. fard, inventé par *Poppée*.

Pougnon, s. m. Petit gâteau au beurre, fait d'une *poignée* de pâte.

Poui! interj. Exprime le dégoût; synonyme de *fi*, qui est français et irlandais. — *Fouy*, celt. *pui*, en turc. *pfuy* allem. *phi*, chien.

Poulsard, s. m. Espèce de raisin dont on fait le vin clairet. On l'appelle *arboisin* à Dôle, et en plusieurs lieux de la Franche-Comté, parce qu'il abonde dans le vignoble d'Arbois.

Pour, prép. Par. *Pour hique*, par ici.

Poussi, s. m. Poussière.

Poute, s. f. Trou. *Put*, celt. fosse profonde. *Potta*, ital. *Voyez* Puta.

Poutot, s. m. Creux. Diminutif de *poute*, dans ce sens, mais son augmentatif dans celui-ci : *poutot* se dit quelquefois plaisamment pour l'enfer.

Poutot, **potet**, s. m. Encrier, terme d'écolier : cornet ou petit *pot*.

Pra, s. m. Pré. — *Pratum*, lat.

Précha, s. f. Pêche (fruit). — *Persica*, lat. c'est par métathèse qu'en patois on dit *pre* pour *per* : ces transpositions n'y sont pas rares.

Prigeon, s. f. Prison. — *Prigione*, ital.

Primbois, s. f. Fagots, petit bois. La première syllabe de ce mot vient de *prin*, celt., menu, ou de *prim*, premier. Au reste, en examinant ces deux termes celtiques, on reconnaît bientôt l'identité de leur racine : les premiers jets d'un arbuste, d'un arbre, sont *menus*. *Voy.* prin, prinma, primpoi.

Primpoi, s. m. Au propre, c'est le duvet, le poil follet, le poil naissant ; au figuré, c'est la jeunesse, l'adolescence, la puberté. Il est encore dans son *primpoi*, c'est-à-dire, il est encore jeune, dans son *premier poil* ; c'est de la même manière que s'est formé notre mot français *printemps*, que nos pères ont appelé le *nouveau temps*, qui répond au *vere novo* de Virgile.

Prin, adj. Menu, petit, chétif. — *Prin* et *prim*, celtique.

Prînguelion, s. m. Petit objet, chose menue, mince.

Prin-ma, adj. f. Mince, d'une taille fine, parlant d'une femme ;

« *L'è tota prin-ma su les hances.*

Elle est toute mince sur les hanches, c'est-à-dire, elle a, comme disait Henri IV, dans une chanson de sa composition, *une taille à la main.*

Prin-mouchi, v. a. Filer fin.

Prôgeon, s. m. Ce qui accroît, ce qui s'enfle, ce qui fait paraître avantageusement une chose. Voyez, pour l'étymologie, **prôger**.

Prôger, v. n. Faire volume, être relevé à l'œil, ressortir. — Selon *Bullet*, ce mot serait dérivé de *Prw*, celt. abondant. Peut-être vient-il de *Progerere*, lat. pousser, jeter dehors.

Prou ou prout, adv. Assez. — *Prw*, celt. abondant, ou *pro ut*, lat. Suivant l'exigence du cas : *Pro ut res postulat.*

Puble, **pible**, s. m. Peuplier. — *Pibl*, celt. *pibol*, en basq. *populus*, lat.

Puiserot, s. m. Petite seille à *puiser*. — *Pus*, celt., puits.

Pûta, s. f. Prostituée. — *Putoa*, celt., débauché. Putain fr. Ce mot paraît avoir le même type que *poute* et *poutot* déjà cités, *puteus*, lat. *potta*, ital. *put*, celt. Cette analogie peut s'expliquer aussi par un mot hébreu quant au sens et nom aux syllabes : *Belphégor* était le Dieu de la prostitution ; *phégor* signifiait trou.

Q.

Quare, s. m. Angle : le *quare* d'un champ, l'un de ses angles, parce que l'angle est une partie du quarré.

Quart (de), adv. Obliquement, de côté. *Regarder de quart*, *se ranger de quart*, regarder, se mettre de côté, à l'*écart*.

Quasiment, adv. Presque, à-peu-près. — *Qasimant*, celt.

Que, relat. Employé pour *qui*.

Quela, s. m. Ainsi prononcé par épenthèse pour *kla*. Feu follet. — *Quelern*, celt.

Queneuille, s. f. Borgne. — *Qu'un œil.*

Quenillage, s. m. Occupation sans valeur.

Queniller, v. n. Perdre son temps à des futilités.

Queniller, v. a. Patiner, manier indiscrètement une chose.

Quenilleries, s. f. Ouvrages sortis des mains d'un *quenillard ;* choses qui ne valent pas la peine d'occuper sérieusement.

Queri, **qri**, v. a. Chercher avec la certitude de trouver l'objet. — *Quœrere*, lat. *quérir*. fr.

Que si, **que non**, manière laconique d'exprimer la contradiction. On sous-entend *dire.*

Quila, s. f. Tuile.

Quin, **queu**, quel, avec le ton de l'admiration, de l'étonnement, ou de l'interrogation. *Quin nâis ! queu nez !* quel grand nez ! *quisnam nasus ! quin houm est-o çanoque ?* quelle espèce d'homme est ça !

QUINCHÉE, s. f. Cri perçant que les jeunes gens poussent quant ils sont en gaîté, mais surtout à la fin de chaque couplet de leurs chansons.

QUINZON, s. m. Pinson (oiseau). Le pinson se distingue de la foule des oiseaux par la beauté de son ramage. — *Quin*, *pin*, celt. agréable. *Son*, celt. son, chant.

QUO, pour *quel* et *que ce*. *Quo san quo sot*! quel saint que ce soit.

R.

RABATER, v. n. s'agiter, faire du tapage. — Vient, selon Bullet, de *rabadd* et *rabat*, celt. esprit follet, lutin.

RABLET, tantôt adj., tantôt subst. Court, petit, mais fort. — *Rab*, celt., petit. *Rabouezeg*, nabot. De là le mot français *rabougri*. *Roblé*, esp. de chêne (emblème de la force). *Voyez* ROUGE DE CHÊNE.

RACHE, s. f. Rogne, maladie cutanée qui affecte la racine des cheveux.—*Rach*, celt. d'où le mot *rêche*, fr.

RACLE, s. m. Ramoneur. — *Racla*, *raclein*, celt., râcler, fr. ratisser.

RAILER, v. n. Pleurer en criant d'une voix glapissante. — Dérive du même type que le mot français *râler*.

RAIN, s. m. Morceau de bois pour le feu, rameau détaché d'une arbre.—*Ran*, celt. *rain*, vieux fr., rameau. De là *rainceau*, feuillage dans les ornemens.

RAMANENTS, s. m. plur. Éclats de bois qui restent sur le terrain après la coupe d'une forêt. *Remanents*, terme

forestier. *Remanentia*, lat. les choses qui restent. *Ramaign, ramaignand*, celt., reste de viande.

RAMASSI, v. a. Récolter, enlever les fruits de la terre. Patois du canton de Voiteur. — *Ramasser*, fr. *Voyez* REMACE.

RAME, s. m. Nom que l'on donne au bœuf quand il est zébré. — *Remigium*, lat. rang de rames. *Remigium alarum* (Virg.). les ailes de Dédale comparées à des rames, parce que les plumes de l'oiseau déployées sont rangées dans un ordre à-peu-près semblable. Les bandes noires de la peau du zèbre offrent la même figure que de petites branches d'arbre rangées sur une branche plus forte ; et de là la dénomination de *rameau*.

RAMPO, s. m. Sorte de jeu de quilles. Les joueurs, placés à une assez grande distance de trois quilles qui ne se présentent à eux qu'obliquement, cherchent à les abattre au moyen d'une boule qu'ils lancent dans une espèce d'avenue.

RAN, adv. rien.

RANCASSER, v. n. Râler, respirer avec bruit et d'une manière pénible. — *Rancare*, lat., *Voyez* RANCOTS.

RANCOTS, s. m. Râle de la mort. *Voyez* RANCASSER. Peut-être faut-il écrire *rend-co*, et traduire *rend cœur*, car c'est l'action de rendre l'ame.

RAPPILON, s. m. Axe autour duquel existaient les grains de maïs, et dans cet état il ressemble à une *râpe*.

RAPPONDRE, v. a. Voyez APPONDRE.

RAPPONSE, s. f. Voy. APPONDRE.

RASURE, s. f. Croûte formée au fond de la marmite par l'effet de la cuisson, et que l'on enlève au moyen

de la cuiller ou du couteau. — *Rasa*, celt., raser. De-là *rasibus*.

Rataillon, s. f. Courtillère, ainsi nommée de ce qu'elle *ratisse* les racines et les plantes potagères, comme font les *rats*.

Rate, s. f. Rat, souris. — *Ratus*, *rattus*, mots de basse lat. Du Cange.

Ratevolate, s. f. Chauve-souris — Comme si l'on disait *rate volante*, *ratus volitans*.

Rattroupé, adj. Remis en ordre, arrangé proprement, requinqué.

Ré, s. m. Roi.—*Re*, celt. et ital. *Rey*, espagn.

Rebate, s. f. Ribe. — *Reba*, celt., briser.

Rebra, s. m. Détour que l'on fait avec une voiture attelée : *prendre le rebra*, c'est détourner à droite ou à gauche, faire un contour. Voy. Brater. Il y a dans *rebra* un fort métaplasme : le *b* y est mis pour le *v* qui, à la vérité, est de même organe ; il doit y avoir un *e* après le *v* ; il a été supprimé par syncope, parce qu'il était sans accent. Ainsi, de *revera* (revirer) le paysan a fait *rebra*. *E revaret ;* il reviendra, il sera de retour : patois des environs de Gray.

Recheutir, v. n. Voy. Rechute.

Rechute, recheute, recheta, s. f. Toit avancé sous lequel on retire les voitures, charrues et instrumens aratoires. Ainsi nommé parce que cet avant-toit ressort. Voy. Recheuti.

Rédicule, adj. Se dit des circonstances, du temps, de la saison, lorsque les affaires, le commerce, les

récoltes ne sont pas satisfaisantes. *L'année est bien redicule!* — *Rediguiosus*, terme de basse lat.

Régermi, v. n. frissonner, tressaillir.

Regipper, v. n. rejaillir. — *Regimber*, fr.

Regreni, adj. Ridé, formant beaucoup de plis. *Une vieille regrenie*, une vieille femme ridée. Voy. **Regrigné**.

Regrigné, adj. Ridé, chiffonné, froncé. *Un front regrigné* est d'une personne maussade, chagrine, souffrante. C'est l'effet pour la cause. — *Grignons*, celt., chagrin. De là le mot français *grognard*.

Remace, s. f. Balai. — Ce mot vient-il, comme *ramon*, vi. fr. qui signifie la même chose, du lat. *rema* devenu *remo* dans l'ital., et dans l'espagn. *rame*, parce que le mouvement de la balayeuse et du rameur est analogue? Vient-il de *ramus*, lat.; *ramagium*, bas. lat.; *rameau* parce que le balai se compose de verges? Enfin est-ce un dérivé de *ramassi*, verbe patois déjà cité, parce que le balai *ramasse*, *rassemble*?

Remembranza, s. f. Souvenir; au figuré, peu de chose, l'ombre de la réalité. — *Rimembranza*, ital.

Remi (sentir le), se dit de l'odeur du brûlé. Voy. **Rimou**.

Renoilles, s. f. Grenouilles, en patois bressan des environs de Lons-le-Saunier. — *Ranunculi*, lat.; *ranulæ*, mot de basse lat., du Cange. *Ran*, celt.; *raines*, et *renouilles*, vieux fr.

Reñon, s. m. Égoût du fumier. — *Reun*, celt.; marais. *Reune*, *maré*, en Franche-Comté.

Renvôdre, v. a. Remettre du fil en peloton, rentortiller. — *R* marque une action itérative; *envodre*

vient du lat. *involvere*. On a dû écrire autrefois *renvoldre*, et plus anncienement, *renvolvre*.

Repatené, adj. Rapetassé; haillons *repatenés*; mille fois raccommodés.

Résiau, s. m. Petit cuveau pour la lessive.

Ressersir, v. a. Faire une reprise à l'aiguille; comme si l'on disait *ressasser* faire un nouveau *sas*, un nouveau tissu. Voy. Cessot.

Ressuir, v. n. Ressuyer.

Rételot, s. m. Roitelet (oiseau).

Retire, s. m. Lieu du logis où l'on place les meubles et les objets qui figureraient mal partout ailleurs. — *Retirer*, fr.

Rétro, s. m. Réduit, retraite cachée, retranchement. — *Retrò*, lat., par derrière; *retrorsus*, retiré en arrière; *retrahere*, *retroïre*, se retirer.

Révailli, adj. Qui a fait son premier repas. *siéte-vo dza revailli?* Question que le paysan de l'arrondissement de Lons-le-Saunier fait communément aux personnes qu'il rencontre dans la matinée, quoiqu'il les suppose bien *reveillées*, il entend par là: *avez-vous déjà déjeûné?*

Révailly, s. m. Bœuf au poil ardent, portant bien sa tête, bien coiffé.

Réveillon, s. m. Collation qui se prend à l'issue de la messe nocturne de Noël, lorsque l'on est rentré chez soi. Voy. Révailli.

Revicouler, v. a. Raviver, rendre les forces, faire renaître, parlant d'une bonne liqueur, d'un mets succulent, et au figuré, d'une nouvelle satisfaisante.

Revirbu, s. m. Bugrane, ononis. — Herbe qui fait *revirer*, retourner les bœufs.

Ribler, v. a. Rassembler, entasser le bled provenant de la battue, au moyen d'une espèce de râteau sans dents, que l'on appelle en français *rouable* et *râble*. Ce n'est pas le seul exemple de permutation de l'*a* en *i*.

Riblou, s. m. Instrument qui en écrasant le filament du chanvre, le dépouille de sa rudesse. *Ribe*, fr.

Richengueule, s. m. Beau diseur.

Riffla, s. m. Sac de laine qui, dans le mécanisme du moulin, sert à tamiser la farine de pur froment. Cette farine est mi-grosse, et c'est de cette circonstance que vient le mot de *pain rifflé*.

Rifflé, adj. Se dit du pain fait de farine de bled, mi-grosse.

Rimou, s. m. L'odeur du brûlé. Voy. **Remi**.

Riorta, s. f. Branche flexible et tordue dont on lie les gerbes. — *Retorta*, basse lat.; *ritorta*, ital.

Ripes, s. f. Lieux déserts, dénominations attachées à des localités de cette nature, dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier; *les ripes de Saint-Laurent, les ripes d'Artena, les ripes d'Augisey*.

Rita, s. f. Poupée de chanvre à filer. *Ristra*, espagnol.

Riva, s. f. Bord d'un champ, d'une forêt. *Efailleva pianta on nouïu pou marquê la riva;* il fallait planter un noyer pour marquer la limite ou le tour du champ. — *Ripa*, lat.

Riva, s. f. Côté. *De sta riva*, de ce côté-ci.

RÔT, s. m. Fruit du maïs encore tendre et laiteux, que l'on fait rôtir pour manger. — *Rhôst*, celt., rôti.

RÔNE (BLED-), s. m. Espèce de bled dont l'épi porte une longue barbe, celui que les statuaires et les peintres placent sur la tête de Cérès. — *Rhonellog*, celt., qui a une queue. *Rhonca*, touffu.

RONTU, adj. Rompu. — *Rotto*, ital.

ROUAILLI, v. a. Railler, faire des contes. — *Rouail*, celt.; fable.

ROUANNIÈRA, s. f. Gaule à abattre les noix. — *Rouennet*, celt., bâtonné. *Rouenner*, un homme qui en bat un autre. De là, sans doute, le mot français *rouer*.

ROUCHI, v. a. Frapper sur quelqu'un, tomber à coups de bâton sur lui.

ROUFFLE, s. f. Crasse de la tête des enfans.

ROUGE DE CHÊNE, et en patois RUDZOU DE TSANOU, Expression métaphorique, qui exprime la force d'un tempérament, et qui répond à *robuste*, que nous avons tiré du lat. *robur*, qui signifiait à-la-fois *rouvre* et *force*. Le rouvre est une espèce de chêne plus dur que l'espèce commune. Quoique l'on puisse dire que le cœur du chêne est *rougeâtre*, il est probable aussi qu'en disant *rouge de chêne*, on a fait une équivoque, et que l'on a mis *rouge* pour *rouve*. — *Rove*, celt.; chêne. *Rouve de chêne*, hyperbole ou pléonasme.

ROUGNASSER, v. n. *Le temps rougnasse*, il est aux brouillards, à la pluie. — *Runaigh*, celt., obscur.

ROUIN, s. m. Regain, secondes herbes.

Rouingi, v. n. Ruminer. — *rouigna*, celt.; ronger.

Route, routée, s. f. Multitude, une longue file de soldats, une grande foule de personnes.—*Rhowter*, celt.; *ruta*, irla.; *rotte*, allem.; *rout*, angl.; *routa*, en lat. barb. et grec vulg.; *route*, vieux fr.

Rûle, s. f. Linge de berceau d'un enfant.

S.

Sa, Sau, s. f. Sel. — *sal*, celt., lat., esp., chald.; *sol*, en sorabe, en polonais; *soo*, en hong.

Sabater, v. n. Faire beaucoup de bruit. *Sabater*, v. a. Agiter, secouer violemment. Si ce mot n'est pas formé par *sabat*, assemblée de sorciers, il doit faire allusion au bruit des *sabots*, chaussure de bois. — *Sabat*, celt., bruit. Ne semble-t-il pas que les *sabots* soient une chaussure savoyarde, et qu'on ait pu écrire *sabauds*? La Savoie a été nommée en latin *Vada Sabatia* et *Sabaudia*.

Sadrouille, s. f. Fille ou femme mal-propre.

Sacquet, Saka (ouna), Quelque chose, en patois du canton de Conliège.

Sailla, s. f. Galette à l'huile et au sel, que font les pauvres gens et les bergers.—Ainsi nommée du sel qui y domine. — *Saillead*, celt., saler.

Sailli, v. n. Faucher, faire des foins.

Salla, s. f. Chaise, siége de bois. *Prenté na salla*, prenez une chaise, asseyez-vous. — *Sella*, lat. et esp.

Sallot, s. m. Petit escarbeau. — Diminutif de *sulla*. Voyez ce mot.

Sambadi, Sambedi, s. m. Samedi. — *Sabbati dies*, lat.

San, adj. Saint. — *San*, celt.

Sapine, s. f. Cuvier qui sert particulièrement aux vendangeurs, ainsi nommée de *sapin*, espèce de bois dont elle est faite.—*sapina*, celt., petit bateau de *sapin*.

Sarfo, v. a. Chauffer, en patois bressan du midi.

« Nos han trovo per lo *sarfo*. »

Nous avons trouvé de quoi le chauffer.

Sarra, s. f. Scie. — *Serra*, lat.

Sarber, v. a. Scier — *Serrare*, lat.

Sarrot, s. m. Habit de toile peinte en vert. Il était en usage autrefois dans les villes où il y avait peu de luxe. — *Saro*, celt.

Sarvo, v. a. Sauver, mettre en sûreté.

« Berdzirés, votés bétes
» San sarves, vos hou saites. »

Bergères, vos bestiaux sont en lieu de sûreté, vous le savez (patois bressan des environs de Saint-Amour). — *Salvare*, lat. Dans le mot rustique, le *r* a été substitué au *l*.

Saudzou, s. m. Saule. La diphthongue finale est presque muette. — *Sauz*, esp.

Sauteuse, s. f. Espèce de danse villageoise dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier, ainsi nommée d'un *saut* que le danseur fait faire à sa danseuse.

SE, pron. qui permute avec *vous*, quand ce dernier mot se trouve répété, comme dans *vous vous fâchez; vo se boutê in coulàre.*

SECKIA, s. f. Sécheresse. — *Seched*, celt., soif; *siccitas*, lat.; *secchezza*, ital., sécheresse.

SEIGNO, s. m. Signe, en patois bressan du Midi. — *Segno*, ital.; *syng*, celt.; *signum*, lat.

SEÎLLOU, s. m. Seigle. La terminaison de ce mot est presque muette.

SELŒU, s. m. Soleil, en dialecte bressan du Midi.

SEMOU, s. m. Colle faite de farine, comme la bouillie. — *Semola*, esp., bouillie de froment mondé.

SENEDZI, v. a. Pronostiquer, annoncer d'avance. *Jeu! que me senedzi vo?* Dieu! que m'annoncez-vous? Cette expression est d'autant plus ancienne, qu'elle rappelle le druidisme. Les *senœ* et les *senots* passaient pour connaître l'avenir, et pour être doués du privilége de l'annoncer. Le lieu où j'ai recueilli ce mot était jadis fréquenté par les druides et les druidesses, établis à Château-Châlon, Charnay, Menetru et Domblans.

SENTUNELLA, s. f. Fosset placé au haut d'une pièce, comme en *sentinelle*, pour avertir quand le vin monte jusqu'à cette hauteur. — *Santinell*, celt.; *santout*, apercevoir.

SERET, s. m. Sorte de petit fromage fait de lait caillé qui reste dans la chaudière après la fabrication du grand fromage. On le mange frais, en le trempant dans de la crême. — Selon Bullet, ce mot dérive de *sarrit*, celt., restant.

SERVANTE, s. f. Espèce d'archet plat que l'on engage entre le bois du lit et le lit, pour empêcher la couverture de glisser en devant. Cet instrument est surtout en usage dans la partie montagneuse du Jura.

SESSOT, s. m. Petit sas qui sert à tamiser la farine. — *Sasset*, fr.; de là le mot *ressasser*, refaire à l'aiguille un tissu croisé.

SÉTE, adj. Doux, agréable au goût; succulent, qui flatte le toucher. Serait-ce une forte crâse de *suavitas*, lat.? Il est plus probable que *sete* vient de *sed*, celt.; *seta*, lat., ital. et esp., soie.

SETTIE, Sécheresse. *Voyez* SECKIA.

SGROULER, v. a. Secouer un arbre, pour en faire tomber les fruits; agiter vivement une porte fermée, pour obliger à l'ouvrir. — *Grouler*, fr., trembler; *siglo*, celt., ébranler, secouer.

SIET, adv. Oui, si fait. *Siet, mon galand;* oui, mon ami.

SLU, SLA, pour CELU, CELA, pron. démonstr. Celui-ci, celle-là, ou seulement *ce*, cette.

SIMBU, v. n. ressembler. — *Sembiare*, ital.

« L'atrou das dzous s'in revignant,
» E *s'imbiev* on coquelincant. »

L'autre jour (mon mari ivre) s'en revenant, ressemblait à un coquelicot.

SIN, prépos. Sans. — *Sin*, esp.; *sine*, lat.

S'N, pron. poss. Son, par syncope. *S'n onkien*, *s'n houmou;* son oncle, son mari.

SORDAT, SŒUDAR, s. m. Soldat. — *Soudard*, celt.

SOT, SOTSE, adj. Sec, sèche; patois du canton de Voiteur et de Seillières.

SOTSE, SUTSE, SOCHE, s. f. Suie. Il semble que l'article précédent donne l'explication de celui-ci : le patois est du même canton.

SOU, s. m. Sureau, arbrisseau.

SOULAIT, s. m. Soulagement, consolation; personne qui soigne un vieillard, ou qui fait l'espoir d'un malheureux. — *Soulaich*, *solas*, celt.; *solatium*, lat.; *soulas*, v. fr., soulagement.

SOULIER, s. m. Fenil, lieu de la maison qui est ordinairement sur l'étable. — *Seul, soul*, celt., chaume, paille.

SOULIER, SOLIER, s. m. Étage supérieur. — *Solier*, v. fr., maison à un étage; *soul*, celt., plancher qui repose sur des *solives; solarium*, lat., nom de l'étage supérieur, parce qu'il était plus exposé au *soleil*.

SOULON, SOULOT, s. m. Homme ivre. — *Saoul*, celt.

SOUNE, s. m. Sommeil. — *Somnus*, lat.; *sonno*, ital.; *shun*, *sun*, celt.

SOUNER, v. a. Semer. — *Sower*, angl.

SOURIA, s f. Troupe, multitude animée, comme on dit trivialement, une potée de *souris*.

SOURILLER, v. a. Écouter clandestinement, prêter une oreille indiscrète. *Pelins piu bas, on no sourille;* parlons plus bas, on nous écoute. On *soreille*, on se fait tout *oreille*, pour nous entendre.

SOUTE, s. f. Abri. *Se mettre à l'abri pendant le mau-*

vais temps. — *Subter*, lat.; *sotto*, ital., sous, dessous; *sotto*, celt., voûte.

Souveta, s. f. Chouette; prononcez *souv'ta.* — *Civetta*, ital.

Souyu, soyer, s. m. Foyer, âtre.

Stuki, pron. démonstr. Celui-ci; patois bressan.

Su, pron. pos. Sa. *Vivrou a su fantasia;* vivre à sa guise. En esp., *vivir à su fantasia.* — *Su*, esp.; *sua*, lat.

Subier, v. n. Siffler. — *Sibilare*, lat. et ital.; *sibler*, v. fr.

Subiot, sibiot, s. m. Sifflet. — *Sibilus*, lat.; *sibilo*, ital.; *silboa,* celt.

Sulas, sulais, sulés, s. m. Souliers, chaussure. — *Suela*, esp.; *suola,* ital.; *solea*, lat.; *sol*, celt.

Supper, v. a. Humer. On *suppe* le lait d'un œuf frais cuit mollet.—*Supeir,* celt.

T.

Tacot, s. m. Morceau de bois qui produit le tic-tac du moulin; personne qui ne cesse de causer; chose qui est dure à manger. Ce mot répond à ceux de *traquet* et *claquet* du moulin, qui sont des onomatopées comme *tacot.*

Talegot, s. m. Bois tortueux, noueux.

Talé, adj. Meurtri, froissé. — *Tal*, celt., choc; *taul*, coup; *tauladen*, percussion.

Taler, v. a. Meurtrir par un coup. *Voyez* talé.

TALOCHE, s. f. Coup fortement asséné. *Voyez* TALE, pour la racine.

TALURE, s. f. Contusion. *Voyez* les mots précédens.

TAMBOURNER, v. n. Battre la caisse. — Syncope de *tambouriner*.

TAMBOURNIER, s. m. Celui qui publie au son de la caisse.

TANTIN, s. f. Tante.

TANQUE, adv. de proport. Jusque. — *Tant que*.

TAPER (SE), Se jetter par terre pour se cacher. — Se *tapir*, fr. Ce mot parait dériver du lat. *talpa*, comme qui dirait se *tauper*, imitant la *taupe*.

TASSON, s. m. Blaireau. — *Tosso*, ital.

TATE, s. f. Petite bonde faite avec la gouge dans un fromage pour le goûter.

TATIS, TOUTOTS, Gorge d'une fille.

TAVAILLON, s. m. Tablette sur laquelle repose la ruche. — *Tabella*, lat.

TAVAILLONS, s. m. Petites lames de sapin, fort minces qui tiennent lieu de tuiles, dans la haute montagne. Voy. TAVAILLON. — *Teolenn*, celt., tuile.

TAVAN, TAVAIN, s. m Taon, mouche. — *Tabanus*, lat.

TEINOT, nom prop. Étienne.

TEMPS (FAIRE DU), v. n. Pleuvoir, neiger, etc., suivant la saison.

TÈPE, s. f. Pelouse. — *Tipetum*, toupet, mot de basse latin. du Cange.

TEPIN, s. m. Pot de terre. — *Tupin*, en patois d'au-

tres provinces ; *tupina*, celt. Il semble que *pinte* soit l'inversion de *te pin*: dans l'arrondissement de Dole on dit *pinte* pour désigner un pot-à-l'eau.

TÉRÉTRE, s. m. Lierre.

TESSONNIÈRE, s. f. Lieu où se retire le blaireau. *V.* TASSON.

TIAN, s. m. Teinture. — *Tan*, fr.; *tannum*, lat.; *tanc*, ital., poussière de chêne dont on se sert pour teindre.

TIANTERA, s. f. Teinture. Voy. TIAN.

TICLET, TIKIOT, s. m. Loquet de porte. Le premier de ces mots est francisé, le second est patois. — *Ti* pourrait signifier ici *à demeure*, comme il a signifié en celt., maison, demeure, logement, et *clet*, dans la même langue *clef*.

TIÉVOU, TIÉVA, adj. Maladif, maladive, sans vigueur. *Che l'enfant est tant tiévou!* Se dit par métonymie pour sans *chaleur*, parce que dès que son sang n'est pas chaud, l'enfant languit. — *Tiéve* au lieu de *tiéde*.

TOFET, s. m. Petit gâteau qui se fait promptement dans la poële — *Tôt fait*.

TILLOT, s. m. Tilleul. — *Tillo*, celt.

TOLIER (SE), v. r. S'essuyer, se torcher. — Dérive de *toile*, comme on a fait de *pan* le verbe *panner* qui signifie aussi essuyer. *Toalla*, celt., essuye-main.

TOLION, s. m. Femme mal-propre, souillon, chiffon. — Vient aussi de *toile* comme le précédent. *Touillon*, en patois picard, torchon ; *touaillon*, vieux français, serviette.

TOMME, s. f. Sorte de fromage de mauvaise qualité.

TORMENTINA, s. f. Térébenthine, remède qui paraît au paysan être ainsi nommé parce qu'il *tourmente*. C'est un exemple d'équivoque. — *Tourmentyn*, celt.

TÔTASETOU, adv. de temps. Tout de suite.

TOTORE, adv. Tout à l'heure, par syncope; patois Bressan des environs de Coligny.

TOUPE, s. f. Pelouse, lieu où l'herbe est courte comme *l'étoupe* l'est en comparaison de la filasse et le toupet relativement aux cheveux du reste de la tête. *Toupe* fait d'autant plus allusion à une dimension courte qu'il se trouve en harmonie avec *pelouse*, qui présente l'idée de quelque chose de *velu*, *velouté*, en latin *pilosus*. Au reste *toppyn*, celt., signifie chevelure, et *topp*, le sommet : et il est remarquable que l'herbe est fort courte au haut des montagnes et des collines, où sont les *toupes* ou *teppes*. Voy. TEPE.

TOUQUÉ, s. m. Calotte de velours noir, entourée d'une touffe de franges de même couleur, que portent encore les vieilles femmes de la haute montagne. — *Tocq*, celt., chapeau; *toca*, esp.; *toque*, fr., toquet, couverture de tête de femme.

TOURACHI, v. n. Une cheminée *tourache* quand il en sort une fumée épaisse et abondante. — *Torrach*, celt., pressé, serré.

TOURDZ, TORDZOU, adv. Toujours.

TOURIA, TOURIE, s. f. Génisse.—Ces mots rustiques sont dérivés sans doute de *taurus*, lat., taureau. On n'a fait que leur donner une terminaison qui marque le genre féminin. *Taurea*, lat.

TOUTER, v. a. Téter. *Fas toutê lou belin*; fais téter l'agneau.

TRAGER, v. n. Aller, venir, marcher. — Selon Bullet, ce mot viendrait de *tregh*, celt., pied ; mais il a plus d'analogie avec *trajet*, fr. Voy. TRAIGE.

TRAIGE, s. m. Lieu par lequel on passe et repasse d'une rue à une autre, d'où le mot français *trajet*. — *Traiz*, celt., passage.

TRAN, ÉTRAN, s. f. Fourchette. La fourchette des paysans Franc-comtois avait autrefois *trois* dents. Voy. pour l'étymologie TRIN.

TRAPE, s. f. Jatte de terre dans laquelle on met le lait ; son contenu. — *Trwp*, celt.

TREBIA, TROBIA, s. f. Table. Dans les maisons des pauvres paysans, souvent la porte du buffet sert de table pour prendre le repas. Cette porte, attachée par le bas, et s'ouvrant par le haut, *trébuche* et repose à son extrémité sur un pied, de sorte qu'elle paraît avoir trois points d'appui, celui-ci d'abord et les pieds de devant du buffet. — *Trebes*, celt., trépied ; *trebl*, triple.

TREBILLER, v. n. S'agiter, tourner sur soi, être sans cesse en mouvement. Voy. TREBILLOT.

TREBILLOT, s. m. Petite bille de buis que les écoliers, à l'aide d'un fouet, font mouvoir en équilibre sur sa pointe. — *Tre*, onomatopée, qui exprime le tournoiment, et *billot*, diminutif de *bille*.

TREDAINE, s. f. Espèce de *bage* claire dont on faisait des rideaux. Étoffe grossière. — *Trudennis*, celt., gueux, mendiant. Peut-être les mendiants étaient-ils vêtus de cette espèce de tissu.

TREFFA, s. f. Marc de noix pressée. Prononcez *trefa*. — *Tref*, v. fr. Pressoir.

TREMPOTTE, TREMPUSSE, s. f. Pain trempé dans le vin sucré.

TRENATO, adj. Tessé Patois Bressan du midi.

TRESALLER, v. n. Carillonner, sonner les cloches. — *Treselir*, fr., Boiste.

TRESIR, v. n. Se dit des semences du règne végétal qui germent et commencent à poindre, à sortir de terre. Les orges ont déjà *tresi*. Il se dit également et par analogie, d'un plongeur qui va *tresir*, c'est-à-dire, ressortir de l'eau à une certaine distance du point du départ.— *Tra*, celt., outre, au de-là, qui entre en composition dans quelques termes latins; *exire*, lat., sortir; *tresir*, est une crâse de *tra exire*.

TRETOUS, adj. Tous. *Vos y saurez tretous*, vous y serez tous.

TRETUI, adj. Tous, en patois des environs de Coligny.

TRIMER, v. n. Marcher pesamment, par suite de fatigues, faire une longue route. — *Drymder*, celt., pesanteur; *trymhau*, devenir pesant.

TRIN, s. f. Trident. — *Trinus*, lat., trois.

TRIPER, v. a. Marcher sur, fouler aux pieds. — *Tripal*, celt., danser, sauter.

TRIQUOISES, s. f. pl. Grosses tenailles de maréchal-ferrant. — *Turqea*, *turkes*, celt.

TRONCHE, s. f. Bûche de Noël, sous laquelle les parens placent quelques fruits, bonbons, gâteaux, etc.,

pour les enfans, à qui l'on fait croire que cette souche les a produits. — *Truncus*, lat.

TRÔPE, s. f. Servante mal-propre.

TRÔT, s. m. Bout, morceau, fragment. *Un trôt de bos*, un bâton qui sert de parement au fagot; *un trôt de boudin*, un tronçon coupé à un plus grand; *un trôt de chou*, la tige sur laquelle cette plante potagère pivote.

TROTIN (être en), être affairé et en course, être intrigué, en peine de savoir. — *Trotean*, celt., au trot; *trotter*, fr.

TROUSSETA, s. f. Tresse. Prononcez *trouss'ta*.

TRU, s. m. pressoir. — *Treuil*, vi. fr. Ici *tru* est mis, par métathèse, pour *tur*, et *u* a permuté avec *o*, si l'on compare ce mot au lat. *torculur*, pressoir. Au reste, *trudere*, dans le même idiôme, signifie presser avec violence, et *trusatilis*, qu'on fait tourner à force de bras.

TRUCHER, v. n. Le bled *truche*, quand il pousse plusieurs tiges sur le même pied. — *Dru*, celt., abondant, épais.

TRUMÉ, TREMÉ, s. m. La moelle du chou, qui en occupe le tronc, blanche comme celle du sureau. — *Trum*, celt., sureau; *trognon*, fr., le cœur ou le milieu d'un fruit ou d'un légume.

TSADINEUREUX, s. m. Chardonneret.

TSÉRA, s. f. Chaise. — *Chéra* est une crâse de *cathedra*, lat., *chaire*, fr.

TUI, adj. pl. Tous en patois Bressan. — *Syncope* de *tutti*, ital.

TUNIAU, s. m. Tonneau. — *Tunna*, bas. lat. Du Cange.

TURLUTAINE, s. f. Serinette. — *Turlurette*, fr., espèce de guitare de mendiant; *turlut*, espèce d'alouette; *turluter*, imiter le chant de cet oiseau, contrefaire le flageolet. — *Tur*, celt., tour, mouvement circulaire; *lud*, celt.; *ludus*, lat., jeu. *Tur-lut-aine* signifie donc, à la lettre, un instrument de musique où il se fait un mouvement circulaire.

U.

U, s. m. Œuf. Ce mot patois est aussi usité dans le département des deux Sèvres. — *U*, celt.

U, v. n. Ce qui est glutineux, difficile à mâcher. *Uate* sous la dent, en patois du canton de Voiteur.

UGÉ, UGEAU, s. m. Oiseau. — *Uchel*, celt., sublime, élevé; *uchel hed,* qui vole haut. *Voyez* USAI.

UGNON, s. m. *Voyez* OUNION.

USAI, USIAU, s. m. Oiseau. — *Uz*, celt., haut, dessus; *uzlo*, *usoa*, oiseau. *Voyez Ugé;* on dit aussi dans la haute montagne, *ouasai.*

USINE, s. f. Toute espèce de manufacture et d'établissement où l'eau fait mouvoir des rouages. — *Us*, celt., sax., basq.; *ouse,* angl., eau.

USSE, adv. de temps. Ici, en patois bressan.

UVE, prépos. Où. *Uve vate?* où allez-vous? *ove*, ital.

V.

VADRU, adj. Le chanvre est *vadru* quand il pousse

trop vigoureusement. — *Qui va dra.* *Voyez* DRUETS et DRUGER.

VAILLETA, VEUILLETTE, s. f. Colchique, fleur de pré. On dit en d'autres provinces, *voyeute*. On nomme aussi cette plante *crève-poule*, *crêve-poulaille*, nouvel exemple d'équivoque. Cette fleur, écrasée dans les cheveux, a la propriété de faire périr la vermine, en patois *poglie*, qui se prononce *pauille*.

VALLIA (LACHI ALLI LA). Laisser aller à vau-l'eau, abandonner une chose. — *Vallia*, mot rustique, représente *vallée*, fr.

VANA, s. f. Verne. L'*a* final est presque muet. — Semble être un métaplasme de *aune*, qui est synonyme de *verne;* transposition de deux premières lettres, et conversion de l'*u* en *v*.

VARAUDES, s. f. *Voyez* GARAUDES. Le *v* et le *g* se mettent l'un pour l'autre, tels que dans *Vasconia*, *Gascogne ; Vuilellmus, Guillaume*, etc.

VARLOUPA, s. f. Fille de joie. — Je ne sais si *var* est une *syllabe* paragogique ; quant à *loupa*, c'est évidemment le mot latin *lupa*, prostituée, lequel se retrouve aussi dans *salope*, qui est son synonyme.

VARVALES, s. f. pl. Liseron, ses fleurs.

VÈ, adv. part. d'affirm. Oui, en patois du premier cran du Jura, entre Orgelet et Poligny. — Crâse du lat. *verè*, ou dérivé du celt. *bay*.

VEAU, s. m. Taureau. — *Vo*, celt., bœuf, vache.

VECHA, VOUCHA. Prépos. Voici, voilà.

VEKI, VEKIA. *Idem*.

Véle, s. f. Vache qui a fait veau. — Contraction et corruption du lat. *vitula*, qui est resté à l'italien.

Véler, v. n. Faire veau; se dit d'une génisse. *Voy.* **Véle.**

Vélot, s. m. Petit veau. — *Vitulus*, lat.

Venandza, s. f. Vendange.

Vene, s. f. pl. Vignes, en patois bressan des environs de Saint-Amour.

Vent-blanc, s. m. Vent du midi, quand le ciel est serein. Cette locution fait opposition à *bise-noire*, qui est le vent du nord, quand il souffle sous un ciel nuageux. Savaron, dans ses Origines de Clairmont, s'exprime ainsi: « Du côté de *nuict et de bise* »; du côté de *jour et de midi.*

Vêprener, v. n. Faire la collation des quatre heures après midi. *Voyez* **Vêprenon.**

Veprenon, s. m. Goûter, repas des quatre heures de l'après-midi. — *Vespertinus*, lat., qui se fait le soir.

Véprou, s. m. Soir. *Voyez* **Bon veprou.**

Verier, v. a. Parer, garantir. *Se verie de la piodza;* se mettre à l'abri de la pluie. Ce mot est analogue à celui d'*avriller*. On dit en rustique, *avri*, pour *abri;* et en vi. fr., *abrier*, pour *abriter*.

Vers chez, adv. Mon enfant, demande un étranger à un petit Bressan, de qui est-tu le fils? Rép. *Dze sue lou gachenot dever cheu Miland;* je suis le fils de Miland.

Vet, v. a. Voir. Ainsi que nous l'avons déjà fait observer ailleurs, la diphthongue *oi*, dans la composition française, se change en *è;* et la plupart des *r* disparais-

sent dans la prononciation patoise. Ici il a fallu substituer un *t* au *r*, pour donner au mot le son qu'il doit avoir.

VETU DE SOIES, s. m. Porc, animal dont le poil est appelé *soies*.

VEUVE, s. m. Veuf.

VEZ (NA-), une fois. — *Vez*, celt.; *vices*, lat.

VIA, VIO, s. m. Veau. Le premier de ces mots est usité dans la montagne.

VIADZOU, VIAIGE, s. m. Voyage. — *Viaticum*, lat.; *viaggio*, ital.

VICANT, adj. Vivant, qui existe. — *Wic*, celt., vigoureux; *vigens*, lat.

VIE, s. f. Chemin, voie. *E s'èn tonnera pou la vie;* il s'en reviendra par le chemin. — *Via*, lat.

VIEULA, s. f. Vielle. *Mouni la vieula;* jouer de la vielle. — *Viola d'amore*, ital.

VINCI, VINGUI, prétérit du verbe *vini*, je reviens, en patois Bressan. *Dz'alli vingui*, je fus et je revins; *i vegnon*, ils viennent, dans le même dialecte. — *Vingono*, ital.

VIRE, s. f. Panaris. — *Virus*, lat., venin; *virulent*, fr., qui renferme de l'âcreté, de l'amertume.

VIRELENTOI, s. m. Grand morceau de pain qui emporte une grande partie de la circonférence de la miche, c'est-à-dire qui tourne autour, qui vire à l'entour.

VIRDZA, VIRGE, s. f. Vierge. — *Virgo*, lat.

VISON-VISU, adj. En face. — *Visum-visu*, lat.

VITRE (SE), v. r. Se vêtir, s'habiller. — *Vitre* est l'inversion de *vêtir*.

Voaires (mouches-), s. f. Insecte ailé qui tourmente les bœufs. — *Boariæ (muscæ)*, lat. Ici le *b* a encore permuté avec le *v*.

Vôcre, adj. Ce qui est creux et qui rend un son. — *Vocare*, lat.; vient de *vox*, de même que *vocalis*, qui signifie résonnant. Dans *vôcre*, le *r* est mis pour le *l*, et l'*a* a été supprimé.

Voi, adj. Vrai, en langage rustique du canton de Voiteur.

Voite! interj. *Vois-tu!* voyez! patois populaire de l'arrondissement de Lons-le-Saunier.

Voland, s. m. Serpe à tailler les haies; faucille sans dents à moissonner.

Volet, s. m. Fichu. — *Voled*, vi. fr., d'où *bavolet*.

Volot, s. m. Berger, l'un des *valets* de la maison.

Vota, s. f. Cave. — *Vota*, celt.

Vougrer, v. a. Égrener; se dit en parlant du maïs sec, du raisin, etc.; et en style burlesque, d'une mâchoire dont on fait tomber les dents d'un coup de pierre ou de bâton.

Vouira, s. f. Virole, cercle qui consolide au manche le dard de la faulx, ou la lame d'un outil. — *Viria*, lat., bracelet, collier, anneau.

Vouivre, s. f. Serpent ailé, immortel, dont l'œil est un diamant. Cet animal fabuleux se retire dans les ruines des vieux châteaux. — La *givre*, en terme de blason, est un serpent. Chez les anciens, ce reptile était le symbole de la vie et de la santé, par la seule raison que son nom hébreu prêtait à ce double sens. De là

s'est formé le verbe latin *vivere*, et notre mot français *vivre*, qui ont un rapport sensible avec *vouivre*.

VOUIVRE, s. f. Se dit métaphoriquement d'une femme méchante, acariâtre, parce qu'on la compare, soit au serpent, soit à une *vouivre*, animal fabuleux, auquel la superstition attribue le pouvoir de nuire, comme au basilic, autre reptile merveilleux dont nous avons parlé. *Voyez* VOUIVRE et BASILIC.

VOUR, adv. Maintenant, en ce moment (patois montagnard). *Voyez* VOUR ENDRET.

VOURENDRET, adv. A présent, à cette heure. *Voyez* VOUR et HORA. — Ici le *v* marque la présence. *Our* dérive d'*hora*, comme *ora*, ital. Quant à *endret*, j'ignore quel autre sens il peut avoir : il ne peut rien ajouter à *vour*.

VUOGE, s. m. Serpe à long manche. — *Vouge*, fr.

Y.

YES, s. m. plur. Yeux. En faisant une fausse liaison, les paysans prononcent *las gyes*. *Yes* est également usité en Savoie.

YEU ! interj. en usage chez les Bressans. C'est le même mot que *jeu !* déjà cité, prononcé d'une manière différente. Au reste, il varie encore sur d'autres points du département, où l'on dit *cheu ! che ! jeuss !*

Z.

ZILER (SE), v. r. S'esquiver, se glisser adroitement

hors d'un lieu, passer lestement, se couler sans bruit. — *Seizl*, celt., couloir, passoire.

Zor, s. m. Jour, en patois du Revermont, aux environs de Coligny.

Zona, nom prop. Jeanne, en dialecte bressan. — *Joanna*, lat.

Zoyeux de meuseta, s. m. Joueur de musette, dans la Bresse du canton de Saint-Amour. On voit, par cette expression, que les mots *joueur*, *joyeux*, ont une seule et même origine. *Jouer* a ces deux sens, s'égayer et faire de la musique. Les instrumens de musique, la danse, les exercices du corps, invitent à la joie. *Lud*, celt., signifie *luth* et jeu; *ludus*, lat., jeu, amusement. *Luthghair*, celt., joie, plaisir, réjouissance.

CONTINUATION DES RECHERCHES

Sur le Village de Courtisols, département de la Marne.

On donne communément une origine suisse à ce village, situé au milieu de la Champagne. Le tome V de la collection des Mémoires de la Société Royale des Antiquaires de France contient différentes pièces relatives à ce point historique, et entre autres, pag. 353, l'extrait d'une note de M. Bridel, ministre du culte réformé, dans le canton de Vaud, qui trouve probable l'origine attribuée à Courtisols, s'appuyant sur plusieurs points de ressemblance qu'il remarque entre le pa-

tois de Courtisols et celui de la Suisse Romane. Dans l'intention d'approfondir cette question, M. Bridel a dressé une série de mots du patois Roman de la Suisse, à traduire en patois de Courtisols. La Société croit devoir consigner dans sa Collection cette nomenclature, telle qu'elle a été renvoyée par M. le préfet de la Marne, à qui elle avait été communiquée (1).

(1) *Extrait de la lettre d'envoi datée de Châlons, du* 6 *décembre* 1823.

» M. le maire de Courtisols n'a pu, malgré ses recherches, trouver rien qui indiquât que ce village ait été fondé par une colonie Suisse. Celles de M. Lenormand, qui n'existe plus, avaient de même été infructueuses.

» Les familles les plus anciennes de Courtisols sont celles des Colsenet, des Laurinet, des Gobillard, des Appert et des Péraldel; il ne s'en trouve aucune dont le nom puisse faire supposer une origine étrangère. Ce village n'a jamais eu de seigneurie particulière; il était, en quelques portions de son territoire, affranchi de la dîme, etc. »

Patois Roman.	Français.	Idiôme de Courtisols.
Vouaiti.	Regarder.	Ripi.
Oure.	Entendre.	Oye.
Sounna.	Flairer, sentir.	Seuti.
Aria.	Traire les vaches.	Traire les vaques.
Arà et rontre.	Labourer.	Labouraye.
Vouagni.	Semer.	Sommaye.
Ékaure.	Battre en grange.	Bat à la grinde.
Poa.	Tailler la vigne.	Tailler la vingue.
Semotta.	Fouler le raisin.	Ecrasey l'rigin.
Troilli.	Presser la vendange.	Persi la vendand.
Marena.	Dîner.	Dinneye.
Serdre.	Choisir, trier.	Tégeye.

Patois Roman.	François.	Idiome de Courtisols.
Tsezi.	Tomber.	Tair.
Pohi.	Sortir le troupeau.	Laty ly burbis.
Joutzeibi.	Pousser des cris de joie.	Baye.
Pionna.	Enivrer.	Soulaye.
Egga.	Jument.	Cavale.
Modze.	Génisse.	Denisse.
Fahia.	Brebis.	Burbis.
Cotheirna.	Jeune chèvre.	Bica.
Pur ou gueddi.	Porc.	Cotau.
Dzenelia.	Poule.	Pouille.
Verdjassa.	Écureuil.	
Tsanbéro.	Écrevisse.	Ygravisse.
Kankouaira.	Hanneton.	
Gorgollion.	Charenson.	
Vuivra.	Grand serpent.	
Taffion ou parianna.	Punaise.	Punayge.
Derbon.	Taupe.	Sieu.
Lutzerein.	Chat-huant, hibou.	Cheute.
Nibllo.	Épervier.	
Motéletta.	Belette.	Bacoulote.
As.	Abeille, mouche à miel.	Mout-à-mie.
Ekoffai.	Cordonnier.	Cordonie.
Kosandai.	Tailleur.	
Garagnon.	Menuisier.	M'nugie.
Semoriau.	Jardinier.	Dardinie.
Vouaignon.	Semeur.	Sommioux.
Tschapouë.	Charpentier.	Tarpentie.
Mazallai.	Boucher.	Boutie.
Seitre, seitor.	Faucheur.	Fautie.
Tateret.	Couvreur.	Couvrioux.
Bottei.	Voiturin.	Voiturie
Navatei.	Batelier.	Batelie.
Magnin.	Chaudronnier.	Taudernie.
Reilla.	Soc.	Tey.
Serpei, siarpa.	Pioche.	Haoué.
Pioletta - Tsetto.	Petite hache.	Petite hate.
Détro.	Grande hache.	Grin hate.
Bernar.	Pelle à feu.	Vayen.
Lludze.	Traineau.	Truinne.
Sittro.	Meule de moulin.	
Pllo.	Bloc de bois.	
Tré.	Pressoir.	
Po.	Pieu.	
Répelairce.	Rênes d'un attelage.	
Lan, lavon.	Planche.	Plinte.
Panteira deléza.	Barrière, claie de haie.	
Alla, eula.	Marmite.	Pot.
Kramena.	Tempête neigeuse.	
Einliutzo, tsallein.	Éclair.	Iclair.

Patois Roman.	Français.	Idiome de Courtisols.
Arboë-erlitton.	Arc-en-ciel.	
Ivouidzo.	Inondation.	
Pezi.	Gresil.	
Niollæ.	Nuages.	Uge.
Ovaille.	Éboulement.	
Peilo.	Chambre de ménage.	
Pouair.zo.	Corridor, vestibule.	
Dola.	Escalier de la cave.	
Feirtho.	Cave, cellier.	
Theilo, Thilo.	Rucher.	
Va.	Biére, cercueil.	Cerquey.
Souhia.	Repas.	
Graintho.	Repas de fiançailles.	
Chatamo, Satamo.	Repas de funérailles.	
Mareindon.	Gouter,	Marendey.
Scé-scex-saix-six.	Rocher.	
Pont, pouëtta.	Laid, vilain.	
Galé, galésa.	Joli, beau.	
Lagniat, lagniata.	Harasse de fatigue.	
Dzerdzellhau, sa.	Effrayant.	
Soutte, souttia.	Rusé, délié.	
Crouïo-crouia.	Méchant,	Mitin.
Cudiau, cudiausa.	Pensif, qui réfléchit.	
Couaitau, couaitansa.	Pressé, qui se hâte.	
Tscharoppa (m. et fém.)	Paresseux.	
Porsognau, sa.	Soigneux, soucieux.	
Schaïr, escheir.	Avare.	
Brakaillon.	Ravaudeur.	
Djanllhau, sa.	Menteur.	
Redan, na. Pordai, sa.	Gueux, rodeur, mendiant.	
Grai.	Difficilement.	
Adé-adhi-Tolévi.	Toujours.	
Orra.	Maintenant.	
Houë, oune.	Aujourd'hui.	Oune.
Na-nadda.	Non.	
Ohi-ouai.	Oui.	
Frou.	Hors, dehors.	
Gnionsein.	Nulle part.	
Pi-pire.	Seulement.	
Eintzerraïhi.	Charmer par magie.	
Cinortzi.	Ensorceler.	
Nortza.	Mauvais génie femelle.	
Maffi-tanei.	Démon mal faisant.	
Servein.	Lutin, esprit follet.	
Chelta.	Assemblée de sorcières.	
Tsermallhi in, Tsermallhiraf.	Paranymphes, qui doivent détruire les charmes et empêcher de nouer l'aiguillette.	

Potais Roman.	François.	Idiôme de Courtisols.
Tsaussevillhe.	Cochemar attribué à une vieille sorciére.	
Revi.	Proverbe.	
Faurda.	Tablier.	
Fatta-catzetta.	Poche.	
Kaletta.	Casquette de cuir.	
Auille.	Aiguille.	
Fraisa.	Miette, un peu.	
Frassa.	Abondance, grand nombre.	
Bourthia.	Galle, bagatelle.	
Cotson.	Nuque du cou.	
Ekaüa.	Balai.	
Mokllar.	Hameçon.	
Eintre moubie.	Trémie de moulin.	
Piôrna.	Vieille femme ennuyeuse.	
Acheinton.	Enfant gâté.	
Drudjc-bumein.	Fumier.	
Basko: baska.	Bâtard, bâtarde.	
Piestadeï.	Plut à dieu!	Utinam!
Dutsin.	Cascade, chute d'eau.	
Delon.	Lundi,	Lyndi.
Demar,	Mardi,	Mardi.
Demiero,	Mercredi,	Micurdi.
Dedjan,	Jeudi,	Diudi.
Deveindro.	Vendredi,	Viurdi.
Deceindo.	Samedi,	Samédi.
Demeindje.	Dimanche.	Diumande.

Dies, di, de, se met au commencement du mot, tandis qu'en français il est à la fin.

Le nombre deux a un féminin, *dou, duva*.

N. B. Partout où il y a *th*, il se prononce à l'anglaise.

Le double *l* est toujours mouillé.

L'*æ* tient de l'*e* muet et marque le pluriel.

RECHERCHES

Sur les anciens noms de lieu en Normandie : extrait d'une lettre de M. de Gerville, correspondant de la Société Royale des Antiquaires de France, à Valognes.

La Normandie fut d'abord connue par des hommes errans et sans civilisation, si j'en juge par les premiers noms de lieu, noms bien plus communs qu'on ne pense.

Ces premières dénominations n'ont d'autre signification que celle de l'indication d'un lieu près de l'eau, d'une hauteur, de rochers, et souvent elles signifient simplement rivière, montagnes ou rochers sans accessoires : en voici des exemples. *Vire*, nom d'une de nos villes ; *Ver*, celui de deux communes de basse Normandie, signifient seulement *rivière*. *Abrunt*, ancien nom d'Avranches, n'a d'autre signification que celle d'une embouchure de rivière : *aber*, bouche, *ant*, rivière.

Parmi les noms qui signifient montagne ou pointe de terre, je choisirai ceux qui sont le plus connus. Le mot *Puy* est très-commun dans le midi de la France ; c'est celui que les Italiens traduisent par *Poggio*. On le reconnaît parmi nous dans le mot *Pou*. Il y en a deux dans l'arrondissement de Cherbourg : le *Pou* du Rosel et le *Pou* de Flammanville, tous deux dans le canton des *Pieux* ; ce nom même des Pieux en est le pluriel : dans les anciennes chartres, il s'appelle *Podia*.

Je ne puis quitter ce canton sans vous dire qu'il contient une autre montagne dont le nom *celtique* est pourtant très-*classique :* c'est le mont *Thulé*, à un quart de lieue au nord du chef-lieu.

Tibi serviat ultima Thule. Georg. I, v. 30.

Je ne vous citerai qu'un exemple de nom de rocher sans habitation : c'est l'ancien nom du mont Saint-Michel, *Mons Belen.*

Je ferai un second degré d'ancienneté : celui des noms qui commencent à indiquer un nom d'habitation sans celui de l'habitant. A ce degré, je rapporte quelques noms simples d'habitation : *Than*, *Tot*, *Til*, *Ty*, *Gy*, *Cy*, *Ry*, et généralement les terminaisons en *y*, qui s'adaptent facilement à des noms indiquant le plus souvent voisinage d'eau ou de rivière : la moitié des anciens noms sont de ce genre. Tenty, Tosny, Toncey, Virey, Vérac, Avenay, Marcey, Ducey : tous signifient habitation près d'une eau.

Mon troisième degré est celui où l'habitation est fréquemment accompagnée d'un nom d'habitant : *Tregoz* est dans ce cas ; il signifie habitation de *Goz ;* mais je dois vous faire souvenir que le mot *Tré* est souvent aussi suivi d'un nom de rivière : *Trevières* ou *Trèves*, noms d'un bourg du Bessin et de la ville de *Trèves*, n'a certainement d'autre signification que celle d'habitation près d'une ou de plusieurs rivières.

Tous ces noms, vous le voyez, n'annoncent guère de civilisation ; ils sont peut-être cependant les plus communs. Mais de peur de vous ennuyer de nomencla-

tures celtiques, assez discréditées depuis quelques années, je me hâte d'arriver à l'époque de la conquête des Gaules par les Romains.

Depuis ce temps, il faut bien faire la part des vainqueurs. Je dois vous trouver des noms latins : il y en a, sans doute ; mais je suis quelquefois embarrassé pour distinguer entre les noms latins depuis César jusqu'à Constantin, et ceux qui ne remontent qu'au moyen âge, ou doivent leur origine au christianisme.

Il en est pourtant qui sont incontestablement romains. Ceux des deux camps de Montcastre sont évidemment de ce nombre, et probablement aussi, ceux des autres montagnes dont les noms ne sont point accompagnés de nom de saint : *Montaigu* serait de ce nombre.

Les Romains changèrent peu nos dénominations locales ; leurs garnisons, peu nombreuses, n'étaient même pas toutes romaines ; d'ailleurs ils ne furent pas long-temps paisibles possesseurs des côtes de la Normandie ; elles furent long-temps ravagées par les pirates Saxons, qui finirent par s'y établir. Ils étaient maîtres de la Basse Normandie quand le christianisme y fut annoncé, quand des évêques furent institués à Avranches et à Coutances.

Il ne m'est assurément pas difficile de vous trouver en Normandie beaucoup de noms saxons. Tous ceux qui finissent en *tourp* et *mond*, en *hom*, ceux de la *hague* et de la *hougue*. Une grande quantité de nos noms d'homme ont évidemment cette origine. Le seul embarras est de savoir à quelle époque on doit rap-

porter ces noms, parce que les pirates du temps de Dioclétien, les Francs qui s'emparèrent de la Gaule avec nos premiers rois, et les Normands qui ravagèrent long-temps nos côtes et devinrent enfin paisibles possesseurs de la province dans le dixième siècle, parlaient tous à-peu-près la même langue. Au surplus, vous jugerez peut-être qu'il importe peu de préciser minutieusement l'époque de l'introduction de la plupart des noms saxons dans notre pays.

En examinant avec un peu d'attention les détails que donnent les écrivains ecclésiastiques du commencement de la monarchie et les hagiographes sur la prédication de l'évangile dans les Gaules, on peut facilement connaître la proportion des Latins et des Saxons à cette époque. Je ne parle pas de ces missionnaires Grecs auxquels Paris, Lyon, Autun et le midi de la France, durent leurs premières colonies chrétiennes. Chez nous, les travaux apostoliques se partagèrent entre les Saxons et les Latins. Parmi ceux-ci, je vois saint Paterne, saint Ereptiole, premier évêque de Coutances, et saint Léontien. Au nombre bien plus considérable des autres, je distingue saint Marculf, saxon de Bayeux; saint Gaud, saint Maclou, saint Rumpher; je n'y trouve point de noms gaulois : celui qui donna son nom au chef-lieu de mon département, saint Laud, était Saxon originaire du diocèse de Coutances.

Peu de temps après la mort de saint Paterne, de saint Marculf et de saint Laud, les lieux celtiques de Nanteuil, de Scicy et de Briovère prirent les noms de ces saints.

En parlant de *Briovère*, je crois devoir relever une erreur de savans étymologistes qui lui donnent la signification de *Pont sur la Vire*. *Bri* signifie hauteur ou cap; l'origine du mot est probablement antérieure à celle des ponts.

Notre département avait aussi été évangélisé par saint Martin ou ses disciples; voilà pourquoi son nom se retrouve en beaucoup de lieux. Deux paroisses du diocèse de Coutances portent le nom de Montmartin.

En faisant la part des Saxons, il faut pourtant être juste. On les a gratifiés trop légèrement de deux villages du Bessin, *Saon* et *Saonnet*, ainsi que de *Senecey*. Ces étymologies ont fait faire des contes assez accrédités : le fait est que ces trois noms sont celtiques ou gaulois (ce qui est pour moi la même chose). Ceci ne passera peut-être pas sans réclamation : je pourrai y répondre; mais ce n'est pas le moment *d'aller au-devant des coups*.

Les noms saxons de lieu prouvent qu'à l'époque de leur introduction, la population s'agglomérait: les mots de *tourp* et de *hamel* en font foi. Bientôt le mot bourg, en s'introduisant, annonce qu'on fortifiait ces hameaux.

En lisant Grégoire de Tours, on voit que, de son temps, la plupart des noms des habitans étaient saxons (tudesques), non seulement en Normandie, mais dans le reste de la France. Et si, parmi les missionnaires qui annonçaient alors l'évangile, il s'en trouve encore beaucoup dont les noms sont latins, cela vient de ce que plusieurs d'entre eux venaient de Rome ou de l'Italie.

Cependant, même ces noms latins et ceux que le christianisme amena nécessairement, ne tardèrent pas à se dénaturer et à prendre un aspect tudesque. Le mot *episcopus* devint *biscop;* celui d'*apostolus*, *postel* ou *postaire*. D'un autre côté, quelques noms saxons prirent aussi une terminaison latine ; témoin celui de *Charlemagne*.

Après la mort de ce grand prince, de nouveaux essaims de pirates viennent ravager les côtes de la France. Ils s'emparent de notre province; ils lui donnent leur nom ; ce nom même et ceux de leurs chefs prouvent une origine commune avec celle des Saxons. De là la difficulté de distinguer, entre les anciens noms Saxons et ceux qu'ils introduisirent en Normandie, ceux surtout qu'ils portèrent depuis leur conversion.

Mais les cartulaires, les archives des anciens châteaux, les anciens historiens de la Normandie, aident à aplanir la difficulté. Quelques mots, comme *houme* (*hulmus*), et son diminutif *hommet*, restent pourtant d'une origine douteuse (Voy. *Ducange*, gloss. au mot Hulmus); mais les terminaisons en *hou*, jointes au nom d'un possesseur, sont généralement normandes : nous en avons un exemple dans le mot *Nealhou* (Nihou), nom d'un démembrement de la baronnie de Saint-Sauveur-le Vicomte, concédé, en 920, à Néel I[er], qui y bâtit un château. (Néel-hou), habitation de Néel.

A la même époque, il s'introduisit en Normandie, et surtout dans notre département, une terminaison bien plus singulière, en ce qu'elle unissait un mot latin avec un nom normand : vous voyez que je veux par-

ler du mot ville, *villa*, maison de campagne.

En examinant nos plus anciennes chartres, en compulsant les collections de ces actes que possédaient naguère les chapitres de nos cathédrales, nos monastères, nos léproseries, on voit à chaque instant, que les mots terminés en *ville* portent le nom d'un possesseur, presque toujours normand, ou saxon. Ce nom propre est toujours au génitif; voici quelques exemples : Foucarville, Grouville, Grasville, Grimouville, Hérouville, Angoville, Barneville, Rauville; sont toujours rendus dans les cartulaires, par Fulcardi, Gnoldi, Grimaldi (ou Grimwaldi), Heroldi, Amgoti, Bernardi ou Barneti, Radulphi ou Radi-*villa*. Presque toujours nous voyons, dans le propriétaire, le nom du capitaine normand auquel le duc Rol donna, en 912, une ou plusieurs portions de sa conquête. « *Terram cœpit metiri funiculo et dividere fidelibus suis.* » Ce sont, je crois, les expressions d'un de nos plus anciens historiens. (*Dudo Saint-Quintin apud Duchesne, Norm. script.*)

Après le duc Rol, sous ses successeurs, des subdivisions se firent. Le nom de villa, appliqué d'abord à une paroisse, fut souvent donné à des fiefs dont il existait plusieurs dans la même commune.

Mais quelle peut être la raison de l'introduction si fréquente d'un mot latin, à une époque où l'on savait si peu de latin ? La même, sans doute, qui faisait rédiger tous les actes dans cette langue. Les clercs étaient alors les seuls qui sussent écrire. Eux seuls rédigeaient les actes ; presque tous étaient moines, ou venaient de

l'école des monastères. Au milieu de la lutte entre les langues barbares des vainqueurs et des vaincus, il eût été impossible de s'entendre, si on eût tenté d'écrire des chartes en normand, en saxon, ou en celtique. Delà l'obligation où fut le duc Guillaume, de faire faire en latin son *domesday book* ; on sait même combien les Normands estropièrent alors les noms que leur déclaraient les anglo-saxons. De là vient la nécessité où l'on a été, dans des temps rapprochés, dans des temps de science, dans des temps où les langues de l'Europe semblaient formées, de conserver dans des langues *mortes* le dépôt des livres sacrés. Le temps a prouvé la nécessité de cette précaution. Les traductions protestantes du 16e siècle, celles mêmes du 17e, sont aujourd'hui souvent inintelligibles et le seraient bien plus, si la tradition des églises n'eût conservé la signification des mots surannés.

Voilà, je crois, la dernière et la plus grande révolution dans l'histoire de nos dénominations locales ; et je pourrais terminer là cette lettre ; mais je veux vous parler de dénominations d'une époque plus incertaine, et qui pourtant sont trop communes pour être entièrement omises. Je parlerai des *mesnils* et de ces mots qui commencent par *dom* ou *dam*, de ceux enfin qui indiquent des constructions d'une assez grande difficulté pour annoncer une civilisation avancée, tels que les *ponts*. Reprenons-les séparément.

Maisnil ou mesnil est le diminutif de manoir ; ce mot est antérieur à nos plus anciens historiens ; il se retrouve dans nos premières chartres. Voici ce qu'en dit

un historien contemporain des ducs de Normandie; (*Orderic Vital, apud Duchesne Norm. script.*) « *Villas* quas à *manendo manena* vocamus : » voilà une explication claire et ancienne. Le nom de mesnil est toujours ou presque toujours accompagné de celui d'un possesseur, *Mesnil-Raoult*, *René-mesnil*.

J'en dirai autant de *dom* ou *dam* : *Dom*-Jean, *Dom*-Front, *Dam*-Pierre, *Dam*-Martin; j'ai vérifié que partout l'église a été dédiée sous l'invocation du saint dont le nom accompagne ces deux monosyllabes.

Les noms provenant de constructions qui exigent une certaine étude de l'architecture doivent, ainsi que les précédens, appartenir au moyen âge; les noms qui les accompagnent en font foi. J'ai annoncé les noms dont les ponts font partie. Pont-farcy, Pont-orson, Rade-pont: avec tous ces ponts, vous voyez le nom de celui qui les fit construire : Farcy, Urson, Radulf ou Radus, son abréviation. On attachait d'autant plus volontiers son nom à ces sortes d'entreprises, que, dans le commencement, elles furent plus rares et plus utiles. Vous voyez pourquoi presque tous indiquent un bourg et une ville, dont la population a pu décroître depuis qu'on a multiplié ces sortes d'ouvrages.

J'ai parlé d'autant plus volontiers de ces étymologies latines, que je suis plus en garde contre le vulgaire de nos glossateurs, qui, ne sachant pour tout bien qu'un peu de latin et de mythologie grecque ou latine, ont exclusivement rapporté au latin des noms qui ne peuvent l'être qu'à des langues connues de ceux qui les inventèrent, et sont allés chercher avec aussi peu de

raison des temples d'*Isis* ou de Cérès, pour expliquer *Issy* et le val de Saire. Un peu de sens commun suffit pour décréditer de pareilles étymologies; elles sont pourtant on ne peut plus communes. Pas un mot n'a échappé à ces ridicules savans; et ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est l'opiniâtreté avec laquelle ces belles découvertes sont défendues, même par ceux qui ne les ont pas faites. Quelle est donc cette espèce d'idée innée qui, contre toutes les règles, nous fait tout rapporter à ce que nous avons appris? Je n'en sais rien, mais elle existe partout. J'en ai plus d'une fois craint la contagion, pour mon propre compte; et pour l'éviter, j'ai fait mon possible pour rechercher nos origines où elles doivent nécessairement se trouver, pour étudier l'histoire de nos ancêtres et les langues où ils ont dû puiser les noms qui font l'objet de ma lettre.

Au commencement de la révolution, je sortais d'un collége où, durant plusieurs années, j'avais aussi étudié le grec et le latin. Je crus pouvoir, au moyen de ce que j'en savais, expliquer aussi beaucoup de noms; mais je ne tardai pas à me convaincre qu'il fallait chercher ailleurs l'explication des noms d'un pays que n'habitèrent jamais les Grecs et les Latins. Conduit par les circonstances dans différentes contrées de l'Europe, j'en appris les langues. Je parcourus ainsi l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, pays avec lesquels ma province eut, dans tous les temps, de fréquentes relations. A mon retour, je croyais avoir acquis les moyens d'expliquer tous les noms qui jusqu'alors avaient résisté à mon grec et à mon latin. La langue du nord de l'Alle-

magne me fut effectivement d'un grand secours. Je consultai avec fruit les glossaires de Hickes, de Somner, de Schilter, et surtout celui de Ducange et des Bénédictins; malgré cela, beaucoup de noms de nos paroisses rendaient inutiles tous mes efforts et toutes mes recherches, lorsque le hasard me fit tomber entre les mains les mémoires et le dictionnaire celtique de Bullet. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces ouvrages ont des défauts, et que l'auteur a mal appliqué ses propres principes à l'explication de bien des noms évidemment celtiques; mais je n'en dois pas moins reconnaître la profonde et patiente érudition de l'auteur, et combien il est utile à ceux qui veulent étudier la langue et les origines celtiques.

On aurait tort de s'imaginer trouver dans l'enfance des sociétés une langue adulte. Les mille et une peuplades indépendantes qui habitaient jadis la France, parlaient sans règle. Chacun dénaturait les mots suivant son caprice. Il y avait loin de ce temps au dictionnaire de l'Académie; mais même aujourd'hui, que l'on se vante d'avoir atteint le degré de perfection, nos langues sont-elles fixées? elles ne le seront jamais:

> Multa renascentur, quæ jam cecidere, cadentque
> Quæ nunc sunt in honore vocabula: *sic volet usus*
> *Quem penès arbitrium est, et jus, et norma loquendi.*

La mort seule fixe les langues; voilà pourquoi l'on est obligé d'adopter, dans bien des cas, les langues mortes. Mais je m'arrête: vous croiriez que je veux anticiper sur mes détails relatifs à nos dialectes et à nos différentes locutions.

LISTE ALPHABÉTIQUE

De quelques mots en usage à Rennes (*Ille-et-Vilaine*), capitale de la ci-devant *Bretagne*, avec les différentes tournures de phrases en usage dans ce pays, principalement dans la classe indigente; terminé par quelques détails sur les anciens droits qui étaient exercés à Rennes, tels que *la quintaine*, *la bouillie urcée*, *le saut des mariées à Saint-Helier*, *le bœuf vilé* et *la chevauchée de Madame L'Abbesse;* recueillis et mis en ordre par M. F. A. Le Mière de Corvey, Chef de Bataillon.

A

Abîmer, v. a., *mé*, *e* (part.). Ce mot est français; mais en Bretagne il a une autre signification; on l'emploie pour *tacher*, *salir;* on dit: « *Prenez garde d'abîmer ma robe avec cette graisse; mon habit est abîmé.* »

Achaison, pour mal au cœur (*synonyme de danger*): *Les agouts de grenouilles me font achaison*, *ou cela fait danger*. Voyez Danger. On trouve, dans des dictionnaires, le mot *achaisonner*, v. a.; mais c'est un vieux mot qui veut dire *vexer;* il ne paraît pas avoir de rapport avec le mot *achaison*.

Achocre. Bête, nigaud, animal. « *Le vilain achocre.* »

Acota. Endroit où l'on s'accote; on dit: *Cet échalier va me servir d'acota.*

Adan (être), à dent, se dit quand on est couché sur les dents. « *Il est couché adan.* »

Adlesi (un), à loisir. Ce mot veut dire *être à rien faire :* on dit *un grand adlesi* pour un grand fainéant.

Adlesir, verb. *Je suis adlesir*, pour je m'ennuie, je ne sais que faire.

Aîche. *Voyez* Hêche.

Andon. Honneur, profit. On dit *cette pièce de gibier nous fera bien de l'andon à dîner*, pour *nous fera bien du profit à dîner*.

Anijot (un). Une provision de pommes.

Annilles (des), pour béquilles. On dit *ce boiteux marche avec des annilles*. — On se sert du même mot en termes de blason pour signifier certaines croix ancrées, et l'on nomme *annilles* les fers que l'on met autour des moyeux de moulins pour les fortifier.

Arpenti (un), se dit pour *appentis* qui est le vrai mot. C'est un toit adossé contre un mur, qui n'a qu'une pente; espèce de *hangar*.

Arrivoir (un). Endroit couvert, où les blanchisseuses vont laver.

Au Lard. Terme fort en usage pendant le carnaval; c'est un cri que les enfans emploient contre ceux qui ont été attrapés; on court après eux en criant *au lard! au lard!* L'origine de ce cri remonte aux guerres des Anglais et des Bretons : les premiers attaquaient Rennes du temps de Duguesclin, et le blocus était si parfaitement établi que l'on commençait à sentir la famine dans la place; on manquait surtout de lard, mets dont les Bretons sont fort friands; et des murs de la ville on voyait, dans le camp des Anglais, de superbes troupeaux de porcs, particulièrement vers l'endroit où était l'ancien champ de foire, près le mail Coquelin. Le Gouverneur, desirant ravitailler sa

place aux dépens des Anglais, fit chercher une truie, lever la herse de la porte qui était en face du champ Dolent (1), et attacher la truie, tandis que d'autres personnes lui tiraient la queue et les oreilles; aux cris de cette bête, tous les cochons quittent vivement leur enceinte et accourent vers la porte; ils passent précipitamment, la herse retombe; et le lendemain on criait sur les murs : *lard à vendre! au lard! au lard!* Depuis ce temps ce mot est en usage en Bretagne pour causer du dépit à ceux qui se sont laissés attraper.

B.

Badies (des). Des cerises.

Badiolet (du), pour *loon*. Confitures de cerises.

Bal a trois sauts. Danse du pays, accompagnée de bénilleux.

Balai (un), *des balays*. On appelle ainsi des petits toits qui sont sous les fenêtres d'un premier étage, et qui garantissent les boutiques de la pluie.

Balle (de la). Paille d'avoine que l'on met dans les paillasses des enfans.

Ballière (une). Paillasse d'enfant.

Banard, pour pleureur.

Baner, verb. Pleurer.

Baraçeaux (des) *de chaises*, se dit pour barreaux.

Bardeau, se dit pour *batardeau*. Terme de génie,

(1) Voyez Champ Dolent, *page* 244.

dans la construction des ponts et ouvrages hydrauliques. Ce mot est français pour désigner un petit ais de couvreur, en latin *scandulæ*.

BAUDIR, verb., pour *éclabousser*. Ce mot est français dans une autre acception, et veut dire, exciter les chiens, les oiseaux à la chasse; mais à Rennes on dit « *tu m'as baudi, prends garde de me baudir.* »

BECHEREL (pâté de). On nomme ainsi des œufs au miroir cuits sur une tuile à galette, et que l'on met ensuite entre deux galettes beurrées, sur la tuile à galette (*voyez Tuile*): on mange le tout ensemble; les amateurs de galettes sont friands de pâtés de becherel. (*Voyez Galette et Tuile à galette*).

BEDOUFLE, pour ampoule.

BÉGAUD, DE, pour *badaud*, *niais*.

BÉGAUDER, verb. On dit, *regardez donc ce grand adlesi, qui bégaude*, pour ce grand fainéant, qui fait des niaiseries. Il paraît que ce mot vient de *baguenauder*, v. n., qui signifie *s'amuser à des frivolités*.

BEL ET BIN, pour beaucoup.

BENILLEUX, BENILLOUX. Espèce de musette dont le son est très-aigre. On souffle dans une peau pour la remplir de vent qui trouve issue dans une espèce de flageolet qui est adapté à la peau et dont les paysans bretons jouent assez bien. *Voyez* VEZE.

BERDASSE, BREDASSE (une), pour *une bavarde*. Il y a beaucoup de *berdasses* à Rennes.

BERDASSER, BREDASSER, verb. Bavarder.

BERT (un), pour berceau d'enfant.

BÉTUN (du), pour *tabac*. Ce mot vient de *pétun*.

Bétunée (une). Une prise de tabac.

Bétunoire. Tabatière.

Bidouillée (une), pour *écuellée*. On dit *donnez-moi une bonne bidouillée de soupe.*

Billes de bois (des), français. Ce sont de gros morceaux de bois équarris; les écoliers les mettent de travers les unes sur les autres pour faire une bascule.

Billes, pour *cannettes*. Ce mot alors vient de billes de billard. *Voyez* Cannette.

Bique, pour chèvre.

Biquette, petite chèvre.

Bitonner, verb., se dit d'une chèvre qui met bas, qui fait des petits *bitons*.

Bitons. Chevreaux.

Blaiche ou **Blêche**, se dit pour *sournois* : on dit « *voyez le vilain blêche*, » pour un homme qui regarde en dessous, qui ne dit pas ce qu'il pense. Ce mot est dans le dictionnaire pour exprimer un homme mou et timide.

Blateries. La semence de tous les blés.

Blatiers. Gens qui vendent des grains.

Blet, te, adj. Un peu mou, molle; cela s'entend d'un fruit : on dit *cette poire est blette.* (Français mais non usité).

Blettes (poires), pour poires molles.

Bobane (une). Une niaise qui reste la bouche béante.

Bobillon (un). Un bavard, ou bavarde, redisant toujours la même chose.

Bœuf-vilé (le). C'est un ancien droit féodal, dont jouissait le Marquis de Laprévalaye: il consistait à

faire promener par les rues de Rennes, le mardi gras, un bœuf avec une grande couverture où étaient ses armes; ce bœuf était entouré de lauriers, et escorté par des bouchers et des ménétriers jouant du hautbois, *des benilleux*, *veze*, etc. (*Voyez Benilleux et Veze*). Ce mot veut dire *bœuf promené dans une ville*. *Vilé* vient peut-être aussi d'*hilaritas*, gaité : *bœuf-vilé*, bœuf de gaité.

BOGUILLE. Chassie, maladie des yeux.

BOGUILLOUX, BOGUILLEUX. Chassieux. On dit « *il a les yeux tout boguilloux*. » Ce mot vient peut-être de *bogue*, couverture piquante de la châtaigne.

BOISSURE, pour boiserie.

BOITE, se dit pour exprimer un homme ivre à demi. On dit *cet homme est boite*. On le dit encore du papier brouillard qui boit l'encre; on l'appelle à Rennes, *du papier boite*. Ce mot vient sans doute du mot *boite* qui signifie *vin en boite*, parvenu au point où il peut être bu.

BOUGON. Homme qui gronde par habitude.

BOUGONNER. Gronder sur toutes choses. On dit *il est toujours à bougonner*.

BOUGONNEUSE ou GONGON. Une femme qui gronde toujours.

BOUILLIE URCÉE. *Voyez* URCÉE.

BOUILLON (expression populaire), se dit pour *la boue* ou *la crotte*. On dit « *tu as mis le pied dans le bouillon; tu m'as baudi, je suis tout bouillonneux*.

BOURDER, verb., pour dire *manquer de mémoire*. Les écoliers qui ne savent pas leurs leçons disent : *j'ai bourdé au milieu de ma leçon*. Ce mot est français,

mais populaire et dans une autre acception, il signifie *mentir*, *se moquer*.

Bourriers (des), se dit pour *balayures* et *ordures*. On dit *balayez les bourriers de cette chambre* : *j'ai un bourrier dans l'œil*. Ce mot vient sans doute de *bourriers*, pailles qui se mêlent dans le blé battu.

Boursoulle ou Boursoule. Brouette.

Bousée, pour excrément. Terme populaire ; il vient de *bouse de vache*.

Bousine de cochon. C'est une vessie.

Bousines de savon (des). Ce sont des bulles de savon.

Brandouiller, verb., pour *brandiller*. On appelle à Rennes, *brandouille* ou *brandouilloire*, une poutre que les enfans placent par le milieu d'une autre, pour faire la bascule en se plaçant aux deux extrémités ; et pour exprimer cela, on dit *nous avons fait une belle brandouilloire avec des billes de bois*. Voyez Billes de bois. Ce mot vient de *brandilloire*, s. f.

Brayes (des). *Des culottes*. On dit dans le peuple, *relève tes brayes*, pour *relève tes culottes*. Ce mot vient sans doute de *brayette*, fente d'un haut de chausse.

Breda ou Berda (un). Société qui existait pendant les anciens états de *Rennes*, et où se réunissaient tous les nobles des deux sexes pour causer et parler politique ; d'où est venu (je crois) le mot *berdasse* ou *bredasse*.

Bretonne (une). Danse du pays, accompagnée par des bénilleux.

Brocher, verb., pour *tricoter*. On dit *je broche des bas*, etc.

22

Broches (des) *à brocher*, se dit pour des *aiguilles à tricoter.*

Brochons. Petits morçeaux de bois : *des p'tits brochons.*

Brodure, pour broderie.

Brondir, verb. Le bruit d'une toupie. *Cette toupie brondit bien.*

Brou, pour du lierre.

Brouet, pour *bouillon.* On dit *voilà de la soupe ou il y a trop de brouet* pour *voilà de la soupe ou il y a trop de bouillon.* Ce mot est français, pour exprimer un mauvais ragout ou un espèce de bouillon au lait et au sucre.

Buée, pour *lessive.* On dit *mener la buée*, pour *faire la lessive.* (C'est un vieux mot français).

Buie (une). Ce mot est français, peu usité, mais fort en vogue en Bretagne. C'est une grande cruche de terre, que l'on met dans les cuisines et les salles à manger, et que l'on remplit de bonne eau. Les meilleures sont celles qui sont clissées ou couvertes d'osier.

C.

Cachignart. Taquin, querelleur, hargneux ; *oh le vilain cachignart !*

Cagée (une). Se dit d'un panier plat plein de pois ou de fruits ; on dit une *cagée de pois*, une *cagée de pommes*, etc.

Cailles (des). Ce mot est toujours au pluriel, c'est une espèce de lait que l'on obtient en faisant bouillir du lait ordinaire avec un morceau de peau, ou un gésier de poulet pour le faire cailler. Le vrai mot est

CAILLEBOTES.

CAILLETTE. Le morceau de peau qui sert à faire les cailles de l'article précédent, ce mot vient de *caillette*, le 4e ventricule du bœuf.

CAILLIBOTTES (des). Touffes blanches de fleurs qui éclosent au mois de mai; ce nom vient de *caillebotte*, masse de lait caillé : ces fleurs y ressemblent assez.

CAJABITI ou CAJIBITI. Logement très-petit, qui est ordinairement placé en haut, comme une *soupente* ou un grenier.

CALBASSON (un). Panier rond et plat pour mettre des légumes. Ce mot vient peut-être de *calebasse*, courge vide.

CALER, verb. Mettre les pouces, avoir peur. On dit à un homme qui refuse de se battre, *tu cales*, *je te ferai caler*, *tu caleras quand il faudra te battre* : cette signification vient de *caler*, qui en terme de marine signifie *baisser*, *plier les voiles*.

CAMOUFLET, pour soufflet. Ce mot est français dans une autre acception.

CANNETTES. Petites boules en marbre ou en terre cuite, avec lesquelles les écoliers jouent.

CARQUOIS (le). C'est une soupente où l'on met le linge sale.

CARRELI (un). C'est une cloison de planches que l'on met autour d'un jardin; ce mot vient sans doute de *carrelage*, en latin *stratura*, ouvrage de carreleur.

CASSE (une), pour lèchefrite ; on dit *mettez du beurre dans la casse*, *pour arroser ce poulet*.

Castilles (des); Des groseilles rouges à grappes.

Castonnade, pour cassonnade.

Cause. On dit *mettre sa cause au rôle*, pour parler sans être interrogé, se mêler à la conversation. Ce mot vient sans doute de *causeur*, adj., en latin *garrulus*.

Causoi (un). C'est un deshabillé de femme de campagne.

Cerisé, pour *loon*. Voy. ce mot.

Chaler, verb. Pour chauffer, en usage chez les paysans. On dit : *Je porte un paquet de hâres, chez nous, pour nous chaler;* pour, *je porte, chez nous, un paquet de branches pour nous chauffer*.

Champ-dolent. C'est l'endroit de la boucherie où l'on tue les bestiaux, c'est l'abattoir de *Rennes*; ce mot vient du verbe *dolere*, *doleo*, qui fait au gérondif p. *dolens*, se plaignant; ce mot exprime les mugissemens des bestiaux qui tombent sous le couteau du boucher.

Charte (une), pour une charrette, terme de paysan; *j'ai cassé une roue à ma chârte*.

Chevauchée de Mme l'Abbesse (la). C'était un droit qu'avait l'Abbesse de Saint-George et qui correspondait à celui de la *quintaine*. *Voy*. ce mot. Tous les mariés demeurant sur la judication de Mme l'Abbesse, allaient à la mi-carême, courir à cheval par le champ de foire, et revenaient de là, vis-à-vis l'abbaye de Saint-George, où on leur distribuait à chacun un morceau de pain et de lard. Quand ces hommes passaient au galop par le champ de foire, tout le monde criait : *voilà la chevauchée de Mme l'Abbesse*, et tous les marchands se rangaient vîte, car souvent on renversait les échoppes et

il n'en arrivait rien.

Chifer, verb. pour chiffonner ; on dit : *tu as chifé ma robe ; prend garde de me chifer.*

Chifon de pain. Se dit pour un gros morceau de pain; il se rapporte à *chanteau de pain*, *touine* etc. *V. Touine.*

Chinchoire. Une tabatière en forme de poire, dont une des extrémités a une cheville que l'on ôte, pour mettre du tabac sur la main, cette prise de tabac se nomme *Chinchée.* On dit: *donne moi une chinchée de tabac.*

Chinchon, pour benoni ou enfant chéri ; *c'est le chinchon.*

Choper ou chopper, verb. On ne l'emploie guère qu'au présent, il signifie s'endormir à moitié ; on dit : *tu choppes*, *il choppe toujours un peu devant le feu après son dîner.* Ce mot est français, mais dans une autre acception, il signifie faire un faux pas en heurtant du pied, faire une grande faute.

Choque, pour sabots fourrés.

Chupiron (le). C'est le faîte d'une maison ou d'un édifice quelconque qui se termine en pointe, on dit : *le chupiron d'une maison*, *le chupiron d'une meule de foin*, etc.

Clanche (le) d'une porte. C'est le loquet.

Cloche, **clocher**, verb. Boiteux, boiter. *Cet homme cloche un peu du pied droit.* Ce mot est français comme verbe, mais en Bretagne on appelle *un cloche*, un boiteux.

Cobaner, verbe, pour flaner. *Voy.* flaner.

Co-Borgne, pour coq borgne. On dit : *tu tapes comme un co-borgne.*

Côgne (un). Cou de travers ; on dit : *cet homme est côgne* ; c'est-à-dire, il a le cou de travers.

Côgner, verb., pour avoir le cou de travers ; on dit : *tiens donc ta tête droite, tu côgnes, ne côgne donc pas.*

Coipeaux, copiaux (des), pour copeau ; se dit des morceaux de bois que l'on ramasse chez les menuisiers.

Colationner, verb., pour goûter. Il est français, mais on doit dire, *faire la colation*, ou bien *goûter*; au lieu qu'à Rennes on dit : *j'ai beaucoup colationné* ; pour dire, *j'ai beaucoup mangé à l'heure de la colation ;* tandis que *collation* signifie *repas léger.*

Compère (un). C'est une sorte de déshabillé dont les domestiques femelles font usage.

Cotir, v. a., pour craquer, faire du bruit avec quelque chose ; on dit : *fais cotir tes doigts, mes doigts cotissent, ces pois cotissent en les écalant.* Ce mot est français, mais il est populaire, et ne se dit qu'en parlant des fruits.

Couette (une), pour lit de plume ; Ce mot est français, mais vieux. *Coite*, s. m. en latin *culcita*, lit.

Coulvacer, verbe. Faire le mauvais plaisant.

Coulvacier. Un mauvais plaisant.

Coutageux, pour coûteux.

Couvent (un). C'est un pot de terre avec une anse, fait à-peu-près comme un pot-de-chambre, et dans lequel on met du feu. Toutes les couturières en ont l'hiver sous elles, et disent : *mettez moi un peu de brai-*

se dans mon couvent.

CRÉDENCE (la). Petite armoire. Ce mot n'est en usage que chez les paysans : il est français, pour signifier *la table des burettes dans une église.*

CROPET, pour excrément d'un enfant. Votre enfant va-t-il à la selle ? il n'a fait qu'un petit *cropet.*

CROUILLE (le). C'est un verrou; on dit : *mettez le crouille, poussez le crouille.*

CROUILLER, verbe. L'action de mettre le crouille ou verrou à une porte. *Crouillez cette porte.*

CROZILLE, pour coquille; on dit : *une petite crozille,* pour *une petite coquille.*

D.

DABONER, verbe. Raccommoder, faire des rapiècetages.

DABONEUSE. Une mauvaise ouvrière en vieux raccommodages; on l'appelle encore *hap-dabons* (le *h* est aspiré).

DABONS. Raccommodage. On dit : *Il y a bien des dabons à faire à cet habit.* Ce mot ne s'emploie que pour les vieilles hardes à raccommoder; car si c'est quelque chose qui en vaut la peine, on nomme cela *des videles. Voyez* ce mot.

DAJUE (une). Une vieille perruque mal faite.

DANGER. Mot indéclinable, pour dire *mal au cœur.* On entend tous les jours, à Rennes, dire : *Tu me fais grand danger; cela fait danger;* pour *tu me fais grand mal au cœur; cela fait mal au cœur.* Ce mot est français, lorsqu'il signifie *péril, risque.*

Deberauder (se), verbe, pour *se distraire*. On dit: *Je vais fumer une pipe, pour me deberauder; je vais me promener, cela me deberaudera.*

Débit. Pour quelqu'un qui parle beaucoup, qui fait bien du bruit. On dit: *Tu fais bien du débit;* pour dire, tu bavardes beaucoup, tu fais bien du bruit. Ce mot est français, et signifie quelquefois *facilité d'élocution.*

Débord (le). *Avoir le débord*, c'est *avoir la diarrhée, le dévoiement*, etc.

Deglicer, pour *glisser.*

Degouttiere (la), pour *gouttière*. On dit : *Mettez le baquet sous la degouttière, pour avoir de l'eau.*

Demeche, être **de meche** avec quelqu'un, être d'accord, être de moitié.

Denteler, verbe, pour *festonner*. Se dit pour faire des dents à la mousseline. On dit : *Je vais denteler cette mousseline*. Ce mot vient de *dentelure,* subst. f., qui signifie ouvrage en forme de dents.

Dépetrasser (se), verbe, pour *tomber par terre*. On dit: *Cette bête s'est dépetrassée tout de son long, en descendant l'escalier.*

Depoitraillé, **depetraillé**. Se dit d'une personne dont la chemise est ouverte, et qui laisse voir son cou ou sa gorge. On dit: *Regardez comme il est depetraillé; il va s'enrhumer.*

Derobée (une). Danse du pays, accompagnée de *beuilleux :* elle est fort gaie. On vole ou dérobe à chaque tour la danseuse de son voisin, qui, de son côté, en fait autant à un autre.

Deyée ou **dei-yée** (une). Une tache. *Les enfans qui*

mangent du loon se font de grandes dei-yées à la goule.

Diot, te, adj., pour *idiot, benêt.* On dit : *Tu es bien diot de croire cela*, pour *tu es bien simple, bien benêt*, etc.

Douette de fil (une). C'est une grande aiguillée de fil.

Dréne. Répétition d'une chose qui ennuie celui qui l'écoute. Par exemple, un enfant demandera à sortir ; on lui refusera, sous prétexte qu'il aura été méchant : il insiste et promet d'être sage ; on lui dira : *Tu répètes toujours la même dréne.* Un autre répétera souvent qu'il a faim ; sa bonne, ennuyée, dira : *Ce petit drôle répète toujours la même dréne ;* c'est-à-dire, *la même chose, la même chanson.* On ne peut donner une définition juste du mot *dréne*, sans exemples.

Dré-nœud, pour *double nœud.* On dit : *Ce filet est noué à dré-nœud.*

Dresser, verbe. Pour repasser le linge blanc avec un fer chaud. On dit : *Je dresse des serviettes*, ou *je fais dresser mon linge par une bonne dresseuse.*

Dresseuse (une). Une repasseuse de linge.

Dumêches (des). On appelle ainsi à Rennes les cerises aigres.

E

Ecaboui. Écraser. On dit : *Il est tombé, et il a le nez tout ecaboui.*

Ecaisser, verbe, pour *déchirer. Nos haunes sont écaissées*, pour nos culottes sont déchirées.

Ecarcaillé. Se jeter maladroitement par terre ; sy-

nonyme de *depetrasser*. *Regarde-le donc, comme il s'est ecarcaillé dans le bouillon.*

Echafourée (une). Une réunion où l'on se dispute beaucoup, sans grands résultats. *Ce n'est qu'une échafourée;* un tel *a fait là une grande échafourée.*

Echalier (un). C'est un morceau de bois rond qui lie deux haies, et qui communique ordinairement d'un champ dans un autre, on l'enjambe; il empêche les bestiaux de passer. Il y a des barrières que l'on ouvre quand il est nécessaire; mais l'*échalier* est fixe. Ce mot est français; en latin, *septum*, haie, clôture de branches. Il y a beaucoup d'échaliers en Bretagne.

Èche. *Voyez* Hèche.

Ecumette (une), pour *écumoire*. On dit: *Prenez l'écumette, pour écumer la soupe.*

Ecumeur (un). C'est un homme qui écoute, sans qu'on le sache, pour aller le rapporter ailleurs; c'est ce que vulgairement on appelle *un écoute-aux-portes.*

Égaillier, pour *éparpiller*. Ce verbe a plusieurs significations. On dit: *Les cerises égaillent le cœur*, pour *cela affadit le cœur.* Lors des guerres de la Vendée, les chefs de chouans disaient à leurs soldats, lorsqu'ils voyaient s'approcher les troupes de la République: *Égaillez-vous, mes gas, v'la les bieux;* pour, *Dispersez-vous, mes enfans, voilà les bleus* (nom qu'on donnait aux républicains dont l'uniforme était bleu).

Egasse, pour *certaine quantité*. On dit: *Y a-t-il du gibier ici? oui, il y en a une égasse;* pour dire, *il n'y en a pas mal.*

Egayer, pour *affadir*. il se prononce *hé-gâ-ié.* On

dit : *Les badies m'égayent le cœur*, pour *les cerises m'affadissent le cœur.*

EGOUSSAN (n'être pas). Il se dit d'une personne dure et méchante. On dit : *M. un tel n'est pas égoussan avec ses enfans* : c'est-à-dire, il n'est pas tendre, il a un vilain caractère.

ÉKERBITON, pour *très-petit.* Il se dit d'un enfant qui est très-faible en venant au monde. *C'est un failli equerbiton, etc.*

EMARICAUDÉ, ÉE, pour *éveillé.* Les paysans seuls l'emploient. On dit : *cette fille est bien émaricaudée*, pour *cette fille est bien éveillée.*

EMPENACHER, verb. Avoir quelque chose de gluant. On dit : *le miel m'a empenâché les mains, elles sont toute poganouses, toute penâchouses.*

EMPIETER UN BOUQUET. C'est un usage d'embrasser la personne à laquelle on fait don d'un bouquet, cela s'appelle *empieter*. On dit : *permettez que j'empiète; laissez-moi empieter ce bouquet, Mademoiselle.* Cette signification vient peut-être du verbe actif *empiéter*, usurper, entreprendre sur, etc.

ENHEUDÉ, ÉE, pour *embarrassé.* On dit : *j'ai trouvé deux charrettes enheudées.* On dit à quelqu'un : *tu es bien enheudé*, pour *tu es bien embarrassé pour peu de chose.*

ENTE ou HANTE, pour *pommier.*

ÉPOUSSETER est français et signifie *secouer, ôter la poussière*; mais en Bretagne on s'en sert pour signifier *frapper*; on dit : *je t'épousseterai les épaules, si tu ne travailles pas.*

ÉPOUSSETTES (des), pour des brosses ; ce mot est

français, mais il est vieux, en latin *scopula ;* on dit : *donnez moi les vergettes*, ou *donnez moi l'époussette pour épousseter mon habit.*

Évailler, verb., pour étendre ; on dit : *évaillez le linge sur des cordes, pour le sécher*; pour, *étendez le linge* etc.

F.

Failli, e, pour *maigri, e.* On dit *cette personne ne se porte pas bien, je la trouve bien faillie.* On le dit aussi d'une rose ou de toute autre fleur, pour exprimer qu'elle est fanée : *cette rose est bien faillie.*

Farcier (un), pour *farceur.* On dit *cet homme est un grand farcier*, pour un grand faiseur de farces, un bouffon.

Fasil (du) ou Phasil, pour *de la braise.* Le vrai mot est *frasil* ou *frasin*, qui signifie *poussier et menue braise.* On trouve encore dans le dictionnaire *fraisil*, pour *cendres du charbon de terre,* et *frasier.*

Feiné. Personne malheureuse. *Je suis feiné aujourd'hui, rien ne me réussit, je perds toujours.*

Femelier (un). Un homme qui aime les femmes et qui court après.

Festoupée (la). Ce mot est trivial, il signifie correction. On dit à un enfant, *si tu es méchant, je te ferai donner la festoupée par ton père.*

Flaner, verb. Aller raconter de suite ce que l'on vient d'entendre dire. On dit, *ne dis pas cela devant elle, c'est une pétasse* (Voyez ce mot), *elle ira le flâner partout.*

Flaneur, euse, adj. Gens qui parlent beaucoup,

disent tout ce qu'ils viennent d'entendre, et font souvent de faux rapports.

Fouiner, verb. Ce mot veut dire *s'en aller*, *fuir*. On dit *tu as peur*, *tu fouines*. Ce mot vient peut-être de l'action de la *fouine*, en latin *mustela*, espèce de grosse belette qui, au moindre bruit, se sauve et se cache dans un trou.

Foutiau, pour *fouteau*, *fau*, *fayard*. Arbre qui porte la faîne. *Hêtre*, en latin *Fagus*. En usage dans la campagne.

Frambai (du), pour balayures. *Voyez* Bourrier; mais il a deux exceptions. On dit *tu fais ben du frambai*, pour tu fais bien de la poussière; il s'entend de balayures et d'embarras.

Frêler, verb., pour *fêler*. On dit *frêler les vitres; des bouteilles frêlées*.

Freuler, verb. Marcher contre. On dit *il freule les murailles*, pour *il marche près des murs*.

Furieux, pour un homme fort et bien constitué. On dit *j'ai un fils aussi furieux que votre aîné*, etc.

Fut (un) *de cidre*. C'est un tonneau de deux bariques au moins. Ce mot vient de *futaille*, qui veut dire vaisseau de bois à mettre du vin.

G.

Galette de blé-noir. *Voyez* Tuile a Galette. C'est une espèce de crèpe cuite sur une tuile, et l'on fait cette pâte avec de la farine de blé-noir démêlée avec de l'eau, un peu d'eau de vie et des œufs; on en mange dans de la soupe en guise de pain, dans du lait de beurre, fricassée, toute chaude avec du beurre, ou

beurrée sur la tuile, avec un pâté de becherel au milieu. *Voyez* BECHEREL.

GAMACHES (des). Morçeaux de toile, dont les paysans s'entourent les bas en guise de guêtres. Ce mot est français pour exprimer *guêtres*, (en allemand *Kamaschen.*)

GAR (un). Petit garçon ; il est familier, mais français. On dit *un petit gars. Venez m'embrasser, mon p'tit gars.*

GARÇAILLES (des), pour des enfans. On dit *les vilaines garçailles.*

GATER, verb., pour *répandre*. On dit : *prenez-garde de gâter de l'eau sur cette table*. On le dit aussi pour *pisser;* on dit : *je vais gâter de l'eau.* Ce mot est français, et veut dire *mettre en mauvais état.*

GAVER, verb. *Remplir la panse*. On dit : *je me suis gavé de pois*, pour *j'ai mangé prodigieusement de pois*. Ce mot est à peu-près l'équivalent de *Guedé*. VOYEZ ce mot.

GILER, verb. *De l'eau*. Pour dire, *jeter de l'eau avec force, lui faire faire un jet.* Par exemple, on dit : *je vais giler de l'eau avec la petite seringue ; ne me gile donc pas d'eau avec ta bouche.*

GONDINGES (des). Espèces de guêtres de peau ou de toile, servant au paysan. Ce mot n'est en usage que dans les campagnes.

GREDINDELLE (porter à la), C'est porter une personne à deux, sur les mains croisées.

GRÊLE (une). Petite corbeille carrée, dans laquelle on met ordinairement le beurre que l'on envoie au loin.

GREMILLES (des), pour *miettes, petits morceaux*. On dit : *des petites gremilles, pas la moindre gremille.*

GRESILLON (un), pour *Grillon*. Insecte qui chante dans les cheminées.

GRÔLES (des). Des *corbeaux,* employé par les paysans.

GRÔLEY (avoir le). C'est une oppression et une difficulté de respirer, le matin en se réveillant, quand on est enrhumé. On dit *avoir le grôley*, c'est une espèce de râle.

GOUES (des). Bouillie que l'on fait avec de l'eau et de la farine de blé-noir ou sarrasin. C'est la nourriture des paysans, en guise de pain.

GROUILLER, verb., pour *remuer, courir ça et là. Ne grouillez pas*, pour dire ne bougez pas. On dit quelquefois : *ne grouillez pas*, pour faites silence, ne parlez ni ne bougez. On dit aussi : *les poux lui grouillent dans la tête*, pour dire qu'on a beaucoup de poux qui remuent sur la tête ; d'un enfant vif qui aime à courir, on dit : *il grouille toujours*, ou *il aime à grouiller.*

GUEDÉ. Avoir trop mangé, être rendu. On dit : *je suis guedé ; je n'en puis plus, je me suis guedé de pois.* Ce mot est français et signifie *souler;* il est aussi français en terme de manufacture.

GUENÉE. Mauvaises choses. On dit : *Cette viande ne vaut rien, c'est de la guenée.*

GUENER, verb., pour *crotter*. On dit : *ces rues sont bien guenées ; je me suis bien guené.*

GUIGNES (des). Ce sont de petites cerises noires et douces. Ce mot est français.

GUILVESÉE (une), pour *billeversée.*

H.

(*L'h aspiré est précédé de deux points :*).

: HAGUE DE PLUIE, pour *averse*. Pluie abondante et subite.

: HAGUIN (un). Petit balai de houx, qui sert à nétoyer les pots-de-chambre.

: HANHEUDÉ, pour *embarrassé*. On dit : *ce cheval est hanheudé; te voilà hanheudé pour bien peu de chose.*

: HANNES, pour *culottes*. On appelle les enfans, dans le peuple, *des chians-hannes*. Il y a à Rennes une rue nommée *la rue des Petites-Hannes.*

: HANOCHES. Des petits morçeaux de bois, *voyez* TRIQUES (paremens de fagots).

: HANTES. *Voyez* ENTE.

: HAP-DABONS. *Voyez* DABONEUSE.

: HARES (des), pour *gaules*, *houssines*, *branches d'arbre*. On dit, chez les paysans des environs de Rennes et de Vannes : *Baillez-nous des hâres de foutiau pour nous chaler*, pour *donnez-nous des branches de hêtre pour nous chauffer.*

: HÊCHES. Vers de terre un peu longs, que l'on met au bout des lignes pour pêcher.

: HERQUELIÉ. Synonyme de *Penelier*.

: HÊTER, verb. On dit: *tes hannes te hêtent-elles bien, mon gar?* pour dire, *tes culottes te vont-elles bien, mon garçon?* On ne peut rendre, au juste, la signification de ce verbe.

: HIGNETE, pour serpette.

: HOQUELLE (une). Pâté chaud fait avec de la viande

blanche, veau, poulet. riz, etc. Les meilleures hoquelles se faisaient jadis à Rennes, chez le pâtissier *Gobaille*.

J.

Jacasse (une). Qui a le caractère contrariant. *Une vieille jacasse.*

Jales (des). Des engelures.

Jaleux ou Jaloux (un). Un homme qui a des jales, des engelures.

Jarreteler, verb. Mettre des jarretières. On dit : *il jarretèle ses jarretières* sur le genou.

Jaspiner, verb., pour *grogner*, *crier*, *gronder*. On dit : *cette personne jaspine*, pour *cette personne gronde*, etc. Ce mot est français pour dire, *parler à tort et à travers*.

Joc, pour *jucher*. Ce mot sert dans un proverbe. Les poules se juchent ou se perchent la nuit, et quand on dit quelque chose d'extraordinaire et incroyable, on dit communément : *cela ferait tomber les poules du joc.*

Jôpitrer, verb. *Jouer*, *rire*. On dit : *tu aimes bien à jôpitrer, tu jôpitres toujours.*

Joteriaux. Gonflement des amygdales.

L.

Laise, se dit de l'aunage : *cette étoffe est en grande laise; le jupon prendra quatre laises*, pour *quatre lais.*

Lait pesé. Crême du lait de beurre.

Lait ribotté. C'est le lait de beurre, ce qui reste dans la baratte quand le beurre en est tiré.

Landiers (des), pour *chenets*. Ce mot est français, mais peu usité ; on l'emploie beaucoup à Rennes.

Landon. *Voyez* Andon.

Leche (une). Petite quantité, cuillerée. Comme le beurre se met ordinairement dans des pots, on dit à sa cuisinière : *allez à la cave, et apportez-moi une petite lèche de beurre dans cette assiette.*

Linceux (des). Des draps ; terme de paysan. Ce mot est français, mais peu usité ; en latin, *lecti linteum*, drap de lit.

Loon (du). Confiture de cerises que les paysans font et qu'ils vont vendre sur des feuilles de choux, au marché à Rennes.

Lousse (une). Grande cuiller pour servir le potage.

Lousseron (le). la Cuiller à pot.

Lustre (un). Vase de faïence servant de chaise percée.

M.

Ma-gar (un). Un maître gars, un homme fort et vigoureux. *Un tel est un mâ-gar, il est ben furieux, il porte* 450.

Maingaux (des). Espèce de crême fouettée excellente. Les meilleures se faisaient à Rennes, en 1790, chez *la Pont-Château*, crémière fameuse : après elle, il fallait aller chez la bonne femme *Herve*, derrière le Tabor (le Tabor est une promenade charmante, appartenant jadis aux Bénédictins). Ces deux femmes étaient les meilleures crémières de Rennes. Il y avait encore la bonne femme *Douçin*, rue Saint-Georges,

qui vendait des maingaux le jour, et des *nôces* le soir. *Voyez* Nôces.

Malines. Culottes de paysan. *Des malines de telle*, pour *des culottes de toile*.

Ma-paye, pour *mauvaise humeur*. On dit : *mon Dieu, comme tu es de mâ-paye aujourd'hui.*

Mariées (*saut des*). Voyez à la lettre S.

Marni, Mani. C'est *du fumier*. On dit : *j'ai acheté trois charretées de marni pour mon jardin*. Ce mot vient peut-être de *marne*, terre grasse, que l'on met, dans quelques pays, dans les champs pour les engraisser, de même que l'on y met du fumier.

Mie. Bonne d'enfant. On dit : *vous irez vous promener avec votre mie.*

Moche de beurre. On appelle ainsi un petit pain de beurre ordinairement de la Prévalais, du poids d'un quart de livre. On nomme aussi *moche de fil*, un paquet de fil de Bretagne de dix livres : ce dernier mot, dans cette acception, est français (*subst. fém.*).

Mochet, te, adj. Se dit pour marquer l'embonpoint agréable d'un homme ou d'une femme. On dit : *cette petite femme est bien mochette.*

Mochon. Un tas. On dit : *un mochon de pommes*, *un mochon de pierres.*

Motte (la). Nom d'une jolie promenade située à Rennes, près l'abbaye Saint-Georges. Il y a *la grande* et *la petite Motte* : on appelle la première *la Motte à Madame* ; c'est une promenade ovale, entourée de murs à hauteur d'appui et de deux rangs d'arbres parallèles.

Mottons de farine. Ce sont des grumeaux de farine mal délayée, qui se trouvent dans la bouillie après la cuisson. On le dit aussi pour la laine des matelats ; on dit : *des mottons de laine.* Ce mot vient sans doute de *motte*, petit morceau de terre, etc.

Muser, verb., qui veut dire : *regarder par la fenêtre.* On dit : *je muse, j'ai beaucoup musé ; je muserai tantôt ; la vue de cette fenêtre est agréable, on a du plaisir à y muser.* Ce mot est français, pour *fainéanter*, s'amuser à des riens, etc : mais il n'est plus guère en usage que dans le proverbe : *Qui refuse muse.* C'est aussi un terme de vénerie.

N.

Nachard. Un goguenard, qui n'est pas franc. *Voyez* **Blêche.**

Nachons. Vieilles choses, vieilles nippes : *de vieux nâchons.*

Nif, pour *fin, rusé.* En usage à la campagne. Un paysan dit : *un tel est bien nif*, pour *est bien rusé, est bien fin.* (Ce mot est le mot *fin* retourné).

Nigeon ou **Nijon**, pour vétilleux, ennuyeux à faire. Il se dit d'un ouvrage minutieux à terminer ; on dit : *cet ouvrage est nijon à faire.*

Noces (des). C'est une bouillie faite avec du gruau d'avoine et de l'eau. Ce gruau est très-commun en Bretagne. Les *noces* se mangent ordinairement avec du lait ; on les prépare d'ailleurs à toutes sauces. Cette bouillié est d'un goût assez mauvais, mais très-bonne pour la poitrine.

NOEUD (du). C'est du filet dont on fait des bourses ou des manchettes. On dit : *je fais des manchettes de nœud*, pour *je fais des manchettes de filet.*

O.

ORMOIRE, pour *armoire.*

P.

PACHU (un). Un paysan.

PAPIER BOITTE (du). Du papier brouillard. *Voyez* BOITTE.

PARBATTE (la). La dernière voiture que l'on livre d'une fourniture, comme *cidre*, *foin*, *bois*, etc. On met des bouquets sur cette voiture, et les conducteurs ont le pour-boire. On nomme aussi *parbatte* la fête que l'on fait en campagne le dernier jour d'une coupe de foin.

PARCHATS (des), pour *des parchemins.* On dit : *je me moque de tous tes parchats.*

PASSOIRE, pour *passe-purée.* Ce mot est français.

PÉCHARD (un). Un moineau mâle.

PÈCHE (une). La femelle du moineau franc.

PECRE, pour *aigre*, *aiguë.* On dit : *cette personne a la voix pecre.* Ce mot vient sans doute de *pecque*, qui veut dire, *femme sotte et impertinente.*

PEILLOT ou PEYOT. Ce sont des petits morceaux de linge. On dit : *de petits peillots*, pour *de petits linges.* On dit aussi : *il a des jalles; on lui a mis des peyots aux doigts*, pour *il a des engelures, on lui a entortillé les doigts de petits linges.* Ce mot vient de *peille*, chiffons à faire du papier.

PEILLOT DE CRÊME (un). Le dessus d'un pot de crême qui a bouilli ; c'est cette espèce de croûte qui s'y forme en refroidissant.

PEILLOTOUX. Gens couverts de peillots, de guenilles ; *pauvres*. On dit en proverbe : *gays comme des peillotoux ;* ou bien , *ils dansent comme des peillotoux* , pour *gais comme des pauvres* , etc.

PÉNACHOUX. *Voyez* POGANOUX , synonyme. Voyez aussi EMPENACHER.

PENAILLONS. Vieilles chiffes.

PEQUE (la) d'une poule , pour le bec.

PERTUE (un), pour *pertuis* , un trou. On dit : *j'ai un pertue à mon bas* , pour *j'ai un trou à mon bas*.

PESER , verb., pour *appuyer sur*. On dit : *peser sur la table*, pour *appuyer sur la table*. Ce mot est français dans d'autres acceptions.

PETASSE. C'est une grande babillarde. On dit : *cette femme est une fière petasse*.

PETRA (un). Un *pacant* , un *gros paysan*.

PETRON JACQUET , pour *le point du jour*. On dit : *je me suis levé dès le petron jacquet*.

PIAILLARD. Enfant qui crie toujours.

PIGALER , pour fouler en marchant. On dit : *tu vas pigaler la blatterie* , pour *tu vas fouler la semence*.

PIGNARD. Homme qui gronde pour la moindre chose.

PIGNASSE (une). Femme qui gronde pour la moindre chose : *Laissez cette vilaine pignasse* , *elle gronde à tout bout de champ* , pour *laissez cette vilaine grognon, elle gronde à chaque instant*.

PIGNER. Grognon , qui gronde pour rien. *Voyez* PIGNASSE.

Piler, pour marcher sur quelque chose. On dit : *ne piles donc pas sur mes pieds.*

Pilet, pour *bout de chandelle.* Les paysans disent : *baillez-moi un petit pillet*, pour *donnez-moi un petit bout de chandelle.*

Piot (du), pour *du cidre* : ce mot est populaire. On dit : *voilà de bon piot; voulez-vous un verre de piot?* Ce mot est français, mais populaire.

Pipe, se dit d'une mesure de cidre contenant trois ou quatre bariques. On dit : *j'ai trois pipes de bon piot dans ma cave.* Ce mot est français : *pipe*, *futaille.*

Pirette, pour *petite oie.* On le dit aussi d'une femme indolente : *c'est une pirette.*

Pirotons (des). Des oisons.

Place (la), se dit pour *le plancher.* On dit : *ne marchez donc pas pieds nuds dans la place*, pour *sur le plancher de la chambre.*

Placher, verb., pour *mâcher.* On dit : *quand tu plâches ainsi, tu me fais grand danger* (Voyez Danger), pour *quand tu marches ainsi, tu me fais grand mal au cœur.*

Placi, pour petite place. On dit : *la place du Palais* et *le placi de Toussaint, le petit placi Troujolly*, etc.

Platrée (une), se dit pour une grande écuellée, un plat plein. On dit : *donnez-moi une bonne plâtrée de soupe.*

Pleutre (un). Un *lâche*, un *poltron.* On dit : *cet homme est bien pleutre.* Ce mot est français, mais il signifie un gredin, un homme de nulle capacité.

Pli (faire un), se dit, en jouant aux cartes, pour

faire une levée : *j'ai fait trois plis*, pour *j'ai fait trois levées.*

Plumas (des). Ce sont des ailes d'oies, dont on se sert pour nétoyer les meubles. Ce mot vient de *plumail*, houssoir de plume, ou *plumaçeau* ou *plumeau.*

Pocard (un), se dit d'un pâté, (tache d'encre.) On dit : *cette feuille de papier est pleine de pocards, voilà un gros pocard.*

Poche (de la). C'est une mauvaise boisson faite avec de la lie de cidre et de l'eau. On en fait beaucoup à Rennes, dans la rue des Petites-Hannes. *Voyez* Hannes.

Pochon (un). Un sac de papier. On dit : *mettez du sucre dans ce pochon.*

Pocres. Grosses mains sales. On dit : *les vilaines pocres*, pour *les vilaines mains.*

Poganer, verb., pour *tamponer*, se dit ordinairement pour exprimer l'action d'une personne malpropre, qui manie salement de la viande ou toute autre chose. On dit : *il a pogané ce plat de légumes.*

Poganoux, nouses. Sales, mal-propres. On dit. *il a les mains toutes poganouses*, pour *toutes sales, toutes dégoûtantes.*

Pôniche, pour *taloche*. On dit : *si tu continues, tu attraperas pôniche.*

Portail le), se dit pour *porte cochère*. On dit : *Ouvrez le portail, pour faire entrer la voiture.* Ce mot est français, pour dire le frontispice d'une église, sa façade, une principale porte décorée. On nomme *portillon*, la petite porte qui est dans la porte cochère.

Poteau, pour *pot-à-l'eau*. On dit : *mettez de l'eau dans le poteau.*

Pouiller, verb., pour *passer un habit.* On dit : *aidez-moi à pouiller ma robe ; pouillez-moi mon habit.* Ce mot est français ; mais il signifie *chercher des poux et les tuer*, ou (en terme populaire), *dire des pouilles* ou des injures grossières.

Poux (des). Nom que les paysans des environs de Rennes donnent à la bouillie de sarrasin démêlée avec de l'eau. *Voyez* Groue.

Pruner. Faire des enfans.

Punjot, Pinjo ou Pingeau. Un petit vase de fer-blanc, pour puiser de l'eau à la fontaine. C'est le petit bidon des soldats.

Purons (des). Boutons qui viennent sur la peau. Les oiseaux qui ont un petit bouton blanc sous la queue ont *le puron*, comme on dit à Rennes Ce mot est français ; mais il signifie du petit-lait épuré.

Q.

Quarrée ou carrée (la). C'est une potence quarrée où l'on exposait des pendus dans l'ancien régime : elle était situé près Rennes, dans l'arrondissement de la paroisse *Saint-Hélier.*

Queterons (des). Badies desséchées au soleil ou au four.

Quettes (des), pour des jambes maigres ; on dit : *voyez ce grand flandrin avec ses grandes quettes.* (On le prononce *ket*).

Quintaine (la). C'était un ancien droit féodal de

l'Évêque de Rennes, abbé de Saint-Melaine. Tous les hommes de sa juridiction qui se mariaient, étaient, la première année de leur mariage, obligés, sous peine d'amende, d'aller le dimanche de Quasimodo, à cheval avec une gaule de bois à la main, et de la briser du premier coup, contre un poteau où étaient les armes de l'abbé de Saint-Melaine. La rue où cette cérémonie avait lieu, se nommait *rue de la Quintaine;* elle était devant les murs du jardin épiscopal, et le poteau où les mariés brisaient leur baguette était à l'entrée de cette rue; on appelait cette cérémonie *courir la quintaine*, quoiqu'on allât au pas. *Voyez Chevauchée de* Mme *l'Abbesse.*

R.

Rabine, (la), pour l'avenue. Se promener *dans la rabine*, pour *dans l'avenue.*

Raie. Ligne. Ce mot est français; mais on s'en sert peu dans cette acception, tandis qu'à Rennes on dit toujours: *je vais faire des raies à mon papier*, pour *je vais régler mon papier.*

Randonneur, pour rabâcheur: *il répète toujours la même chose, c'est un vilain randonneur.*

Ranjot, pour seau. On dit: *j'ai laissé tomber le ranjot dans le puits.*

Ranjotée d'eau. C'est un seau d'eau. On dit: *va au puits me tirer une ranjotée d'eau.*

Rechigner, verb. Manifester de la mauvaise humeur; *tu rechignes toujours quand on veut faire telle chose.*

Ribotte (une), pour baratte. Vase de bois dans le quel on bat le lait pour faire du beurre.

Ribotté. (Lait.) Lait de beurre, lait baratté.

Roler, v. pour rouler. On dit : *rolez-moi les che-* pour *roulez moi les cheveux*.

Rolet (un). De dix sous jadis en liards. maintenant en centimes : c'était 40 liards, et aujourd'hui 50 centimes roulés dans un morceau de papier.

Rote. C'est un petit sentier qui se trouve dans un chemin. On dit : *vous suivrez la rote le long du champ.*

Roucher, verb., pour ronger. On dit : *donnez vos os à roucher au chien.*

Roulée (une). C'est la même signification que le mot *roustée* ; *je te donnerai une bonne roulée, je te rousterai, tu recevras la festoupée. Voyez* **Festoupée.**

Rousine (de la), pour résine. C'est une espèce de chandelle jaune foncé, mince et très-cassante, que l'on fixe sur une petite fourche de bois, sous le manteau de la cheminée ; car on ne pourrait en supporter la fumée dans une chambre. Il n'y a que les pauvres ou les cuisinières qui en fassent usage. On dit : *j'ai acheté de la rousine.*

Roustée (une), **Rouster**, verb. C'est l'action de frapper quelqu'un ; on dit, d'un enfant, *que son père lui a donné une fameuse roustée.*

Rutasse (une). Femme de mauvaise vie.

Rutassier, synonyme de *femelier. Voyez* ce mot.

S.

Saquer, pour arracher. On dit : *je vais te saquer du*

pail, pour *je vais t'arracher des cheveux*. On dit : *saquez le cordon de la sonnette*.

SAUT DES MARIÉES (le). Le premier dimanche de Carême, toutes les mariées de la juridiction de l'Abbesse de Saint-Georges étaient, sous peine d'amende, obligées d'aller à *Saint-Hélier*, paroisse des faubourgs de Rennes ; là, après vêpres, elles entraient dans le cimetière, et sautaient, en chantant une chanson relative à ce droit, par-dessus une pierre d'environ un pied de haut : quand il faisait beau, c'était un but de promenade pour voir *sauter les mariées*.

SEILLE, pour seau à mettre de l'eau: ce mot est français, mais vieux et c'est le nom du seau dans lequel on porte le raisin, au lieu qu'à Rennes on dit toujours *le Ranjot*, ou *la seille*.

SENAILLER (se), pour se harceler en se battant, ou avant de se battre : ce mot a du rapport à *se chamailler*, *se chicaner*.

SIAU OU CIOT. Se dit pour *seau à mettre de l'eau*.

SOUILLE (une). C'est le linge qui enveloppe l'oreiller. On dit : *donnez-moi une souille blanche*, pour *donnez-moi une taie d'oreiller blanche*.

T.

TALON DE PAIN. C'est l'*entame*. Ce mot est français et se dit beaucoup à Rennes, avec les mots *chanteau*, *chiffon*, *touine*, qui ont la même signification. *Voyez* CHIFFON et TOUINE.

TAMPONNER ; verb. Se dit pour toucher à tout. On dit : *tu es toujours à tamponner*. Ce mot est français,

mais dans une autre signification, *tamponner* signifie, en français, *toucher avec un tampon.*

TAMPONIER, TAMPONNE. Personne mal-propre qui touche à tout. On le dit aussi pour exprimer ses repas: *je vais aller faire ma tamponne*, pour *je vais faire moi-même mon dîner*; on dit aussi : *cet homme est un tamponier, il aime à toucher à tout*; on dit encore : *cette femme est une vilaine tamponne*, pour elle est sale et mal-propre.

TANTINE et TONTON. C'est une tante et un oncle. On dit : *bon jour ma tantine, bon jour mon tonton.*

TAUPIN VAUT BIEN MORETTE. Proverbe qui veut dire, *l'un vaut bien l'autre.* J'ignore l'origine et l'étymologie de ce proverbe; mais il est très-usité parmi le peuple, à Rennes. On dit : *irons-nous promener dimanche au* TABOR *ou au* BOIS-L'ABBÉ.—*Cela m'est égal, taupin vaut bien morette.* Je crois que *taupin* vient de la *taupe*, qui est noire; et l'on dit vulgairement *noir comme taupin*; et les mores étant noirs aussi, on dit: *taupin est noir comme morette*, c'est-à-dire, *la taupe est noire comme un more;* l'un vaut l'autre, *taupin vaut bien morette.*

TEUTÉE (une), pour ribotte. On dit : *nous avons fait aujourd'hui une bonne teutée.*

TINGO (un). C'est un vieux pot cassé, fêlé ou égueulé. On dit : c'est un vieux *tingo.*

TOCSON (un), Cet un homme grossier sans éducation, on dit: *un gros tocson.*

TONDE (de la), pour de l'amadou. On dit : *donnez-moi un briquet et de la tonde.*

Tosser, verb. Se dit du cidre ; *ce cidre tosse ben*, c'est-à-dire, *porte bien à la tête*.

Touine de pain (une). C'est un gros morceau de pain. On dit : *donnez-moi une bonne touine de pain, car j'ai grand faim*.

Tournette (la). C'est une petite pelle sans rebord, dont on se sert pour faire de la galette: quand la pâte est cuite d'un côté, on passe la *tournette* en-dessous pour la retourner.

Trabasse. C'est une *bobillone*. Voy. bobillone.

Travouil (un), pour dévidoir sur lequel on met le fil en écheveaux. Ce mot, très en usage à Rennes, l'est peu dans le langage épuré ; néanmoins il est français.

Tribard. Ce sont les trois bâtons que les cochons ont au cou, pour les empêcher d'entrer dans les maisons.

Trique. Parement de fagot.

Tuile a galette (la). C'est une espèce de poêle en fonte, à fricasser, qui n'a ni queue, ni rebord, mais seulement un anneau de fer pour l'acrocher à un clou quand on ne s'en sert plus. Il y en a de différentes grandeurs ; on place cette tuile sur un trépied, on la graisse avec du beurre ou du sain-doux, on étend ensuite dessus de la farine de blé noir délayée avec de l'eau, un peu d'eau-de-vie et des œufs ; c'est avec cela qu'on fait la galette. Quand la galette est cuite d'un côté, on la retourne vivement avec la tournette.

U.

Urcé, ée. Se dit de quelque chose qui, en cuisant dans un pot, a pris un petit goût et une odeur de brûlé ; mais qui ne l'est pas tout-à-fait. C'est un goût de vase brûlé qui se communique au mets qui y est contenu. Je crois que ce mot vient d'*urceus*, petit vase. On dit : *cette boullie est urcée, cette soupe a un goût d'urcé.*

Urcée (bouillie). Ancien droit féodal. Il y avait jadis à Rennes un droit par lequel les chanoines de la cathédrale devaient aller, le mardi de Pâques, chanter une grande messe à l'abbaye de Saint-Georges, et en revanche, les religieuses leur donnaient ensuite à manger force bouillie qui devait être *urcée*, ce dont le grand chantre s'assurait en mettant l'index dans la chaudière, et la goûtant ainsi. Comme ordinairement cette bouillie était fort bonne, les chanoines, musiciens, choristes, etc., en rapportaient chez eux plein des écuelles, et revenaient ainsi processionellement avec l'aumusse sur un bras, et un plat de bouillie de l'autre. (Voyez, pour les détails de cette cérémonie, le roman intitulé : *Mon histoire ou la tienne*, en 3 volumes, *tome premier*, *pages* 112 *et suivantes* ; et pour les principaux droits féodaux de la ci-devant province de Bretagne, le chapitre entier, *page* 105, même volume).

Urcer, verb. Signifie prendre un goût de brulé. On dit : *cette bouillie va urcer, elle urcera.*

V.

Venelle (la). On prononce *v'nèle.* Se dit pour ruel-

le. On dit : *la v'nèle du lit*, pour *la ruelle du lit*. Ce mot est vieux français pour exprimer une *petite rue*. Il est encore en usage dans cette expression proverbiale et populaire : *enfiler la venelle*, pour prendre la fuite.

Verdée (une). *Voy.* Roustée.

Verette (la), pour la petite vérole. Les gens du peuple disent : *cet enfant est bien marqué de la verette*.

Verge (une). Dé de fer d'un tailleur, ouvert à sa sommité.

Vesprées, après les vêpres. Vient de *vesper*, le soir. On dit : *nous irons nous promener à la vesprée.*

Veule, pour fatigué, mou, énervé. On dit : *les bains me rendent veûle ;* ou bien, *regardez ce grand veûle*, pour *ce grand homme mou.*

Veze (une). *Des vezes. Voyez* Benilleux, c'est la même chose. On dit : *nous allons danser au son des vezes.*

Videlle (une). Se dit pour reprise, racommodage fait à un vêtement. On dit : *faites une videlle à mon bas, à ma robe, à mes culottes.* Ce mot est français, mais dans une autre acception ; c'est un instrument de pâtissier, un outil de confiseur. Le mot *videlle*, en Bretagne, vient de *vivelle*, qui se dit d'une reprise en forme de dentelle que l'on fait au linge où il y a un trou, et où l'on ne veut pas mettre une pièce.

Vilé (Bœuf). Voy. Bœuf-vilé.

Vinette (de la), pour de l'oseille. *Mettez de la vinette dans la soupe.*

COUP-D'ŒIL

Sur l'emploi de la langue latine dans les actes anciens, et sur sa prohibition au 16e siècle ; par M. BERRIAT-SAINT-PRIX, Membre résident.

On sait que la langue latine a été presque exclusivement employée dans les actes publics en France, jusqu'au 16e siècle, et que les autorités civiles, surtout les fonctionnaires de l'ordre judiciaire, y étaient si fortement attachés, qu'il fallut plusieurs ordres de nos Rois, transmis pendant près d'un siècle et demi (de 1490 à 1629), par cinq ou six édits, déclarations, etc., pour les contraindre à se servir de la langue française. *V. notre discours sur les vices du langage judiciaire, lu en séance publique, à l'École de Droit de Grenoble, le* 24 *août* 1807, *et inséré dans le Magasin encyclopédique de Millin, janvier* 1809, *tom.* 1er, *p.* 40 *et suivantes.*

Cette longue persistance des Magistrats, qui certainement comptaient parmi eux, à cette époque, un grand nombre de personnages des plus éclairés du royaume, est un phénomène assez singulier pour mériter de fixer un moment notre attention.

Auraient-ils pensé que le système nouveau, consacré par les ordonnances, n'était que le fruit d'un caprice littéraire de l'autorité suprême, dans lequel une fausse honte l'engageait à persister, et par là même, auraient-ils été persuadés que leur ancien idiome offrait

trop d'avantages pour ne pas espérer que les Monarques mieux réfléchis reviendraient sur les règles où ils le proscrivaient?

On serait tenté de le croire si l'on reconnaissait comme la véritable cause de ces règles de proscription, celle qu'indique un fameux critique du 16ᵉ siècle, François Hottoman, dans son *Anti-Tribonien*, (*ch.* 13), et dans son *Monitoriale Mathagonis de Mathagonibus*.

Selon Hottoman, en effet, François Iᵉʳ se décida à défendre l'usage du latin pour les actes, parce qu'il fut averti que, dans le prononcé de quelques arrêts, on se servait de ces termes étranges, qui, il faut l'avouer, ne se trouvent ni dans les lois romaines, ni dans quelque auteur latin que ce soit : DEBOTAMUS *et* DEBOTAVIMUS, (1) *nous avons débouté et nous déboutons*, expressions barbares que, pour le dire en passant, on lit encore avec regret dans des jugemens modernes.

Proscrire l'usage de toute une langue, parce qu'on emploirait une expression unique qui lui serait étrangère, serait, en effet, agir avec une légèreté qui dénoterait plutôt un caprice qu'une volonté réfléchie. Voilà ce que, dans cette supposition, auraient pu se dire les tribunaux français, et ce qui aurait pu aussi justifier, jusques à un certain point, leur résistance.

---

(1) *Præses*, dit Hottoman dans le Mathagonis, etc.: *Præses curiæ parlamenti in arresto pronuntiando dixerat* debotamus et debotavimus, *de quo rex Franciscus, ut quidam dicunt, multum riserat; ut alii, multum iratus fuerat....* On voit qu'il ne cite l'anecdote que comme un *oui-dire*, et il la cite 36 ans (1575) après l'époque à laquelle elle se rapporte (1539). *Voy. ci-après pag.* 296, *note E.*

Mais la fausseté de l'anecdote est prouvée par la date de la décision de François Ier : on la trouve dans l'article 111 de l'ordonnance de Villers-Cotterets, publiée seulement en 1539; et dès 1490, ou 40 années auparavant, Charles VIII avait prescrit d'écrire les dépositions en français, et dès 1510, ou 29 années avant la loi de Villers-Cotterets, Louis XII avait renouvelé (*ibid. art.* 47) la mesure de Charles VIII (*Voyez même Discours*)...... Ce n'est donc point à François Ier qu'on doit la première idée du nouveau système : il eut seulement le mérite d'étendre à toutes les espèces d'actes, ce que ses deux prédécesseurs n'avaient exigé que pour une seule. D'ailleurs, avant cette mesure générale, il en avait déjà pris lui-même une particulière du même genre, en 1532, pour les actes des notaires. *Voyez Table mss. des édits, etc., enregistrés au parlement de Toulouse, Bibl. de Grenoble, n°* 217.

Il n'est donc pas vrai que ce soit le dégoût inspiré à ce Prince par l'emploi que faisaient les tribunaux, pour indiquer qu'ils rejetaient une demande, par l'emploi, disons-nous, d'un terme amphibie correspondant, au moins en apparence, à l'action d'ôter des bottes (*debotamus*), qui l'ait pu déterminer à proscrire l'usage de la langue latine.

Ce n'est donc pas non plus l'idée que sa disposition était l'effet d'un caprice littéraire, qui aura déterminé les Magistrats à la méconnaître ; car il est assez remarquable, 1° que vingt-six années après l'ordonnance de Villers-Cotterets, les cours supérieures se servaient encore du latin, « pour les réponses sur requêtes,

et pour les enregistremens des lois royales » (1), et qu'on fut obligé de le leur défendre, en 1563, par l'ordonnance de Roussillon (*art.* 35).

2° Qu'au bout de quatre-vingt-dix années, ou en 1629, on fut également obligé de faire la même défense, pour les procédures et jugemens, aux tribunaux ecclésiastiques (*Code Michaud, art.* 27).

Les Magistrats auraient-ils plutôt été persuadés que la langue latine était bien plus avantageuse que la langue française, pour les actes civils et judiciaires ?

Si l'on réfléchit qu'une moitié à-peu-près de la France était régie par des lois écrites en latin, et l'autre moitié par des coutumes puisées souvent dans les mêmes lois, il semblerait qu'en effet, l'emploi de cet idiome dans les actes et les jugemens aurait pu habituer les particuliers et les hommes de loi à mieux étudier le texte des règles, et à s'y conformer avec plus de scrupule. Mais cette considération n'aurait pu être de quelque poids auprès des tribunaux du 16e siècle, qu'autant que le latin employé dans les actes, aurait été précisément le latin élégant qu'on trouve dans la partie la plus importante du corps des lois romaines, c'est-à-dire le Digeste ; et il aurait fallu en outre, que ce latin fût compris par l'universalité des particuliers, puisqu'autrement ils auraient été induits souvent à ap-

(1) Ces réponses et enregistremens formaient des disparates d'autant plus choquantes, que les requêtes et lois au bas desquelles on les inscrivait étaient en langue française.

prouver des conventions et des dispositions étrangères à leur volonté.

Or si l'on jette un simple coup-d'œil sur quelques uns des actes antérieurs à l'édit de 1490, qui le premier défendit la langue latine pour une espèce de procédure (les dépositions), on est bientôt convaincu que leur latin ne ressemble pas plus à celui du Digeste, que le patois provençal au français du Dictionnaire de l'Académie.

Nous en allons citer quelques fragmens, en suivant l'ordre des siècles, et indiquant les phrases françaises qu'ils devaient reproduire.

1105. Si quelqu'un veut faire annuler mon testament... *Si quis meum testamentum* CASSARE *tentaverit*. — Voy. testament de Raimond, comte de Toulouse, dans Catel, Hist. des comtes de Toulouse, p. 148.

1127. Le dimanche, on donnera aux moines du mouton... et dans certaines fêtes, des pois chiches avec du lard.... *Donent illis in dominicis diebus carnem* MOTTONINAM...... *in quartis feriis, cicerones cum* LARDO. — Statuts de l'abbaye de Saint-Paul de Narbonne, au Gallia christiana, t. 6, Preuves, p. 33.

1152. Je jure que je ne vous ferai aucun tort, ni aucun homme ou femme dépendant de moi, par mon conseil ou de mon consentement.... *Juro quod ego non capiam te, nec ullus homo vel femina per meum consilium vel per meum* CONSENTIMENTUM. — Serment du vicomte de Marseille, ibid., t. 1, part. 2, p. 112.

1158. Cette donation a été faite au palais de Carcassone, dans la chambre qu'on appelle ronde, quoiqu'elle soit quarrée....... *Quæ dona fuerunt peracta in camerâ palatii Carcassonæ, quæ vocatur* ROTUNDA, *quamvis sit* QUADRATA. — Donation faite par Raymond Trencavel, dans D. Vaissette, Hist. du Languedoc, t. 2, part. 2, p. 568.

1197. On paiera pour une balle de laine, 3 mailles; pour une charge de poivre, 6 deniers... UNA BALA *de lanâ, tres mezaillas;* UNA CARGA *piperis, sex denarios* —Transaction entre l'Abbé et les habitans de Villemagne, diocèse de Béziers, au *Gallia christiana*, t. 6, part. 2, p. 144.

1230. Nous leur donnons le pouvoir de connaître des actions réelles des immeubles ou héritages.... *Concedimus potestatem cognoscendi de actionibus immobilium seu* HEREDITAGIORUM. — Charte de Saint-Louis en faveur de l'évêque et de l'église de Maguelonne, dans D. Vaissette, t. 3, part. 2, p. 350.

1234. Il y eut à la suite d'une peste une si grande mortalité en Poitou, que chaque jour les corps de cent pauvres étaient placés dans la même fosse ou cave...... *Fuit tanta mortalitas subsecuta ut centum pauperes unâ die simul conderentur in eâdem* FOSSA *seu* CAVEA. — Chronique mss., dans Catel, Histoire des comtes de Toulouse, part. 2, p. 134.

1248. On a donné à cens une vigne qui est auprès de la montée du bourg de Vif..... *Quæ vinea est apud* MONTATAM *de Vivo.* — Acensement, dans Valbonnais, Hist de Dauphiné, t. 1, p. 96.

1276. Pour comprendre les passages suivans, il faut savoir qu'au 13[e] siècle, et en Dauphiné, on punissait les adultères en les faisant *trotter*, c'est-à-dire, courir nuds, au travers de la ville, du bourg, etc., où ils avaient commis leur crime. Alors pour indiquer qu'on avait infligé cette peine à certains individus, on disait: *fuerunt* TROTTATI *nudi*... TROTTATI *sunt*... *fecit eos* TROTTARE, etc.....Et à l'égard d'une femme qui la subit, et dont les cheveux étaient abattus jusqu'à la ceinture.... *Fuit* TROTTATA *per magnam* CARRERIAM (la grande rue) *et erat* DECHEVELATA *et nuda usque ad corrigiam*. — Enquête tirée du Mss. de Thomassin, et extraite dans nos Observations sur la police, etc., Magasin encyclopédique de Millin, 1805, t. 6, p. 251 et suiv.

1347. Compte de la destruction des murailles..... Construction qui a été donnée à prix fait... COMPUTUM *de* MURAILLIIS CONSTRUCTIS..... *Quæ* MURAILLIÆ *datæ fuerunt facere ad* PRETIUM FACTUM. — Compte du recteur de Montfleury près Grenoble, dans Valbonnais, t. 1, p. 84.

1424. Nous plaçons ces femmes sous notre protection et notre sauve garde.... *Sub protectione et* SALVA GARDIA *nostra ponimus*.—Lettres patentes de Charles VII, en faveur des filles publiques de la grande abbaye de Toulouse, dans Catel, Mém. de Languedoc, p. 187.

1431. On demande que cette femme soit déclarée sorcière.... *Quod dicta femina declaretur* SORCERIA.— Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, Mss. lat. B. R., n° 5965, f. 63.

Idem. Il fallait qu'elle fût prisonnière... *Oportebat eam esse* PRISONNARIAM. — Ibid., f. 64.

Idem. Elle prit une robe courte qui n'allait qu'au genou.... *Se induit* CURTA ROBA *usque ad* GENU.—Ibid., f. 69.

Idem. Interrogée sur le danger auquel nous nous exposerons..... *Interrogata de* DANGERIO *in quo nos ponebimus.* —Ibid, f. 81.

Idem. Si elle tenait cet homme, elle le ferait mettre en quatre pièces.... *Si* TENERET *eum, faceret ipsum scindi in quatuor* PECIAS. — Ibid., f. 87.

Idem. Elle craignait que les Bourguignons ne missent obstacle à son voyage.. *Ne impedirent suum* VOYAGIUM. — Ibid., f. 88.

Idem. Il y avait 50 flambeaux ou torches..... *Erant quinquaginta* tædæ *seu* TORCHIÆ. — Ibid., f. 91.

Idem. Ils voulaient faire une escarmouche... *Volebant facere unam* ESCHARMOUCHAM. — Ibid., f. 96.

Idem. Il est bien d'observer les fêtes de Notre-Dame, d'un bout à l'autre... *Benè est servare festa nostræ Dominæ*, AB UNO BUTO *usque ad alium.* — Ibid., d. f. 96.

1456. Elle gardait les bestiaux à son tour... *Animalia custodiebat ad* TURNUM. — Procès de révision de Jeanne d'Arc, Mss. lat., B. R., n° 5970, f. 52, 53, 54, etc.

Idem. Elle se plaça sur le bord du fossé...... *Posuit se suprà* BORDUM FOSSATI. — Ibid., f. 66.

Idem. Il mourut en se faisant faire la barbe... *Mortuus est* FACIENDO FIERI BARBAM *suam.* — Ibid., f. 88.

Ces exemples, qu'on pourrait multiplier à l'infini (1), et il suffirait pour cela de parcourir les Glossaires de Ducange et de D. Carpentier, prouvent suffisamment la grande différence du latin employé dans le moyen âge, avec celui du Digeste, dont on a célébré souvent l'élégance (*Voy. notre Hist. du droit romain*, 1821, *in*-8°, *p.* 163); ou plutôt il en résulte que ce prétendu latin n'était fort souvent qu'un mauvais français latinisé.

Il est donc clair que les tribunaux du 16e siècle ne pouvaient fonder leur prédilection pour cet ancien langage sur sa conformité avec celui des lois, lorsqu'on publia, en 1490, la première ordonnance qui le proscrivit.

Toutefois comme l'imprimerie était découverte depuis environ 40 ans, on pourrait croire qu'elle avait assez favorisé les progrès de l'instruction, pour qu'au commencement du 16e siècle, l'idiome des actes se fût perfectionné, et en même-temps rapproché de celui des lois romaines..... Mais les recherches que nous avons faites, montrent que les tribunaux ne pouvaient pas mieux s'autoriser de cet exemple. Il suffira de citer encore quelques fragmens d'actes postérieurs à l'ordonnance de 1490.

1512. Notre Cour, par son arrêt, a absous, quant à présent, les défendeurs précédemment nommés, des demandes, requêtes et conclusions des deman-

---

(1) Voyez, à la fin du Coup-d'œil, la note *A*.

deurs... *Præfata curia nostra per suum* ARRESTUM *prelibatos defensores à* DEMANDIS (1), REQUESTIS *et conclusionibus actorum absolvit et absoluit.* — Arrêt mss. de Paris, aux Archives royal., sect. historique.

1514. Vu le présent compte, dont la recette se monte à la somme de... y compris ce qui restait du précédent;.. et la mise (dépense) à la somme de,.. on a trouvé que la recette excède la mise, de la somme de... *Viso presenti* COMPOTO... *cujus* RECEPTA ASCENDIT *ad summam.... precedentis* COMPOTI RESTA *comprehensa...* MISIA *vero hujus presentis* COMPOTI *ad summam...* COMPERTUM EXTITIT *quod* RECEPTA *excedit* MISIAM *de summa*, *etc.* — Compte du Procureur de la Chartreuse de Vauvert près Paris, aux mêmes Archives, sec. administrative (Tous les comptes, et il y en a jusques en 1520, ont à peu près la même formule)

1523. Il faut faire deux bonnes et grosses arches (digues) de bois, contre le Drac (torrent)... *Oportet facere duas* BONAS *et* GROSSAS *archas nemoris contra Dracum.* — Registres mss. des délibérations de la ville de Grenoble, 13 février, f. 24.

1525. On a fait une proposition sur l'enchérissement des cuirs et des souliers... *Propositum... de* INCARIATIONE *coriorum et* SOTULORUM. — Ibid., 17 février, f. 18.

1526. Autre proposition sur ce que le blé est fort enchéri... *Propositum quia* BLADUM *fuit et est valdè* INCARIATUM. — Ibid., 19 octobre, f. 72.

---

(1) Voyez, à la fin de ce mémoire, la note *B*.

1531. Les professeurs auraient dû entretenir (observer) les statuts... *Debuissent* INTERTENERE *statuta.* — Arrêt mss. du parl. de Paris, du 13 juin, aux Archiv. royal., sect. historique.

Idem. Le même arrêt chargeait un juge subalterne de faire une information. Dans ces cas, les arrêts ajoutaient, et cela se pratique encore, la formule suivante : Pour, cette information faite et rapportée (renvoyée) à la Cour, être statué ce qu'il appartiendra. Celui-ci l'exprime en ces termes : PRO, *eadem informatione facta et* REPORTATA *curiæ, etc.*

1539. Ladite Cour, ayant entendu les comparutions des parties, a rendu son ordonnance de la teneur suivante : Vu les comparutions (1) et autres actes à voir, etc... *Curia prefata* COMPARITIONIBUS *partium auditis suam* TULIT *ordinationem tenoris* SEQUENTIS : Visis COMPARITIONIBUS *et aliis videndum, etc.* — Arrêt du parlement de Grenoble, du 29 janvier, aux Reg. mss. de la ville, f. 182.

C'en est bien assez, je pense, pour établir que depuis l'ordonnance de Charles VIII (1490), jusques à celle de François Ier (1539), l'idiome latin des actes ne s'était point amélioré, et que sous ce rapport, la résistance des tribunaux n'était fondée sur aucune raison plausible.

L'était-elle au moins sur la considération impor-

---

(1) Tantôt ils les voient, tantôt ils les entendent.

tante que ce barbare idiome était plus usité que la langue française, ou au moins qu'il était compris de la plupart des Français, selon l'opinion de beaucoup de personnes, qui croient encore qu'au 16e siècle, la langue latine était en France, une langue à peu près familière ?

Mais les actes que nous avons découverts démontrent aussi combien à cet égard on est dans l'erreur ; et c'est surtout pour détruire cette erreur que nous avons rédigé notre Mémoire.

Nous avons puisé le premier dans les Registres manuscrits des conclusions, ou délibérations du Conseil de la ville de Grenoble, dont nous avons déjà entretenu la Société (1). Il s'agit d'une délibération prise le 26 juillet 1538 (*d. regist.*, *f.* 95) ; et, pour en apprécier l'importance, il faut observer : 1° que Grenoble était, (il l'a toujours été, jusques au Code civil,) chef-lieu d'un pays de droit romain, pays dont les gens de loi devaient connaître la langue élégante du Digeste ; 2° qu'il y avait toujours plusieurs gens de loi dans le conseil de la ville ; 3° que toutes les délibérations antérieures sont écrites en latin, ou plutôt dans un français latinisé (*Voyez en des exemples ci-devant, p.* 282) qui devait être moins difficile à comprendre que celui

---

(1) Voyez nos Remarques sur les jeux des mystères, aux mémoires de la Société royale des Antiquaires, t. 5, p. 165 et suivantes. On y rapporte (p. 167) une délibération de 1535, où l'on trouve aussi des exemples du latin de ce temps, tels que, *acceptare* ROTULUM, et *ludere* PERSONAGIUM, pour accepter un rôle et jouer un personnage (dans une pièce de théâtre).

du Digeste, pour les hommes étrangers à l'étude des lois romaines.

Voici maintenant son texte, *pro ut jacet.* « Proposé » qu'il y a de MM. les Consuls, Conseillers et autres, » qui sont plusieurs fois appelés aux conseils, tant » généraux que particuliers, que l'on faict plusieurs » fois en ceste cité de Grenoble, ne n'entendent le » latin, et des autres que bien petit y entendent, s'il » seroyt bon pour évicter tout soppesson et afin que » chescun mieux l'entendent descripre dores en ad- » vant toutes propositions et conclusions de ceste dite » cité qui se feront aux d. conseils en langue vul- » gayre.... conclud.... que tout ainsi que en langue » vulgayre l'on propouse et conclud que aussi l'on » escrira les propositions et conclusions, etc ».

Ce texte est vraiment précieux. On y aura surtout remarqué ces expressions naïves, *plusieurs des Consuls et Conseillers n'entendent le latin, et des autres bien petit y entendent;* et l'énonciation du fait remarquable, que tout se proposait et discutait précédemment en français, de sorte que la rédaction seule était en latin, et appartenait au seul rédacteur. Enfin, ce texte est d'autant plus décisif, qu'il est antérieur de 13 mois, à l'ordonnance de Villers-Cotterets (août 1539), et que par conséquent ce ne fut point un desir de plaire au Roi, en adoptant son système, qui détermina les membres du conseil de Grenoble, à proscrire la langue latine, mais seulement la circonstance qu'elle était réellement trop peu connue (1).

---

(1) Voyez la note *C*, à la fin de ce mémoire.

Peut-être pensera-t-on qu'il en était autrement dans la Capitale, où la civilisation avait sans doute fait des progrès bien plus rapides que dans une ville du 3ᵉ ou 4ᵉ ordre, telle que Grenoble...

Nous n'opposerons point à cette conjecture spécieuse, le fait que toutes les délibérations du conseil de ville de Paris, dès les temps les plus anciens de leurs registres, c'est-à-dire dès 1499, sont écrites en Français, parce qu'on pourrait nous répondre que cela a peut-être tenu à quelque considération particulière, et non point à un défaut de connaissance de la langue latine..... Nous nous appuierons sur une circonstance plus décisive, que nous fournissent des documens du même genre que ceux de Grenoble, c'est-à-dire les Registres des délibérations du conseil de Paris, ci-dessus indiqués.

Celle dont nous allons rapporter un fragment, concerne le pont Notre-Dame existant aujourd'hui.

Il était primitivement en bois, et il fut emporté par la Seine, le 25 octobre 1499. On arrêta : 1° de le refaire en pierre de taille ; 2° d'appeler, pour donner leur avis sur cette construction, des maîtres ouvriers, tant d'Orléans, Tours, Amboise, Lyon, Amiens et Nantes, que d'autres villes où l'on saurait que sont les meilleurs maçons (1).—*Voy. Dd. Reg.*, *t.* 1, *f.* 1.

Ces ouvriers arrivés, on les chargea de faire un *pourtrait* du Pont projeté. — *Ib.*, *f.* 5.

---

(1) On peut juger par là combien les bons artistes étaient rares à cette époque.

Le 12 mars 1499, c'est-à-dire 1500 nouveau style, on examina la Seine, avec plusieurs d'entre eux, et on les chargea de nouveau, de faire une *figure* et *pourtrait* du Pont; et le 8 août, ils donnèrent un avis pour le mode de construction des piles. — *Ib.*, *f.* 34 *et* 37.

Nous omettons une foule d'autres délibérations pour venir à celle qui nous intéresse, et qui est du 9 mars 1503, c'est-à-dire 1504 nouveau style, époque où il paraît qu'il n'y avait pas encore de plan bien arrêté sur le Pont.

On y énonce d'abord, que Jean de Felin, maçon, et frère Jean Joconde, ont présenté un devis pour le Pont (1). « Mais, ajoute-t-on, celui de Joconde, étant » en latin, que tous les dessus dits assistans n'eussent » bonnement entendu,... fut ordonné qu'on le trans- » laterait en français... » Cette *translation* fut opérée; après quoi l'on convoqua une assemblée plus nombreuse que la précédente, et on y lut la traduction. — *V. ib.*, *f.* 116.

Or, quels étaient les *dessus dits* assistans étrangers à la connaissance de la langue latine? Ce n'étaient rien moins que des membres du Parlement, députés

---

(1) On trouve des détails curieux sur la chûte et la reconstruction de ce pont, dans les histoires de Paris, par D. Félibien, t. 2, p. 896 à 898, et par M. Dulaure, première édition, t. 2, p. 523 à 526; mais il n'y est pas question de la plupart des points dont nous avons parlé ci-dessus, et notamment de la délibération sur le devis.

pour prendre part à cctte affaire importante, et que les conseillers de la Ville, c'est-à-dire des personnages remarquables, en général, par leur rang et leur instruction... Il y avait, entre autres, beaucoup de magistrats qui recherchaient et occupaient ces places; et l'on compta bientôt parmi eux l'immortel l'Hospital, depuis chancelier de France. — *V. dd. Reg., t.* 7, *p.* 1, 63 *et* 102, *années* 1558 *et suiv.*

Il est donc certain que dans la ville de France où l'imprimerie avait jusque-là le plus répandu ses bienfaits, et où il y avait ainsi le plus de lumières, la langue latine n'était pas familière à une partie même des hommes qui, par leur état ou leur rang, étaient censés en avoir fait une étude sérieuse.

D'où la conséquence, que la proscription de la langue latine, dans les actes civils et judiciaires était une mesure dictée par la sagesse, une mesure qui avait pour motif, non un pur caprice littéraire, mais le desir, selon l'expression de l'ordonnance de Villers-Cotterets (*même art.* III), « de prévenir les ambi» guités ou incertitudes souventefois advenues pour » l'intelligence des mots latins contenus ès arrêts. » En un mot, une mesure qui fait honneur aux Monarques français dont on a vu qu'elle émana.

Et cette mesure bienfaisante n'était pas seulement propre à rémédier à de tels inconvéniens pour les arrêts; elle était encore utile pour les actes des notaires, où les mêmes ambiguités pouvaient compromettre les droits d'un bien plus grand nombre de particuliers; car ces officiers, malgré leur longue et

journalière pratique, n'avaient pas mieux, que beaucoup de magistrats, une intelligence approfondie de l'idiome dont ils se servaient... C'est ce que nous voyons par les registres du Conseil de ville de Grenoble, dont le secrétaire-rédacteur était toujours un notaire, et ce que nous atteste d'ailleurs un jurisconsulte contemporain, Pierre Rebuffe, professeur à Bourges, et avocat à Paris. Voici comment il s'exprime dans un commentaire du même article III, publié au bout de dix ans.

Olim omnia instrumenta notarii conficere solebant verbis latinis, incultis et barbaris, quæ ne ipsi quidem intelligebant, sed erant tanquam Pica, Psittacus et Gallus qui loquuntur in palatiis dominorum, sine intellectu.....

Comment expliquer maintenant la ténacité des Tribunaux français, dans l'usage de leur mauvais latin ? Comment concevoir qu'ils aient persisté, malgré les prohibitions des ordonnances ou édits de 1490, 1510, 1532 et 1539, à l'employer dans leurs arrêts d'enregistrement, et cela parce qu'on n'avait pas formellement parlé de ces arrêts? A y dire, par exemple, au lieu de la formule, « lue, publiée et enregistrée avec » la déclaration contenue dans le registre », *lecta, publicata, registrata cum declaratione* CONTENTA *in registro?* (V. déclarat. du 15 nov. 1554, au recueil des ordonn. royaux, in-16, 1612, p. 26)... Cette mauvaise phrase latine était-elle plus claire que la phrase française précédente ?

D'autre part, comment les Tribunaux au lieu de

résister à l'autorité du législateur, ne cherchèrent-ils pas, au contraire, à prévenir ses vœux comme l'avaient fait les membres du Conseil de Grenoble?

Ce phénomène ne peut s'expliquer que par l'empire de l'habitude ou de la routine, si puissant sur tous les hommes, et encore plus, ainsi qu'on le voit dans cette occasion, sur les corporations permanentes. Une chose se fait depuis long-temps : donc elle est bonne, et il faut bien se garder de la changer sous le prétexte d'une amélioration. Ce raisonnement est encore plus à leur usage (1) qu'à celui des particuliers, et il est d'ailleurs fortifié par la passion si douce de la paresse. On ne veut pas même réfléchir que cette chose ancienne a dû pourtant avoir un commencement, et qu'alors elle était peut-être déraisonnable.

---

(1) Voyez ci-après, la note *D*.

NOTES.

(*A*) Note renvoyée de la page 281, mots *qu'on pourrait multiplier presque à l'infini*, *etc.*

Nous avons pris une grande partie de ces exemples dans les procès de condamnation et de révision de Jeanne d'Arc, parce-qu'étant dirigés par les personnages les plus instruits de leur siècle, c'est-à-dire, par des ecclésiastiques presque tous docteurs, licenciés, ou bacheliers en théologie et en droit canonique, et quelques-uns même en droit civil, on devait espérer d'y trouver une latinité meilleure que dans d'autres actes... D'ailleurs, la plupart des passages où nous les puisons sont encore inédits.

Si notre Mémoire n'eut pas déjà été un peu long, nous y aurions joint ceux où l'on rencontre les expressions suivantes, que nous nous bornerons à rapporter avec l'indication des mots français qu'elles étaient destinées à traduire, et des feuillets des manuscrits où nous les avons rencontrées.

Faits avoués ou confessés... *Facta* CONFESSATA. — D. procès de condamnation, mss. 5965, f. 61.

Elle peut être corrigée... *Est* CORRIGIBILIS. — Ib., f. 63.

Abominable... *Abominabilis.* — Ib., et f. 70 et 77.

Les logemens... LOGEAMENTA. — Ib., f. 64.

Boulevard... *Bolovertum*, *bolovardum.* — Ib.

Quand les infirmes peuvent se lever... *Dum infirmi possunt* SE LEVARE. — Ib., f. 66.

Elle emportait des bouquets... *Serta importabat.* — Ib.

Un capitaine... *Capitaneus.* — Ib., f. 67.

Des habillemens... *Habituamenta, habilitamenta.*—Ib., f. 69 et 72.

Des habits d'hommes... *Habitus viriles.* — Ib., f. 71.

Une garantie .. GARENTISAMENTUM. — Ib.

Dieu ne permettra pas qu'elle vienne si bas qu'elle n'ait point son secours... *Venire* ITA BASSE *quin habeat succursum.* — Ib., f. 72.

Quand elle reprit la parole (après un évanouissement)... *Cum rehabuit loquelam.*—Ib., f. 85.

Jugement qu'on ne peut scruter... *Judicium inscrutabile.* — Ib., f. 86.

Un curé... *Curatus.* — Ib., f. 87.

Une fantaisie... *Fantasia* — Ib.

Apporter... *Apportare.* — Ib., f. 88 et 90.

Allégée... *Alleviata.* — Ib., f. 94.

Coursier (cheval)... COURSARIUS. — Ib., f. 95.

Les anges qui y étaient peints... représentaient St.-Michel et St.-Gabriel... *Angeli ibi depicti representabant sanctos etc.* — Ib., f. 97.

Un harnais blanc.... *Unum album* HERNESIUM. — Ib., f. 98.

La copie d'un livre... *Copia libri.* — Ib., f. 100.

Porter un habit .. *Portare habitum.* — Ib., f. 107.

Répondre à sa tête (de soi-même)... *Respondere proprio* CAPITI SUO. — Ib., f. 108.

Révélations prétendues... *Pretensæ revelationes.* — Ib., f. 111.

On n'en trouverait pas de semblablès... *Similes non sunt reperibiles.* — Ib.

(*B*) Note renvoyée de la page 282, mot *demandis*...

On voit que si au lieu de *domandabo*, Molière avait mit *demandabo*, dans la réception de son médecin, il aurait exactement reproduit le latin du seizième siècle. Il est en effet assez naturel de penser que dès qu'on employait dans un arrêt, DEMANDA pour *demande*, on pouvait bien, dans un examen, dire DEMANDABO pour *je demanderai*; et l'on peut croire aussi que Molière aura eu connoissance de ce singulier protocole.

Ce grand écrivain n'a pas été un parodiste aussi exact dans sa formule de concession de grade, *donamus tibi puissanciam medicandi, purgandi, seignandi, etc.*, *per totam terram;* du moins si nous en jugeons par divers diplômes de docteur en médecine, délivrés au même siècle, par l'université de Grenoble. Il y a seulement :

doctorem medicinæ declaramus, doctorum privilegiis hic et ubique frui posse testamur...

Au contraire les diplômes de docteur en droit, contiennent cette formule: *donatum est facultate jura interpretandi, publice consulendi, de jure respondendi, capescendi, administrandi, exercendi magistratus, honores, munera et quæcumque doctoribus* UBI QUAQUE TERRARUM *credi et concedi solent...* Formule qui par son enflure et son accumulation de mots inutiles, aurait pu servir plus justement de type à l'agrégation bouffone du Malade imaginaire.

A l'appui de ces remarques nous avons mis sous les yeux de la Société des Antiquaires, les minutes de plusieurs diplômes de Docteurs en Médecine et en Droit, tels que ceux des personnages suivans.

I. Corneille de Blockland, de Monfort près d'Utrecht, nommé Docteur en Médecine (V., sur Blockland, *le Dict. de médecine*, par Eloy, 1778, *in-4°*, *t.* 1, *p.* 358), le 22 janvier 1563, sur la présentation de Pierre Aréoud, dont nous avons parlé dans nos remarques sur les mystères, *aux Mémoires de la Société*, *t.* 5, *p.* 173.

II et III. Antoine de la Rivière, de Romans, et Louis Sauget, de Besançon, nommés Docteurs en droit, les 15 février 1545, et 23 mars 1561, sur la présentation de Mathieu Gribald de Moffa, et d'Antoine Govéa, dont nous avons aussi parlé dans notre Histoire de l'Université de Grenoble. — V. *dd. Mémoires*, *t.* 3, *p.* 398 *et suiv.*, *et* 408 *et suiv.*

Il paraît d'ailleurs que les formules précédentes n'étaient pas usitées seulement à Grenoble, car nous avons trouvé les mêmes expressions dans le diplôme d'Ennemond Rabot d'Illins, (depuis premier président au Parlement de Grenoble), nommé docteur en droit à Valence, le 22 mai 1568, sur la présentation de Cujas. — Voy. *notre Hist. du droit romain*, 1821, *in-8°*, *p.* 556.

(*C*) Note renvoyée de la page 285, mots *elle* (la langue latine) *était réellement peu connue...*

On nous objectera peut-être l'état florissant où furent, au milieu et à la fin du 16[e]. siècle, les écoles françaises de droit, dont l'enseignement se faisait en latin, qui furent suivies par une multitude prodigieuse d'élèves de tous les états de l'Europe, et qui comptèrent parmi leurs professeurs, des hommes non moins distingués par l'élégance de leur style, que par leur érudition *civiliste* ou littéraire, tels que les Cujas, Duarein, Doneau, Baudoin, Hottoman, etc., etc.

Nous répondrons qu'il ne faut pas confondre les Ecoles de droit du milieu ou de la fin du 16[e] siècle, auxquelles seules peut s'appliquer la remarque précédente, avec celles du commencement du même siècle. On reproche au contraire aux professeurs de ces dernières, l'usage d'expressions barbares ou triviales qui étaient à-peu-près dignes de l'idiome français latinisé, employé dans les actes civils ou judiciaires.

Entre plusieurs exemples, nous citerons 1° les reproches adressés à divers professeurs d'Orléans, dans une enquête (elle est en manuscrit aux Archives royales) à laquelle leur mode d'enseignement avait donné lieu, en 1531 : on y assure notamment que l'un d'entr'eux, Jacques Robert, père de Jean Robert, qui dans la suite fut le plus violent ennemi de Cujas, remplissait chacune de ses leçons « de mots impropres ou impertinens, tels que *enimqui-*
» *dem*, *quapropter*, *quoniam quidem*, *etc.*, les répétant jusques à
» cent ou cent vingt fois, tellement que les écoliers le nommaient
» le docteur QUONIAM QUIDEM »... 2° La manière dont Rebuffe, professeur à Bourges, de 1525 à 1530, intitule son traité des transports de créances : *de* TRANSPORTIBUS, dit-il, p. 308 et 567, du comment. *in ordinat.*, 1613 (voy. ci dev. pag. 289).

(*D*) Note renvoyée de la page 290, mots *est encore plus à leur usage* (des corporations) *qu'à celui des particuliers...*

On pourrait encore citer pour preuve le fait suivant : Jadis l'année commençait, dans une grande partie de la France, au samedi saint, après vêpres. Charles IX, à l'instigation du chancelier de l'Hospital, ordonna, en janvier 1563 (édit *de Roussillon,*

art. 39 *et dernier*), qu'elle commencerait dorénavant au premier janvier. Le parlement de Paris refusa, pendant trois années, d'observer cette disposition, nous dit l'auteur de l'éloge de ce grand homme (1776, *in*-8°, *p.* 119). Mais cet auteur, du reste très-instruit, quoique encore inconnu, n'a pas donné à ce sujet des détails fort curieux, que nous avons trouvé dans un Mémoire inséré aux manuscrits Dupuy (*vol.* 86, *f.* 113), et que nous rapporterons, parce qu'ils peuvent être utiles pour des recherches chronologiques (1); d'autant qu'à l'exception d'un seul des faits (le dernier) qu'ils concernent, ils ont aussi été omis par les savans auteurs de l'art de vérifier les dates. (*Voy. id.*, *édit. de* 1784, *t.* 1, *dissert.* sur les dat., p. vj.)

Voici ce qu'on y expose après avoir observé que l'Édit de Roussillon fut vérifié au parlement de Paris, le 19 décembre 1564, sauf le dernier article, sur lequel cette Cour se réserva de faire des remontrances au Roi.

« Le premier janvier suivant (1564), le Roi en sa Cour et en sa grande Chancellerie, commença de compter 1565, suivant son édit... et l'Hospital le fit observer à *Toulouse*, où le Roi se trouva, et aux *autres lieux* où sa Majesté passa alors, fesant son grand voyage, et à Moulins et ès environs où il s'arrêta, tellement que ès lieux où l'édit fut observé, l'année ne dura que huit mois vingt-neuf jours, savoir : depuis le 2 avril, qui fut le jour de pâques, jusques au dernier jour de décembre suivant ».

« Toutefois aux Parlement et Chancellerie de Paris, et en tous les actes se fesant au ressort dudit Parlement, et où le Roi n'avait point passé, on retenait encore l'ancienne computation nonobstant l'Édit, et n'y commença-t-on à compter 1565, que le 22 avril ensuivant, qui fut le jour de pâques ».

« Le premier janvier suivant, on commença en la Chancellerie de Paris, à compter 1566... mais au Parlement on comptait 1565,

(1) Il y a dans le manuscrit quelques lacunes que nous avons remplies, et quelques erreurs de chiffres que nous avons rectifiées.

et on ne commença à compter 1566, que le 14 avril suivant, qui fut le jour de pâques. Ainsi en la Chancellerie, 1565 ne dura que huit mois et neuf jours, savoir : depuis le 22 avril inclus, (jour de pâques) jusqu'au 31 décembre inclus ».

« Le premier janvier suivant, le Parlement compta 1567, de sorte que 1566 n'y dura que huit mois dix-sept jours, du 14 avril inclus, au 31 décembre inclus ».

(*E*) Note renvoyée de la page 274, à la fin de la note 1.

Cette anecdote est rapportée avec des embellissemens dans le répertoire de jurisprudence (*4e édit.*, *iij*, 316, *mot débouter*), par M. Guyot, qui l'a empruntée, sans en rien dire, à Brillon (*dict. des Arrêts*, *i*, 66, *mot actes*, n° 4), qui, à son tour, l'a puisée, mais il en convient, dans Bouchel (*bibliothèque du Droit franc.*, *i*, 65, *mot actes*); et Brillon comme Guyot, la rapportent sans aucune expression qui puisse donner à penser qu'elle pouvait être peu certaine.

Mais Bouchel est plus franc; il s'exprime ainsi : *on dit*, etc., d'où il est assez probable qu'il a recueilli une anecdote qu'on avait composée sur la plaisanterie du Mathago, ouvrage publié (1575) quarante ans avant celui de Bouchel (1615).

Quoiqu'il en soit, selon Bouchel et ses copistes, un gentilhomme alla remercier François Ier de l'honneur extrême qu'il avait reçu de lui et du Parlement : c'est, lui dit-il, en montrant un arrêt (le nom de Roi est toujours en tête) où l'on rejetait sa demande par la formule, *nostra curia eum debotavit ;* c'est qu'arrivant en poste pour assister à mon jugement, votre Cour m'a DÉBOTÉ.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LA LANGUE CATALANE,

Par M. Fr. Jaubert de Passa, Correspondant de l'Institut et de la Société Royale des Antiquaires de France.

Un siècle après l'invasion de l'Espagne par les Goths et par les Vandales, la civilisation romaine avait disparu. Le peuple, intimidé par les guerres, exposé à tous les excès, par l'absence d'un gouvernement régulier, privé des écoles publiques et de tout moyen d'instruction, fut désormais étranger à la pratique des arts et à l'étude des sciences et des lettres. Vainqueurs et vaincus, réunis par une profonde ignorance, ne formèrent plus qu'une nation soumise aux mêmes vicissitudes, exposée aux caprices d'un maître, et aux malheurs trop fréquens des guerres civiles. L'anarchie féodale jeta dès lors de profondes racines (1). Les grands, entrainés par l'esprit du siècle, ne savaient ni lire ni écrire, et les prêtres étaient habiles quand ils comprenaient leur bréviaire et qu'ils sa-

(1) Luitprandt: Murat. script. ital., vol. 2, pars 1, p. 481.
Procope : de B. G., l. 3, c. 10.
Jornandes : de Reb. Get., p. 671.
Isidore de Séville: Historia, p. 732. Ibid., Chronicon. Idace: Chron., vol. 7, p. 1233, édit. Ludg. 1677.
Olao Magno : Hist. Goth, Cap. 6.

vaient rédiger, tant bien que mal, quelques actes publics. Les lois romaines furent proscrites, et le nom même de Romain devint une insulte dans la bouche des Goths et des Vandales (2)

Le latin avait été jusqu'alors la langue vulgaire (3) : Rome l'imposa toujours aux provinces conquises; et pour mériter ses faveurs, pour conserver les priviléges et les droits de citoyen Romain, il fallait avoir cultivé les muses latines. Mais la langue d'un peuple vieilli dans la pratique des arts et dans les vices de la civilisation, ne pouvait plus convenir à des hordes barbares qu'enivrait l'esprit de conquête et la soif du pillage. Elles devaient surtout rester étrangères à cette langue particulière que les lettres créent et s'approprient dans tous les climats, et dont l'histoire n'est elle-même que l'histoire du peuple qui l'a adoptée.

La langue gothique, née dans les forêts du Nord, dans des contrées marécageuses et sous un ciel rigoureux, se ressentait de l'âpreté du climat. Ce n'est point dans les vastes solitudes de la Germanie, ni dans le tumulte des camps, qu'elle avait pu se perfectionner : seulement en traversant des contrées inconnues, elle avait emprunté à des nations barbares, non moins inconnues, quelques mots nouveaux, destinés à faciliter aux guerriers conteurs le récit de leurs dangers et

(2) Fuero Juzgo : lib. 2, Lit. 1, leg., nullus 10.
Elle prononce une amende de 30 livres contre ceux qui citent des lois Romaines.

(3) Capmany : t. 1, p. 3.

de leurs exploits. C'est ainsi qu'elle parvint jusqu'en Espagne, d'où la repoussaient une vieille civilisation et l'horreur qu'inspirait un vainqueur implacable.

Le latin et la langue gothique furent donc les langues que parlèrent, dans le 5e siècle, les peuples qui occupaient l'Espagne, comme vaincus ou comme vainqueurs. Une troisième langue (4), particulière à l'ancienne province Tarragonaise, et qui depuis plusieurs siècles n'était plus parlée que par les cultivateurs éloignés des côtes et par les montagnards, avait survécu aux désastres politiques. C'était la langue Celtibère. Elle avait fait, dans des siècles reculés, l'adoption d'un grand nombre de mots empruntés aux Rhodiens, aux Phéniciens, aux Grecs et aux Carthaginois, à mesure que le commerce conduisit ces peuples sur les côtes de la riche Ibérie. Il s'établit donc une lutte entre les trois langues latine, gothique et celtibère; et si le vainqueur, las de subjuguer et subjugué lui-même par le climat, toléra, par des édits, l'emploi de la langue latine, celle-ci désormais parlée par des peuples plongés dans l'ignorance, sans professeurs pour l'enseigner, sans écrivains pour en conserver le souvenir, s'altéra, se corrompit avec rapidité, et de ce mélange de langues étrangères les unes aux autres par l'origine, la construction, la règle grammaticale des mots, il naquit une quatrième langue, qui devint commune aux peuples de la Celtibérie. Elle emprunta à la latine, la majeure partie des mots et quelques-unes de ses cons-

(4) Bosch : lib. 1, §. 7.

tructions ; à la gothique, l'emploi jusqu'alors inconnu de l'article, invention heureuse, qui l'affranchissait de la servitude des cas ; à la celtibère, la dénomination des lieux et de quelques travaux agricoles. L'existence de cette quatrième langue est constatée dans les plus anciens historiens Catalans et Espagnols (5). Elle porta, dès son origine, le nom de *romance* ou *romang*, c'est-à-dire de latine, parce qu'elle n'était réellement alors qu'un dialecte de la langue de Rome. Mais ce dialecte, d'après les historiens Français, fut commun aux peuples de la Provence, de l'Occitanie et des provinces voisines. Il est facile de concilier cette contradiction apparente, si l'on se rapporte aux temps de barbarie, que rappelle l'origine du romang.

Tous les peuples de la Gaule et de l'Espagne, pour lesquels la langue latine avait été, pendant plusieurs siècles, la langue vulgaire et écrite, en passant sous des dominations différentes, conservèrent cependant des traces apparentes de l'association politique dont ils avaient long-temps fait partie ; et les dialectes qu'ils adoptèrent, ou plutôt qui naquirent de la conquête et de la barbarie, conservèrent long-temps encore une physionomie commune. On les confondit sous la dénomination de romance ou de romang, bien que chaque contrée, désormais isolée par le caractère particulier du peuple conquérant auquel elle était échue

(5) Escolano : hist. de Val., p. 1, lib. 1, c. 14, n. 1. Luitprandt, lib. 4, cap. 21.

en partage, dût offrir dans son langage des différences qui de jour en jour devenaient plus notables. L'histoire de tous ces dialectes présenterait aujourd'hui trop de difficultés et pas assez de résultats utiles pour qu'ils pussent être considérés isolément; mais plusieurs d'entre eux étant devenus, par la suite des temps, des langues régulières et écrites, les recherches acquièrent dans ce cas un intérêt particulier. Il ne peut donc être question ici que de la langue romance, telle qu'elle se forma du mélange des trois langues parlées par les divers peuples voisins de l'Èbre, et non de la langue romance, telle qu'elle pouvait exister à la même époque dans le midi et le centre de la France.

Le besoin, ce premier et le plus habile des maîtres, donna bientôt à la langue romance tous les caractères essentiels et les formes grammaticales nécessaires à une langue destinée à exprimer tous les besoins et tous les sentimens. Son usage devint si général et si absolu, que les érudits seuls, c'est-à-dire quelques membres du clergé, savaient rédiger en latin les actes publics; et souvent même embarrassés dans leur rédaction, ils étaient forcés de recourir à la langue Romance, pour rendre leur rédaction plus claire et plus complète (6).

Pendant que l'Espagne, favorisée par un beau ciel et par les débris de la civilisation romaine, s'é-

---

(6) Diago: Hist. des Comtes de Barcel. lib. 2, cap. 44, 50, 52, 70.

tait insensiblement relevée sur ses vieilles ruines, tandis que l'Ibérie avait accueilli une seconde fois l'étude des sciences et des lettres, et que les arts avaient élevé de nombreux monumens sous la protection de ce même peuple, qui, lors de la conquête, s'en était déclaré le plus dangereux ennemi; un nouveau peuple, plus barbare encore que les hordes Gothiques, plus ardent dans ses entreprises, plus dangereux par le prosélitisme qui le dominait, parut sur les côtes de l'Espagne, et, dans moins de trois ans, en termina la conquête.

La langue romance, plus heureuse que ne l'avait été, dans des circonstances semblables, la langue latine, fut tolérée par les Maures; mais ce ne fut point sans subir d'importantes modifications (7). Elle emprunta à l'arabe, les mots destinés à exprimer des usages nouveaux, des besoins enfantés par le luxe oriental, et des meubles, des instrumens agricoles, et des fruits dont l'usage était inconnu aux descendans des Celtibères. Ces adoptions furent si nombreuses, qu'elle ne restèrent point dans leurs limites naturelles, et St.-Eloi s'en plaignait comme d'une chose que la religion réprouvait (8). Ces pieuses remontrances furent moins efficaces que les armes de Charles Martel,

---

(7) Bosch: Tit. de hon., lib. 1, § 7.

(8) Plusieurs siècles après, Alvaro de Cordoue se plaignait amèrement: « du goût des Espagnols pour la poésie mauresque, » à laquelle nous devons cependant la *poésie provençale*, qui précé- » da elle-même toutes les autres. » Andres 1, c. 1, 274.

de Pepin et de Charlemagne. Les Maures, refoulés vers l'Espagne, et contenus par une ligne de châteaux et de forteresses, perdirent bientôt le goût des conquêtes. La langue arabe ne franchît plus les Pyrénées : elle cessa d'alarmer les successeurs de St.-Eloi ; mais elle entra en concurrence avec la langue latine, dans les nombreuses écoles que les califes d'Occident ne tardèrent pas à fonder en Espagne, et avec la langue romance, qui, depuis plus de trois cents ans, était devenue la langue vulgaire. Cependant l'esprit de patriotisme, bien plus que la tolérance des vainqueurs, maintint la langue romance dans le rang que le temps lui avait assigné. Chaque peuple eut ses poètes, ses historiens et ses sages. Les Maures écrivirent le plus souvent en arabe, mais ils prouvèrent quelquefois aussi qu'ils savaient se servir de la langue latine. Leurs œuvres seraient plus connues si les sujets sur lesquels s'exercaient des plumes habiles, n'avaient été condamnés par le temps et la raison à un profond oubli. Les Espagnols, où plutôt les écrivains de la Marche d'Espagne (Marca Hispanica), ne firent jamais usage que du latin (9), et plus souvent encore de la romance

(9) Plus tard et surtout pendant le 13e siècle, les écoles célèbres de Salerne et de Montpellier rendirent l'étude de la langue arabe familière aux médecins ; les villes de Nismes, de Montpellier, de Narbonne et de Perpignan se glorifient d'avoir donné naissance à des hommes d'un mérite bien supérieur à leur siècle par les écrits qu'ils publièrent sur les diverses sciences qui constituaient de leur temps l'étude de la médecine. Mais il convient aussi

(10); car alors (11), de même que chez les anciens Celtibéres, les archives de la nation et toute son histoire n'étaient encore qu'un recueil de chansons (12). Dès-lors aussi la langue vulgaire était déjà admise dans la rédaction des actes publics (13) concurremment avec la langue latine, et les rois même, dans leurs donations, ne dédaignèrent pas d'y avoir recours (14).

---

d'observer que la plupart de ces écrivains étaient juifs. Ce peuple, chassé de l'Espagne par les persécutions et l'énormité des taxes qu'on lui imposait, était venu chercher un asile dans la France méridionale, et y avait porté son industrie, ses richesses et ses connaissances. M. Prunelle, savant professeur de l'Ecole de Médecine de Montpellier, s'est livré à ce sujet à des recherches curieuses, qu'il a insérées dans un discours prononcé l'an 1809. La liste des écrivains juifs qui ont écrit en arabe, et qui étaient nés ou domiciliés en France, pendant le 13e siècle, est très-étendue.

Nous devons aux écoles de Grenade et de Cordoue, la conservation des ouvrages de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate, de Dioscoride, de Galien et de Ptolémée.

(10) Corbera : Cataluna illustrada, lib. 1, cap. 5, f. 24.

(11) Strab. l... c......... Mondejar : Obras chronol. pref., f. 7.

(12) Raimeno : t. 1, p. 2.

(13) Adjuvet sine *engan* ad supradictun comitem.... cum ipsis et sine ipsis de ipsa *guerra* quam modo habent cum Alchagib duce cesaraugustæ, ero vobis sine ullo *enganno* et malo ingenio ... Serment de l'Évêque Olaguer Parias... — Quas habet et habere debet et quæ sunt *convengudæ* ad eum. Convent. des C. d'Urgel et de Barcel. Diago : l. 2, c. 44, c. 45, c. 52, c. 70, etc.

(14) Marca : app. fol. 1037, n° 199, ann. 1023, ib. col. 1257, n° 367, an 1121, (decimæ de *spigulads* sine *enganno*).

Cependant les comtes de Barcelonne, qui prenaient aussi le titre de ducs de Gothie (15), devenus, sous les faibles successeurs de Charlemagne, *Princes Souverains* de la partie de l'Espagne qu'ils avaient eu le bonheur d'enlever aux Sarrasins, rétablirent le trône d'Ataulphe (16). La noblesse, attirée par les faveurs des Comtes et par la gloire qui accompagnait la plupart de leurs expéditions militaires, se groupait autour d'eux et prenait part à toutes leurs expéditions et à toutes leurs fêtes. Des tournois magnifiques donnaient à la cour de Barcelonne, une grande renommée, que jalousaient, mais que ne savaient pas encore imiter les princes contemporains (17). Les femmes, que la galanterie des Maures avait associées aux fêtes nationales, furent encore à Barcelonne ce qu'elles avaient été à Grenade et à Tolède. Le desir de plaire, et cet esprit de chevalerie qui avait pris naissance dans les belles vallées de l'Andalousie, devint aussi le mobile des fêtes Catalanes. Dans ces fréquentes réunions, avec ce goût dominant qui maîtrisait la classe riche et séduisait le peuple, la langue romance, qu'on appelait aussi langue limousine (lemosina) (18), prenait insensiblement des tournures plus aimables, et se prêtait à

(15) Capmany : t. 1, app. num. 27 ; f. 89.

(16) Marc. hisp. append. num. 112, col. 898.

(17) Antonio Campillo : append., tit. 5 et seq.

(18) Feliu de la Pena : anal. de Catal., lib. 8, cap. 3.

des formes nouvelles, à des combinaisons inaperçues dans les siècles de barbarie (19).

En subissant des changemens aussi notables, en exprimant des rapports de société plus intimes, la langue limousine s'acclimatait de telle sorte, dans les états des comtes de Barcelone, que lorsque ceux-ci se déclarèrent indépendans de la France, qui cependant était leur première patrie, et qu'ils appelèrent Catalogne la contrée soumise à leur empire, tout changea avec cette dénomination (20) et la langue limousine elle-même s'appela désormais Langue Catalane 21). Ces dénominations ont donné lieu à beaucoup de controverses: les historiens catalans s'en sont presque tous occupés; et au milieu des contes les plus ridicules et des opinions les plus passionnées, une opinion prédomine les autres, par la gravité des historiens qui l'ont admise: ils supposent que les Cates (Catos) et les Alains (Alanos) se réunirent et possédèrent, les premiers et en commun, l'ancienne Tarragonaise, et que cette contrée porta dès-lors le nom de ses vainqueurs, et s'appela Catalaunia, et ses habitans Catalaunos et Catalanos. Il y en a qui substituent le nom des Goths (Godos, Gotos) à celui des Cates, et qui disent Godolanos (22), Godalaunia,

(19) Serra: hist. de N. D. de Mons., part. prim., f 62, c. 9. Zurita: lib. 8, c. 18, fol. 208.

(20) Serra: hist. de N. D. de Monserat, part. prim., fol 63.

(21) Capmany: t. 5, disc. fol. 15.

(22) Bosch: tit. de hon., lib. 1, § 5, fol. 20. *V.* aussi pag. suiv.

Gotolaunia (23). Quoi qu'il en soit de ces étymologies, qui d'ailleurs n'entrent point dans le but de nos recherches, il est positif que la langue romance perdit son nom dans la Gothie, du moment que ses habitans en eurent expulsé les Sarrasins; et qu'après avoir dit langue Romance-Castellano, Romance-Catalana, on ne conserva définitivement que les deux dernières dénominations, de sorte que les langues castillane et catalane perdirent par cette suppression, les apparences d'une commune origine (24). Du reste, le nom de *Catalonia* se trouve déjà dans une Charte de Charlemagne, de l'an 792 (25), par laquelle il accorde à son neveu Cotald de Craon, chef de l'illustre Maison de Centelles, la baronie de Centelles en Catalogne (26).

Ainsi donc la langue romance ou le romang, dont l'existence remonte à la décadence de l'Empire Romain (27), acclimatée dans l'ancienne Gothie, associée

(*Suite de la note* 22). Corbera : Cataluna illustrada, lib. 5, cap. 8, f. 221.

Calça Catal., l. 1, c. 23.

Honofre Manescal : Sermo del. S. d. Jaume 11, fol. 12, verso.

(23) Aymerich : Acta Episc. Barcin. Epist. fol. 2, not. 1.

Morales : Chron. gén., l. 11, c. 25. Capmany : t. 1, p. 4.

(24) Diago : hist. de los Condes de Barcel. liv. 2, c. 7, etc. c. 15. etc.

(25) Aymerich : Acta Episc. Barcin. part. 3, fol. 316.

(26) ... Propter gravissima, et importabilia pericula, et onera, quæ nobiscum sustulit in obsidione, et guerra *terræ Gothorum*, sive *Cathaloniæ*. Corbera : lib. 1, c. 5, f. 20.

(27) Zurita : Anal. d'Arag., t. 2, lib. 8, cap. 18, fol. 208, col. 1.

à la fortune de ses Princes, et aux exploits de ses Barons, perfectionnée chaque jour par les progrès de la civilisation et par l'enthousiasme de la gloire qui caractérise les siècles de la chevalerie, changea de nom, et s'éloigna de plus en plus de son vocabulaire primitif.

Dans les intervalles de repos que laissaient ces croisades, et ces guerres aventureuses contre les Maures, quelques jeunes seigneurs Catalans, plus aimables ou peut-être plus heureux que leurs rivaux de gloire, tentèrent d'exprimer les faveurs qu'ils savaient mériter. L'amour les guidait, et couronnait leurs efforts. Ils furent les premiers poètes du siècle. Cette nouvelle langue, que la noble galanterie de quelques chevaliers avait préparée, fut bientôt la langue de la noblesse. Les princes l'accueillirent avec honneur, et quelquefois même ils ne dédaignèrent point d'entrer en lice. Telle fut l'origine de la poésie catalane et des premiers juglars (troubadours) (27 *bis*). Elle exerça une grande influence sur les mœurs, et hâta la renaissance des lettres. La cour de Barcelonne eut la gloire d'avoir précédé ses rivales d'Espagne et d'Italie, et d'avoir la première rendu à l'Europe une langue douce et harmonieuse (28).

(27 *bis*) Capmany : t. 1, part. 4, p. 6.

(28) Le Dante suppose que la poésie vulgaire date du commencent du 12e siècle. « E non è molto numero d'anni passati, che apparirona questi poeti vulgari..... e si volemo guardare in lingua d'*oco* e in lingua di *si*, noi non troviamo cose dette anzi il presente tempo cento cinquanta anni.... ed il primo che comin

Mais si la cour de Barcelone se signalait par sa grandeur et sa magnificence, les princes, aussi bons guerriers et aussi adroits politiques que protecteurs distingués des arts, des lettres et de l'industrie commerciale, savaient se ménager, par des alliances, de nouveaux états, ou des droits qu'ils discutaient avec courage et presque toujours avec succès. C'est ainsi que, dans le 12e siècle, les comtes de Barcelone furent aussi comtes de Provence (28 *bis*). Cette belle province, favorisée par la nature et protégée par ses souverains, durant le long espace de 134 ans, rivalisa bientôt avec la Catalogne. La langue catalane, associée depuis long-temps aux succès des Bérengers, s'était souvent assise avec eux sur le trône, que le commerce et des guerres heureuses avaient consolidé (29). La cour avait toujours une suite nombreuse d'habiles trouvères et de chanteurs ambulans.

Alors, plus connue de la nation Française, plus facilement admirée par un peuple dont le caractère distinctif est d'aimer passionnément le plaisir et la

---

ciò a dire come poeta volgare si mosse; perocchè volle fare intendere la sue parole a donna alla quale era malagevole ad intendere y versi latini. »

Opere di Dante, Venezia, 1758. IV. in vita nuova, 35.

(28 *bis*) Capmany : t. 2, num. 5, f. 7.

Raymond Bérenger III hérita, par sa femme, dona Dulcia, du comté de Provence, l'an 1112. Le duc d'Anjou hérita de ce comté l'an 1245.

(29) Zurita : t. 2, lib. 8, cap. 18.

gloire, la langue catalane mérita à juste titre les éloges des écrivains du temps ; et ils trouvèrent, dans la poésie catalane, des modèles et d'heureuses inspirations.

L'étude de cette langue (30), l'art de diriger des fêtes, dont la galanterie était la loi suprême et le plaisir l'unique but, furent appelés le *gay savoir* ou la *gaye science* (31).

Fidèles amis du plaisir, les enfans du *gay savoir* allaient chanter leurs amours et la gloire de leurs protecteurs dans des cours éloignées : l'Italie les vit avec étonnement, et la Bourgogne, la France et l'Allemagne même, applaudirent à leurs chants. Leur présence était l'occasion de fêtes brillantes ; ils présidaient aux tournois ; aux joûtes et à toutes les réunions, qu'ils savaient multiplier et varier sans-cesse ; mais comblés d'honneurs, de gloire et de faveurs, un heureux instinct les ramenait constamment sous le beau ciel de la Provence, auprès de ces comtes si bons, si généreux, et dans cette cour Catalane, où brillaient tant de beautés.

Lorsque Bérenger IV, par son mariage avec dona Petronilla, hérita de la couronne de don Ramiro, roi d'Aragon, la langue catalane le suivit à Zaragosse ; c'était toujours la langue de la cour (32).

---

(30) Capmany : t. 2, app. num. 5, p. 6.

(31) Ximeno : t. 1, p. 2.

(32) Zurita : Annal. d'Arag., t. 2 lib. 8, c. 18, fol. 208, col. 1.

Alors encore, le Castillan et l'Italien, autres dialectes de la langue latine, étaient à peine sortis de la barbarie, et le catalan leur prêta quelques unes de ses formes grammaticales, et de son doux langage. L'italien surtout, parlé par des peuples doués d'une imagination brillante et habitant des climats enchanteurs, devait adopter avec empressement quelques-unes de ces expressions poétiques, de ces images gracieuses que la galanterie moresque avait inspirées aux premiers trouvères (33). Quelques auteurs (34) n'ont pas déguisé cet heureux plagiaire. L'anglais lui-même (35), si éloigné des langues du midi, rendit hommage aux ressources de la langue catalane, et ne dédaigna pas de lui faire des emprunts. Mais telle est la force de l'opinion parmi les écrivains qui ont fait des recherches sur la poésie provençale, que tandis qu'ils peuvent suivre ses progrès dans l'histoire d'Espagne, ils persistent à attribuer exclusivement aux trouvères

---

(33) Fontanini, s'appuyant de l'autorité de Brunetto Latini, dit que vers l'an 1260, le catalan était encore la langue *la più dilettevole e la più commune di tutti gli altri linguagi*. Il ajoute plus loin : *che la lingua provenzale in realtà fù madre in gran parte dell' italiana dopo il seculo undecimo.*

(34) Dante . de Vul. eloq., f. 282.
Alunno : Richezze della lingua volgar., Vinegia, 1583.
Varchi : dial. l'Ercol.
Bembo : Delle prose, lib. 1, c. 8.
Fontanini : lib. 1, c. 10, y. 13.

(35) Dryden : préf. de ses fables.
Capmany : t. 2, app.

Provençaux, des succès qui furent plus particulièrement l'ouvrage des juglars Catalans, oubliant sans doute que cette première langue poétique était née dans des climats étrangers, et que son berceau était le palais de Barcelonne (36).

En effet, l'historien de Provence (37) avoue que, sous la domination des comtes Bérenger, l'idiome provençal s'enrichit tellement de tournures et d'expressions catalanes, qu'il devint une des premières langues, et peut être la plus vantée dans ces siècles reculés. Des écrivains Italiens conviennent de ces mêmes progrès (38), et plusieurs déclarent formellement que les Provençaux apprirent des Catalans l'art de versifier et de rimer une romance

L'abbé Quadrio va plus loin (39), en racontant le premier voyage de Raymond Bérenger en Provence. Il observe que ce prince et ses courtisans ne firent usage que du catalan, parce que cette langue était la seule usitée en Espagne, à cause de sa douceur, de sa richesse et des bons ouvrages qu'elle avait produits. Enfin l'historien d'Aix (40), attribue aux princes Ca-

(36) Serra : Finez. de los Angel., nº 2.
(MS.) du Vatican : cod. 3205.

(37) Bouche : hist. de Prov., t. 1, l. 2, c. 6.

(38) Philipe y Jacobo Giunti : dedic. del decamer. del Bocac. Fontanini : lib. 1, cap. 22.

(39) Quadrio : t. 2.

(40) Pitton : hist. de la ville d'Aix l., 2, c. 5.
Capmany : l. 2, app. fol. 9, col. 1.

talans les goûts poétiques des Provençaux, la renommée qu'acquirent les nombreux trouvères de cette époque. Il dit que leurs succès placèrent une dixième muse sur le Parnasse.

Il est donc bien constant que les talens poétiques trouvèrent un asile généreux à la cour de Barcelonne, pendant les 11e et 12e siècles. Les successeurs des comtes, devenus rois d'Aragon, continuèrent à protéger des talens qui déversaient sur leur famille et leurs nobles travaux une juste célébrité. Quelquefois, entraînés eux-mêmes par une douce illusion, ils ne dédaignèrent point d'entrer en lice, et de devenir les rivaux de leurs barons, de leurs chevaliers et de leurs juglars: ceux qui, dans ces luttes poétiques obtinrent le plus de succès, sont encore ceux que l'histoire signale comme de bons princes. On peut citer parmi eux le comte Raymond Bérenger V de Provence, son épouse Béatrix de Savoie, et plus tard, Alfonse II et Pedro III d'Aragon, et don Fadrique (Fréderic), qui fut roi de Sicile. Cette protection constante eut pour résultat immédiat d'honorer l'étude des lettres (41), de préparer les esprits à de plus nobles efforts, et de forcer les grands et en général la noblesse, à souscrire à des études qui corrigaient leurs mœurs, sans les faire renoncer à la gloire.

La ville de Barcelonne fut considérée par les premiers trouvères, comme le Berceau de la poésie et

---

(41) Ximeno : Escrit. de Val. t. 1, f. 2.
Zurita :lib. 1, cap. 3.

le lieu où elle était accueillie avec le plus d'honneur. Elle conserva long-temps ce glorieux avantage; et Gérard Riquier de Narbonne, trouvère du 13[e] siècle, dans une élégie destinée à exprimer les rigueurs de l'amour, déclarait encore, à cette époque, qu'il voulait désormais aller prendre des leçons dans la joyeuse Catalogne, parmi les Catalans vaillans et les séduisantes Catalanes. Là, dit-il, on rencontre réunis la galanterie, le mérite et le courage; l'enjouement, la grâce et la courtoisie; l'esprit, le savoir et l'honneur; le beau parler et la belle prestance; la générosité et l'amour; l'instruction et l'agrément (42).

Nul doute qu'il ne soit question dans cette vieille romance, ou *troba* amoureuse, de la cour de Barcelonne. Peut-être aussi Gérard avait-il en vue les petites cours des comtes feudataires, qui se plaisaient à imiter le faste, l'opulence, le cortége et les nobles délassemens des comtes souverains. C'est ainsi (43) que les

---

(42) Quar dompneys, pretz e valors,
Joys e gratz e cortazia,
Sens e sabers e honors,
Belhs parlars, bella paria,
E largueza e amors,
Conoyssensa e cundia,
Troban mantenh e suòrs
En Cataluenha a tria,
Entr'els Catalas valens
E las donas avinens.

(43) Capmàny : t. 2, app.

villes de Pallas, d'Ampurias, de Cardona et de Besalu rivalisaient avec l'antique cité de Barcelonne, et que leurs tournois et leurs joûtes étaient fréquentés par l'élite de la noblesse et les plus habiles juglars. Les historiens du temps ont arraché à l'oubli le nom de quelques-uns de ces chevaliers qui ambitionnaient à la fois la gloire attachée aux hauts faits d'armes contre les Maures, et cette gloire plus douce que les dames dispensaient dans les tournois. Parmi eux l'on cite (44) des noms illustres, et entr'autres :

Hugues de Mataplana,
Gérard de Cabrera,
Guillaume de Mur,
Gerverin de Girone,
Manuel de Escas.

Citons aussi des chevaliers Roussillonnais, puisque ces noms, devenus français, doivent nous intéresser plus particulièrement.

Bérenger de Paracols, et non de Palasol, comme l'ont écrit plusieurs écrivains français, déserta de bonne heure le château de Paracols, dont les ruines subsistent encore sur les rochers qui dominent les bains de Molitg, dans la haute vallée de Mosset. Il suivit les rois don Alonso II et don Pedro II, dans leurs expéditions contre les Maures, et il consacra les loisirs de la paix à composer des *trobas*, remarquables par une poésie gracieuse et par des sentimens tendres exprimés avec une heureuse facilité.

(44) Ste Palaye : hist. litt. des Troub.

Pierre de Corbiac fut contemporain de Raymond, et le château de Corbiac, dont il ne reste plus que des ruines, était situé sur le bord d'un torrent très-rapide, qui coule dans la même vallée de Mosset. Pierre se distingua de bonne heure par sa valeur, par ses talens poétiques et par la variété des sujets qu'il traita.

Aucune des connaissances cultivées alors dans les écoles mauresques, ne lui fut étrangère. Son savoir tenait du prodige, dans un siècle où les sciences semblaient s'être reléguées à l'ombre des mosquées de Cordoue et du palais de Grenade; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, pour écrire sur les sciences les plus abstraites, comme sur les sujets les plus légers, sur l'histoire sacrée comme sur l'histoire profane, il ne fit usage que du catalan.

Pons Barba, le commensal et l'ami, quelquefois un peu sévère, du roi d'Aragon don Alonso II, était un poète agréable. Il reste de lui quelques *sirventes*.

A peu-près à la même époque, deux autres juglars, non moins habiles que les chevaliers qui précèdent, eurent l'heureuse idée d'écrire sur l'art poétique (art de trover) et d'en développer les régles.

Raymond Vidal, né à Besalu en Catalogne, vers l'an 1190, fut le premier qui publia son poème. Son rival de gloire, Godefroi de Foxa, publia le sien peu d'années après; et ces deux ouvrages, antérieurs à celui de Vida, poete Castillan, offrent cependant des pages écrites avec une élégance et un goût remarquables.

La traduction catalane du fameux roman de Parthenopex de Blois parut sur la fin du même siècle et mérita d'être distinguée des traductions castillane et italienne, par le mérite particulier du style et la naïveté du récit (45).

Enfin deux autres juglars, *Formit*, de Perpignan, et *Bistorts*, de Roussillon, appartiennent encore à ce siècle (46); et quoique leurs ouvrages ne soient point parvenus jusqu'à nous, il est constant que ces deux poètes jouissaient d'une grande réputation.

Le comte de Provence, Raymond Bérenger II, avait, antérieurement à quelques uns de ces derniers écrivains, inspiré le goût de la poésie catalane à l'empereur Frédéric I. Celui-ci lui fit un accueil très-distingué à Turin, l'an 1162, soit qu'il fût sensible à la démarche qu'il venait de faire, soit plutôt qu'il voulût honorer dans le neveu, les talens distingués et les exploits du comte de Barcelonne, son oncle. Raymond, reconnaissant de l'accueil, donna à l'empereur le spectacle, inconnu pour lui, d'entendre des juglars chanter avec grâce quelques romances, en s'accompagnant

(45) Le manuscrit de ce roman, qui fait honneur aux Trouvères du commencement du 13e siècle, fait partie de la riche collection de manuscrits de la bibliothèque du Roi, à Paris. Il existe un grand nombre d'exemplaires imprimés de la traduction catalane de ce roman, chez les cultivateurs des hautes vallées de la Catalogne; ils ont pour titre : *Assi comensa la general historia del esforsat cavaller Partinobles, compte de Bles : y après fonch Emperador de Constantinople*

(46) A. De Laborde : t. 5, p. 231.

de la guitarre ou de la mandore. Ces jeux paisibles séduisirent Frédéric. Il voulut à son tour rimer quelques vers ; et il fit, dit-on, le madrigal suivant (47) :

Plasmi cavalier Francéz
E la dona Catalana.
E l'ouvrar de Ginoéz
E la cour de Kastellana
Lou cantar Provençaléz
E la danza Trevisana.
E lou corps Aragonéz,
E la perla Juliana.
Las mans é cara d'Angléz
E lou donzel de Toscana.

Ainsi donc la langue catalane, naturalisée en Provence et accueillie à la cour de l'empereur Frédéric I (II d'Allemagne), suivit ce prince à la cour de Sicile (47 *bis*). Elle fut portée à Naples, sous Charles d'Anjou, frère de St-Louis. Ce prince avait été élevé à la cour de Raymond Bérenger V, comte de Provence, auquel il succéda (en 1245), après son mariage avec la princesse Béatrix, héritière dudit comte. Charles aimait la poésie, qu'il avait vu honorée à la cour de son beau-père, et il la cultiva avec succès. Le catalan était sa langue d'affection, et il la rendit usuelle à Naples lorsqu'il en eut fait la conquête, comme elle l'était déjà en Sicile, depuis que l'empereur Frédéric en était le maître. Deux princes étrangers exercèrent donc assez d'influence sur leurs nouveaux états, pour faire accueillir une langue étrangère, et lui faire donner une

---

(47) Crescimbeni : Vite de poeti Provenz., p. 15.

(47 *bis*) Les écrivains siciliens soumirent les rimes aux règles que les provençaux avaient inventées.

A. de Sayve : voyage en Sicile, t. 2, p. 321.

sorte de préférence sur l'italien, qui, à cette époque, était une langue presque formée. A Naples, les poètes s'efforcèrent de rivaliser avec les trouvères, dont ils empruntaient l'idiome, et ils furent quelquefois assez heureux pour imiter toute la grâce et la naïveté de leurs trobas.

Parmi les nobles Catalans et Provençaux qui accompagnèrent à Naples le duc d'Anjou, on cite surtout Guillaume, vicomte de Berga, fameux juglar, dont les poésies sont précieusement conservées dans les antiques archives de la bibliothèque du Vatican (48). L'illustration de sa famille, à laquelle Guillaume contribua beaucoup, a été plus tard l'objet d'un petit poème catalan, qui fait partie du précieux recueil de poésies du Curé de Vallfogona.

Le goût de la poésie catalane avait donc fait des progrès rapides, principalement au commencement du 13ᵉ siècle, malgré les troubles politiques qui désolèrent le midi de l'Europe. Il y avait des juglars, non-seulement dans les camps et parmi les Croisés, mais encore dans la plupart des villes, et jusques dans les plus petits châteaux. Ils s'attachaient au prince, dont ils chantaient les exploits; devenaient les amis des barons qui les avaient guidés au combat, après avoir protégé leur enfance, et se déclaraient, par reconnaissance, et quelquefois entrainés par un sentiment plus tendre, les serviteurs des nobles châtelaines. Ce doux servage, qui développa tant de talens, et auquel il

(48) Gravina : Della Ragion. poet., lib. 1, cap. 7.

faut attribuer quelques-unes des réputations poétiques du siècle, fut aussi, pour d'autres, la cause des plus grandes infortunes. Quelques juglars trahis dans leurs espérances ou rebutés par la dame de leurs pensées, allaient chercher dans les croisades, l'oubli de leurs peines, et le plus souvent une mort glorieuse. D'autres sans quitter le sol de la patrie, se rangeaient sous les bannières des rois d'Aragon, et trahis aussi par la fortune, ils devenaient les esclaves des Maures, lorsque peut-être des exploits dignes d'un meilleur sort leur faisaient concevoir de plus douces espérances. Mais parmi ceux qui, sur la fin du siécle précédent, acquirent un grand renom, par leur talent poétique et par leurs infortunes, et que par ce motif nous avons classés à la fin de cette époque remarquable, le plus illustre, sans contredit, est Guillaume de Cabestany. Le manoir de ses ancètres était dans le voisinage de cet antique château de Roussillon qui, bâti sur les ruines d'une grande ville, était devenu, sous le régime féodal, le patrimoine du plus puissant seigneur de la contrée. Guillaume fut admis, dès l'enfance (49), dans le castel du baron Raymond et son éducation fut celle d'un futur chevalier : Raymond jouissait, à la cour d'Aragon, d'une haute réputation militaire; aussi, plus amoureux de combats que des plaisirs de la vie privée, il ne quittait guère les camps, que pour venir apposer le pommeau de son épée sur les actes consentis par son su-

(49) Qu'ieu fui noyritz enfans, per far vostres comans.

zerain, ou sur les concessions religieuses si multipliées dans ces siècles d'ignorance. Tricline, son épouse, éprouvait donc tous les ennuis du veuvage, dans un âge digne d'une plus belle destinée. Guillaume eut le malheur de deviner ses ennuis, et il ne fut que trop habile à les exprimer dans des *coplas* où respirait une tendre mélancolie. L'accueil qu'elles reçurent de la belle châtelaine, l'intérêt qu'elle accorda au sensible juglar, inspirèrent un sentiment plus tendre, que la solitude, l'abandon du Baron, et le talent distingué de Guillaume firent bientôt partager à Tricline. Le secret de leurs amours resta long-temps enseveli dans l'enceinte du castel; mais il finit par transpirer dans des *coplas* amoureuses, qu'une poésie gracieuse et un chant facile rendirent bientôt populaires. Raimond n'en fut que trop bien instruit; et son cœur, jusqu'alors étranger à l'amour, s'ouvrit à la plus implacable des passions. Cependant Cabestany avait déserté le castel, et s'était retiré dans le manoir de ses ancêtres. Ce voisinage vint encore ajouter, s'il était possible, à la jalousie de Raymond. Il épiait depuis long-temps le jour de la vengeance; il savait que son rival avait osé paraître dans les ravins qui servirent autrefois de fossés à l'antique Ruscino. Sa destinée l'y ramena et le fit succomber sous le glaive de celui qu'il avait offensé. Le soir, lorsque le Baron parut dans la salle du banquet, ses regards sombres, son attitude concentrée, excitèrent de nouvelles alarmes dans le cœur de la belle châtelaine. Elle interroge en vain des

yeux les chevaliers qui l'entourent et les varlets qui la servent. Un profond silence règne dans la salle ; Tricline est cependant invitée par Raymond à prendre quelque aliment. C'est pour la première fois depuis son retour qu'il paraît se souvenir de son épouse et s'occuper d'elle. Un mets nouveau lui est offert, et elle l'accepte. En ce moment une joie barbare vint dérider la physionomie rembrunie du Baron Que devint-il lorsque Tricline fit l'éloge du mets qu'on venait de lui servir? Perfide, s'écrie-t-il , réjouis-toi: ton amant a succombé sous mes coups et tu viens de dévorer son cœur. Un cri de désespoir s'élève : l'infortunée châtelaine accuse le Baron, qui l'a privée de son amant ; elle accuse le ciel, qui a permis un si horrible festin; et bravant le glaive qui menace sa tête, détestant la vie, elle s'élance vers l'esplanade du castel, et se précipite dans les fossés.

Le peuple a conservé le souvenir de cette tragique aventure ; et plus d'un chantre villageois a fait verser des larmes en racontant les infortunes de la belle Tricline. Le manoir de Cabestany , qui s'élevait jadis avec honneur sur les rives de l'étang de Saint-Nazaire, n'est plus aujourd'hui qu'une modeste ferme ; l'antique castel est tombé sous la faulx du temps ; mais la haute tour de Rossello (Roussillon), unique témoin du forfait du Baron, domine encore la vallée de la Tet. Elle sert de guide au bâteau pêcheur lorsque la tempête le menace ; et le voyageur vient quelquefois fouiller ses

ruines, qui parlent si puissamment à l'imagination du chanteur roussillonnais (50).

Le savoir des Juglars et une vie orageuse semblent avoir été la destinée des descendans de Guillaume de Cabestany. Le dernier de tous, après avoir supporté gaiment l'exil et la perte de sa fortune, a terminé depuis peu ses jours, la guitare à la main, jouant ainsi avec la mort, comme il avait joué avec la fortune.

Il nous reste sept chansons du Juglar roussillonnais. Elles ont fait long-temps les délices du peuple; mais à mesure que les expressions en ont vieilli, que de nouvelles guerres, et que des invasions désastreuses, ont altéré l'antique langage, ces trobas ont cessé d'être populaires.

Guillaume de Cabestany eut d'habiles successeurs dans l'art des trouvères (51). Le chevalier Mossen Jorge de Sant Jordi (52) se distingua tout-à-la-fois par sa

---

(50) Plusieurs contrées ont cherché à s'approprier l'histoire presque romanesque de Cabestany, et son talent poétique. Des circonstances plus ou moins heureuses, des rapprochemens de noms de lieux et de famille, ont plus ou moins recommandé quelques-unes des hypothèses. Je ne suppose point que le sujet mérite une controverse, je dirai seulement que l'aventure de Cabestany est populaire en Roussillon, que les écrivains catalans sont tous unanimes sur ce point, que plusieurs écrivains français et entr'autres A. de Laborde (*) ont adopté leur opinion.

(51) Ximeno : Escrit del regno de Val., vol. 1, fol. 1.

(52) Le titre de Mossen, dans ces siècles reculés, ne s'accordait

(*) Itinéraire de l'Espagne.

valeur et par l'étendue de ses connaissances. Historien, guerrier et poète, il marcha comme croisé à la conquête du royaume de Valence, et partagea plus tard les périls de la descente que le Roi d'Aragon opéra sur les Isles de Mallorque (53). Il écrivit ensuite sur les événemens mémorables dont il avait été témoin, et il composa, en vers catalans, nombre de pièces appelés alors, sextillas, sonetos, tercetos et octavas (54). Ses exploits sous les armes, et le recueil de ses poésies, lui méritèrent l'estime de Jacques Ier dit le Conquérant, et de son successeur. Pétrarque, voyageant plus tard en Gascogne, à la suite de Jacob Colona, évêque de Lombez, eut occasion de lire les *trobas* de Mossen Jorge, et son poème sur *la tormenta* (tempête) *del Rey don Jacme* I. Il témoigna hautement son admiration (55) pour le Juglar catalan, et

---

qu'aux chevaliers d'une naissance distinguée ; plus tard on le remplaça par celui de Don, le premier est dérivé de senior, et le second de dominus.

(53) Mariana : lib. 13, cap. 18.

(54) Felipe Nucio, Cancionero general : fol. 300, édit. 1573.

(55) Scola : hist. de Val., lib. 1, c. 14.
Proclamacion catol., § 15, fol. 165.
Beuter : chron. de l'Esp., fol. 3.
Escolano : hist. de Val., t. 1, c. 14.
Bosch : titols de honor., l. 1, § 4.

il justifia plus tard ses éloges par d'heureuses imitations. (56)

Déjà, avant Pétrarque, le Dante s'était exercé sur les rimes provençales, et plus tard ses poésies conservèrent des traces de ses premiers essais. Il y avait un grand nombre de Juglars dans l'armée qui conquit le royaume de Valence (57) et l'isle de Mallorque. Ils appellaient leur art la *Ciencia gaya*. Parmi eux Mossen Jorge eut un rival et un ami, dans le chevalier Mossen Jacme Febrer. Celui-ci était fils de Guillaume Febrer, chroniste des rois d'Aragon, et en outre *Veedor*, inspecteur-général de l'armée qui conquit Valence. (58) Jacme ou Jacques succéda aux emplois de son père. Il peignit, dans une galerie de son château, les écus de tous les Chevaliers croisés pour la conquête de Valence, et il compléta les recherches nobiliaires qui avaient été prescrites à son père, en ajoutant sur

---

(56) E non he pau, e non tinc quim'guerrieg,
Vol sobre el cel, e non movi de terra;
E non estrech res, et tot lo mon abras,
Oy he de mi, e vull a altri grand be :
Si no es amor, donchs aço que sera?

Ces vers sont imités dans ce beau sonnet :

S'amor non è, che dunque è quel ch'io sento?

(57) « E per tant que sapia hom quant fò presa Valencia, fo » la vespra de Sant-Miguel, en lany 1239. Don Jayme : Hist. cap. 115. l'an 1239 de l'Incarnation correspond à l'an 1238 de la naissance du Christ, et à l'an 1277 de l'ère espagnole.

(58) Ximeno : t. 1, fol. 2 et 363.

ces écus, l'histoire, en vers catalans, de tous les Chevaliers auxquels ils appartenaient. Plus tard il fit naufrage sur les côtes de Mallorque, avec son ami Jorge. Il fit encore la campagne aventureuse de Murcie, l'an 1275, avec le roi don Jacques Ier, dont il était très-aimé.

Le roi don Pedro III, informé que Jacques Febrer était malade des blessures reçues en Murcie, alla le visiter dans son château: il vit alors la belle collection des écus et des devises; il en demanda une copie, et nous devons à cette demande l'ouvrage en vers catalans que Mossen Jacme composa sur les nobles, et qu'il dédia au Roi. La dédicace et l'ouvrage sont en vers catalans. A l'imitation de son ami Jorge, il composa un poème sur la tempête essuyée en vue de Mallorque (59).

Peu de temps après la mort de Jacques Febrer, Saint-Pierre Pascal fut nommé évêque de Jaen : né à Valence avant la conquête (60), mais admis de bonne heure dans les écoles ouvertes par les soins du roi dom Jacques, il s'était d'abord exercé avec succès dans la science gaye; mais lorsque des fonctions graves lui eurent imposé de nouveaux devoirs, il écrivit contre la secte mahométane, en se servant toujours de la langue catalane, et fut, à cause de ses derniers ouvrages,

---

(59) Voir à l'appendix les vers écrits par l'auteur sur l'écu de ses armes.

(60) Il naquit l'an 1227, et la conquête eut lieu l'an 1238.

assassiné au pied de l'autel, à Grenade, l'an 1300. Sa traduction catalane de l'Histoire Sacrée fut le premier ouvrage que Pedro Posa imprima, à Barcelonne, l'an 1489.

Guido Terrena, d'une famille distinguée de Perpignan, parvint, par son mérite personnel, à être successivement général des Carmes et évêque de Mayorque et d'Elne en Roussillon. Il composa plusieurs ouvrages de théologie, et un très-grand nombre de dissertations et de petits traités qui font honneur à son savoir. Il mourut à la Cour d'Avignon, l'an 1332 (60 *bis*).

Mais avant de passer aux écrivains du 14e siècle, et de continuer les recherches que nous avons entreprises, pour établir l'historique de la langue catalane, soit par la série des écrivains qui l'ont cultivée, soit par la nomenclature des principaux ouvrages que cette langue a produits dans les siècles où elle fut la plus généralement connue et appréciée, il est nécessaire que nous revenions un peu sur nos pas, pour rapporter notre attention sur l'écrivain le plus marquant du 13e siècle. (61) Je veux parler du roi d'Aragon don Jacques I, qui, à l'imitation de son père et de son aïeul, don Pédro II et don Alonso II, fut le constant protecteur des troubadours et de la gaye science. Ce prince fut surnommé le Conquérant, parce qu'il ajouta plusieurs états à ceux que lui avait légués le roi don Pé-

(60 *bis*) Marcilla : Crisi de Catal., part. 2, cap. 7, fol. 328. Serra, fol. 357.

(61) Abarca : Annal. d'Arag., cap. 3, fol. 237.

dro II ; mais la reconnaissance de ses contemporains aurait dû lui accorder celui de restaurateur des lettres. (62) En effet, il eut toujours avec lui une suite nombreuse de juglars, qui partagèrent tous ses périls dans les croisades qu'il conduisit avec tant de bonheur contre les rois Maures de Valence, de Murcie, de Grenade, de Tunis et de Mayorque. Il combla de faveurs et de distinctions tous ceux qui, après s'être montrés en dignes chevaliers sur le champ de bataille, (63) devenaient, pendant les loisirs de la paix, les historiens de ces mêmes croisades. L'histoire alors (64), comme nous l'avons déjà observé, n'était encore qu'un recueil de *trobas* ou chansons, plutôt destinées à conserver le souvenir de quelques hauts faits d'armes, ou d'une aventure tragique, qu'à retracer un tableau fidèle des événemens et des causes qui les avaient préparés. Le roi don Jacques fut le premier qui comprit toute l'importance d'une relation historique ; et il appartenait à celui qui avait créé une vaste monarchie, et porté un œil scrutateur sur les législations les plus convenables aux peuples, que la victoire ou des alliances

(62) Don Jacques ou Jacme remporta 30 victoires, fit bâtir 2000 églises, fonda des universités et des écoles publiques, réforma le code des lois aux Cortès d'Huesca, institua plusieurs cours de justice, encouragea le commerce, et protégea l'agriculture en faisant établir de nouveaux canaux d'arrosage, auxquels il appliqua la législation des Maures sur les cours d'eau.

(63) Abarca : Annal. d'Arag., cap. 3.

(64) Mondejar : pref., f. VII.

lui avaient soumis, d'écrire l'histoire d'un règne digne des regards de la postérité. Don Jacques est donc le premier historien catalan, ou du moins celui qui est le plus anciennement connu. Comme César, qu'il prit souvent pour modèle, il commanda les armées et écrivit ses propres annales (65). Un auteur distingué dit (66), en parlant de l'histoire de Don Jacques, qu'elle est écrite avec toute l'élégance, la correction et l'éloquence dont était susceptible la langue *lemosina*, qui n'était autre que la langue catalane (67).

Le Roi don Jacques transcrivit lui-même ses annales, sur du beau parchemin, en caratères très-lisible; égaux et tracés avec un soin tout particulier. Il savait qu'il travaillait pour la postérité. Le manuscrit fut déposé, à la mort de ce prince, au fameux monastère de N. D. de Poblet, en Catalogne, et il ne contribua pas peu à donner de l'illustration au monastère, que le valeureux don Jacme avait choisi pour sa sépulture. Une copie en fut faite, par ordre de l'abbé Pons de Copons, par Célestin Destorres, l'an 1343. D'autres copies furent encore autorisées, sans doute pour mettre une œuvre si curieuse à l'abri des événemens de la guerre; et plus tard, ce manuscrit fut un

---

(65) Lanuzo : hist. eccles. y secul. d'Arag., t. 1, lib. 5, cap. 37

(66) Serra : Fineza de los Angel., f. 325 et seq.

(67) Con tanta propriedad, suavidad y eloquencia quanta fúè possible en la lengua lemosina (et Serra ajoute): o catalana que es la misma. *Lanuze.*

des premiers qui profitèrent de la découverte de l'imprimerie.

L'archevêque de Toulouse, M. de Marca, remplissant, en Catalogne, les fonctions d'intendant et de commissaire extraordinaire du roi Louis XIV, visitant le monastère de Poblet, et le recueil de ses chartes, s'empara, disent les écrivains Catalans, du précieux manuscrit, qu'il déposa à la bibliothèque de Rouen, vers l'an 1726, d'où il fut extrait sous Louis XV, pour être réuni à la riche collection de la bibliothèque du Roi à Paris.

La copie de Destorres, devenue moins précieuse depuis la découverte de l'imprimerie, devint la propriété du docteur Jh Geronimo Besora, chanoine de Lerida, et écrivain distingué, qui en fit don, ainsi que de sa belle bibliothèque, aux Carmes déchaussés de Barcelone (68), à l'imitation de l'historien Zurita, qui légua sa belle bibliothèque, à la Chartreuse *d'Aula Dei*, en Aragon.

Sous le règne de don Jacques, l'étude de la langue catalane cessa d'être le patrimoine, à-peu-près exclusif, des poètes et des chanteurs ambulans. Les transactions commerciales, les rapports journaliers des agriculteurs avec les autres classes de la société; l'obligation, pour les juges, de s'exprimer dans une langue qui permît aux parties de suivre la discussion

(68) Cette copie existait encore l'an 1819, dans la riche collection des manuscrits des Carmes déchaussés de Barcelonne, où j'ai eu tout le loisir convenable pour la consulter.

de leurs droits ; la nécessité, chez les dépositaires des actes publics, de recueillir les conventions particulières et les dispositions testamentaires, dans les mêmes termes employés pour les dicter, avaient rendu nécessaires les nombreuses écoles publiques, établies par ordre du roi dans ses états héréditaires et dans les pays conquis. Non seulement la langue catalane devint populaire dans toute la monarchie, mais elle reçut par l'usage, cette propriété de termes, cette correction et cette élégance qui caractérisent une langue régulière et perfectionnée. Dès-lors elle remplaça avec avantage la langue latine, qui était de plus en plus négligée ; et le souverain dans ses édits, plusieurs tribunaux dans leurs sentences, le commerçant dans ses relations, ne firent usage que du catalan, parce que désormais cette langue était la seule que comprissent, non-seulement les habitans des diverses provinces soumises à la couronne d'Aragon, mais encore les états voisins, avec lesquels la guerre ou le commerce établissaient des rapports intimes 69).

Ainsi donc la protection accordée par Don Jacques, à l'étude des lettres, et en particulier à celle de la langue vulgaire, contribua puissamment à propager les connaissances utiles en les mettant à portée d'une classe d'hommes qui jusqu'alors avaient été exclus des écoles publiques (70). Elle se répandirent bientôt dans la

(69) Voir, dans le Recueil des pièces, la lettre du roi Jacques II, au roi de Tunis.

(70) A cette époque, il existait déjà de nombreuses traductions

masse de la nation, et y opérèrent insensiblement des réformes salutaires dans les mœurs, dans la pratique des arts, et par suite dans les institutions sociales. Le même siècle qui vit l'enseignement l'objet des préoccupations du souverain, vit éclore aussi une foule d'écrivains, qui peuplèrent les couvents, ou figurèrent avec honneur dans tous les rangs de la société.

Mais parmi tous les titres de gloire d'un prince qui fut à-la-fois conquérant, législateur et historien, l'un des plus remarquables sans doute, c'est la protection constante qu'il accorda au commerce et à la marine marchande. Il voulut que les opérations commerciales fussent affranchies des entraves d'une législation féodale et des juridictions privées; et il réussit à les rendre indépendantes, lorsqu'il les eut soumises à un code maritime, dont il ordonna la rédaction. Les matériaux de ce code existaient déjà. Diverses coutumes régissaient le commerce catalan, même avant la première croisade. On traduisit celles dont le texte était en latin; on rédigea et classa dans un meilleur ordre celles qui étaient déjà en langue vulgaire; et après un long travail et des recherches pénibles, le commerce maritime, qui était alors très-puissant et s'étendait au loin, fut soumis (71) à un corps de lois sages,

de l'ancien et nouveau Testamens en langue romance. Voyez, dans l'appendix, le décret des Cortès de l'an 1234, qui ordonne aux dépositaires de ces traductions de les remettre, dans le délai de huit jours, à l'évêque diocésain, sous peine d'hérésie. Constit. de Cat. lib. 1, cap. 2, f. 7.

(71) Capmany : t. 1, f. 12.

appropriées à ses besoins, à ses intérêts, et écrit dans une langue qui les mettait à portée de tout le monde (72). C'est le premier code maritime publié dans les temps modernes, et celui que les villes commerçantes des côtes de la Méditerannée, de l'Adriatique, de l'Océan et de la Baltique, s'empressèrent d'adópter. Ainsi les Catalans eurent la gloire d'avoir, dans des temps que nous appelons barbares, rivalisé avec les Rhodïens, qui les premiers chez les peuples anciens, avaient rédigé un recueil de lois nautiques (73); recueil que les Romains adoptèrent plus tard et incorporèrent dans leur droit civil. L'application des lois maritimes fut confiée, par don Jacme, à un tribunal consulaire (74), dont la juridiction fut indépendante, et qui, dès son origine, rendit toutes ses sentences en catalan. Les successeurs de ce prince complétèrent son ouvrage, mais sans toucher à ce qu'il avait déjà fait. C'est ainsi que la juridiction du tribunal consulaire fut déterminée par une nouvelle rédaction des anciennes formes judiciaires, l'an 1283, et sous le règne de don Pedro III. La dernière rédaction à laquelle on soumit les anciennes ordonnances

(72) Ce code maritime a été traduit en Castillan, et publié l'an 1732, par Don Cayetano de Pallejà.

(73) Capmany, t. 5, disc. fol. xv, xx.

(74) Ce tribunal fut établi vers l'an 1258. La rédaction du code maritime remonte à l'an 1240. Le tribunal avait entr'autres privilèges celui de nommer les agens consulaires que la ville de Barcelone envoyait dans les ports d'Afrique, et dans tout le Levant.

sur les assurances maritimes, date de l'an 1436, et du règne de Ferdinand le Juste. Enfin il existe encore un recueil d'ordonnances sur les armemens maritimes en temps de guerre, dont la rédaction remonte à l'an 1250, et qui, de même que les divers recueils dont nous venons de faire mention, existent en original dans les archives de la maison de ville à Barcelonne (75), et ont été plusieurs fois imprimés. Remarquons cependant ici que les coutumes de la ville de Montpellier furent rédigées en langue provençale, l'an 1213, et que le manuscrit original existe encore dans la bibliothèque de l'Ecole de Médecine.

Don Pedro III d'Aragon, fils et successeur du roi don Jacme I, marcha sur les traces de son père, et se distingua à-la-foi par sa valeur chevaleresque, et par la protection constante qu'il accorda aux lettres. Les luttes plus où moins heureuses qu'il eut a soutenir contre les rois Maures, jettent beaucoup d'intérêt et de variété dans l'histoire de sa vie : aussi ce Prince, ne voulant confier à aucune plume étrangère le soin de raconter les événemens les plus marquans de son règne, rédigea lui-même ses Annales (76), dont le manuscrit original, transcrit d'abord dans la *Chronica* de l'historien catalan Bernard Desclot, a été légué par la suite à la Bibliothèque des Carmes déchaussés à Barcelonne (77). Ce manuscrit est remar-

(75) Memorias de Barcelona, Capmany : t. 5.

(76) Proclamacion catholica : § 15, fol. 165.

(77) Serra : fol. 331.

quable, non-seulement par son ancienneté et par l'importance des faits qui y sont consignés, mais encore par l'élégance et la sagesse du style.

Don Alonso III succéda tout à-la-fois aux états du Roi don Pedro III son père, et à son goût pour l'étude des lettres. Mais ses écrits ne sont point parvenus jusqu'à nous, et l'histoire nous apprend seulement qu'il versifiait avec facilité, et que plusieurs de ses *trobas* étaient devenues populaires.

L'historien Bernard Desclot appartient encore au 13e siècle (78). Il rédigea en catalan la *Chronica* des rois d'Aragon (79); mais le grand nombre de ceux qui, plus tard, écrivirent sur le même sujet, aurait fait oublier des annales rédigées avec peu de méthode et de critique, si elles ne renfermaient en entier les œuvres historiques du roi Jacques I. Cette espèce de dépôt que Desclot s'était, pour ainsi dire, appropriée, lui a valu, plus tard, les honneurs d'une traduction castillane, par N. Cervera (an 1620).

C'est une opinion assez généralement admise, que la langue catalane, connue en France sous la dénomination constante de langue provençale, n'a brillé d'un vif éclat que pendant le treizième siècle. Nous

---

(78) Zurita : t. 1, lib. 3.
Serra : fol. 365.
Corbera : l. 1, c. 2, f. 6.

(79) L'historien Zurita avoue avoir souvent consulté l'ouvrage de B. D. pour les règnes de Don Jacques et Don Pedro.

avons vu en effet que le grand nombre d'écrivains ou de poètes, qui cultivèrent avec succès et perfectionnèrent cette langue, pouvait, jusqu'à un certain point, justifier cette opinion, si l'on se rapporte surtout à cette époque reculée, qui précéda le siècle du Dante, de Pétrarque et de Boccace (80), et pendant laquelle l'Angleterre, la France et l'Allemagne, ne comptent pas un seul poète, qui ait écrit dans la langue nationale. Alors encore, les troubadours provençaux et les juglars catalans étaient sans rivaux dans les cours étrangères; et si plus tard la douce harmonie de leurs chants et leurs naïves inprovisations inspirèrent les poètes du quatorzième siècle; s'il s'établit alors une heureuse rivalité entre ces derniers et leurs modèles; les lettres eurent à s'applaudir de ces luttes poétiques, et elles furent toujours accueillies avec honneur dans la contrée qui leur avait accordé le premier asile, et dans les nombreux castels de la belle Provence.

La cour d'Aragon ne cessa, pendant tout le quatorzième siècle, d'accorder aux juglars cette protection constante dont les poètes, et en général les lettres, ont besoin pour prospérer; elle fut toujours l'asile des talens, et tout ce qui se distingua ou mérita de l'être, obtint les faveurs du Prince et ce dégré de considération, que le mérite ambitionnait encore plus

(80) Le Dante naquit l'an 1265, Pétrarque l'an 1302, Boccace l'an 1313.

que les faveurs. Le Roi Jacques II (don Jacme) suivit l'exemple de ses prédécesseurs; il fonda, l'an 1300, l'université de Barcelone (81), il multiplia les écoles publiques, et il écrivit avec succès sur la langue catalane; mais les succès plus remarquables de son petit-fils, le Roi don Pedro IV, dit le Cérémonieux (Pedro III, de Catalogne), les firent bientôt oublier. Ce dernier eut de grands talens et peu de vertus (82). Par un rapprochement fâcheux, et que l'historien a dû signaler, il fut à-la-fois bon écrivain et mauvais parent, comme si l'étude des lettres n'avait été chez lui qu'un moyen de plus pour subjuguer la fortune, quand elle aurait dû ennoblir son caractère et l'histoire de son règne. Il rédigea avec méthode et clarté, l'histoire des guerres entreprises par le Roi don Alonso IV, son père et par lui-même, durant une période de plus de cinquante années (83). Le manuscrit original de cet ouvrage que les annalistes d'Aragon ont souvent consulté, existe encore dans les archives du royaume de Barcelone. Il a été inséré en entier (84) dans la Chronica general de

---

(81) Marcillo : Crisi de Catal., part. 2, cap. 7, § 2, f. 288.

(82) Manescal : fol. 50, col. 4.

(83) Serra : fol. 332; et Blancas.
Zurita.
Lanuza.
Estevan de Garibay.
Antonio Beuter.

(84) Carbonell : lib. VI, fol. 180.
Marcillo : ib. f. 290.

España, de Miguel Carbonnell, archiviste du Roi Ferdinand le Catholique (85). Don Pedro avait fondé, l'an 1344, l'université de Perpignan.

Le Cardinal don Jayme d'Aragon, fils de l'infant don Pedro, et gouverneur du royaume de Valence, fit hommage (86) aux magistrats de la ville de Barcelone, de sa traduction catalane de Valère-Maxime (87). Ximenes (88) attribue cette traduction à un moine valencien, nommé Antonio Canals.

Don Juan I porta sur le trône des vertus plus pacifiques que le Roi don Pedro IV. Il rechercha l'amitié des Princes voisins, avec la même constance que son père avait mise à les combattre et à les désunir. Il préféra à l'éclat de la gloire militaire, les avantages plus solides d'une longue paix, et ceux d'une civilisation dont la marche n'était point interrompue (89). Sa cour fut la plus distinguée de son temps, par le luxe qu'on y étalait et par le grand nombre d'hommes instruits dont elle se composait: c'était comme une académie de la gaie science, dans laquelle chacun cher-

---

(85) Voir un extrait de son Histoire dans les notes.

(86) Capmany : Antiq. mar., t. 3, f. 2.

(87) Cette traduction, écrite sur vélin et enluminée avec beaucoup de goût, est conservée avec soin dans les archives de la cité. On a transcrit, en tête du volume, la lettre du traducteur, en date du 1er décembre 1395, et la réponse des Magistrats de Barcelone.

(88) Ximenes : t. 1, f. 33.

(89) Zurita : t. 2, lib. 10, cap. 43, fol. 393.
Proclamacion catholica : § 15, fol. 165 et seq.

chait à se faire remarquer, et où tout le génie inventif des Juglars était mis à contribution, pour varier les plaisirs et diriger les fêtes. La Reine Yolande secondait avec un zèle singulier les goûts poétiques et l'esprit de courtoisie du Prince. Elle s'était entourée des dames les plus distinguées du royaume, par leur rang, leur fortune ou leur beauté. Cette espèce de révolution de cour, dans les usages, dans l'esprit des grands et dans le caractère du Prince, eût exercé une grande et prompte influence sur les progrès des sciences et sur la poésie vulgaire, si elle avait eu une longue durée ; mais le Roi don Juan mourut, après huit ans de règne, et son successeur n'accorda aux lettres que la seule attention compatible avec les devoirs et les soucis de la royauté. Cependant le Roi don Martin écrivit purement dans la langue catalane (90), et ses divers discours aux Cortés, que nous savons avoir été rédigés par lui, peuvent être encore présentés aujourd'hui comme des modèles, sous le rapport du style et de la stricte observation des règles grammaticales (91).

Si, après avoir esquissé le portrait des Rois d'Aragon, comme écrivains ou comme protecteurs des lettres pendant le quatorzième siècle, nous continuons les recherches sur les poètes ou les historiens qui firent usage de la langue catalane pendant le même siècle, nous trou-

---

(90) Carbonnell : Chron. de Esp., t. 1, f. 252.
Serra : f. 332.
Capmany : Memor. hist., t. 2, num. 22.

(91) Voir l'appendix.

verons des noms distingués et une série nombreuse d'écrivains plus ou moins habiles ; mais, contraints de faire un choix, pour ne pas donner trop d'étendue à nos recherches, il suffira, je pense, d'en citer quelques-uns, et de renvoyer, pour de plus amples détails, aux historiens et aux manuscrits qui nous ont servi de guide.

Pons-Hugues III, Comte d'Ampurias, jouissait d'une haute réputation, comme juglar, à la cour d'Aragon. Ses poésies étaient recherchées, et peut-être si elles ne nous sont point parvenues, c'est qu'en préférant le renom et les devoirs d'un chevalier au titre et aux honneurs de Comte Souverain qu'avait portés son père, Hugues se condamna lui-même à une renommée passagère, et se confondit involontairement dans la foule de ses rivaux. Son amour pour l'art des trouvères fut fatal à sa maison : elle s'éteignit sans bruit et sans éclat. La dernière troba de ce Comte est de l'an 1308.

A peu-près à la même époque, l'historien Montaner se fit connaître. Il fut le premier qui, en écrivant l'histoire, parut se rappeler de cette noble indépendance qu'elle exige, et le seul qui admit dans ses écrits un peu de l'esprit de critique nécessaire pour la discussion des faits. Ses ouvrages ont été plus tard imprimés.

Don Pedro Juan Martorell, chevalier valencien, écrivit un roman de chevalerie (92), sous le titre de

(92) Baster : Crusca provenzale, fol. 26.
Ximenes : t. 1, f. 12, anno 1383.

Tirant lo Blanch, qui mérita les éloges de l'illustre Cervantes. Ce livre fut du petit nombre de ceux qui obtinrent grâce auprès du bon Curé et de l'expéditif Barbier, lorsqu'ils condamnèrent au feu la bibliothèque de don Quichotte. *Es un tesoro de Contento, y una mina de pasatiempos*, dit Cervantes (93); et plus loin (94), il ajoute : *El nunca como se debe alabado Tirante el Blanco*. Cet ingénieux roman a été traduit par extraits, par le Comte de Caylus, sur une traduction castillane (95); mais il paraît que cet écrivain ignorait que l'ouvrage original avait été écrit en catalan.

Mossen Juan Figuerola était compatriote et contemporain de Martorell. Il écrivit avec succès en catalan et en latin; mais il ne publia ses ouvrages que vers l'an 1396.

Deux autres écrivains valenciens, qui appartiennent encore au quatorzième siècle, acquirent une grande renommée, l'un pour avoir parcouru avec des succès constans presque tous les rangs de la société, l'autre pour les avoir tous dédaignés, et cependant tous subjugués par l'ascendant de son caractère et de son esprit. Ils étaient frères, et leur famille occupait un rang distingué dans la ville de Valence. L'aîné et le plus illustre est S. Vincent-Ferrer; il professa avec succès, dans les villes de Valence, Barcelone, Toulouse,

---

(93) Don Quixote : part. 1, cap. 6.

(94) Ibid, cap. 13.

(95) Bibliothèque des Romans : octobre 1783, 2e vol., p 4.

Paris et Rome : sa conduite exemplaire, ses travaux apostoliques et sa vaste érudition, lui donnèrent un grand ascendant sur ses compatriotes, sur la cour de Rome et sur les Princes ses contemporains (96); il écrivit avec une étonnante facilité sur les questions les plus graves et les plus difficiles, et il se délassa de ses travaux par une correspondance en langue catalane, avec le Roi don Martin, encore infant d'Aragon (97) ; il mourut à Vannes en Bretagne, l'an 1419.

Bonifacio Ferrer, frère de S. Vincent, fut successivement avocat, jurisconsulte et magistrat à Valence. Envoyé comme ambassadeur auprès du Roi d'Aragon don Juan I, sa carrière politique fut arrêtée tout-à-coup par la perte de son épouse et celle de sept enfans ; il renonça au monde et se fit chartreux. Son mérite le fit nommer successivement (98) prieur du couvent de Porta-Celi, général de l'ordre, légat du S. Siége à Paris, membre du Concile général de Perpignan, ambassadeur au Concile de Pise, l'un des neuf électeurs chargés de pourvoir à la vacance du trône d'Aragon, après le décès du Roi don Martin ; et il vint enfin, après la mort du Pape Pierre de Luna, son compatriote et son ami, terminer ses jours à la chartreuse de Valence, en 1417.

Cet illustre Valencien écrivit un grand nombre

---

(96) Zurita : lib. 11, cap 72.

(97) Ximenes : t. 1, fol. 29, num. 7 et 10.
Diago : vid. de S. V., f. 235.

(98) Zurita : lib. 11, cap. 72.

d'ouvrages, dans les divers emplois qu'il remplit pendant l'espace de trente-deux ans. Le seul que nous citerons est la Traduction catalane de toute la Bible, qu'on imprima à Valence, l'an 1478 (99).

Mossen Zalba et Mossen Turrell, tous les deux chefs de familles catalanes illustres par leurs services militaires, affectionnèrent beaucoup les recherches historiques, et ils publièrent deux ouvrages sur la Catalogne, dont leurs successeurs ont fait beaucoup de cas. Le *Llibre ò Coerno*, *de Mossen Zalba*, a été souvent cité (100).

Nous sommes enfin parvenus à l'époque ou la langue catalane avait acquis un degré de perfection très-remarquable, soit dans ses formes grammaticales, soit dans les diverses combinaisons des mots et dans leur véritable signification. Cette langue était à-la-fois brève, riche, élégante, grave et douce (101); elle se prêtait à tous les sujets, adoptait tous les tons; et l'on vit des jurisconsultes, des prédicateurs, des historiens et des poètes, l'adopter dans leur discours et dans leurs écrits, et lui assurer, par ce choix, un rang honorable dans l'histoire des dialectes européens (102). Dès-lors, son usage devint si absolu, il rendit si choquant le dispa-

---

(99) Rodrig: Bibl. val., pag. 88, col. 1.

(100) Jérome Prades.

Corbera: l. 5, c. 13, f. 250.

Tomic. Chron., c. 15.

(101) Bastero: mss. du Vatican.

(102) Capmany: t. 5, Vocabul., f. 355.

rate d'une discussion juridique en langue vulgaire, tandis que la loi et ses commentaires étaient rédigés en latin, que, pour obvier aux abus trop visibles d'une interprétation arbitraire, le Roi Ferdinand I, dit le Juste, proposa aux Cortés de Barcelone, de l'an 1413, et fit décréter, que les constitutions de Catalogne seraient réunies en un seul volume (103), et traduites du latin en catalan (104). Cette ordonnance ne reçut pas de suite son exécution; il fallait du temps pour classer les diverses pragmatiques et les constitutions dans un ordre convenable; et ce travail, dont Ferdinand avait senti la nécessité, mais dont il ne put surveiller l'exécution, ne fut terminé que par son successeur don Alonso V (105).

La traduction du Code catalan en langue vulgaire était un évènement important dans l'histoire des Rois d'Aragon, et elle devait amener une espèce de révolution dans les cours ecclésiastiques, dans les tribunaux, dans l'administration et dans les pouvoirs départis aux divers officiers publics du royaume. Aussi, ce fut un des premiers ouvrages qui obtinrent les honneurs

---

(103) Constitutions de Cathalunya : lib. 1, cap. 34, fol. 1.

(104) Voir le texte de l'ordonnance, dans les Notes.

(105) Les premiers fueros d'Aragon furent écrits en langue catalane, ainsi que l'affirme l'historien des rois d'Aragon, Francisco Andrès de Uztarros : *Y assi confirmo à esto yo, qui los primeros fueros que huvo puestos en ordon à Aragon, fueron los sobre escritos, que estan en catalan.*

de l'impression, du moment où cette importante découverte fut connue en Espagne (106).

Plus tard, on s'aperçut que la classification adoptée dans cette première rédaction des constitutions était loin d'être méthodique; les abus qu'elle entraîna fixèrent l'attention de Ferdinand le Catholique, et des jurisconsultes du siècle suivant. Une nouvelle classification fut sollicitée et obtenue aux Cortés de Barcelone, l'an 1564; mais elle ne fut publiée que l'an 1587 (107), par ordre de Philippe II. Ces constitutions ont été jurées et observées par seize Rois d'Ara-

(106) Pédro Posa, était prêtre, et c'est le premier imprimeur connu en Catalogne: il imprima, l'an 1481, la traduction de Quinte-Curce, par don Louis de Fenollet; l'an 1489, l'ouvrage de Ramon Lull, et l'historia sagrada de S. Pedro Pasqual (Ximenes t. 1, fol. 55); l'an 1495, la traduction catalane des œuvres d'Albert-le-Grand. Juan Rosembach, allemand, plus laborieux que Posa, imprima un grand nombre d'ouvrages et entre autres : l'an 1495, le même ouvrage catalan de S. Pédro Pasqual, et l'an 1510, les Constitutions de Catalogne, traduites en catalan, par l'ordre du roi Ferdinand I. Je possède un exemplaire de cette édition, aussi belle que rare; les caractères en sont gothiques.

(107) Cette édition, en 3 vol. in-folio, a constamment guidé les Tribunaux et les divers Officiers administratifs et judiciaires. Elle renferme tout le droit public et le droit civil de Catalogne, Roussillon et Cerdagne. C'est un très beau monument, qui fait honneur aux Princes et aux Etats qui l'ont élevé, et qui pourrait être consulté avec fruit, lorsqu'on s'occupera des lacunes existantes dans notre législation. Le répertoire (Rigaudina) des coutumes de la ville de Perpignan, a été imprimé plusieurs fois. J'en ai une édition en caractères gothiques, du commencement du 16[e] siècle.

gon, et par sept Rois de Castille après la réunion des deux couronnes. Mises à la portée de tous les lecteurs, depuis qu'on les avait traduites; confiées à la surveillance de tous les fonctionnaires publics qui, d'après la la loi, devaient être catalans, à l'exception des trois premiers fonctionnaires et de l'archevêque de Tarragone (108), ce ne fut jamais impunément qu'on chercha à y porter atteinte. Elles imposaient au souverain, en montant sur le trône, des conditions dont l'oubli pouvait avoir des conséquences fâcheuses; et, conformément à l'ancien usage (109), les Rois d'Aragon et leurs successeurs les Rois de Castille juraient de laisser à la Catalogne, *le même langage dans les actes publics*, « le même style pour les expéditions, les » mêmes lois et usages, les mêmes immunités, et la » même forme dans les administrations de toute es- » pèce (110). »

Depuis la nouvelle rédaction des constitutions, l'oubli de la langue latine fut très-rapide; et cependant, par respect pour l'ancien usage, et en faveur de ceux qui avaient contracté l'habitude d'écrire en cette langue, on permit que les sentences de la royale audience fussent rédigées à volonté, en latin ou en catalan, par les notaires nommés d'office pour chaque affaire.

A peu-près à la même époque, on forma des regis-

(108) Constit. : t. 1, lib. 1, tit. 5.

(109) Proclam. Cathol. : § 35, f. 250 et seq.; § 27, f. 204.

(110) Xaupi : Recherches, p. 18.

tres matricules pour la noblesse catalane (111), et l'on commença la rédaction des six volumes de diétaires ou registres journaux, pour cette même noblesse. Déjà le livre des coutumes de la ville de Perpignan avait été rédigé en catalan depuis l'an 1300 (112).

Désormais, la langue catalane fut la seule qu'on admît dans les transactions particulières, dans les tribunaux, à la cour, dans les académies, et dans la chaire. Tout ce qui émanait du souverain et des hautes cours de justice, était rédigé en catalan, à l'exception des actes de la chancellerie (113). Les Cortés, le Prince et les juges, tous parlaient, correspondaient ou jugeaient en catalan (114).

C'est donc au quinzième siècle qu'il faudrait fixer l'époque la plus brillante pour la langue catalane, soit que le temps et l'application constante des écrivains lui eussent donné le degré de perfection dont elle était susceptible, soit qu'elle se prêtât alors avec plus de bonheur et de succès aux inspirations des poètes

---

(111) Archives de la ville de Barcelone.

(112) Il existe un grand volume in-folio, en velin, des coutumes de Perpignan, dans les archives de cette ville. Ces coutumes renferment 87 articles ; l'article 85 prouve que, dès l'an 1172, les jugemens par duels, et les épreuves par le feu, l'eau chaude et l'eau froide, étaient abolis.

(113) Capmany : t. 5, f. 355.
Proclamacion cathol., § 15, f. 165.

(114) Voir, dans l'Appendix, l'opinion de Bastero, extraite de ses Œuvres, et insérée aussi dans la Crusca provenzale.

et à la marche plus grave des historiens. Nous allons faire un choix parmi les uns et parmi les autres, puisque la seule série des écrivains catalans qui appartiennent au quinzième siècle, occupe plusieurs rayons des riches bibliothèques de Barcelone.

Juan Monso, dominicain très-érudit, savant voyageur et théologien, plus que suspect à l'université de Paris, parce qu'il osa lui résister, mourut dans un âge très-avancé (l'an 1412), après avoir publié plusieurs ouvrages (115). Il composa un traité fort estimé, sur *l'Idiome valencien.*

Antonio Canals, religieux valencien et disciple de S. Vincent Ferrer, composa plusieurs ouvrages en catalan et traduisit, dit-on, avec succès, les neuf livres de Valère-Maxime (116). Il mourut l'an 1419.

Don Manuel Diez était un chevalier valencien d'une très-illustre origine, et il s'allia (117) au sang royal, par son mariage avec Catherine de Vilanova. Étant majordome du Roi don Alonso V, il composa (118), pour l'éducation de la noblesse, un traité de maréchalerie, intitulé : *Llibre de la menescalia, composto per lo noble Mossen Manuel Diez.* Après avoir rempli plusieurs emp'ois importans, il mourut à Valence, l'an 1443.

---

(115) Ximeno : t. 1, f. 17.
Echard : Scrip. ord. præd., t. 1, f. 691.
Zurita ; lib. 2, cap. 71.
(116) Ximeno : t. 1, f. 33, col. 1 et 2.
(117) Id : t. 1, f. 37.
(118) Nic. Anton : Bibl. Vet., t. 2, pag. 18, num. 470.

Miguel Perez publia, vers l'an 1474, une traduction catalane de l'Imitation de J.-C.; elle fut imprimée à Valence, l'an 1491.

Louis Alcanyis était médecin à Xativa, dans le royaume de Valence, et fut aussi un poète très-estimé. On a de lui un traité sur la peste, quelques poésies, qui furent recueillies par Fenollar, et le recueil des fueros valenciens (119). On présume que cet écrivain mourut l'an 1474.

Don Louis de Fenollet, chevalier valencien, occupa un rang distingué à la cour d'Aragon (120). Il traduisit en catalan la vie d'Alexandre, par Quinte-Curce, et y ajouta neuf chapitres, pour suppléer aux deux livres perdus. Cet ouvrage paraît être le premier qui ait été imprimé à Barcelone, par les soins de Pierre Posa, prêtre et imprimeur catalan, et de Pierre Bru, savoyard (121).

Pierre Tomic, ou Tomich, né à Barcelone, d'une famille noble, consacra sa vie aux recherches historiques (122), et publia sa Chronique des Rois d'Aragon,

---

(119) Ce précieux recueil fut publié en latin, sous le titre suivant : Aureum opus regalium privilegiorum civitatis, et regni Valentiæ. Val. 1515.

Ximenes : t. 1, f. 364.

(120) Ximenes : t. 1, f. 54.

(121) La Historia de Alexandre, scrita de Quinto-Curcio-Rusco. (Barcelone, 16 juillet 1481, in-folio). Per Luis de Fenollet en la present lengue Valenciana transferida.

(122) Corbera, lib. 5, cap. 13, p. 246.

Calça : lib. 1, cap. 1, fol. 9.

Zurita : lib. 1, cap. 2.

en langue catalane : cet ouvrage a souvent été consulté avec fruit par les annalistes qui lui succédèrent. Jean Rosembach l'imprima pour la première fois à Barcelone, l'an 1495.

Juan Esteva, notaire et médecin, dans le royaume de Valence. Il composa un Dictionnaire latin et valencien, avec un recueil de phrases, pour faciliter la lecture des anciens manuscrits (122 bis). On imprima ce livre à Venise, l'an 1489, et la même année de la mort de son auteur.

Mossen Bernardo Fenollar était un ecclésiastique de famille distinguée, qui se rendit célèbre par ses poésies (123). Son style enjoué, ses allégories, ses récits pleins de grâce et de vérité, lui méritèrent beaucoup de lecteurs. Il mourut l'an 1493, laissant plusieurs ouvrages, qui furent tous imprimés :

1° Un Recueil de chansons, *Obres ó trobes*, qui fut rédigé, à la suite d'une espèce de lutte poétique. Il est d'autant plus curieux que c'est un choix fait sur les œuvres des poètes admis au concours.

2° *L'Historia de la Passio de nostre Senyor Deu J.-C.* Valence, 1493. *Jayme de Vila*, imprimeur.

3° *La Disputa dels Jovens y dels Vells.* Valence, *Lope de Roca*, imprimeur allemand. C'est une allégorie remplie de traits plaisans et d'une saine morale.

4° *Obra feta sobre un deport de la Albufera.*

(122 *bis*) Ximenes : t. 1, ib. f. 55.

(123) Id. f. 59.

5° Un Traité sur les mots dont il était convenable de purger le dictionnaire valencien.

Il existe enfin du même auteur plusieurs trobas ou chansons, éparses dans d'autres ouvrages, et notamment dans le Cancionero general, imprimé à *Amberes*, par Felip Nucio, l'an 1573.

Jayme Gazull obtint quelque célébrité par son érudition, qui n'altéra jamais la gaîté de son caractère et de ses poésies (124). Il composa un poème intitulé : Plaintes des laboureurs de la plaine de Valence, contre le vénérale Bernard Fenollar, prêtre (125), pour lui reprocher sa sévérité contre certains mots de la langue vulgaire dont il proposait la suppression. Gazull mourut vers l'an 1493.

Balthazar Portell et Narcis Vinyoles étaient tous les deux avocats et poètes (126); ils s'exercèrent avec succès sur la langue catalane, et l'on admirait surtout les trobas du dernier (127).

Mossen Juan Roiz de Corella, de l'illustre famille des Comtes de Cosentayna, fut aussi distingué par sa noblesse que par son érudition et ses talens poétiques (128). Le savant critique Grégoire de Mayans avait le recueil des œuvres de Roiz, et il nous apprend qu'elles se composaient de vingt-six poèmes ou traités divers,

---

(124) Ximenes : t. 1, f. 59.

(125) Brama dels llauradors del orta de Valencia contra lo venerable Mossen Bernat Fenollar prevere.

(126) Ximenes : t. 1, f. 61.

(127) Cancionero gen., 1573, f. 3c4. 316.

(128) Ximenes : t. 1, f. 62.

en langue valencienne. Cet auteur mourut l'an 1500.

Mossen Juan Escriva (129), poète contemporain de Corella, appartenait à une noble famille, établie à Valence, mais originaire de Narbonne. Ses poésies étaient très-recherchées, et elles furent imprimées, en quatre parties séparées, l'an 1495. Escriva était aussi homme de guerre et très-bon mathématicien; après avoir rempli, avec honneur, des places importantes à la cour, il se retira comblé de faveurs, et mourut l'an 1500. On attribue à cet écrivain une traduction catalane d'Ovide, qui fut imprimée à Barcelone, l'an 1494, format in-4°.

Le quinzième siècle vit encore deux Princes aragonais ambitionner la gloire d'être comptés parmi les bons écrivains, et atteindre le but que bien d'autres ne faisaient qu'apercevoir.

L'infant don Carlo de Viana, fils du Roi Juan II, et le plus illustre, tant par le mérite de ses ouvrages, que par les infortunes qui le conduisirent au tombeau, à l'âge de quarante ans (en 1461) (130). Il protégea les lettres avec un sage discernement; il encouragea les études, il créa de nouvelles écoles, et sa petite cour fut, jusqu'à sa mort, le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans les états de son

---

(129) Ibid. f. 64. Zurita : lib. 3, cap. 7.
Viciana : Chron. de Val., part. 2, verb. escriva.
Torrella : de Imag. astrol. in epist.

(130) Abarca : Anal. d'Ar., t. 2, cap. 3, f. 256.
Zurita : t. 4. lib. 17, cap. 24.

père, et surtout en Catalogne. Il nous reste de ce Prince, la chronique des Rois d'Aragon et de Navarre (131), une traduction des Ethiques ou œuvres morales d'Aristote, qu'il dédia à son oncle don Alonse, roi de Sicile, et des poésies badines, qui n'ont jamais été imprimées (132).

L'infant don Ferdinand d'Aragon, neveu de Ferdinand le Catholique, et archevêque de Zarragossa, écrivit en catalan l'histoire des Rois d'Aragon (133), avec beaucoup de soins et de recherches. Son ouvrage a été souvent consulté par les annalistes Aragonais Diego, Murillo, Uztarroz, Carillo et autres.

Il nous reste encore à nous occuper des deux poètes les plus marquans du quinzième siècle et de la littérature catalane. La célébrité dont ils jouissent, sans contestation, dans les anciennes provinces aragonaises, est uniquement fondée sur le mérite de leurs ouvrages. Nous avons cru convenable de rapporter leur notice à la fin du siècle, parce que l'examen de leurs compositions intéresse aussi l'histoire de la langue catalane, et qu'il tend à prouver tout ce que pouvait être cette langue en des mains habiles, et avec quelle facilité elle se prêtait aux tournures, à la variété des tons et aux inversions poétiques.

Mossen Ausias March était né à Valence, d'une fa-

---

(131) Serra : f. 333.

(132) Blasco de Lanuzes : hist., t. 1, lib. 5, cap. 37. Abarca : Anal. d'Arag., t. 2, cap. 3, num. 8 et 9.

(133) Serra : f. 333.

mille noble et originaire de Barcelone ; il fut appelé de bonne heure à la cour d'Aragon (134), et l'accueil qu'il y reçut, les faveurs dont on le combla, l'encouragèrent dans ses premiers essais sur l'art des juglars. Il devint (135) l'ami du Prince de Viane, dont il partagea fidèlement la mauvaise fortune ; et lorsque la politique ténébreuse de Jean II, secondée par le caractère inconstant et jaloux des Catalans, eut réduit au désespoir cet infortuné Prince, et privé les poètes du siècle de leur plus constant protecteur, Ausias March revint chercher un asile dans sa patrie, et y consacra ses loisirs à l'étude des lettres. C'est alors qu'il composa son poème sur l'amour, en l'honneur d'une dame valencienne appelée Dona Teresa Bou ; et plus tard, lorsque l'âge lui inspira des chants plus sévères, il publia ses poèmes moraux et le poème sur la mort, qui fut sa dernière composition. Toutes ses œuvres furent réunies en un seul volume, et imprimées à Barcelone, l'an 1543. L'édition de Valladolid, de l'an 1555, renferme un vocabulaire des mots qui avaient vieilli dans le siècle qui suivit la mort d'Ausias (136). Le poème sur l'amour, intitulé : *De Amor*, est divisé en quatre-vingt-quatorze chants, dont chacun est composé de plusieurs stances de huit ou dix vers, dans lesquelles ont été intercalés quelquefois des distiques

---

(134) Mariana : de Reb. hist., lib. 23, cap. 3.

(135 Zurita : t. 4, lib. 17, cap. 24.

(136) Il était mort à Valence, l'an 1460.

destinés à reposer l'attention ou la voix du chanteur; le chant est toujours terminé par une tornada, qui en est comme la moralité.

Le début de ce poème est plein de grâce et naïveté (137).

Chant premier, strophe première : Celui qui n'est pas triste ne doit pas s'occuper de mes vers; mais celui qui a connu autrefois la douleur, ou bien celui qui est subjugué par une passion fatale, s'il se plaît dans la tristesse, n'a pas besoin de chercher la solitude : qu'il lise mes vers, il y trouvera des pensées mélancoliques, écrites sans art, par un poète dont la douleur a troublé la raison; et si je suis si infortuné, amour seul en connaît la cause.

Plus bas, l'auteur ajoute, 3[e] *strophe :*

Le temps n'est pas éloigné que j'adopterai la vie d'ermite, afin de me consacrer au culte de l'amour (138). Que personne ne s'étonne de cette étrange façon de vivre, car l'Amour me sollicite pour aller à sa cour; et moi qui l'aime uniquement pour lui-même, sans renoncer cependant aux faveurs qu'il peut m'accorder, je cède sans peine aux charmes de sa mélancolie, et je lui consacre le reste de mes jours.

L'octave suivante est la deuxième du second chant; l'auteur y fait allusion à dona Leonor Ripoll, sa

---

(137) J'ai tenté quelques traductions sur l'édition de 1555, dont je possède un exemplaire. Voyez, dans les notes, le texte de ces traductions.

(138) Pour mieux chômer les fêtes de l'Amour, dit le texte.

femme, et à sa passion naissante pour Teresa Bon : comme la mer, dont les vagues agitées mugissent au loin, lorsque deux vents impétueux, dont l'un vient du levant et l'autre du couchant, soufflent à-la-fois, jusqu'à ce que l'un d'eux cède, et que l'autre devenu plus puissant, prenne le dessus ; de même deux grands desirs ont combattu mon cœur jusqu'à ce qu'il ait fait un choix ; et n'en craignez point l'aveu, car mon amour est loyal et sincère.

Le 66e chant (139) est rempli de plaintes contre les rigueurs de l'amour. Voici la stance qui commence ce chant :

« Quel est celui qui se contente d'aimer, lorsqu'il sait comme moi jusqu'où desirs d'amour peuvent s'étendre ? Quels seraient ceux qui, ayant goûté ses douces faveurs, se résigneraient à l'adorer désormais les mains jointes et hors de son temple ? Je suis le seul que le sort condamne à ne pouvoir rien tenter, ni rien demander. Je ne puis qu'aimer ; et si par fois je veux m'en défendre, mes efforts sont toujours impuissans. »

Le poème sur l'amour est immédiatement suivi d'une épître en vers, adressée à Dona Tecla de Borja (140), Comtesse de Castellar et sœur du Pape Caliste III, et

(139) p. 80, ch. 66.

(140) Nacleta, dit le texte, *na* est ici diminutif de *dona* ; dans le discours, la syllabe *na* est toujours l'article *la* de la langue française. *Cléta* est pour técla.

de la réponse de celle-ci au poète aimable qui célébrait sa beauté.

Viennent ensuite les poésies morales, *Obras morales*, comme les intitula leur auteur. Nous n'en citerons qu'une stance, qui commence le 4e chant d'un poème.

La plupart des hommes (141) se plaignent de la fortune, et la maudissent à cause de ses caprices ; ils voudraient lui imposer des lois et traiter à l'amiable avec elle, pour en obtenir des faveurs et la corriger de son inconstance ; mais ils oublient que c'est son usage d'élever les humbles et de faire descendre les hommes trop élevés, et qu'elle punit ceux qui s'en affligent trop vivement, en les privant des biens qu'ils ont ambitionnés.

La mort de la belle Teresa Bon, qui arriva peu de temps après la publication de ce poème, rendit Ausias March long-temps inconsolable ; mais lorsque le temps eut affaibli ses douleurs et disposé son cœur aux impressions d'une douce mélancolie, son génie poétique parut se réveiller, et il composa alors le poème sur la mort, qui n'est pas moins remarquable par la noblesse des pensées que par le mérite particulier du style. Dans ce poème, qui n'est autre chose qu'un recueil de pensées philosophiques, et dont toutes les stances ont dix vers, on y voit l'auteur, soumis aux coups du sort qui l'a frappé, chercher des consolations dans l'avenir, et ne s'occuper du présent que pour y puiser des leçons de

(141) ch. 4, p. 145.

hautemorale. Ici, plus que jamais, la traduction devient difficile ; la poésie catalane a des tournures qui lui sont propres, et une hardiesse d'expression qui ne peut pas passer dans d'autres langues. Les stances de dix vers et celles de huit, qu'on appelait octave et octavin, ont, par leur arrangement symétrique, une cadence qui flatte l'oreille ; la mémoire est soulagée par ces repos variés de rime en rime, et l'attention est captivée jusqu'à la fin, sans avoir recours aux chutes régulières et trop fréquentes de nos vers épiques. Les Italiens ont connu, après les Catalans, tous les avantages de l'octave à rimes entre-mêlées. Boccace, et après lui le Tasse et l'Arioste, l'ont employée de préférence aux autres formes poétiques; et Thibault, Comte de Champagne, qui vécut un siècle avant Boccace, écrivit en octavins ses naïves et gracieuses complaintes. On trouvera dans l'Appendix, un choix de stances et le texte des traductions précédentes.

Mossen Jaume Roig fut le contemporain et le rival en talent d'Ausias March (142). Sa naissance et les services militaires de ses ancêtres lui donnaient le droit de paraître à la cour ; mais l'amour des lettres lui fit renoncer à la carrière des armes ; et après avoir étudié avec succès les sciences diverses qu'on enseignait alors dans les écoles de Grenade et de Cordoue, il fut nommé médecin de la Reine dona Maria, épouse du Roi don Alonso V. La gravité de cette fonction et les

---

(142) Ximenes : t. 1, Approb. de Mayans, f. 4.
Id., t. 1, f. 50, col. 2.

devoirs qu'elle lui imposait, ne purent empêcher Mossen Jaume d'accorder à la poésie le culte qu'il lui avait voué dès son enfance; et son talent original, surmontant les obstacles, lui assura à la cour un rang distingué. Ses trobas et œuvres diverses n'ont jamais été imprimés, à l'exception d'un petit poème, qui fait partie du recueil rédigé, l'an 1474, par Mossen B. Fenollar, et dont il a déjà été fait mention. Cependant le talent de Jaume Roig n'a pas été confié uniquement à la tradition historique. Il nous reste de lui un ouvrage qui suffit pour justifier la renommée du poète et les éloges de ses contemporains. Il fut composé vers l'an 1460, pour l'éducation de Balthasar Bou, seigneur de Callosa et neveu de l'auteur. Celui-ci s'est proposé, dans la 1re partie de son poème, de dévoiler tout ce qu'il y avait de dangers dans la coquetterie des femmes de son temps, et par combien de ruses, de détours et de séductions elles parvenaient à maîtriser la jeunesse et à lui imposer une sorte d'esclavage: dans la seconde partie, il exhorte son neveu à chercher un meilleur appui, et les charmes d'une vie paisible et honorée, dans le culte de la Vierge, dont il élève les ineffables bontés (143). Cet ouvrage se ressent donc de l'esprit du siècle. Les idées badines, les tableaux de la vie privée, dessinés par fois avec trop de vérité, la licence des cours et des grandes villes se trouvent en opposition avec des pensées religieuses, des pratiques mystiques

---

(143) Echard : Script. ord. præd., t. 1, p. 845.

et une érudition digne d'un traité de théologie ; mais le talent de l'auteur s'est montré dans le dessin de ces mêmes tableaux et dans la variété de tous ceux qu'il a adoptés (144). Son style est bref, laconique, plein de sens et d'énergie ; un mot, un vers, suffisent pour peindre une coquette, ou le caractère de celui qu'elle subjugue. C'est par le style que cet écrivain se fait remarquer, et les détails de la vie privée seraient sans intérêt, sans le contraste qui les fait remarquer et si on les dépouillait de cette simplicité et de cette vérité d'expression qui en font tout le charme : aussi la traduction de ce poème, dans une langue étrangère quelconque, devient à peu-près impossible ; les pensées seraient dénaturées en changeant d'expressions, et peut-être, pour donner une idée satisfaisante du talent de l'écrivain et du mérite de sa composition, devrait-on *imiter* plutôt que *traduire*. L'ouvrage parut sous le titre suivant : « *Llibre de Consells*, *fet per lo magnifich mestre Jaume Roig* (145), » et fut imprimé pour la première fois à Valence, l'an 1531 (146), avec cette épigraphe : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.*

Il est divisé en quatre parties, dont chacune a plu-

(144) Escolano : Hist. de Val., t. 1, lib. 1, cap. 14, col. 91.

(145) Alva : in Milit., p. 671.

(146) L'exemplaire que je possède est de cette première édition : quoique imprimé en caractères gothiques, la lecture en est facile ; la difficulté n'existe que dans la brièveté du style et des vers.

sieurs chants, ou plutôt des repos. L'auteur met en scène un oncle, qui raconte à son neveu les temps orageux de son enfance, lorsque le veuvage de sa mère lui eut imposé des tuteurs avides dans le vicaire et le notaire de la paroisse : repoussé de la maison paternelle, il n'y rentre que pour y voir sa mère punie d'un sot mariage contracté avec un jeune homme ; par la perte de sa fortune, elle est réduite, pour vivre, à l'état de servante. Un spectacle aussi douloureux décide l'orphelin à aller chercher fortune en terre étrangère. Il est admis comme page, auprès d'un chevalier catalan, dont la bannière jouissait alors d'un grand renom ; il apprend auprès de lui tout ce que devait savoir un futur chevalier : le service du château, celui des armes, la chasse, l'équitation, la maréchalerie, la musique, la danse, et jusqu'à l'art de découper avec adresse les viandes et toute espèce de gibier. Instruit à si bonne école, et amoureux d'aventures, il part pour Tarragone et Monserrat, visite N. D. de Béziers, et arrive à Paris durant les guerres qui troublèrent le règne de Charles VI ; il prend parti pour l'armée du Dauphin, et s'enrichit en faisant la guerre aux Anglais. L'hiver mit fin à une campagne brillante. Au tumulte des armes succédèrent des jeux guerriers et des fêtes galantes (pag. 15. verso).

La noblesse se montrait en foule à la cour du Dauphin ; mais un évènement tragique y porta bientôt le trouble. Une belle Parisienne, voulant traiter favorablement le chevalier valencien, empoisonna son mari en voulant le faire dormir : la cour parvint à l'absoudre ;

mais le Parlement plus sévère la condamna à périr sur le bûcher destiné à consumer le cadavre de son mari; le chevalier, craignant pour sa vie, abandonna en toute hâte la Cour du Dauphin, et revint à Valence, menant avec lui un train de grand seigneur. Il se marie à l'âge de 32 ans, avec une femme jeune, belle et riche; de nouveaux malheurs l'attendaient, et ils ne finissent que la première année de son veuvage.

Il se décide à voyager de nouveau, et il parcourt diverses contrées; partout la coquetterie des femmes le poursuit, et partout il est dupe de sa bonne foi. Il s'engage dans de nouveaux liens; mais toujours trompé dans ses espérances, et trahi par une femme dont il venait de faire la fortune, il attend qu'un second veuvage vienne mettre un terme aux chagrins qui l'assiègent et l'exposent à la risée publique. Une dernière épreuve lui reste encore à faire : trompé à la cour, dans le monde, à la campagne et sous le toit paternel, il croit du moins que les couvens placent les femmes à l'abri des faiblesses humaines; mais trop de preuves viennent encore le désabuser et lui apprendre que, peut-être, les femmes n'ont jamais plus d'esprit, de ruse, de malice et de persévérance dans leurs projets, que lorsque, confinées dans la solitude, elles ont à lutter tout à-la-fois contre les barrières qu'on leur oppose, contre les devoirs de leur état, et contre leurs propres inclinations.

Le tableau de l'intérieur d'un couvent, sur lequel l'auteur paraît s'arrêter avec complaisance, termine la seconde partie de son poème et la série d'épreuves

qu'il semble avoir imposées à son chevalier. Il cherche désormais dans les livres de Salomon, l'oubli d'une jeunesse orageuse, et l'étude de la sagesse succède aux exercices des camps et à la licence des cours. Comme on peut le voir par cette courte analyse, ce n'est point par le mérite de la composition que brille le talent de Jaume Roig; c'est dans les détails, c'est dans les nombreux épisodes qu'il intercale avec adresse dans son récit, qu'on retrouve cette heureuse facilité, cette originalité piquante et cette variété de ton et de style qui caractérisent son ouvrage.

Au siècle des juglars et des poètes succéda celui des historiens et des jurisconsultes; car telle est la marche ordinaire de l'esprit humain : les hommes sentent avant de raisonner, et Homère a précédé Socrate. Ainsi donc la langue catalane, forcée de se prêter à la gravité des discussions et à l'ergotisme des tribunaux, de s'élever dans l'assemblée des cortés à la hauteur des questions les plus graves et les plus sévères, déploya tout-à-coup des ressources inconnues et une précision indispensable dans les affaires politiques.

Nous avons déjà vu que le Code de Commerce avait été rédigé à Barcelone, long-temps avant que les autres villes marchandes y songeassent, et que les coutumes de Perpignan, recueillies et traduites une première fois sous les Comtes de Roussillon, avaient été définitivement transcrites dans un registre particulier, vers l'an 1300. Mais ces rédactions prouvent seulement que l'administration de la justice avait été soumise de bonne heure à des formes conservatrices, et que la civilisation dans les nouveaux états formés sur les ruines

de l'antique Espagne, suivait une marche progressive, et peut-être rencontrait moins d'obstacles que dans les états voisins; mais ce ne fut qu'après la réorganisation des cortés de Catalogne, de Valence et d'Aragon, que les lois et les coutumes furent recueillies en forme de code, et que l'interprétation de ces règles de justice devint l'objet des méditations des commentateurs; aussi, à partir de cette époque, l'on compte un grand nombre de jurisconsultes catalans, et plusieurs ont légué à la postérité des ouvrages justement estimés; mais la plupart d'entre eux, pour se conformer à l'usage, écrivirent en latin; cependant, leur existence et le mérite particulier des ouvrages rédigés en catalan, suffisent encore pour prouver les résultats inévitables de l'institution politique des cortés, sur la perfection de la langue catalane, et combien les universités instituées par des Princes amis des lettres, eurent d'influence sur cette même langue.

Le seizième siècle vit donc plusieurs écrivains catalans se distinguer de leurs devanciers par la facilité avec laquelle ils écrivaient sur les matières les plus abstraites; et si les événemens importans du siècle changèrent la marche de l'esprit humain et lui imprimèrent une nouvelle direction, si les productions littéraires d'un esprit fin et d'une imagination brillante devinrent plus rares, on peut remarquer aussi qu'elles furent heureusement remplacées par cette rectitude d'idées, par cette sévérité et cette élévation dans le style que comportent les sciences morales et philosophiques.

Cependant dans la longue série des écrivains qui appartiennent à une époque si importante pour l'histoire de la Péninsule, et par les changemens qu'elle amena dans la politique européenne, on compte encore quelques poètes et quelques romanciers; mais leurs œuvres tardives venant après les compositions gracieuses et justement admirées, de Martorell, d'Ausias March et de quelques autres, elles n'ont pu surmonter l'oubli auquel un goût plus difficile et des méditations plus graves les condamnèrent du vivant de leurs auteurs. Arrêtons-nous un moment sur quelques-uns des noms les plus marquans de cette série, et parmi les jurisconsultes, les historiens, les commentateurs et les agronomes.

Francisco Solsona, né à Argelaguer, petit village situé sur la frontière de Catalogne et de Roussillon, obtint un grand renom par la connaissance approfondie qu'il avait acquise de la jurisprudence catalane. Il publia plusieurs ouvrages, et entre autres (147) le Formulaire des notaires, intitulé: *Estil de Capbrevar*, imprimé à Barcelone, l'an 1565, et un Traité sur le *Estil de las Clausulas*, qui fut aussi imprimé.

Don Lluis de Peguera, membre de la Royale Audience de Catalogne, publia, sur la fin du seizième siècle, un traité sur les cortés, avec le titre suivant: *Pratica*, *forma*, y *Estil*, *de celebrar Corts generals en Cathalunya* (148). Cet ouvrage a été réimprimé plu-

---

(147) Marcillo : part. 2, cap. 7, § 3, num. 504.

(148) Marcillo : part. 2, cap. 7, § 3, num. 574, p. 346.

sieurs fois, et la dernière, ce fut l'an 1701. Depuis sa publication, on n'a cessé de le considérer comme un manuel indispensable pour la tenue des cortés et pour classer les droits ou les priviléges respectifs des individus qui en faisaient partie.

Pedro Miguel Carbonell (149) naquit à Barcelone, et son mérite le porta successivement aux emplois de notaire, de secrétaire-d'état et d'archiviste du roi Ferdinand-le-Catholique. Il écrivit avec succès l'histoire de Catalogne, jusqu'au règne de Jean II, sous le titre plus vaste de *Chronica general de Espana*. Cet ouvrage, remarquable par l'étendue des recherches et par l'importance des matériaux qu'il fit connaître, et dont on n'avait pas encore soupçonné l'existence, a d'ailleurs le mérite particulier, de renfermer en entier les annales du roi don Pedro IV, dont il a été déjà fait mention. La chronique de Carbonell a été imprimée pour la première fois l'an 1536.

Jaume Ramon Vila, originaire de Barcelone, et d'une famille très ancienne, fut renommé par son érudition: il publia, entr'autres, un Nobiliaire de Catalogne, avec des recherches curieuses sur l'histoire des anciennes familles et sur la chevalerie (150). On a de lui plusieurs histoires manuscrites, dont le style est estimé.

---

(149) Marcillo : part. 2, cap. 7, § 3, fol. 362, num. 612.
Corbera : Cat. illust., lib. 5, cap. 11, f. 236.

(150) Marcillo : ibid., f. 333.
Corbera : Cat. illust., t. 1, lib. 1, cap. 2, fol. 7.
Serra : indice histor., num. 480 et suiv.

Don Angel Delpas, né à Perpignan, l'an 1540, dans la famille que Louis XIV distingua plus tard, en lui accordant le marquisat de Saint-Marsal, était moine franciscain. Son mérite éminent le fit appeler à Rome, où il vécut dans l'intimité des papes Grégoire XIII, Sixte V et Clément VIII (151). Il écrivit avec succès dans plusieurs langues, et particulièrement en catalan.

Cosme Damien Hortola, né à Perpignan, d'une famille peu fortunée, se distingua par son goût pour les lettres et par son application à l'étude des sciences les plus abstraites. Il se fit un nom à l'université de Paris, à la cour de Rome, et même dans les académies de Cordoue et de Grenade. Il a peu écrit, mais son savoir le mit sans cesse en évidence, et il fut tout à-la-fois, le chef de l'université de Barcelone, le conseil et le guide du tribunal de l'inquisition, et le député d'Aragon au concile de Trente. Il termina ses jours dans la riche abbaye de N.-D. de Villebertrand, que le roi Philippe II lui avait fait accorder. Ses œuvres historiques n'ont jamais été imprimées.

Francisco Tarafa (152), chanoine de Barcelone et archiviste royal de cette ville, écrivit d'abord en latin l'Histoire d'Espagne, qu'il dédia à Philippe II. Plus tard les matériaux qu'il avait recueillis le mirent à même de rédiger en catalan les ouvrages suivans :

Chronica de cavallers Catalans. Ces recherches intéressent plus de 500 familles catalanes.

---

(151) Marcillo : ibid., fol. 306.

(152) Serra : indice hist., fol. 301, num. 431.

Dels Pobles, rius y montagnas de Espana. Cet ouvrage est rempli d'annotations, qui éclaircissent un grand nombre de points douteux sur la géographie ancienne et du moyen âge.

Diccionario geografo de Espana.

Ces trois ouvrages sont toujours restés manuscrits. Il en existe plusieurs copies : les originaux sont déposés au monastère de Saint-Jérôme de la Murtra, près de Barcelone.

Pedro Anton Beuter (153), né à Valence, fut admis dans les ordres sacrés. Son savoir lui fit obtenir les charges les plus honorables dans la cathédrale et à l'université. Son ouvrage le plus important est sa *Chronica general de Espana*, qu'il traduisit ensuite lui-même en castillan. L'impression de l'édition catalane, est de l'an 1538.

Anton Domenec (154), né dans les environs de Girone, rédigea, dans les loisirs du cloître, où il s'était retiré de nouveau, après avoir été chercher à Rome les dispenses d'un vœu, l'*Histoire de tous les saints et de tous les hommes illustres de Catalogne.* Il mourut vers l'an 1604.

Le moine Augustin Eura, évêque d'Orense, en Galice, publia un traité sur la langue catalane (155).

---

(153) Ximenes : t. 1, p. 104 et suiv.

(154) Marcillo : ibid., fol. 303.

Antonio : Biblioth. hisp.

(155) Serra : Hist. de Monserrat, part. 2, cap. 26, p. 279, note 9.

Antic Roca, né à Girone, d'une famille distinguée de la bourgeoisie, professa très long-temps à l'université de Barcelone, et pour faciliter les études, il rédigea un Dictionnaire catalan et latin, qu'on imprima sous ses yeux, l'an 1561 (156).

Jaubert Fabricius, publia une Histoire des rois d'Aragon, peu estimée. Cet écrivain était moine (157).

Rafel Mox, était un habile médecin et un citoyen recommandable. Il publia, l'an 1587, à Barcelone, un ouvrage sur la peste (158).

F°.Calça, né à Barcelone, y professa avec distinction la rhétorique, et ne publia, des divers ouvrages qu'il avait écrits, qu'un Essai historique sur la Catalogne. On l'imprima l'an 1588 (159).

Miguel Agustin, prieur du Temple à Perpignan, rédigea et publia, en catalan, l'an 1597, un traité d'Agriculture, qui a été plus tard traduit en castillan, par le même auteur, avec un vocabulaire, en six langues, des plantes, des arbustes et des arbres qui intéressent l'agriculture (60).

Miguel Llot de Ribera, étant professeur de l'université à Perpignan, fut chargé d'une mission importante

(156 Marcillo : ibid., fol. 298.

(157) Corbera : lib. 5, cap. 2, p. 292.
Proclam. cathol., p. 11.

(158) Antonio : Biblioth. hisp.

(159) Crisi : part. 2, cap. 7, num. 489.

(160) Marcillo : ibid., fol. 350.

à la cour de Rome. A son retour, il publia plusieurs ouvrages et un recueil de poésies catalanes (161).

Honofre Manescal, prêtre du diocèse de Tarragone, prêcha, l'an 1597, dans la cathédrale de Barcelone, le sermon catalan du 4 novembre, qu'un long usage avait exclusivement consacré en l'honneur du roi Jacques II et de la nation catalane. Ce panégyrique, rempli de recherches historiques et de détails qui intéressent la géographie de la province, a été imprimé pour la première fois l'an 1602, et depuis lors, il a été classé avec honneur, dans la collection des historiens catalans (162).

Anton de Viladamor a laissé un ouvrage manuscrit intitulé : *Cronica de Cataluna*, qui a été souvent consulté par Pujades et autres (163).

Nous avons déjà vu que la langue catalane était usitée dans les cortés, et que les rois n'en employaient pas d'autre, dans leurs communications avec ces fameuses assemblées. L'usage était même devenu un droit pour la nation catalane ; et ce n'eût pas été sans rencontrer de graves oppositions, que le prince ou ses officiers se seraient permis de faire entendre, dans le sein des cortés, des accens étrangers. Aussi Charles V, que l'on vit lutter avec une constance admirable, et parfois

---

(161) Serra : f. 162.

Crisi : part. 2, cap. 7, § 3, num. 587.

(162) Je possède un exemplaire mutilé de cet ouvrage, avec le titre suivant : Sermo vulgarment anomenat del serenissim senyor don Jaume Segon.

(163) Crisi : part. 2, cap. 7, § 3, num. 605.

avec trop de bonheur contre les libertés du peuple aragonais, n'osa jamais attaquer de front les libertés catalanes; et le premier témoignage de respect qu'il leur accorda, ce fut d'adopter la langue des rois ses aïeux, et de chercher à la bien parler (164).

Pendant le dix-septième siècle, le nombre des écrivains catalans fut moindre que dans les siècles antérieurs. Il semblait que les lettres avaient perdu de leur charme depuis que les princes d'Aragon s'étaient assis sur le trône de Castille, et depuis que la cour de Barcelone avait été léguée à un vice-roi. Cette brillante suite de juglars qui peuplait autrefois le palais et donnait aux fêtes nationales tant de pompe et d'éclat; les poètes qui leur avaient succédé, et les jurisconsultes qui, en simplifiant les lois, et en les rendant populaires,

---

(164) Dormer: Anal. de Arag., lib. 2, cap. 83, fol. 640.

Tous les ouvrages qui ont été publiés pour la tenue de l'assemblée des Cortés ont été écrits en catalan; on peut citer entre autres: — Capitols del general, del principat de Cathalunya, Comtats de Rosselló y Cerdanya. Rédigés aux Cortez de 1599. Ils ont été réimprimés plusieurs fois. — Practica, forma, y estil de celebrar Corts, per lo noble don Lluys de Peguera. Directori de las Corts. Réimprimé l'an 1698.

Summari dels Carrechs, y obligacions, dels collidors, etc. Réimprimé l'an 1683.

Capitols de Corts, per lo redres del general y casa de la Deputaçio de Cathalunya. Rédigés aux Cortez de 1706, présidés par l'archiduc Charles, qui s'intitulait alors Charles III.

Voyez, à l'Appendix, l'opinion du savant Bastero, sur la langue catalane.

avaient consolidé l'édifice social, étaient presque tous morts sans successeurs; le petit nombre de ceux qui avaient survécu, résistaient avec peine aux conseils de l'ambition. Plusieurs désertèrent les belles vallées et les rivages fortunés de la Catalogne pour les arides plateaux de la Castille. Cependant la culture des lettres en cessant de recevoir directement du souverain, les encouragemens qu'elle méritait, trouva encore des écrivains qui lui furent fidèles, et qui, au milieu des tourmentes révolutionnaires qui désolèrent ces belles contrées, vécurent dans une douce indépendance, et surent ennoblir leur exil par leurs travaux littéraires. C'est une tendance assez commune des esprits, lorsque les dissentions politiques ébranlent le pacte social, de se diriger de préférence vers l'étude de l'histoire, comme si l'homme, à mesure que les événemens deviennent plus difficiles, voulait en chercher la solution dans le récit des événemens passés. C'est aussi le dix-septième siècle qui compte le plus grand nombre d'historiens. Plusieurs, il est vrai, ont donné à leur ouvrage toute la partialité et toute l'animosité du libelle; d'autres ont traité certaines époques avec des préventions que le talent rend encore plus fâcheuses; et parmi ceux qui ont écrit de bonne foi et en-dehors des séductions de l'esprit de parti, il en est encore qui n'ont pu modérer le désir, bien pardonnable sans doute, de ne rien omettre de tout ce qui pouvait honorer leur patrie et les hommes distingués qu'elle a produits.

Si donc l'absence de la cour et la réunion des états d'Aragon au royaume de Castille, furent funestes à

l'étude des lettres dans les provinces de Catalogne et de Valence; si la langue catalane eut particulièrement à souffrir de cet éloignement, d'autre part, les mêmes causes favorisèrent aussi l'étude de la langue castillane, jusqu'alors limitée par la division politique de l'Espagne. Cette langue, adoptée par la nouvelle cour, et par tous ceux que l'ambition, le devoir ou le rang, mettaient en rapport avec elle, reçut à son tour, par l'usage et par les efforts successifs de quelques écrivains, cette propriété de termes et cette élégance qui lui assignèrent dès-lors un rang distingué parmi les dialectes européens. Cette rivalité méritait d'être remarquée, parce qu'elle indique un commencement de décadence pour la langue catalane, et qu'elle explique comment cette même langue, en cessant d'exprimer avec la même justesse les changemens survenus dans les mœurs, dans la pratique des arts et dans les relations sociales, est déchue du rang qu'elle occupait, et est venue se classer lentement parmi les nombreux idiômes du midi. Mais cette décadence ne fut pas aussi rapide que la marche des événemens et leur influence indispensable pouvaient le faire supposer; il y eut comme une lutte établie entre les écrivains qui, maîtrisés par un sentiment d'orgueil national, restèrent fidèles à la langue de leurs aïeux, et ceux qui, entraînés par un autre sentiment non moins louable, adoptèrent la langue nouvelle, afin d'obtenir un plus grand nombre de lecteurs. Cette lutte fut d'autant plus remarquable, que nous lui devons, peut-être, les deux poètes espagnols les plus marquans du dix-septième siècle, et que leurs

noms sont essentiellement liés à l'histoire littéraire de l'Espagne. L'un, Vincens Garcia, termine la série des poètes catalans; et son talent distingué, son heureuse facilité, et la grâce de quelques-unes de ses compositions, font encore aujourd'hui l'admiration de ses compatriotes; l'autre, Lopez de Vega, doué d'une imagination brillante et d'une fécondité prodigieuse, créa en Espagne l'art dramatique, et se fit pardonner ses trop nombreux succès par le talent dont il fit preuve, et par le mérite surtout d'avoir ouvert la marche aux poètes castillans. Tous les deux appartiennent à la fin du seizième siècle: mais comme leur réputation littéraire date du siècle suivant, il paraît plus juste de les classer parmi les écrivains de cette seconde époque; mais nous n'aurons à nous occuper que du premier.

Le docteur Vincens Garcia naquit, dit-on, à Tortose, vers l'an 1580. Il étudia à l'université, alors fameuse, de Lérida; et son talent se révéla de bonne heure dans un petit poème qu'il composa en l'honneur de Philippe de Berga, recteur de l'université et descendant de l'illustre juglar du même nom, qui accompagna le roi Charles d'Anjou, à la conquête de Naples (165). Le succès de cette première composition procura à Garcia des amis puissans, qui s'occupèrent de sa fortune et le mirent sur la voie des honneurs; mais le jeune poète, bornant son ambition, se crut assez riche du moment qu'il se crut indépendant; et selon ses desirs, une douce médiocrité favorisa toujours

(165) Gravina: lib. 1, cap. 7.

son talent et son goût pour l'étude. Il était depuis plusieurs années recteur de l'église de Vallfogona, lorsque le roi Philippe IV vint pour la première fois à Barcelone. Ce prince aimait les belles-lettres, et il recherchait la société des poètes. Il vit Garcia, et charmé de la vivacité de son esprit, de son talent d'improvisation, et du mérite, nouveau pour lui, d'une poésie élégante dans une langue qu'il avait peu estimée jusqu'à ce jour, il obtint, par ses instances, que le recteur le suivrait à Madrid. C'est alors qu'il s'établit entre ce dernier et Lopez de Vega (166), une intimité que le temps ne fit que resserrer de plus en plus. Rivaux par le talent, et courant tous les deux la même carrière, ces deux poètes donnèrent cependant l'exemple rare d'une union parfaite et d'une amitié inaltérable; mais l'envie ne respecta point cette alliance de talens et de vertus; elle attaqua le recteur avec acharnement, et le priva successivement de l'appui du roi, de la bienveillance des grands et de l'estime publique. Indigné de ces honteux succès, Garcia confondit ses ennemis, en révélant leurs perfidies; mais il déserta aussitôt une cour où la médiocrité avait tant de crédit, et d'obscurs rivaux autant de moyens de nuire. Poursuivi jusqu'à Saragosse où l'on tenta de l'empoisonner, il eut la douleur de voir son domestique succomber par l'effet du poison; et après avoir échappé lui-même à la mort par la promptitude des remèdes, il se réfugia en toute hâte à sa re-

---

(166) Les poètes Gongoras, Quevedos, Velez de Guevara et autres, étaient fixés à la même époque à la cour du roi Philippe IV.

traite chérie de Vallfogona. Il y retrouva le repos qu'il avait vainement cherché à la cour. Dès lors, il partagea son temps entre la poésie et les devoirs de son ministère. C'est l'époque de sa vie la plus remarquable.

La solitude favorisa son beau talent, sans altérer la douceur de son caractère ; elle donnait à ses compositions une teinte philosophique, que tempéraient les saillies d'un esprit naturellement vif, et les souvenirs de sa jeunesse. La mort le surprit dans la force de l'âge (167), entouré d'amis et regretté de ses paroissiens.

Le recueil complet de ses œuvres a été publié à Barcelone, l'an 1820. Les éditions publiées en 1700 et 1703, avaient subi des mutilations que n'avait pu prévenir Garcia, bien qu'il eût été lui-même un censeur rigide de ses propres œuvres, et que la crainte des censures ecclésiastiques l'eût porté à sacrifier une partie de ses poésies légères, quelques jours avant sa mort. Ce recueil est divisé en deux parties.

Le docteur Vincens Garcia, termine, comme nous l'avons déjà dit, la série des plus habiles poètes catalans, et je comprends, dans cette série, les poètes valenciens, parce qu'au commencement du dix-septième siècle, les changemens survenus dans la langue valencienne n'étaient pas assez importans pour la faire considérer jusqu'alors comme un dialecte de la langue catalane.

Les poètes contemporains de Garcia, et le petit nombre de ceux qui appartiennent à son siècle, tentèrent vainement de rivaliser avec lui, et d'écrire dans

---

(167) Il mourut l'an 1623, à l'âge de 40 ans, des suites du poison, qui lui avait été donné à Sar...

une langue qui avait offert autant de ressources sous la plume de l'habile recteur. Les noms de Garceni, de Silveri, de Francisco de Ayguaviva, de Felip de Gimara, de Juan de Boxados, de Monnells, de Masanes, de Pardina, d'Heredia et de Cordellas, seraient probablement oubliés, avec les ouvrages destinés à en conserver le souvenir, si Garcia lui-même ne les avait recueillis dans plusieurs de ses pièces (168). Joseph Blanch de Tarragone, Antoine de Bastero de Girone, Michel de Moradell, et autres encore, publièrent aussi des poésies Catalanes : mais la réputation de Garcia éclipsa toutes les autres. D'ailleurs les talens poétiques devenaient de plus en plus rares en Catalogne, par les motifs que nous avons déjà indiqués. Ce ne sera donc que dans une autre classe d'écrivains que nous ferons un choix, pour suivre nos recherches. Quelques noms suffiront pour indiquer une espèce de décadence dans les ouvrages littéraires et dans le mérite des compositions en général. A ces noms, nous en joindrons d'autres, parce qu'ils sont désormais inséparables de certains événemens politiques qui influèrent sur le sort du Roussillon et sur celui de la langue catalane.

André Bosch naquit à Perpignan d'une famille ancienne et considérée (169). La charge d'archiviste de la ville, qui était héréditaire dans sa famille, le mit

(168) Serra : f. 342.
Crisi : f. 367.

(169) Crisi : part. 2, cap. 7, § 3, num. 442.

à même de compulser les anciennes écritures, et de composer, en l'honneur de sa patrie, un ouvrage qui parut l'an 1628, avec le titre suivant: *Titols de honor de Cathalunya, Rosello y Cerdanya.* Ces recherches ont été d'un grand intérêt, jusqu'au moment où une administration uniforme a remplacé les diverses juridictions civiles, judiciaires et ecclésiastiques de l'ancienne province de Roussillon (170). Mais la partie historique de cet ouvrage, celle dans laquelle l'imagination de l'écrivain a eu un champ libre, a été jugée avec sévérité, et méritait de l'être. Ajoutons, pour justifier, s'il est possible, l'exagération de l'auteur et les erreurs qu'il a recueillies avec trop de facilité, qu'il écrivait dans un temps où la lutte entre le parti espagnol et le parti français était déjà engagée, et que dès-lors la vérité était également tourmentée dans l'intérêt des deux partis. Les recherches même de Bosch sur l'origine de la langue catalane et de ses dialectes roussillonnais, valenciens et mallorquins, ne peuvent être accueillies qu'avec discernement; mais quoi qu'il en soit du mérite particulier de cette composition historique, il est du moins certain que peu d'ouvrages catalans sont écrits avec autant d'élégance et de pureté.

Jérome Pujades, né à Barcelone (171), occupa successivement plusieurs emplois civils. Etant encore commissaire-général du comté d'Ampurias, il publia, l'an 1610, l'histoire de Catalogne, avec le titre suivant:

---

(170) Corbera: lib. 1, cap 2, p. 8.

(171) Crisi: part. 2, cap. 7, § 3, num. 517.

Chronica general del principal de Cathalunya (172). Beaucoup d'érudition, une connaissance approfondie de la langue catalane et de l'histoire du moyen âge, et toutes facilités pour puiser aux véritables sources et pénétrer dans tous les dépôts littéraires, n'ont pas mis cet écrivain à l'abri de la critique, qu'il mérita peut-être, parce qu'il parut plutôt vouloir soutenir les intérêts de sa patrie, qu'écrire ses annales. Son fils, Michel Pujades, publia aussi une Histoire catalane (173). Les historiens catalans (174) se plaignent des nombreux emprunts que l'archevêque de Paris, M. de Marca, a faits aux ouvrages manuscrits ou imprimés de Jérôme Pujades, sans citer la source à laquelle il a puisé son érudition et les résultats historiques qui enrichissent ses œuvres.

Gaspard Escolano, chroniste de la ville de Valence, mourut l'an 1619 (175): ses travaux historiques lui assurent un rang distingué parmi les écrivains de sa patrie.

Joseph Blanch, chanoine de Tarragone, que nous avons déjà eu occasion de mentionner comme poète, mérite aussi d'être classé parmi les historiens catalans (176). Il fut archiviste de l'église métropolitaine de Tarragone, et ses travaux furent souvent utiles aux annalistes d'Aragon et de Valence. Il mourut l'an 1672.

---

(172) Corbera: Cat. illust., lib. 1, cap. 2, f. 6.
(173) Crisi: p. 2, c. 7, § 3, num. 589.
(174) Serra: Indice histor., num 449.
(175) Ximenes: t. 1, f. 281.
(176) Serra: p. 342.

Jérôme de Monfar, religieux du monastère de Saint-Jérôme de la Murtre de Belen, près de Barcelone, publia plusieurs histoires catalanes (177).

Raymond Mora de Almenar, étant député du royaume de Valence aux cortés, publia, dans l'idiôme valencien (catalan), le recueil des *fueros* et autres lois constituant le droit public de ce royaume (178). Ce recueil, précieux sous plus d'un rapport, servit de régulateur aux cortés, jusqu'à leur suppression ordonnée par Philippe V.

Miquel Zarrovira, bourgeois-noble de Barcelonne, publia aussi un ouvrage destiné à régulariser les travaux et la rédaction des actes des cortés, sous le titre de *Ceremonial de Corts* (179). Ce manuel, d'après la loi qui n'admettait que le catalan dans la fameuse assemblée des cortés, fut rédigé dans cette langue, et fut le guide constant des officiers chargés de présider ou de diriger les opérations.

Don Joseph de Taverner, évêque de Girone, et plus tard archevêque de Tarragone, après avoir joué un rôle important dans les révolutions qui désolèrent la Catalogne et le Roussillon, employa les loisirs de son exil à Perpignan, à faire des recherches historiques qui furent publiées plus tard (180); mais ses tra-

---

(177) Serra: Indice histor., num. 458 et seq.

(178) Ximenes: t. 1, p. 301.

(179) Crisi: part. 2, cap. 7, § 3, num. 591. Antonio: Biblioth. hisp.

(180) Serra: Indice histor., f. 350 num. 502 et suiv.

vaux avaient toujours un but politique, qui doit inspirer quelque méfiance.

Vincent Perez de Culla, gentilhomme valencien, composa une Notice historique fort intéressante sur l'expédition aventureuse des deux frères Zapata (181), qui étaient parvenus, par leur bravoure et par de grands sacrifices d'argént, a purger les solitudes du royaume des Maures qui s'y étaient réfugiés, malgré l'ordre de leur expulsion (182). Il existe encore du même auteur un recueil de poésies.

François Compte, notaire de la ville d'Ille, en Roussillon, publia l'ouvrage suivant : *Geographia dels comptats de Rossellò y Cerdanya* (183). Cet ouvrage est peu connu.

Gaspar Roig y Jalpi, originaire de la petite ville de Blanes, sur la côte de Catalogne, fut provincial des Carmes et chroniste de la couronne d'Aragon (184). Il écrivit beaucoup sur l'histoire; et un accident l'ayant privé de l'usage de la main droite, à l'âge de 70 ans, il apprit à écrire de la main gauche, pour ne pas discontinuer ses travaux. Cependant ses recherches sont peu estimées. Cet écrivain ne sut pas se défendre de cet enthousiasme irréflechi qui maîtrisa un instant les esprits en Catalogne.

Don Carlos Coloma, comte de Elda, fut vice-roi

---

(181) Bibliothèque de l'archevêché à Valence.

(182) Ximenes : t. 1, p. 327.

(183) Crisi : part. 2, cap. 7, § 3, num. 491.

(184 Serra : Indice histor., num. 536, f. 364.

de Mayorque et capitaine-général de Roussillon. Il consacra les loisirs qu'il savait se ménager au milieu des fatigues de la guerre et des travaux d'un homme d'état distingué, à publier la traduction catalane des XVI livres des Annales de Tacite (185). Elle fut imprimée la première fois à Douai, l'an 1629. Cet illustre écrivain a laissé en outre d'autres ouvrages sur la guerre des Pays-Bas, où il joua un rôle important.

Le docteur Jh. Llop, publia, en idiôme Valencien, un ouvrage fort estimé, sur le régime municipal de la ville de Valence sa patrie. La première impression date de l'an 1679; les Chartes insérées dans cet ouvrage sont du plus haut intérêt pour l'histoire de la province et de son droit public.

Llorens Cendros, prêtre du diocèse de Barcelone, et professeur à l'université de cette même ville, publia, l'an 1676, une Grammaire catalane (186).

Le docteur Louis Baldo, né à Perpignan, est auteur de plusieurs Mémoires catalans, sur la province de Roussillon, qu'il dédia au roi Philippe III (187).

Felix Farràs, d'une famille ancienne de Lérida, exerça plusieurs emplois publics avec distinction, et les études sérieuses auxquelles il se livra ne nuisirent jamais à son double talent pour la poésie Catalane et

(185) Ximenes : t. 1, f. 338.

(186) Je possède un exemplaire de cette Grammaire, et des recherches de Jh. Llop.

(187) Augustin Riu : Cristal de la verdad, p. 352, not. a.

pour la poésie castillanne. Il publia un recueil de lettres en catalan, avec leur traduction, en castillan, en italien, en latin et en français (188).

Manuel Marcillo, jésuite, était né à Olot, ville de la haute Catalogne. Il se distingua pas son érudition, et publia, vers l'an 1683, un ouvrage intitulé : *Crisi de Catalunya*. C'est une espèce de répertoire de tous les noms historiques de la province, avec des détails curieux sur les institutions diverses, sur les établissemens religieux, et en général sur tout ce qui pouvait contribuer à jeter quelque lustre sur la nation Catalane. Nous avons eu souvent occasion de citer cet ouvrage à l'appui de nos recherches.

Avant de terminer la revue littéraire du 17ᵉ siècle, et de clôturer la liste des écrivains Catalans, il convient d'arrêter un moment notre attention sur la situation politique de l'Espagne vers le milieu du même siècle. Elle doit éclairer nos recherches sur la langue catalane.

Philippe IV, en montant sur le trône, avait hérité d'une vaste monarchie, créée et soutenue par des moyens qui avaient échappé aux successeurs de Charles V. Dès l'an 1640, les innovations et les changemens introduits dans le système politique et dans la marche du Gouvernement, avaient amené d'autres innovations dans la monarchie ; et celle-ci avait tout à-la-fois à souffrir de la faiblesse et de l'orgueil du pouvoir. L'Espagne était désunie et mécontente, lors-

(188) Serra : Indice histor., num. 439.

que la Catalogne donna le signal de la révolte. Le corps municipal de Barcelone, publia, sous le titre de *Proclamation catholique*, un manifeste destiné à échauffer les esprits. Cette pièce historique, dans laquelle on discutait l'origine de tous les pouvoirs, grossit le nombre des mécontens, et la lutte qui succéda aux discussions parlementaires ne se termina, que par la perte du Roussillon et par d'autres sacrifices non moins humilians pour la cour de Castille.

Le succès de la proclamation catholique attira une armée française en Catalogne; et dès l'an 1641, Louis XIII fut reconnu pour comte de Barcelone. Cette même année, Gaspar Sala, moine Augustin et professeur de théologie, prononça son fameux sermon catalan de Saint George (189), patron de la province. Ce sermon n'était encore qu'un espèce de manifeste, adressé cette fois au peuple, par l'intermédiaire des magistrats devant lesquels il fut prononcé, et que ceux-ci se hâtèrent de faire imprimer et de répandre avec profusion. Il est fâcheux que Gaspar Sala n'ait été, dans cette circonstance, qu'un historien de parti, et qu'il ait compromis l'importance et l'intérêt de ses recherches historiques, en leur donnant un cadre qui en fait suspecter la véracité. Son style est pur et élégant, et il y a beaucoup d'art dans sa manière de classer et de raconter les événemens.

---

(189) Sermo Chronologich del illustre martyr y patro inclyt de Catalunya, Sant Jordi. Barcelone, Gabriel Nogues, 1641, n-4°. Je possède un exemplaire de ce sermon.

La mort de Louis XIII, n'apporta pas de changement notable dans la situation politique des Catalans. Ils conservaient toujours la même haine pour les Castillans et pour la cour de Madrid. L'esprit de parti alla jusqu'à repousser l'usage de la langue castillane, qui s'était inssensiblement établi. Il y eut un redoublement de zèle en faveur de la langue nationale, et il y aurait eu quelque danger à lui en préférer d'autres: c'est pourquoi lorsqu'il fut question de prononcer, suivant l'usage, l'oraison funèbre de Louis XIII, comme comte de Barcelone (190), le jésuite Jacques Puig, qui en fut chargé, adopta le Catalan, bien qu'il eût à parler devant un auditoire presque tout composé de Français, peu familiarisés avec les ressources et le mérite de cette langue. Le choix de l'orateur n'était pas indifférent dans cette circonstance, et le peuple apprit avec plaisir, que le visiteur de la province, chef de l'instruction publique et qualificateur de l'Inquisition, avait joint sa voix à celle de ses magistrats, pour proclamer l'union de la Catalogne à la France, et pour légitimer par son suffrage tout ce que l'insurrection avait exécuté. Aussi l'oraison funèbre et la relation de la cérémonie qui eut lieu dans l'église cathédrale, furent publiées, immediatement, par la voie de l'impression. L'effet que produisirent les écrits de Jacques

(190) Sermo que predica lo R. P. Jaume Puig, en les reals exequies que la molt illust. y nobilis. ciutat de Barcelona celebra a 20 de Juny de 1643, a la grata y bona memoria de Lluis XIII lo Just, rey de France y de Navarra, comte de Barcelona. Barcel. Jaume Matevat, 1643, in-4°.

Puig et de Gaspar Sala, venant à l'appui de la proclamation catholique, et les armes castillanes ne pouvant rien contre les doctrines politiques de ces divers écrits, on crut utile d'adopter les mêmes armes pour repousser les Français de Catalogne, et pour faire rentrer cette province et le Roussillon sous leur ancienne domination. Le moine Augustin Rius fut chargé de cette importante mission, et il faut convenir qu'il fit une grande dépense d'érudition (191) pour rendre suspecte l'alliance des Français, et pour prouver que leur apparition en Catalogne avait toujours été le signal des discordes civiles et des calamités nationales. Son ouvrage fut traduit en Catalan ; mais il obtint peu de lecteurs, et son influence fut à peu près nulle sur les esprits ; tant il est vrai qu'en révolution, il est plus facile de propager une erreur, que de la combattre avec succès.

Le traité des Pyrénées vint mettre un terme aux différens qui divisaient les cours de France et d'Espagne. La Catalogne, située au-delà des nouvelles limites, revint aux rois de Castille, et la ville de Barcelone, délaissée par Louis XIV, et affaiblie par la guerre, ouvrit ses portes aux troupes castillanes. Mais ce repos forcé ne fut pas de longue durée. La haine se perpétua par les abus ; et sous le faible successeur de Philippe IV, on entretint avec soin, en Catalogne, les élémens de discorde qu'on est à-peu-près sûr, en

(191) Cristal de la Verdad, o Espeio de Cataluna. Zarragoça ; Pedro Lanaja, 1646, in-4. Je possède un exemplaire de cet ouvrage et des précédens.

tous les temps, d'y rencontrer. L'avénement de Philippe V et les guerres de la succession réveillèrent des passions qui n'étaient qu'assoupies. On multiplia les écrits; on fit un appel à toutes les ambitions; on intéressa dans la lutte, les priviléges, les droits provinciaux, et jusqu'à la langue catalane. Aussi lorsque la victoire eut soumis les anciennes provinces d'Aragon au nouveau souverain de l'Espagne, l'on crut nécessaire de punir le foyer de la révolte par l'abolition des cortés, celle des priviléges, et par la défense d'admettre désormais la langue catalane dans les assemblées publiques, dans les affaires administratives, et dans les cours judiciaires. Cette défense, dictée par un juste ressentiment, ne fut que trop fidèlement exécutée; et c'est à partir de cette époque, c'est-à-dire depuis l'an 1714, que le catalan se trouva relégué parmi les nombreux idiômes qui, encore aujourd'hui, divisent, d'une manière prononcée, le sol de l'Espagne. Le royaume de Valence, ayant opposé la même résistance que la province de Catalogne, en avait été puni comme elle; et le 14 août 1707, Philippe V abolit les fueros Valenciens, et avec eux la langue valencienne, qui n'était, comme nous l'avons déjà vu, que la langue catalane. Ainsi se trouva consommée l'œuvre de Charles V; et toute la monarchie Espagnole, à l'exception du royaume de Navarre, fut soumise aux fueros de Castille, et forcée d'adopter la langue castillane.

La décadence de la langue catalane ne fut pas moins rapide en Roussillon. Les mêmes causes qui avaient, pour ainsi dire, acclimaté la guerre civile

en Catalogne, et qui amenèrent avec la destruction des antiques fueros, l'adoption forcée d'une langue étrangère, agirent aussi sur le Roussillon : ils amenèrent à la longue les mêmes résultats.

Lors du traité des Pyrénées, la langue française était à peu près inconnue aux habitans de Perpignan. Cette ignorance était en partie l'œuvre de la politique, parce qu'elle avait entretenu jusqu'alors le sentiment de haine, qui, mieux que de faibles barrières, avait séparé de la France une province que des intérêts puissans et une division naturelle devaient lui faire regretter. Cependant, depuis l'année 1641, les Français étaient paisibles possesseurs du Roussillon : ils y avaient été accueillis comme amis. On trouvait leur domination d'autant plus douce, qu'ils respectaient avec soin les lois et les privilèges de la province, dont Louis XIV avait depuis signé et juré l'observation. Mais on persistait toujours à croire que l'honneur national était intéressé à la conservation de la langue catalane ; et toutes les ordonnances, lettres et rescrits de toute espèce, de Louis XIII et Louis XIV, avaient été rédigés en cette langue. Tel fut même l'embarras du Gouvernement, lorsqu'il voulut organiser le parquet du conseil souverain, que les importantes fonctions de procureur-général furent confiées à un notaire de village, uniquement parce qu'il parlait et écrivait assez bien la langue française. L'an 1676, on prêcha, pour la première fois, un sermon en français, dans la cathédrale Saint-Jean (192). Cette innovation

(192) Archiv. de la ville, livre verd majeur, fol. 388.

fut accueillie comme un phénomène ; et Louis XIV, informé de la bonne disposition des esprits, ordonna, par sa lettre aux consuls de Perpignan, que désormais il fût défendu de prêcher en catalan, dans aucune des églises de la ville. Cet ordre ne fut point exécuté, faute de prédicateurs, jusqu'à l'année 1684, qu'on prêcha le carême en français dans la même cathédrale. Depuis lors, cette église eut, chaque carême, un prédicateur français ; mais jusqu'à la révolution, les autres paroisses de la ville, et les divers couvens, se montrèrent peu disposés à imiter son exemple.

Les diverses cours de justice conservées par l'acte de réunion, ou instituées depuis le traité des Pyrénées, ne firent usage que du catalan dans les plaidoyers, dans tous les actes judiciaires et dans les arrêts. Les affaires pendantes devant le conseil d'état, furent également instruites dans la même langue ; ce n'est que l'an 1681, que la langue française fut admise concurremment avec la langue catalane, dans la rédaction des procédures et des arrêts de la cour ; et lorsqu'on supposa qu'elle était entendue d'un assez grand nombre d'habitans, on ne craignit plus d'enfreindre une des conditions de l'acte de réunion, que la génération existante avait perdu de vue. Un édit de février, de l'année 1700, ordonna qu'à partir du 1er mai de la même année, les actes notariés, les écritures publiques, les procédures, les sentences et les arrêts, seraient désormais dressés en français (193). Cet édit

(193) Archives du Conseil souverain.

fut exécuté sans opposition. Ce n'est pas cependant qu'il n'eût blessé les esprits, et que tout ce qui avait quelque connaissance des droits et des priviléges de la province, n'eût vu dans cet acte une atteinte formelle à ces mêmes droits. Mais la domination française était trop solidement établie, le souvenir de quelques actes de sévérité trop récent, pour qu'on pût concevoir les moindres craintes. La résistance se concentra dans le sein des familles. Elle y était soutenue et encouragée par le parti Espagnol. Elle isola les fonctionnaires publics, réveilla l'orgueil national, et rendit plus difficiles les projets de réforme et d'amélioration qu'on se proposait d'accomplir dans la province. Ainsi par un contraste difficile à expliquer, si l'on ne connaîssait point le caractère catalan, on vit les Roussillonnais se féliciter d'une part, d'être échappés à la domination espagnole, et se montrer toujours prêts à prendre les armes pour la combattre, et d'autre part, continuer de traiter les Français en étrangers, et repousser avec dédain la langue de leur nouvelle patrie. Averti par cette disposition des esprits, vainement le Gouvernement apporta dans ses projets de réforme, les plus grands ménagemens. Tout ce qui émanait de lui, était accueilli avec méfiance; et les projets les plus sages échouaient en partie, contre cette apathie soupçonneuse derrière laquelle l'opposition et l'ignorance paraissaient se retrancher.

On s'aperçut alors que le plus sûr moyen de rendre Français les habitans du Roussillon, était de donner à l'instruction publique plus de développemens. Les

deux colléges furent rétablis et dotés ; et on ne négligea aucun moyen pour y appeler la jeunesse. La noblesse eut des écoles particulières pour lui faciliter certaines carrières ; et l'antique université se releva de ses ruines. On la dota richement : le nombre de ses cours fut augmenté, le cercle de ses études agrandi ; et elle eut tout à-la fois un amphithéâtre d'anatomie, un cabinet de physique et une belle bibliothèque. Tous ces travaux et toutes ces institutions furent l'œuvre de la maison de Noailles et du maréchal de Mailly ; mais leur influence, qui devait s'accroître avec le temps, était pour lors resserrée dans d'étroites limites. Jusqu'à la révolution française, il exista, entre le Roussillon et la France, une ligne de démarcation d'autant plus sensible, qu'elle était tout-à-la fois dans les lois, dans les mœurs et dans la langue. En effet, tous les rapports de société et toutes les correspondances qui n'étaient point sous la surveillance immédiate d'un agent du gouvernement, n'avaient lieu qu'en catalan. On se faisait un mérite d'ignorer la langue française, ou bien de ne l'admettre qu'en présence d'un étranger. Les nobles titrés auraient cru déroger en dédaignant la langue de leurs pères, et ils paraissaient tenir à honneur de l'écrire avec élégance, et de s'en servir, en présence même de ceux qui n'étaient pas à même d'en apprécier le mérite. Cependant, malgré cette résistance aux vues politiques de Louis XIV, et aux cajoleries des gouverneurs du Roussillon, la présence d'un certain nombre de Français dans cette province, et l'obligation de traiter toutes les affaires publiques dans leur

langue devaient, non seulement nuire à la connaissance méthodique de la langue catalane, mais encore en altérer la pureté. C'est ce dont se plaignaient avec aigreur les partisans de l'ancien ordre de chôses, et tous ceux qui considéraient la réunion avec la France comme nuisible aux intérêts de la province, et en général aux mœurs et au caractère national. La révolution mit un terme à cette lutte secrète. La présence d'une armée française familiarisa le peuple avec une langue que trop de motifs lui avait fait repousser jusqu'à ce jour. Elle pénétra dans les campagnes, y fut tolérée ou adoptée par le cultivateur, et celui qui ne sut pas l'écrire, fit du moins quelques efforts pour la comprendre. Toutefois, la nécessité, pour plusieurs classes d'individus, de connaître la langue française et de la bien parler, n'a pu, depuis la révolution, les faire renoncer à la langue catalane. Elle est, encore aujourd'hui, généralement admise, non-seulement par le peuple, mais encore par les classes riches. On parle français avec les étrangers et dans toutes les réunions publiques. On y renonce dans l'abandon de la vie privée, et dans les rapports particuliers. De cette disposition à parler alternativement, et quelquefois à mêler les deux langues, il en est résulté une espèce de langue de convention, que les uns appellent catalane, parce que c'est le peuple qui l'a plus particulièrement adoptée, et qui n'est à proprement parler, qu'un mélange de mots catalans, espagnols, languedociens et français. On ne parle plus l'ancien catalan que dans les hautes vallées du département; et *dans toutes les églises,* à l'exception

de la cathédale, les prédicateurs sont tenus de l'étudier, et les ecclésiastiques ne pourraient point, sans son secours, remplir les devoirs de leur ministère.

C'est donc sur nos montagnes que le catalan a trouvé son dernier asile. C'est aussi là qu'on peut se former une idée du caractère particulier de cette langue, soit dans les phrases sonores et graves du cultivateur et du muletier, soit dans les saillies vives et métaphoriques du chanteur, soit encore dans la gaîté bruyante qui préside aux danses villageoises. Il n'est pas rare de rencontrer un chantre campagnard, que la nature seule a inspiré, et auquel il ne manque qu'un peu d'étude, pour donner à ses compositions originales, cette régularité dans le plan et cette correction dans le style qui caractérisent l'œuvre du poète. Ces descendans des anciens juglars, sont presque toujours les chefs de ces bandes d'ouvriers, qui descendent périodiquement dans la plaine, pour prendre part à certains travaux. Ils connaissent les anciennes traditions; ils sont comme les archives ambulantes du peuple roussillonnais; et les histoires du temps passé, les événemens présens, les infortunes conjugales, et en général tout ce qui pique la curiosité d'un peuple vif et grand ami de contes, vient prendre place dans leurs récits ou dans leurs chansons. Mais on tenterait vainement de traduire ces chansons et ces récits: la gaîté méridionale a un caractère particulier qui échappe au raisonnement. Elle se parle, mais il est impossible de l'écrire. Le geste, le son de voix, l'attitude du conteur, entrent pour beaucoup dans le mérite du récit; et celui qui sait le mieux

exprimer, par le jeu de sa physionomie et les modulations de sa voix, la situation des personnages qu'il met en jeu, est aussi celui qui obtient le plus de succès. Sa réputation devient départementale. Les bandes diverses d'ouvriers se le disputent, et souvent le propriétaire s'acquitte, en secret, avec lui, du redoublement de zèle et de travail que ses contes ont inspiré aux ouvriers. Il n'est pas étranger au but de nos recherches, d'observer que les motifs des airs sur lesquels s'exercent les modernes juglars, sont bien souvent remarquables par leur mélodie et leur simplicité. Quelques-uns ont mérité l'attention du plus habile chanteur moderne, et de plusieurs de nos compositeurs. C'est ainsi que l'air national et très-ancien de la romance du Canigou, a été heureusement introduit dans le ballet de Clary, pour réveiller dans le cœur de celle-ci les souvenirs du village et l'innocence de ses premiers jours. La romance du Moineau n'est pas moins remarquable par la naïveté des paroles et par la facilité de son chant. Kreutzer l'a publiée avec une suite de variations dignes de son talent. En outre de ces deux romances, qui sont pour les Roussillonais, ce qu'est le Ranz des Vaches pour l'Helvétien et la Barcarole pour le gondolier de Venise, il y a encore d'autres airs catalans qui ont été entendus avec plaisir dans les salons de Paris; mais Garat, qui savait respecter la mode, avait prudemment substitué un canevas de paroles italiennes aux tendres accens des juglars catalans. Qu'eussent dit alors les amateurs exclusifs de la musique ultramontaine, si une voix indiscrète leur avait

révélé le secret de ces délicieux thèmes sur lesquels s'exerçait avec plaisir notre habile chanteur ?

Le catalan, de même que toutes les langues du midi et de l'orient, offre, par la multitude de ses images, par l'emploi fréquent des métaphores et par les expressions sonores qui le caractérisent, beaucoup de facilités au poète, et même au chanteur qui improvise. Souvent l'oreille est flattée par une série de sons agréables ; mais si, après cette première impression, on s'arrête sur l'idée qu'ils étaient destinés à exprimer, on est étonné de rencontrer une pensée commune et peu digne de fixer l'attention : tant il est vrai que la poésie et la musique réunies, peuvent donner aux choses les plus vulgaires et aux sentimens les plus simples, une forme séduisante, et une sorte de prestige, qui trompe l'oreille et souvent le cœur. C'est surtout dans l'espèce de chanson appelée Sagadilla (194), que l'on peut remarquer cette facilité avec laquelle on colore, pour ainsi dire, une seule idée, et on lui donne, dans une longue phrase sonore, tout le développement nécessaire à l'air qui doit lui servir de cadre. Dans ces sagadillas, c'est tantôt un amant qui soupire ses amours, ou qui se console de ses disgraces, en révélant les faiblesses des belles et l'inconstance de leur cœur ; c'est une jeune fille qui chante son indifférence et provoque les attaques par les traits les plus vifs ; c'est un frère lay qui semble avoir écouté à la porte du con-

(194) Les peuples du Nord appelaient sagas leurs chansons guerrières. Sagadilla paraît être le diminutif de Saga, et ce mot serait donc d'origine gothique.

vent, pour répéter ensuite ce qu'il a vu ou entendu; c'est un chanteur malin, qui passe en revue tous les états et toutes les conditions, et dont le geste, les inflexions de voix, et parfois les grimaces, excitent le rire et agitent vivement un nombreux auditoire. C'est au son d'une guitare, d'un flageolet ou d'un tambour de basque, souvent aussi, sans le secours de ces instrumens, que les sagadillas, chantées le soir, à l'ombre d'un vieux micocoulier, appellent les danseurs et provoquent des explosions de gaîté qui animent la danse et vont électriser le cœur des vieillards, rangés en cercle autour de jeunes groupes. Ces danses, ces chants et ces cris se continuent bien avant dans la nuit; et souvent le lendemain revoit aux mêmes lieux les mêmes danseurs que n'ont pu lasser des travaux pénibles, exécutés sous les ardeurs d'un soleil brûlant. Pour exercer une pareille influence sur un peuple dont les amusemens sont si vifs et dont l'imagination est si active, il faut bien que la langue, chargée d'interpréter les sons, ait un mérite particulier qui échappe à l'analyse, et que ses ressources soient autres que celles que l'on accorde à un simple idiôme; il faut qu'au besoin, et pour une imagination disposée à saisir des rapports éloignés, un mot puisse exprimer une idée; et que même plusieurs idées puissent à-la-fois se ranger derrière un petit nombre de mots dont la musique ne laisse pas apercevoir l'isolement. Il faut aussi qu'une longue phrase puisse, au besoin, n'exprimer qu'une idée bien simple, afin que l'harmonie qui résulte de l'arrangement des mots et de leur accord par-

fait avec la musique, n'échappe point à l'attention de l'auditoire.

Cette langue, si gracieuse dans les compositions des juglars, si vive dans les sagadillas, si tendre dans les romances, et pourtant si grave sous la plume de l'historien et du jurisconsulte, déchue aujourd'hui du rang auquel elle était parvenue, et exilée, pour ainsi dire, dans la poussière de nos bibliothèques et dans quelques-unes de nos belles vallées, a été plus favorablement traitée dans la contrée qui fut son berceau. On la parle et on l'écrit encore dans le royaume de Valence, à Mallorque, dans quelques parties de la Sardaigne, et surtout en Catalogne. Dans cette dernière province, le peuple accourt de fort loin à ces antiques représentations théâtrales que le clergé a toujours encouragées ou tolérées, et dans lesquelles il consent quelquefois à jouer un rôle. Les sujets de ces pièces sont presque toujours puisés dans l'histoire sainte ou dans le martyrologue. Ce sont encore les mœurs, la langue et les plaisirs du quinzième et du seizième siècles. Sans doute ces représentations blessent tout à-la-fois la vérité, la religion et le bon goût; mais dans ce moment nous ne les considérons pas sous un point de vue philosophique; intimement liées à l'histoire de la langue catalane, elles offrent même une sorte d'intérêt, en ce qu'elles nous ont fidèlement conservé les compositions mystiques d'une époque déjà reculée.

Ce goût et cette espèce de passion pour les représentations théâtrales auraient dû ammener quelques progrès dans l'art tragique; mais soit que les sujets reli-

gieux sur lesquels on s'exerça d'abord aient trompé le génie des écrivains et que la marche historique des événemens impose trop de gêne à l'action tragique, soit que l'art tragique lui-même n'ait été créé en Espagne et en Roussillon que long-temps après la réunion de l'Aragon à la Castille, il n'existe aucune pièce de théâtre qui mérite d'être distinguée. Ce ne sont jamais que des saints subsisant de longues épreuves et un martyr effrayant; parfois aussi quelque belle pénitente, qui raconte avec une vérité peu décente, les désordres de sa jeunesse et les rigueurs que lui dicte son repentir. Il existe cependant quelques traductions de nos meilleures pièces de théâtre. J'ai lu Mithridate, Zaïre, Athalie et la Mort de César, en catalan; j'ai pu en terminer la lecture, et c'est tout ce qu'on peut dire en faveur de ces traductions. On ne peut, il est vrai imposer des bornes au génie, et pour lui la langue la plus stérile développe des ressources inconnues; mais à juger la langue catalane par ce qu'elle est et par ce qu'elle a été, il est permis de supposer qu'elle se prêterait difficilement aux compositions tragiques. La redondance de ses mots, toutes les fois qu'elle s'impose l'entrave de la versification, le mécanisme particulier de ses constructions, la marche précipitée de ses vers, communément de huit ou dix syllabes, seraient tout autant d'obstacles dont il me paraît difficile de s'affranchir. Le Catalan semble plutôt convenir aux récits de chevalerie, comme dans Tiran-le-Blanc et dans Parthenopex de Blois; aux tableaux historiques, comme dans les Annales de Jacques Ier et de Carbonnell; aux

discussions judiciaires et aux essais philosophiques, comme dans Peguera et dans Saint-Vincent-Ferrer; aux dissertations et aux compilations, comme dans Bosch et dans Tarafa: et enfin aux badinages poétiques, aux épîtres, aux chansons, aux vaudevilles, et même aux discours en vers, comme dans Ausias March, Roig, Garcias et quelques autres.

Cette langue, si elle avait toujours été cultivée par des hommes de lettres, si elle avait subi l'influence inévitable du temps et de la civilisation, qui ne permettent pas à une langue de rester stationnaire, aurait, dans ces derniers temps, produit des ouvrages plus en rapport avec les progrès des lumières: mais le décret de 1714, dont nous nous sommes déjà occupés, clôtura les archives littéraires de la Catalogne et du Roussillon. Sans ce même décret, nul doute que la riche collection de documens historiques de Capmany, et la belle Histoire de Masdeu, n'eussent été rédigées en Catalan, et la Catalogne, aurait compté deux noms de plus parmi les écrivains qu'elle s'honore d'avoir produits. Si les limites imposées à ce Mémoire nous le permettaient, il serait intéressant de rechercher la cause du changement de direction imprimé au caractère et à l'esprit des Catalans depuis leur réunion avec les Castillans. L'histoire aura un jour à expliquer comment le peuple le plus indépendant et le plus guerrier est devenu, après sa défaite, le plus industrieux et le plus riche de l'Espagne. Elle nous représentera le commerce héritant de toutes les ambitions et de tous les talens, portant au loin des

navigateurs intrépides, et rapportant, sur le beau littoral de la Catalogne, des richesses telles, qu'elles donnent à ce même peuple, une autre sorte d'indépendance moins orageuse et non moins respectable que la première. Mais en renonçant à la gloire littéraire et aux succès que promet l'étude des lettres, le peuple Catalan a toujours conservé un goût très-vif pour la poésie. Le docteur Garcias a eu plus d'un successeur, soit en Catalogne, soit en Roussillon, et il en est encore en ce moment qui cultivent la poésie avec succès. La lecture de leurs gracieuses compositions, laisse toujours après elle le regret que des écrivains si recommandables consacrent leurs veilles à des compositions que doivent seulement accueillir un petit nombre de lecteurs, lorsqu'un véritable talent leur permet de prétendre à d'autres succès. Mais il est vrai d'ajouter que la poésie catalane offre de grandes facilités au poète et surtout au chansonnier. Elle a tous les caprices et les formes diverses de la poésie italienne, qui cependant lui est postérieure.

Cette disposition des esprits à accueillir avec indulgence, et à répéter avec transport les récits en vers et les chansons, de quelque manière que l'écrivain envisage son sujet; l'usage journalier du Catalan, dans le commerce et dans les détails de la vie privée; l'usage plus absolu où l'on est de prêcher constamment en catalan, à l'exception des cathédrales de Perpignan et de Barcelone; d'autres motifs encore, qu'il serait trop long d'expliquer, et qui ont pour principe le mauvais état des écoles publiques et l'orgueil na-

tional ; tout contribuera à conserver encore longtemps l'usage du catalan, non-seulement en Catalogne et en Valence, mais encore dans l'ancienne province de Roussillon. C'est pour en favoriser l'étude, qu'on a publié depuis peu un dictionnaire et une grammaire catalanes. Des savans distingués n'ont pas dédaigné de consacrer leurs veilles à des recherches qui ont eu pour résultat, la publication d'éditions plus complètes des anciens dictionnaires. Nous devons à leurs travaux plus de facilité que nos prédécesseurs, pour l'intelligence des anciens écrivains, et une connaissance raisonnée de la plupart des mots qui composent la langue catalane. L'on est étonné d'apprendre tout ce que cette langue a emprunté à l'antique langue celtibère, à l'arabe, à l'hébreu, au grec et au latin. (*V.* la note page 429).

Claude Bornat avait déjà publié, l'an 1561, et en un seul volume in-4°, un *Lexicon latino-catalanum*, un Dictionnaire catalan, l'*Onomasticon propriorum nominum*, etc., un Dictionnaire géographique, aussi en catalan, et enfin un Vocabulaire latin des termes de médecine et des plantes médicinales, avec l'explication en catalan. Plus tard parut le *Fons verborum* d'un anonyme, et le *Vocabulari* de Torra.

L'an 1696, Jean La Cavalleria publia à Barcelone un dictionnaire beaucoup plus complet que tous ceux qui avaient été imprimés jusqu'alors, sous le titre suivant : *Gazophyllacium catalano-latinum*. Cet ouvrage volumineux est rempli de détails infiniment précieux pour l'étude de la langue catalane.

Enfin après plusieurs éditions de ces divers Dictionnaires, et de quelques Vocabulaires dont il est inutile de faire mention, on publia, l'an 1803, à Barcelonne, un nouveau Dictionnaire catalan, castillan et latin, en 2 vol. in-fol., par Joaquin Esteve et Jh. Belvitge, prêtres, et Antoine Juglà, avocat. Ce dernier ouvrage, moins détaillé que celui de La Cavalleria, a cependant sur lui l'avantage d'être plus complet, et d'offrir la traduction Castillane de chaque mot, faite avec la plus sévère exactitude. Aussi, depuis sa publication, les négocians se sont empressés de l'adopter et de le prendre pour guide.

La Grammaire Catalane de Joseph Ballot y Torres, qui n'a été imprimée que sur la fin de 1814, est, en ce genre, l'ouvrage le plus complet et le mieux entendu qui ait encore été publié à Barcelonne.

Les recherches auxquelles s'est livré l'auteur sont très-étendues, et après avoir établi la filiation de la langue catalane avec la langue latine, par la comparaison d'un grand nombre de mots, il expose successivement et avec détail, les règles grammaticales, qu'il appuie par de nombreux exemples.

Lorsque des écrivains recommandables entreprennent la pénible rédaction d'un Dictionnaire ou d'une Grammaire, et qu'ils se décident à les publier ; lorsque le public accueille ces ouvrages, on doit en conclure que la langue, que ces mêmes ouvrages nous font connaître, doit avoir encore une longue existence, et que l'arrêt dicté contre elle par la politique, soit en Catalogne, soit en Roussillon, ne saurait être

exécuté, tant qu'il sera en opposition avec les mœurs, avec le caractère national et avec l'esprit d'isolement de ces deux contrées. Le Catalan restera langue nationale en Catalogne, tant que les habitans de cette province se persuaderont que les rois de Castille ne sont que comtes de Barcelonne, et tant que les intérêts, comme les mœurs du peuple catalan, seront en opposition avec les intérêts et les mœurs des autres peuples de l'Espagne. Le même résultat aura lieu en Roussillon, tant que l'instruction publique sera concentrée sur un seul point et en faveur d'un trop petit nombre; tant que le commerce, l'industrie agricole et un système d'administration plus favorable aux intérêts locaux, n'auront pas changé les mœurs, et modifié le caractère national. Jusqu'à ce que ces diverses causes aient agi sur la masse, la langue catalane, ou si l'on veut l'idiôme roussillonnais dominera, et il sera le moyen de communication le plus habituel et le plus populaire dans le département des Pyrénées Orientales.

NOTES

DES

RECHERCHES DE M. JAUBERT DE PASSA,

SUR

LA LANGUE CATALANE.

10[e] SIÈCLE.

Nos supradicti donamus hanc terram, ut plantes in ea mayolum, sicut mos est. Et quando istum mayolum fuerit de partir, volo ut partamus eum, si non, in damno sit.

Ego in Dei nomine, ego Hector et Pontius de Cambolas, et ego Falcas, d'est hora ad enant home ne femena, que sien en la villa de Pradis faran contra aquez ò no faran, tro l'Abat et lo Prior una vice vel duas, et si facen in damno sint.

Pro Deo amor pro christian poblo et nostro comun salvament, dist di en avant, in quant Deus dedit, fradre Karolo nil facet, et si facet in cada una in damno sit.

(Archives de la ville de Barcelonne.)

11[e] SIÈCLE.

In Dei nomine, etc. Esta es avenencia y cambi, quæ fecit Climent de Prats, de tota la heretat, nominata sancti Petri, que la havia y devia ad haver in termeno de Galtis, y sobre esta convenienția fecerunt pro romper sus cartas, que tenian de la heretat conombrada.

(Archives de la ville de Barcelonne.)

Juy donat en Cort, o donat per Jutge elet de Cort, de tots sie rebut, e en tot temps seguit: e null hom per engan, ne per art nol gos rebujar: e cell qui ho fara, sa persona ab tot quand ha, venga en ma del Princep, a ferne sa voluntat: car qui rebuja lo judici de la Cort, falsa la Cort, e qui falsa la Cort, damna lo Princep, e qui lo Princep damnar volra, punit, e dañat sie tot temps, ell, e sa primogenitura: car orat es, e sens seny, qui vol

contrastar al seny, e al saber de la Cort, en que ha Princeps, Bisbes, Abbats, Comtes, Vescomptes, Comdors, Vervessors, Philosophs, Savis e Jutges.

(Constitutions de Catalogne: lib. 1, tit. 12, num. 1, fol. 35.)

12e SIÈCLE.

Distances prescrites, pour la plantation des arbres

Deuhen saber que nul hom pot plantar arbres apres de son vehi, en camp, ne en vinya, ne en hort alber, ne salzer, ne ladoner, ne olivera, ne morer, ne algun arbre, qui puig ultra tres destres dalt, sino luny de son vehi, é dins lo seu XII palms destre.

Encare que tot altre arbre quis plant en hort, o en vinya, o en camp ques daéu lunyr de la honor de son vehi, tant que com engruxera, quey haja VI palms destre cumplits, sino quel haura arrancar, si per lo vehi nes request.

(Coutumes de Barcelonne.)

An 1173. — *Préambule du décret d'Alfonse* Ier (*d'Aragon*), *concernant la trève de Dieu.*

De las Divinals, e humanals cosas la deffensio no pertany a negu mes que al Princep, e neguna cosa tant propria no deu esser del bo e del dreturer Princep, com injurias foragitar, batallas pacificar, pau stablir, e informar, e informada als sots mesos servadora liurar, perço que no indegudament de aquell puxa esser dit, e preycat, ço que per lo Princep dels Reys es dit. *Per mi los Reys regnen, e los poderosos scriven Justitia.*

(Constit. de Catal., lib. 10, tit. 8, cap. 1, p. 446, col. 2.)

13e SIÈCLE.

An 1234. — *Défense de lire l'ancien et le nouveau Testament, en langue romance.*

Statuim, que alguns no hajan libres del vell, o novell Testament en Romanç: e si algu ne haura, dins vuyt dies, apres la publicatio de aquesta Constitutio, del dia que ho sabra, liure aquels al Bisbe del loc cremadors la qual cosa sino ho fan, vulles

sie clergue, o lec, axi com a sospitos de heretgia sia haut, fins que sen sie purgat.

(Constit. de Catal. lib. 1, tit. 1, cap. 2, fol. 7.)

An 1240. — *Extraits des mémoires du roi Jacques* Ier.

E per tant que sapia hom quant fo presa Valencia, fò la Vespra de sant Miquel en lany 1239.

(Chronica: del rey don Jacme I, cap. 115.)

An 1241. — E aço fò un any apres la preso de Valencia, e entram en Muntpeller, e el Divendres en el mig jorn e hora de nona fo Eclipsis major, que hanc hom vees de memoria de aquells, qui ara son: car tot lo sol cobri la Lluna, e podia hom veer set stelles en lo cel.

(Chronica de Murcia: del rey don Jacme I, cap. 15.)

An 1250. — *Code maritime.*

Aquests son los bons stabliments è les bones Costumes que son de fet de mar, que los savis homens qui van per lo mon ne començaren a donar als nostres antecessors: los quals faeren per los libres de la savietat de les bones costumes. On d'aqui avant poden trobar: qué deu senyor de Nau fer a mercaders, è a mariner, è a pelegri, o a altre home que vaia en la Nau: è encara qual cosa deia fer mercader a senyor de Nau, è mariner al senyor de la Nau è del leny, è pelegri atrasi.

(Préambule des Coutumes Maritimes, du roi Jacques I. Capmany: tom. 5, p. 1, Codigo.)

An 1281. — *Extrait des Trobas de Mossen Jayme Febrer.*

(Les vers suivans étaient gravés sur l'écu de l'auteur, dans l'armorial de Valence.)

Trobantse en Mallorca lo meu pare amat
Servint à son Rey qu'el feu veedor
De lo seu Exercit, è de alli ha passat
Servint en Valencia, è en ella fui nat

Traentme de Pila lo Rey vencedor
Qu'emposa son nom sobre el de Febrer
Naixent en Agost: en la disciplina
De tan bon Padri no fonch menester
Que molt treballàra, puix vaix merexer
Que à la Lis de blau que ma sanch destina,
Afixca un Leo sobre plata fine.

(*Ximenes*, t. 1, p. 363.)

AN 1282. — *Privilége d'Alonse-le-Sage, de Castille, en faveur des marchands catalans établis à Séville.*

(Extrait du Livre-Rouge, nº 2, fol. 92, des Archives de l'Hôtel-de-Ville de Barcelonne. *)

Sepan quantos esta carta vieren como Nos don Alfonso, por la gracia de Dios, Rey de Castilla..... diemos alos Mercaderes Catalanes, tambien à los que son moradores en la noble Cibdad de Sevilla, como a los que y vinieren daqui adelante con sus mercaduras, por nostra Carta plomada estas franquezas, que aqui seran dichas; è la carta era fecha en esta guisa: sepan quantos esta carta vieren è oyeren, como ante Nos don Alfonso, por la gracia de Dios, Rey de Castiella, de Toledo, de Leon, de Galicia, de Sevilla, de Cordova, de Murcia, de Jahén, é del Algarbe, veno Pedro de Cardédol, por si è por todos los otros Mercaderes Catalanes, tambien por los que sou vecinos de la noble Cibdad de Sevilla, como por los que vinieren y d'otra parte con sus mercadurias, è pidionos merced, que Nos que les atorgassemos aquellas franquezas, que pertenecien à fecho de Mercaderia, que el onrrado è bienaventurado Rey don Ferrando nostro padre ovo dado à los Genueses, quando les dio barrio è Alfondiga en la noble Cibdad de Sevilla, è les fizo otras mercedes muchas por su privilegio, que les nos oviemos despues confirmado por nostra carta.

(*) Ce privilége et la lettre d'Henri de Lusignan, ont été insérés ici pour établir un moyen de comparaison entre les langues Française, Castillane et Catalane, vers la fin du 13e siècle.

E Nos, por sabor que avemos que la Cibdad de Sevilla se puebla bien, è porque sea mas rica è mas abondada, è por facer merced à los Mercaderes Catalanes, damos les estas franquezas que aqui seran dichas. Primeramente.... etc.

(Capmany, *Colecc. diplom.*, t. 2, num. 20.)

An 1283. — *Ordonnance du roi Pedro* II, *en faveur des esclaves Maures et Juifs qui recevaient le baptême.*

Statuim que los Sarrahins dels Jueus, sis batejen, romangan liures, e francs, donant reenço pes si, segons quels drets volent e es acostumat de fer.

(Constit. de Cat., supl., lib. 1, tit. 1, num. 2, fol. 2, cap. 30.)

An 1291. — *Privilége d'Henri II de Lusignan, en faveur des Marchands Catalans établis dans l'île de Chypre.*

In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti, amen.

Nos Henris, par la grace de Dieu, tressime Rois de Jerusalem latins, et Rois de Chypre; faisons à savoir à tous ceans, que sunt et qu'avenir sunt, que Nos por Nos et por nos hereus, somes accordés a les Marchands Cathelans, et ò chascun Cathelan, que sunt et seront, estaians, alans, venans, entrans, et issans en notre dit Reaume de Chipre en la forma et en la maniere ci aprés deinsée, c'est à savoir: que tot premier, Nos, por Nos et por nostres dits hereus, lur avons otroié de grace especial, que de totes les marchandises, que ils deschargeront ou feront descharger en nostre dit Reaume de Chipre, de queique part qu'eles veignent, ils n'en doivent paier que deus bysants per centenar, estimant les dites marchandises convenablement, et de totes les marchandises, qu'ils tireront de nostre dit Reaume, paieront aussi deus byzants per centenar, c'est à savoir, as leus, et des choses dont l'on a acostumé de paier. Et se il avenait, que des marchandises, qu'ils aporteront ou feront aporter en nostre dit Reaume, il puis qu'eles seront venues en nostres ports, vosiseent descharger tout ou partie d'un

vasseau en autre, por porter fors de nostre dit Reaume, ils sunt tenus de paier de cele quantité, que ils deschargeront ou feront descharger, un byzant par centenar. Encor, Nos, por Nos et por nostres dits hereus, avons fait et faisons grace os dits Marchands Cathelans, et a chacun Cathelan, qui sunt et seront, estaians, alans, venans, èntrans, et issans en nostre dit Reaume de Chipre; que deu droit dou quint, que les Mariniers ont acostumé de paier por achaison dou nol des vasseaux, que eaus ne leur gens ne paient ni ne soieut tenus de paier que le disme. E porcé que les choses dessus dites permaignent fermes et estables perpetuelment, Nos avons fait faire cest présent privilege, et garnir de nostre seau de plomb, empraint en nos divis conis de nostre Reaume de Chipre, à la garantie de partie de nos homes qu'y furent présents, des queus ces sunt les noms : Baliam Dibelin, seneschal de nostre dit Reaume de Chipre; nostre amé oncle Gautier de Dampierre; Baudoin de Nores; Loys de Nores et Joan le Tor. — Ce fut fait a Nicossie, l'an de l'Incarnation de Nostre Seignor Jesu Christ M. CC. LXXXXI, ou mois d'Octobre. — Doné per la main de Henris de Gibelet, Arcediaque de Nicossie, et Chancelier de nostre dit Reaume de Chipre.

(Capmany, *Colecc. diplom.*, t. 1, num. 31.)

14e SIÈCLE.

An 1300. — *Décret de Jacques* II, *rendu aux Cortés de Lérida, qui ordonne aux Sarrasins de porter les cheveux courts.*

Ordenam, e statuim que quiscum Sarrahi, franc que sie en Cathalunya, port los cabells serçenats, e tolts en redon, o en çercle, perço que sie conegut entre los Christians, e si algun Sarrahi aço no servara, pac per pena al senyor del Lloc, hon sera aquell Sarrahi, sinch sous, e si pagar nols pot, o no vol, prena en la plaça deu açots.

(Supplém. des Constit. de Catal., lib. 1, tit. 7, num. 12, cap. de Cort: 12.)

An 1323. — *Lettre du Roi d'Aragon Jacques* II, *au Roi de Tunis.*

De Nos en Jacme, per la gracia de Deu, rei d'Arago, de Valencia, de Sardenya, è de Corcega, è Çompte de Barchelona, è de la santa Esgleya de Roma Senyaler, Almirayl, è Capitan-general : al molt noble, à molt honrat Miralmomeni Albubace, rey de Tuniç è dę Bugia, fill del Mir Abuzecri : salut, axi com æ rey per qui volriem honor è bonaventura.

Rey : fem Vos saber que vench devant Nos Lalhayg Bumaruan Abdulmalich, lo qual ensemps ab Zayt Abenmahomat Alenzari tramés a la nostra presencia lo noble Abuabdella Mahomat, Alfaqui vostre en Bugéa, è Nos reebem lo agradablement per honor vostre ; et presenta a Nos una Carta vostra, la qual vos aviets tramesa al dit Alfaqui, que la envias a Nos ; e encara nos presenta una letra de part del dit Alfaqui. Per la qual vostra letra entesém en qual manera era vostra voluntat que pau è amor fos tractada entre Nos è Vos per lo dit Alfaqui, è que ço qu'el dit Alfaqui ligaria o fermaria que seria axi com si Vos ho aguessets feyt personalment.

Hon, Rey, nos entés complidament tot ço que en la dita letra vostra era contengut, è ço quens tramés a dir lo dit Alfaqui de part vostra ab la dita letra sua, è encara ço qu'el dit Missatge seu Nos dix de paraula sobre aço : veents è conexents la bona voluntat que Vos havets de haver amistat ab Nos, è pensans encara en qual manera entre les Cases d'Arago è de Tuniç è de Bugéa, ha estat antigament è sera, Deu volent, d'aqui a vant pau è bona amor, è covinençes d'amistat ; ha plagut a Nos de donar loch a la dita pau, confiants que Vos la farets tenir è guardar be è complidament per la vostre part, ens complirets ço que s'y pertany. E Nos ay tambe la complirém è la guardarém per la nostra part ; laqual pau es estada davant Nos ordonada de voluntat è consentiment del dit Missatge, segons que en les cartas d'aquen fetes (las quals trametém a Vos per lo feel è amat familiar nostre, Conseyler è Jutge de la nostra Cort, en *Lorenç Cima*, Missatge nostre, lo qual

vos trametém per aço enformat pleneramment de nostra voluntar) largament veurets esser contengut : è al dit Missatge nostre podets creure fermament de tot ço queus dira de part nostre sobre les coses damunt dites. Dada en Barchelona lo primer Dia de maig del any de nostre Senyor mil trescents vint è tres. — Bernardus de Aversone, mandato Regio.

(Capmany : Coleccion Diplomatica : t. 4, num. 41, f. 81.)

An 1344. — *Entrée du Roi d'Arragon, don Pedro IV, dans la ville de Perpignan.*

(Extraite de ses Mémoires)

Divendres a 16 de Juliol entram en Perpinya è totes les gents de la vila aguerent molt gran goig de la nostra venguda.... Puix apres dormir nos cavalcam ab tota nostra cavalleria per la Vila de Perpinya saludam les gents : è miram la vila è coneixem be que avian plaer de nos, mas erau esglayats que no tornassen en poder den Jaume de Mallorques, quifeya metre en veu que solament ho-teniam nos per Postat, è dins breus dies le y retriem........è pringuerem possessio de tos los llochs qui volenterosos vingueren a nostra obediencia, etc.

Dijous à 22 de Juliol en la Esglesia de Sant-Juan de Perpinya apres lo sermo faem legir la unio dels Regnes, y comtats nostres è apres que fonch lesta nos la confermam, è novellament la juram, è la fem jurar als Consols de Perpinya, è als Barons è Cavallers de Rossello que no la avian fermada. E asso fonch gran refermament de consolacio a les gents, qui eren esglayades quen Jaume de Mallorques no cobras la terra.

(Chronica de Pedro III *Carbonell :* lib. 3 cap. 29. fol. 153. verso). Édition de 1546.

An 1380. — *Privilége du Roi don Pédro* IV, *concédé à la ville de Barcelonne, le 24 Mars 1380.*

Nos en Pere, per la gracia de Deu, Rey d'Arago, etc. attenents que en la Ciutat de Barchelona, jatsia gran è insigne Cintad, è situada en maritima, è en la qual ha molts Navegants è Mercaders,

es fan moltes feỹnes de Mercaderia, no ha Lotge convineut ne bona, en la qual los Consols de la Mar pusquen tenir Cort, è los Navigants è Mercaders qui en la dita Ciutat se ajusten, pusquen convenir è tractar è fer lurs contractes è affers, axi com en altres moltes Ciutats qui no son tant solemnes ha semblants Lotges jatsie que la dita Ciutat se sia feta richa è noble mes per la mar è per fet de mercaderia, que per altre raho : attenents encara que la dita Ciutat, per tal com no ha territori del qual pusque viure, se ha a provehir de vitualles, è specialment de gra, per la mar; è que en la ribera de la mar de dita ciutat no ha locs covinents en los quats lo gra pusque star a cubert ni exut, ans esta aqui descubert a pluja, è les gents de la dita Ciutat qui aqui compren lo gra l'an a pendre en temps de plujes banyat è engruxat d'aigua, la qual cosa torna en gran dampnatge a la cosa publica de la dita Ciutat, è encara en dan dels mercaders, dels quals es lo dit gra, quis'destroueix è podreix a qui à la pluja : perço.......etc.

Archives royales de Cat. Regist. Gratiarum 60. Petri III. fol. 175.

15ᵉ SIÈCLE.

Discours du Roi d'Aragon, don Martin Iᵉʳ, *aux Cortés de Perpignan, le* 29 *Janvier* 1406.

Bona Gent : Nos volents seguir la manera antiga é acostumada per nostre predecessors, que en lo principi de llurs Corts acostuman de dir algunes coses per edificacio de llurs pobles ; nos havem proposat de parlar de la gloria del principat de Cathalunya ; é pen sants en axo, ocorrentnos un dit de Isaies, que diu : *Clama, quid clamabo ? Omnis caro fœnum et omnis gloria ejus quasi flos agri ; exitatum est fœnum et cecidit flos.* Nostre Senyor dix al profeta : Crida. dix lo profeta, qué cridaré ? respon nostre Senyor : Crida, que tota carn es fe, y tota la gloria axi com a flor del camp, en loqual sccat es lo fe y caygué la flor. Per lo que : Nos vehent, que nostre Senyor havia en tan poca reputacio la gloria mundanal, ue sabiam de quens parlassem ; sino que estants en aquest

pensament, venchnos entre mans un dit d'un sanct Doctor solemne y aprobat de sancta mare Esglesia, que hom appela sanc-Seduli, *de Carmine paschali*, que en lo primer llibre séu nos dona regla é motiu al nostre dubte, dihent : si los gentils ab pompa hant fet llibres de llurs ficcion é mil falséas, segons diù Ovidi en lo Metamorfosis ; é si los gegants é los centaures per crueltat se fehien posar escrits de llahors, é archs triumphals, é columnes, per memoria de llurs batalles, segons diu Suetonio ; é si de coses no veres, impertinents é impossibles han volguda tenir la trompa de mendida per llahors de llurs amichs, segons fa Homero in Iliade : qué devem nosaltres fer, que som christians é seguim la veritat, que vehem la causa manifesta, é ohim la veu divinal tot dia ? Nos direm les gracies, que nostre Senyor a fetes à tots ; é no dirém les llahors d'aquells quiu mereixen, é no divulguerém los merits d'aquells, que han virtuosament treballat ? E-no diu lo Ecclesiastich : *Laudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione sua*, cap. 44, llohem los varons gloriosos, é los nostres parents en la sua generacio ? E donchs : Nos volents seguir aquesta ordenança en vos altres, que sots una part insigne y poderosa de nostra senyoria, no fictament, no manlevadement, no per faules, no per llahor pintada, *quare non sunt mihi loquelæ neque sermones ;* mes tan solament pera manifestar la gloria de nostre Senyor, que ha obrada en vosaltres. E per tal, com no devem callar la virtut, la gloria é la noblesa del principat de Cathalunya é dels Cathalans, podem verificar la paraula per Nos commençada: *Gloriosa dicta sunt de te.*

Noble Cort, é noble principat de Catalunya, é vosaltres Cathalans : glorioses coses son dites de vosaltres ; per les quals paraules sont demonstrades dues conclusions fort singulars : primo com la virtut molt famosa es clarament demonstrade, *quia gloriosa dicta sunt :* secundo de la gent fort valerosa per tot lo mon nomenade, *quia de te.*

(Suit l'éloge des Catalans, et l'énumération historique des actions et des évènemens les plus mémorables.) Ce Discours est terminé par la péroraison suivante :

Péro per conclusio de nostres paraules vos volem dir un acte fort virtuos, quel Rey nostre besavi feu, quant tramés lo Rey nostre avi son fill en la conquista de Sardenya; lo qual tenint la bandera nostra real en las mans, li dix aquestas paraulas : Fill, yous do la Bandera nostra antiga del principat de Cathalunya, la qual ha un singular privilegi, que es ops que guardets be, lo qual privilegi no es res falsificat, ne inprovat, ans es pur é net, é sens falsia é macula alguna, é bollat ab bulla d'or, y es aquest, ço es : que null temps en camp, hon la nostra bandera réal sia estada, ja mes no fou vençuda, ni desvaratada, é aço per gracia de nostre Senyor, é per la gran feeltat é naturalesa de nostres sotsmesos; et per aquesta raho podem atribuir à vosaltres ço que dix Julio Cesar, venint de la conquista de Alemanya, als seus sotsmesos :

Alçats, alçats les vostras Banderas, car dignes sots de haver la senyoria de Roma, axiu recita, Luca en lo primer Llibre seu de les Batalles. Be donchs podem dir à vos altres :

Alçats, alçats les vostras banderas, car dignes sots de possehir lo principat de Cathalunia.

(Pedro Miquel Carbonnel : *Chronica de Espana.*)
fol. 252.

An 1413. — *Décret des Cortés, approuvé par Ferdinand Ier, qui ordonne la traduction en Catalan, des constitutions de Catalogne.*

Com los Usatges, Constitutions de Cathalunya, e Capitols de Cort sien stats ordenats en lati, e perço las personas legas han ignorentia de aquellas, e facilment fan, e venen, e poden venir contra aquells, de ques susciten questions, e plets en gran dan de la cosa publica, e dels singulars de aquella, perço la present Cort supplica molt humilment a vos Senyor, que tots dits Usatges, Constitutions e Capitols sien *tornats* de Lati en Romanç; e aquels, e aquellas, sien reglats, e posats sots degudas materias, e titols, tota vegada guardant los drets vostres Senyor, e de la

terra, e lo profit, e ben avenir de la cosa publica del dit Principat, e sobre las ditas cosas faedoras, e spatxadoras, sien electas dos personas bonas, aptas, e sufficients per vos Senyor ab consentiment de la dita Cort, las quals per manament vostre continuament entengan en lo dit fet, per spatxamen de aquell, e que los dits Usatges, Constitutions, e Capitols de Cort axi arromançats hajen aquella efficacio, força, e virtut, e se hajen a praticar segons que per vos Senyor ab voluntat, e consentiment de la Cort sera acordat e ordenat. Plau al Senyor Rey.

(Constitutions de Catalogne : supplément; cap. de cort. 8 p. 1.)

An 1475. — *Lettre du Roi d'Aragon, Don Juan* II, *qui concède à la ville de Perpignan, le titre de* Très-Fidèle.

Lo Rey.

Amats faels nostres, per vostres lletres som estats certificats dels moviments aqui seguits, a gran gloria, e honor de aqueixa lleal, e fidelissima vila nostra; no creem sia estat fet sens gran misteri, e que vol Deu reservar aqueix poble fidelissim per alguna gran obra en ell esperam molt prest vos porem liberar de les congoxas que sosteniu. Al Governador de Cathalunya escrivim en ciffra, llargament per ell vos sera comunicada, referimnos a aquella. Incitar, è animar a tals com a vosaltres per vostra grand virtut, seria demasiat per a present, deixant per avant los altres bénéficis queus entenem proseguir; vos donam que ajau; è degudament aquesta exclencia, e dignitat entre les altres Ciutats, e Viles nostres que la Vila sia intitulada perpetuament, *fidelissima*, e lo Poble, *fidelissim*, en memoria eternal de la gran fe, e constancia vostra. Dada en Gerona, a 21 de Janer. 1475, Rey Joan.

(Archives de l'Hôtel de Ville de Perpignan. Reg. Priv. Lib. Verd. maj. et min.)

Texte des traductions de Mossen Ausias March.

Qui no es trist | de mos dictats no cur
O en algun temps | que sia trist estat
E lo qui es | de mals apassionat
Per fer se trist | no cerque lloch escur.
Lija mos dits | mostrant pensa torbada
Sens algun art | exit de hom fora seny
E la raho | quen tal dolor mén peny
Amor ho sab | qui es la causa estada.

(De Amor : Canto Primo, f. 7. Édit. 1555.)

Prest ve lo temps | que fare vida hermita
Per mills poder | de Amor les festes colre
De est viuré strany | algu nos vulla dolre
Car per sa Cort | amor me vól emçita.
E yo quill am | per si tan solament
No denegant | lo do quem pot donar
A sa tristor | me plau abandonar
E per tot temps | viure'ntristadament.

(Id. 3ᵉ strophe du 1ᵉʳ Chant.)

Si com la mar | se plany greument e crida
Com de forts vents | la baten egualment
Hu de levant | et altre de ponent
E dura tant | fins l'un vent la jequida,
Sa força grand | per lo mes poderos
Dos grans desigs | han combatut ma pensa
Mas lo voler | vers un seguir dispensa
Yol vos publich | amor dretament vos.

(Id. 2ᵉ strophe du Chant 2).

Qui sera'quell | qui en amor contemple
Com yo qui sent | sos delits hon abasten ?
Qui son aquells | qui dolça l'amor tasten
E juntes mans | l'adoran fora'l temple ?

Yo so tot sol | a qui natura estreny
A no poder | als fer ne pus entendre
Sino amar | e volent men defendre
Nom vol seguir | en res a fer null seny.

(Id. 1re strophe du Chant 66e p. 80. Recto.)

Motls homens hoyg | clamar se de fortuna
E maleir | aquella per sos actes,
Volents ab leys | fer amigables pactes
Donant los be | e que tos temps fos una.
No recordant | sa propria natura
Que's lo alt baixar | e lo baix muntar alt,
E qui d'aço | se dona gran desalt
Leixe lof bens | portants ab si fretura.

(Première strophe du canto Moral IV, f. 145.)

Yo vi uns ulls | haver tan gran potença
De dar dolor | e promettre plahér
Y esmaginant | vi sus mi tal podér
Que'n mon Castell | era esclau de remença.
Yo vi un gest | e senti una veu
D'un feble cos | e cuy dara jurar
Que a un hom armat | yol fera congoxar
Sens romprem pell | yom so retut per seu.

(De Amor : canto 4, p. 10.)

O ! tu Amor | qui ab ulls cluchs estas
Quan vols partir | tos amargosos dons :
No compensant | los merits e rahons
Ta voluntat | regesch fortunat cas.
Vulles pensar | l'inconportable dan
Que lo mon reb | de tos fets desiguals :
Qui pren de tu | delîts : de gr'aver mals
E plor aquell | qui de gr'anar trufan.

(Ibid., canto 7, p. 13.)

Tot laurador | es pagat del jornal
El advocat | qui pert lo guanyat plet
Yo per servir | amor, romanch deffet
De tot quant he | que servir no men cal.
He fet senyor | del seny a mon voler
Vehent amor | de mon seny mal servit
Rapaz l'he fet | fent ne a Deu despit
E son sezanys | que bon guardo esper

(Copla 2, p. 139.)

Alguns han dit | que l'amor es amarga
Poden ho dir | los qui la sabor senten :
O de per si | o com per alte tenten
Sa fort dolor | que'ntre totas es llarga.
Per mi no tem | per altre la he temuda
Puix fonch cruel | ja pietat nom haja :
Quin terra jau | no tem pus a vall vaja
En l'esperar | ma'sperança's perduda.

(De Mort., canto 1, p. 191).

16e SIÈCLE.

An 1526. — *Lettre des Consuls-de-Mer*, *de la cité de Barcelonne*, *au Roi de France*, *François* Ier.

Al molt alt, molt poderós Señor lo Christianissimo Senor Rey de França: Excellentissimo y Christianissimo Senyor.

Per homens propris som stats avisats, com á tretse del prop passat mes de Febrer, passant par les mars de la Illa de Res la Nau de Joan Ferrer mercader Catala y de aquesta Ciùtat, li son exides set Galeres de V. Altesa capitanejades per Andrea Doria, per lo Baro de Sanct Branchat, y per Fra Bernardino, y han presa aquella ensemps ab tota la gent, robes, è mercaderias de gran valua, totes de Ciutedans de aquesta Ciutat, y de alguns altres vassals y subdits de la Sacra Magestat del Emperador, Rey

è Senyor nostre, y germa de V. Altesa : laqual Nau encontinent es estada menada a Toló, y tota la gent mesa al rem per les galeres, y les robes descarregades en terra, no obstant la pau è confederacio es fermada entre V. Altesa y la dita Cæsarea y Real Majestat, de laqual per lletras de la Cæsarea y Catholica Majestat se havia haguda ja, avans la partida de dita Nau, nova certa en aquesta present Ciutat, y per aquella se havia fet *Te Deum laudamus*, y crida per procesio de gràcies general, y alimaries com era de raho, per ser la dita pau tant saludable, sancta, y jocunda, no sols entre los vassalls y subdits de les Reals Corones, mas encara a tota la Christianítat universal : ab fiança de la qual pau, è aliença, è confederació, lo dit Joan Ferrer era partit, y navegave per aquellas mars, è anant en Genova y Neapols. Laqual nova de dita presa, en cert, Excelentissimo y Christianissimo Senyor, ha causat molt gran alteracio, no soloment als interesats en la presa de dita Nau, mas encara a tots los altres vassalls de la Cæsarea Magestat, que aprés de tants grans dans y pérdues de persones y bens, pensant estar al segur per la dita pau è aliança è confederació, los sia stat inferit un tant gran damnatge, è per llur consolaciò nols restat sino tant solament la sperança que tenen en V. Excellent y Real Majestat, com à bon, clementissimo, y verdader Christianissimo Rey è Senyor.

E com al offici nostre se pertangue la defensio de la mercaderia; perço recorrentne a nosaltres los dits Mercaders conciutedans nostres en la dita Nau y Mercaderies interessats, vassalls è subdits faels de la Cæsarea è Catholica Majestat, ab aquella major humilitat que poden y deven a supplicar a V. molt alta Senoria li placia per sa acostumada benignitat y clementia provehir, que la dita Nau y persones preses sien prontament desliuradas, y totes les robes y mercaderies ab compliment restituides è tornades, è los dans è interessos supportats sien esmenats y satisfets, á fi que no resten del tot destruits, y nosaltres y los altres vassalls de la Cæsarea Majestat coneguen la observança de dita pau y confederació haverse seguir ab effecte, perque puguen

navegar y comerciar segurament y quieta; car ultra que proceheix de justicia, y ha sguart a la dita Cesarea y Catholica Majestat, no altres, y tot lo Stament mercantivol, y altres vassalls y subdits de la Cesarea Majestat ho reputarém y reputaran a singularissima gracia, y merce à V. Excellent y Real Senyoria : la persona de la qual y stat, nostre Senyor Deu vulla longament conservar y prosperar ab fellicissimo regiment de sos Regnes è Senyorios, supplicant la Majestat Divina vulla les Imperial y Real Corones conservar en una unio, amor, pau y confederació per ferne servici a Deu, y augmentatió de la fe christiana. De aquesta Ciutat de Barcelona, dijous á vuyt del mes de Març de l'any mil sinchcents vint y sis.—Humils y devots servidors : —*Los Consuls de la mar y Defenedors de la mercaderia de la Ciutat de Barcelona.*

(Archives du Consulat de mer de Barcelonne : iu volum. membran. Privileg. fol. 80. n° 56.)

AN 1553. — *Décret des Cortès de Montson (en Aragon), approuvé par Philippe* (II), *Lieutenant-Général de Charles* V.

Supplica la dita Corts, a Vostra Altesa, li placia statuir, y ordenar ajustant a la Constitutio feta per Sa Majestat en la present vila de Montso, en lo any M. D. XLII. que tot Frances, o altre estranger qui desafiara en scrits, o de paraula a alguna persona, universitat, o collegi, o sera trobat ab arcabus, o ballesta parats, o desparats, sie condempnat, y posat en galera perpetua, e sens remissio alguna : declarant, que Estranger sie entes, lo qui no es vassall de Sa Majestat, y Vostra Altesa : y que lo present capitol no comprenga los mossos qui anirant juntament ab sos amos. Plau a sa Altesa, pus que nos sien mes de dos per quiscun amo.

Constitutions de Catal., lib. 9, tit. 13, num. 5, cap. de cort. 10.

AN 1580. — *Définition des Cortès de Catalogne.*

Cort General se diu la convocació, y congregació dels tres Braços y Estaments de tota la provincia de Cathalunya; es à

saber del Ecclesiastich, Militar, y Real, feta per lo Senyor en lo lloch per ell destinat, y deputat, pera tractar, y disposar sobre lo estat, y reformació de la terra : y pera fer, y establir en ella lleys necessaries, y convenients à la custodia, govern, y quietut de dita Provincia.

(Don Lluis de Peguera : Practica, forma, y Estil de celebrar Corts, p. 1, cap. 1, num. 1, p. 2.)

An 1599. — *Préambule de la Pétition du Commerce de Barcelonne, insérée dans le Privilège du Roi, Philippe* III.

Nos Philippus, Dei gratia, Rex Castellæ...... etc.

Senyor. Com per lo Rey Don Phelip, pare de Vostre Majestat y Senyor nostre, y sos predecessors de felice recordacio, sien estats concedits y atorgats diversos privilegis als consols y mercaders de la Llotje de la Mar de la present Ciutat de Barcelona, per major concervació del Estament mercantivol, y policia del Orde Judiciari, en coneixer y determinar les causes se susciten en lo Magistrat de dita Llotje, sobre los negocis y fets maritims y mercantivols; y sia cosa molt justa per Vostra Majestat lo dit estament mercantivol ab noves gracies y privilegis sie augmentat, y no reba diminutio alguna; supplican los dits Consols y Mercaders de dita Llotje a vostre Majestat, sie de son real servey concedir y atorgarlos las cosas infrascriptas, en forma de Real Privilegi.

(Archives Royales : *Reg. Diversorum*, 6. Philippi III. fol. 267.)

POÉSIES DE VINCENT GARCIA

RECTOR (CURÉ) DE VALLFOGONA.

SONNET.

Eloge de la langue catalane.

Gaste qui de las flors de poésia
Toyas vol consagrar als ulls que adora,
Del rich aljofar que plora la Aurora,
Cuand li convinga dir, que s' fa de dia.

Si de abril párla, pinte la alegria
Ab que desplega sas catifas Flora,
O a Filomena, mentres cantan plora,
De ram en ram, la Llengua que tenia.

A qui s' diu Isabel, digali Isbella;
Sol y estelas als ulls; als llabis grana;
Llochs comuns de las musas de Castella;

Que jo, peraque sapia Tecla o Joana,
Que estich perdut, per tot cuant veig en ella,
Prou tinch de la llanesa Catalana.

(Sonnet 3, part. 1, Poesias jocosas, p. 2.)

SONNET.

Sur l'inconstance des femmes.

Ab lo llarg temps lo tigre mes ferós
Acostuma amansar sa gran bravesa;
Y l' toro brau se humilla ab tal mansesa,
Fins á portar un jou sobre del tós.

Ab lo llarg temps apren de ballá un gos,
Y lo falcó de anar ab lleugeresa
Sobre la cassa, y darla cuand es presa;
Y axi s' fan domestichs lo Lleo y lo Os.

Ab lo llarg temps, ab llengua cefallosa,
Lo papagall paraulas pronuncia,
Y lo Elefant apren terme y criansa.

Ab lo llarg temps tota y cualsevol cosa
Se alcansa; y casi en tot vens la porfia,
Sino la dona, constant en sa mudansa.

(Sonnet 2, part. 2, p. 112.)

RETONDILLA.

Epigramme contre Catherine Real, qui avait deux amans.

Moltas queixas tinch de vos
Catarina, y sabme mal
Que sent filla de una Real
Vullau ser pesa de dos.

(Part. 1, p. 54.)

REDONDILLA.

Epitaphe d'une jeune et jolie fille.

En aquest sepulcre estret
Jau una galan minyona,
Que al Pastor de Vallfogona
Algun temps feya anar dret.

(Part. 1, p. 54.)

DECIMAS.

Epître à un ami.

Decima 5.

O dols y cordial amich!
Vostra epistola galana
Un Evangeli demana,
Y axi a cantarlo me aplic':
Dient que m'rich del mes rich,
Que ab ma seba y ab mon pa
Troba lo gust del Manna
Mon apetit, que á tot diu;
Y una cuxa de perdiu
De est modo menjar me fa.

Decima 6.

De vostra amorosa historia
Vos tinch una enveja honrada,
Que una bellesa extremada
Me ha ocupat la memoria:
No que m' don' pena ni gloria;
Perque com a pesar meu,
Dintre de la anima s' veu,
No m' perturba la raho,
Sino que alli en un raco
Se contenta ab so del seu.

Decima 9.

Y suposem tot primer,
Que jo so aquell catequista,
Que de humil Capi-Gorrista,
Pugi a Capella roquer:
Supremo Rey de un graner,
Duch de un Campanar molt fort,
Gran senescal de una sort,
Tetrarca de una Abadia,
Quirite de unā promia,
Y Belerbey de un bon hort.

Decima 10.

En fi sia lo que so;
Jo fora un home perfet,
Si ma sort me haguera fet
Un gran princep o Baro:
Mea vingam à la raho:
Cuand lo Cel tal gracia m' fera,
Que es lo que ma sort tinguera
Mes que era en lo esencial,
Sino es, que mon propi mal,
Com ara no l' coneguera?

Decima 12.

Axí fundo mon descans
En ma pobresa mateixa;
Y a ma sort no li fas queixa,
Ans be li beso las mans:
Los de prebendas mes grans
Solten la imaginacio
A la mejor presumpcio,
Que copia en son honros titol,
Que si ells son de Capitol,
Jo de paragrafo sò.

Decima 13.

Ningu de eixos fariseus
Sobre cuatre mulas rua,
Cada ma sobre una cua,
Y sobre dos colls dos peu:
En las mes famosas Seus
Lo de major dignitat
Sobre una mula va honrat:
Puig jo n' tinch una també,
Y que es tan mula de be,
Com la mula del Abat.

Decima 15.

Dos dotsenas de gallinas,
Sots la proteccio de un gall
Tinch en lloch de papagall,
Y aucells de las Filippinas;
Ni desde las platjas Xinas
Gosos envio a cercar;
Que un ne tinch per registrar
A mants à la porta pican;
Y es tal que si li replican,
Una anca se n' sol portar.

Decima 16.

No m' poso lo blanch armi,
Cuand es rigoros lo fret,
Sobre lo brodat roquet
De Olanda ni Caliqui;
Que ab ma garnatxa de lli,
Y la Cota arrosegant,
Que vaig comprar al encant;
Y l' salpaser en la ma,
Dimoni al infern no hi ha,
Que m' gose venir devant.

Decima 18.

So de absoltas reportori,
Y home, sens dubte, han de ferme;
Que ab ellas mano lo terme,
Y tinch fama en purgatori:
Neta la deix com un bori,
A l' anima mes tacada,
Si ab mons Requiems la he fregada
Y volant pura a la gloria,
Alla te de mi memoria,
Y m' es continua advocada.

Decima 35.

Asco apar que li causam
Los pobres al titular,
Que deu pretendrer baixar
De algun germa extern de Adam:
Y es lo bo que si cabam
La terra mesclada ab fem
A una cana trobarém,
Tothom ser fill de sas obres,
Y tant los richs com los pobres,
Al altre mon nos veurém.

Decima 45.

No s' contenta l' mercader,
Sols ab un guany moderat;
Perque de tot lo guanyat
Paga delme a Llucifer:
Y tan lliberal sol ser,
Que pera comprar tapins
Dona cuatre cents florins,
Y pensa que satisfa
Ab aso, lo que roba,
Fent almoyna als Caputxins.

Decima 51.

Set o vuyt anys te la Nina,
Y encara que es tan minyona,
Ja sab molt be la xacona,
Y no sap be la doctrina:
Sa mare ja la encamina,
Y l's pasos li vol tallar,
So es, mostrant li de dansar,
Y ab grasolets y perfums
La cara, abans que l's costums,
Li comensa de illustrar.

Decima 65.

Cuant lo Evangeli cantaban
En la Jglesia antiguament,
Los nobles encontinent
La espasa desembaynaban:
Y ab aso significaban,
Que tenian aparell
De morir peleant per ell:
Mes ja aquella gallardia
Tota se n' va vuy en dia
En ser Gnerro o ser cadell.

Decima 66.

Y puix en asó que fas,
Canto un Evangeli al poble,
No volria que algun noble
La espasa m' desembaynás:
Musa, acursa un poch lo pas,
No t' fasas tant à sentir;
Que tant dir, ve a contradir
Al ser de donsella honrada:
Acaba de una vegada,
Vejas si hi ha mes que dir.

17e SIÈCLE.

An 1623. — *Lettre d'excommunication, de l'Evêque de Barcelonne, contre les usuriers.*

Nos don Joan Sentis, per la gracia de Deu y de la santa sede Apostolica, Bisbe de Barcelona, del Consell de S. M., y son Lloctinent y Capità-General en lo principat de Cataluna, y comptats de Rossello y Cerdanya. A tots y sengles Rectors, Domers, Vicaris perpetuos, y altres qualsevols Preberes, Curats y no Curats, per la Ciutat y Bisbat nostre de Barcelona constituits, al qual, o als quals las presents pervindran, y a quiscu de vosaltres a solas: salud y dileccio en lo Senyor.

Per quant, considerant y entenent que los Cambis, que en virtud del decret qués publica a 11 de abril de 1606, se han continuat fins a la present jornada en la Llotja de esta Ciutat, aixi per los Cambis que se excomanaban de Plasencia, y Novara, com també lor ques' donaban y continuaban per Genova ab nom de lletra pagada, y que tambe los ques' prenian al conclourerse las Firas, y se donaban per la fira vinent, ab la mateixa persona, de la qual havian pres la partida (invencio de poch temps a esta part introduhida entre los negociants) de ahout redundaba als prenedors major interés del que en dit decret se permetia, y se trobaba disposat per los Sagrats Canons, y diversas constitucions Apostolicas. Desitjant Nos cumplir las ditas obligaeions de nostre ministeri Pastoral, y mirar per lo servey de nostre Deu y Señor, y profit espiritual de las personas a nos encomanadas, y obviar los grans danys que resultan de esta nova pessima introducció de cambis, y maligne modo de negociar; havém procurat, que per medi dels Magnifics Concellers de esta Ciutat de Barcelona, y de personas en lo estament mercantil versadas y temerosas de Deu omnipotent se tractas ab color y eficacia del remey y reparo, procurant que para conseguirlo se fes nominació de personas per dits Concellers. Las quals, apres de moltas juntas, preceint lo parer y vot de molts homens practics, y oidas ses rahons convenients al dit cas; ab madur consell han proposat als dits concellers alguns apuntaments sobre lo dit fet los quals a Nos presentats com a Virrey y Capita-General de aquest Principat y Comptats de Rossello y Cerdana ferem Junta de personas doctas en theologia moral, canons, y dret civil...... *Suivent les nouvelles limites imposées au Change, et l'obligation, pour le clergé, de les publier au prône. La lettre est terminée par la formule suivante:......*.

Y amonestareu y manareu de nostra part als tals Mercaders, Corredors, y a qualsevols altras personas, com Nos ab tenor de las presents los amonestam, y manam baix pena de escomunicació major, que de aqui en avant cessen y se abstingan de entendre negociar, y tractar ni donar a cambis per las ditas firas

de Perpinya mes de dos y mitg per cent en cada fira : ans be en tot y per tot observen y cumplan enterament y sensa vanas interpretacions estas nostras Lletras, y tot lo contengut en ellas. Certificant los que del cumpliment de ellas estaran las conciencias dels tals obedients y observants seguras y ab interior repos ; los interessos seran moderats ; los bons dels contribuents que donan y prenen a cambi, conservats y aumentats ; la republica prosperada ; y Deu nostre Senor, sera honrat y glorificat. Dat en nostre Palau Episcopal de Barcelona, als deu dias del mes de octubre del any del naixement de Jesus nostre Redemptor de 1623.—*Lo Bisbe de Barcelona*. De mandato Excellentissimi et Illustrissimi Domini mei Episcopi Barchinonensæ expedivit *Hyeronimus Sabater*, Presbiter et Notarius, Curiæ ecclesiasticæ præsentis urbis Barchinonensis Scriva major juratus.

(Archives de la ville de Barcelonne : vol. des Lettres Royales (Cartas Reales), page 867).

18e SIÈCLE.

An 1706. — *Décret en faveur des nouvelles Fabriques ; formant le chapitre 27e des Décisions prises par les derniers Cortès de Catalogne, convoqués à Barcelone.*

Estatuhim y ordenam, ab lloacio y aprobacio de la present Cort :

Que qualsevol estranger (com no sia Francés) que vulla venir al present principat, y Comtats de Rossello y Cerdanya, a fer alguna nova fabrica de robas, telas, y merces, tant de llana y seda com altres, y de nou tints, sie acullit y tractat benignament com qualsevol vassall nostre, sens haverse de passar Mestre en ningun art, ni pagar interés algun per poder exercir lo seu ; ans puga fer ditas fabricas en qualsevol part del present principat y comtats, sens pagar altres drets de ditas robas, telas, y merces que fabricaran, respectivament al valor de aquellas ; y que los tals

Officials pugan en sas casas vendrer publicament, en gros y à la menuda, las robas, telas, merces, y altres cosas que ells fabricaran ab sas novas fabricas: y que lo estranger que vindra a fer la nova fabrica, hage de tenir un ó mes fadrins ó aprenents naturals del present Principat, y Comtats, als quals estiga obligat haver de ensenyar dita nova fabrica, no obstant qualsevols privilegis, usos, y costums de las Ciutats, Vilas, y Llochs, y Confrarias, los quals sols tingan força y valor en quant no se encontren ab la present Constitucio.

(Capmany : Colecc. diplom., part. 3, p. 379.)

(*Extrait de la Crusca Provenzale*).

Opinion de don Antonio de Bastero, sur la langue Catalane.

Todas las Ordinaciones assi de la Casa Real, como otras, eran en Catalan: las proposiciones que hazian los Senores Reyes en las Cortes, o Parlamentos, aunque se hiziessen a los otros Reynos, eran en Catalan. Las historias, que escrivieron de si mismos, como el Rey don Pedro el Tercero, y el Rey don Jayme el Conquistador, las compusieron en lengua Catalana. Todos los poemas, que componian assi los Senores Reys como los cortesanos, eran en Catalan. Esta lengua fue la que principio a los versos, y rimas que se usan en Romence cantando con ellas à consonancia, la dissonancia de las passiones. Los primeros padros de la Poesia vulgar, fueron los Catalanes, passando despues esta arte à Italia, Aragon y Sicilia. El Petrarca con las obras de George Valenciano, compuestas en Catalan, dio propriedad, y dulzura al lenguage, etc.

(Serra y Postius : Hist. de Monserrat: part 2, cap. 24, p. 279, not. 9,

NOTE RELATIVE A LA PAGE 401.

Mots Latins admis, sans altération, dans la langue catalane.

Gallina.	Arma.	Opinio.
Palma.	Arena.	Occasio.
Favor.	Figura.	Hora.
Color.	Memoria.	Fera.
Doctor.	Via.	Lema (chassie).
Amor.	Infamia.	Mica (miette, grain).
Dolor.	Injuria.	Olla (pot, marmite).
Familia.	Ira.	Cervus.
Anima.	Rosa.	Os (bouche).
Materia.	Area.	Sal.
Aula.	Copia.	Sol.
Ancora.	Corona.	Etc.
Fabrica.	Cadaver.	
Miseria.	Fel.	
Bona.	Mel.	
Doctrina.	Carbo.	

Les mots suivans sont empruntés à la langue grecque.

Broma, de Broma (Nebula).
Cara, de Cara (Facies, Vultus).
Cima, de Cyma (Cacumen).
Pelcar, de Pelco (Pugnare).
Fantasia, de Phantasia (Phantasia).
Bramar, de Brameomay (Fremere).
Girar, de Girao (Vertere).

Les mots suivans ont une racine celtique.

Barral, petit tonneau portatif.
Tacou, pièce de rapport.
Tacounar, rapiécer : c'est le verbe de Tacou.
Buffar ou Bufar, souffler. Les Poitevins disent aussi Buffâér.
Grafiñar ou Grafignar, de Grafina. Faire des égratignures.
Cresta, crête, sommet.

Aigua ou Aygua, de Aigue, eau.
Barret, de Baret, chapeau.
Cabal, de Cab, tête. Réunion de bêtes à cornes, troupeau.
Cama, de Cam, jambe.
Casi, presque.
Col, de Kaol ou Kol, chou. Les Latins disent Caules.

Les mots suivans ont une origine mauresque ou arabe.

Atalaya, tour d'observation.
Atalayar, observer, épier.
Amo, de *Amon*, chef de maison.
Ama, épouse du chef de maison.
Argolla, de *Argol*, anneau de fer, collier.
Arrabal, de *Rabad*, fauxbourg.
Alhaja, de *Haja*, meuble précieux.
Masmorra, instrument de musique.
Magall, sot, niais. Bêche étroite et allongée, servant à la culture des vignes.
Minyo, de Mancn. Jeune garçon.
Tacany, de *Tacach*, rusé, avare.
Xapar, de *Xapach*, rompre, briser.
Simarra ou Zamarra, de *Zamarra*. Vêtement de peau des bergers.
Xabega, de *Xabeg*, filet de pêcheur.
Xerup, de *Sherup*, bois, gorgée.
Xerupar, boire avec bruit.
Mitg, milieu, de Mitch ou Metch, en arménien, ou de Bitch, en hindoustañy.
Tarima, marche-pied.

MATÉRIAUX

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DES DIALECTES

DE LA LANGUE FRANÇAISE,

OU

COLLECTION DE VERSIONS

DE LA

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE

EN DIVERS IDIÔMES OU PATOIS DE FRANCE.

Le travail dont nous consignons ici quelques échantillons, fut entrepris, vers l'année 1807, au bureau chargé de la direction de la statistique au Ministère de l'Intérieur. Après la suppression de ce bureau, il a été suivi par la Société royale des Antiquaires de France, qui n'a pas cessé de s'en occuper.

Au lieu d'envoyer circulairement pour être traduit dans chaque idiôme local quelque morceau arbitrairement, ou composé exprès, on a préféré de puiser dans le livre sacré qui est entre les mains de tous les chrétiens. La Parabole de l'Enfant prodigue est le morceau qui a été choisi à cause de la juste étendue et de la simplicité de la plupart des expressions qu'il renferme. L'Oraison dominicale qui a été préférée dans beaucoup d'ouvrages sur les langues, à paru ne pas réunir au même degré ce genre d'avantages.

Parmi les traductions de ce morceau qui se sont trouvées en grand nombre tant au Ministère de l'Intérieur que dans les papiers

de la Société, on a choisi celles qui ont paru le plus caractéristiques. Cependant on ne se dissimule pas qu'il s'en trouve dont les différences sont peu tranchées: mais les dialectes d'une même langue appartiennent tous à un fond commun; on passe le plus souvent de l'un à l'autre par des nuances peu sensibles d'abord, mais qui le deviennent à proportion de la distance des lieux où ils sont en usage.

Dans le *rangement* de nos matériaux, nous avons cru devoir observer l'ordre géographique. A cet effet, nous plaçons d'abord les dialectes du Nord-Est de la France, puis ceux de l'Est, appartenant les uns et les autres à la *langue d'Oyl*, et spécialement à la branche de cette langue que l'on désigne par le nom de *langage Wallon*. Ce ne sera qu'après avoir épuisé ce que nous nous proposons de donner dans la langue d'*Oyl*, que nous passerons à la *langue d'Oc* ou langue romane, qui diffère de la première par des caractères bien tranchés.

Les traductions provenant du Ministère de l'Intérieur seront désignées par les lettres initiales M. I. La plupart ont été transmises officiellement par les préfets.

Les autres ont été adressées à la Société royale des Antiquaires par ses correspondans.

Nous commencerons par rapporter la Parabole de l'Enfant prodigue, telle qu'elle a été traduite en bon français d'après la Vulgate par Le Maistre de Sacy, dans son édition française du Nouveau-Testament.

Immédiatement après viendra la même Parabole traduite en patois auvergnat avec la version syriaque en regard (1). Elle est de M. l'abbé Labouderie, membre de la Société. C'est lui aussi qui a eu l'idée de placer en tête du recueil le curieux sermon du cordelier Michel Menot.

---

(1) A cause de cette version syriaque donnée en regard de la traduction en Auvergnat, on a cru convenable de déroger à l'ordre géographique adopté pour les traductions dans les autres patois.

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE.

Evangile selon Saint-Luc, Chap. XV.

(TRADUCTION DE LE MAISTRE DE SACY.)

---

11. *Jésus* leur dit encore : Un homme avait deux fils,

12. dont le plus jeune dit à son père : *mon* père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien. Et le père leur fit le partage de son bien.

13. Peu de jours après, le plus jeune de ces deux fils, ayant amassé tout ce qu'il avait, s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien *en excès et en débauches*.

14. Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine dans ce pays-là, et il commença à tomber en nécessité.

15. Il s'en alla donc, et s'attacha *au service* d'un des habitans du pays, qui l'envoya dans sa maison des champs pour y garder les pourceaux.

16. Et là, il eût été bien aise de remplir son ventre des cosses que les pourceaux mangeaient; mais personne ne lui *en* donnait.

17. Enfin, étant rentré en lui-même, il dit : Combien y a-t-il, chez mon père, de serviteurs à gages qui ont plus de pain qu'il ne leur en faut; et moi je meurs ici de faim !

18. Il faut que je me lève et que j'aille trouver mon père, et que je lui dise : *mon* père, j'ai péché contre le ciel et contre vous;

19. et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages.

20. Il se leva donc et vint trouver son père; et lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçut et en fut touché de compassion; et, courant à lui, il se jeta à son cou et le baisa;

21. et son fils lui dit: *mon* père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.

22. Alors le père dit à ses serviteurs: apportez promptement la plus belle robe et l'en revêtez; et mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds;

23. amenez aussi le veau gras, et le tuez; mangeons et faisons bonne chère:

24. parce que mon fils que voici était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé. Ils commencèrent *donc* à faire festin.

25. Cependant son fils aîné, qui était dans les champs, revint; et, lorsqu'il fut proche de la maison, il entendit les concerts et *le bruit de* ceux qui dansaient.

26. Il appela donc un des serviteurs, et lui demanda ce que c'était.

27. Le serviteur lui répondit: c'est que votre frère est revenu; et votre père a tué le veau gras, parce qu'il le revoit en santé.

28. Ce qui l'ayant mis en colère, il ne voulait point entrer dans le logis; mais son père étant sorti pour l'en prier,

29. il lui fit cette réponse : Voilà déjà tant d'années que je vous sers, et je ne vous ai jamais désobéi en rien de ce que vous m'avez commandé ; et cependant vous ne m'avez jamais donné un chevreau, pour me réjouir avec mes amis ;

30. mais aussitôt que votre autre fils, qui a mangé son bien avec des femmes perdues, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras.

31. Alors le père lui dit : *mon* fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous ;

32. mais il fallait faire festin et nous réjouir, parce que votre frère était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il a été retrouvé.

SERMON

Prêché par Michel MENOT, cordelier, à l'Académie de Paris, le samedi après le second dimanche de Carême, suivant l'édition de 1526, *in*-8°.

Avertissement de M. l'abbé Labouderie.

Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de voir, en tête d'une collection de versions de la Parabole de l'Enfant prodigue, en divers idiômes ou patois de France, le curieux Sermon de Michel Menot, professeur de théologie, et prédicateur de l'ordre de Saint-François, sur le même sujet, dont on parle beaucoup, mais que si peu de personnes ont lu, à cause de son extrême rareté. Nous avons eu soin de comparer toutes les éditions de ce Sermon, afin de nous assurer qu'il n'existait entre elles aucune variante essentielle. Nous mettons en notes quelques passages des Discours d'Olivier Maillard, sur la même Parabole, pour donner une idée de la manière de ce religieux, qui n'est pas moins fameux que le précédent par ses *quolibets* et ses naïvetés indécentes. Nous ne répèterons point ici, ce que tout le monde sait, que ces deux prédicateurs ont écrit en latin barbare et qui approche beaucoup du style macaronique, dont on fit un grand usage très-peu de temps après.

Pater quidam habebat duos filios : quorum junior se ostendit magis fatuum, quam inconstans fuit. *C'estoit*

ung enfant plain de sa volenté : volage : ung mignon : ung vert gallant. Ipse erat unus puer plenus suo velle, versatilis, etc. Qui quando venit ad cognoscendum seipsum, suam fortitudinem, suam juventutem, suam pulchritudinem, et quod sanguis ascendit frontem : *sa force, sa jeunesse, et que le sang lui fust monté au front :* venit ad patrem resolutus sicut papa : et dixit ei : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit. O pater, jam non sum amplius in ætate in qua debeam subjici virgæ : sum satis sapiens : non oportet me esse sub tutela. Bene me ipsum regam. Mater mea defuncta est : reliquit nobis bona : facite mihi partem meam. Item, pater, sumus tibi duo filii : ego non sum bastardus : et sic quando placeret Deo *de faire tant pour vos enfants que allissiez de vie à trespas*, facere tantum pro pueris vestris ut e vitâ decederetis, non exheredaretis me : sed haberem partem meam sicut et frater meus. Scio consuetudines et leges patriæ quod te vivente nullum jus habeo in bonis vestris : tamen sum filius vester : et me amatis : rogo, detis mihi partem nunc quam decrevistis mihi relinquere in testamento vestro : et si videtur vobis durum *d'en desfaire sitost vos mains :* tam cito facere manus vestras bonorum immunes : oro vos, detis mihi nunc quod placebit vobis : et minus concedatis mihi. O juvenes, hìc notetis, *voyez la forme et le patron où a esté prinse vostre vie :* ecce formam et patronum à quibus sumpta est vita vestra. Quando venitis ad cognoscendum vos, queritis capere bonum tempus ; *et que sans M. d'Argenton,* sine domino argento nil fit : credo quod liber de vita

patrum valde vos attediat. Sed undè tanta arrogantia? unde tanta audacia in hoc juvene? Certe quoniam erat *ung enfant perdu:* unus puer perditus, ut hodie multi, qui non diu steterat sub virga magistri. Pater timens eum contristare, videns quod eum sic filius molestabat, dedit ei partem suam : quod non debebat facere. O quot sunt hodie patres et matres filii prodigi dantes bona hora, *de peur de faillir,* chordam in collo filiorum qua semel suspendantur cito vel tarde. Dant eis pecuniam quam sciunt exponi in ludis chartarum et alearum, in scortis, in tabernis (1). *Vela bel estat :* ecce pulchrum statum. Et domine Deus, melius esset quod nunquam essent nati tales filii super terram quam hæc facere, et sic offendere Deum : melius esset nullos habere filios. *Quant ce fol enfant et mal conseillé :* quando iste stultus puer et male consultus habuit suam partem de hereditate : non erat questio de portando eam secum. Ideo statim *il en a fait de la cliqualle : il la fait priser : il la vent* : et ponit *la vente* in sua bursa. Quando vidit tot pecias argenti simul, valde gavisus est : et dixit ad se : *ho* non manebitis sic semper. Incipit se respicere; et quomodo vos estis de tam bona domo : et estis *habillé comme ung belistre?* Super hoc habebitur provisio.

Mittit ad querendum *les drappiers*, *les grossiers*, *les*

---

(1) Habetisne tales filios in ista civitate? datis eis cordam quâ suspendentur. Habetis filias de quibus facitis ydola vestra, vestiendo et poliendo. Creditis eas bonas facere, et facitis eas meretrices. Numquid vos, Domini, datis argentum et libertatem filiis vestris ut vadant ad lupanar, et ad stuphanas et tabernas? *Oliv. Maillard.*

marchands de soye, et se faict acoustrer de pié en cape; il ny avoit que redire au service: pannarios, grossarios, et mercatores setarios : et facit se indui de pede ad capam. Nihil erat interim quod deesset servitio. Quando vidit, emit sibi pulchras caligas *d'escarlate, bien tyrées, la belle chemise fronsée sur le colet, le pourpoint fringuant de velours, la tocque de florence à cheveux pignez, et que* sensit *ce damas voller sus le doz:* caligas coccineas bene tractas, pulchram camisiam rugis plenam supra collum, bombicinium elegans velutium, tocam florentinam, crines crispatos; et ut sensit hunc damascum volantem supra dorsum : hæc secum dixit: Oportetne mihi aliquid? Non : omnes tuas habes plumas; tempus est volandi longius: *or me fault-il riens? non; tu as toutes tes plumes: il est temps de voller plus loing.* Tu es nimis prope domum patris tui pro bene faciendo casum tuum : pueri qui semper dormierunt in atrio vel gremio matris suæ, numquam sciverunt aliquid et nunquam erunt nisi asini et insulsi: *et ne seront jamais que nyez et begaux. Brief, qui ne frequente pays*, nil videt. *Mon pere m'a avallé la bride sur le col.* Pater meus laxavit habenam supra collum : dedit mihi claves camporum: tempus est capiendi: et quid valet hic morari tam diu? Abiit ergo in regionem longinquam. Ambrosius. Utinam non recessisses a patre: impedimentum nescisses ætatis! Videns pater quod non revertebatur: non scribebat patri: hæc erat minima sollicitudinum suarum: non audiebat nova de filio: estimabat ipsum esse mortuum. Sed, frater, vellemus bene scire quomodo se rexit post suum egressum, et quid fecit de tanta pecu-

nia quam tulit extra patriam. Dicam vobis : in Evangelio hodierno scribuntur quatuor in Legenda hujus gloriosi martyris : quatuor lectiones non valentes unam bonam : ex quibus poterimus cognoscere omne *tout le tu autem* de regimine hujus infelicis.

— Prima lectio, carnalitas : ibi, dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose (1).

— Secunda, urgens egestas : ibi, facta est fames in regione illa.

— Tertia, servilitas : ibi, adhesit uni civium.

— Quarta, vilis necessitas : ibi, cupiebat saturari de siliquis porcorum.

Primo, carnalitas, etc. Iste puer perditus, mundanus, et superbi animi : *cest enfant gasté*, *mondain et de fier couraige :* quando bene fuit in suis pompis, studuit, *à l'exercice de toute meschansteté et de paillardise :* in exercitio totius infelicitatis et luxuriæ. Et pro complemento suæ vilissimæ vitæ, faciebat quotidie convivia *aux ungs et aux autres ; tenoit table ronde ; riens ny estoit espargné :* tenebat mensam rotundam toti mundo : nihil habebatur in precio : habebat quotidie in suo hospitio locatos histriones et meretrices, *les garces et les truandes*, sedentes juxta eum a dextris et a sinistris. Sic vivendo luxuriose et delicate dissipavit bona, (qui enim diligit epulas, in egestate erit : et qui amat vinum et pinguia, non ditabitur : *Proverbiorum*,

(1) Sequendo banqueta. *Oliv. Maillard.*

cap. XXI, *vers.* 17.) Dissipavit, inquam, quadruplicia bona; scilicet Temporalia,

Corporalia,

Honoris,

Divinæ gratiæ.

De primo *Proverb.*, *cap.* XXIX, *v.* 3 : Qui nutrit scorta, perdet substantiam. O quot bona hodie perduntur in talibus abusibus, *en telles pinprenelles!* nam hæc miseræ rodunt *leurs paillards jusque aux os:* meretricios suos usque ad ossa. Opus quod habeant *les robbes de fin drap*, *les riches pannes*, *brief*, *c'est ung gouffre de tous biens:* tunicas panni delicati, divites pannas breves: tunc ipsa est barathrum et vorago omnium bonorum : hodie multi possunt testari. Nota de ecclesiasticis qui habent tanta bona Ecclesiæ : et tamen in fine anni debent de residuo; quoniam omnia in mulieribus et fructus ventris exponuntur. Sic in aliqua domo vir *le meilleur mesnager de la ville :* habeat *ung tres bon mestier; qu'il se tue de besoigner:* melior economicus totius urbis, et sit optimus artifex, nunquam cessans operari : adhuc in fine hebdomadæ non percipit lucrum suum : vix potest vivere; et unde hoc? Certe non oportet nisi quoniam uxor sit mali regiminis : non erit in domo aurum, argentum, linum, pannus, discus, neque scutella: *or ne argent, linge, drap, plat ne escuelle assurez.* Nota preterea figuram Genesis, cap. XXXIV, de Dyna filia Jacob : et malum quod ex ejus violatione evenit.

De secundo, I. ad Corinthios, cap. VI, vers. 18 : Qui fornicatur, in corpus suum peccat. Quare est ho-

die quia videtis *ung homme hault, grand et si biens prins de tous ses membres :* unum hominem altum, grandem, et membris bene proportionatum, triginta annorum, ubi deberet esse vis hominis : et tamen iste est tam ruptus, cassatus, et regreditur membratim : *qui s'en va tout par pièces*. I. ad Corinthios, cap. VI, vers. 16. An nescitis quoniam qui adheret meretrici, unum corpus efficitur ? unde hoc, nisi de luxuria et infelicitate? *de paillardise et de meschansteté :* et quoniam propter hoc peccatum maledictum Dominus taliter ostendit flagellum suæ justitiæ super humeros eorum : quia remanserunt *egrenez*.

De tertio : Ecclesiastici, cap. XLVIII, vers. 22 : Dedisti maculam in gloria tua, et prophanasti semen tuum inducere iracundiam ad liberos tuos, et incitari stultitiam tuam. Loquitur de Salomone. Nam postquam laudavit Salomonem de sapientia, gloria et divitiis : tandem in fine dicit quod vastat omnia : videlicet, inclinasti femora tua mulieribus, potestatem habuisti in corpore tuo : dedisti maculam in gloria tua. Audeo dicere quoniam si fieret chorea de omnibus fatuis qui fuerunt à principio mundi, Salomon tanquam precipuus ferret marrotam.

De quarto : Genesis, cap. VI, vers. 3 : Non permanebit spiritus meus in homine in æternum, quia caro est, id est, carnaliter vivit.

Secunda lectio est de paupertate hujus miseri in quam cecidit. De qua Proverbiorum cap. XIII, vers. 18 : Egestas et ignominia ei qui deserit disciplinam : et quoniam erat piger et ociosus ad bonum, ideo egestas et paupertas cito ei venerunt. Proverbiorum cap. VI, vers. 11 ; Veniet tibi quasi viator egestas, et pauperies quasi vir armatus.

Postquam omnia fuerunt dissipata cum meretricibus, lenonibus, histrionibus, et assatoribus : *les rotisseurs :* quando vacua fuit bursa et amplius non erat fricandum : *et qu'il n'y avoit plus que frire :* mittitur pulchra vestis domini bragantis, caligæ, bombicinium : quisquis secum ferebant peciam *de Monsieur le Bragard, chausses et pourpoint, chascun en emportoit sa pièce :* itaque in brevi tempore, *mon gallant fut mis en cuilleur de pommes, habillé comme ung brulleur de maisons, nud comme un ver.* Meus gallandus fuit positus sicut collector pomorum, vestitus sicut combustor domorum, nudus sicut vermis : vix ei remansit camisia : *nette comme ung torchon nouée sur l'espaule pour couvrir sa poure peau : si bien l'avoint entretenu en sa prospérité et en ses pompes, ces galoises.* Munda sicut torsorium coquinæ, nodata supra humerum, ut cooperiat suam pauperem pellem. Homini mulieres vultu virgineo applaudentes, quæ, durante prosperitate sua, comitabantur ipsum in pompis suis, et videntes quoniam non amplius habebat de quibus uti, *de quoy :* sed quoniam jam erat nudatus omnibus bonis et vestibus : *autour de luy ny avoit rien si froit que lastre : si ont commencé à dire : aux aultres, Celuy la est plumé et espluché :* deriserunt eum in tali miseria. Non plus audiebantur histriones in illa domo, non plus veniebant *les compaignons sans soucy*, sodales sine sollicitudine. Ecce modus faciendi talium applicantium, *et de telles rusées.* Unde Ecclesiasticus, cap. XIII, vers. 56 : Si largitus fueris, assumet te ; et si non habueris, derelinquet te. Si habes, convivet tecum, et evacuabit te, et ipse non dolebit super te. Et sequitur :

et in novissimo deridebit te, *quant il ny aura plus que frire :* quando amplius nihil erit. Quando omnia fuerunt exposita, fuit questio mutuandi ab illis cum quibus primo sua dissipaverat. Mittit ad illos; sed nemo illi dabat; ipsemet vadit ad eos. *On luy fait visaige de boys*, fit illi vultus ligneus; quilibet vertit ei dorsum : nihil amplius erat fricandum, nec ponendum sub dente. *Il n'avoit plus que frire et mettre soubs la dent.* Et adhuc ut augeretur ejus miseria et afflictio, malum supra malum non est sanitas : *mal sur mal n'est pas santé.* Facta est magna fames in regione illa : sicque hic adolescens, delicatus, qui primo se replebat pinguibus frustis, non habebat panem ad sufficientiam. Cepit egere, et in se cogitare: oportet quod tu vivas alicubi : redire ad patrem tuum nulla est questio ; caveas : pulchrum esset te videre *sy hardy, il te feroit beau veoir.*

Tertia lectio est misera servilitas (1), quoniam adhesit uni civium, etc. Venit ad quemdam hominem divitem, et dicit ei : Domine, si placet, habete pietatem de me. Rogo, pone me in opere faciendo : *mettez moy en besongne*, quoniam saltem possim lucrari vitam meam in vestro servitio, quia fame pereo, *J'en-*

(1) Iste dominus qui non dabit requiem, est dyabolus. Porcus qui non diligit nisi lutum, significat peccatum mortale, et si aliquæ sunt voluptates hujus mundi..... O! miserrimæ mulieres, vos quæ ostenditis frontem et vultum, quæ fecistis mille luxurias : et vos mercatores, usuras; et vos ecclesiastici, symonias innumerabiles; et vos mundani, qui semper vivitis in penatis vestris; heu, heu! quomodo poteritis expectare diem adventûs domini? quomodo poteritis in perpetuum stare cum porcis inferni, in fame et siti, in frigore et tædio? *Oliv. Maillard.*

raige de fain. Ille dives *se retourne*, retro se torquet caput et respicit eum a capite usque ad pedes : *Ho! les bonnes joues*, quas lucratus fuerat in bonis conviviis, non erant adhuc pro toto deperditæ. Ideo dixit ei : Amice, quantum possum conjicere in vestris vultu et facie, *à vostre myne et à vostre trongne*, non est casus vester servire : videam manus vestras : bene video quoniam tempore preterito modicum gustastis de ista tosta servorum, *de ceste tostée des serviteurs.* Insuper omnia sunt tam cara hoc anno, quod nullus vult capere operarios, *prendre gens en besongne.* Quod artificium scitis bene facere? *quel mestier sçavez vous faire?* Heus! domine; *hélas! seigneur*, nunquam ministerium didici. De quo ergo vultis mihi servire? *Helas!* domine, non magna peto pro mercede mea : peto tantum expensas. O fili! magna paupertas in qua nunc vos video, me movet ad compassionem. Habeo in quodam fundo hic prope extra civitatem, *en une ferme cy près hors la ville*, magnum gregem porcorum : si eos vultis custodire, bene volo ; non possum melius vobis dare. Et ille miser se locavit ad custodiendum porcos (1). O quanta miser ibi passus est pro puero domus opulentæ, et qui non consueverat tale ordinarium! *pour un enfant de bonne maison qui navoit pas accoustumé cest ordinaire!*

---

(1) Et misit illum in villam suam ut pasceret porcos, id est, demones, ipsis obediendo et serviendo. Et cupiebat saturari de siliquis quas porci manducabant. Siliqua enim est genus leguminis quod porci in Africa comedunt. Cibi autem porcorum, id est, demonum, sunt delectationes carnales, vanæ et sensuales. *Oliv. Maillard.*

Quarta lectio, vilis necessitas. Et hæc est: cubabat quasi quotidie in campis cum bestiis, et cum eis comedebat et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant. Quando redibat de campis sero, habebat unum ventrem rabidum fame, et quando servi domus veniebant afferre cœnam et comestionem, *et la mengeaille* porcorum, extendebat suam scutellam, et nemo illi dabat. Videbat in illa divite domo servos et ancillas tam bene tractari, bene nutriri, et tam bene cubari: *tant bien nourris et tant bien couchez*, et nullus de eo curabat. Comedebat cum porcis de loturâ scutellarum, et adhuc non poterat satiari: et tunc cogebatur fame ponere caput in hara porcorum, *en l'auge des pourceaulx*. Cum enim venit hyems, non habebat quo se tueri posset contra frigus: ideo cecidit in majorem miseriam quam ante; itaque totum corpus suum pauperculum resolvebatur in nihilum. Vix poterat se ferre super pedes: scabies, *les rongnes*, comedebant ei dorsum: cadebant ei crines de capite, et ungues de digitis: vermes rodebant ei totum corpus: habebat vultum tam horridum et immundum quod erat magna pietas eum aspicere. Unde in magna erat angustia et tristitia: quoniam, ut dicit Boetius: inter omnia genera infortunii, infelicissimum genus est meminisse in miseriis fuisse felicem. Et ideo iste puer perditus, iste puer vastatus se videns in tam misero statu, projecit se in terram flendo, dicens. O! miser et in mala hora natus super terram! heus! heus! tu bene exercuisti stultitiam; *or, as tu bien joué ta folie?* Hodie comedis cum bestiis, comedis cum eis quasi bestia: *or* bene fuisti deceptus et male consultus.

Et quis credidisset te semel deventurum ad talem statum ? tu bene comedisti prius tuum panem album, *ton pain blanc le premier*. Tu es de tam bona domo, et pateris ista ; O! si nunc videret te pater ille cui ita obligaris, qui tam tencrrime te amabat, *las!* puto quod te non cognosceret! in domo ejus si scivissem pati ; habebam omnes meas delicias, et nunc super pedes morior de mala et strangulari fame, *de male et de sanglante fain :* in omni paupertate et miseria, qui prius in domo patris mei habebam servos a me cubante et surgente, *à mon coucher et à mon lever ;* et modo sum servus porcorum. *Ha!* miser ego et infortunatus, *jay bien changé d'estat!* quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, et ego hic fame pereo (1). Dico quid faciam : *à mal fait ne gist que amande.*

---

(1) Reversus est qui adversus fuerat; et dixit : Quanti mercenarii abundant panibus in domo patris mei! Surgam, et ibo ad patrem meum. Iste moriebatur fame ; cogitavit intra se dicens : Numquid ego sum maledictus? Dimisi patrem et matrem ; ego dissipavi substantiam meam : surgam, prosternam me ante faciem patris mei, et dicam : Pater, peccavi in cœlum et coram te ; non sum dignus amplius vocari filius tuus ; fac me sicut unum de mercenariis tuis. O peccatores damnati, qui estis scripti in libro dyaboli! O macquerellæ et meretrices : et vos burgenses, qui locatis domos ad tenendum lupanaria, ad exercendum suas immunditias et ut lenones vadant, certe in conspectu Domini, testor et miror admodum quod terra non aperitur ad absorbendum vos sicut Dathan et Abyron. Non habetis unde vivatis, domini mei? vultis vivere de posterioribus meretricum? Ludovicus sanctissimus suo tempore construxit eis domum extra civitatem : nunc autem tota civitas est ubique repleta. Ego appello de vobis, domini justiciarii. *Oliv. Maillard.*

Pater meus est pius et prudens, cognoscit quod juventus est stulta: Stultitia est alligata collo pueri, dicit Sapiens. Credo quod parcet mihi, et ideo surgam, et ibo ad patrem meum, et dicam ei : Pater, peccavi in cœlum, et coram te. O! blasphematores, usurarii, raptores, lenones, lubrici, et meretrices, et vos omnes qui similes fuistis Prodigo in vita, sitis, quæso, ei similes in conversione. Postquam bibit de statu peccati ad saturitatem usque, hoc fuit ei tædio, et tandem reversus est ad patrem suum. Vultisne, o peccatores, ad patrem vestrum redire, qui tam dulciter vos expectavit tempore lapso? infelix iste postquam lusit facetiam, lusit moralitatem ; et in ea fuerunt triplices partes :

1°. — Status cognitio, ibi : in se reversus.

2°. — Cordis contritio, ibi : surgam, et ibo ad patrem meum, et dicam ei : Pater, peccavi in cœlum, et coram te.

3°. — Debita satisfactio, ibi : Fac me sicut unum de mercenariis tuis.

Primo. Status cognitio; quoniam Psalmus 82 : Imple facies eorum ignominia, et querent nomen tuum, Domine. 17, Isaias, XVIII, v. 19 : Et sola vexatio intellectum dabit, etc.; et oculos quos culpa claudit, etc. Sic quoniam fames facit lupum exire de nemore, ideo qui in voluptate excæcatus fuerat, nunc tot miseriis pressus, prostratus in terra cum ejulatu dicebat : O infelix infelicior gypso, *plâtre*, quotidie trito, tu es omnino *roengé à vermine*, *quasi tout infect et pourry*, moreris fame. O quanti mercenarii in domo patris mei

abundant panibus! His dictis, surrexit a terra, recepit animum, et cor ei rediit, et dixit intra se : O pater, estis omnibus tam dulcis et gratiosus, nunquam dixistis verbum mihi displicens, quesivi partem meam, et dedistis mihi sine aliquo renuo ; et ego miser eam turpiter consumpsi : hee pater mi! si nunc irem ad vos, cognosceretis me ? Credo quod non : quicquid fecerim, credo quod habebitis pietatem de me ; vel alias stabo ad portam castri vestri, et servi domus dabunt mihi eleemosynam sicut alii pauperi ; et credo quod majorem pietatem de me habebunt quam de aliis pauperibus. Heu! ego sum filius domus. Tunc animo confortatus, reliquit ibi in campo porcos suos ; accepit baculum suum super quem appodiabat se (1); et super pauperes tibias redibat ad patriam ; macer sicut *alec, sec comme bresil*, *avec ung petit roquet*, qui vix ei perveniebat usque ad poplites, *aux gerrez :* et tantum ivit de sepe in sepem, de dumo in dumum : *et tant alla de haye en haye*, *et de buysson en buysson, que* pervenit usque super terram patris sui. Quando a longe percepit castrum domini sui patris, et domum in quâ

(1) O peccatores quid obstat nunc quod non agatis pœnitentiam? Quid dicam de vobis ecclesiasticis et religiosis? quid de vobis dominis et domicellis? Certe vos habetis corda dura sicut lapis. Quoties audistis loqui et predicare quod oportet dimittere peccata et converti ad Dominum, et restituere alienum ; et nunquam estis conversi. Sæpe audistis loqui de malo divite, qui non erat usurarius, nec paillardus, nec nutriebat concubinas, nec nimis curabat de corpore suo, et tamen damnatus est. Quid erit de vobis qui longe majora commisistis? *Oliv. Maillard.*

natus et nutritus fuerat, domum de qua exierat tam lætus, tam jucundus, tam deliberatus, in tanto apparatu, tam bene munitus auro et argento, tam caris vestibus indutus, nunc autem redibat defectus et defiguratus sicut qui eum extraxisset de terra, *vestu comme ung belistre*. Quando fuit propius, ibat paulatim fricans humeros contra muros castri: quousque pervenit ante portam, quam tamen præ verecundia non ausus est ingredi. Cum tunc ibi moraretur, casu exibat unus servorum domus, qui statim currit ad patrem, dicens: Domine, totius mundi ego sum magis deceptus, vel ego vidi dominum vestrum filium.— Quem? — Filium juniorem volo dicere, qui, accepta portione sua, recessit; de quo, a tanto tempore non audivistis nova. Pauper pater illico descendit in infima curia, et ad portam venit. Vidit *ce galant, ce malotru*, et dicit intra se: Est filius meus?... ho non est.... ita est.... non est... et certe ita est... est ille sine alio.... nec sum delusus... Appropinquavit filio, qui statim cum vidit patrem, se projecit in terram, genibus flexis: et pater supra, *dessus*, amplectitur eum, osculatur, nec potest eo satiari: non expectavit quod filius salutaret eum, quod se excusaret, et diceret culpam suam; sed statim eum osculando et flendo præ gaudio, dixit ei: O fili, ubi fuistis? Quomodo vos habuistis tempore elapso? quia video vos quasi morti adjudicatum. Vocavit servos, et dixit eis: O amici mei, ecce heres quem amabam. Servi nesciebant quid esset. Filius se ponens genibus flexis iterum dixit: O pater benignissime, non sum dignus ingredi domum tuam quam

diffamavi, nec habere hereditatem quam dissipavi (1). Sed, pater, detis mihi solum residuum servorum vestrorum. Sed pater misericordia motus, non ei improperavit suas fatuitates temporis præteriti.... etc. Sed dicit ei : Tu es amicus meus et charissimus, *tu es mon amy et mon mignon;* dicitque servis suis : *Heus heus!* induite filium meum de novo. Fecit occidere vitulum de pinguioribus qui essent in stabulo suo, invitavitque vicinos ad festum : fecit agmen choreare. Omnes de pago mirabantur et querebant : Quod hodie festum est in domo domini nostri ? An maritet filiam suam ? an sint nuptiæ in domo sua ? dicitque non; sed filius meus mortuus erat, et revixit, et facio ei solenne convivium, *ung jolis banquet.* Cum tractaretur hoc festum in domo patris, filius primogenitus redibat de agro, qui nesciebat aliquid de omni hoc. Quando fuit prope domum, vidit magnam hominum lætantium

(1) Loquimini mihi, domini Burgenses. Habetis voluntatem intrandi terram promissionis ? si non, ego invito vos ad damnationem æternam, non erit defectus. Sed dicetis forte : Hoc est difficile, pater, servare præcepta divina ; certe volenti nihil difficile est. Domini, qui debetis exercere justiciam temporalem et ecclesiasticam, et habetis regimen istius civitatis, ego non habeo nisi linguam : ego facio appellationem : nisi deposueritis ribaldas, et meretrices à locis secretis. Habetis lupanar ferme in omnibus locis civitatis. Heu ! heu ! ego morior quod vos boni viri non clamatis contra justiciam. Et vos maritati, bene scitis quam vitam ducitis ? quale exemplum datis filiabus vestris ? nullus murmurat, quoniam omnes capiunt profectum : similiter illi qui locant eis domos, quod non possunt facere sine sua damnatione. *Oliv. Maillard.*

societatem in circuitu domus; vidit caminos fumare, histriones sonare suis instrumentis; et videns ibi fieri tam magnum strepitum, nesciebat quid cogitare. Occurrit ei servus, a quo quesivit : Quid sibi volunt hæc omnia quæ audio? quod festum est intus? Dixit ei servus : Pater tuus gaudet mirabiliter, quia rediit frater tuus. — Frater meus? et quomodo rediit? rediitne honeste sicut exivit? — Rediit vere, rediit cum maxima paupertate, et totaliter nudus (1). — Est verum? Certe, hodie non ingrediar domum in despectum illius. Venit ille servus ad patrem, et dixit : Filius vester senior ibi est foris, et juravit quod non intrabit in despectum fratris sui, propter quem hodie facitis festum. Pater ivit ad portam domus pro pacando animo filii senioris. Et dicit ei filius : Quomodo, pater, estis vos tam deceptus et captus amore hujus infelicis luxuriosi? *tant assoté et abusé de ce paillard?* Semper fui vobis obediens; nunquam aliquid feci quod vobis displiceret, semper conatus sum augere bona domus. Vixi sine reprehensione; et tamen in domo vestra nunquam dedisti mihi unam diem gaudii; *et pour ung coquin, pour ung marault, pour ung belistre, pour ung paillard*, qui cum meretricibus, et vili societate in ebrie-

(1) Sed dicunt aliqui : Pater, numquid esset possibile quod haberemus delicias hujus mundi, et postmodum paradisum? Hoc esset nobis multum delectabile. Credo quod vos mulieres essetis multum jocundæ; et si aliquis prædicator illud vobis prædicaret, haberetis multum gratum si possetis ire cum pulchrioribus tunicis vestris et cum cyrothecis : certe non est possibile; sed si vultis habere delicias in alio mundo, oportet quod habeatis nunc labores. *Oliv. Maillard.*

tatibus et lubricitatibus dissipavit bona vestra, qui sua voluntate se bannivit a domo vestra, qui suis pulchris factis procuravit toti nostro sanguini, *à toute notre race*, dedecus irreparabile : et adhuc ut plus innotesceret omnibus opprobrium nostrum, vocatis omnes vicinos ut essent testes de hoc capite operis, *de ce chief d'œuvre* Hee, pater mi, pro tali filio, *faut-il faire tant de caquet, tant de haha?* Pater videns cor filii sic commotum, prudenter nisus est dulcibus verbis eum sedare, et dicit ei : Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt. Hee, fili, bene volo quod sciatis quod nihil separavimus, *nous ne avons riens party ensemble*; quidquid habeo, est vestrum, non parcatis, etc. (1).

(1) Per primam stolam, intelligitur gratia gratum faciens; per annulum, fides caritate firmata; per calciamenta in pedibus, spes sursum erecta; per vitulum saginatum, corpus Christi in sacratissimo sacramento (*Oliv. Maillard*).

מתלא

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE

EN SYRIAQUE ET EN PATOIS AUVERGNAT.

AVERTISSEMENT.

J'AI préféré, pour la traduction de la Parabole de l'*Enfant prodigue* en patois auvergnat, la version syriaque, parce qu'elle doit approcher davantage du dialecte que parlait Jésus-Christ. J'ai voulu d'ailleurs faire voir l'analogie qu'il peut y avoir entre une des langues sémitiques et les idiomes du midi de la France, qui ont dû tant emprunter de l'Arabe, de l'Hébreu, du Syriaque et du Chaldaïque, pendant les croisades et durant le séjour que les Maures ont fait dans les provinces situées au-delà de la Loire.

Ma traduction avait déjà paru en 1823; mais j'y ai fait des corrections et des améliorations assez considérables.

J. L.

מתל״א

באונגליון דלוקוס

קפל׳און טו: יא

11 גברא חד אית הוא לה בניא תרין:

12 ואמר לה ברה זעורא אבי הב לי פלגותא דמטיא לי מן ביתך ופלג להון קנינה:

13 ומן בתר יומתא קליל כנש הו ברה זעורא כל מדם דמטיהו ואזל לתרא רחיקא ותמן בדר קנינה כד חיא פרחאית:

14 וכד גמר כל מדם דאית הוא לה חוא כפנא רבא באתרא הו ושרי חסר לה:

15 ואזל נקף לה לחד מן בני מדינתא דאתרא הו והו שדרה לקריתא למרעא חזירא:

16 ומתרגרג הוא לממלא כרסה מן חרובא הנון דאכלין הוא חזירא ולא אנש יהב הוא לה:

17 וכד אתא לות נפשה אמר כמא השא אגירא אית בית אבי דיתיר להון לחמא ואנא הרכא לכפני אבד אנא:

PARABOLE DE L'EFON PROUDIGUE;

En patois de Nahrte Ouvérgnā, soubre la versïou syriaque.

S. Luc, tzapitre tienze, versét onze.

11. — En hómĕ aviót dous ĕfóns.

12. — Lou pĕ dzouïne diguét à soun païre : Moun païre, douna mĕ la part dĕ l'ĕiritadge quĕ mĕ revĕit. Lou païre lour partadzéd sa fourtéunā.

13. — Quahrques dzours apréz, lou dzouïne garçou ramassét soun bĕ, é partiguét pĕr voudiadza diéns un païs ĕstrandgé, é dissipét ati tout ço qu'aviót én dĕbaoutzā.

14. — Aprez qu'aguét tout mandza, la faminā sĕ faguét sĕnti pĕr tout aquĕr païs, é zĕr couminquét à counussĕ lou bĕzón.

15. — S'ĕnanét d'ati, sĕ loudzét à un ritge bourdzouais quĕ l'ĕnvoudiét diéns énā boriā pĕr garda lous coutzous.

16. — Ouriót bĕ vougu rampli soun véntre dĕ las caloffās quĕ mandzavou lous coutzous, mĕi dĕgus n'yn dounave.

17. — Adóncā sĕ diguét én zĕr mèmā : quóntzis mĕrcĕnaïrĕs à l'oustahr dĕ mon païre haut dĕ pô tónt quĕ vóhrou, é ďiou ĕissi mórĕ dĕ fón!

18 אקום אזל לות אבי ואמר לה אבי חטית בשמיא וקדמיך:

19 ולא מכיל שוא אנא דברך אתקרא עבדיני איך חד מן אגיריך:

20 וקם אתא לות אבוהי ועד הו רחיק חזיהי אבוהי ואתרחם עלוהי ורהט נפל על צורה ונשקה:

21 ואמר לה ברה אבי חטית בשמיא וקדמיך ולא שוא אנא דברך אתקרא:

22 אמר דין אבוהי לעבדוהי אפקו אסטלא רישתא אלבשוהי וסימו עזקתא באידה ואסאנוהי מסנא:

23 ואיתו קטולו תורה דפטמא ונאכול ונתבסם:

24 דהנא ברי מיתא הוא וחיא ואבידא הוא ואשתכח ושריו למתבסמו:

25 הו דין ברה קשישא בקריתא הוא וכד אתא וקרב לות ביתא שמע קל זמרא דסגיאא:

26 וקרא לחד מן טליא ושאלה מנו הנא:

27 אמר לה אחוך אתא וקטל אבוך תורא דפטמא דכד חלים אקבלה:

18. — Mĕ lĕvarĕï, m'ĕnanarĕï vĕr moun païre, é dy dirĕï : Moun païre, ĕï pĕtza cóntre lou ciahr é dĕvón vous.

19. — Sou pas digne d'éstre appela vóste fir; trata mĕ coume un dĕ vóstgis doumĕstiques.

20. — Sĕ lĕvét, s'ĕnanét vĕr soun païre. Zèrā énquèrā lón, soun païre lou vĕguét, et fougué toutzā dĕ compassioue, sĕ boutét à courre, sĕ djĕttét à soun couér, é dy faguét dĕ poutous.

21. — Lou fir dy diguét : Païre, ĕï pĕtza cóntre lou ciahr é dĕvón vous, sou pas digne d'éstre appela vóste fir.

22. — Adóncā lou païre diguét à soui doumĕstiques : pourta dy viste sa primèïrā, sa pĕ bravā raoubā, bĕstié lou, bouta dy én anér à soun dĕt, é dĕ tzahrsās as péz.

23. — Mĕna lou vĕdér gras, sanna lou, mandzón é dĕvartissón nous.

24. — Pĕr ço quĕ moun fir zèrā mórt é zĕs rassussita; zèrā pardu é s'ĕs rĕtrouba; ati dĕsoubre sĕ boutérou én trén.

25. — L'éina zèrā dién lous tzóns : quan s'aprustzét dĕ l'oustahr, óusiguét la fanfarā de la tzabrĕtā, é lou bru dĕ la dònsā.

26. — Sounét én doumĕstique é dy dĕmandét quĕsacó ?

27. — Lou doumĕstique dy rĕspóndĕguét : Cou-zĕs vóste fraïre quĕï vengu, vóste païre ó faït sanna lou vĕdér gras pĕr lou rĕcĕbre.

28 ורגז ולא צבא הוא למעל ונפק אבוהי בעא מנה:

29 הו דין אמר לאבוהי הא כמא שנין פלח אנא לך עבדותא ולא מתום עברת פוקדנך ומן מתום גדיא לא יהבת לי דתבסם עם רחמי:

30 להנא דין ברך כד פרח קנינך עם זניתא ואתא נכסרת לה תורא דפטמא:

31 אמר לה אבוהי ברי אנת בכל זבן עמי אנת וכל מדם דילי דילך הו:

32 למבסם דין ולא אוא לן ולמחדא דהנא אחוך מיתא הוא וחיא ואבידה הוא ואשתכח:

תם

28. — L'éïna tout én courélā voudiót pas ĕntra. Lou païre soutiguét pĕr l'ĕngadza.

29. — L'éïna diguét à soun païre : Atió dĕdza bien d'annadās quĕ d'ïou voui sĕrve san voui dĕsplaïre, é tzamaï m'avéz voui dounat én tzabri pĕr mĕ rĕgalat ambĕ mous camaradās ?

30. — É vóste fir quĕ zó avala tout soun bĕ én mĕstzontās coumpaniós, ambĕ lĕi dzanétās, quan zĕs vĕngu, zavés faït sanna lou vĕdér gras !

31. — Lou païre rĕspoundĕguét : Moun fir, tu zés toudzour ambĕ d'ïou, tout çó quĕ zéï ĕs tiéou.

32. — Tzadiót bĕ faïre festā é sĕ rĕdzouzi, pār ço quĕ toun fraïre zèrā mòrt é zĕs rassussita, zèrā pardu é s'ós rĕtrouba.

Fi dĕ la Parabole dĕ l'Efon Proudigue.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de Liége, envoyée par M. d'Omalius de Halloy, gouverneur de la province de Namur.

---

11. In homme aveut deux fils.

12. Li pus jône des deux ly dit : père diné m' çou qui m'vint et vola qu'ilz y fait leu pârteche.

13. Pô d'joûr après li pus jône pâte et va bin long. Là il alowe a mòltà et avou des kmères di mâle-vee li part qu'il aveut awou.

14. Kwan il eut tot bu et tot magny, arrive ine grande famenne divins l'pays ousse qu'il esteu et vola qui k'mince a z'avu faim.

15. I va adlé n'saky di ç'pays la qui l'evoie wârdé ses pourçais.

16. Il areut volou rimpli s'vinte; mais on n'ly d'néve rén èt ses pourçais avy l'air d'el'fé gaive tot magnant des hâgnes dé peus.

17. Rivnou à lu même i dit : Kibin gnia-t-i nin d'trouwans vârlets è l'mohonne di m'père qui flotet é boure so' l'tims qui j'cryve cial di faim!

18. J'yret trové m'père et ji ly diret : J'a petchy conte li cyr et conte vos.

19. Ji n'mérite pus qui vos m'loumesse vosse fils, traity me comme onk di vos vârlets.

20. I s'lyve, i va adlé s'père. Il esteut co bin long qui ci cial è l'veut. Il sint s'cour trefilé, i court à lu, ly satelle à golé et l'bâhe.

21. Li fils ly dit : père j'a petchy conte li cyr et conte vos, ji n' mérite pus qui vos m'loumesse vos fils.

22. Li père houk ses vârlets et les y dit : abeye qu'on z'aporte li prumyre robe et qu'on ly mousse, qu'on ly mette ine bague è s'deugt et des solés d'vins ses pys.

23. Prindez on crâ vai, touwé'l, qui nos magnans et qu'nos-nos d'vertihanse.

24. Parce qui m'fils quéesteut moir est raviqué, qu'il esteut pierdou et qu'il est r'trové et volà qu'on magne so tot ses dints.

25. Awet mais, li pus vy des fils qu'esteut à champs, r'vint et kwan il est tòt près de l'mohonne il ô chanté et musiqué.

26. I houke onk des vârlets et ly demande çou qu'çoula vout dire.

27. Ci cial ly dit : vosse fré est rivnou et vosse père a fait touwé on crâ vai parç'qui l'a r'trové bin poirtant.

28. Volla qu'i brogne et qui n'vout nin intré : li père sorté et kwyre à l'râpâhti.

29. I dit à s'père : I gnia ottant d'annaies qui ji v'sieve sins vz'avu jamâie manqué et vos n'mavez co mâie dné on biquet pos gusté avou mes camârades.

30. Et kwan vosse fils r'vint après avu bu et magny tot ço qu'il aveut et qui vz'a fait dné l'pôce à haut vos ly fé touwé on crâ vai.

31. Li père ly dit : M'fils t'es todi avou mi et çou qu'est d'a menne est d'a tonk.

32. I folève bin qu'on fihe de l'joïe pusqui t'frère qu'esteut moir est raviqué qu'il esteut pierdou et qu'il est r'trové.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en pâtois Wallon des environs de Malmèdy, envoyée en 1807 par M. de Perigny, Sous-Préfet à Malmedy. (M. I.)

11. Jun' y avéve onn homme qu'avéve deux fils.

12. Et l'pu jône des deuss diha atoû s'pere : Pere duno me lu part do l'héritegche qui m'vint. Et i partiha s'bin inte l'eux deuss.

13. Nin binco d'jours apret, l'pu jône valet ramassa to çou qu'il avéve, et inn'alla bin long d'vin on païs etranghir, wissqu'i duspansa tolle su part to viquant ol dubâgche.

14. Et kwand qu'il oût duspandou tot à fait i sorvinve onne foite famine d'vin ci pai là. Et i kminça à s'trové ol misere.

15. Et inn' alla, et i foût s'mette à siervice d'onque des manans d'ci paï là, et ci voci l'evoa es s'cinse po wardé les pourçais.

16. Et il ouhe bin volou s'rimpli l'vinde avou l'amagni des pourçais : et inn' y avéve noulu qui li enn' dnahe.

17. Mais rintré d'vin lu même, i diha : Kwantes varlets ont do pan à l'abondince d'vin l' mâbon du m' pere ! et mi j' moure voci d'faim.

18. Ju so nâhi d'çoula, j'irès amon m'pere et j'lî dirès : Pere, j'a pegchî sonte lu ci et conte vos.

19. Vola qu'ju n'so nin dignè d'ess loumé vos fils : prindo-me po onque du vos siervans.

20. Inn' alla don, et i revinve amon s'pere. Mais kwand qu'i foût assez pret do l'mâhon, su pere lu véa, et il li es fit si mâ, qu'i li sôta â cô et su l'bâha.

21. Et l'fils li diha : Pere, j'a pegchi conte lu ci et conte vos : ju n'so nin digne d'ess loumé vos fils.

22. Mais l'pere diha atou sęs siervans : appoirto bin vite su pu belle robe et tapo li so l'coir et metto lî onne bague o deut et des solés èze pîs.

23. Et alléze prinde lu cras vai et sul touo et s'magnans et s' fusans gasse.

24. Po çou ku m'fils voci esteut moir et qu'il est raviski ; il esteut pierdou, et il est r'trové. Et i kmincint à fé l'gasse.

25. Mais l'vî des fils esteut â champ et kwand qu'i r'vinve et qu'i foût to près do l'mahon, il oa l'mestrée et les dansés.

26. Et i houka onque des siervans, et i li demanda çou k' c'esteut çoula.

27. Ci siervant là li diha : C'est voss frére qu'est ruvni, et voss pere a toué l'cras vai po çou qu'il est r'arivé sain et sâve. Mais l'vî des fils s'emâvra et i n'voléve nin moussi d'vin. Et i fâve ku s'pere vinahe po l' fé intré.

29. Mais l'fils responda atou s'pere et s' li diha : Volà tant d'années qu' j'ouverre porr vos ; et j'n'a jamais manki d'fé çou qu'vos m'avo kmandé, et vos n'mavo jamais dné on biquet po magni avou mes camarades.

30. Mais sitoi qu'voss fils volà, qu'a stu duspande su part avou des bancelles du mâle veie, a stu ruvni, vos lî ave toué l'cras vai.

31. Mais s'pere li diha : Mu fils vos esto todi avou mi et to çou k'ja c'est da vos.

32. Mais i faléve fé gasse et s'diverti bravemin, pussku vos frere voci esteut moir et qu'il est raviski ; qu'il esteut pierdou et qu' vollà r'trové.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de Namur, envoyée par M. d'Omalius de Halloy.

11. I nia ieu one fu on homme qui aveuve deux garçons.

12. Et l'pu djoonne di zels dit à s'pére : Pére, donnez-me li légitime qui m'vint. Et i leus a fait leu paure.

13. Et au bout d'queques djous, apres awoi rachouné tot s'butin, li pu djoonne des deux est s'tevooïe au diale bain long, et vaila il a mongui tot s'bain es viquant comme on mannet losse.

14. Et après qu'il a ïeu tappé tot ç'qu'il avoit à maulvaut est sorvinu one grande famenne dains ç'païs-là et il a commainci a s'trové dains l'misère.

15. Et il est stevooïe, et il est s'taintré au service d'on homme di ç'païs-là et i l'a evoïhi à s'zinse por y waurdé les pourcias.

16. Et il aureuve bain volù s'raimpli l'vinte des favettes qui les pourcias mougnainnes et persoonne ni li es d'neuve.

17. Mais raintré dains li maimme, i dit : Combain d'vaurlets dains l'maugeonne di m'pére ont do pouain tot leu soo! Et mi vaici dji crevo di fouain!

18. Dji quittrois ç'paï-ci, et dj'irois emon m'pére et dji li dirois : Pére dj'a offaincé l'bon diet et d'zos vos ouïes.

19. Dji n'merite pus asteur d'esse nommé vosse fils, traitez me comme onque di vos vaurlets.

20. I paurte et va trové s'pére; mais comme il estoit co bain long, s'pére li woit et il est toùchi d'compassion et courant au-d'vant d'li, i li sautelle au coo et l'bauge.

21. Et l'fils li dit : Pére, dj'a óffaincé l'bon diet et d'zos vos ouies dji n'merite pus asteur d'esse nommé vosse fils.

22. Li pére dit aloors à ses vaurlets : allez quaire les pus bias habiemains et mettos les li sul'couare, mettos li one bague à s'doigt et des solés dains ses pìs.

23. Et amouainrnez l'crau via, touez-le et nos frans l'fiesse.

24. Pusqui m'fils estoit mouart et il est raviqué il estoit pierdu et il est r'trové et is s'sont mettu à tauve, et is s'sont bain divertis.

25. Mais l'pu vi des garçons esteuve aux tchamps et comme i r'vineuve et approcheuve delle maugeonne, il étaind qu'on tchantoit et qu'on fioit delle musique.

26. Et il appelle onque des vaurlets et li d'mande ci qui ça v'loit dire.

27. Citici li dit: Vosse frére est r'vinu et vosse pére a toué l'crau via pusqui il l'a r'trové bain pouartant.

28. Mais ç'tici à s'ti mouai, i n'voloit nain raintré, adon s'pére estant re-chu, a commainci à l'en es prïhi.

29. Mais ç'tici respondant dit à s'pére : Vola d'dja ostant d'années qui dji vos sieds, et dji n'vos a jamais manqué, et vos n'mavos jamais donné tant seulmaunt on boc, po m'regaler avou mes camarades.

30. Mais après qui ç'tici vosse fils qui a mongui tot s'bain avou des soloppes rivint vos fios, toué l'crau via por li.

31. Mais s'pére li dit: Mi fils, vos estos todi avou mi et tos ç'qui dj'a est stavos.

32. Mais i falloit bain fe l'fiesse et si r'djoïhi, pasqui vosse frére estoit mouart et qu'il est raviqué.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois Wallon de la partie du Hainaut dont la ville de Mons est la Capitale, envoyée en 1807 par M. de Coninck, Préfet. (M. I.)

11. Ein n'saqui avoa deux fieux.

12. Le r'culot dit à s'pée : Pée, baille me l'part de bié qui me r'viet; et l'pée leu baille leu part.

13. Ein pau après, l'pus jône walton ramasse tout ce qu'il a, i s'boute en voïage et s'ein va ein n'sachu bié long, et droit-là i briscande tout ce qu'i possède en faisant ribaude.

14. Quand il a tout assillé, il arrive ein terrible famene d'veins é païs-là, et i k'menche à senti l'misere.

15, I part et i s'en va s'bouter varlet cheu un manant de ce païs là, qui l'envoïe garder les pourciaux à s'cence.

16. Il aroa bié voulu rempli s'veinte des cossiaux que ches pourcheaux megneun'te, mais on ne li ein bailloa nié.

17 A l'fin après s'avoir bié rappensé, i se dit à li même : Combié y a t-de manouvriers à l'mon de m'pée, qui ont du pain à planté et mi je m' muere de faim droit-chi ?

18. I faut que je r'prenne corrage et que je r'vièche delez m'pée et que j'li dise : Pée, j'ai maufait à l'enconte du ciel et conte ti.

19. Je n'mérite pus qu'on m'appelle t' fieu. Traite me à mains comme ein de tes manouvriers.

20. Par après i s'estampe et i s'en r'va delez s'pée. Id'étoa co bié long, que s'pée l'avoa d'ja ravisé. Id'a pitié, i court à s'raward, i s'rue à s' n' hatriau et i l'embrasse.

21. Adonc s' fieu li dit : Pée j'ai péché conte l'ciel et conte ti. Je n'mérite pus qu'on m'nomme t'fieu.

22 Et l'pée dit à ses varlets : Allez vos ein bié rade querre m'pus belle casaque; rachemez le bié; boutez li ein anniau à s'doigt et des solers à ses pieds.

23. Après vos amenerez l'cras viau : vos l'tuerez; nos l'meignerons et nos ferons bonne chere.

24. Car m'fieu que v'chi étoa mort, et le v'la resuscité; il étoa demannevé et le v'la rekeu : après cha, i s'boutent à faire bonne torche.

25. L'pus vieux walton étoa à camps; et ein r'venant, étant au proche de s'mon, il entend des guisterneux et des danses.

26. I crie après ein des varlets et i li demande chu que ch'est que tout choa?

27. Ç'ti la li répond : Ch'est que vos frée est r'venu; vos pée a tué l'cras viau.

(Le reste manque.)

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en dialecte de Cambrai (département du Nord), envoyée par M. Le Glay, correspondant.

11. Inn hom avau deux fius,

12. El pus josne di à sin père : Min père, donéme chou ki peut m'revnir d'vos bins. Et ch'père lieus a fé l'partage d'sin bin.

13. Deux trau jours après, el pus josne d'chés deux inféens, apré avoir rassenné tout chou k'il avau, s'in alla tout bin long, dù ki disipa tout sin bin à faire ribotte,

14. Et apré avoir tout depinsé, il arriva inne gréende faminne dins ch'pa-is-la et i k'mincha a ête dins inne gréende misère.

15. I li folut donc partir, i s'mit garchon d'cour mon d'in cinsier de ch'pa-is-la, pour warder chés pourchaux,

16. Et là drolà, il arau été bin age d'rimplir s'pinche aveu chés écorces k'ches pourchaux miottent. Mais personne ne l'i en donnaut.

17. A l'fin étéent r'vnu in li même, i digeau : Combin n'y a ti d'varlets, mon min père ki ont pus d'poin k'i n'i faut!

18. I faut k'j'm' liève, k'j'voiche trouver min père et ke j'li diche : Min père j'ai péché conte el ciel et conteur vous.

19. J'n'sus pus dinne d'ête huké vos fius. Traitéème comme éen de vos varlets ki son à vos gages.

20. I s'a donc levé et s'a in allé trouver sin père. Kéen k'il étau encore bin long sin père l'apperchût et s'cintrailles fur'témues d'pité. Et in coréent à li i se rua, à sin co, et il l'bagea,

21. Et sin fiu li di insin : Min père, j'ai peché conte el ciel et conteur vous. Je n sus pus dinne d'ete huké vos fius.

22. Adonc ch'père di a ses varlets : Apportez s'première casaque et mettez li sus sin dos. Mettez li in inniau à sin daut et des soilers à ses pieds.

23. Am'nez chi ch'viaus cras et tuez l'mions et faigeons bonne chère,

24. Parche k'min fius k'il etau mort il est ressuscité, il étau perdu et il est retreuvé; les v'là donc ki s'mettent à faire régal.

25. Pindéen cha sin pus vius garchon, k'il étau dins chés kéens, il a r'vénu et kéan k'i fu tout près d'chel mason, il intindit l'son d'chés violons et l'bruit d'cheux ki déensottent.

26. Il huka don éen de ses varlets et li d'méenda chou k'il avau.

27. Ch'varlet li répondi : Ch'est k'vos frère est rvénu et vos père a tué ch'viau cras parche k'il le rvau in bonne séenté.

28, Cha l'a mis in colère et i n'a point volu intrer dins l'mason. Sin père étéent widié pou l'prier,

29. Il ly a répondu insin : V'là téent d'innées ki j'vos sers, je n'vos ai jéamais désobaï in rin d'choù k'vos m'avez k'mindé et maugré cha vos n'm'avez jéamais donné in maguet pou m'divertir aveu mes comarades,

30. Mais ossitôt k'vos n'aute fius kil a échiffé vos bin aveu des drouilles, est r'vénu vos avez tué pou li ch'viau cras.

31. Ch'père li dit: Min fius vos êtes toudis aveu mi et tout chou k'j'ai est à vous;

32. Mais folau traiter et nos divertir parche ke vos frère étau mort et k'il est ressuscité, il étau perdu et il est r'treuvé.

Traduction de l'Enfant Prodigue en dialecte du canton d'Arras, département du Pas-de-Calais, envoyée, en 1807, par M. DE LA CHAISE, Préfet, (M. I.)

11. Ain homme avoüait deeux garchéons.

12. L'pus jone dit à sain père : main père, baillé m'chou qui doüo me r'v'nir éd vous bien et leu père leu partit sain bien.

13. Ain n'sais yur, tro, quate, chéon jours après l'pus tiò d'chés déeux éféans oyant r'cueillé tout s' n' hérit'main, s'ot' ainvoye dains uain pahis gramain loüon, dû qu'il échilla tout s'n'argint ain fageant l'braingand dains chés cabarets.

14. Abord qu'il o eu tout bu, tout mié et tout drélé (dissipé), il o v'nu adonc dains ch' pahis lo ainn' famaine cruüelle, et i c'mainchouait d'avoir fon-ye d'pon-ye (faim de pain).

15. I so donc ainvoye dé d'lo, et so éliüé mon d'ain homme dez z'ainvireons qui l'o plaché dains s'mazon d'vilage.

16. Et drolo il érouait été bain âge ed bourer s'péanche dezz' élitains q'mioüettent chés cochons, maye ain n'li ain bailliouäit pont nul.

17. Teant qu'a la fain-ye, s'rapainseant dains li maîme, i dit : Kaimbien qu'i n'io d'varlets mon d'main père qui cont du pon-ye à treop ! Et mi ch'ssus' chi à mourir ed' fon-ye tòt !

18. J' m'elieve. J'iraye truvoir main père ; j'li diraye : Main père, j'aye feauté vis-à-vis del bon diu ed' vous ytout.

19. Et n'sus pus daine d'ett' vous fiu, traitém' tout ainsain-ye qu'ain d'chés varlets qui séont à liüage dains vous mazon.

20. I s'o donc élèvé et s'o ainv'nu truvoir sain père ; sain père l' perchut qu'il étouait coire loüon, et quetrant rade a li, il l'o etrain-ye a sain co et l'obagéye.

21. Et sain fiu li dit : Main père, j'aye feauté vis-à-vis del' bon diu ed' vous ytout et n'sus pus daine d'ett' vous fiu.

22. Pou lors sain pere crie à ses varlets : Marchéz rad'main querr' ess' première cazaque, et mettez-li dains sain dos et mettez-li ain anieau dains sain doue et des séoleyes dains ses pieds.

23. Et si déloyez ch' vieau cras et égorgez-l'mions et fageons fricot.

24. Parch' main fiu q'vlo qu'étoüait défaincté c'est viveant, qu'il étoüait pardu et qu'o' l'raveons.

25. Paindeant ch' lo, sain pus viu fiu r'v'noüait d'chez kieamps, et arrivéye au proche dés' mazon il o éoüi zz' obates et pi l' train-ye d'chez déanses.

26. Il o crié ch' varlet et s'o ainquêté d'li chou q' ch' étouait.

27. Ch' varlet li répondit : Chez vous frère qu'est r'v'nu et vous père o tué ch' cras vieau, parch' qu'il l'o r'vu ain boine seanté-ye.

28 Ch' lo l'oyant courouché, in n'volouait pont raintrer dains l'mazon, maye sain père s'metteant à l'prier.

29. I li o résspliqué : V' lo péebo (déjà) par nombre d'éans qu'ech' vous sers et jamoüé j'naye r'buté-ye (désobéi) à nu d'tous vous c'maindemaints O n'mez pou ch'lo jamoué baillé-ye ain cabry per mi m'régaler aveu mes Comarates.

30 Au jour d'aujourdhui vlo vous fiu qui raccueurt ainsuite d'avoir mié tout chou qu'il avouait aveu des carmènes et o li tuez nous vieau cras.

31. Su ch'propos lo l'père li dit : Main fiu toudi es tu aveu mi et tout chou q'ch'est à mi, ch' est à ti ytout

32. Maye i feaut fouaire ducasse et nous récréyer à kiose tain frère défaincté qui r'est viveant, qu'il étoüait pardu et qu'ol' r'aveons.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en dialecte du canton de Carvin, arrondissement de Béthune, département du Pas-de-Calais, envoyée, en 1807, par M. de La Chaise, Préfet. (M. I.)

11. Un Homme avo deux fiu.

12. El pu jonne dit à sén père : doné m'part de men ben, et sén père la partagié.

13. Pau ed tems après, èche pu jonne a emporté aveu li tout chou qu'il avo et s'en d'alla roulé ben lon, il a tout mi en fricasse.

14. Après qu'i eu tout mié, i n'ia u eune digette den che paï là, y manquo de tout.

15. I a folu qui s' méche en serviche mond un homme de che paï là, ch'l'homme l'a envoié den se cense pour y wardé les pourchiaux.

16. Là i dziro s'remplir s'panche des écorches et qu' chez pourchiaux emmioittent, mé personne et n'i én donno mi.

17. En pensent en li même i dit : Y ni a ben des poves ovriers den l'mageon ed men père qui ont gramin ed poin, et mi eg'meurs chi ed foin !

18. I faut que j'me lieuve, que j'men voche vir men pére et que j'li diche : Men père j'ai manquié conte Dieu et vous.

19. Acheteur je n'su mi pu digne d'ête appiallé vo fiu, trétême comme un de vos poves ovriers

20. I s'a élevé, a v'nu à sén père ; il éto oeore ben lon quand sén père l'a aperchu, il a u compassion ed li, il l'a pris dén ses bras et l'a bagié.

21. Es che fiu li dit : Men père j'é manquié à Dieu et à vous, je n'su mi pu digne acheteur d'ête vo fiu.

22. Mais es che père dit à ses varlets : apportez-li acheteur es' prémière baïette ; mettez li aussi un ongniau én sén do et des sorlets én ses pieds.

23. Allez quère es che viau cras, tuélle, mions et fageons bonne chière.

24. Parche ek men fiu qui éto mort, il est réchuchité, il éto perdu, il est r'trouvé, et il ont fé bonbanche.

25. Den l'même momment sén pu viu fiu qui éto den chés camps a r'venu ; quand qu'il a été tout près dé mageon il a entendu el musique et densé.

26. Il a crié après un ed ses varlets pou savor chou qu'i n'i avo.

27. Es ch' varlet a dit : Ché vo frère qui est r'venu et vo père véant qui s'portò ben a fait tué èche viau cras.

28. Èche pu viu fiu et n'éto si engoinnié qui n'a mi volu entré den l'mageon, chou qui a forchié sén père ed widié et del prié d'entré aveuc li.

29. Mé il a répondu à sén père : Y n'y a si longtems men père qué j'vo sers sans que j'vos euche manquié et portant vo n' m'avez mi jommé donné seulmén un ptiot magué pour m'enbognier aveuc mes azamisses.

30. Et quand qu'un fiu comme esch' tila qui a mié tout sén ben aveuc des gueuses est r'venu, vos avez fé tué pour li éche cras viau.

31. Sen père li dit : Men fiu pour ti t'est toudi aveuc mi et gnia mi rein qui n'suche à ti.

32. Mé y conveno d'faire bonne chière et d'no réjouir vu q'ten frère qui éto mort est réchuchité, qui éto perdu et qui est r'trouvé.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois populaire de la ville de St-Omer, envoyée, en 1810, par M. Wattringue, Maire de St.-Omer. (M. I.)

11. Eun home avouoit deux éfans,
12. Don l'pu jeune di à sin pére : Min péredonéme eche qui douoit m'arvenir ed vou bien. L'pére leu za fait l'partage ed sin bien.
13. Peu d'jour aprés l'pu jeune ed chés deux éfans aayant prins tou che qu'il avouoit s'in alla din un paays étringer for elognié u y mingea tou sin bien in ribotes et in banboches.
14. Quand il l'a eue tou dépinçai, une grande famaine arriva in che paays là et il commincha a quére din l'misére.
15. Il s'in ala don in condicion ché un bourgeouois du paays qu'il l'invoya à s'mason din chés camps pour être gardeu d'pourcheaux.
16. Et là il étouoit benage assez ed'remplir sin vinte d'écorches éque chés pourceaux m'ingeoitent; mais personne ne l'y in donnouoit.
17. Infin étan arvenu à ly, il di in ly méme : Combien esche qu'il y a din l'mason d'min pére ed garchons qui sont sous ly, qui ont pu de paayn qui n'leus in faut; et mi sçu t'ichi à mourir ed faain.
18. I faut que je m'liéve et qu'j'ale trouvouoër min pére et qué j'li diche: Min pére, j'ai diabement mal fait conte l'ciel et conte vous.
19. Et jenne su pu dingne d'éte appelé vous fieu. Traitéme comme un de chés gins qui vous servetent.
20. Issel'va don et s'in n'alla trouvouoër sin pére, et lorsqu'il étouoit incor bin louin, sin pére l'aperchut et in fut tou rimpli de compacion et queurant à ly i se jta à sin cou et l'baja.
21. Sin fieu ly dit : Min pére j'ai grament péché conte l'ciel et conte vous; et jenne su pu dinne d'éte apelai vous fieu.
22. Alor l'pére dit a ses gins : alez vite quére s'premiére robe et fourez ly su sin dos; mettez ly un aniau au douët et dés solés à ses pieds.
23. Amenés aveucque l'viau cras et tuelle, mingeons et faigeons bonne torche.
24. Parce que min fieu que vla chi étouët mort et il est réchussitai, il étouët perdu et il est artreuvai, ils q'menchertent don à faire fricot.
25. Quoique cha sin fieu ainé qui étouët dins chez camps, a arvenu et lorsqu'il étouët bétot al maison, il intendit l'musique et l'tapage d'cheux qui dinsouëtent.
26. Il cria don un de ché garchons et ly demanda ce qui ni avouët;
27. Che garchon ly dit : Chés que vous frére est arvenu et vous pére à tuai el viau cras parche qu'il le revoyoët in santai.
28. Ce qui l'aayant mi in colére, il ne voulouët pont rentrer dins l'mason : mais sin pére sortit déhors pour l'ingager a intrer,
29. Il ly fit chel réponse : V'la déjà autant d'anées queussu à vous servire et jenne vous ai jamais pardu l'respect in rien, j'ai toudis fait ce que vous m'avez queumandé. Quoique cha, vous ne m'avez mi jamais baillé une chéve pour m'régaler aveucque mes comarades.
30. Mais oussitot que vou aute fieu qui a mingé sin saint frusquin aveucque des droules, est arvenu, oz'avez tuai pour ly l'viau cras.
31. Alor che pére ly dit : Min fieu, oz'éte toudis aveucque mi, et tou che qui est à mi est a ti.
32. Mais y falouët faire fricot et nous régalé parche que vous frére étouët mort et il est réchussitai il étouët pardu et il a été artreuvai.

Traduction de l'Enfant Prodigue, en patois Ardennois entre Neufchâteau et Bouillon.

11. Ou n'oum avo deu s'afan,

12. Don l'pe jaun di a s'per : Mu per, bayo'm ç'qui do m'reveneu de vos bin: et l'per l'esy l'gi l'partaché de s'bin.

13. In po apré, l'pá jaun d'sé deu s'afan apré ahoi ramachi tou ç'qu'il avo, s'a n'é allé din in paï étranger mou lon, où y guernouis tou s'bin pa dé excé e pa dé débauche.

14. Apré ahoit tou guernouî, y l'é veneu in grand foin din s'pey la et yl'e queminchy à temé din un digette.

15. Y s'en n'é don allé e s'é attaché ou service d'in oum dou pay qui l'é avoï din sa maujon dé schan pou y hoirdé lé poursai.

16. E tou la il auro esté bin auge d'aplénir se vint de cos que lé poursai moingint; ma pechaun ne ly a dno.

17. Efin estant rintri din le mèm, y di : Combin y es t'y eheu m'per, de vaurlet qu'on pu d'poin qui ne lé y a fau, el mi j'meur touci d'foin !

18. Y fau que j'me leve et que j'vache trouvé m'per e que j'ly diche : Mu per j'a mau f.. vis à vis dou siél e d'vo.

19. E jeun' seu pu digne d'és houchi vos t'afan traito'm com unq d'vo vaurlet que son à v'gâche.

20. Y s'é don l'vé et y lé veneu trouvé s'per, e com il'esto co bin lon, s'per lé veyo e y l'esto touchi d'piti; e couran à lû, y s'é tappé à s'co e lés baugi.

21. E s'nafan ly di : Mu per, j'a mau fa vis à vis dou siél et d'vo, e jeun' seu pu digne d'és houchi vos t'afan.

22. Alors l'per déjo à se vaurlets : Dépéchéz a ly epporté la pé bel rob e l'habillio ; e metto ly in énai ou doi e dé solé ou pi.

23 Amouno ossi l'vai crau e tuo-l ; menjon, e fegean boun schair,

24. Paseque m'nafan que v'ci esto mor e y lé r'véqui ; y l'esto perdeu e y lé r'trouvé, y qu'mincer' don a foair festin.

25. Pourtan l'pé vi d'sé s'afan qui esto din l'schan, e réveneu e com y l'esto tou pré d'oul maujon y l'hoiot le concer e l'ramache dé ceu qui dinsin.

26. Y l'é houchi unq dé vaurlets e y ly e dmendé s'qué s'esto.

27. L'vaurlét ly é respondeu : Vost frer e r'veneu et vost per e tié l'vai crau passquy le rehoit à santé.

28. Se qui l'ayant coursi y n'velot ni intrer din la maujon ; ma s'per estan orti, pou ly dir d'intré,

29. Vouci com y ly e respondeu : V'la d'ja tou plin des'annéés que j'vou serv é je n'vou za jame d'sohéi à rin de s'qué v'mavi commandé, é pourtan vou n'most jama bay in chaivrot pou m'rejoui avet mé ami ;

30. Ma ossitôt que vost aut' afan qu'é guernouî s'bin avet dé fame perdeu est reveneu, vou z'ot tié por lu in vai crau.

31. Alost l'per ly di : Me fi, vou étot toudi avet mi é tou s'qué j'a é à vo.

32. Ma il fallot foire festin é nou réjouï pos'que vos frer esto mor é y revicq, y l'esto perdeu é y lésté retrouvé.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en Patois d'Onville, canton de Gorze, département de la Moselle; envoyée par M. Bouchy, d'Onville.

---

11. Ain oumme aiveu daoz offans;
12. Lou pu jonne des daut deheu ait se pairre: Papa, beilleume ce que deu me revenain dé vote bain, et le pairre li ao féyeu le pertaige de se bain.
13. Paot de jou etpré, lou pu jonne de cés daoz offans ayant reméssay tourtou ce que leveu sé enolaye dans ain pays etrége bin long, osse qué lé dépainaye tourtou se bain en excès et en débauches.
14. Etpré que lé evu tourtou dépainaye, lè airivaye ainne grande faimaine dans ce pays let, et lé coumanci dooit béson.
15. I s'en ait don ennolaye et sé étéchi au service d'ainque des habitans don pays, qué lé envii en sait mohon des champs, pou y oidayé les cochons.
16. Et toulet l'éreu etu ben ahhe de rémplire se ventre des crofouilles qué les cochons maingaint; ma péhounne ne li en beilleu.
17. Enfin, etant réntraye en lu-maime, y deheu: Combain y ait-il dans lait mohon dé me pairre de valot et gaige qu'ont pu dé pé qui ni aut en faut; et mé jot toussé et meurri de fé?
18. Y faut qué je me leuvéusse, et qué j'oleusse treuvaye me pairre, et qué jé li deheusse: Papa, j'a maux fa conte le ciel et conte vous:
19. Et je not pu daigne qu'on me houieusse vote offan, tratieume coumme ainque dé valot qué sont et vos gaiges.
20. Y se donc levaye et s'en ait venain trevaye seu pairre et quant l'oteu enco bain long, seu pairre l'aipairçut el en aiveut pitié; et conrant ai lu, y sé jéttaye ai se caut et lé émbréssi.
21. Et sou fé li déheu: Papa j'a maux fa conte le ciel et conte vous; et jé not pu daigne qu'on me houieusse vote offan.
22. Aussé-tou le pairre ai dé et sés valots: epteu ben vite se premire roube, et reveteu l'en, et motteu li ainne beque au deue, et des soulaye et ses pits:
23. Aimeneu aussé le vé gras, et toueulle: maingan et faian bounne chir;
24. Pessequé mon offan que vélait oteu mou, et l'ot resucitaye: l'oteu peudu, et l'ot retreuvaye: l'on coummencit don et farre le faité.
25. Pourtant son offan le pu vieu, qu'otteu dans les champs, ait revenin; et quand y feu delaye let mohon l'oheu les violons et le bru des sçots que danseint.
26. Y houheu don ainque des valots, et li demandeu ce que ç'oteu.
27. Le valot li répondeut: Ç'ost qué vote frairre ost révenain, et vote pairre ait touoyet le vé gras, et causé qui le reoit en santaye.
28. Ce qué l'aiant fa fauchi, y ne veuleume entraye dan lait mohon: ma se pairre étant sourti pou len prii;
29. Y li repondeu cecé: Vélai déjait tant d'ennaye qué je ve ser, et je ne v'as jemas desobei en rin dé ce qué vé m'éveu counmandaye, et pourtant vé ne m'eveu jéma beilli ain baiquain pou me divertir aivot mes aimis:
30. Mas ausse-tou que votte aute offan, qu'é mingi sou bin aivo des foummes pédau, ait révenain, v'éveu touaye le vé gras.
31. Pou le caut le pairre li ait dé: Mon offan, v'oteu toujou aivaut mé, et tout ce que j'a ost dé vot;
32. Ma y folleu farre lé féte et neu rejoii, puisque vôte fraire oteu mou, et l'ot ressuscitaye, l'oteu peudu et l'ait eteu rétréuvaye.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois Lorrain, communiquée par M. le Comte Grégoire.

11. In home avo doux afans;
12. Lo pus jogne deheu è so pere : Mo pere beïom ci que me reveuren de vote bin. Et lo pere les y fit lo partege de so bin.
13. Queque jonèes èprès, lo pus jogne de ces doux afans, eyant remessé tortot ce que l'avô, s'en elleu bin lon dans in peïs etrenge, dou qui dissipeu torto so bin, en debacheries et en libertineges.
14. Eprès avoit tortot depensé, eune grande femine erriveu dans lo peis lè et i commenceu à cheur dans lè necessité.
15. I s'en alleu donc et entreu a service d'in des hebitans di peïs que l'anvouyeu è sè mahon des champs po y voidii ses pouchès.
16. L'erottu bin ach de rempli so van e des caffes que les pouchés mengiement ma nisan eun li en beïo.
17. Enfin en rentrant en lu même i se deheu : Combin qui n'y eu de valas cheu mo pere, qu'ont pus de pain qui ne l'y en fa, et meu je mieux de faim toceu.
18. I me fa lever, aller trover mo pere et li dieure : Mo pere j'a peuchi contre lo ciel et contre vo.
19. Et je ne seum digne d'ête hoï vote feu; traiome comme in des valas que sont è vos gueges.
20. I se leveu dont et s'en alleu trover so pere; et quan l'ato ca bin lon, lo pere l'epperceuveu, so cœur fut touchi de compasion i coreu se jeter è so co et lo baheu.
21. Et so feu li deheu : Mo pere j'a peuchi conte lo ciel et conte vo, et jeu ne seum pu digne d'ete hoï vote feu.
22. Alors lo pere deheu è ses valats. Apoutios sè preumere robe, hebio lo; è matos li eune bague a doïe, et des solés è ses pieux.
23. Amounos toceu lo ve gras, et touos lo, mengeons et feions fricot.
24. Ca mo feu ato moua et l'a resuscité; l'ato pediu et l'a retrové. I commenceuen don è fare lo fechtin.
25. Pourtant so feu éné qu'ato dreha les champs r'veuneu, et quand i fut proche de lè mahon, l'oieu lo son des instrumens et lo bru de ço queu dansinent.
26. I hoïeu in des valats et li demandeu ce que ç'ato;
27. Lo valat li repondeu : Ç'a que vote frere a revenu, et vote pere eu toué in vé gras, parcequi lo revoit bin poutiant.
28. L'en fu si fâchi qu'i ne vlomme entrer dans lè mahon, ma so pere sateu fieu po l'en prii.
29. Lat li repondeu : Val bin des années que je vo serve, et jemas je ne vos a desobeï en rin de ce que vo m'ô comandé, è pourtant vo ne m'o jemas beï in boquin po regaler mes emis.
30. Tandis que dès que vote ote feu qu'èu mengi vote bin avou des fômes libertines a revenu, vos ô toué por lu in vé gras.
31. Lo pere li diheu : mo feu, vos ates tojos avou meu, et torto ci que j'a a è vos.
32. Ma i falo fare in fechtin et no réjoui, parceque vote frère, ato moua et l'a resuscité; l'ato pediu et l'a retrové.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois du ci-devant comté de Vaudemont (Meurthe), par M. Bottin, Secrétaire de la Société.

11. Ein hame éva dou gachons.

12. Lo pu jane d'jet é so pére : Mo pére, beyem lè pé qè'do mérveni d'vot bin ; et lo père lozi pertéget so bin.

13. Queuques jonaies épret, lo pu jane de ces dou gachons, epret q'lo rémesset tortot c'qléva, san alet bie lon da les ates péïs et li mengi tortot so bin da les fechtins et évot les gourgandines.

14. Épret qu'lo tortot mengi, le fémine érivet da lo peïs let, et i cmancé è chare da lo besa.

15. I san alet don et s'agaiget po valat d'in des ja do péïs, q'lavoyet da set majon des champs po y voidet les pouchés ;

16. Et da l'adra let, l'éra étu bin aige dampié so vatte des écoches q'les pouchés mengin, mès pachane n'li a béa za.

17. É lè fin éta ervenu à lu même, i djet : Combie nié-ti ebi mo pére d'valats gaigis qu'ont do pain pu qui ne lo za fa, et mi j'mue toci d'faim.

18. I fa q'jme loveusse, q'jm'analeusse trovet mo pére, que jli djeusse : Mo pére, jè pachi conte lo cie et conte vo ;

19. Et je n'seu pu digne q'vmépelains vot fei ; traétem cma in des valats q'va è vos gaiges.

20. I s'lovet don et venet trovet so pére, et qua léta ca bi lon, so pére lo r'conchi et la no pitie, et courant è lu, i s'jetet é so co et labresset.

21. É so fei li djet : Mo pére, jai pachi conte lo cie et conte vo, et jeu n,eume pu digne que vmépellins vot fei.

22. Estour, lo pére djet é ses valats : épotiéme tot d'seute lè pu belle robe et matet li, et matet ein éné è set doie, et des solets è ses pies.

23. Quoiret asi lo vé grès et touet lo ; menja et fia boine chire ;

24. É case que mo fei q'vace éta mô et l'a ressuscitet ; l'éta padiu et la ertrovet ; i cmacèrent don et fére fechtin.

25. Da lo ta let, so fei lo pu vie, qu'éta ha champs, ervenet et ca i feut to d'cote lè majon, l' oït les violons et lo bru dso q' dansint.

26. I hoyet don in des valats po savoi cqu'sétaza.

27. Lo valat li djet : ça q'vote frere a ervenu et vote pére et touét lo vé grès, e case qui let ervu bie potiant

28. Ce ql'aiant bie fachi, i n'vlome za atret da lè majon ; mès so père satet fue po la priet.

29. Lo fei li repondit : Val djet to pien d'énaies que j'vo sers, jemais j'ne vos aé désobéi eh rie de c'que vma commandè, et potiant vo ne mevait jémés béi in biqui po m'réjoï evo mes émis.

30. Mès asstot q'vote ate fei, quet mengi so bie e vot des femmes padieues (des traouires, des tripires, des gourgandines), a ervenu, vza touet po lu lo vé grais.

31. Estour lo pére li djet : mo gachon, ta tojo èvo mi et tortot c'que jè at por ti ;

32. Mès falaza bie fère in fechtin po no rejoï, é case q'to frere éta mô et la ressucitet, leta padiu et la ertrovet.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de Gérardmer (Vosges), envoyée par M. N. L. A. Richard (des Vosges), correspondant.

11. In am avou dou fé.

12. Et lo pi jeune dehi di so père : Mo père denet mé let port do bé qué me revi e so père li dené.

13. Quisiqué jo espré lo pi djeune fé remessé tortot ce qué avou et n'allé dé in peï tant lan et tolu el depassé set fortune an vicen da let debauge.

14. Et pré que l'ou tortot deparet é let rivé enne grande famine da lo peï la élet quemaré et setti lo besa.

15. E n'allé don et se botti e gaige d'in abitan do peï et l'aut-cï l'etvouié da set mauhon de campeigne po vadget les pohaie.

16. El' étrau souhatié se reppi lo vatte dé scafe que meigé li pohaie et pahone ne li at donet.

17. Mas ratret et li maume, é dehé : Labé qué lie dat let mauhon de mo père de'vanla é gaige qu'on do pain et nel boudance et mi je moire de faim.

18. Je me livra, jé vira devat mo père et jé li dira : Mo père, j'a peichie éate lo cie et ecate vo.

19. Je ne seï mi degne jema d'été nautet voté fes, traíes mé inta quia d'veu vanla qui sant etne gaiges.

20. Et sé lévé don et véné trovet so père et d'in peu lan so père lo heché et fet tochié de compassion et corré et li et sé jetté et se-coou et lo bahé.

21. Et so fé li di : Mo père j'a pechié ecate lo cie et ecate vo et je ne sei mi digne mettenan d'été hechie vot fé.

22. Aussiteu lo père dehé e se vaula : et portet vicma set premere reübe et vestet lo et mattet li enne baugue o dau et dé solles e sé pie.

23. Emnet aussi lo vey gras et toi lo ; meiges et fêra fechtin.

24. Ca mo fé que vassi eré mo et e lat ressuciet, é iré poedi et l'at retrovet et elet quemasson et faro fechtin.

25. Portan so premei fé qu'er et vau le chan, cat el révéné et qu'el epprochié let mauhon et loé let misic et lo bri dé let danze.

26. Et heché in de vanla et li demandé sou que sire.

27. Et l'aut-ci li déhé : Vot frar at arrivet et vot père è toi lo vey gras parcéque o lat reveni santou.

28. Dessi celet et fauché et né velet mi ratret ; ma so père saute fie se matté et lo prie.

29 Et l'aute-ci repondé et so père : Vala ja bé dé z'annae qué jé vo seve, et jé né vo z'a jema déseubéï en ré de equé vo m'au quemandet, et portant vo ne m'au jema denet in chevri po far fechtin etvo me z'émis.

30. Ma aussiteu que vote ote fé que meigie so bé etvo dé fam poedu at reveni, vo z'eu toi po li lo vey gra.

31. Et lo père li dehé : Mo fé vo sau toton (tocon?) etvo mi et torto sou que j'a a et vo.

32. Me é fulli far fechtin et sé rejoïé pesque vot frar iré mor et e l'eu ressuscitét, é l'iré poëdi et é l'at retrovet.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de l'arrondissement d'Altkirch (Haut-Rhin), envoyée par M. Richard des Vosges, correspondant.

11. In homme aivait doux fés.

12. Et lo pu juene diait ai son père : bayie me lai pait du bins que me revint ; et son père y a bayé sai pait.

13. Queque jos aiprai lo pu juene fis ayint remassai tot sò quét l'aivai, paiché et s'in allai din in pays bin loin et li ai dissipai tote sai fouchune en vitient dain lai débâche.

13. Aiprai quet l'ut tot dissipai et survenie enne grande faimme en si pays li et ait lai quemençai ai senti le besoin.

15. Ai s'in allai donc et se botui es gaiges d'in des aibitins di pays. Et stuci l'anvié ai sai mageon des chaimps pou voigeai les poués.

16. Et l'eut desirie se rempiâtre lai pince des étouches que maingient les poués ; et niun ni ien bayait.

17 Mais ait rentré en lu même et dié . Cobin y ait-le din lai mageon de mon père des valats ai gaiges qu'int di pain tint qu'ait v'lant et moi y mue ci de fin.

18. Y me yeuvrai y adrai voi mon père et yié dirais : Mon père, y ai peché contre lo cie et contre vos.

19. Y ne seu pe digne dorenaivint d'être aiplait vot fés. Traitaite me quoment in des valats que son ai vos gaiges.

20 Ait se leuvai donc et vai trovai son père ; et lorsquet l'était encoi loin, son père l'aiperçu et ai fut touché de compassion et fié ai lu et se champai ai son co, et le baijai.

22 Et son fés ié dié : Mon père y ait peché contre le cie et contre vos, y ne seut pu digne desoumais d'être aipplai vot' fés.

22 Alor lo père die ai ses valats : Aippoichai de cheute sai primire robe et lin reveti et botai y enne baigue a doigt et ses solais es piès.

23. Aimoinai achi lo ves greçit et lo tuait; maingeons et fesant festin.

24. Car veci mon fils qu'était moué et ai la rechucitai et l'était preju et ai la retrovai et ai laiemoncerent ai faire festin.

25. Cependint lo fés ainaî était es chaimps ; tient ai revint et qu'ai l'aipprenchai de lai maigeon ai l'ouie lai musique et lo bru de lai dainse.

26. Et ai l'applai nin des valats et ai y demandai so que c'était.

27. Et stuci y dié: Votre frère ai airivai et votre père ai tuait lo vés grécit poiche quai la revenu sain.

28. Li dechu, ai se botai en colère et ne vlai point entrai, mais son père étint souchie se botai et l'en praye.

29. Et stuci repondit ai son père : Voilige bin des annais que vos servas et y ne vos ai jemais desobeî en ren de ce que vos m'ait commaindait et poichin vos ne m'ait jemais bayié in chevreu pou faire festin aivo mes aimis.

30. Mais achitot que votre atre fés qu'ai mingie son bin aivo des fennes preques revenu, vos ai tuait lo veis gréci.

31. Et lo père diait: Mon fils vos etié aide aivos moi et to ço qui ai a ai vos.

32. Mais y fayait faire in festin et se rejoyié, car votre frère était moué et ai l'a rechucitai ; et l'étuet preju et ai l'a retrovai.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de Giromagny, (Haut-Rhin), envoyée par M. Richard, des Vosges, correspondant.

11. In houme ava dou boubes.

12. A lo pu june dit à son paire : mon paire bayie me pâs dy bain que me revint et son père l'y baillit.

13. Quaiques joues aprét lo pu junë ayant ramessa tot ce qu'al ava, patchi a son arra dans in payis bain éloignié ou a mingea to ce qu'al ava an vivant dans la débâche.

14. Quand al avu to mingie a y a survenu ne famene dans le payis la et a quemonça de sontir lo besoi.

15. A son arra don et se piaidit ves schi un des habitans dy payis a cetuci l'onvoya dans sa majon de campaigne po voigea les pos.

16. Al ava bain viu ompienni son vontre des écosses que maingeaient les pôs mas n'uin ne li on baillât.

17. Mas étant rontra on lu même a dijet: Cobin y étai de valas vez schi mon paire quont di pain tant qu'a vions et moi y meu toci de fain.

18. I me leveray y m'on iray trova mon paire et y ly dira : Mon paire y a peché contre lo scié et contre vo.

19. Y ne seu pez digne astour d'être appella veute boube trate me mâque comment un de veus valas.

20. A se leva don et son arra trova son paire à quemon qu'al eta oncoir loig de l'ota, son paire l'et vu et fut toutchi de pidié al a fua à devant de lu et sa schampa à son queu et a l'ombrassie.

21. E son boube ly é dit : Mon paire y a péché contre lo scie et contre vo y ne seut pez digne d'etre appella majeu veute boube.

22. Son père dijy alors à ses valas: Apposcha sa première robe et reveti l'an, botta li enne bague y doigt et des suhius es pieds ;

23. Amenas aschu lo vias gras et tuas lo mingeons et bonbançons.

24. Car mon feu que voichi etat mô et al a ressuscité al état petscha al a retrova et a quemoncene à bonbancir.

25. Lo pu veye des boubes eta dans les champs quad a l'arriva à l'ota qua quemouci d'appreucher al ontondit la musique et lo brut de let danse.

26. Al appella un des valas et li demanda sa que c'état.

27. Cetuci ly diegit: Veute frare ha venu et veute paire ai fa saigner lo vias gras parce qu'el a revenu ben potschant.

28. Schus sola, a sah botta on colere et ne viat per ontra, mas son paire étant sotchi lo pria d'ontra.

29. Cetuci y es repondu a son paire: Aye ge pusieurs années que veu serve et y ne veu z'a djamas deseubéi en ron de ce que veu m'a commanda et portant veu ne ma djamas baillie in schevri, pro me divarti avo mes amis ;

30. Ma ascheteu que veutre atre feu qu'ay mingie son bain ave les salopes, ah de retoie ci vos z'a tua po lu lo vias gras.

31. Et lo paire ly disjit: Vos ates tosje avù avo moi et to ce qu'y ah at à vos.

32. Mas a faya bain bonbancire et se rehgeuy parce que veut frare etat mo al a ressuscita al etat petschut et a s'ah retrova.

Traduction de la Parabole de l'Enfant prodigue, en patois du canton de Champagney, arrondissement de Lure, departement de la Haute-Saône. (M. I.)

11. In homme avat dous boubes.

12. Lo pu jûne diji à son père : Père, ballie me la pâ de bie que me vin : a li patagi son bin.

13. In peu de tems apré, lo pu jûne ayant tot ramêssa pachi po in païs bin éloignie al y mingi tot son bin en vicant dans la debauche.

14. Apré qu'al ut tot mingie, al y arrivi ène gran famène dans lo païs, a quemence lu meume à manca.

15. A s'en alli, à se botit au sarvice de queute in homme de ce païs là; a le mâtre l'envoyii dans sa marquerie po y vogea les pôs.

16. Al ara bin veliu poya se seûla des brôches que mingint les pos. Ma nun ne ly en baillat.

17. Ma étant revenu à lu minme, à diji : combin d'auvries dans la maujon de mon père, qu'an di pain tont qu'a veyant, a moi y mûe tout bèci de faim.

18. Y me levera, y vira à mon père, y li dira : Père, y a pechè contre lo ciè et à veus uils.

19. Y ne su pé digne d'etre appella veute affant; traite me quement in de veus volots.

20. S'etant donc leva a s'en alli à son père : quement al éta onçoire louè, son père lo voyi, fut touchi de pidie, a fu se champa à son coeu, a l'embrasti.

21. Son boube li diji : Père, y a pechè contre lo ciè et à veus uils; y ne sûs pé digne d'étre appella veut affan.

22. Ma lo pere diji à ses volots : Approcha vite sa premire robe, a bota-li, a bota-li auchu ène bogue y doigt a des souias és pies.

23. Prente auchu lo vé gras a tua lo; mingeant a fesant boine chire.

24. Pochot que mon boube que voichi éta mô, al ô ressuscita; al éta pegiu al o retrova : a quemincinne à fare gran chire.

25. Lo pu ville éta dans les champs; quant o revigni, a qu'al apprechi l'outot, al entendit la musique a la danse.

26. Al appelit in des volots, a li demandit cos que c'éta que sola.

27. Lo volot li diji : Veute frère o revenu, a veute pere e fa tua lo vé gras, pocho qu'al o revenu bin pochant.

28. A s'en fauchi a ne veiy pé entra, son père étant sauchi se botit a lo praî;

29. Ma lu diji à son pere : Voichi bin des annas qu'i veu sarve, a y ne veus a giama manca à tot les audres que veus m'a ordonna, a veus ne m'a giama ballie in chevril po me regala avos mes amis.

30. Ma apré que veute boube que voila que tot dépenci son bin avos des fannes débauchies, veus a fa tua por lu lo vé gras.

31. Ma lo pere li diji : Mon affant, t'é toge avo moi; a tot ce qu'i a, o à toi.

32. Ma a falliat bin fare in fastin, a se redjôir, poche que ton frare que voila éta mo, al o ressuscita, al éta pedju, al o retrova.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois du canton de Vauvilliers, département de la Haute-Saône; envoyé par M. Estienne, maire de Selles. (M. I.)

---

11. In homme aivoit doux guechons.

12. Lo pu jeune dejeut et sô père : bayet me let pettie de mo bie; et l'y bayeut so pettège.

13. Quelques jous etpré étant réunis, ce jeune guechon se metteut en routte pô in pays bie loin, bie loin ! quand el y feût et dapenseut to ce qu'el evoit en vivant evot des quoquines.

14. Quand el eut tortot mégie ô venu ene grande disette dans lo pays, et feut pris de let faim.

15. Ne séchant quoi fâre, et se metteût vôlot chie in monsieur do pays que l'envoyeut gaidia las gouris.

16. Quelques fois el aivoit si faim quel airoit vlu vivre do mégie das gouris ; mais nun ne lui en bayoit.

17. In joûe qu'et refléchissoit et déjet : combie d'ovrés dans let moigeon de mo pere vivant dans l'ebbondance, et my je créve de faim.

18. Je revira chie mô père et je ly dira : j'a peché contre lo cil et contre vô.

19. Je ne seut pû digne d'etre eppella vote fé ; recevet me quement un de vôs vôlots.

20. Revenant donc chie sô pere ; quand el etoit enquoi bie loin, so pere lo voyeut touchie do pitié, et coureut devé lû, l'y sauteut au cô et l'embresseut.

21. Po lors so guechon l'y dejeut : Mo papa, j'a offensa lo cîle enquoi vô ; i ne merite pas d'étre eppella vot effant.

22. Lo pere dejeut tot de suite et sas volots : epportioit mô reüchot das dimanches ; mettet li ene baigue et let main et bayet li das souliers.

23. Couret querir lo vé gras, tuet-lo et je ferans in grand fechetie, car y crayo mon effant peri, et vit encoi; el etoit peudieu, el o retreava.

(Le reste manque.)

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois du Canton de Vesoul (Haute-Saône), envoyée par M. Prisnot, principal du Collège de cette ville. (M. I.)

---

11. In home èvoi dù gaichons.

12. Lou pu jeune dizit è son pare : Pare, beillia-me lâs bin qu'i doi èvoi pou mè paa. È lieux f'zit lou peiteige d'sâs bins.

13. Pè èprée lou pu jeune amponiant d'èveu lù to ce qu'èl èvoi, s'en èlèt voyaigie dans lâs pèiy bin loin, lei où ç'qu'è dapansi tou son bin en dabôcheries.

14. Per èprée qu'èl eu to dissipâ, vequi eine grand' feimeinne en ç'peiy lei èt é quemencèt è eivoi lâs dents longues.

15. È s'en èlèt èt s'eitéchit ei inn' gent de l'endroit qu' l'envoiy dans sei farme po gueidia lâs gouris.

16. Lei èl eu bin viu s'gourgie dâs cosses que las gouris mingin, mâ nun n'li en beilloi.

17. Anfin songean en lu-même ei dizit : Combin y eiti d'vôlo dan lei mougeon d'mon pare qu'an dou pain en eibondance, et moi i meue d'fèim.

18. Ei fau qu'i m'leuve, qu'i olle treuvâ mon pare et qu'i li dije : Pare, i â peichié contr' lou cie è vé vô.

19. I n'seu pâ deigne estheure d'étre èpelâ vout' gaichon, treitâ-me don coument l'iun d'vôs vôlo.

20. È s'lèvi don, peu s'en èlit treuvâ son pare, mâ quand el ètô encou bin loin, son pare l'ou vit et lou cueu li seignit lâmoi, èl ècourut l'eimbressie e lou bagie.

21. Son gaichon li dizèt : Pare i a peichié contr' lou cie et vé vô, i n'seu pas deigne estheure d'être èpelâ vout' gaichon.

22. Mâ lou pare dizèt ei sâs vôlo : Eipouthia-li vîteman sei premeire roube et boutâ-li, mettâ-li eine baigue au doi . et dâs soulies è sâs pies.

23. Eimenâ lou vée grâ et tuâ-lou, mingeans et fesans bobance.

24. Puschequ' vequi mon gaichon, qu'etâ moue et èl ô rassuscitâ, èl etâ paju et èl ô retreuvâ; et ei firent lè féte.

25. Poutian son gaichon lou pu véel qu'etâ âs chams, revenèt et quand è fu prouche lei mougeon, èl entendi qu'on sautoi, qu'on chantoi.

26. Èl épelai ùn dâs vôlo, pou seivoi ç'que ç'ètoi qu'to ç'trein-lei.

27. C'ô, disit-i, qu'vout' freiro ô r'venu, et vout' pare ei fâ tuâ lou vée gras, lou voyan plen d'vie.

28. Stu-çi fu si en coulére qu'ei n'viait pâ entri en lei mougeon. Ç'lei fouchet lou pare de chouti et de lou priâ d'entrâ d'eivou lu.

29. Mâ ei râpondi et son pare : Depu lontan i vô sare san v's eivoi jeimâ desobéi, et poutian vô n' m'éte jeimâ beillie tan seulman in pôre hèbri pou m'rajoui d'èveu mâs eimis.

30. Et quand ein gaichon coument stu-lei qu'ei mingû to son bin d'èveu dâs feilles ô venu, vos êtes fâ tua loù vée grâ.

31. Lou pare li dizèt : Mon gaichon, pou vô, v's eites toujou d'èveu moi, et i n'â ran que n'seu-t-ei vô.

32. Failloi bin fare lè féte et nos rajoui puschequ' lou freiro qu'étâ moue ô rassuscitâ, qu'èl etâ paju et qu'èl ô retreuvâ.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois du Canton de Champlitte, arrondissement de Gray, envoyée, en 1812, par M. de Toulongeon, Maire de Champlitte. (M. I.)

---

11. Ein homme aivot deux gassons.

12. Le pu jeune dit ai son pere : Baillai mai ce que do me revenin de votre bien, et le pere lo pataigeai son bien.

13. Queque jos aprés, le pù jeune de ces deux enfans, raimassai tau ce qu'el aivo, et s'en allai en ein paii d'aitreinge, bé loin ; là vou ai dissipai son bien, en gormandises et en daibauches.

14. Aipré qu'ai l'eù tout daipensai, une grante fameigue vint en ce paii là et ai commençai aí y aivot bé besoin.

15. Ait s'en allai don et se min au sarvice chez ein hébitant de ce paii là, que l'envisi en sai mason des champs, pou y gadai des couchons.

16. Et là el eù aitai bé aze de rempi son vente des aicréfeilles que les couchons deignieus, et nun ne l'y en baillo.

17. Enfin aitant rentréi en lù mame ai l'ai dit : Combé n'y ai-t-ai pas dans lai mason de mon pere de vauleu gaigé qu'en put de pain qu'ai ne le en faut, et mo y ceu ici ai meuri de faim.

18. Ai faut qu'i me leve, et que j'aye treuvé mon pere et qui l'i dise : Mon pere, j'ai péché conte le ciel et conte vous.

19. Et i ne seù pu daigne d'etre aippellai votre fils, traitai-mai com ein des vauleu que sont à vos gaiges.

20. Ai se levai donc et vin trauvai son pere, et com ai l'aitot enco bé loin, son pere le reconnaussai et ai l'en eù bé grandeu, ai courai ai lu, et se jettai ai son coeu et l'embressai.

21. Et son fils l'y disai : Mon pere j'eï peché conte le ciel et conte vous, et y ne seu pu daigne d'etre aippellai vote gasson.

22. Taut de suite le pere ai dit ai ses vauleus : Aippotai vite sai premaire reube et l'y mettai et maittai-l'y aitaut eine bague au do, et des souiers ai ses pieds.

23. Aimenai aitaut le viau gras, et tuai-le, deignons et feson de bons fricaus.

24. Ai cause que mon gasson que voici aitot mo et l'a ressuscitai, et l'aito perdu et l'a raitreuvai ; et quemencerent donc ai fare le festin.

25. Et velà que le fils le put vail, qu'aitot dans les champs, revenai, et quan ai fut au long de lai mason et l'eintendai les vieulons et le bru de ceux que danseins.

26. Ai l'aippellai ein de ses vauleus et l'y demandai ce que ç'aitot.

27. Le vauleu l'y raipondai : Çà que vote frere a revenau et vote pere ai tué le veau gras, parcequ'ai vo qu'ai se pote bé.

28. Cela l'ai bé faché et ne velo pas entret dans lai mason ; ma son pere ai soti pou le priet d'entret.

29. Ai ly raipondai : Velà dejà tant d'annais que je vous sarve et y ne vous ai daisobeï en ren de ce que vous m'aivai quemandai et potant vous ne m'aivet jemai baillé un cabri pour le maingeai aiveu mei aimins.

30. Ma do que vôte gasson qu'ai maigeai son bien aiveu des fennes paidues ai revenun, vou aivai tuet pou lu le viau gras.

31. Taut de suite le pere ly disai : Mon gasson, vou ete taujô aiveu mo et taut ce que j'ay a est vous.

32. Ma ai fayot fare festin et nous baillé de lai joye, ai cause que vote frere aito mo et l'a ressuscitai et l'aito paidu et l'a retreuvai.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue en patois de Besançon, département du Doubs. (M. I.)

11. N'houme aîva dou offants.
12. Dont lou pu juène diset ai son pere : père baillame ç'qui me doit rev'ni de vouete bin (prononciation latine) el lou père liou fit le paithiaige de son bin.
13. Peu de jou aipre lou pei juene de ças dou offants aiyanc raimassa tout ç'qui l'aira sen ollait dans un pays aitrangie, bin loin, ou y dissipet tout son bin en daibauches.
14. Aipre que l'eut tout daipensie lie survint ne grand faimine en ç'pays qui et y coumencet'ai chère dans lou besoin.
15. Y s'en ollait donc et s'aittaichait au sarvice d'un das haibitants di pays que l'envoyait en sai moeson pour y gaidhia la poés.
16. Et liouls ita bin ase de remplit sai panse das aicousses que las poès maingint, mais nun ne ly en bailloue,
17. Enfin aitant rentra en lu même y se diset : combin y ait u dans lai moèson de mon père de sarviteurs ai gages, qu'on plus de pain que ne leur en faut et moi y seu ei ai meri de faim.
18. Faut qu'y me lève et qu'y ölle trouva mon père et qu'y li dise : Pere, y a peiché contre lou cie et contre vous,
19. Et y ne seu pas deigne dêtre aippela vouete fis, traita me coume l'un das sarviteurs que sont ai voues gaiges.
20. Y se levait donc et sen vint trouva son père, et lorsque l'éta encou bin loiu son père l'aipparçut et en fut touchié de compassion, et courant ai lu y se jettet ai son coue et lou baisa.
21. Et son fis lie diset. Père, y a peichié contre lou cie et contre vous et y ne seu pas deigne d'être aippela vouete fis.
22. Ailoë lou père dit ai sas sarviteurs : Aippouthia-li promptement sai prèmere roube et l'en revêta et boutta li n'aineau au doigt et das soulies ai ses pies. —(Prononcez comme pies oiseaux.)
23. Aimenas aussi lou viau gras et le tua, maingeant et fesant bouene chère.
24. Parceque mon fis que voici aita môe et l'ot ressuscita, l'étoué padhiu et l'ot retrouva ; y coumencèrent donc a faire festin.
25. Cependant son fis éné qu'éta dans las champs, revint et lorqu'y fut proueche de lai moèson, l'entendet la concerts et lou brut d'ceux que dansint.
26. L'aippelait l'un das sarviteurs et ly demandet ç'que c'éta?
27. Lou sarviteur lie raipondet : ç'ot qu'vouete frare ot rev'nu et vouete père ai tua lou viau gras parce que le revoit en santa.
28. Ç'qui l'aiyant mis en coulère y ne vouillons point entra dans lou lougis; mais son père aitant souethi pou l'en pria.
29. Y eli feset ste raponse : voiqui déjait tant d'annas qu'y vous sarvait et y ne vous a jaima désoubéi en ran de ç'que vous m'êtes coumenda et ç'pendant vous ne m'êtes jamai baillie in chevreau pou me raijouit aivoue mes aimis.
30. Main aussitoue que vouete fis qu'ait maingie son bin avoue das fannes pour d'hiue ot rev'nu, vous etes tua pou lu lou viau gras.
31. Ailoé lou père li diset : Mon fis vous êtes toujoue aivoue moi et tout ce qu'y a ot ai vous.
32. Mai y failloue fare festin et nous raijoui parce que vouete frare éta moé et que l'ot ressuscita, l'étoué poudhiu et l'ot aivu retrouva.

Traduction de la Parabole de l'Enfant prodigue, en patois du Morvant; envoyée, en 1808, par M. de Plancy, préfet de la Nièvre. (M. I.)

11. Ein houme aivot deux renfans.

12. Le pu zeune das deux dié ai son pére : Mon pére, doumez-moi ce que me revent de voute ben et qu'i m'en aile : chitôt le pére en fié le partaize et ly baillé sai part.

13. Peuçot de zors aiprès, le moime de sas fiots qu'aivot aissaré tout ce qu'ol aivot s'an feu ben loin an ein pays etranzé, lai voù qu'o mezé tout en se libartinant.

14. Et aiprès qu'ol oeu tout dépancé, o vené eune grande faiméne an ce pays let, et lu coumouencé d'aivoir couéte.

15. O s'an ailé dont et o se bouté au sarvice d'ein que demeurot dret lai : stuchi l'anvié an sai mitoirie poôre y garder les coiçots.

16. Let ol airot ben vlu mezér das gos de pois qu'on baillot éz coiçots et en aivoir son sout; mas parsoune ne l'y an dounot.

17. Quant o vié celai, o rentré an soi moime et o dié : ô comben y ait'o de valots céz mon pére qu'ont du pain pu qu'o n'an peureint mezer, et moi ichi y creuve lai faim!

18. Y vas dont partir poôre aller retrouer mon pére et y ly vas dire : Mon pére, y ait pécé conte le ciel et conte vous.

19. Y ne mairite pu d'eitre aipelé voute fiot : y me trouros ben contant chi vous vleint me regairder comme l'ein de vos valots.

20. O se bouté en senin et o vené vez son pére; mas coume ol étot encoôre ein pençot loin de lu, son pére l'aiparsevé et ol an oeu pitié : o couré vias, o se zeté ai son cou et o l'ambraissé.

21. Et son fiot ly dié : Mon pére, y ait pécé conte le ciel et conte vous aitout, y ne mairite pû d'eitre aipelé voute fiot.

22. Auchitôt le pére dié ai sas valots : aiportez vias sai premére robbe et vitez ly, boutez ly eune baigue au det et das soulés dans sas piés.

23. Aimouniez aitout le viau gras et l'tuez : mezons et fions fricot.

24. Car mon poôre garçon étot mort et ol o redevenit en vie, o s'etot perdu et ol o retroué. Chitôt o coumouencérent tortous ai se ben régailer.

25. Mas le pu vieux das fiots etot en samps et coume o venot et qu'o s'aipresot de la maion ol antandé las santeries et las divartissements que s'y feint.

26. Ol aipelé l'ein das valots et ol y demandé quoi qu'y atot que tout celai.

27. O ly répouné : y o voute frére qu'o reveni, et voute pére que l'ai revu ben portant ai fé tuer le viau gras.

28. Cetuchi se bouté an coulaire et ne vlot pas antrer ai lai maion; mas son pére seillé et le penrié en graice d'y venir.

29. O répondé ai son pére : Voiqui ben das rannées qu'i vous sars; y ait tozors fé s'que vous m'ez coumandé et jaimas vous ne m'ez douné tant soulement ein bigot poôre me regailer aivec mas raimis.

30. Ai poine voute aute fio o t'o été errivé, aiprès qu'ol aireu tout mezé ce qu'ol aivot aivec das fonnes de mauvaïe vie que voué fé tuer le viau gras poôre lu.

31. Ai celai le pére ly dié : Mon fiot, téz tous las zors aitouts moi et tout ce qu'y ait ot ai toi.

32. Mas o feillot fére fricot et se divartir, car ton frére que vchi étot mort et ol o vicant, ol étot pardu et ol o retroué.

Traduction de la Parabole de l'Enfant prodigue en patois poitevin d'une partie de l'arrondissement de Confolens, département de la Charente, envoyée, en 1806, par M. Memineau, sous-préfet (M. I.)

11. Un' hom' avie dou afan.
12. É le pûs jaûne dissé à son paire : Mon paire baillais m' la pâr deux bien qu'i seux dain l' cas de prétendre e l'paire lour partagé son bien.
13. Kâkaîs jourre apreis, quante v'agué ramassa tout ko ke li revenie, le pûs jaune s'an angué dain-t-in pay etrangiè ant-eux fricassé tout son bien en menant la vie d'un chéti sujet.
14. Quante v' agué mangea dain l' pay ant-veirre où y aguét une grande famine, a eux commencé à santire pre la premiere vé la misère.
15. Eux s'an vais e s' met en condition chà un monsieu de quél andré que l'avoyé à son logé, daint un village, pr' y garda loue gore.
16. Oh! coum' v'aurie éta contant si v'avie p' gu amplire son vantre de quellaîs calofaîs qu'i faziant mangeat à qui goré, mais presoune ne ly en dounave.
17. A la fin, s'étant corrigea li même, eux dissé : Camb' y-o-ko soû lias mans de mon paire de journaliè qu'avan deux pan mêis qu'on ne lourr an faût pandan qu'i seux ki anrajant la fan.
18. Ou faut qu'i m'an ange, yrais trouva mon paire et y li dirais : mon paire, y ais p'cha enwre le ciel et envre vous.
19. Y ne m'rite pûs d'êtr' appella votr' afan : suffreis me tan q uittement avec votrais valé.
20. Eux quitte, é vais trouva son paire. Malgré qu'eux fiss enkerre loin, queûx paire le recounaiguebé! toûcha de compassion, eux courr' a li, se jett' à son cau et l'embrasse de bien bon cœur.
21. L'afan ly dissé : Mon paire, y ais p'cha envre le ciel é envre vous ; y ne m'rite pûs d'êtr' app'la votr' afan.
22. Dain queux tan qui le paire dissé à soue valé : apporteiz me tout hoûre sa pus belle chemisole é campeiz lo li sur soun echine, mettëiz li un' annay à son dait et deux soulie à souë pie.
23. Ameneiz me é tuais m' un vedais grâ : fasan grand fricot et devertissan non.
24. Car moun afan erre maur é veî ressuscita ; v'erre predu et voi retrouva. Dain queux tan qui y se mettiran à feire fricot.
25. L'ènâ qu'erre pre loue chan an revanguet, coum' eux s'apprechave deux logi de son paire, v'antandi louë instruman et la dance.
26. V' app'lé eun deux vâlé de son paire ét li demandé ce que qu'oîrre.
27. Le valé li répondi : vot' fraire est revangu, é coume veî arriba an bonne santa, vot' paire o fé tua le vedais grâ.
28. Bien facha de quoqui, l'ena ne vauguét pâ antra, mais le paire étan sorti pre l'y engagea;
29. Eux répondi et disset à son paire : on ïo tan d'annadeîs qu'i v' serre, y n' me seûx jamey écarta an ré ni pre ré de votrais coumandemans, é malgré quoqui jamey vou ne m'avais tansrement bailla un chebrêy pre m' régala avec moue amî.
30. Mais quante votr' afan qu'o mangea tou son bien avec de chetivais f'mellaîs est revangu, v'avaîs pre li fey tua um vedais gra.
31. Le paire li dissé : Moun afan v'eiteiz trejour avec mêy é tou quo qu'i ais est pre vou.
52. Mais ou faull bé feire fricot e se devertir, parç' que vot fraire êrre maur et q' v'aîs ressuscita, parç'que v'êrre predu é q' v'ais retrouva.

Traduction de la Parabole de l'Enfant prodigue en patois des environs de la Valette (Charente), arrondissement de Barbezieux. (M. I.)

11. Un boumé avês doûe enfans.

12. Et le pus jaûnè dau doûe dissé à soun pére : Moun pére, dounas me ce que deû me revenir de votre bé, et le pére lu partagea soû bé.

13. Peu de jiours après, kiau jieun boumé, ayant amassa tout ce qu'ioû avet resôgu, surte de la maïson, et sen engaï dins un pays fort éloigna unte ou dissipé tout son bé ein menam une vie débautchzhade.

14. Et aprés avei tout depunsa, une grande famine arrivé din kiau paï et où comminсé à toumba din la necessita.

15. Ou s'en onguai et sattachzé au service d'un dau habiten du paï kiaickil'envouyé din sa maison dàu champ pre garda lous gouré.

16. Iki ou agui eta ben àise per appaisa sa fàm de se remplir de las caloffais que lou gouré mingeovent, mais presonne ne lu en baillave.

17. Enfin étant rentra en lui-mème, ou se dissé : Combé y oco dans la maïson de moun peré de valei qu'on meis de pain que leur en fôs et mi y sais ki à mouri de fam!

18. Y vole surtir de ki et qu'enge trouvà moun père, etc.

Traduction de la Parabole de l'Enfant prodigue en patois Angoumoisin d'autres communes du canton de la Valette. (M. I.)

11. Yun homme avet deux enfans.

12. Le plus jeune dicit à son père : Mon père, donnés me ma part du ben que j' dois aver, et le père fit keû partage.

13. Quauque teins après le plus jeune de kélès deux enfans, ayant amassé tout ce qu'aû l'avait, s'an alit de la maison et s'an fit dans un pays ben elougné onte y dissipit tout son ben en se divartissant.

14. Après qu'ou l'aguit tout mangé, o venit une grande famine dans keû pays et y commencit à devenir bien pauvre.

15. S'an ulit et se metit valet chez un habitant du pays qui l'envoyit dans sa métairie pré qu'au gardisse les goret.

16. Quand où y fut y oret été ben èze de remplir son ventre de calofres que les gorets mangiant, mais présonne ne li en baillèt.

17. Enfin étant retourné en li-même y s' dicit : Ouilla force valets chez mon père qui avant mès de pain qu'on ne leur en faû et j' sens i-qui à mouri de faim!

18. Ou faû que j' me lève, que j'ale trouver mon pere, etc.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de Saintes, département de la Charente-Inférieure. (M. I.)

11. In houme avait deux fail.

12. Et le pus jéne dicit à son père : Mon père, baillez me tout mon dret de voutre benn, et le père leux partagit tout son benn.

13. Queuques jour en après, le pus jéne de tchélés deux enfans amassit tout le son et puis i s'en allit dan in pays bin leugné, et là i mangit tout son benn en débauches.

14. Après qu'il ayit mangé tot, o scurvenit ine grand famine dans tchau'paye et i couminc it à chére en nécessité.

15. I s'en allit donc se rendre valet d'in houme do lieut qui l'envoyit aux champs pre garder les goret.

16. Là il aurait bin velut remplir son ventre des gousses que les goret mangiant; més persoune ne li en baillait.

17. A la fin i revenit à li et i dicit : qu'ol y at de valet cheux mon père qui avant méz de pain qu'o ne leuz en faut et moi je seus itchi à crever de faim.

18. Faut qu'i parte et qu'i m'en aille trouver mon père et i li dirai : Mon père, i ai péché contre le bon dieu et contre vous;

19. I ne seux pùs digne que vous me noumiez vout fail; fasez me coume à in dez valet qui sont à vos gages.

20. I partit don et s'en fut trouver son père; coume il était encore bin leugné, son père l'avisit; il li fasit pitié, i courit à li, se jettit à son cou et l'embrassit.

21. Son fail li dicit : Mon père, i ai péché contre le bon dieu et contre vous, et je ne seux pus digne que vous me nommiez vout fail.

22. Méz le père dicit à ses valet : apportez bin vite la pus belle robe et mettez la sus li, mettez li ine bague dans le dét, et dez soulé dans ses pez.

23. Amenez aussi le vias gras et tuez lou, mangeons et fasons boune chère;

24. Parce que mon fail que velat était mort et il est revilé, il était perdut et il est retreuvé; i coumencìriant don à faire festin.

25. Pendant tchau temps, son fail le pus vieux qui était aux champs, s'en revenit, et quand il approchit de la maison, il entendit la musique et le brut de tchelez qui dansiant.

26. Il appelit in dez valet et li demandit ce qu'ol était.

27. Le valet li répounit : Ol est que voutre frère est revenut et voutre père a tué le vias gras à cause qu'il le revoit en boune santé.

28. Tcheu le mettit en colère et i ne velait pas entrer; mais son père étant saillit, coumençait à le prier d'entrer;

29. Mez li dicit à son père : Vela déjà tant d'années qu'i seux à vout'service et je vous ai trejou été obéissant en tout tcheu que vous m'avez quemandé, et pourtant vous ne m'avez jamez baillé tant-seurement un bicot pre me divertit avec mes amis;

30. Mais d'abord que vout autre fail est revenut, li qui a mangé tot son benn avec des fumelles de méchante vie, v's avez tué pre li le vias gras.

31. En tcheux temps le père li dicit : Mon fail t'ez trejout avec moué et tot tcheu qu'i ai est à té;

32. Mais o fallait bin faire festin et nous divertit à cause que ton frère que velat était mort et il est revilé, il était perdut et il est retreuvé.

Imitation libre de la Parabole de l'Enfant Prodigue en patois de la Rochelle, Charente-Inférieure. (M. L.)

11. In houme ayant deux cheuts d'enfant,

12. Le deré des deux dissit coume ça à son cher pére de li partager la goulée de bin de soun héritage;

13. Et aussi tot qui l'odyit son drét, le senfouiyit do de près de son pére et le s'en andgit dans uin poyis rede loin, vour qui derama son avoir en coumerçant avec des criatures.

14. Le bin de Dieu ayant pretout été aché par le fort tems, la goule coumincit à li saber fortuitement;

15. Si bé que de la façon, étant réduit à l'indulgence (indulgence est ici pour indigence), le se gagit à uin bourgeois qui l'envoyit à uin de ses logis de campagne vour il gardait de méchantes gorailles.

16. Sa pauvre vie en thiel état était si doléreuse, qu'o li demangeait biacot souvent de se refectionner avec les gorets et l'on zaurait venté bé (surement) fait si o li en avait été donné d'autorité, mais parsonne ne s'en émoyait (ne s'en mettait en peine).

17. En thiele oculence, le se dissit en soun intérieur : héla! seigneur, combin de marcenaires avont à thié tes heures de la miche mai que de raison au logis de mon pére alieur que mouai y n'ai ten seulement poit de quoi tuer le ver (manière figurée de dire manger une petite bouchée).

20. Dans ce t'aversité, le jaubit (participe de jauber, partir, s'en aller) de chez son maitre set coume in escalette (squelette), et s'avisit de retourner à la résistance paternelle pra sel fin de se contritionner de son vice au vis-à-vis de son pére. L'avait bet encore à abouter avant d'être à rive, quand le boun houme le requeneussit et compassiouné à soun apparéssance, andgit à li coume in boulliard de vent (expression figurée pour marquer la rapidité), et l'assarant suc sa poitraine, le jotit d'allée et de venue sans s'hontouser de le requeneutre prin des sins et amondurant par la rejouissance de le dépossedér l'adman que l'avait odyat quand le se detriyit de li.

21. Ce te jeune houme, à la mode de l'autre, s'amandant d'avoir léché (laissé) un si tant brave père, li dissit pre ses raisons, les arme aux yeux : cher père y coneut bet qu'i m'ai détorsé de ma route au vis-à-vis de vous et du ciel qui m'entend; y ne seu pus dans la grace d'être loumé voutre cher fils..... Pis de brailler.

22. Mais son cher pére, qu'était in houme d'abord point maufaisant pre le pauvre monde, li fasit entendre que le serait trejours son cher fils, et pre li acertainer dissit verbalement à ses gens d'aller li cri ses anciens vitremens aussi bé que ses joyaux.

23. Au puis après, le coumanda d'anger dans soun étable tuer le mieux gras de ses beudéts et en fasit dreser in si biâ banquet,

25. Que soune aîné de fils s'en encolera si tellement,

28. Qu'il en fasit bourdonner de mouvais récis aux oreilles do pére.

31. Mais thiau thei qu'etait bon coume in ouaille, au lieur de s'en émouver, ly dissit pre mot de réponse,

32. Qu'o l'était bé dans le juste à tout le moins de se réjouir, puisque son pauvre défunt fils, qui avait mouru (dans soune entende), était au jour d'aujourd'hui grouillant coume in pibeau (anguille). Amen.

Traduction de la Parabole de l'Enfant prodigue en patois de Marennes, Charente Inférieure, envoyée, en 1808, par M. GUILLOTIN FOUGERÉ, sous-préfet. (M. I.)

11. In houme avoit deux cheut d'enfant.

12. Don le pus jenne dicit à son père: Mon père, baillez me le benn qu'i deus avoirt pre mon lot, et i leus fasit le partage de son benn.

13. Quenque jour après le pus jenne emportit avecques li tout ce qu'il avoit, s'en engit voyager en in pays be leung où il dépensit tout son benn en débauche.

14. Après ch'il ogut tout dépensé, il avingit ine grand-famine dans chios pays là, et il chésit dans une si grande nécessité

15. Qu'o li falit se gager à iu habitan do lieut qui l'envoyit dans sa ferme pre y garder les goret.

16. Là il desiroit benn pouvère se réfectionner des ecossas que les goret mangiant, mais presoune ne ly en bailloit.

17. Enfin il songit in petit en li mesme; il dicit; Combeun y a-t-i dans le logis de mon père daus valet chy avant dau pain à refection et moi je mourre ichy de faim.

18. O faut qu'i me leuve, que j'enge trouver mon père et qu'i li dige: Mon père, j'ai peché a contre le ciel et devant vous.

19. I ne seus pas digne d'être noumé voutre feuil; traitez me coume in de vos valet.

20. Il se levit don et partit pre aller trouver son père; mais alors ch'il étoit encore leung de ly, il accourit l'embrasser et le baisit.

21. Son feuil li dicit : Mon père, i ai péché contre le ciel et devant vous, i ne seus pas digne dans cheux moument d'être noumé voutre feuil.

22. Mais le père dicit à ses valet : Apportez li be vite son promier vitement et l'en vitez, mettez li ine bague au det et dos soulez aux péds.

23. Conduzez me ichy le beudet gras et le tuez, mangeons et fasons grand-chére.

24. Parce que vlà mon feuil chi era mort et il est reviugut; il étoit predut et il est retreuvé et ils fasirent grand feéte.

25. Pretant son feuil ainné chi étoit aux champs revenit, et alors ch'i fut tout prees do logis, il entendit que le chantiant, que le dansiant.

26. Il appelit in des valet pre queneutre ce qu'o n'en n'étoit.

27. O l'est sti t'il que voutre frère est vingut, et voutre père l'avisant plien de vie a fait tuer le beudet gras.

28. Cheux chi en ogit un si grand dépit qu'i ne veloit pas entrer dans le logis, ce chi obligit son père de saillir d'ouére, et le convîit d'entrer avecques li.

29 Mais il repounit à son père : O l'iat si lontems que je vous sers sans vous avoire jamais désobéit, vous ne m'avez ja baillé tantencement in chevras pre me réjouit avéques meis camarades.

30. Et lorsqu'in feuil coume chos chi, chi a mangit tout son benn avec dos vilaines criatures est vingut, vez avez fait tuer pre li le beudet gras.

31. Son pere li dicit : Mon feuil, pre toi t'as trejou demouré avé moi et i n'ai renn chi ne t'appartins-je.

32. Mees o fallait benn faire in festin et nous réjouit, parceque ton frère chi era mort est revingut, chi era predut et il est retrouvé.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en gavache de Monségur, arrondissement de la Réole, envoyée par M. Villevielhe, maire de Monségur. (M. I.)

---

11. Un homme avait deu gouya ;
12. Dou le pu jeune dissit à son pere : Mon pere baillez meu ce que je dioui augere de voutre bien. Et le pere les y partagit son bien.
13. Quauque tan après, le pu jeune amassit tou ce qu'il avet, se n'anguit dan un pays bien louen, onte y mangit son bien en deybauche.
14. Après qu'i l'auguit tou mangé, y veinguit une grande famine dans quiou pays et y se trouvit dan la prauveté.
15. Y se n'anguit don et se boutit au service d'un des habitan dau pay, qui l'envoyit à sa ferme per y garder ley gorrets.
16. Iqui y l'auré bien voulut sa refession des eycosses que ley gorrets mangian, mé digun ne ly en baillet.
17. Enfen eytan rentré en ly mayme, y dissit : Combien y a tou de valet dan la mayson de mon pere, qu'avan dau pen en abondance, et moué je moure ici de faing.
18. Faut que je parte et qué j'ange trouver mon pere. J'ly dirrai : Mon pere, j'ay peché (le premier e est muet) contre le ciele et contre vous.
19. Je ne seu pas digne d'eytere appelé voutre gouya, traité meu comme un dey valets que son a voutrey gages.
20. Y partissit don, et se n'anguit trouver son pere. Quan y l'eytet encore louen, son pere l'appercevit, et touché de compassion y courrit à ly, se jitit à son cou et le biquit.
21. Son gouya ly dissit : Mon pere, j'ay peché contre le ciele et contre vous, je ne seu pu digne d'eytere appelé voutre gouya.
22. A ladon le pere dissit à ses valet : porte vitement la pu belle robe et veytisse lou ; metté ly une bague au dey et dey souly ey pi.
23. Mené le vedé gras et tué lou : mangeon et feson boune chére.
24. Care mon gouya que voyci eytet more et y l'ey ressuscité, y l'eytet prdu et y l'ey trouvé. Y se metirian à faire boune chere.
25. Pertan le gouya l'eyné qu'eytait dan ley champ revenguit et quan y fit proche de la meyson, y l'entendit le concere et la danse.
26. Y sounit un dey valet à qui y demandit ce que queu eytet.
27. Queu ly dissit le valet que voutre fray sey entorne et voutre pere à fait tue le vedé gras pr ce qu'i l'a trouvé en boune santé.
28. Queu le fachit si fore qu'i ne voulit poing entre. Son pere sortit pr l'en prié.
29. Me y reyponguit : Y a tan d'annayes que je vous sere, san vous avouére jamais desobéït (le premier e est muet) en queulle chouse que ce sie, prtan vou ne m'avé jamais baillé un crabot pr me deyverti avec ms amis.
30. Mé voutr'autre gouya, qu'a mangé tout son bien aveque dey femmes deybauchaye, n'ey pas pu leu arrivé que vous avé fet tué le vedé gras pr ly.
31. Mon gouya, ly dissit son pere, vou sé toujoure avé moué et tou ce que j'ay ey à vous.
32. Me falet faire fsten et nous deyvrti, parce que voutre fray eytet more et y l'ey ressuscité, y l'eytet predu et y l'ey retrouvé.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en gavache de la Motte-Landeron, arrondissement de la Réole, envoyée par M. Martineau des Barthes, maire de la Motte-Landeron. (M. I.)

11. Un home avait deu ménages.
12. Le pu jeune d'entre s'eu dicit à son père : Mon père, dounés mé san que deut me reveni de voutre bien, et le père le s'y partagit son bien.
13. Petit de joure après, le pu jeune ménage, ayan amayné tout soun avouére, partissit pr'allé dan un payi fort allugné, onte i decipit son bien en vivan dan la débauche.
14. Quan il aguit tout fricassé, y arrivit une grand famine dan ichou payi et la fagn ne tarsit pas de le oprinqué.
15. I s'allugnit don, et se logit dan un home dou payi que l'envoyit à son mayne per gardé les porcs.
16 I peliquait d'empli son ventre dé gousse que lé porcs mangian, mai digugn guan dounait.
17. Enfin étan revingut en ly-même, i dicit : Combien gnat ou pas, dans la maison de mon père de valet qu'avan d'ou pagn mê qu'i n'an pedan mangé et moué je moure ici de fagn.
18. Je me leverê, j'erê ché mon père et je ly diraï : Mon père j'ê peché (le premier e est muet) contre le ciel et contre vou.
19. Je ne seu pu digne d'etre apelé voutre ménage. Traté mé coumme un de vou valet.
20 I se levit don, i vinguit trouvé son père. Coumme il était encore leugn, son père l'apercevit : plein de compassion, et courran ou devan de ly, i se jitit à son cou et le bicqnit.
21. Et son ménage ly dicit : Mon père, j'ê peché contre le ciel et contre vou : je ne seu pu dingne d'etre apelé voutre ménage.
22. Aladon le père dicit à sé valet : Porté vite la première camisole et meté ly deçu, bouté ly une bague ou det et dé soullé ou piés.
23. Menés tabé le vedeu grâs, tués lou, mangeons et fesons boune chère.
24. Messéque mon ménage que veyci était mort et il est reçuscité ; il était perdut et il est retrouvé; et y coummenciran de se festiné.
25. Entretandis son ménage le pu vieil était cabat les champs, et à mesure qu'i venait et approchait de la maison, il entendit force monde que chantian et se rejoyissian.
26. I sounit un des valet et li demmandit san qu'ou l'était.
27. Icheste li dicit : Voutre fray est tourné, et voutre père, parce qu'il l'at revut fiére, a fait tué le vedeu grâs.
28. I n'en maugregit et ne voulait pas entré, mais son père étan sortit, coummencit de l'y engagé.
29. Li, dan sa réponce, dicit à son père : Ichi tant d'annéyes que je vous serve san vous ayére jamais désobeït, et pertan vous m'aves jamais douné un crâbot per me déverti dan mes amits.
30. Avequ'icheu taleu que voutre ménage qu'est ichi et qu'at tout mangé dan des livertines, est arrivé, vous ly avés fait tué le vedeu gras.
31. Aladon son père ly dicit : Mon ménage, t'es tonjoure dan moué et tout san que j'ai est à toué.
32. Mais faulait bé se festiné et se rejoyi mecéque ton fray était mort et il est reçuscité ; il était perdut et il est retrouvé

LES TRADUCTIONS QUI VONT SUIVRE appartiennent à la langue Romane, qui est celle du midi de la France. On retrouve ici le canton de la Valette déjà cité à la page 484, parce qu'une partie de ce canton fait usage du langage méridional, tandis que dans le chef-lieu et dans quelques autres communes du même canton, le dialecte est celui de l'Angoumois qui appartient au langage septentrional de la France; ainsi la ligne qui sépare les deux grandes divisions de la France, sous le rapport de la langue en *langue d'Oyl* et *langue d'Oc,* traverse le canton de la Valette. Cette ligne traverse aussi l'arrondissement de Confoleus. P. 483 et 493.

Traduction de la Parabole de l'Enfant prodigue en patois périgourdin des communes de Gardes, Edon, Conchières, Rougnac, Dizmac, Beaulieux, Choutras, Vouzon et Cers, canton de la Valette, departement de la Charente. (M. I.)

---

11. Un omé avo dou efan.

12. Et lou pu jauoné dauou doû dissé à soun paï : Moun paï, baillame lc par daou bé qué me revé, et lou paï li partagé soun bé.

13. Paüou de jour aprés kéoü jaoün omé ayant massa tou ce qu'au avio reçu, sorté de la meishou et s'en ané dint-t-un paĩs for eilougnia inte auou dissipe tout soun bé en menam uno vito deïbauchado.

14. Aprés qu'au aye tout deïpensa aüou survengié uno grando famino din keou paĩs é aüou coumencé à senti lo dizèto.

15. Aüou prenyé doun lou parti d'intra châ un daüou habitans dauou paĩ per lou servi. Ke ou ki l'envouyé à sa meishou de campagnio per garda loû por.

16. Eïtan ki aüou souhatavo pcr appeiza sa fam, de se rempii de lâ eicorsâ que lou por muishaven, é dégu l'in dounavo.

17. A la fi eitan rantra en se mêmo aüou dissé : combé y-a-co din la maishoù de moun paï de valeï qu'on dauou po en abqundanço tan que you meuré de fam?

18. You volé surti d'eici you n'irai truba moun paï, etc.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, eu patois de la Sous-Préfecture de Nontron, département de la Dordogne (M. I.).

11. Un hómé avio doux fis.
12. Dont lou pû djouné dicé à soun pay : Maoun pay, donnés mé la part daôu bé que m'ey à révenîr, et lou pay lour partadgé soun bé.
13. Quaouque djours après, lou pu djoouné de qui doux éfans ayant rassembla tout quo qu'oòu vio, sén ané vouïadgeais din tun pays fort eylougna enté oou dissipé tout soun bé en deybooutchés.
14. Apres qu'ôôugue toût deypensa qu'àribe uno grando famino din queou païs laï, et oou coumencé à manquais.
15. Alors oòu se retiré de quel endré et sé meté vêlé tchais un hòmé de queou pays, que l'envoyé à sa meytaderio per y gardais dóôu ports.
16. Y étant oôu, y fugué reduit a uno si grando misério, qué oôugué desira remplir soun ventré de quo qué mendjavan lous ports, mais degu li en dounevo.
17. A la fi étant rentra en se même oou dicé : Combé y ó quo de vêleys din la meydjou de moun pay qu'ant doou po en abondanço, et mé ye meuré ici de fom'.
18. Oôu faôu que de quégu pâs y ainé troubaïs moun pay et qué yé li disé : Moun pay, y aï petcha countré lou céou et countré vous.
19. Ye ne sai pû digné dêtre àpéla votré fis. Tratais mé coumo un de votreys veleys.
20. Oôu parte doun, et sen vegue troubais soun pay; oòu éro éro enquéro ossez louen, que soun pay l'apercegué, et d'abort qu'oòu lou vit, oôu fugué toûcha de compassion, et couren à se, ôou se djiété a soun coôu et lou biqué.
21. Alors soun fis li dicé : Moun pay, y aï petcha countre lou céou et countre vous ; ye ne say pû digné d'être appela votre fis.
22. Mais lou pày dicé à sous veleys : Pourtais vîté lou pu braivé habit qu'oou y aigé din ma meidjou, et vîtisses n'en moun fis ; metés li un aneou aôu dé et dôou souliers à sous piés.
23. Menais un vedeou grais et tuais lou ; fasant bouno tchêro et deyvertissan nous.
24. Parce que moun fis que veyqui, éro mort et oôu ey ressuscita ; oòu éro perdu et oou ey retrouba. Y coumenceren douné à fayré bouno tchéro et à sé deyverti.
25. La fêto éro deydja coumençado, quand lou fis ayna aribé doóu tchams et quant oôu fugué près de la meydjou et qu'oougue entendu lou soun doôu instrumens et lou bru de quì que dansavon.
26. Oôu souné aoussitôt un doôu veleys, et li damandé quo qué qu'éro.
27. Lou vêlé li reypoundé: Qu'ey votré fray qu'ey tourna; et votré pay a tua un vedeou grais, parce quoôu et ariba en bouno santa.
28. Quo qui l'ayan tchuqua, oôu ne voulio peis entrais din la meidjou ; mai soun pay etan surti per l'en predjais ;
29. Oou li dicé : Veyqui bien de l'annadès qué yé vous servé, et djamay ne v'ay deisobaï en ré de tout quo qué vous m'avez coumanda; cependan vous ne m'avez djamay donna un tchabreou per me deyverti avequé mous amis.
30. Mais dey qué votre aoutré fis, qu'a mindgea tout soun bé avequé de le fennais perdudais, agu tourna v'avós tua per le un vedeou grais.
31. Lou pay ly reypondé : Moun fis, tu tés toudjour coumo mé et tout quo qué y aï ey a té.
32. Mais oou foulio bé fais fêto, et nous redjoouvi perço que toun fray que veyqui, éro mort et oou ey ressuscita, oou éro perdu et oou ey retrouba.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois Sarladais, département de la Dordogne, par M. Delpy de La Cipière, de Sarlat.

11. Un homé ovio dous fils.

12. Doun lou pus tzoïné diguoit o soun païré : Moun païré, douna mé so qué deou mé révéni de vostré bé. Et lou païré lour foguet lou portatzé dé soun bé.

13. Paou dé tzours oprès, lou pus tzoïné d'oqués dous efons omossait tout so qu'ovio, et s'en onguet dins un poïs estronzier fort élouognat, oun dissipait tout soun bé en excès et en débaoutsos.

14. Oprès qu'oguait tout despensat, survenguoit uno grando fomino dins oquel poïs, et el coumensoit o toumba en nécessitat.

15. S'en onguait doun et s'estoquait ol servici d'un déous hobitans del poïs qué l'envouyoit din so moïou dé compagno per y gorda lus téchous.

16. Et oqui fués estat bien aïsé dé rompli soun ventré dé los cossos qué lus téchous mintzavoun; mais dégun n'in dounavo.

17. Enfin, estan rentrat en el-méme, diguoit : can io tsas moun païré dé doumestiqués o gatzès qu'on maï dé po qué lour né cal, et io mori oïci dé tolan!

18. Cal qué parti et qu'angui trouva moun païré, et qués y digui : Moun païré, aï pécat countro lou cel et countro vous.

19. Et nou sus pus digné d'estré opelat vostré fil; trota-mé coume un déous doumestiqués qué soun o vostrés gatzés.

20. Portiguoit doun et venguoit trouva soun païré. Ero enguéro bien loun, qué soun païré l'opercéguoit et fuguoit toucat dé compossiou, et courréguoit od el, se tzitoit o soun col et lou bicoit.

21. Soun fil i diguoit : Païré aï pécat countro lou cel et countro vous, et nou su pas digné d'estré opélat vostré fil.

22. Endoun lou païré diguoit o sus doumestiqués : Pourtas prountomen lo pus bello raoubo et vestissés-los-i, et boutas-i un onel ol det et déous souliés os pés.

23. Ménas otobé lou védel gras, et tua-lou, mintzen et fozen bouno tsiéro.

24. Persoqué moun fil qu'és oqui éro mor, et es ressuscitat, éro perdut et es trouvat. Coumencéroun doun o fa festin.

25. Cépenden soun fil oïnat, qué éro din los terros, tournait, et quan fuguoit protsé dé lo moïou, entendoit lus councers et lou brut d'oquéous qué donsavoun.

26. Opéloit doun un déous domestiqués, et i domondoit qu'éro oco.

27. Lou doumestiqué i respoundoit : Ocoï qué vostré fraïré es tournat, et vostré païré o tuat lou védel gras, persoqué lou torno véré en sontat.

28. Oco lou boutet en couléro, et nou voulio pas entra; mais soun païré estan sooutit, coumensait o l'en préga.

29. Sus oco prenguoit lo paraoulo, et diguoit o soun païré : Oqui detza tant d'onnados que vouï servi, et nou vous aï tzomaï désooubéit en rés dé so qué m'ovias coumondat, et pourtan nou m'ovès tzomaï dounat un crobit per mé retzouï en mus omits.

30. Mais toléou qué vostré aoutré fil, qu'o mintzat soun bé en dé loï fennos perdudos, es tournat, ovès tuat per el lou védal gras.

31. Endoun lou païré i diguoit : Moun fil, ses toutzour en io, et toussoqué aï es o vous.

32. Mais collio fa festin et nus retzouï, persoqué vostré fraïré qu'es oqui éro mor et es réssuscitat, éro perdut et es trouvat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois Limousin d'une partie de l'arrondissement de Confolens (Charente), envoyée, en 1806, par M. Memineau, sous-préfet. (M. I.)

11. Y avio u n'haumé qu'avio doûe éfan.

12. É lé pûs jouné disset à soun paîré : Moun paîré, baillà mé la porcié deue bé qu'i podé preteindré, é lé paîré lourr partagét soun bé.

13. Quauquaîs jourr aprey, quan v'agué asseinblèt tou quo qué li revenio le pûs jouné s'ein annet dint eun pay bien louein, aint hu fricassét tou sonn bé ein ménan la vito d'eun chetî et d'eun fumélié.

14. Quan v'agué tou meingèt din lé pay ainté v'airo, quo y agué uno grando famino et din queue tein qui hu coumeincét a sainti l'indigenço.

15. Hu décampé é sé metté vâlé châ eun bourgeâis dé queue pay, qué l'ainvoyét din sa campagno per garda loûë porr.

16. V'aguess'étêt forr countein dé bien eimpli sa panço dé lâ calofâ qué loûë porr meingeavan, mâ nermo né li ain baillâvo.

17. Quant à la fî v'agué reintrèt ein li même, hu dissét : Cambé n'y o quo pâ dé vâlaîs châ moun paîré qu'an deue pô maîs qu'i n'ein volein peindein qu'eu y einragé dé fan.

18. Quo faut qu'i bougé : y m'ein iraîs trouba moun paîré é y li diraîs : Moun paîré, y ais fautê countré lé boun Dî é countré vou.

19. Quo ne mé mérito pûs d'étré noumé votr'efan : suffrissés tan soulablomein qu'i vou servissé avaqué votraîs valaîs.

20. Hu boujo é vaîs trouba soun paîré. Quoiqu'hu fisso einkeira louein, v'é lrâ'û per qu'eue paîre a qui hu fê pitê, lé paîré courr'à li, li souto où caw é t'embrasso dé tou soun cœur.

21. L'efan li dissét : Moun paîré, y aîs fautê countré le boun Dî é countré von ; quo ne mé mérito pûs d'étré noumê votr'efan.

22. Din queue tein qui lé paîré disset à soû valaîs : apportâ mé tout hoûré sa pûs beylo roubo é campâ lo sur li ; metteiz-li lun anneûe ou dey é deue souliés ou piés.

23. Menâ é tuâ lé vedeûe grâ : fasein bouno charo é divertissein nou.

24. Car moun efan éró morr, é v'é ressuscitê: v'airo perdu et v'é ressuscité: v'airo perdu et v'é retroubé. Y sé metétein don à faîré bounbanço.

25. L'ainé, qu'éro à la campagno, ein reveinguét ; coum' hu s'apréchâvo de la méjou dé soun paîré, v'einteindé la musico et la danso.

26. V'appellé eun deue valaîs de soun paîré é li damandé quo qué qu'ou éro.

27. Lé valé li repounguê : Voutré fraîré é reveingu, é coum'hu l'o retroubê ein bouno santé, vautré paîré ó fê tua lé vedeûe grâ.

28. Bien fachê dé quo qui, l'ainé né vougué pâ eintra, mâ lé paîré étan sorti per l'ein preja,

29. Hu repounguét é dissét à soun paîré: Quo y o tan d'annâdâ qu'i vou servissé, y n'aîs jamais manquê ein ré à voutrais coumandamion, é avaqué quo vou ne m'avé jamais baillê eun quitté chabreue permé régala avaqué moue amis.

30. Mâ tout oussi taut qué vautr'éfan qu'o tout mengê soun bé avaqué dé chetivâ fumélâ é reveingû, v'avé per li fê tua eun vedeûe gra.

31. Lé paîré li dissé : Moun éfan, vou sé toujour avaqué mé é tou quo qu'i ais é bé per vou.

32. Mâ faûllio bé faîré bounbanço, ni maîs bien s'amusa ; perço qué vautré fraîré éró morr, v'é ressuscitê : perço qué v'éro perdu é v'éretroubê.

Traduction de la parabole de l'Enfant prodigue en dialecte limousin, envoyée par M. Texier Olivier, préfet du département de la Haute-Vienne. (M. I.)

11. Un haumé oguet dous droleis.

12. Lou pus jauné de ïis disset au paï : Paï, boillas mé lo part de denado qué me revet, et au partiguet su bésugno entre ïs.

13. Et pau de temps après lou pùs jauné drolé, après vei assembla sous omis, s'en onet dis lous poïs étrangers, et aqui aû minget so dénado tout en vivent en déssolu.

14. Quand aûguet tout choba, ko vinguet no grando fomino dis queû poys et queû drolé coumencet a junas.

15. Au s'en onet et se luget à d'un citoyen de queû poïs et lou renvouyet dis so meitodorio gardas sous pors.

16. Et aû aurio vougu se répatas de las colofas que lous pors minjovant, et dégu li boillavo ré.

17. Aû sé pensé en sé mêmo et disset : Las monobras qué sount chas moun paï sonbreint lou po, et io méré de fam !

18. Me vau lévas, m'en irai chas moun paï et li dirai : paï ai pécha contré lou ceu et dovant vous.

19. Ne mérité pas d'éssé péla votre drolé ; fosez me coumo a d'uno dé votras monobras.

20. Aû sé lévét et vinguet vers soun paï, aû érò denguéras loen quand soun paï lou véguet qué toucha de piéta courguet vers sé, ly sautet aû caù et lou beiget.

21. Lou drolé ly dissé : paï, ai pécha countré lou ceu et dovant vous, ne mérité pas d'éssé péla votré fils.

22. Mas lou paï disset à sous valeis : Pourta vité lou meillour hobit, billas lou, boillas li un onneu à sous deïset, dòs souliers à sous pés.

23. Ménas lou védeû gras, tuas lou, minjans lou et eibotans nous.

24. Car moun drolé k'ei ki ero mort et o ei révicoula, aû sé perdio et au ei rétrouba, et ïs coummencerent à s'eibandis.

25. Mas lou pûs viei drolé ério per lous champs et coumo au veigno et se preïmavo dé chas sé'aû auviguet chantas et fanfougnias.

26. Au opèlet un daûs valeis et au ly disset : Quei a co ko ?

27. Aû ly reipoundet : votré fraï eï tourna et votré paï o tua lou vedeû gras per sé réjauvis dé cé qué au eïro tourna sanchier.

28. Mas au s'eifeuniguet et ne voulio pas entras ; lou paï soliguet et lou n'en preiget.

29. Mas sé emoli disset a soun paï : veiki bien daû temps qué vous servé, qué ne vous aï jomaï déoboi en ré et vous n'ovez jomaï gû lou cœur dé mé boillas un quité chobri per qué m'ébandiguez coumo mous comorodas.

30. Màs quand votré drolé qu'eï ki eï tourna après veï minja touto so dénado coumo las geusas, vous ovez tua lou véden gras.

31. Mais lou paï ly disset : piti, tu sés toujours coumo mé tout cé qué y aï eï teû.

32. Faut beuré, minjas, t'eybandis, percé qué toun fraï qu'eiro mort eï révicoula, au eiro perdut et aû eï rétrouba.

Traduction de la parabole de l'Enfant prodigue en patois limousin de l'arrondissement de St.-Yrieix, envoyée par M. Gondinet, sous-préfet. (M. I.)

11. Un omé avio doux fis.
12. Doun lou pus jauné dissé à soun paï : Dounâs mé lo part dé bé qué mé deu révénis, et lou paï lour fagué lou partagé de soun bé.
13. Paü de jours après lou pus jauné d'aquis éfans, ayant amassa tou cé qué au aviô, s'en ané vouyageas dis un pays fort élougna enté au dissipé tout soun bé en éxcés et en débauchoas.
14. Aprés que au agué tout dépensa, au aribé uno grando famino dis queu pàyis et eü coumencé à etré dis l'indigenceo.
15. Alors eu s'en ané et se bouté au servicé d'un daus abitans dau pays que l'envouyé à sa maigeau daus champs par y gardas lous gagnoux.
16. Et étant âqui eü fugué réduit a unô miséro si extrèmô queu aqués souhaita ramplis soun ventré de las gaussas qué lous gagnoux mingeavent, mâs persounô ne ly en dounavô.
17. Enfin étant rentra en se mémô, au disset : cambé ly ôt-eü de servitours à gagés di lô meygeou dé moun paï qu'ant dau pô en aboundanceô, et mé yaü moré de fam!
18. Au faut qué dâ queu pas yau ané troubâs moun paï et qué yau ly digeô · Moun paï, yau ai péchâ countré lou ciaü et countré vous.
19. Yau né sey pûs digné d'étré appellâ votre fis, tratâs mé coumô un daus servitours qué sount à votrés gagées.
20. Au parti et s'en vengué troubâs soun paï. Lorsqué au erô enquéro bien loin, soun paï l'apperségué et n'en fugué toucha de coumpasseû, et courent à sé au sé gitté à soun caü et lou biqué.
21. Lou fis ly dissé : moun paï yau ai péchà coutré lou ciaü et countré vous. Yau né sey pûs digné d'étré appella votre fis.
22. Alors soun paï dissé à sous servitours : Portas proumptament la pus bellô raübô qué siô dis mô maigeou et lou n'en révétirés et méttés ly un anéü au dé et daus souliers à soûs pés.
23. Ménas un vedeu gras et lou touas, fasans bounô cherô et réjauvissans-noûs.
24. Parcé qué moun fis que veiqui érô mort et au ey ressuscita, au érô perdu et au ey rétroubâ. Y coumencèrent doun à fâs grandô cherô et à sé réjauvis.
25. Cépendent soun fis ainâ qu'érô aus champs revengué ; et lorsqu'eü fugué prôché de la maigeou, au entendé lou soun daus instrumeins et lou brû d'aqui qué dansavent.
26, Au appellé aussitô un daus servitours et ly damandé ce qué qué quô érô.
27. Lou servitour ly répoundé : Coé qué votre fraì ei révengû et qué votré paï a tuâ un védeü gras parce qué eu l'a recoubra eu bouno santa.
28. Cé qué l'eyant facha au né vougué pas entra dis soû lougis ; mais soun paï étant surti par lou n'en prégeâ.
29. Queuqui prengué la paraulô et ly dissé : Veiqui deja tant d'annadâs que yau vous servé et yau né vous âs jamaï désobaï en ré de cé qué vous m'avés damanda ; cépendént vous né m'avés jamaï douna un chavreü par mé divertir coumo mous amis.
30. Mas aussitau que votré autré fis qué a mingea soun bé avéqué las fennas perdudas a révengu vous avés tua per sé un vedeu gras.
5s. Lou paï ly dissé : Moun fis, vous sés toujour coumo mé et tout cé qué yau aï ei a vous.
32. Mas aû foulio bé fa un festin ét noû réjauvis, parcéqué votré fraï qué veiqui érô mor et au ei ressuscita, au éro perdu et au ei rétrouba.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois du canton de Saint-Amant Tallende, département du Puy-de-Dôme. (M. I.)

11. Ein home z'ayo dou garçou.

12. Le pu dzone digue mey son payre : Moun payre, beila me le be que me guiou revenir. Le payre partadze son bé entre y.

13. Paou de dzours après que garçou prengué tout ce que z'aio et sén né guien l'eitrandze pays, et ïau ley mandze son bé en fairé le bandi.

14. Quant z'ague tout sabô vingué guien que pays unô grandô faminô, et ïau coumeinqué de manqua de tou.

15. Et sén né ludza tsa ein home d'aque pay que lé n'ivouyé guien sa barrie garda laou coussou.

16. Iau deigeravô se rempi le veintre de las callas que caon coutsou mandzavon. Ma narmo nien dounavô.

17. A la fi ïau rentré guien se mémo, et ïau digue que y z'o de valei guien la moueisou de moun payre, que mandzon tou ce que voulan, et you maure de fan eichi.

18. Fau qu'ïau me leve, qu'ïau mein agne ve mon payre et qu'ïau l'y guidze : Mon payre, ïau zey petso contre le tchau et dovant vous.

19. Iau ne merite pas d'être noumô votre garçou ; treta me coumo ein de votrei valei.

20. Iau se levô et s'en vai vé sou payre ; ma quan yau z'ero einquera liouan son payre le vegué, courrigué vé son garçou, sauto à sou couaï et le boucisé.

21. Son garçou ly digué : Mon payre, ïau z'ei petso contre le ciau et contre vous, ïau ne mérite pas d'être noumô votre garçou.

22. Alor le payre digué meï saou valei : Pourta ly vite la pu belo raubo et billa le, bouta-ly eina baguô a son de et daou saula bey sau pé.

23. Pourta eichi lou vedé gras et tioua le, mandzein le et fadzein bounô tsarô.

(Le verset 24 manque).

25. Leiné dau garçou z'éro ve lau tsan quan ïau z'eintende la mujiquô et la danso.

26. Iau brame ein dau valei po saubre ce que quo z'erô.

27. Le vale digue : Quouec votre fraire que z'ei veingu, et votre payre z'a tua le vede gras.

28. L'einé fugue bian fatso, et ne vouliô pas eintra ; mais le payre sourté, et le predze d'eintra.

29. Iau reipondé méi son payre : Y z'ô bian de tein que iau vous serve, tzamai ïau ne vous ei deizobeï, et pourtan tjamai vous ne m'avés douna souïamen ein tzabri par me deigala embei mau z'amis.

30. Et por votre garçou, que z'o mantzo toù son bé embei de las fennas de mauvaso vidô, vous avé tioua le vedé gras par le recébre.

31. Son payre li digué : Vous avés tourdzou eïta embei ïau, ïau n'eï ré que chatze votre.

32. Ma nous fouillô fayre bouno tsare et nous eicarbilla, parce que votre frayre z'ero mouo et ïau z'ei reehucheto, ïau z'ero pardu et ïau z'ei retroubo.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en Patois d'Aurillac département du Cantal.

11. Un homme ôbio dous fils.
12. Lou pu ziouve li diguet : Mon païre dounamme lo par del be que me diou reveni; lou païre lour partexeit lou be.
13. Et paou de jiours oprès quond auguet tout osseimblat, lou pe ziouve portiguet per ona dins un poys éloignat et ly dissipet soun be ein bivein din lo debauxio.
14. Quond oguet tout ocovat uno grondo famino s'élévet dins oquel poys et heil se trouvet din lo miséro.
15. Heil preinguet doun loun portit de se m'tre ol service d'un bourgis d'oquel poys que l'eimbouyet o so compogno per gords leis porcs.
16. Heil aurio bougut rompli soun veintre de lai gatos que mongiavon leis porcs, et digun n'in dounao.
17. Oleros heil se diguet ein gueil mémo que de doum'stics din l'oustaou de moun païre aou aboundancio de po et iou more : aici de fom.
18. He be iou tournorai xia moun païre et ly dirai : Moun païre iou ai pecat contro lou cieou et contro vous.
19. Iou ne merite plus d'estre opelat vostre fil, trotam me coum'un de vostres doum'stics.
20. Heil s'intournet xia soun païre, n'éro pas inqueros orrivat que lou païre lou v'guet, n'auguet piotat, li courreguet ol col et l'eimbrosset.
21. Lou fil li diguet : Moun païre iou ai pecat contro lou cieou et contro vous. Iou ne mérite plus d'estre opelat vostre fil; trotam-me, coum'un de vostres doum'stics.
22. Mais lou païre diguet o sous doum'stics: Pourtat biste lo pe gionto raoubo et hobilial lou, metel-li un onel ol det et de souliés os pés.
23. Pr'net un bedel gras et tuol lou per meingia et nous regola.
24. Pertaou que moun fil ero mor et es ressuscitat; ero perdut et es trouvat, et se meteron ein festo.
25. Lou fil ainat ero ol comp dins oquel moumein: quond tournet et que s'approuxiet de l'oustaou eitendeit conta et donsa.
26. Opelet un doum'stic et li demondet qu'éro oquo.
27. Oqueste li diguet : Vostre fraïre es tournat et vostre païre o fat tua un bedel gras pel plosé de lou reveire ein bouno sontat.
28. L'ainat se metet en coulero, et vouliet pas dintra : lou païre sourtiguet per l'ein prega.
29. Mais heil respondet o soun païre, l'y o tontes d'onnades que iou voüs seive et que n'ai ziomaï possat vostres ordres et vous ne m'ovez ziomaï dounat un cobrit per mé regola omme mous omis
30. Et quond oqueste fil qu'o dissipat tout soun be omme delei gusos es tournat ; vous ovez fa tua un bedel gras !
31. Mais lou païre li diguet : Moun fil tu es tauxiour omme iou et tout oquo mieou es tieou.
32. Mais se cauïo rezioüï et fa festo; pertaou que toun fraïre ero mor et es ressuscitat, ero perdut et es trouvat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant-Prodigue, en patois de Rodez, département de l'Aveyron.

11. Un ouome obio dous effons.

12 Dount lou pus choube diguet à soun pèro : Moun pèro dounarme lou bé qua iou dube obure per mo part; é el lour fosquèt lou partache de soun bè.

13. Qualque chours oprés lou pus choube prenguen omb'el tout ce qu'obio, s'en ouet bouyocha dins un poys elouègnat oun despenset tout soun be en debaouchos.

14. Oprès qu'ochèt tout ocobat, subenguèt uno grando fomino dins oquel poï sé el fousquet talomen desperbesit de tout,

15. Que fousquèt oublichat de s'estoca o un ouome de l'endrech, qué l'embooyèt dins sa bouorio per y gorda lous pouorcs.

16. Oqui el desirabo de pouire se rossosia de los polailles que lous pourcels monchabou més dégus l'in dounabo pas.

17. O lo fi esten dintrat en el mêmes el diguèt : quontes y o dins l'oustal de moun pero de boilets que oou de pa ma lou que lou'n cal et iou oici ogonisse.

18. Col que me lébe qu'one trouba moun pèro et que li digo : Moun pèro ai peccat countro lou cel et dobon bous.

19. Iou sou pas digne aro d'estre oppelat bouostre fil trotaz me dounc coum'un de bouostres doumestiques.

20. Se lebèt dounc et portiguet per ona trouba soun pèro mès el ero encaro luèn que soun pèro l'opperçoupet è toucat de coumpossiou, courreguet l'embrossa et lou poutonnecha.

21. Soun fil li diguèt : Moun pèro, ai peccat countro lou cel et dobon bous, iou sou pas digne aro d'estre oppelat bouostre fil.

22. Mès lou pèro diguèt o sous doumestiques : Pourtas li b'te so primiero raoubo et bestissez, loli mettèz li un onèl ol det è de souliés os pès.

23. Menas lou bedel gras et tuas lou, monchen et fosquen grondo chèro.

24. Perça que besez oici moun fil qu'erò mouort è es ressussitat; el ero perdut è ès retroubat ; è fosquerou grondo festo.

25. Cependen soun fil einat qu'éro os comps tournet è quont fousquet prep de soun oustal entendet que contabou è que dan sabou.

26. El sounèt un des doumestiques per saoupre dél qu'erò ocouo.

27. Ocouos-es diguet el que bouostre frèro ès bengut è bouostré pèro lou bechen ple de bido o fach tua lou bedel gras.

28. Oqueste d'oici fousquet ton indignat, que boulio pas dintra dins soun oustal ce que oublichèt soun pèro de sourti è de lou préga de intra omb'el.

29. Mès el respoundèt o soun pèro : Y o loung tens que bous serbisse sons bous obure chomaï désoubéit, malgre ocouo, m'obés pas chomaï dounat soulomen un cobrit per me diberti ombe mous omics.

30. E quont un effon coum oquel, qu'o monchat tout soun be ombe de couquinos es bengut bous obes fach tua per el lou bedel gras.

31. Soun pèro li diguet : moun fil per bous, s'ès touchour ombe iou, è iou n'ai rès que noun siasco o bous.

32. Mès colio be faire uno festo è nous rechouï porceque bouostré frèro qu'èro mouort es ressussitat, qu'èro perdut et que s'és retroubat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de Montauban, département de Tarn et Garonne.

11. Un ôme abio dous fils.

12. Loupu joube d'elis digue al paire : Moun pero, dounas me la pourciou de be que me reben. Lou paire lour partagec lou be.

13. Paou de jours aprés, lou pu joube fil, b'ajec tout ramassat se mettec en bouyatge per un païs pla eloignat e aqui dissipec soun deque en biben din la debaoutcho.

14. Quan b'ajec tout acabat y ajec une grando famina din lou païs e coumancec à pati.

15. Anguec se louga amb'un bourges d'aquel païs que l'embouyec a sa bordo per garda lous tessous.

16. Aurio agut gran gaoutch de rempli son bentre de las cufelas que lous porcs mantjeaboun, me digus nou y en dounabo.

17. Alabetch rebenguen en el memo diguec : Quantis de baylets din l'oustal de moun paire en de pa en aboundanço e io ayci mori de fan!

18. Men can ana trouba moun paire es ye dire : Moun pero è peccat countro lou cel e daban bous.

19. Nou soui plus dinne d'estre appelat bostre fil, trattas-me coumo un de bostres baylets.

20. D'aquel pas se met en cami per tourna chet sout paire. Ero encaro lenc quan soun paire lou bejen tourna fousquet toucat de coumpassieou e ye courrec à l'endaban ye saoutec al col e l'embrassec.

21. Lou fil ye diguec : moun pero, é peccàt countro lou cel e daban bous, nou soui plus dinne d'estre appelat bostre fil.

22. Més lou paire diguec à sous baylets : anen, bista pourtas ye lou pus poulit abillomen e bestissés lou; mettés y un anel al det e de souliés às pes.

23. E anas querre lou bedel gras, tiases lou, mantjen lou e fasquen festo.

24. Car aqui moun fil qu'ero mort es ressuscitat, ero perdut e es retroubat; e coumencegon à fa festin.

25. Cependèn lou fil aynat ero as cans, e coumo tournabo e que s'approutchabo de l'oustal entendec de cans et de dansos,

26. Cridec un des baylets e ye demandec qu'éro aco.

27. Aqueste ye diguec : Bostre frero es tournat et bostre pero a tiat lou bedel gras coumo l'a récebut en bouno santat.

28. Aqui dessus lou despietch lou pren, e nou boulio pas dintra; de sorto que lou paire sourtic per ye parla.

29. Més aquel, per sua respounso, diguec al paire : Aqui tan d'annados que io bous serbi me soui toujour counfourmat a bostris ordres e jamaï nou m'abes dounat un guiti crabic per lou mantjea ambe mous amitchs.

30. E aro qu'aquel bostre fil es tournat quan b'ajut tout acabat ambe de gourgandinos, fases tia lou bedel gras per lou recebre!

31. Més lou paire ye diguec : Moun fil tu es toujour ambe io e tout ço qu'é t'apparten.

32. Més counvenio de be rejouï e fa festin de ço que toun frero qu'ero mort es ressuscitàt, qu'ero perdut et qu'és retroubat.

Traduotion de la Parabole de l'Enfant Prodigue en patois de la ville de la Réole, département de la Gironde, envoyée par M. Soubiroux fils.

11. Un homme agut dus gouyatz.

12. Lou pu june dissut à soun pay: Moun pay baillé mé la pourtioun de boste bien que me rébén, et les y partaget soun bien.

13. Paou de joures après, aougen tout amassat, lou pu june gouyat partit tout de suite per un peïs bien louyné achiou dissipet soun bien en biben den lou libertinaghe.

14. É après qu'aougut tout fenit, y bengut une grande famine den aquet peïs é et commencét à manca.

15. Partit é s'en'angut se boutat aou serbice d'un home d'aquet peïs; et l'enbiét à sa meytadrie pri garda dos gourrets.

16. Aouré boulut rempli soun bénte des gousses que les porcs minghéoun é digun lez y bailléoue.

17. Rentret en et-même et dissut: Coumbien de beyletz a l'oustaou de moun pay abounden de pan et jour môri assi de ame.

18. Me leouerey e anguerey à mon pay é ly direy: Papay ey pécat countre lou céou é deban bous.

19. Ne suy pa mey capable d'este aperat boste gouyat: treté mé coume un de bostez beyletz.

20. Se liouét é bengut à soun pay, coume ére encare louyn, soun pay lou bit é agut coumpassioun courrut à ét, se jittet à soun cot é ly baillét un poutoun.

21. Lou gouyat ly dissut: Papay, ey pécat countre lou céou é deban bous; ne suy pa mey capable d'este aperat boste gouyat.

22. Lou pay dissut à sous beyletz: Pourté biste ma pu bére raoube bestissé lou é baillé ly un annet aou dit é des souliés os pès.

23. É menè lou betét gras et tuoué lou, minghen é regalén nous.

24. Perceque moun gouyat qu'ès achiou ére mort é es ressuscita, ére perdut é es retroubat é coumencéren à se regala.

25. Mé lou gouyat l'eynat ére aou chan é coume benéoue é qu'aprouchéoue de l'oustaou entendut lous biélounz é la danse.

26. Sounét un dos beyletz é ly demandét so qu'aco ére.

27. É aqueste a ciou ly respounut: Bostè fray és bengut é boste pay a eyt tuoua lou betét gras perceque l'a troubat que se pourteoue bien.

28. Mé se mit en coulére é ne bouléoue paz entra; soun pay sourtit é coumencét de lou prega.

29. Mé et den sa respounse dissut à soun pay: Bachi tant d'annades que bous serbi, jamay ne bous ey desobeït et ne m'abé jamey baillat crabot per èse ribote dan mous amics.

30. Mé coure boste gouyat qu'es achiou, qu'a minghat tout soun dequé dan des libertines es bengut, ly abé tuouat lou betét gras.

31. Mé aqueste ly dissut: Moun gouyat, tu es toujour abéque jou é tou mous biens soun à tu.

32. Mé faléoue eze ribote é se rejouï percequé tounfray qu'es achiou ere mort é es ressuscitat, ére perdut é es retroubat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois gascon, du département du Gers, envoyée par M. Cazaux, Secrétaire général de la Préfecture.

11. Un home qu'aougouc dus hils.

12. Lou caddet qu'eou digouc : Pay baillats me la pourtioun qui'em rebencq; s'eou ben : é lou pay eous partatgec lou ben.

13. Quaouques jours aprés, é aprés aoüe ramassat tout soun deque, aquet maynat que partiscouc, é s'en angouc louy-louy, deguens un païs oun s'aougouc leou tout couhounut en bioue dins lou deréglement.

14. Quand n'aougouc pas mes arre, üo gran' famino que se boutec en aquet païs, é lou maynat que coumencec à senti lou besouy.

15. Que s'en anec, é s'estaquec a un home d'aquet païs : aqueste que l'enbouyec à sa maysoun de campagno ouayta lous porcs.

16. Que s'aoure pléat lou bente dambe gran gay de las telos é peladuros que lous porcs minjaoüon é degun n'eou ne daoüo.

17. Que rentree en et-madich, é que digouc : Quant's journaliés n'an pas ets pan a-raguero deguens la maysoun de mon pay, é jou que mourichi aci de hame.

18. Qu' em lëouerey, qu' anirey enta moun pay, é qu'eou direy : Pay, qu'ey peccat cost'oou ceou é daouant bous.

19. Nou souy pas mes digne deou noum de boste hil : Trattats me coum' un d'eous bostes journaliés.

20. Que se lëouec, é que bengouc enta soun pay. Soun pay que l'apperceboue de louy, qu'en aougouc piatat, qu'eou courrouc aou daouant, que cayjouc entre sous brassis, é que l'embrassec.

21. É soun hil qu'eou digouc : Moun pay, qu'ey peccat cost'oou ceou é daouant bous : nou souy pas mes digne deou noum de boste hil.

22. Lou pay que digouc a sous baylets : Biste, biste, pourtat sa pruméro raoubo é boutats l'oc; boutats lou la bago aon dit, é caoussats lou.

23. Amiats lou bedet gras, é tuats lou : minjen é hascan uo gran' hesto.

24. Pramou que moun hil ey tournat de mort en bito, que s'ero esgarat é que l'ey tournat trouba é la hesto que coumencec.

25. Sur aquet demey, lou hil aynat, qui ero aou camp, que s'en tournaoüo à l'oustaou, é quand n'estec proche, é entenouc lou brut d'eous instruments é de las dansos.

26. É apperec un baylet, el qu'eou demandec ço qu'erò que tout aco.

27. Aquet baylet qu'eou digouc : Boste fray qu'ey tournat, é de plaze de l'aouë counserbat, boste pay qu'a heyt tua lou bedet gras.

28. L'aynat indignat nou bouléo pas entra, lou pay dounc que sourtiscouc, el se boutec aou prega.

29. Mes et digouc a soun pay : Que bous serbichi dempuch tant d'annados; qu'ey toutjour heyt en tout bosto boulentat, et james nou m'aouëts dat un crabot ent'aou minja dambe mous amics.

30. É que tuats lou bedet gras à l'arribado de boste hil qui beno de se fricassa tout ço qu'aouëo dambe las putos.

31. Moun hil, s'aou digouc lou pay, tu qu'es toutjour dambe jou, é tout çode-men qu'ey ço de toun.

32. Mes be caléoüo hé hésto et s'arregaougi quand toun fray ey tournat de mort en bito, é s'ey tournat trouba aprés s'este esgarat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois du département de la Haute-Garonne, envoyée en 1807. par M. Desmousseaux préfet.

---

11. Un homè abio dous fils.

12. Lè pus jouènè d guèc à soun payrè : Moun payrè, dounats m- so què me diou rèbèni de bostrè bè , et lè payrè lour fèc lè partatgè de soun bè.

13 Paouc dè jours aprèp, aqu l jouèn homè èn abèn amassat tout so què abio sèn anguèc dins un pays èstrangé fort éloignat ount èl dissipèc tout soun bè èn fan excés et èn dèbauchos

14. Aprèp qu'ajec tout dèspènsat surbènguèc uno grando famino dins aquèl pays et èl coumensèc à toumba dins la nècèssitat.

15. Él s'èn anguèc dounc et sè mèttèc al sèrbici d'un dès habitans dèl pays, què l'èmbouyèc à soun oustal de campagno per y garda lès porcs.

16. Et aquy èl serio èstat pla charmat de rampli soun bènrè de las culèfos què lès porcs manjaboun, mais digus nou n'in dounabo

17. Antin dintrèc èn èl mêmo et diguèc : Y' a pla dè domesticos dins l'oustal dè moun payrè qu'an may dè pa què nou lour cal et yèou soun ayci à mouri dè fam.

18. Cal què yeou mè lèbè et què angoy trouba moun payrè et què ly digo: Moun payrè, yeou èy pècat countro lè cèl et countro bous.

19. Et yeou nou soun pas dignè d'èstrè appèlat bostré fils : tratats mè coumo un dès bostrés serbitous que soun a bostrés gatgés.

20. El se lèbèc doun et s'èn bènguèc trouba soun payrè; et encaro èro pla lèn, soun payré l'appeisèbèc et ne fousquèc toncat de coumpassiou et galoupèc à èl, sè jettèc à soun col et lè bayzèc.

21. Ét soun fil ly diguèc : Moun payré yeou èy pècat countro le cèl et countro bous et yeou nou soun pus dignè d'èstrè apèlat bostré fil.

22. Alabèts lè payrè diguèc a sous domèsticos : Pourtats proumptomèn sa prumiéro raoubo et mettets lo'y, et mettets y un anèl al dit et dè souliès as pés.

23. Mènats tabés un bèdèl gras, tuats lè et fascan bouno chèro :

24. Perçoquè moun fil qu'ès aquy èro mort et ès ressuscitat, èro pèrdut et ès troubat; èlis coumencèoun dounc à fa un fèstin.

25. Cèpandant soun fil aynat, qu'èro dins lès camps rebènguèc et quand fousquèc prochè de l'oustal èntèndèc què cantaboun et què dansaboun.

26. El appèlèc un dès sèrbitous et ly dèmandèc so qu'aco èro.

27. Lè serbitou ly rèspoundèc : Aco ès què bostré frayrè ès tournat et bostrè payrè a tuat un bèdèl gras perço qu'èl la rècèpiut en santat.

28. Aco le mettèc èn coulero, èl nou boulguèc pas dintra dins lè loutgis, mais soun payrè sourtisquèc per lè nè préga.

29. El y fasquèc aquèsto rèspounso : Garats aquy dèja tant d'annados què yeou bous serbici, et yeou nou bous èy jamay désoubeit èn rès de so què m'abets coumandat, et cèpandan bous nou m'abèts jamay dounat un crabit per mè rèjoui ambè mous amics.

30. Mais talèou qu'aquèl aoutré fil, qu'a mangeat soun bè ambè de fènnos proustituados ès rèbèngut bous abèts tuat le bèdèl gras.

31. Alabèts lè payrè ly diguèc : Moun fil, bous èts toutchoun ambè yeou et tout so què poussèdi ès bostre.

32. Mais caillo fa un féstin et nous réjoui perço què bostré frayrè ero mort et èl ès ressuscitat, èl ero perdut et ès estat retroubat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant-Prodigue, en patois de Pamiers, département de l'Ariège.

11. Un ome abio dous fils.

12. É le pus jouen d'entr'elles diguec al paire : Moun paire dounamme la pourciou de be que m'apparte é yous dibisec le be.

13. Dins paouc de jouns, le fill le pus jouen, aprex abe ramassat tout ço qu'abio, se metec en bouyatge é partic per un païs fort eloignat é i dissipec soun be en biben luxuriousoment.

14. É aprex qu'ajec tout acabat, surbenguec uno grando famino dins aquel païs, é el coumenceq de manqua del necessari.

15. É s'en anec é s'estaquec à un citouyen d'aquel païs é aqueste l'embouyec à sa bordo per garda's pors.

16. É boulio s'emplena l'bentre de las clescos que les pors manjabon é degu nou in dounabo.

17. Més rintrat in soi mémo diguec : Quant de mercenaris dins l'oustal de moun paire an de pa en aboundanço, é jou aci mori de fam.

18. Jou me lebaré é m'en aniré bers moun paire é i diré : Moun paire é pecat countr' ol cel é daban bous.

19. Nou soun pos pus digne d'estr' apelat bostre fill : trattamme coum'un de bostris bailets.

20. É en se leban s'en anec bers soun paire é coumo ero encaro lengn, soun paire le bejec é fousquec toucat de compassiou, é en courren i toumbec sul col é l'embrassec.

21 É le fill i diguec : Moun paire é peccat countr' ol cel é daban bous, nou soun pos pus digne d'estre apelat bostre fill.

22. Més le paire diguec à sous bailets : Pourtax bite la pu bello raoubo é cargax lo-i, mettex une bago à sa ma é de souliés à sous pés.

23. É menax un bedel gras é tuax le é mangen le é régalen nous.

24. Par ce qu'aqueste miou fill éro mort é qu'es ressussitat s'éro perdut é s'es troubat é coumenseguen de se regala.

25. É sou fill ainat éro pes camps ; é quand benguec é que s'approuchec de l'oustal entendec uno simphounio é un cor.

26. É cridec un des bailets é i demandec qu'éro ço.

27. É aqueste i diguec : Bostre fraire es bengut é bostre paire a tuat un bedel gras, par ce que l'a rebist en santat.

28. El al countrari ne fousquec fachat é nou boulio pos dintra, soun paire sourtic dounc é coumencec de l'inbita.

29. Més el en respounden diguec à soun paire : Garax aqui, que i a tant d'annados que bous serbissi, que jamés n'é manquat d'executa bostris ordres é que jamés nou m'abex dounat un crabit per me regala ambe mous amix.

30. Tandis qu'aprex qu'aquel bostre fill qu'a debourat soun be ambe de debauchados es bengut, abex tuat per el un bedel gras.

31. Més el i diguec : Moun fill tu es toutjoun ambe jou ; é tout ço qu'es miou es tiou.

32. Més be calio se regala é se rejoui dès qu'aqueste tiou fraire éro mort é qu'es ressussitat ; que s'ero perdut é que s'es troubat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant-Prodigue, en patois de l'arrondissement de Foix, département de l'Ariège.

11. Un certain home ageg dous gougeats.
12. Et le pus joube digueg à son paire : Dounax me la pourtiou des bés que me pertoquo; et le paire les lour debiseg.
13. Et pauq de jous s'eren passato que le pus joube apros abé tout ramassat s'en aneg pel mond, dins un pais fort eloignat et aqui dissipeg ço que abio, en biben dins la dissouloution.
14. Et quand ageg tout despensat, arribeg dins aquel pais una granda famina et el commenseg d'estre en necessitat.
15. Et s'en aneg et se douneg à un habitant d'aquel pais que l'enbouyeg dins una siba borda per y garda les porcs.
16. Et el desirabo de se remplir le bentre des peilloffes que les porcs mangeaben et digus nou l'y dounabo.
17. Mes rebengut en el mateix, el digueg : Y a tant de baillets dins l'oustal de mon paire que mangen pa tant que bolen et yeu me mori acy de fam !
18. Que me lebé et m'en aniré trouba mon paire et que ly diguo : Paire ai peccat contre le cel et debant bous.
19. Ja nou merite pas d'estre appelat bostre fil, tratax me coumo un des bostris baillets.
20. Et se leban s'en bengueg en co de son paire. Coumo n'ero encaro l eng, son paire le begeg et fousqueg toucat de compassiou Et en courrien al devant del, sy jeteg al col et le baiseg.
21. Et le fil ly digueg : Paire yeu ai peccat contre le cel et debant bous ja nou merite pas d'estre appellat bostre fil.
22. Mes le paire digueg à sous baillets ; Bite pourtax la premiera rauba et bestissen le et mettes ly una bagua al dit et de souliers as pés.
23. Et menax le bedeilh gras et tuax le et mangen et fasquen festo.
24. Pramos que mon fil que es aqui, ero mort et es resuscitat, ero perdut et s'es troubat; et la festo coumenseg.
25. Or le fil aynat d'aquel paire ero pes camps, et coumo benio et que s'approuchaba de l'oustal, ausig concert et dansa.
26. Et crideg un des baillets et ly demandeg qu'ero tout aquo.
27. Et aquel baillet ly digueg : Bostre fraire es tournat et bostre paire a tuat le bedeilh gras parce que l'a recouvrat en bouna santat.
28. Mes l'ainat fousqueg fort fachat et non boulio pas entra; à causo d'aquo le paire estant sourtit, se met à pregua son fil.
29. Et en responso le fil digueg à son paire : Garax bous aqui que yeu bous serbisse desempey forço annades, et jamés nou me son escartat de bostris ordres : et james nou m'abex dounat un crabit per fe festo ambe mous amics.
30. Mes aquel bostre fil qu'a debourat son bé ambe de fennes de maichanta bida, n'es pas pu leng arribat que bous abex tuat per el le bedeilh gras.
31. Mes le paire ly digueg : Mon fil tu es touchou ambe yeu et tout ço que es mieu es tieu.
32. Calio donc fe festo et se rejouir, pramos que aquel tou fraire ero mort et es resuscitat, ero perdut et s'es torubat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de l'extrémité de l'arrondissement de Foix, du côté de l'Espagne.

11. Un certain home ageg dous gougeats.

12. Et le pus joube digueg à son paire dounax me la pourtiou des bés que me portoquo, et le paire les lour debiseg.

13. Et pauq de jous s'eren passats que le pus joube, apres abé tout ramassat, s'en aneg pel mond, dins un pais eloignat, et aqui dissipeg ço que abio, en biben dins la dissoulutiou.

14. Et quand ageg tout despensat, arribeg dins aquel pais una granda famina, et el coumenseg d'estre en necessitat.

15. Et s'en aneg et se douneg à un habitant d'aquel pais que l'enbouyeg dins una siba borda per y garda les porcs.

16. Et el desirabo de se remplir le bentre des peilloffes que les porcs mengeaben et digus nou l'y dounabo.

17. Mes rebengut en el mateix, el digueg : Y a tant de baillets dins l'oustal de mon paire que mangen pa tant que bolen et yeu me mori acy de fam!

18. Que me lebe; et m'en aniré trouba mon paire et que ly diguo : Paire ai peccat contre le cel et debant bous.

19. Ja nou merite pas d'estre appellat bostre fil, tratax me coumo un des bostris baillets.

20. Et se leban s'en bengueg en co de son paire. Coumo n'ero encaro leng, son paire le begeg et fousqueg toucat de compassiou et en courrien al devant del, sy jeteg al col et le baiseg.

21. Et le fil ly digueg : Paire yeu ai peccat contre le cel et debant bous. Ja nou merite pas d'estre appelat bostre fil.

22. Mes le paire digueg a sous baillets : Bite, pourtax la premiera rauba et bestissen le et mettes ly una bagna al dit et de souliers as pés.

23. Et menax le bedeilh gras et tuax le et mangen et fasquen festo.

24. Pramos que mon fil que es aqui ero mort et es resuscitat, ero perdut et s'es troubat; et la festo coumenseg.

25. Or le fil aynat d'aquel paire ero pes camps; et coumo benio et que s'approuchaba de l'oustal, ausig concert et dansa.

26. Et crideg un des baillets et ly demandeg qu'ero tout aquo.

27. Et aquel baillet ly digueg : Bostre fraire es tournat, et bostre paire a tuat le bedeilh gras, parce que l'a recouvrat en bouna santat.

28. Mes l'ainat fousqueg fort fachat et nou boulio pas entra. A causo d'aquo le pere estant sourtit se met a prega son fil.

29. Et en responso le fil digueg à son paire : Garax bous aqui que yeu bous serbisse desempey forço annades et james nou me sou escartat de bostrés ordres, et james nou m'abex dounat un crabit per fe festo ambe mous amics.

30. Mes aquel bostre fil qu'a debourat son bé ambe de fennes de maichanta bida, n'es pas pu leng arribat que bous abex tuat per el le bedeilh gras.

31. Mes le paire ly digueg : Mon fil, tu es touchou ambe yeu et tout ço que es mieu es tium.

32. Calio donc fe festo et se rejouir, pramos que aquel tou fraire ero mort et es ressuscitat, ero perdut et s'es troubat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant-Prodigue, en patois de Saint-Girons, département de l'Arriège.

11. Un home aüec dus hils.

12. El més jouès d'aquéris disec à sou pay : Papay ! baillai m'éra pourtiou de be que m'atoco et sou pay l'y ac baillec.

13. Et poc de dios ensuito, aquech hilh més jouès aprés aüè tout plegach se mettec en bouïatge per un païs fort louein, et aqui dissipec tout sou be, en biuen luxuriousement.

14. Et quant aüec tout despensach, arrivec io forto famino en aquech pays, et eich coumensec de manca de nourrituro.

15. Et s'en anec et se louguec à un des habitans d'aquech pays ; et aquestè l'enbouyec en io bordo per guarda es porcs.

16. Et déziraouo de rempli son bente, de tecos qu'ez porcs mingeaüon, més digue nou l'yn daüo.

17. Or rentrach en soi disec : Qüant de baillets y a en a maisou de mou pay qu'aboundon de pa et jou aci mori de hame !

18. Me Leüarè et m'en aniré bers mou pay, et ly diré : Mou pay jou è pecach contro l'ceu et deuant bous.

19. Nou soun pas mès dinne d'este aperach boste hill, trattai me coumo un de bostis baillets.

20. Et se leüan s'en ba bers sou pay ; or soumo éro encaro louein, sou pay le bezec et huc toucach de compassiou et tout en courren bers ech anec caje à son coch et le baizec.

21. Et son hill ly dizec : Mou pay ! jou é pecach contro l'ceu et deüant bous ; jou nou soun pas més dinnes d'este aperach boste hill.

22. Mez el pay dizec à sous baillets : Pourtach bite era prumero raubo, couvrichets l'en, metets yo bago à sa ma et caussuros à sous pez.

23. Et menax, ech bedech gras et tuaï-le et mingem et hem festin.

24. Car aqueste mieu hill ero mort et qu'é ressuscitach ; éro perduch et qui s'é trouvach et coumenceren el festin.

25. Or sou hill ainat ero en es camps ; et coumo se retiraüo et s'aprouchaüo d'era maizou, entenec instrumens et cant.

26. Et quirdec un des baillets et demandec qu'eron aqueros cauzos.

27. Et aceste ly respounec : Boste fray e benguch et coumo l'a recouvrach en bon estach, boste pay a tuach ech bedech gras.

28. Or l'ainat se fachèc et nou boulio pas entra ; sou pay donc en esten sourtich se mettec à l'inbita.

29. Mes en respounen aquech hil disec à sou pay : Bezets que jou bous servichi despus tant d'ans ; et jamés nou è transgressach boste coumandoment ; et jamés nou m'aüets dach un cravot per esteja dam mous amics.

30. Mes quant aquech boste hill qu'a devourach sou be dam eras baurienos é benguch, bous aüets tuach ech bedech gras en sa favou.

31. Mès ech pay ly dizec : Mou hill ! tu es toustem dam jou et tout ço qu'è mieü è tieü.

32. Calio donc hè festin et se rejoui, pusqu'aqueste tou fray ero mort et qu'é ressussitach ; ero perduch et s'é trouvach.

Traduction de la Parabole de l'Enfant-Prodigue, en langue Catalane, du département des Pyrénées-Orientales, donnée par M. Jaubert de Passa, conseiller de Prefecture à Perpignan.

11. Un home tingue dos fills.

12. Y digue lo mes jóve de ells al pare: Pare, daü me la part de be que me pertoca, y lis dividi lo be.

13. Y pocs dies despres, reunint tot lo del seu, lo mes jove fill, ana caminant lluny de sa casa, en pays estrany; y aqui malesmersa lo be seu, vivint luxuriosament.

14. Y despres de aver tot malesmersat vengue forte fam en aquella part de païs, y ell mateix commensa à famejar.

15. Y fugi, y se estaca à un ciudadano de aquel païs, que li lo envia en sa heretat per porquer.

16. Y desitjaba umplir so ventre de la pellofas que los porcs menjavan, y n'ingu l'in donava.

17. Reflectint sobre de ell mateix, digue: Quans mossos en la casa de meu pare, han abundancia de pa, y jo assi mori de fam!

18. Alsant-me anire prop de meu pare, y li dirè: Pare, he faltat contre del cel y contre de vos.

19. Jo no so digne ser anomenat vostre fill, feu de mi un dels mossos vostres.

20. Y alsant-se vengue trobar lo seu pare; era lluny encara, quant lo seu pare lo veje, y mogut de misericordia, vengue corrint y caïgué al seu coll, y besa son fill.

21. Y son fill li digue: Pare, he faltat contre del cel, y contre de vos, jo no so digne sèr anomenat vostre fill.

22. Empero digue lo pare als seus mossos: Prestament portau la vestidura primera y posau li: posau li l'anell en ma, y calsadura à sos peus.

23. Y menau lo vedell engreixat, y matau-lo, y menjem, y allegrem-nos.

24. Perque est meu fill, era mort y es tornat viu, era perdut y se es trobat, y commensaren à menjar ab allegria.

25. Empero son fill lo mes vell era al camp, y venint y se appropant de la càsa, oï musica et cants.

26. Y crida un mosso, y li demana que cosa se passava.

27. Y lo mosso li digue: lo teu germa es vingut y lo teu pare a degollat lo vedell engreixat per aver lo rebut en salut.

28. Empero fu indignat, y no volia entrar; lo seu pare donc exi y commensa à pregontar lo.

29. Lo fill responent digue al pare seu: Aqui tans anys so al servey vostre y maï no he faltat à vostres manamens, y maï no me haveu donat un cabrit per allegrar me en menjan ab amichs meus.

30. Empero arivat est fill vostre, ell que ha malesmersat sa part de be ab donas perdudas, li aveu mort lo vedell engreixat.

31. Empero li digue lo pare: Fill meu, tu sempre ab mi es, y tot lo del meu es teu.

32. Y calia allegrar se en menjar, perque est teu germa era mort, y es vingut à la vida, era perdut y se es trobat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de Carcassonne, dép^te de l'Aude, envoyée par M. Larrey de Carcassonne.

11. Un hommé abio dous mainachés.

12. Et lé pus joubé diguéc à soun paīré : Moùn paīré, dounatz-mé la partido dal bé qué mé rébén; et lé paīré dibiséc lé bé entré sous dous mainachés.

13. Et paũc dé jours apéī, lé pùs joubé das doùs mainachés, apeī qué ajéc amassàt tout lé bé qué y rébégno, s'en anéc à l'abanturo dins un pays plà escartàt, et dissipéc soun bé, en bibin dins las grandoùs et la débaucho.

14. Et quand ajéc acabàt touto sa fourtuno bénguéc uno famino tarriplo dins lé pays ount éro, et sé béjéc réduit él mêmes à la camiso.

15. Et s'én anéc ouffri sous serbicis à un prouprīétari d'aquél pays, qué l'enbouyéc à sa borio per garda un troupél dé porcs.

16. Et auyo boulgùt poudé garni soùn béntré dal farnàt qué dounaboun à sous porcs ; mais digus nou bouillo in dounà.

17. Et en régardant sa cruello pousitiéou disio : Dins lé tems què les bailets dè moun paīré an dé pa, maī qué nou né boloun yéou aīchi mourissé dé fàm.

18. M'en aniréī trouba moun paīré et y direī : Moun paīré, ei pécat costo é cel et costo bous.

19. Soun pas pus dignè d'estre noummat bostré fil, metetz-mé al reng dé bostrés bailets.

20. Et àlabétz sé lébéc bìté et courrisquéc beis soun paīré, et éro encaro lénc, qué soun paīré lé béjéc, fousquéc touquat dé coumpassiéou, et courrisquéc bés el y sautec al col et l'embrassec.

21. Sou fil y diguéc : Ei pécat costo lé cél et costo bous, soun pas pus digné d'estré appellat bostré fil.

22. Soùn paīré diguéc à sous bailéts : Anats querré dé suito sa prumièro raubo, cargats-y lo, mettez-y soun anel à la ma; baillats-y uno caussura.

23. Et anats quérré un budel gras, tuats-lé, lé manjaren et nous mettren en festo.

24. Parcé qué moù fil qu'éro mort bén de reçussita, qu'éro égarat et qué lé rétrobi. Tout lé moundé sé métec dé suito à tauléja.

25. Alabéts lé fil ainat éro al camp, et en bénén ausisquéc dé lenc la musico, et las crits de joyo.

26. Cirdéc un das bailets, et y démandéc qué éro aco.

27. Lé bailét y diguéc : Aco es bostré fraīré qué es arribat et bostré paīré à fait tua lé budel gras parcé qué l'a rébéts plà pourtant.

28. Lé fraīré ainàt fousquèc endignàt, et boullio pas dintra. Et soun paīré sourtisquéc et sé mettec à lé prégua de dintra.

29. Mais sou fil y respoundec : Y a déja tant d'annados qué bous serbici, bous eī pas jamaī désoubéīt, et m'abets pas encaro dounàt soulomèn un soul crabit per mangea amè mous amits.

30. Et quand bostré fil qu'és aqui, tourno après abè manjeat tout soun bé amè dé bandidos, abets tuat per lé récébré lé budèl gras.

31. Alabéts soun paīré y respoundec : Mou fil tu es toujours àmé yeoù, et tout so qué eī es téoù.

32. Caillo dounc faīré festo, parcé qué tou fraīré éro mort et es resçussitàt, ero égaràt et l'aben rétroubat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois du département du Tarn.

11. Un homé abié dous fils.

12. Dount lou pus joubé diguet à soun païré : Moun païré, dounas mé la part de bostre bé qué mé deu rébéni ; et lou païré d'àquéles éfans lour faguet lou partaxé de soun bé.

13. En sorto qué pauc de xouns aprép, lou pus joubé ayant amassat tout ce qu'abié, s'en anet bouyaxa dins un païs fort eloignat, et aqui il dissipat tout soun bé en biben dins la debaxo.

14. Aprép qu'ajet tout despensat, arribet uno grando famino dins aquel païs et el coumencet a senti toutes lous besouns.

15. Talomen qu'anet se louga à un habitant del même païs, que l'émboujet a sa borio per y garda lous porcs.

16. Ount el sé troubét tant mal qué desirabo rampli soun bentré de las coulefos dont lous porcs se nourrissiau, mé digus nou ly en dounabo.

17. A la fin pourtant estant rebengut a el mêmes diguet : Quantis n'y a pas dé gens à gagés dins l'oustal de moun païré qu'an de pa en aboundancio et yeu abei mori dé fam !

18. Me relibarai dounc d'aquesto misero, anirai trouba moun païré et li dirai : Moun païré aï pécat countro lou cél et countro bous.

19. Et soui pas pus digné d'estre appelat bostré fil, més tratas mé soulomen coum'un dés bostrés mercenaris.

20. Partiguet doun et s'en benguet trouba soun païré, n'éro encaro lén qué soun païré lou besquet beni, et toucat de compassieu coureguêt bés el, se jetet a soun col et l'embrassait tendromen.

21. Et soun fil lì diguét : Moun païré, soui coupablé enbers lou cel et daban bous, en sorto que soui pas pus digné d'estre appelat bostré fil.

22. Alaro lou païré diguet à sous bailets : Pourtas bité sa premiéro raubo, et rebestissez-lou né ; mettés li un anel al det et dés souliérs as pes.

23. Anas querré tabé lou bédél lou pus gras es tuas lou. Fascan festin dé rejouissenços.

24. Parcé que moun fil que bésés, éro mort et es ressuscitat, ero perdut et l'ai retroubat : coumenceren dounc à fa festin.

25. Cependan soun fil aînat qu'ero dins lous camps né rebenguet et quan fouguét prép de l'oustal, ausiguet lou soun des instrumens, et différentos bouésés que cantabon.

26. Apélét dounc un des bailets et ly demandét que signifiabo àquelo joyo?

27. Lou bailet li respondét : Acos qué bostré fraïré es rebenguet et bostre païré a tuat lou bedel gras, que l'a recapunt en bouno santat.

28. L'aînat apprenen aco, se metet en couliero, et boulié pas dintra dins l'oustal ; més soun païré estan sortit el mêmes per l'en préga.

29. El li faguet aquesto responso : « Counsideras, d'empei quant d'annados ieû bous serbissi, sans jamai désoubéi a cap de bostré coumandomens et pourtant bous nou m'abés jamai dounat un crabit per lou manxa ambé mous amix.

30. Més taleu que bostré fil qu'a debourat sa légitimo ambé de fennos débauchados es arribat abés tuat per el lou bedel gras. »

31. Alaro lou païré li diguet : Moun fil, tu sies toujous ambé ieû, et tout ço qu'ai t'appartén.

32. Més calié bé faïre festin et se rejouï de ço qué toun fraïré qu'éro mort es ressuscitat et qué l'aben retroubat aprep l'abé perdut.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois d'Agde, département de l'Hérault.

11. Un hommé abio dous effans.

12. Lou pu jouiné d'éntré élés diguet à soun paîré : Moun paîré, bailat me la pourtiou dai bé que me reben, et lou paîré partaget soun bé à sous effans.

13. Quaouqués jonrs après quand lou pu jouiné aget amassat tout ce seou partiguet et s'en anet dins un païs pla liont et aquï dissipet tout soun bé en bisquen dins la debaouchou.

14 Et apres qu'aget tout despensat, benguet uno grando famino dins aquel païs et coummencet d'estre dins lou besoun.

15. Alors s'en anet et se louguet a un des habitans d'aquel païs que lou mandet à sa grangeo per y garda lous poucels.

16. Desirabo de rampli soun bentré de las peloufos que lous poucels mangeavou, me degus nin dounabo pa gés.

17. Et quand siaguet intra en el mêmes diguet : Quant y o dé barlechs dins l'oustaou de moun paîré que s'assadoulou de pan ! et yeou aïci mourisse de fan !

18, Craou que me tiré d'aïci et que m'en ane trouba moun paîré, et que ye digue : Moun paîré, aï peccat countro lou ciel et countro bous.

19. Merite pas pus destré appelat bostre effan, trata me coumo un de bostrés barlechs.

20. Et s'en anet trouba soun paîre et coumo ero encaro liont, soun paîré lou veget et siaguet toucat de coumpassiou, et courriguen aï daban d'él, se gitet a soun col et l'émbrasset.

21. L'effan li diguet : Moun paîré aï pecat countro lou ciel et countro bous, merité pas pus d'estre appelat bostre fil.

22. Alors lou paîré diguet a sous barlechs :Pourtas bité sa premieiro raoubo et bestisses lou ; mettez li un anel aï det et dé souliés a sous pés.

23. Menas aoussi lou budel lou pu gras, tuas lou, mangen et faguen bouno bido.

24. Parcequé moun effan qu'és bengut ero mort et es ressuscitat, ero perdut et es troubat et coummencerou de faîré bouno bido.

25. Penden aquo, l'effan pu biel qu'éro al camp benguet et coumo s'approuchabo de l'oustaou entendet lou bruch das musiciens et das dansaîrés.

26. Sounet un barlet et li demandet de quero aco.

27. Lou barlet li respoundet : Bostré fraîré es rebengut et bostre paîré a tuat lou budel lou pus gras parce ques bengut pla pourtant.

28. L'ainat se mettet en coulero et boulio pas intra dins l'oustaou mé soun paîré sourtiguet et lou preguet d'intra.

29 L'effan respoundet a soun paîré y o tant d'annados que bous serbisse n'ai pas jamaï manquat a bostrés ordres et m'abes pas jamaï dounat un cabrit per mé regala ambe mous amichs !

30. Mé tant leou que bostre effan qu'es aïci qu'a mangeat tout soun bé, ambé de fennos perdudos es bengut abés tuat per el lou budel gras.

31. Alors lou paîre li diguet : Moun effan tu sios toujour ambe yeou et tout ce que aï es teou.

32. Me, caillo bé faire festo, et se deberti parce que toun fraîré ero mort et qu'és ressuscitat, ero perdut et s'és troubat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de Lodève, département de l'Hérault.

11. Un home abio dous éfans.

12. Lou pus jonine diguèt a soun pèra : Moun pera douna me la part de bostre biande que me coumpeta et lou père ye partaget sa bianda.

13. Quaouques jours après lou pus jouines d'aquelles efans quand aget tout raspaliat, s'en anet dins l'estrange païs pla lion, et lai fricasset tout son déqué en bisquen coume un libertin.

14. Quand aget tout acabat, arribet una granda famina dine aquel païs et el coumencet à pati.

15. S'en anet et se lounguet amb'un bourgés d'aquel païs que l'embouyet à sa boria per garda lous porcs.

16. Et aurio pla aimat de rampli soun bentre de los petoufos que lous porcs mangeabon, et pressoune ny en dounabó pa gés.

17. Anfin rentra en él même et se dis : Quanses y o de bárlets dine l'oustaou de moun pèra que foou soun sadoul dé pan et yeou aïci crebe de fan!

18. Aneu noùn ban trouba moun pera et ye dire : Moun pera ai ouffensat lou ciel et bous aï ouffensat.

19. Sioï pas pus dinne que m'agayou couma bostre éfan, fasés de yeou couma d'un de bostres barlets.

20. Se léba et s'en bai trouba soun pera: n'éra incaro pla lion; soun pera lou beget et lou planguet, ly courris, l'embrassa, lou sarra, lou mange de poutous.

21. L'efan ye dis : Moun pera ai ouffensat lou ciel et bous ai ouffensat, sioï pas pus dinne qué m'agayou couma bostre éfan.

22. Aladoun lou pera dis à sous doumestiquas : bite pourtas sous premiers bestiméns et habilia lou; mettez ye un anel ai det et de souliers as pés.

23. Menas atabé un budel pla gras et tuas lou ; menjen et regalen nous.

24. Aqui y ai un éfan qu'éra mort et es rebéngut; s'éra perdut et s'es troubat : se meteron doun à se regala.

25. Son aïnat era aï can; reben et couma s'approujaba de l'oustaou éntén une granda symphonie et de dansas.

26. Souna doun un barlet et ye demanda de qu'és tout aco.

27. Lou barlet ye respon : Bostre frero es bengut et bostre pera a faits tua un budel gras pasque l'o bist pla galiar.

28. L'aniat se met àladoun dine una passion qué boulio pas dintra, caguet que lou pera sortiguessa et que se metessa à lou prega.

29. Més el ye respon : Y o tant d'ans que bous serbisse jamais n'aï pas manquat de faïre ce que m'abes coumandet et jamais m'abés pas donnat soulomen un cabrit per me regala ambé mous amicts.

30. Més dés que bostre caddet qu'o accabat tout son déqué ambé de coquinas es bengut abés faits tua per el lou budel lou pus gras.

31. Aladonn soun pera ye dis : Moun fil tu sios toujours ambe yeou et tout ce qu'es miou es tiou.

32. Més nous calio bé regala et faïre festa : pio qu'aquel caddet toun frère era mort et es rebengut; s'éra perdut et s'és troubat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de Montpellier, département de l'Hérault.

11 Un hommé aviés dous enfans.

12. Lou pu jouiné diguet à soun pèra : moun pèra, donna mé lou ben qué mé déou révéni per ma par : é el yé faguet lou partagé dé soun bén.

13. Quaouques jours après, lou pu jouiné empourtet enb'el tout cé qué avié é s'en anet vouyagea din un peys estrangè, ounté déspensèt tout soun ben en dèbaousas.

14. Après qu'ou aget tout dissipat, survenguet une granda famina din peys é el séguet talamen dénuat de tout,

15. Qué séguet oubligat dé sé métré aou sérvicé enco dun habitan dé l'endrez que l'envouyet à sa ferma per garda lous por.

16. Aqui désirava de sé poudré rempli l'estoumac de las péloufas que lous pors mangeavou, mais dégus ien dounava pas jés.

17. Enfin esten rintrat en el mema, diguet : ya tan dé barles din l'oustaou dé moun pèra qué an dé pan en aboundança é eyou aci mourissé de fan.

18. Faou qué m'en ané é qu'ané trouva moun pèra é qué ye digué : Moun pèra ai pécat contra lou ciel é contra vous.

19. Soui pa pus digné d'estre apelat vostre fil mais trata me couma un de vostrés barles.

20. S'en anet doun é venguet ver soun pèra, mais éra encara ben yon soun pèra l'aperçeguet séguet toucat dé coupassioun couris ver el et l'embrasset.

21. Soun fil yé diguet : moun pèra ai pécat contra lou ciel é contra vous soui pa pus digné dèstré apéla vostre fil, mais trata mé couma un dé vostrés barles.

22. Mais lou pèra diguet à sous barles : Pourta yé vité soun prémie habi é métés ye lou, metes y un anel aou dét, é dè souyes as pèsés.

23. Anas cerca lou budel gras, tua lou mangen é fagen granda chèra.

24. Perce qué acos mon fil qué era mor é qué es ressussitat qu'éra pérdut é qu'és retrouvat é fagen granda festa.

25. Din aquel ten soun fil ainat qué era anat as cans revenguet dès qué séguét prosa dé l'oustaou entendet la musiqua é la dansa.

26. Sounet un das barles per saoupre d'el dé qué era aco.

27. Yé diguet acos vostre frera qu'és révengut é vostre pera lou vechen plé dé vida à fach tua lou budel gras.

28. Aquesté seguet talamen indignat qué vouyé pas intra din l'oustaou. Çé qué oubliget son pèra de sourti é dé lou faire intra enb'el.

29. Mais el diguet à soun pèra : y a tan dé ten qué vous service sans vous avédré jamai désoubeit, pourtan vous m'aves pas jamai soulamen dounat un cabrit per me réjoui enbé mous amis.

30. É dès qu'un fil coumma aquel qué à mangeat tout son ben enbé de femmas perdudas es vengut vous aves fach tua lou budel gras.

31. Soun pèra yé diguet ; Moun fil, per vous, vous ses toujour enbé yeou é n'ai pas rés qué noun siéyé à vous.

32. Mais fayet faire festa é nous réjoui, perçéqué vostre frera qu'éra mor és ressucitat é qu'éra perdu é qu'és rétrouvat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois du département de la Lozère, donnée par M. Broussous secrétaire général de la préfecture (M. I.)

11. Un omè abio dous fils.
12. Lou pu geouve d'aquélei diguét à soun pero : Moun pero douno mi la part del bè che (prononcez què à l'italienne) mi deou veni. Ensi lou pero li divisét soun bè.
13. Paou de geours après aquestè pu geoubè fil amassét tout aquo sïou, s'en anét din un peïs éloignat é y dissipét tout soun bè en viven din la dèbaucho. (prononcez dèbaoutcho)
14. Après qu'aguét tout despensat arribét uno grando famino din aquel peïs é el commencét d'éstrè din l'endigenço.
15. Alors s'en anét é si mèteguét al servissé d'un des abitans d'aquel peïs che lou mandét din sas poussessions per faïré païssé lous pouors.
16. É aourio bè bougut si rassasia de carrougeos che lous pouors mangeabou; mè persouno noun l'en dounabo.
17. Rentrét dounc in el mémo é diguét : Quontos gens y o as gachés de moun pero che oou dè pan en aboundanso é iou mourissè de fon.
18. Iou mi lèbaraï é anaraï a moun pero é li diraï : moun pero aï peccat contro lou ciél é contro tu.
19. É iou ni souï pas pus digné d'estrè appelat toun fil. Tratto mi coumo un dé tous doumesticos.
20. Partiguét dounc é venguét à soun pero ; é coumo ero encaro luen soun pero lou veguét é fouguét touccat de pietât é en couren a el si jettét à soun couol é l'embrassét.
21. É soun fil li diguét : Moun pero aï peccat contro lou ciél é contro tu; é iou ni souï pas pùs dignè d'éstrè appelât toun fil.
22. Mè lou pero diguét à sous doumesticos : pourtat la pu bello raoubo é vestissét l'en é mèttét li uno baguo al dèt é dè souliés as pés.
23. É mènat lou bèdél gras é tuat-lou; mangen é regeouïssen-nous.
24. Parço qué moun fil qu'es aïci éro mor é ès ressuscitât; éro perdut é ès retroubat ; é coumencerou a si règeouï.
25. En attenden soun fil l'aïnat qu'éro à la campagno revenguét é coumo s'aprouchavo de l'oustar entendèguét lous chans é las dansos.
26. É appelét un dè sous barlets a caou demandét de qu'éro acco.
27. É lou barlet li diguét : Toun frèro ès rètournat é toun pero o tuat lou bèdél gras, parce què l'o recouvrât en bouono sentât.
28. Mè si meteguét en coulero é vouguét pas intra : soun pero dounc sourtiguét é lou prèguét d'intra.
29. Mès el respoundét a soun pero : Bege oïci y o tan d'annados che ti servè e geamaï noun aï manquât a toun coumandamen é m'as geamaï dounat un chabrit per mi regeouï enbè mous amichs.
30. Mè quon toun fil qu'es aqui qu'o mangeat tout soun bè enbè de fennos dèbaouchados, ès revengut, as fach tua lou bèdél gras per èl.
31. É soun pero li diguét : Moun fil tu sios tougeour enbè ieou é tout cè què aï ès tiou.
32. Mè calio bè faïrè un rèpas é si rejouï parçochè toun frero qu'es acqui éro mort é ès ressuscitat, éro perdut é ès rètroubat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant-Prodigue, en patois des environs du Puy (Haute-Loire.) donnée par M. Bertrand-Roux.

11. Y aviot un homme qu'avio dous garçous.

12. Lou plu djoueine diguet à son paire : Paire, beila me ma part d'aquo que diou me revegnir et lou paire partadget soun bè à sons efons.

13. Et quaonquoui djours après, lou plu djoueine acampet tout ce qu'avio, per ana dins un pays ilouagnat et lli manjet soun bè en se gala.

14. Quant aguet atchaba, y aguet una grande tcharestio dins aquei pays et zei aviot fon.

15. Adounque s'en anet et se ludget vez un bourdgeouas que lou mandet à sa bouorio per garda lous pouors.

16. Et aviot envedge de se coufler embe les gates que lous pouors mandjavon, ma dengus gaì n'en beileve djis.

17. Et guiziot en soi-même : Quand l-y-o de mesages guin l'oustaou de moun paire que mandgeoun lliur sou de po et ioou çaì crebe de fon.

18. Vouole d'aqueste pas anar troubar moun paire et lli direi : Ei petcha countre lou chiaou et countre vous.

20. S'en anet et venguet troubar soun paire : soun paire l'aviset de louin, n'aguet pietad et se boutet à courre enve zeï, lli soutet ei couei et l'embrasset.

21. Soun garçou lli diguet ; paire ei petcha countre lou chiaou et countre vous ; et merite plus que m'appeloun vostre garçou.

22. Adounques, lou paire diguet à sons veilets ; Adiuzet viste ma plus dzente raoube et habilla lou, bouta lli una bagne ei dè amaï de souliez à sons pez.

23. Ana quare un vedé gras et tuiazez lou : fazen fricot et galen-nous.

24. A caouse qu'ati moun garçou qu'ero mort et ayare es tourna viou ere pardiu et s'es tourna trouba ; et se bouteroun à mandjar.

25. Quand l'eina qu'ere ous tzous venguet et que fuguet proize de l'oustaou ouguiguet que dzouadgion et dansavoun.

26. Appelet un dous veilets et lli damandet de qu'ére aquo.

27. Lou veilet lli diguet ; aquos vostre fraire qu'es tourna, et voste paire o tiua un vedé gras à caouse qu'es arriba en sanda.

28. Ma quo lou fatchet et se voulio pas saca ; ma soun paire sourtiguet per l'en priar.

29. Et l'eina diguet à soun paire : Despeni ton d'annades que vous serve et que vous ei dzamaï desoubei, peraço m'avez dzamaï beila-t-un tzabri per me gala embe mous camarades.

30, Ma taliaou que vostre aoutre garçou qu'avio tout mandzea embe de putes es arriba, avé tiua per zei un vedé gras.

31. Lou paire lli diguet : Chias toudzour embe ioou et tout ce que z'ai e tioou.

32 Ma tzoulio be faire un repas et nous redzoundzir parceque toun fraire que ve d'arriba ere mort, é es tourna viou ; s'ere perdiu et s'es tourna trouba.

Traduction de la Parabole de l'Enfant-Prodigue, en patois de Privas département de l'Ardèche, donnée en 1808. par M. Delor secrétaire-général la préfecture. (M. I.)

11. Un homé avio dous fis.

12. Doun lou pu gieiné diguet o soun pèro : Moun pèro, donna mé lou bé qué me déou révéni per ma par é liour fague lou partagé de soun bé.

13. Résté pa guairé d'empourta anb'el tout cé qué avio, end'un poïss bien lovon, é l'ai-ou mongé tout en débauchos.

14. Quon ou agué tout deigalaubea, vengué uno famino dins oquel poïss é se li troubé des-ana de tout.

15. Talomen que fugo countrou dé sé louïa pour soünia lous caïous vès un chebencié de l'endrei qué leu mété dins uno de ses grongeos.

16. Aurio bé vougu sou ronpli lou ventré doau beouré dos caïous, me dengu n'in dounavo.

17. Onfin estré intra dins el, se digué : Quon l'io de messagés dins l'oustaou de moun péro qué on dé pón que lur senebro, é ieou mouoré aïci de fon!

18. Chaou que men-anous trouba moun pèro é li direi; Moun pero, aï pecha counontro lou cieou és davon vous.

19. Ieou pouirei geamaï m'otendre d'estro noumà vostré garçou, mename coumo un de vostrés messagés.

20. Sur aquo sé levé, e ané trouba soun pèro; éro encaro louon, qué soun pèro lou végué : Oquel drolé fague-ton dé piéta à soun paouré pèro, qu'oqueste d'aïci sé mété o-couré per li saourita 'au couol, e l'émbrassa.

21. Soun garçou li digue : Moun pèro, aï pecha couontro lou cieou et davon vous, ieou mérité pos d'estré opéla vostre garçou.

22. Pos men soun pèro digué à sous méssagés : Pourta-li vistomen sa promiuro raoubo, e vestissé li lo, meté li uno baguo aou det e de souliés os pés.

23. Ana me quéré lou veou grass, e tua lou; mangen é fazen buono chéro.

24. Perceque oquos moun garçou qué ero mouor, é qu'es revengu; l'aïou perdu et l'aï retrouba; fagueroun grondo festo.

25. Dementré que sé regalavoun, l'aina dos garçous que ero aou traval, revengué, é quon fugué près de l'oustaou entendegué lo musiquo et lou donce.

26. Souné un dos messagés per saoupré de le ce que ero tout oquo.

27. Oquo és lou digue, que vostré fréro és vengu; e que vostré pèro per l'aver trouba plé de vido o fa tua lou veou grass.

28. Oquesté d'aïci, n'en fugué tolomen indinia, que voulio plus intra dins l'oustaou; lou pèro fugué oubligea de n'en sourti, et de lou préïa d'intra aoub'el.

29. E digué à soun pèro : L'io bieou dé tens qué ieou vouis servé, son vous-aver geomaï mounqua en rieou, è vous n'avés pos soulomen soungea dé mé douna un chabri per me diverti aoubé mous omis.

30. E quont un garçou coumo oquel qué o mongea tou soun bé aoubé de fennos de meschonto vido, es vengu, vous avés fa tua lou veou grass per el.

31. Soun pèro li digué : Moun garçou per vous ces tougeou aoubé ieou, é n'aï rieon qué noun siagé veustré.

32. Cholio, pos men, faïre festo é se diverti, perceque vouostré fréro qu'éro mouor és revengu; que s'éro chobit é que s'és retrouba.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de l'arrondissement d'Annonay, département de l'Ardèche donnée par M. Duret médecin à Annonay. (M. I.)

11. Quoqu eyants dous afans.

12. Lou plus jieune disseguait à soun peire : Peire, baillais me ce que me revaindriot de vostre successio; et lou peire li mépartissait soun biein.

13. Po de teimps après eyants amassa tout ce qu'ol'ayot s'ein fuguait dieinz un patiis biein luïn ounteszo dépensait ein debauches.

14. Quant ol'oguait tout achaba avainguait una granda famina ein quelou patiis et o commençait a eitre dien la misère.

15. O s'ein allait don et se mettait ein service vez uu homme de l'eindré que lou mandait diein sa maison de campagne per garda lous cayoux.

16. Ol oriotz eta biein counteint d'eimplire soun veintre de lats plumailles qu'iquelàhs pourchailles mengeaventz.

17. Pa main revaingu a ellou o dissiguait ain si même : Quan n'y a la pas de messages diein la maisou de moun peire qu'en niez de pan que ne lioz ein faut et mi ou meiron de fam !

18. Ou me leverai et ou l'irai vez moun peire et ou li dirai : Paire ou l'ais manqua à Dieu et à vous.

19. Ou sio pas dignou d'eitre apela votre garçou; prenais me coume votre valets.

20. O se surzissait et venguait à soun peire ; mai coume ol'érait incare biein luïn soun peire lou veguait et ein preiguait coumpassio, et touts courrant l'y sautait au cohé et l'einbrassait.

21. Lou garçou dissiguait : Peire ou l'ais manqua à Dieu et à vous, ou sio pas dignou d'eitre apela votre afan.

22. Alor lou peire dissiguait a sous valets : Aduyeis me vite soun cor de peille et vitissais lou, mettés li una baga au dé et de sulieirs à sou peis.

23. Aduyeis mais lou vio grass et tuais lou; mingeains et regalains nous.

24. Parceque moun garçou que vequi eiré more et qu'ol'é ressuscità o l'eiré pardu et ol'e retrouva et s'atoleirentz par feire boumbance.

25. Pa man l'ainai qu'eiré par lou champs reveniots et quand fugueit preis de la maisou ol' ovissait chanta et lou violons.

26. O sounait unou dou valets et li demandait ce qual eiré que tout iquo.

27. Lou message li répoundait a que votrau frerou, qu'é revaingu et votrou peire a tuïa lou vio gras par là morquo la ressiopu ain sanda.

28. Iquo lou mettait ein coulére e o voulio pas intra; mais lou peire sourtait et l'allait praïa.

29. O ne repoundait à soun peire : Vequi qu'o vous seirve depeu tant de teimps et quó vous ai jamais fait aucuns manquemains et pa main vous mavais jamais douna un chiori por me regala aube mouz amis.

30. Mais d'ossiteu que cadeit quà mingea tout soun biein aubé lalz filla ez arriva vous avés tuïa lou vio gras per eilou.

31. Alor lou peire dissiguait : Garçou, ti suis toujours aubé mi et toutes mes véïas sountz par ti.

32. Mais fouliot nous regala et nous ebodir parceque toun fréire eiré mor et o le ressuscita o l'eiré pardu et ol'é retrouva.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en Patois de Nismes, département du Gard, envoyée en 1807 par M. D'Alphonse, Préfet (M. I.)

11. Un homë avié dous garçouns.

12. Et lou cadé dighé à soun péro : Moun péro, beïla-mé la par que deou me révéni de vosté ben ; et lou péro yé partagé soun ben.

13. Caouqueis jhours aprés, lou cadé, aprés avédre ramassa tout ce qu'avié, s'en ané ben ïeun din l'estranghé peïs, ounté mangé tout soun ben en viven din la débaoucho.

14. Et quan aghé tout acaba, survenghé din-c-aqhel péïs uno grando famino et el toumbé din lou besoun.

15. S'en ané doun et fughé se louga enco d'un habitan daou péïs, que lou mandé à soun mas per garda lei por.

16. Et aourié ben vougu rempli soun ventre deï pélouiros (autrement closquos), que leï por mangeavoun, mé rés n'y en dounavo paca.

17. Alor revengu en el mémo dighé : Can y a de varlés din l'oustaou de moun péro, qu'an de pan tan qué n'en voloun, et ieou souï eïci qué more de fan !

18. M'en anaraï, anaraï trouva moun péro, et yé dirai : Moun péro, aï peca contro lou ciel et contro vous.

19. Souï pa pus dignë destre apela voste fil : trata mé coumo un de vostei varlés.

20. Se lévé doun per ana trouva soun péro, éro encaro ben yeun qué soun péro lou véghé et touca de piata se métégué à couré, yé saouté aou col, et yé faghé de poutouns.

21. Et soun fil yé dighé : Moun péro, aï peca contro lou ciel et contro vous souï pa pus digné d'estre apela voste fil.

22. Alor lou péro dighé à seï varlés : Anas vité qhère la pu bélo raoubo et carga yé là, mété yé un anel aou dé et de souyés eï pés.

23. Menas lou vedel gras, tua lou, mangen et faghen bono chéro.

24. Parce qué moun fil qué véjhaqui éro mor et és ressuscita, éro perdu et es rétrouva et commenceroun lou festin.

25. Dinc-aqhel ten soun fil aïna ero aou champ, coumo n'en revenié et qué s'aprouchavo de l'oustaou, entendégué lou bru deï cans et deï dansos.

26. Souné un deï varlés, et yé demandé de qu'ero aco.

27. Lou varlé yé respoundegué : És que voste fréro es revengu, et voste péro a tua lou vedel gras per sa ben vengudo.

28. El indigna d'aco vouyé pa intra din l'oustaou ; alor soun péro sourtigué per l'en préga.

29. Més el dighé à soun péro : Dempieï tan d'annados que vous servé, vous aï pa jhamai manca, et m'avés pa jhamai douna soulamen un cabri per mé régala embé meï camarados.

30. Més entré qué voste aoutre fil, qu'a mangea tout soun ben embé de conquinos es revengu, avés tua per el lou vedel gras.

31. Alor lou péro yé dighé : Moun fil, vous ses toujhours embé ieou et tou ce qu'aï és vostre.

32. Més fouyé ben se régala et faïre festo, parçe qué voste fréro éro mor e t és ressuscita, éro perdu et és rrouva.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois d'Uzès, département du Gard, envoyée en 1807 par M. d'Alphonse, préfet.

11. Un ômë avié dous efans.

12. Lou pu jhouiné dighé à soun përo : Moun përo, baila më la par daoü bën që më déou rëvëni ; ë lou péro iëus partighe lou bën.

13. Caouqës jhours aprés lou cadë accampët ton cë qu'avié ë s'ën annet forliénn âou pëis ëstranghé, ountë manghé soun bën ïn mënan marido vido.

14. Qan aghé tou-t-acaba, survënghé une grando famino dëdin aqël pëis ë së trouvé din la misëro.

15. Alor se mëtëghé âou servicë d'un dës habitans daou pëis, që lou mandé a sa granjho për garda lous pors.

16 E aourié ben vougu s'assadoula das couroubios (cadiéuisses) që lous pors manjhavoun ; me dégun n'in dounavo.

17. Aufin estën rentra ën ël mêmo dighé : Që dë varlës din l'oustaou dë moun përo an dë pan ën aboundanso ë iou moure âici dë fan !

18. Më lëvaraï, anaraï trouva moun péro ëië diraï : Moun përo âï pecca contre lou ciël ë contre vous.

19. Sôui pas pus diguë d'ëstrë apela vostë filh : tratas më coume ün de vostës varlës.

20. Së lëvët doun ë s'ën anët trouva soun përo. Coumo ero ëncaro liénn, soun péro l'apercëghé ë touca dë counpassioun ië courëghé, se jhité à soun col ë l'embrassé.

21. Moun përo, ië dighé soun filh, âi pecca contro lou ciel ë contro vous soüi pas pus dignë d'ëstrë apela vostë filh.

22. Mé lou përo dighé à sous servitors : Appourtas vitë la pu bëlo raoubo ë mëté-ië ; mëté-ié uno bagho a soun dë ë dë souiés à sous pés.

23 Anas qërë lou vedâou gras ë tuias-lou ; manjhën ë faghën grando chéro.

24. Parço q' aqël ëfan ëro mor ë ës ressuscita, ëro perdu ë ës retrouva ; e së mëtëghëroun à faire grando chëro.

25. Cëpandan lou filh aina q'ëro aouë cham rëvënghé, ë qan fughé procho de l'oustaou, ëntëndëghé lou soun dës estrumëns ë lou bru d'aquëlës që dansavoun.

26 Sounet doun un dé sous varlës ë ië demandét dë q' ëro aco.

27. Es, ië dighé lou varlë, që vostë frëro ës rëvënghut, ë vostë përo a fa tuia lou vedaou gras, parço që lou rëvéi ën santa.

28. Cë që lou mëtëghé en coulero, ë vouië paz-ëntra. Si bën që son përo sourtighé për l'ëu prëga.

29. Mé respoundëghé à soun përo : aqi tan d'annados që iou vous servë sans vous avë jhamaï dësoubëi ën rën dë cë që m'avéz coumanda : ë cepandan m'avez jhamaï donna un cabri per më regala embë mous camarados.

30. Mé vostë aoutrë filh q'a manjha tou soun bën embë las fënnos de marido vido ës pa ësta pu léou rëvënghu q'avez fa tuia lou vedaou gras për ël.

31. Moun filh, ië dighé soun përo, ses toujhour embë iou, ë tou cë që âi ës a vous.

32. Mé fouié bën fairë festin ë së rëjhoui, parçoqë vostë frero q'ës aqi ëro mor ë es rësuscita : ëro perdu ës rëtrouva.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois d'Alais, département du Gard, envoyée en 1807 par M. D'Alphonse, Préfet. (M. I.)

11. Un omë avié dous éfans.

12. Lou pus jhouiné diguet à soun pero : Moun pero, donna mi so që mi deou reveni de voste bë; é lou pero lus fagué lou partagë dé soun bë.

13. Paou de jhours après, lou pus jhouiné d'aquelés dous éfans en avé acampa tou so q'avié, s'ën ané dinz un péis bé aynena, ounté escampillé tou soun bé ën débaouchos.

14. É aprés qé agué tou despensa, avengué uno grando famino dinz aqël péis é commensé à toumba ën paurieiro.

15. S'ën ané doun, é së louguet embé un dàs abitans d'aquel péis, qé lou mandet à soun mas, per y garda sous pors.

16. É aqui serié ista bea aisë de rempli soun ventrë dë las pels das fruchos që lous pors manghavon; més dégus noun y en dounavo.

17. À la fin, en estre revengut à se, diguet en el memo : Qan y a de massajhes as gagés de moun pero që an de pan tan que volon, é ieou soui aisi a mouri de fan!

18. Faou që d'aqueste pas ané trouva moun pero et që li digué : Moun pero, aï peca contro lou ciel é contro vous.

19. É noun soui pus dignë d'estre apela voste fil; tratas me coumo un das varlés që soun à vostes gagës.

20. Sourtigué doun, é s'en vengué trouba soun pero, é qan éro encaro bé yeun, soun pero lou veguet é soun cor n'en seguet émaougu de coumpassion; é esten couregut à soun davan, se jettet à soun col é lou poutounejé.

21. É soun fil li digué : Moun péro, ai peca contro lou ciel é contro vous; é soui pa pus dignë d'estré apela vosté fil.

22. Adoun lou pero diguet à sous messajhes : A nas cerca la pu belo raoubo é metés la li sus el, é metés li uno bago aou dé é dé sabatos à sous pezes.

23. Menas aïsi un vedel gras é tuia lou; faguen bono chero é rejouiguen nous.

24. Par so qé moun fil éro mor é es ressuscita; éro perdu é es istá retrouba; y coumanceroun doun a fairé bounbance.

25. Per aco soun fil aina që éro per lous chan revengué é qan ségué proché de l'oustaou aouzigué lous menestriés é la danso.

26. Sonné doun un das messajhes, é li demandé ce q'ero aco.

27 Lou messajhé li respoundeguet : Aco es që voste frero es revengut é voste pero a tuiat un vedel gras, per so që l'a recouvrat en bono santa.

28. Aco en l'avé facha, voulié pa intra din l'oustaou; més soun pero en estré sourti per l'en prega;

29. Aquesté prengué la paraoulo, é li diguet : Aqui dejha tan d'annados që vous servë é noun vous ai jamai desaoubei en rés de so që m'avés coumanda é per aco noun m'avés jamai donnat un cabri par me diverti embé mous camarados.

30. Més au moumen që voste autre fil, që a manga soun bé embé de fennos de michanto vido, es revengut avés tuia per el un vedel gras.

31. Lou pero li digué : Moun fil, sés toujours embé yeu é tou so qe aï és vostré.

32. Més foulié faire bounbance é nous réjoui, par so qé voste frero éro mor é és ressuscita; éro perdu é és ista retrouba.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois du Vigan, département du Gard. (M. I.)

11. Un pérë avié dous garçons.

12. Lou pus jhoùvë dës dous diguët à soun pérë : Moun pérë dounas mï là par que mï ven de voste bë, ë lou pérë la ly dounët.

13. E din quaüqués jhours après avëdrë tout ramassat, partiguet per ana couri luën de soun pàys, ë mangiët tout cë qu'avié din toute sorte de dëbaûchiës.

14. E quan aguët tout mangiat, vezië aqui quë din lou pàys oun t'érë surven une grande faminë : ë el commencet à bien pàti.

15. E s'en anët ë s'estaquët a un hômë d'aquel pàys e aquel hômë lou mandet din sous bës per y garda lous pors.

16. E toujour afamat, mourissië dé vezië de mangëa las daüssës que dounavou as vestits de sedë ë dégus l'en dounavë pa ghiës.

17. Enfi réntran en ël mëme : Quan y a, diguët, din l'oustaoü de moun pérë, de varlets qu'an dë pan tan que voloü, ë yeou mourisse de fan!

18. Yeou m'en anaraï; anaraï trouba moun pérë ë ly diraï : Moun pèrë, aï peccat contre lou ciël ë contrë vous.

19. Souï pa pus dignë d'estrë apëlat voste fil; tratas mi coumë un dë vostes doumestiquës.

20. E tout dë suitë anet trouba soun pérë; ë érë encarë gandrë luën que soun pérë lou vëguet veni : soun cor s'ëmouguet, couriguet din sous brasse ë l'embrassët.

21. E soun fil ly diguët : Moun pérë aï ouffensat lou ciel ë vous ; souï pa pus dignë quë m'appelës voste fil.

22. Mës lou pèrë diguët à sas gëins : Vite pourtas mï unë bèlë raubë ë habias moun fil. mëtés unë baguë à soun dët ë dë souïés à sous pézës.

23. E anas quërë lou vedël lou pus gras, tuas lou, aprestas lou, faguën *festë* ë rejouiguën nous.

24. Parcë quë moun ëfan erë mor ë qu'ës ressuscitat; qu'ëre perdut ë qu'és troubat; ë la feste commencët.

25. Mës lou frérë ainat érë adoun per las terres, ë coume revenië ë qu'aprouchiavë dé l'oustaü, auziguët grand brux dë cans ë d'istrumens.

26. E sonnet un dës varlëts ë ly dëmandët dë qu'erë tout aco.

27. Lou varlet ly respoundët : Voste frerë ës vengut ë voste pérë chiarmat de lou veïrë en bone séntat a fa tua lou vedel lou pus gras.

28. L'ainat en coulerë vouïé pas intra. Lou pérë ane dëforë ë l'en prëguët.

29. Mës l'ainat respoundët à soun pérë : Y a longues annadës que yeoü vous servisse sans avëdrë jamaï passat vostes ordres, ë jamaï m'avez pa dounat souslamen un cabrit për mï rëgala embë mous amics.

30. E parcë quë moun frerë reven aprés avëdrë dissipat tout cë qu'avië embë dë malhérouses, fasës tua lou vedel gras per ël.

31. E lou pérë ly respoundet : Moun fil, tu siës toujour embé yeoü ë tout cë quë yeoü aï t'aparten.

32. Mës şï caïé réjouï e fa bonne chiërë par cc quë toun frérë qu'erë mort ës ressuscitat; perce qu'erë perdut ë qu'ës retroubat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant-Prodigue, en dialecte de Marseille, département du Rhône. (M. I.)

11. Un homo avié dous enfans.

12. Lou plus jouiné diguet à soun pèro : Moun pèro douna mi ce que deou mé revenir de vouestre ben, et lou pèro faguet lou partagi de soun ben.

13. Quauqueis jours après lou plus jouïné deis dous enfans aguen amassat tout ce qu'avié s'en anet dins un pays estrangier fuesso luen. Doùnté dissipet tout soun ben en esses et en debauchos.

14. Et quand aguet tout despensat, venguet uno grando famino dins aqueou pays et acoumencet à mourir de fam.

15. S'en anet dounc et se mettet en servici aquo d'un deis habitans daou pays. Aquestou lou mandet à sa bastido per gardar leis pouercs.

16. Et aquito aurié estat ben counten de s'emplir lou ventré deis gruyos que mangeavoun leis pouercs, may degun ni n'en dounavo.

17. Enfin istet revengut en eou si diguet : Quant l'y a de varlets en gagis de moun pèro que an may de pan que noun l'y nen faou ; et yeou sieou eïci à mourir de fam !

18. Faou que mi levi, et que vagui troubar moun pèro é li diraï : moun pèro ai peccat contro lou ciel et contro vous.

19. Noun siéou pas digné d'estre appellat vouestré fiéou ; trattas mi coumo un de vouestreis varlets qu'avés a vouestreis gagis.

20. Si lévet dounc et venguet troubar soun pèro ; et quand éro encaro ben luen soun pèro lou veguet venir et seis entraillos s'esten emoougudas de coumpassien couret aou davan d'eou, si jiettet à soun coulé et l'embrasset.

21. Et soun fieou li diguet : Moun pairé aï peccat contro lou ciel et contro de vous, noun siou pas digné d'estre appellat vouestre fieou.

22. Alors lou péro diguet à seis domestiquos : Adduses sa premiero raoubo, et vestisses lou ; mettes-li une bague oou det et de souliers eis peds.

23. Adusés lou vedeou gras et tuas lou, mangens e faguem bounbanço.

24. Perce que moun fieou que eici ero mouart et es ressuscitat, ero pardut et l'aven troubat. Coumenceroun donc à si regalar.

25. Cependant soun fieou l'aïné qué ero à la campagno, s'entournet et coumo fouguet prochi de l'oustaou auset lou bru deis instrumens et d'aqueleis que dansavoun.

26. Souenet un deis varlets et li diguet : Que es aquo que ausi ?

27. Lou varlet li respoundet : Es vouestre frero qu'és revengut et vouestre pero a tuat lou vedeou gras, perce que l'a vis en santa.

28. Aquo lou mettet en couléro et voulié plus intrar dins l'houstaou ; soun péro esten sourtit per lou pregar d'intrar,

29. Respoundet : Vous ai jamay desooubei en ren de ce m'avés coumandat, et cependant m'aurias pas dounat un cabrit per mi régalar eme meis amis.

30. Mai tout d'abord que vouestré autre fiéou que a mangeat soun ben emè de tirassados, és revengut aves tua per éou lou vedeou gras.

31 Lou péro li diguet : Moun fieou siés toujours ame yeou et tout cé qué ei es à vous.

32. Mai foulié fairé un noueço et si régalar ; perce qué vouestre fréro ero mouart et a ressuscitat, ero perdut et l'aven retroubat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois du quartier de Saint-Jean, à Marseille. (M. I.)

11. Un hôme avie dous enfans.

12. Lou plus jouven diguet à soun païré : Moun païré, dounai-mi ma part de vouestre ben, et lou païre partisset soun ben.

13. Dins quauqueis jours, lou plus jouven recampet tout ce que li venié et s'in anet dins dùn pays estrangier fouesso luene; aquito manget tout soun ben dins leis plesirs et la débaoucho.

14. Et quand aguet tout acabat, une grando famino si fet sentir dins aqueau pays et toumbet tout à fet dins la miseré.

15. Alors s'en anet et si mettet oou servici d'un deis habitans d'oou pays que lou mandet à sa bastido per gardar seis pouarcs.

16. Aquito serié esta ben countent de pousque s'assadoular deis gruyos que dounavoun à mangear eis pouarcs; maï dégun ni n'en dounavo.

17. Alors rintret en eou mémé et diguet : Quant l'y a de varlets dins l'houstaou de moun païré que an maï de pan que n'an de besoun et yeou moueri de fam !

18. Si faou lévar anarai troubar moun païré et li dirai : Moun païré, ai pecat contro lou céou et contro vous.

19. Meriti pas que m'appelloun vouestre fiéou trattas mi coumo fes à vouestreis varlets.

20. Si levet et venguet troubar soun païré, et ero encaro ben luein quand soun païré lou véguet venir, et si senten touquat de compassion se mettet à courré a sa rescontro li sautet oou couï et l'embrasset.

21. Alors lou fieou le diguët : Moun païré, ai peccat contro lou ceou et contro de vous, meriti pas que l'on mi doune lou noum de vouestre fieou.

22. Alors lou païré souenet seis varlets et li di uet : Sarcas sa premiere ranbo et viestisses lou, mettes li un anneou oou det et de souliers a ses peds.

23. Ana sarcar lou vedeou gras et lou tuarés mangen et regalensi.

24 Parce que moun fieou qu'éro mouart a ressuscitat, ero perdut et l'aï retroubat : coumenceroun dounc à s'intanlar.

25. Dins lou tems soun fieou lou magi qué ero à la campagno s'en venié a l'oustaou et entendet de luen leis instrumens et lou bru deis danseïres.

26. Demandet a un deis varlets ce que ero aquoto.

27. Aquestou li diguet : Vouestre fraïré cadet es de retour, vouestré païré a fach tua lou vedeau gras parce que es revengu en santa.

28. Aquo li dounet un taou pégin qué voulié plus intrar dins l'oustaou, maïs lou païré sourtet et li dignet d'intrar.

29. Alors lou fieou li respoundet : Sieou toujours ista oobéissen per tout ce que m'aves coumandat, et m'avey jamais dounat un cabrit per mangear éme mei amis.

30. Et quant moun fraïré qu'a mangeat tout soun ben émé de marideis frémos revent à l'houstaou fes tuar lou vedeou gras.

31. Lou païré li diguet : Moun fieou, siés toujours eme yeou, tout moun ben t'appartent.

32. May quand toun fraïré qu'ero mouart a ressucitat que ero pardu et ista retroubat, a foougu faire un festin et se regalar de soun arribado.

Traduction de la Parabole de l'Enfant prodigue, en Provençal du département du Var, envoyée en 1807 par M. Dazemar préfet. (M. I.)

11. Un homé avié dous enfans.

12. Lou plus pichoun diguét à soun païré : Moun païré, dounas mi ce qué mi reven de vouastré ben; lou païré faguét lou partagé de tout co que poussédavo.

13. Paou de jours après, lou pichoun vendét tout ce qué soun païré li avié desamparat et s'en anét dins un païs fouerço luench ounté dissipét tout soun ben en debaoucho.

14. Quand aguét tou accaba, uno grosso famino arribet dins aqueou païs et ieou, leou, si veguét reduech à la derniero misèro.

15. Quitét aqueou quartié et fouguét si louga émé un des habitans d'un aooutré qué lou mandét din sa grangeo per li garda lei pouarcs.

16. Aqui aurié ben vougu rampli sa panso dei grueilhos que lei pouarcs mangeavouu, mai degun nin dounavo.

17. Revengut en eou mémé, diguét : Din l'oustaou de moun païré li a fouerço varlets qu'an de pan à soun sadoul et yeou eicy moueri de fam.

18. Mi levarai, anarai trouba moun païté et li dirai : Ai péca contro lou ciel et en vouestro presenço.

19. Aro sieou plus digné d'estré noumma vouastré fieou; trata mi coumo un de vouastrei varlets.

20. Su lou croou partét et venguét trouba soun pairé; coumo ér encoro luench d'éou lou païré lou véguet et toucat de coumpassien ven vité à sa rescontro, si pendé à soun coual et l'embrasso.

21. Lou fieou li dis : Moun païré, aï pecat contro lou ciel et en vouestro presenço; aro sieou plus digné d'estré nouma vouastré fieou.

22. Lou païré diguét à sei servitours : Aduas vité soun premier viesti et mettes-vé-li, ensin qu'uno bago à soun dét et de soulies à sei pés.

23. Adouas lou vudeou gras et lou tuas : faguen boueno chiero et si rejouissent.

24. Parce qué moun fieou qu'éro mouart és revioudat; éro perdut, és retrouba et toutei si metteroun en joyo.

25. Cependant lou magé qu'ero oun camp révenguét, et coumo s'approuchavo de l'oustaoù éntendét lou brut de la musiquo et de la danso.

26. Creidét un do sei servitours et li demandét ce qué éro tout aço.

27. Aquestou li respoundét : Vouastré fraïré es retournat et vouastré païré a fa tua lou vudeou gras, parce qué és retournat en santa.

28. Aquélo réspouanso lou mettet en coulèro et voulié pas intra din l'oustaou ce qu'oubligét lou païré de sourti et lou preguét d'intra.

29 Maï respoundét à soun païré : Despuis long-temps vous servi senso jamaï vous avé desoubei et n'ai jamaï reçu de vouestro part un cabri per lou mangea emé meis amis.

30. Et lorsqu'un fieou coumo aqueou, qu'a mangea tout soun ben din la debaoucho és révengut, avès fa tua per eou lou vudeou gras.

31. Lou païré li diguét : Moun fieou, sias toujours emé ieou, et tout ce qué poussedi es vouastré.

32. Maï fallié si regalar per un grand festin, parce que vouastré fraïré qu'és aqui éro mouart et és révioudat, éro perdu et s'és rétroubat.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois Génois des communes de Mons et d'Escragnolles, département du Var; envoyée par M. Dazémar, préfet en 1807 (M. I.).

11. Un homou aveva doui fanti.

12. Dounderou chu jouve diché à sò par : Pa, dai mé ce qui mé po revegnir drou vostrou ben et rou par gué ſé rou partajou drou so ben.

13. Doui di apressou rou chu jouvé de chi doui fanti, aguendou rejounchou toutou ce que l'avéva, ou sé n'anda enté un paysé straniou força longui, oundé scouroubria tutou rou so ben en foulié et en débaucho.

14. Quandou l'avelé tutou chamenava ou vignité una gran famina enté essou paysé, et ou coumença à caïr entra misera.

15. Ou se n'anda douca et s'astaqua à rou servijou d'un habitanté d'essou paysé, qui rou manda à ra soua granega dra campagna per gué gardar ri porqui.

16. Et ly l'averea vouchuou s'enchir a ventré dri guchi que ri porqui manjavan; ma nechun n'ou gué né dagea.

17. Afin estendou révignou en eo mémé ou diché : Quantou gue er entra ca dé mé par dri valleti à gagi qui an mai de pan qu'ou nou gué né car, et mi soun couri crébendou de famé.

18. Ou car que mi mé lévé é qué mi vagué à trouvar mé par et que mi gué digué : Pa, mi o pécaou contra rou cer et contra voui.

19. É mi nou méritou cha d'éssé noumaou rou vostrou fillou : trataï mé coum' un dri vostri valleti qui son à ri vostri gagi.

20. Ou sé léyo douca et sé né végué a trovar so par et quandou l'era encour ben longi, so par ou viche é ou fou toucaou de coumpachioun; é courrendou a er ou se gitta à rou so colou é ou roù baja.

21. É rou so fillou gué diché : Pa mi o pecaou contra rou cer et contra voui, é mi nou meritou cha d'éssé nomaou rou vostrou fillou.

22. Alavou rou par diché à ri seui valleti : Aduémé prestou ra soua primera roba é vesti rou é metté gué una bagua à rou driou é dri caoussai à ri seui péi.

23. Fai enchi vigni rou veder grassou é tuai rou; mangemou é femou bona chéra.

24. Parcé qué ou me fillou que vé li era mortou é l'a rechuchitaou, l'era perduou é ou s'è retrouvaou : y coumençan douca a far festin.

25. Damentré rou so fillou magé, qué era à ra campagna, révégné; é quand' ou fou d'apé ra ca, l'audité ra musiqua é rou rouer d'echi qui balavan.

26. Ou chama douca un dri seui valleti, é ou gué demanda cé qu'era tutou aco.

27. Rou valletou gué diché : Le qué vostrou frai é vignuou, é vostrou par a tuaou rou veder grassou parcé qu'ou la vistou en sanitaé.

28. Aco l'aguendou messou en ira, ou nou vourea pas entrar entra ca; ma so par aguendou chourtiou per ne rou pregar.

29. Ou gué respougé : Ve-li-za tanti bei agni que mi vé servou é mi nou vo jamaï desplajuou en ce qu'ou m'avé coumandaou; é pourtan ou nou m'avé jamaï daou un craveou per me regalar coun mei amigui.

30. Ma prestou qué rou vostrou aoutrou fillou qui a dévouriou tutou rou so ben coun dré jaouvadé, s'é retiraou, avé tuaou per er rou velou grassou.

31. Alavouo rou par gué diché : Mé fillou, ou s'é toujour coun mi é tutou ce mi o è per voui.

32. Ma ou caillea far bounbança é se regalar parcéqué vostrou fraï era morto é l'a rechuchitaou, l'era perduou é ou s'é rétrouvaou.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois du canton de Seyne, arrondissement de Digne, département des Basses-Alpes. (M. I.)

11. Un hommë avie dous ënfans.
12. Dount lou pu jouvë dise à soun përë : Douna më la part dou bèn què dëou më rëvenir, ët lou përë lour fasë lou partâgi dë soun bèn.
13. Paou de jours après, lou pu jouvë d'aquëous dous ënfans ayënt amassa tout ce qu'avié, sën anë vouyagear dins un païs fouere esluegna, ountë dissipë tout soun bèn ën ëxcès ët ën desbaouches.
14. Après qu'aguë tout dëspënsa, arribë une grande faminë ën aqueou païs d'aqui, ët coumëncë d'ëstrë dins l'indigënce.
15. Après s'ën anë ët së mëttë ou sarvici d'un das habitans dou païs què lou mandë à sa mëigeoun das champs par li garda r lous pourceous.
16. Et souliëtave dë rèmplir soun vèntrë de las escorses que lous pourceous mangeavoun; maï degun n'in dounave.
17. Enfin, ëstèn rëvëngu en eou mëmë, disë : Quan l'y a de sarvitours à gagi dins la mëigeoun de moun përë què an dë pan en aboundance, ët ieou mouerou ëichi de fam.
18. Faou quë d'aquestou pas m'ën anë troubar moun përë (le bas-peuple dit : païrë) ët quë ly disë : Moun përë, ai pêcha couentrë lou ciel ët couentrë vous.
19. Et sieou plus dignë d'estrë appëla voustë ënfan; trata me coume l'un das sarvitours que sount à voustës gagis.
20. Partë dounc ët s'en vënguë troubar soun përë; lorsqu'ërë encare bèn luenc, soun përe l'appercevë ët n'en fouguë touchà de coumpassioun ët courrient à éou se gittë à soun couel ët lou bëigë.
21. Et soun ënfan li disë Moun përë, ai pecha couentrë lou ciel ët couentrë vous, ët sieou plus dignë destrë appëla voustë ënfan.
22. Alors lou përë disë a sous servitours : Appourta proumptamënt la pu belle raoube ët l'ën vestissë ët mëtté li un anneou ou dëu ët dë souliers à sous pès.
23. Amëna un veou gras ët tua lou : fasën bouene chiere; ët rëjouissën se.
24. Parce que moun ënfàn que vëichi ere mouert ët es ressuscita, ere pardu ët es retrouba; coumëncëroun dounc dë faïre grande chiere.
25. Pourtant, soun ënfan ëiné, qué ërë as champs, revenguë ët lorsquë fougue prochie dë la mëigeoun, ëntendë lou souen das instrumens et lou brut d'aqueous que dansavoun.
26. Appëlë dounc un das sarvitours, ët li dëmandë ce qu'ère acco.
27. Lou sarvitour li respoundë : Es que vouste frërë es rëvengu, ët voustë përë à tua un veou gras, parcë quë l'a recoubra en bouene santa.
28. Ce quë l'ëyënt facha vouguë pa intrar; maï lou përë ëstèn sourti par lou pregar;
29. Acqueou d'ëichi prënguë la paraoule et li disë : Vaqui dieja tant d'ans que vous servou ët vous ai jamais desoubëi en rén de cè quë m'avés coumanda, pourtant m'avés jamais douna un chabro par me divertir ëmë mous amis.
30. Maï tant léou quë voustë autrë ënfan, quë a mangea soun bèn ëmë dë frëmes pardues ës rëvëngu, ave tua par éou lou veou gras.
31. Lou përë li disë : Moun enfan, vous sia toujours ëmë ieou, ët tout ce qu'ai ës à vous.
32. Mai fallie bèn faïre un fëstin et nous rëjouir, parce quë voustë frërë que vëichi ere mouert ët ës rëssuscita, ère pardu ët ës rétrouba.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de l'arrondissement de Castellane, département des Basses-Alpes.

11. Un hom' avié dous enfans.

12. Dei quaous lou pu jouiné diguet à soun pero : Moun pero, douna mi lou ben que mi deou revenir à ma part; é li fé lou partagi de soun ben.

13. Paou de jous aprés lou pu jouiné empourtant em' eou tout ce qu'avié, sen ané vouyajar en un peis elouagna ounte despensé tou soun bén en debauches.

14. Après qu'agué ton counsuma, survengue uno grando famino dins aqueou peis; e fougué tallamen destitua de touteis causos.

15. Que fouguet oublija de se lougar em un habitan deau luech, que lou mandé dins la fermo per li gardar lei pourcs.

16. Aqui eou desiravo de pouguer se remplir l'estoumac dei douossos que lei pourcs menjavoun, may degun noun l'in dounavo.

17. Anfin esten rintra dins eou mémé, digué : Coumben de marcenaris din la meisoun de moun pero que han de pan en abouudanci, e iou mouri eissi de fan.

18. Fooù que mi levi, e que vagui trouvar moun pero e que li digui : Moun pero, hai pecca couontro lou cel et devan vous.

19. Iou noun siou pu digné d'éstre appella vouostré fiou ; tratta mi coum' un dei vouostrés mercenaris.

20. Se levé dounque e vengué trouvar soun péro; may lors qu'éro encaro luen, soun pero l'apperceve e toucca de counpassioun courré l'embrassar é lou beisé.

21. Soun fiou li digué : Moun pero, ai pecca couontro lou cel et devan vous ; iou noum siou pa digné a présen d'estré appella vouostre fiou.

22. May lou pero diguet a seis servitours : Apporta li prountamen sa premiero raoubo e mettelieu, passas li un aneou sou dé, e de souliès as pès.

23. Anas menar lou vedeou gras é tuas lou; mangen e faguen grand chieré.

24. Parce qu'aquestou es moun fiou qu'ero mouort et es ressuscita, ero perdu e es retrouva, feroun gran festo.

25. Dins aqueou tens soun fiou ayné qu'éró en campagno, revengué e lorsqu'esten pres de la meysoun, entendé la mousico e la danso.

26. Appellé un de sei servitours per saper d'eou ce que si passavo.

27. Et li digue : Vouosté fréro qu'és vengu e vouostré pero lou veses pleim de vido a fa tuar lou vedeou gras.

28. Aquestou nén fugué tant indigna que noum voulié pas dintrar din la meysoun; ce qué soubligé soun pero de sourtir e de lou pregar d'intrar em'eou.

29. May eou respoundét a soun pero : L'y a lountem que iou vous servi senso vous aver jamay desaoubeï, cependan vous noun m'aves jamay soulamen douna un cabrin per me rejouir emé meis amis.

30. E lorsqu'un enfan com'aquestou, qu'a manja tou soun ben eme de frémos perdudos es vengu, vous aves fa tuar per eou lou vedeou gras.

31. Soun pero li digué : Moun fiou, quant à vous sias toujour eme iou e noun hai ren que noun siegué vouostré.

32. May fallé fairé festo, e nou rejouir parce qué vouostré frero qu'ero mouort ressuscita, qu'éro perdu e qu'és retrouva.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois d'Avignon, département de Vaucluse, envoyée en 1808, par M. Delattre, préfet.

11. Un homé avié dous garçouns.

12. Lou pu dzoüiné digué à soun père : Moun père, douna mé lou ben qué mé déou révéni per ma par, é lou père partadzé soun ben entré élei.

13. Quaouqué dzours aprè, prenen am'éou tout cé qué avié s'en ané vouïadza din un péys élougna, vounté déspénsé soun ben en débaoutze.

14. Quan agué tou fricassa, vingué din aquéou péys d'aqui, une grande famine, é coumencé dé manca dé tou.

15. Dé sorte qué s'ané douna à un habitan doou péys, qué lou mandé à sa grandze, garda lei por.

16. É désiravou dé sé poudé rampli lou ventré déï rouvures qué léï por mandzavoun, maï rès gnién dounave.

17. A la fin èstén intra din éon mémé, digué : Quan y a dé travaïadou din l'oustaou dé moun père, qu'an dé pen en aboundance é yeou moré éici dé fam.

18. Foou qué mé léve, qué m'en ané ver moun pére é qué yé digué : Moun père, aï péca contre lou ciel é davan vou.

19. Mérité plu d'estré apéla vosté enfan, trata mé coume un dé vostei travaïadou.

20. S'estén léva, vengué ver soun père, maï quan érou encare yeun, soun père l'appercévégué é touca dé coumpassioun courrigué l'embrassa é lou béïsé.

21. L'énfan yé digué : Moun père, ai péca contre lou ciel é davan vou, mérité plu d'estre appéla vosté enfan.

22. Maï lou père digué à séi varlé : Aduzé vitamen sa prémière raoubo carga yé é bouta yé un anéou oou dé é dé souyé éï pé.

23, Aduzé un védéou gras é tuïa lou, mandzen é fasen bone tziére.

24. Parcéqué vaïci moun fis, qu'ére mor, qu'éï rèssuscita, ére perdu é s'és atrouva, é coumencéroun à faire bone tziére.

25. Soun fis éïna érou oou tzam, é quan entendégué la musique amé la danse.

26. Apéllé un déï varlé, per saouppré d'éou, cé qué érou tout aco.

27. Yé digué : Vosté frère éï vengu, é vosté père a tuïa lou vedeou gras, parcéqué lou révéï plen de vide.

28. N'en fugué fatza, é vouïé pas intra, mai soun père sourtigué é lou prégué d'intra.

29. Réspoundégué à soun père : Y a tan de tem qué vou servé, sénse vous avé jamaï désooubéï, é pourtan m'avé dzamaï dzi douna de cabri, per me régala amé méïs ami.

30. É quan un enfan coume aquéou d'aqui qu'a mandza tou soun ben amé dé féme publique, éï vengu, y avé tuïa lou védéou gras.

31. Soun père yé digué : Moun enfan, siés toudzou amé ïéou é n'aï ren qué noun fugué à tu.

32. Maï foüié fairé bone tziére é nou régala, parcé qué toun frére qu'érou mor éï rèssuscita, érou perdu é s'és atrouva.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois du canton de Cadenet arrondissement d'Apt, département de Vaucluse.

(Les initialess L et LM indiquent les variations de prononciation, usitées à Lauris et à Lourmarin.) (M. I.)

---

11. Un certén home avié dous énfans.

12. E lou plus jouiné d'eléis digué óou pairé : Pairé, douna mé la pourcién de vóuesté bén qué mé révén; é li partagé soun bén.

13. Din quauqueis jours d'aqui aguén tout acampa, lou plu jouiné fieou parté per ana vouyagea dins un pais éloigna é aqui y agué léou mangea soun bén en vivén din la débaouche.

14. Apré qué y agué tou déspéndu, y agué une gran famine dins aquéou païs é bén léou sé végué emé rén.

15. S'an ané métre óou sérvici d'un bourgeouois d'aquéou pais, qué lou mande a sa grange, per qué li gardéssé léis póuers.

16. Avié béou énvégea d'enpli soun véntré déis coucourdes qué léis pouers mangeavoun, dégun n'in voulié gés douna.

17. Adoun révéngue à néou, é digué : Quan y a dé journadié din l'oustaou dé moun pairé qu'an dé pan à soun sadou quan ieou pécairé ! móueri dé fan éissi !

18. Mé lévarai é m'én anarai trouba moun pairé é li diraï : Pairé ! ai péca contre (contro L.) lou ciel é davan vous.

19. Sieou daja (déja L.) plus digne que me digoun vóuesté enfan, trata mé coume un dé vóuestéis journadiés.

20. Et sé lévan véngié trouba soun païré; n'érie enca luén qué soun pairé qu'éspinchave lou végué véni é figué esmóougu dé counpassien é sé boutan (meten L) (bouten LM) à courre, toumbé su soun cóuei é lou béizé.

21. L'énfan li digué : Pairé, ai pécat contre lou ciel é davan vous; mériti plu qué mé digoun vóuesté fieou.

22. Lou pairé digue a séis varléts : Vite adusé (adnas) li sa béle (bélo) raqube (raoubo) abiya lou, béila un anéou pér sé métre óou dé é dé soulié pér sé cóoussa.

23. Ana querre un védéou bén gras é tualou; mangén é régalénsé.

24. Qu'éisso, es moun fieou qu'ére mouer é qu'és révieouda qu'avié péri é qu'és rétrouba; é sé météroun à sé régala.

25. Mai l'eina (einé L LM) qu'ére én campagne coume s'én vénié é qu'approuchave de l'oustaou, énténdé la sinfounié é la danse.

26. Soune un déis varléts, é li démandé cé qu'érie aco.

27. Aqués li digué : Toun fráiré es véngut é toun pairé a tua lou védéou gras perqu'es arriba (arriva L) bén gayar.

28 N'én sigué indigna é voulié pa'ntra. Adoun sou pairé sourtén sé mété à lou prega.

29. Eou respoundé a soun pairé : Véïci qué vous servi tan d'an é qu'ai jamais trépassa vous tei vougué, é jamais m'óourias baya én cabri pér mé régala mé méis amis.

30. Mai aqués qués vóueste enfan óoutan leóu qu'és vengu eóu qu'a gula soun bén émé léis putes, avés tua pér éou lou védeou gras.

31. Soun pairé li digué : Mon fieou, tu siés toujour 'me ieou, é tout cé qu'ai és tieou.

32. Foulié pas mén bén sé régala é sé góoudi que toun fráiré dé'issi ére mouer é és révieouda, avié péri é és rétrouba.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de Valence département de la Drôme, par M. Dupré, avocat à Valence. (M. I.)

11. Un hommet aguet dous garçons.

12. Et lou plus jeunet diguet à son pèret : Pèret, bélà met la part de bien che (prononcez à l'Italienne) met revint, et lou pèret lour diviset son bien.

13. Et quauqués jours après s'assemblerunt tous et lou garçon plus jeunet partiguet per un païs étrangier, aqui, dissipet son bien in fasant mauvaiso vio.

14. Et quand aguet tout achaba gli aguet uno grando famino din aquau et yelo coumincet à être din lou besoin.

15. Et anet se louyà vès un hommet d'aquau païs che lou mandét à sa campagno garda lous cayons.

16. Auriot vangu se remplir lou ventret de las restas che migeavant lous cayons et dingu las gli dounàvo.

17. Pamen revenant à si disiot : Quant de valés din la maisou de mon pere an lour saulet de pan ; et mi ici murou de fam

18. Partirai ; anarai vès mon pèret et gli dirai : Mon pèret ai manquà au ciel et à vous.

19. Sioû pas diguet d'etret apella votret garçon : faset de mi coumet d'un de votrés valés.

20. Adoun vinguet vès son pèret, et d'autant loin che son pèret lou véguet, n'aguet pitié ; gli sautet au couà et l'embrassoit.

21. Et lou garçon diguet : Mon pèret, ai manquà au ciel et à vous, sioû pas dignet detret apella votret garçon.

22. Mais lou peret diguet à sous valés : Vitet, apporta un habit novet et vestisset lou ; boutà gli uno baguo au det et de souliers aux piés.

23. Aduzet lou veau gras, mattà lou, lou mingearins et nous regalarins.

24. Parce quet aquau garçon èro mort et é ressuscita ; èro perdu et s'é trouvà ; et se regalerent.

(Le reste manque)

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de Nyons, département de la Drôme; envoyée par M. Pons, Sous-Préfet de Nyons.

(M. I)

---

11. Un homé avi dous garçouns.

12. Dounté lou pu jiouné digué à soun péré : Moun péré, douna mé lou bén que mé déou véni per ma part; é lur fagué lou partagi dé soun bén.

13. Paou dé jours apré, lou pu jiouiné, enpourtan enb'éou tou cé qu'avi, s'en' ané vouiagia din un païs eilounia, sounté déspénsé tou soun bén én deibaouchios.

14. Après qu'agué agu tou counsuma, survengué uno grando famino din aqueou païs d'aqui é fugué talomén destitua dé toute chiaouso;

15. Qué fugué oubligia dé s'atachia à un habitan dé l'éndré, qué lou mandé din sa fermo per ly garda les pouars.

16. Aqui désiravo dé sé pouvér ranpli l'estouma dés cofos qué lés pouars mangiavoun; mé dingu n'in dounavo.

17. Anfin estén intra én eou mémé, digué : Quan l'ia pa dé varlés din l'oustaou dé moun péré, qu'an dé pan én abondanço, é ieou mouré dé fan eici.

18. Faou qué mé lévé qu'avé (*sic*) vei moun péré é qué li disé : Moun péré, aï péchia couantro lou ciel é couantro vous.

19. Sieou pas dini avuro d'éssé apela vouaste garçoun; trata mé coum' un dé vouaste varlés.

20. Sé lévé dòn, é vingué veï soun péré; mé quan soun péré, l'apercégué dé luén, fugué touchia dé counpassioun, courigué l'enbrassa é lou beisé.

21. Soun garçoun li digué : Moun péré aï péchia couantro lou ciel é couantro vous, sieou pa dini avuro d'éssé apela vouasté garçoun.

22. Mé lou péré digué à sés varlés : Adusé li tou dé suito sa prumiéro raoubo, é bouta li la; bouta li un aneou oue dé é dé souliés és pés.

23. Adusez lou védeou gras é tua lou, mangian é fasen grando chiéro.

24. Parcé qué ci moun garçoun qu'éro mouar é ei resucita, éro perdu é ei rétrouva; faguéroun grando festo.

25. Péndén aqueou tén, soun fréré l'aîné, qu'éro és chians, vingué, é lorsqué istén prés dé l'oustaou, intendigué la musico é la danso.

26 Apelé un dei varlés, per saoupré d'eou cé qu'éro aquo.

27. És li digué : Qué vouasté fréré ei vengu, é qué vouasté péré lou véién plén dé vido a fa tua lou védeou gras.

28. Aquesté d'eici n'en fugué tan indinia, qué vouli pa intra din l'oustaou, cé qué oubligié soun péré dé sourté é dé lou pria d'intra enb'eou.

29. Mé respondigué à soun péré : L'ia tan dé tén qué vous servé s'n vous aver giamé désoubéï; cépéndén m'avié giamé souquomén douna un chiabri per mé régiouï enbé mé amis.

30. É lorsqué un énfan coumo aqueou qu'a mangia tou soun bén énbé dé fénos perdios ei véngu, avés fa tua per eou lou vedeou gras.

31. Soun péré li digué : Moun énfan, per vous sias toujeou enbé ieou, é n'aï rén qué noun siégué vouastré.

32. Mé fouli faire festo é nous rejioui, parcé qué vouasté fréré qu'éro mouar ei ressucita, qu'éro perdu é qu'ei rétrouva.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois du Buis, département de la Drôme, envoyée par M. Pons, Sous-Préfet de Nyons. (M. I.)

11. Un Houmé avi doux enfans.

12. Lou pu jouiné d'ellés digué ou péré : Beylaï mé la pourtiouu de vouasté ben qué mé réven ; et lou péré partagé sei béns eoumé eou.

13. Qnaouquei jours après, aquesté enfan cadé aguen ramassa touté sei richessos, s'in anè din un païs bien luen, vounté dissipé tout soun ben en viven coumo un galavar.

14. Quan agué mangca soun patrimoiné, vengué uno grando famino din lou pays vount'éro ; et coumencé dé manqua dé tout.

15. Agué alors recours à un des habitans que lou mandé à sa grangeo per ly garda ses pourceaux.

16. Ouri proun vougu se sadoula de l'aglan que mangeavoun les pouars, mé rés n'in dounavo gis.

17. Se songeavo alors : Quan l'ia dé manobros din l'houstau de moun péré qu'an dé pan en aboundancio et ieou mouarrê de fam.

18 Me lévarai, anarai vey moun péré et li dirai : Moun péré, aï pécha couantre lou ciel et couantre vous.

19. Sieou plus digné d'ésse appella vouasté enfan ; prenès mé coumme un dé vouastés manobros.

20. Et sé levant ané vey soun péré ; éro encaro bén luen, quan soun peré lou vézen se sentigué cimougu de coumpassiouu et courriguen vés eou se jité à soun couai et l'embrassé.

21. Aqueste cadé li digué : Moun péré, aï pécha couantre lou ciel et couantre vous, sieou plus digné d'ésse appella vouasté enfan.

22. Mé lou péré digué à sei varlés : Adduzés leou la pu bello raoubo, mettei la à moun enfan, passas un anneou à soun dé et dé souliés à ses pés.

23. Anas querré lou védeou gras ; tuas lou, mangean lou et fazen bouubanço.

24. Paça qué moun enfan éro mouart et l'avén attrapa; et coumencéroun dé sé régala.

25. Din aqueou tem l'einé éro en campagno, quand vengué et qué s'approuché de l'oustaou, entendigué la musiquo et lés chants.

26. Alor crié un dé sei varlés et li demandé qu'ero aquelo festo.

27. Lou varlé li respondé : Vouasté freré ei vengu et vouasté péré lou vézen dé retour en santa, a fa tua lou védeou gras.

28. L'einé n'en sigué endigna et vouli pa entra, mé lou péré isten sourti se metté à lou préga d'aquo d'aqui. (*sic*).

29. Couman, li digué alors soun enfan, despiei tan dé tem qué voui servé, n'ai jamaï fa que vouastei voulountas, et m'avés pa souquamén beila un chabrin per régala més amis.

30. Et vouasté enfan qu'a mangea tout soun ben eoumé des vaurienes, fai qué reveni à vous et tout dé suito fasés tua lou védeou gras.

31 Lou peré li rispondé : Moun enfan, sis toujou eoumé ieou, tout ce qu'aï es tieou.

32. Mé fouli sé réjoui et faire buano chiéro, de ce qué toun freré qu'éro mouart ei revengu à la vido, et que isten perdu, l'aven attrouba.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de De département de la Drôme, donnée par M. Drojat, avocat près la Cour Royale de Paris.

---

11. Ero ùn homme qu'ovio doux éfons.

12. Lou plus dzuèné dóou doux li dicèt : Moun péré, bèilè mé cé qué pouo mé révénì doou bién ; et lou péré lou foguè lou portadzé.

13. Pas gron témps oprés, lou plus dzuèné d'óquélous doux éfons, oïon romossa tout cé qu'ovio s'én oné pèr poïs dins ùn éndré qu'éro bién lén et léi dissipè tout soun ovéz én èixés et déibaoutsas.

14. Oprés qu'oguè tout cónsuma, survénguè vount éro uno grondo fomino si bién qué coummencé dé sentì lou bésoun.

15. S'én fugué dounc, et sa louiè véz un bouon hobitou doou poïs qué lou mondé dins soun douméné per gorda lous coïous.

16. Et quou leï fuguè, n'oourio pas mèi démonda qué dé sé forcì lou pitré de las coffàs qué mindzavoun ; mé déngu n'in dounavó.

17. O lo fin, révénon sur si mèmé, sé dicèt : Qué io dé valèï véz moun péré qu'ont màï de pon qué n'én volóun et iou mé cèi muérou dé fon.

18. Faou qué mé lévé et que m'én ané véz moun péré et qué li disé : Péré, aï pétsa couontró lou ciél et couontró vous.

19. Nén méritou plus d'ètré oppéla votré éfon ; trétè mé coummó ùn doou valèi qu'ové.

20. Sé lévè dounc et s'én vénguè véz soun péré ; éro éncaro trés lén, qué soun péré lou végué ; sas ontraillàs n'en fuguéroun èïmuàs de coumpossioou et couront oou dóvont d'ellou, l'orropè dins sous bràs et lou bèisé téndroméntt.

21. Et soun fils li dicèt : Moun péré, aï pétsa couontró lou ciel et couontro vous ; nén sióou plus digné d'etré oppéla votré éfon.

22. Lou péré olors dé dirè o sous valèï : Odduzè li bién lèou so rooubo prumèïro et possè li lo, et bouttè li uno bago o lo mon et dé souliérs oou pès.

23. Et toutsè cèi lou vèou gras et tuè-lou, toblén et rédzouïssén nous.

24. Per cé qué moun gorçou qué voqui éro mouort et qu'éi ressuscita, qu'éro pérdu et qué s'éi rétrouva ; et tout doré coumméncè lo féto.

25. Entroco, soun èiné qu'éro óou tsoms révénguè et quou fuguè près d'orrivàs, oóuvè lou soun dóous instruméns et lou bru d'oquelous que donsavoun.

26. Sounè dounc ùn dé sous serviteurs et li démoudé cé qu'éró.

27. Ei votré fréré qu'éi révéngu, li dicèt lou serviteur, et votré péré o tua lou vèou gras dé cé qué lou révé bién pourtont.

28. En coulero d'oquo, vouguè pas intràs dins lo mèïsou ; soun péré odounc sourté pér l'én convìàs.

29. Mès ellou li dicè per rèïpounsó : Vétoqui dédzo tont d'ons qué vous servousén dzomaï vous oiés désooubéi dins rén dé cé qué m'ové coummonda, et dzomaï pas mén m'ovèsouqué fa codó d'ùn tsobri per mé trétas emb mous omis.

30. Mès l'aoutré obaï qu'o piffra tout soun bién embé dé colorinàs, n'èi pas plus tuéz révéngu qu'ové sona lou vèou gras pèr éllou.

31. Moun éfon, li foguè lou péré, vous siè toudzous embé mi, et tout cé qu'èï mioouné ès o vous.

32. Mès folio fas féto et nous redzouïs, pércé qué votré fréré ero mouort qu'éi ressuscita, qu'ero pérdu et que s'éi retrouva.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en Patois de Gap et villages environnans, dans un rayon de trois lieues, département des Hautes-Alpes; envoyée par M. Farnaud, de Gap, Secrétaire général de la Préfecture.

11. Un sartem homme aïe dous garçous.

12. Lou pu jouvé dissec à soun père · Moun père, beila me la portion dou be que me reven; et lou père fec en chasquen sa part.

13. Et paou de tens aprés, lou cadet quand aguet fachs sa pacoutille se mettec en route, et s'en anec dinc un païs éloigna, ounte mangec tout ce qu'aïe embe les femelles.

14. Et quand aguet tout fricassa, li aguec dinc aqueou païs acqui une grande famine, et coumensec a aver famp.

15. S'en anec et se bettec a mestre vés un des habitants d'acqueou païs, que lou mandec a soun fourest gardas les puercs.

16. Acqui ourié agu onvie de remplir soun ventre de triailles que les puercs mangeavoun, mes dingu n'in dounavo.

17. Ayant reconneissu la soutise qu'aie fache, dissec : Quan l'y a de varlets din la meisou de moun père que fan soubres de pa, et iou siou eici à murir de famp.

18. M'egararei d'eici onarei veis moun père, et ly direi : Moun père, ai offensa lou ciel et vous.

19. Siou plus digne d'estre appella voueste garçou; trata me coume feria d'un de vouestes doumestiques.

20. Partec vengut veis soun père; ere encare luenc que soun père l'aiant vist, n'aguec pieta et se bettent à courre, se jettec à soun couel et l'embrassec.

21. Et soun garçou li dissec : Moun père, ai pecha couentre lou ciel et couentre vous; siou plus digne d'estre appella voueste garçou.

22 Alor lou père dissec à ses varlets : Aduse ly vite une belle raoube, passa ly le, et bette ly une bague ou de et des souliers es pes.

23. Et aduse un veou gras, tua lou, mangen lou et fasen bouene chiere.

24. Parce que moun garçou que vecqui ere mouert et es ressucitat, ere perdut et es retrouba; et alors coumenceroun à se regalar.

25. Soun garçou l'eine ere ou champ, quant fouguec vengu et que se fouguec approucha de la meisou, entendec la musique et lou brut de la danse.

26. Alors appellec un des varlets, et ly demandec qu'ero tout eco? *(sic)*

27. Acqueou d'éici li dissec : Voueste frère es vengu, et voueste père a fach tuar un veou gras, parce que l'a revist en bouene santa.

28. Lou garçou indigna voulié pas intrar; soun père sourtec et coummensec à lou priar.

29. Mes veou ly respoundec : Vacqui deja lon tens que vous servou, sans que vous aï jamai desoubei, et jamai m'avé dounex un tros de chabri par mangear ambe mes amis.

30. Mes aprés que voueste garçou lou cadet, qu'a mangea tout soun bataclan embe de deivargougnias, es revengu, vite fase tuar por eou un veou gras.

31. Alors lou père ly dissec : Moun garçou, tu sies toujours èmbe iou et tout ce que ai t'apparten.

32. Chalie far un festé et se rejouir, parce que toun frère ere mouert et es ressucitat, ere perdu et es retrouba.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue en patois de St-Maurice, canton du Vallais, envoyée, en 1807, par M. DervILLE MALESCHARD, résident de France en Vallais.

---

11. On n'omo aveive dou meniots,

12. Don le ple dzouveno a det à son père : Mon père, baillé mey le bin que me dey venir por mon drey et é lieu z'a partadgia son bin.

13. Pou de dzor après, le ple dzouveno a importó avoé lui to cin que l'aveive et s'in n'est t'in n'alló voyadjé in n'un pa-ys éloigna yo el a dépinso to son bin in déboutze.

14. Après que l'a z'u to dépinso, il est veneu unna granta famina din cé pa-ys lé é adon el é z'u déporvu de tote tsouze

15. Que l'à itó oblidgia de s'attatché à on n'abitan du loa que l'a mandó din sa ferma por garda lou cayou.

16. Lé el aret volu povey s'emplar l'estoma dè gorfes que lou cayou mindgiévon, mais nion ne la yin baillève.

17. Enfin, è l'est rintrò in lui mèmo é è l'a det : Guero li a tey d'ovrey din la meyzou de mon père que l'on du pan en n'abondance, é met ye mo-eyro ice de fam.

18. È fau que ye me lévaye, que y aillo ver mon père é que ye ley diaseo : Mon père y ai petchia devant le chel é devant vo;

19. Ye ne sey pas digno ora d'être appèló voutrom fi; tréta mey quemin yon de voutrom valets.

20. È s'est lévó et é venu vers son père; mais quan l'eyre encor luin, son père l'a apperçu, totchia de compachon é l'a coru l'imbrachè è l'a béja.

21. Son meniot la y a det : Mon père, y ai petchia devant le chel et devant vo; ye ne sey pas digno ora d'être appèló voutrom fi.

22. Mais le père a det à sou valets : Apporta ley to de suite sa première roba é la fey bota; metté ley ona baga u dey é dè solar è pia;

23. Amènà le vè grà é toà lo; mindzin é fézin granta tchiéra,

24. Parce que ley cè mon fi qu' etey mor é è l'est rèsuscitò, è l'ètey perdu é è l'est retrovó; é è l'on fé granta féta.

25. Pindin cé tim lé, l'ainé de sou meniots qu' éteyve u tsam è torno é quan l'é z'u protzo de la meyzou, è l'a intindu de la musica e qu'on dansiéve;

26. È l'a appèló you des domestiques por savey de lui ciu que cinteyve.

27. È l'ey, ley y ate det, que voutrom frère è tornó é que voutrom père le vèyin plin de vià a fé toà le vè gra.

28. Cetice in n'a itó tan indignà qué ne voleyve pa intra din la meyzou, cin que l'a oblidgia son père de sorti é de le preyié d'intra avoé lui;

29. Mais è l'a répondu à son père : È l'a ya gran tin que ye vo servo sin vo z'avey jamais désobei, magró ciu vo ne m'ey jamais pié dèno on tsevri por me redzo-ir avoé mon z'ami.

30. É quand on garçon quemin cèlè qu'a mindgià to son bin avoé dés féné perduve é veneu, vo z'è fè toa por lui le vè grà.

31. Son pére la ya det : Mon fils, por vo vo z'ête todzor avoé mey é ye n'ai rin que ne sey voutro;

32. Mais è faliey fère fèta parce que voutrom frère qu' èteyve mer e resuscitó, qu' èteyve perdu é retrovó.

Imitation de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de Delemont canton de Berne, envoyée en 1807, par M. Holtz, Sous-Préfet de Delemont.

---

11. In haume avait doux fés.

12. Le pus djeuene des doux prayét son pére de yi bayie lè pait qu'èl poiai prétendre en son héritaige;

13. È se retiret fueu d'aivô lu; èl allet dain in pays éloingnie, voù el dépensét tot son bin en vétizaint aivô des fannes de métschainne vie.

14. Ainne grosse faimainne surveniét dain li scheûte, èl en feut sche tormenté qu'èl ne poïét pus y resischtè.

15. El se botét en service tschie in des habitaints de ci payis, que l'enviét dain ainne majon de campaigne po yi vardé lés poës.

16. Sè misére dain ste trischte occupation était sche grosse que da mainma qu'èl souhaitait bin foë de maingie de ço que les poës maingint, po tot ço li niun ne yen bayaît.

17. Èl rentrét en le fin en lu-mainme, èl diét dain le dépé de se voi dain in tâle etat : Ah! cobin d'ovries aint mitenaint di pain taint qu'èls velant dain lè majon de mon pére è moi i mue ci-devaint de faim!

20. Tot en diaint çola èl tüitét le yue, voû èl était sche misérable po allî trovè son pére è yi confessè lè fâte qu'èl avait fait. Èl etait enco bin loin, tiaint son pére le voyét veni; èl en eut sche pidie qu'èl rittét en sé rencontre è l'ell' embraisset, sain aivoè honte de le recognâtre po son fés; lè gese qu'èl aivait de le revoi yi faisét rebiè (oublier) le tschaigrin qu'èl y aivait fait en se séparaint de lu.

21. Ci geüene haume que sentait pus foë que gemais le mâ qu' èl aivait fait de tütie in sche bon pére y i diét aivô bécop de remoes : I aie manqué, mon pére, vis à vis de vos è vis à vis di cie, i ne meritè pus d'être aipelé vote fés.

22. Mains ci pére compatischaint voïé à contrére le rétabli dain les droits de son fés, dont èl se recogneschait sch' indigne; èl comaindét donc ses valats de y' aiporté ses premies haibits è ço qu'èl aivait atrefois de pus bé.

23. Èl ordonét aiprés qu'en tueush le vée grais è èl faisét in banquet aivô taint de regeoïéchaince,

25. Que son fés le pus véye mainme

28. En veniét graingne, (faché)

30. È y en faisét quéques repeurges ;

31. Mains son pére yi reponjé :

32. Qu'èl était bin geute qu'èl motreusch de lè geoë, tiaint son fés qu' était moë était ressiscité.

Imitation de la Parabole de l'Enfant Prodigue en patois de Bienne, canton de Berne, envoyée par M. Holtz, Sous-Préfet de Delemont.

11. Ain home aive do fils.

12. Le pieu geouveunne dés do préya son père de gli baillie la part qu'él povait prétèder à s'n hertage.

13. Et s'étant retira de près de gliou, él alla dai on pahis liai, ivoé él dépeinça jó tson bein avoé dès fénnés débautschies.

14. Ainne grosse famenne étant arriva, él ai fou se acciabia;

15. Que ne poyant pieu résista, él alla à maîtretschie on dés habitants de stou pahis lei que l'eiveya dai ainne maujon de campagne, por voarda lés pors.

16. Sa misére dai stou misérabie état iére se grosse, que quand bein él souhaitaive avoé passion de mégié de cè quelés pors mégievant, nion portant toparé 'ne gli ai baillive.

17. Etant à la fein rètra à gliou méme, él deza dai on prévond ressètimai de s'n état: Hélas! combein de mercenaires an snondrey (maintenant) du pan abondament dai l'ôto de mon père, et me i miere de fam!

20. Et dai stou movemèt violent, él quitta l'èdrei ivoé él iera se miserabie, por alla trova son père et gli confessa la faute qu'él aive faite; quand él iére encoré bein liai, son père l'aperçou, et étant totschie de compassion, él corrout à gliou et l'èbrassa, ne rougissant rai de le requegniotre por son fils et étofant pai la geouye qu'el aive de le posseda le ressètimèt de l'ingeure qu'él gli aive faite à se séparant de gliou.

21. Stou geouveunne home saitant adonc pieu vivemèt que geama le maux qu'él aive fait a quittant on se bon pére, gli déza avoé ainne prévonde douleur: I ai pétschie, mon père, contre le cil et contre vos; i ne si pieu digné d'étre apellâ voutre fils.

22. Ma stou père tscharitaibie, velant à l'aicontre, le rétabiy dai la condition de fils, dont él se requegniossaive se indigne, que maida à sés valéts de gli aporta sésspremies haillons et ornemais.

23. El ordenna qu'on touisse le vé gras et fit on festin avoé tant de geouye

28. Que son pieu vielle fils mème s'ai corossa.

29. Et gli fit quoques reproatsches.

30. Ma son père gli ravisa.

32. Qu'il i ere bein geouste qu'él témoignisse de la geouye, puisque son fils l'iere mort, iere ressouscita.

Imitation de la Parabole de l'Enfant Prodigue en patois de la Montagne de Diesse, canton de Berne, envoyée en 1807 par M. Holtz, Sous-Préfet de Delemont.

---

11. Enn home avie do bouebes.

12. Le pieu tsgeuvène dé do préya son pére de gli baillie son drait de bai qu'él poyieve prétendre de sen' hirtatsge.

13. Et él se retira de ver gli et alla dai on pays églaisie ivoé él dépessa tot son bai en véquéçant avoé dés fennés debeutschées.

14. Enne grosse famine survegna, él en feut bai attaqua qu'él ne poyieve pieu résista.

15. Él se metta y servisé d'on dés habitants de cetit pays lai que l'envia dei enn hôto de campagne por gli voirda lès pors.

16. Sa misére ire se grosse qu'èl sohaitavo à la passion de metsgie de cen que lés pors metsgievan, ma nion ne gli en baillive.

17. A la fai èl rentra à gli même, él déza dai enn émayement de sen' état: Hé combai d'ovries de mon père qu'an di pan pru dai sén' hôto et me qui mouere de fam!

18. Et dai cetit movement terribye él quitta l'endrait ivoé él ire se miserabye por alla trova son pére.

19. Et gli confessa la faute qu'él aive fait, et qmand él ire encoré ba gliai.

20. Soun père l'entreveya et él feut totschié de compassion, él corra à gli, le rembrassa sai qu'él isse vergogne de le requegnotre por son boueb et él étofave por la tsjoye qu'él aive de le posseda le ressentiment de l'entsjure qu'él gli aive fait en se séparant de gli

21. Le tsgeuvène home setive adonc pieu vivement que geamas le maux qu'el aive fait a quittant on se bon père, gli déja avoé enne prevonde doleur: I ai pétschie, mon pére, contre le ciel et contre vos, i ne sie pieu digne d'etre apalla vouete boueb.

22. Ma ceti pére tscharitabye vocillant y contraire le rétabli dai la condition de boueb, dont él se requegnocieve indigne, quemanda à ses garçons de gli aporta ses premiers haillons et sés vielles ornements.

23. Él ordonna après qu'on tivouât le vé gras et fét on repas avoé tant de retsjouissance.

28. Que son boueb le pieu vielle s'en fatscha.

29. Et gli en fé des reprieges.

30. Ma son pére gli ravisa.

32, Qu'él ire bai tsjuste qu'él mentrisse de la tsjoye puis que sou boueb qu'ire mort ire ressuscita.

Imitation de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de Courtelary, canton de Berne, envoyée en 1807 par M. Holtz, Sous-Préfet de Delemont.

---

11. In home ayant doux fés,

12. Le pieu geovenne dés doux praïa son pére de li baillie la pert qu'al poïait prétodre à son hartaige,

13. Et s'étant retirie de devar liu al alla dai in païs bin lien youest al consuma tot son bin en vivant avo des fonnes débautschies.

13. Enne grosse famine étant après survenue, al o fot se pressai que ne poïant pieu y résistai,

15. Al s'attacha u sarvice d'in dés habitants de su pays là que l'éviesa dai enne maison de campagne por y voirdai les pors.

16. Sa misère dai cette occupation déploraibie éra se grosse, qu'incore qu'al souhaitisse avo passion de mégie ço que les pors mégint, niin todeménée ne li o baillive.

17. Etant o la fin rotrai o liu méme, al diésa dai in profond ressentimét de seu' état : Hélas! combin d'ovrés qu'an mitenant du pan avo abondance dai la maison de mon pére, et môi muiure ci de fan.

20. Et dai su mouvemét violént al quitta le luc, youest al ére se miséraibie por allai trovai son pére et li confessai la faute qu'al avait fait. Come al ére incore bin lién son pére le vô et étant totschie de compassion, al foua var liu et l'abrassa, ne rougissant pai de le requeniostre por son fés; et étofant par le geoïe de le possedai le ressentimét de l'ingeeure qu'al li avait fait à se séparant de liu.

21. Su geovenne home sotant adonc pieu vivemo que geemais le maux qu'al avait fait o quittant in se bon pére, li diesa avo enne profonde douleur : I ai pétschie mon pére coutre le ciel et contre vos; i ne si pieu digne d'étre apallai vote fés.

22. Mais su pére charitaibie voliant u contraire le reboitai dai la condition de fés d'youest al se requeniossait indigne, quemanda o ses garçons de li aportai ses premies haillons et les véilles ornemèts.

23. Al ordena apré qu'on tuisse le vé grés et al fot in festin avo tant de regeo:éssance

28. Que son fés le viélle même se corsa

29. Et li o fot quéques repeurges.

31 Mais son pére li réponda

32. Qu'al ére bin geeute qu'al tèmoignisse du geoïe, puisque son fés qu'ére mort ére ressuscitai.

Imitation de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de Moutier-Granval, canton de Berne, envoyée, en 1807, par M. Holtz, Sous-Préfet de Delemont.

11. In home avait doux fés.

12. Lo pus geüene des doux prayoit son pâre dy bayie sa pourtion de son hartage.

13. A l'ayant quittà al s'on ollet dans in pays bin eloingnie, voù al dépodet tot son bïn avô des fonnes de movaje vie.

14. Mans come al survegnait enne grosse famenne ne pouyant pus subsischtà ne resischtà o sa misere.

15. Al s'agaget y sarvice d'in des habitants de stu payis que l'oviait dans enne ratscherie pou voirdâ ses poas.

16. Dans ste trischte situation sa misere deveniet sche grosse que mauxgrâ qu'al eut désirie de mangie ço que les poas mangiait, niun n'y o baïait.

17. Etant rotrâ o lu même al dijèt, o sotant tot ço qu'al y avait de trischte dans son état : Mon duc combin n'y at-al point d'ovrés dans la majon de mon pâre qu'ant di pau en abondance a moi mue de fam!

20. Dans ste trischte situation al proguet lo parti de quittà lo yue voù al' était sche molayeroux pou allâ trovâ son pâre a confessâ sa faute al' était encou bin lin que son pâre lo voyait, al yo fasait pidie, al y ollait y devant a al obrassait: a n'avait point vouargougne de lo recougnotre pou son ofant; la geo qu'al avait de lo revoi, attofet lo tschagrin qu'al avait ayu de lo voi s'on ollâ.

21 Stu geüene home sotait pus que geamâ combin al avait maux fât de quittâ in sche bon pâre ; al yi dijèt lo cœur pïen de trischtasse a de repotance : Mon pâre, i â petschi contre lo cie a contre vos , i ne meritè pus d'être nommâ vôte ofaut.

22. Son pare pien de tscharità voyait bin lo rétabli dans tots lés draits d'in ofant, mauxgrâ qu'al avouét lu-même qu'al n'o n'était pus digne, al comandait o ses volats d'y apourtâ ses premiers hayons (vétemens) a ço qu'el avait de pus bé.

23. Al comandait asche bin de tuâ in gras vé a de fare in gros banquat.

28. Son pus veye frâre était bin maugraciou quand al voyait tottes ces régeouyéchances.

31. Ma son pâre yi répoujèt.

32. Qu'al était bin geule de se regeoir vu que son fés qu'al croyait moe était ressuscitâ.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en langage Génevois des environs de la ville, canton de Genêve, donnée par M. Pictet, de Genêve.

---

11. On omo avai dou garçons.

12. Le pé djouânne dezai à son pâre : Bailli mé cen que dai me revegni de voutron bein ; é le pâre leu fesé le partage de son bein.

13. Kaque zeur apré, le pé djouânna ramassa to çan k'al avai, poué moda dien on pay bein luian, yô y dissipa to son bein avouâi dé fenne.

14. Poué kan al û to canfara, y reigné ouna grossa famena dian le pay, é liui n'avai pé ran.

15. De sourte qu'y se bouta au service chi on ôme du pay, che le fé moda dian sa campagne, pe garda lou pouer.

16. Al are bein volu mezi lou caroze qu'on baillive e pouer, mâ nion ne liui en baillîve.

17. A la fin y se bouta a pinsa é se desive à liui même : Guére y a t-ai de valets à gaze chi mon pâre k'on mé de pan k'i n'en ont faute? é mé, de vez créva de fan!

18. De man vai moda; d'irai trova mou pâre é de liui derai : Mon pâre, d'é fé faute contre le bon Dieu é contre vô

19. De ne sai plié digne qu'on m'apelle voutron fi ; fassi avouai me, to queman vo fassi avouai yon de voutron valets.

20. Y moda don, é vegné vé son pâre, che le vesai vegni de liun, se bouta à pliora, li cori dessu, pouai le baisa.

21. E son fi liui desé : Pâre, d'é fé faute contre le bon Dieu é contre vo. De ne sé plié digne qu'on m'appelle voutron fi.

22. Pouai son pâre desive à son valets : Apporta la plié balla roba é bouta la liui, bouta liui ouna baga û dai, pouai bailli liui dé cholars.

23. Ameina icé le vé gra é tua lo ; mezein é fazin bombance.

24. Vaicia mon fi k'étai mour, al é ressuscita, al étai perdu, al é retrova. Y se boutaron don à se rejuï.

25. Ma le pé grand de fi, k'etai pé lou chan, revegnie ; pouai kan y fu vè la maison, al entendi qu'on santâve é qu'on dansîve.

26. Al appella tô de suite on de sou vâlets, é lui desai k'etai ki avai.

27. Voutron frare é revegniu, lui desirnnt-y, é voutron pâre, qui l'a vû revegni an bouna santa, al a fe thua le vé gra.

28. Y sé bouta en colère é ne volai pas entra ; son pâre vint de feur pé l'an-pria.

29. Ma y desé à son pâre : Y a ben dez ans que dé vos serve san zamai avai contrevegniu à voutres oudzes, é vo ne m'y point baillie de cabrit pé me rejuï avouai mous amis.

30. Ma voutron fi, k'a mezia son bein avouai dé coquines, n'a pas pe tou arriva ché vos I fai thua le vé gra pé liui.

31. Mon fi, dezai le pâre, vos êtes tozzo avouai me, é to san que d'é é à vo.

32. Ma y fallai bein fare ounna faita é se réjuï, pé voutron frare che vaiquia; al étai mour al é ressuscita, al étai pardu al é retrova.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois Broyard, (comme on le parle du côté d'Estavayer-le-Lac), à l'extrémité du pays de Broie, sur la rive orientale du Lac de Neuchâtel.

11. On omou l'avei dou valè.

12. Le plie dzouvenou dei d oû l'a de on dzo a son pére : Sègno ! baliide mè mon drei dau bin, que mè pau pèrveni, Le pére l'a partadzi le bin.

13. Stice vitou l'a a to ramassâ san que l'ètei schon, è l'è zelâ dato liin frou dau paï, yô la to dispèrsâ in fasan la dèboûtze.

14. Quan l'a zu to galufrâ, l'è vegnei ona granta famena dan ci païs, è li n'a vei p'ona fraisa mé.

15. L'é don zelâ s'acovantâ intzi on retzâ d'alinto que l'a invouyî intzi sè grandzî po gardâ lé puô

16. Inque l'arei pran voliû avei son soû dei pliemirè que lè cayon medzîvon, mâ nion ne l'én baliivè ran.

17. L'è adan que l'a sondzî intre li a san que l'avei zu yu. Co dè garson, s'ète de, intzi mon sègno, que ye l'on lau soû dè pan ; è mè ye creivon cé dè fan !

18. Ne lei sobreri pâ non plie ; yé vu me rintornâ lavi, intzi no ; ye deri a mon pére : Sègno ! yé pètzî contre le bon Diû è contre vo.

19. Ne su pagni mertan mé, que vo mè diéssè voutren-infan, mètè mè pîre avu voutrè garson !

20. D'abô ye s'è lèvâ, l'è zelâ re contre l'ottô ; l'ètei adi bi liin que son pére là dzo yu, è l'a recognu. L'an d'è zu totzî ; lei yè corei à son rincontro, lei ya sautâ au coû ê pu l'a imbransî.

21. Le valè d'abô lei ya de, queman l'avei sondzî : Sègno ! yé pètzî contre le bon Diû è contre vo ; ne su pâ mé mertan que ve mè diéssè voutron valè.

22. Mâ in plièsse de l'acutâ tanquiau bè ; le bon sègno, l'a criâ dè sè dzan, è lau ya de : Cordè querî ona zaqua nauva, è beta la lei, prandè dei tzausson è dei solâ po sè pî, è ona baga po son dei.

23. Ne lambinâdè pâ, è pu du yinque allâde a l'ètrablio, amenâdè le vî grâ, è putè tiadè lo ; câ l'è vuè que no le voliin medzî, è fére bouna tzîra.

24. Po san que sti valè l'ètei mô è l'è revegnei in via, l'ètei pèrdu, è l'è retrova ; queminciron adan a lau trètâ è a lau règâlâ.

25. L'èton adî daveron, quan l'ôtrou dei valè revin dei tzan. Quan l'è prî dè l'ottô, l'intan dei menètrei, e que tzantâvon.

26. Ye dèmandè frou yon dei garson è lei de : Qu'è dan to ci tapadzo ?

27. L'è voutron frârè qu'è revégnâ ; è voutron sègno l'a fâ a tiâ le vi grâ pe l'amo que l'è revegnâ in bouna sandâ.

28. San l'ingrindza bin tan que ne voliâve pâ boutâ le pî au pèliou. Son sègno vin frou au prortsou po cudî le ravesâ è le fére intrâ dè bounè.

29. Stice adan lei ya repondu : Vuetîdè portano, ségn! l'ei ya tan dè-s-an que vo sèrvo sin avei manquâ a yon de voutrè-s-ôdre ; è vo, vo néi pa zu le cau dè mè baliî pîre (seulement) on yâdzou (une fois) on tschevri pó mè renovalâ avu mè-s-èmi.

30. È l'ôtrou qu'a to bâfrâ avu dei trinnayè n'à pa plietou rèprî, que vo lei fâdè a tiâ le mèliau de noutrè vî.

31. Le bon sègno lei di adan : Acutâ, fe, té t'î adî avu mè, to san que l'è mion, l'è tion.

32. Mâ ne faliei-te pâ sè renovalâ è sè redzoï, aprî que ton frârè qu'ètei mô l'è ressuscitâ, qu'ètei pèrdu, è l'è retrova !

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois de Montreux, district de Vevey, canton de Vaud, envoyée par M. Bridel, Pasteur à Montreux.

11. On ommo avai dous valets,
12. Dont le derrai deja a son paire : Mon paire, baille-mé la fonda dé bin que me dai venir. Dinse il lô partadja sé bins.

13. Et pou dé dzers aprai, quand le dzouveno valet a sau tôt amassa, il s'en alla défro en on payes eloigni, et inke il medja son bin en viven avallé prodigalita.

14. Aprai que lia sou to dispensa, onna granta famena survegna en s'ai pays inque et il keminscia à sé trova den la poureta.

15. Adan il s'en alla et servecha ion dis'habiten de ci pays inke, que l'envouia sur sé bins por vouerda lé pouers.

16. Et il desiderave dé se rassasia di gouaffes que lé pouers medzivant, mà gnon ne lai en baillive.

17. Il revegna portant en li mimo et deja : vouero dé dzens que l'ai ia y saléros de mon paire que lian de pan abondemmen, et me mouairo dé fam!

18. Il mé levri, et m'én andri vers mon paire et lai deri : Mon paire, lié pétzi contre le bon dieu et devan te.

19. Et il ne su pas digno qu'on mé nommai ton valé ; fa-mé kemen à ion dé tés auvrai!

20. Dinse dan il se leva et vegna vers son paire et kemen liir oncora on bon tro, son paire le ve et l'ai en fe mô, et corecha, s'acouilla contre son cou et le béja.

21. Mâ le vale l'ai deja : Mon paire, lié pétzi contre le bon dieu et dévant te, il ne su pas digno qu'on m'appelai ton valé.

22. Mâ le paire deja à sé'servetaux : Apporta mé la plie balla roba et l'en reveti, et bailli lai onna bagua ou dai a di solâs i pis.

23. Et amena me le vai gras et le tia ; medzen et fen bouna tzira.

24. Parce que mon valé que vaitinque ire moua et il lié retorna en vie ; il ire perdu mâ il lié retrova. Et ils kemenciran à fére bouna tzira.

25. Ma son valé aîna ire y tzamps et kemetz il revagnai et que li approtzive de la maison il entendia la musiqua et le danses.

26. Et il cria on di servetaux et l'ai demanda scen que cire.

27. Stice l'ai deja : ton frare é venu et ton paire a tia le vai gras parce que l'a recauvra en bouna santé.

28. Mâ il s'é boüta en colére et ne vouilla pas entra ; son paire portant sailla et le préïve d'entra.

29. Mâ il repondia et deja a son paire vaitse, il l'ai a tant d'annaes que té serveço et il ne djetmé transgressa ton kemendémen et te ne m'as djetmé bailli on tzevri por fére bouna tzira avoue mé amis.

30. Mâ quand ton valé que vaitinque que lia medzi tô so bin avoue de fames débordaïes, e venu, te l'ai as tia le vai gras.

31. Et le paire l'ai deja : Mon enfent t'ai to dauton avoué me et to cen que lié é à té.

32. Mâ il faillai fére bouna tzira et se radzoïr parce que ton frare que vaitinque ire moua et il lié retorna en vie, il l'iire perdu et il sé retrova.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois Roman de Gruyères, canton de Fribourg.

11. On ommo li' u dou fe.

12. Le plie dzoûeno d'intre lau, deje on dzoi a schon pâre : Schèna! balîdè mè la pâ dè bin que pau mè rèvigni. Le schèna partadza et lei balia schon drei.

13. Schtische ne fe pâ grantin po rèvoudre tot insshimblio et modâ (partir). Sch' in d'alla don rîdo liin din on paï ètrandjî ; yô li' aculie tré to schon bin in fajin le dèbrefâ.

14. Quan li' u to frecaschî, vigne din schî paï ouna puschinta famena; li n'avei révèriansshe me (la moinde chose plus). Quiè fére?

15. Li' alla sch' acovintâ vè on routzèri dè pèrinque (un richard de par là) que l'invouya vè shé grandjî po vuèrdâ lè puè.

16. Mâ quemin li' îrè nourrei! li arei bin volu avei schon schoû di pliemischè que schè cayon medjîvan, mâ gnon ne li' in baliîvè.

17. Adon rintra in li mîmo, et mouja on boccon au tin paschâ : Vuéro dè dyèrsshon, schè deje sshe, din la méjon dè mon schèna que medzon le pan a rèmolie moi (à regorge museau), et mè schei creivo dè fam !

18. Ne lei schaubrô pâ pagni, vu pelâ; m'in vé mè lévâ et mè rintornâ intsche no; deri a mon pâre : Schèna! li' é pètschî contre Diû et contre vo.

19. Ne schu pâ me digno d'isshre vueiti po vousshr' n-infan : betadè me rin quiè à parei dè l'on dè vousshrè dyèrsshon!

20. Dau coû schè lèva, moda, et rèvigne contre la méjon dè schon pâre. Li' îrè oncora adî rido liién, que schon pâre le ve dza et le recognu ; li' in fu totschî, lei corre à schon rincontro, lei schauta au coû et le béja.

21. Le fe ne fôta pâ dè lei d'ro schin que li' avei incotschî. Schèna! li' é pètschî contre le hhî et contre vo, ne merto pâ mé d'isshre nonnâ vousshron buèbo.

22. Mâ le bon schèna, schin vuéro l'acutâ, quirra schè schèrvetau et lau deje : Vuschto, dèpatschî vo, cordè tschèrtschî ouna roba nauva, betâdè la lei ; prindè di piin et di bottè po schè pî et ouna baga po schon dei.

23. Du inque allâdé à l'èſſhrâblio, prindè le vî grâ et tiâdè lo; li' e vnè que no le medzerin, et que no farin bouna tschîra.

24. Po schinque schi vuèsshon li' îrè moi et li' è rè in ya, li' îrè pèrdu et li' è rètrova. Et to drei queminhhîran a fére bènischon.

25. Intretan, l'ainâ di fe li' îrè pè lè tzan; quan rèvigne et que fu prî de la méjon, liodze la toischa, la bâscha et qu'on tzantâvè, fu marèbaï.

26. Demanda fro l'on di dyèrsshon et l'intrèva que li' îrè to schin.

27. Le dyèrsshon lei deje : Li' è vousshron frâre que li' è rè prî et po schin que li' è rèvegnu in dzouyo et in schindâ, vousshron schèna li' a fei tiâ le vî grâ.

28. Schtische queminhha a fére la potta e ne voliâvé pâ intrâ; schon schèna schaliè au puèrtzo, lei fe intindre que n'îré pâ le momin dè bognî et le preiya d'intrâ de bouna grasshe.

29. Mâ rèponde a schon schèna : Veidè vo portan! li' a tan dè-j-an que vo schèrvescho et dè mon mî, n'è djèmé fauriâ on schaulo dé vousshrè quemandemin, et vo djèmé vo ne mei coî on besshornâ po le medjî et mè rèdzoï avuei mè-j-émi.

30. Mâ pâ pesshoû qu'iè vousshr'n-ôtro fe li' è révugnu, vousshrom dèbrefâ, que li' a medjî to schon bin avuei di grelôte, vo léi fédè majalâ le vî grâ.

31. Mâ fe, lei deje le bon vîlio, n'î-ssho pâ on bènei? Tè, te schaubrè totèvi avuei mè et to schin que li' è mio, li' è tio.

32. Mâ, tèmuin dè té, on ne puei pâ dè min quiè dè schè rèdzoï, dû que ton frâre que li' îrè moi li' è rèschuschitâ, que li' îrè perdu et li è retrova.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en dialecte de la Haute-Engadine, canton des Grisons.

11. Un hom havaiva duos filgs.

12. Et il juven d'els dschet al bap: Bap! dom' la part della facolted ch'im po tucher. Et el dividet ad els le facolted.

13. Pochs dis zieva haviand il filg juven accolt tuot insemel, giet in pajais dalönsch, e disfet lò tuot il sieu, vivand schlaschedamang.

14. Ma haviand et trasató il tuot, rivet üna granda fam in quel pajais, et el comanzet a sufrir maungel.

15. Giet dimena a s'iffiner tier ün contadin da quella contreda, il quel il tramatet sün sia campagna a parchirar ils pôres.

16. El bramaiva d'implir sieu vainter con pastrülg, chials porcs maglaiven, ma üngüu nu 'l daiva.

17. Giand dimenna, in sé dschet: Taunts mercenaris in chesa de mieu bap haun paun in abondanza, ma eau peresch d'fam.

18. Eau volg partir et ir tiers mïeus bap, e dscharó: Bap! eau he pchió conter il cel et avaunt te.

19. Ne sum pü deng d'esser nomnó tieu filg; trattam sco ün da tieus mercenaris!

20. El partit et gnit tiers sieus bap: siand aunchia dalonsch il vezet sieu bap, as compassionand, currit el al brancler et bütscher.

21. Co dschet il filg ad el: Bap! eau he pchió conter il cel et avaunt te; ne sum pü deng d'esser nomnó tieu filg.

22. Ma il bap dschet a sieus famalgs: Aporté il pü bel vestimaint, et vesti'l et de 'l ün ané in sieu maun et scharpas in sieus peis?

23. Mné tiers ün vdé ingraschó, mazze'l e stain legers.

24. Perche quist mieu filg eira mort ed ais returnó in vitta, el eira pers ed ais rechiattó. Usche comanzetten els a ster legers.

25. Ma ilg filg seniur eira à la campagna. Retornand vicin à la chesa, udit el il chaunt et l'allegria.

26. E clamand ün dels famalgs s'informet el, che que saia?

27. Tel respondet ad el: Tieu frer ais returnó e tieu bap ho mazzo ün vdé ingraschó, perche el l'ho arfschieu darchio saun.

28. Ma el s'adiret e nun vulaiv intrer. Ma il bap giet our (alla dehors) et l'exhortet.

29. Ma el respondet dschand al bap: Vhé! taunt anns at serveau, e mé nun be transgredieu tieu command et a mi nun hest me dó un buoch, per ster leger cum mieus amis.

30. Ma siand returnó quist tieu filg, chi consümet tia facolted con pitaunas, schi l'hest mazzó il vdé ingraschó.

31. Ma il bap dschet: Filg! tü est saimper con mé, et tuot que cheau possed ais tieu.

32. As convain da s'allegrer e da festager, siand chia quist tieu frer eira mort ed ais returnô in vitta, eira pers ed ais rechiattó.

Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en dialecte de la Basse-Engadine, canton des Grisons.

11. Un tschert ômm veva dous filgs.

12. Et il juven da els dscheva al bap: Bap, da a mei la portiun della substanza, qua la a mei tocca; et el ha part ad els la substanza.

13. Et davó brichia bleers dits ha il juven raspà insembel tot, et eis chiamina in ün pajais dalônsch et tschà hal disfat sea substanza vivond lischiergius.

14. Et davó chia el ha consuma tot, eis vengni gronda fom in less pajais, et el ha cumeinza a indürar.

15. Et eis i et s'hatachia ad ün vaschin da lessa regiun, et el il tramettét in sea vilascha, chia el parchüra ils porchs.

16. Et giavüschéva da umplir il veinter dels mailgiaduoirs quals ils porchs magliévan, et ingün ils déva ad el.

17. Mo in sei returnà hal dit: Quants lavureints in chiasa da mees bap han pang in abundanza et é sto qua perir d'fom.

18. Et vô star sü et ir pro mees bap et dir ad'el: Pap, é nha pechia in tschoel et avant tei.

19. E nu sun deng da gnir nomnà tees filg; fa mei scó ün da tees lavureints!

20. Et alvond, sü eis el vengni pro sees bap; ma cura el éra amó dalônsch, schi il vezet el sees bap et muainta da comiseratiun hé el curri incunter ad el l'ha imbratschà et bütscha el.

21. Et ilg filg dschet ad el: Bap, e nhà fat puchia in tschoel et avant tei; gia nu sun deng da gnir nomna tees filg.

22. Ma il bap ha dit a sees servieints: Dalunga porteinang il prüm büschmaint, trateint el; dat ün anné in sees mang et schiarpas in sees pees.

23. Et manai pro ün vadee ingraschà, chia no ins possen alegrar et mangiar.

24. Perchia quest mees filg éra mort et eis revivü, era perí et eis chiata; et els han cumeinza il past d'algrezia.

25. Intant era sees senior filg sün chianpongía et cur el tourneva, e s'aprosimeva alla chiasa, hal dudí il sunaders et saglir.

26. Et clomét ün d'ils servieints, et dumondét, chia quai sea?

27. Et less ha dít ad el: Tees fràr eis vengní et tees bap ha mazzà ün vadee ingrascha, perquei chia el il ha ritschavü sang.

28. Mo quai ha 'l tut sü zont gréf, et nuleva ír eint; intant eis sees bap i ora, et ha cumeinza a roar el.

29. Mo el respondet a sees bap: Guarda! tants onns serv é a tei et mah nah é tees cumond surpasà et ma hàs tü dat a mei ün bocc, chia 'm possa alegrar et mangiar cun mees amis.

30. Ma davo chia quest tees filg, quel chi ha trus sea substanza cun piangas, eis vengí, has mazza ad el ün vadee ingraschà.

31. Mo il bap ha dit ad el: Filg, tu eis adüna cun mei, et tot il mio eis il tió.

32. Mo mangiar e s'alegrar convengiva, perchia quest tees frar éra mort et eis revivü, el éra perí et eis chiatà.

TABLE

DES

MEMOIRES, DISSERTATIONS, NOTICES, ETC.,

CONTENUS DANS LE TOME VI.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N° 16.

